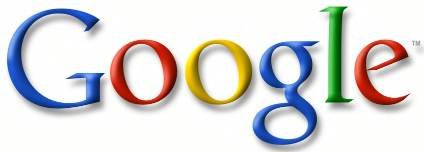
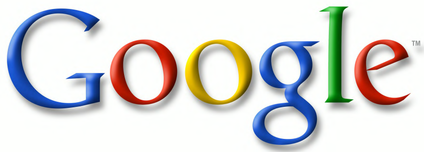









[redacted]


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

# ANNALES DES VOYAGES,

DE

## LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

## OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;



*ACCOMPAGNÉES*

D'un Bulletin où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

*Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.*

**PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.**

---

**TOME TROISIÈME,**

COMPRENANT LES CAHIERS VII à IX.

---

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº 10,
ci-devant rue Hautefeuille, nº 30.

1808.

# ANNALES DES VOYAGES,

## DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

## OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

*ACCOMPAGNÉES*



D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

*Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.*

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

---

TOME TROISIÈME,

COMPRENANT LES CAHIERS VII à IX.

---

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10, ci-devant rue Hautefeuille, n° 30.

1808.

# ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## SUITE DES REMARQUES SUR L'ÉTAT ACTUEL DU PÉROU.

*Extraites du Recueil Périodique le* Mercurio Peruviano. *(Voyez Tome I, Cahier I, p. 89.)*

### II. *Sur les Mines du Pérou.*

Depuis trois siècles les métaux précieux du Pérou ont excité la cupidité et la curiosité des Européens. On s'est accoutumé à considérer les mines de ce pays comme d'inépuisables sources d'or et d'argent. Nous allons réduire ces vagues idées à des notions positives; nos lecteurs verront qu'au Pérou, comme ailleurs, la nature n'offre aux mortels ses largesses qu'au prix de longs travaux; ils sauront que plusieurs obstacles, nés des localités, d'une mauvaise administration, du défaut de lumières et du manque de bras, laissent encore ces

célèbres mines dans un état d'imperfection qui met des bornes à leurs produits.

Le *Mercurio Peruviano* donne l'énumération suivante des mines de différens métaux qui existent dans le vice-royaume du Pérou.

« Dans l'intendance de *Lima* il y a 4 mines d'or, 181 d'argent, 1 de mercure et 4 de cuivre, qui toutes étoient exploitées en l'an 1791, où cette liste fut dressée. Par différentes raisons, 70 mines d'argent avoient été abandonnées.

» Dans l'intendance de *Tarma* et les provinces de *Pasco* et *Huallanca*, qui en font partie, 227 mines d'argent sont en exploitation, et 22 se trouvent abandonnées. Il y a en outre 2 mines de plomb, d'où l'on tire une quantité immense de ce métal.

» Dans l'intendance de *Truxillo*, y compris le district de *Chota*, 3 mines d'or, ainsi que 134 mines d'argent, sont exploitées, et pas moins de 161 mines de ce dernier métal restent abandonnées.

» Dans l'intendance d'*Huamanca*, y compris le district de *Lucanos*, 60 mines d'or, 102 mines d'argent et 1 mine de mercure, sont en activité; 3 mines d'or et 63 mines d'argent ont été abandonnées.

» Dans l'intendance de *Cusco* et le district de *Curahuasi*, on n'a trouvé jusqu'à présent que des mines d'argent. Leur nombre s'élève à 19,

et elles sont toutes exploitées avec le plus grand succès.

» Dans l'intendance d'*Arequipa*, 1 mine d'or et 71 mines d'argent se trouvent en exploitation; 4 mines du premier et 28 du second métal ont été abandonnées.

» Dans l'intendance de *Guantaiaya* avec le district de *Tacna*, 1 mine d'or et 20 mines d'argent sont en exploitation; il n'y a cependant pas moins de 19 mines du premier métal abandonnées, et 30 mines d'argent se trouvent dans le même état.

» Dans l'intendance de *Huancavelica*, 1 mine d'or, 80 d'argent, 2 de mercure et 10 de plomb, sont exploitées. Deux mines d'or et 215 mines d'argent sont à l'abandon. La grande quantité de mines d'argent delaissées provient des eaux qui, gagnant de plus en plus dans les contrées où les mines se trouvent, finissent par inonder les travaux. »

Il résulte de cette énumération que, dans les huit intendances qui composent le vice-royaume du Pérou, 69 mines d'or, 784 mines d'argent, 4 mines de mercure, 4 mines de cuivre et 12 mines de plomb se trouvoient en exploitation l'an 1791; et qu'à la même époque 29 mines d'or et 588 mines d'argent avoient été abandonnées à cause de différentes circonstances que nous indiquerons dans la suite.

»Depuis le commencement de l'an 1780 jusqu'à la fin de l'an 1789, durant l'espace de dix ans, le produit des mines sus-mentionnées s'éleva à 35,359 marcs d'or à 22 carats, et 3,739,763 marcs d'argent. Le prix du marc d'or étant évalué à 125 piastres, et celui du marc d'argent à 8 piastres, tout le produit des mines, réduit en espèces, s'éleva, durant ces dix années, à 7,700,545 livres sterling, ou environ 184,800,000 de France.

En 1790, les mines d'argent ont produit 412,117 marcs, ce qui donne un excédant de 38,147 marcs au-delà du terme moyen des dix années précédentes.

En prenant à la lettre ces notices, extraites du *Mercurio Peruviano*, les mines du Pérou sembleroient être moins productives que celles du Mexique; car dans la même année de 1790, qu'on ne sauroit, en aucune manière, compter parmi les plus abondantes, 5024 marcs d'or et 2,179,455 marcs d'argent ont été frappés à la monnoie royale du Mexique, comme produit des mines du pays. Donc ces mines ont fourni cinq fois plus d'argent que celles du Pérou.

Mais il est essentiel d'observer que les mines du royaume de *Quito* et celles de la partie septentrionale du vice-royaume de *Buenos-Ayres*, pays qu'on est accoutumé à considérer comme parties intégrantes du Pérou, ne sont pas comprises dans cette liste. Par l'ordonnance de 1778,

le nom de *Pérou* est aujourd'hui circonscrit dans des bornes plus étroites, marquées dans les cartes modernes. D'après ces nouvelles limites, les fameuses *mines de Potosi* ne sont plus comprises dans le Pérou; mais, pour nous conformer au langage consacré par l'usage, nous jetterons un coup-d'œil sur ces mines.

L'histoire de leur découverte se trouve partout; nous ne la répéterons point, nous nous bornerons à considérer leur situation minéralogique. Ici, le *Mercurio Peruviano* n'est plus qu'un guide peu sûr et peu éclairé; il faut que nous suivions les pas d'un savant allemand, M. *Helms*, qui, dans la qualité d'inspecteur des mines, sous le directeur-général, baron de *Nordenflicht*, a observé la minéralogie du Pérou pendant de longues années.

Voici, en substance, ce que M. Helms nous apprend (1):

Les grandes mines d'argent se trouvent dans une montagne schisteuse, ayant la forme d'un pain de sucre. Dans une étendue d'à peu près 6 milles d'Allemagne, on trouve plus de 300 puits d'exploitation. Mais parmi ces puits, il y en a beaucoup qui ressemblent plutôt à des cavernes de voleurs qu'à des excavations dirigées par l'art et par la science des mineurs.

Dans les premiers temps, l'argent natif pa-

(1) *Tagebuch einer reise*, etc., c'est-à-dire Journal d'un Voyage de Buenos-Ayres à Lima, Dresde, 1798.

roissoit à plusieurs endroits hors de terre. Ces efflorescences ressembloient à de petites crêtes.

Actuellement l'exploitation exige des travaux plus profonds et des opérations plus pénibles. On y emploie l'amalgamation. En 1638, *Alonso Barba* a écrit sur cette matière un Traité précieux pour le temps où il parut.

L'inspecteur des mines, Helms, a visité les travaux modernes. Il a trouvé que les filons principaux de Potosi se dirigent du nord au sud, et que la *gangue* (la matrice du minéral) est un quartz ferrifère dans lequel on trouve semé par grandes et petites parcelles de la mine d'argent cornée et plus rarement de la mine vitrée très-cassante.

Un *caxon* ou 50 quintaux de minerai, d'après des essais faits sur 300 mines, a fourni 6 à 8 marcs d'argent. C'est donc bien plus la facilité de l'extraction que la grande richesse intrinsèque du minerai qui, de nos jours, rend Potosi si précieux.

Cependant la préparation des Espagnols qui, pour toutes les espèces de minerai, se servent des mêmes procédés dans l'amalgamation, est si mauvaise, qu'ils n'en savent tirer tout au plus que 5 marcs. M. Helms dit en propres termes : « Les » procédés sont généralement les plus superfi- » ciels, les plus malpropres et des plus dispen- » dieux que j'aie vus. »

Le Gouvernement a fait des efforts inutiles pour corriger les vices d'exploitation les plus évidens qui, à commencer par le plus simple des instrumens, le marteau, s'étendent jusqu'à la manière d'essayer le minerai. On espère que le grand minéralogiste, M. d'*Elhuar*, qui a perfectionné ses connoissances en Allemagne et surtout à Freyberg, parviendra à faire disparoître ces traces de barbarie et d'ignorance.

Qu'on se figure la valeur inappréciable de ces trésors souterrains, puisque, avec une exploitation aussi défectueuse, le bénéfice en est encore si considérable. « Depuis 1574 jusqu'en 1637, » Potosi a produit au-dessus de 450 millions d'é» cus: somme, ajoute *Alonzo Barba*, qui suffiroit » pour couvrir 60 milles carrés espagnols, en » comptant 25 écus par aune et 5000 aunes par » mille. » Les minerais rejetés même démontrent *la grande richesse* de Potosi; car ces mines de rebut sont exploitées, actuellement encore, avec tant d'avantage, qu'un seul entrepreneur, avec de mauvais instrumens, en tire 500 piastres de profit net par semaine.

La consommation du vif-argent employé pour l'amalgamation est prodigieuse. Dans l'espace de soixante-trois ans, on y a employé 234,700 quintaux. Heureusement pour l'Espagne, non seulement le Pérou possède de riches mines de mercure à Huancavelica; mais le sel non moins

nécessaire pour cette opération ; et dont on consommoit alors 15 quintaux par jour, se tire des mines de Yocalla, tout près de Potosi.

De nos jours, 13,000 hommes travaillent dans ces mines; et, selon Helms, la monnoie royale de Potosi fournit annuellement, pour le compte de la couronne, environ 600,000 marcs en argent et 2000 marcs en or.

Le *Cerro de Potosi* n'est pas la seule montagne imprégnée de métaux précieux. Il y a quatre-vingts ans, dit M. Helms, qu'une autre montagne, peu éloignée de la ville de *la Paz*, s'écroula en partie. Il s'y trouva à découvert des morceaux d'or massif de 50 livres pesant. La ville gagna 80,000 piastres par l'exploitation des débris de cette montagne. Encore, en 1787, les pluies y mettoient souvent à découvert des parcelles de 2 onces et au-delà.

Dans la province d'Arica, qui est la plus méridionale du Pérou actuel, on trouve dans un terrain sablonneux les riches mines d'argent de *Huantayaya*. Le minerai étoit presque pur; il formoit des filons et des nœuds considérables. L'exportation se fait par le port d'Iquiqui. Mais l'éloignement rend l'exploitation de ces mines peu fructueuse.

En nous dirigeant au nord et en nous rapprochant de Lima, nous trouvons la ville de *Huancavelica* avec ses fameuses mines de vif-argent.

Voici la description qu'en donne M. Helms.

« Cette riche mine de vif-argent est située dans l'intendance de Guamanga, non loin de la ville d'Huancavelica, au treizième degré environ de latitude sud, dans la région des neiges des Cordillières, et à une hauteur approchante de celle de Potosi. Le terrain consiste en plusieurs cônes doucement ondulés qui, dans leurs intervalles, forment nombre de vallées. La montagne elle-même, dit M. Helms, passe successivement ici en une simple colline de pierre sablonneuse (le voyageur venoit de Potosi, par conséquent du sud-sud-est), et elle conserve dans ces environs, par sa situation horizontale et par des couches intermédiaires de marne, chaux et spath, quelque ressemblance avec les montagnes secondaires qui, dans le Pérou, sont encore fort riches en or, argent, cuivre, mercure, ainsi qu'en tous les autres demi-métaux et sels. » Quel pays métallifère ! Car ce minéralogue cite encore plusieurs autres mines de cette contrée, riches en or, argent et cuivre, et dont on ne tire aucun parti.

Le *Mercurio Peruviano* donne les notices historiques suivantes : suivant les uns, la mine de mercure d'Huancavelica fut découverte en 1566 par le portugais *Garces*, qui reconnut pour du cinabre le fard des Indiens de cette contrée. D'autres en attribuent la découverte à un indien

nommé *Narincopa*, au service de l'espagnol Cabrera, qui la mit sur-le-champ en exploitation. Néanmoins on prétend que les anciens Péruviens l'exploitoient déjà pour en tirer cette même substance.

La principale importance de cette mine dépend de l'emploi du vif-argent pour l'*amalgamation*, afin d'extraire, par l'or et l'argent, des minerais bruts. Cet usage ne date que de 1571. L'espagnol Velascas l'entreprit le premier et avec succès.

Dans les commencemens la mine fut exploitée, par entreprise; mais l'an 1570, la couronne en acheta la propriété, qu'elle a conservée.

Autrefois, le produit de la mine étoit fort considérable. Dans les cinq années, depuis 1571 jusqu'à 1576, il s'éleva au-delà de 9000 quintaux; et dans deux années, de 1646 jusqu'à 1648 il monta presque au double ou entre 17 et 18,000 quintaux.

Toute la quantité du mercure, extrait depuis deux cent dix-neuf ans jusqu'à la fin de 1789, monte à 1,040,452 quintaux; ainsi le produit annuel, d'après un terme moyen, auroit été d'environ 4751 quintaux. Mais ce calcul ne s'accorde pas avec l'expérience des derniers temps; ou il est exagéré, ou l'état des choses est bien changé. M. Helms a trouvé que, dans les années 1787 et suivantes, on ne tiroit pas même 1500 quintaux

pour la couronne ; en 1790, on n'en obtint que 1460 ; souvent même le produit n'excédoit pas 1300, ce qui nécessairement a fait beaucoup hausser le prix du vif-argent ; et dans les temps modernes, peu d'années font une différence considérable. Ainsi, l'an 1786, le quintal de mercure ne valoit que 60 piastres ; en 1791, il s'étoit élevé à 73 piastres. Cette variation des prix tient sans doute au produit plus ou moins fort dans les différentes années ; cependant la couronne y perd de plus en plus. Il n'y a que la rétribution générale des mines d'or et d'argent de tout le royaume qui puisse, en quelque sorte, dédommager la couronne de sa perte réelle, et fournir aux frais d'exploitation des mines de mercure. Tous ceux qui exploitent des métaux dans le Pérou, sont obligés d'acheter du mercure à Huanca-Velica.

Les mines de *Guarochiri*, à l'est de Lima, n'offrent rien de remarquable. Celles de *Pasca* ou de *Lauricocha* sont plus dignes de notre attention. Elles se trouvent dans une région glaciale, et d'où découlent deux des principales branches qui forment la rivière des Amazones ; l'orge même ne mûrit point dans ce climat affreux. Les pluies, mêlées de neige, durent six mois ; l'autre moitié de l'année, il règne des gelées perpétuelles.

On y distingue six cantons de mines, *Lauri-*

*cocha, Santa Rosa, Yanachanca, Caya, Cheu-pimarca* et *Pariagilca.* La montagne, proprement dite, de Lauricocha ou plus exactement d'*Yauricocha*, a un demi-mille d'Allemagne de long sur autant de large. C'est une montagne par couches, ou *stratifiée.* Elle est entièrement remplie de veines argentifères. On y remarque surtout une galerie, poussée dans un roc d'hématite fine et poreuse; l'or y est semé partout en petites parcelles; cependant 50 quintaux ne donnent que 9 marcs d'or. Mais un filon d'argile blanche, large d'un quart d'aune, donne de 200 à 1000 marcs d'argent sur 50 quintaux de minerai.

Ces mines ont été plus d'une fois détruites par les eaux des lacs et des torrens. Enfin, les travaux de D. *Felix de Ijura* ont garanti les mineurs d'un semblable désastre, du moins pour une longue suite d'années. Plus de deux cents particuliers ont des actions dans ces mines; et, malgré le mauvais système d'exploitation, ils en tirent 200,000 marcs d'argent par an. Dans l'année 1789, selon Helms, la portion d'argent revenant au roi s'éleva à 15,000 *caxons*, d'où l'on tira 200,000 marcs d'argent fin. La fonderie royale et les autorités publiques ont leur siége à *Pasco*, bourgade qui donne quelquefois son nom à tout le district.

A deux lieues et demie de cette région métal-

lifère, on trouve une curiosité naturelle; c'est la montagne *Raco*; elle a la figure d'un cylindre et se compose entièrement d'un granit blanc, à texture fine; si on jette un morceau de ce granit dans de l'eau, il prend une couleur bleue; on l'appelle *ala de mosca*.

Les mines de *Hualgayoc*, presque aussi importantes que celles dont nous venons de parler, sont situées dans l'intendance de Truxille, à 50 milles de cette ville et à 95 au nord de Lima. Elles se trouvent dans une région élevée, selon M. de Humboldt, de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur on rencontre encore des coquilles pétrifiées : l'argent s'y trouve en grandes masses.

M. Helms pense que les Cordillières fourniroient à des mineurs, même médiocrement instruits, une masse de métaux qui, mise en circulation, bouleverseroit tout notre système industriel et commercial, en rendant l'argent aussi commun que le cuivre et le fer.

Une des principales difficultés qui se présente à la préparation de l'argent aussi bien que du mercure de Huancavelica, c'est le manque de combustibles. L'une et l'autre montagne sont absolument dépourvues de bois; les matières combustibles sont apportées par des bêtes de somme; et tout, jusqu'à la graminée sèche, appelée *ichor* (au moyen de laquelle le chauffage et la

fusion s'effectuent en grande partie), occasionne d'énormes frais. Cependant, selon Helms, qui s'y connoît, la principale cause du dépérissement successif des mines du Pérou doit être cherchée dans l'ignorance des mineurs, dans les malversations des officiers supérieurs et dans la négligence du gouvernement provincial qui laisse et les ouvriers indiens et les entrepreneurs espagnols sans protection et sans assistance.

L'opinion de ce savant voyageur allemand paroît confirmée par les deux lettres suivantes, adressées à l'académie de Lima, et imprimées dans le *Mercurio Péruviano*. La première lettre est d'un mineur qui prend le nom fictif d'*Egerio Chrysophoro*; il s'exprime en ces termes :

« De tout temps au Mexique, les mines se sont trouvées dans l'état le plus florissant, tandis qu'au contraire celles du Pérou, plus riches et plus nombreuses, ne se soutiennent qu'à peine. Cette différence de succès tient uniquement à la différence d'attention, d'égard et d'appui que cette occupation utile rencontre dans les deux royaumes.

» Au Mexique, un négociant ou tout autre riche particulier, sur la seule parole d'un mineur, consacrera 50 ou 100 piastres à l'exploitation d'une mine, sans même renoncer de suite à l'entreprise, lorsqu'on lui apprend que la veine

s'est perdue. Mais, au Pérou, à peine un *habilitator* (1) a-t-il avancé la somme de 10 à 12 piastres (si toutefois il se détermine à un pareil effort), que déjà il desireroit voir la mine entière, avec les mineurs, réduits en poudre métallique, afin de pouvoir en retirer plus tôt son bénéfice.

» Les ennemis du corps entier des mineurs cherchent à justifier cette conduite, en prétendant que ceux-ci, en général, sont des hommes rusés, de qui l'on ne doit attendre aucune exactitude dans les paiemens. Je ne disconviens pas qu'il y ait de la mauvaise foi dans les gens de cette profession, ainsi que dans toutes les classes de la société; mais il y a beaucoup à dire contre l'opinion qui les accuse de ne point payer ordinairement les sommes avancées. A la vérité la fortune se plaît quelquefois à enrichir ces gens-là; mais bien plus souvent ils se trouvent *écrasés par la* dureté des hommes.

» Au nombre de ceux qui les tyrannisent, les habilitateurs ou bailleurs de fonds tiennent le premier rang.

» Jamais ils ne reçoivent le *pina* en forme de

(1) Les *habilitatores* sont des particuliers riches qui, par spéculation, se sont établis à la proximité des mines pour faire des avances aux entrepreneurs. Ils sont remboursés avec le *pina*, c'est-à-dire, l'argent dégagé du mercure avec lequel il avoit été amalgamé, mais qui n'a pas encore été fondu.

paiement, qu'au vil prix de 6 piastres, 4 et même 2 réaux, tandis que relativement au taux du métal fondu, elle vaut 7 piastres, 3 réaux. Ainsi, dans le court espace de trois ou quatre mois, car jamais le crédit ne s'étend au-delà, ils gagnent au moins 18 pour 100. D'un autre côté, ils jettent les hauts cris, lors même qu'un mineur ne reste que tant soit peu en retard. D'ailleurs, admettons que le mineur ait, par exemple, besoin de 2000 piastres pour faire face aux frais courans, et qu'il fasse à ce sujet un arrangement avec un habilitateur; celui-ci ne lui avancera certainement jamais toute la somme à la fois, mais il la lui remettra par petites portions. La suite inévitable de cette lenteur est que le malheureux mineur se trouve empêché de profiter des saisons et des occasions favorables pour se procurer les provisions nécessaires.

« Ce n'est pas tout: les 2000 piastres prises ici pour exemple, ne sont point fournies entièrement en numéraire; une grande partie est fournie en frise et autres marchandises semblables, estimées en outre à un prix excessif. Le mineur ensuite, pour avoir du numéraire, est forcé de les revendre aux Indiens employés chez lui; ces derniers sont entraînés à faire des dettes et finissent par déserter. Par l'effet de cette contrariété, le mineur, non seulement perd sa créance, mais en même temps les ouvriers indispensables.

» La réplique la plus courte que l'on puisse

faire à l'accusation précédente, c'est que les mineurs sans doute donneront plus de satisfaction dès qu'on ne leur demandera plus l'impossible; qu'on les traite d'abord eux-mêmes avec plus de loyauté et de justice, et ils manqueront rarement d'exactitude à s'acquitter des obligations contractées. »

« Le reproche de prodigalité qu'on fait aux mineurs ne provient que des receveurs et des particuliers, secrétement intéressés au produit des mines. Des hommes qui, toute la journée, courent péniblement sur de mauvaises mules, qui portent un chétif *poncho* pour tout habillement, qui vivent tristement d'une nourriture grossière, qui habitent des cabanes mal construites, qui sont exposés à toutes les intempéries de l'air dans un climat horrible; ces hommes-là, dis-je, sont qualifiés de prodigues, lorsqu'ils célèbrent les fêtes *de leurs saints* avec la harpe et la guitarre, ou lorsque, allant par extraordinaire à la capitale, ils y paroissent mis avec plus d'élégance. Le temps est passé où le fortuné mineur pouvoit risquer un lingot de 100 marcs au hasard d'un dé. Les passions qui, dans la capitale, absorbent de fortes sommes, ne coûtent aux mineurs qu'un sac de pommes de terre et une jaquette de frise anglaise. »

La seconde lettre, également d'un mineur qui

signe *Thicio Anthropophobe*, est de la teneur suivante :

» *Egerio*, par politique ou par crainte, s'est borné à faire observer dans sa lettre, que les mineurs se trouvent écrasés par la dureté des hommes, et que la lenteur qu'ils mettent à payer leurs dettes, provient de la cupidité et des exactions de ceux qui leur font les avances d'argent. Ses plaintes sont, à la vérité, très-justes; mais il s'en faut de beaucoup que les raisons qu'il nous donne, soient la principale cause du mauvais état où se trouvent les mines du Pérou; le défaut d'ouvriers est bien certainement la principale source du mal. Les nègres ne conviennent absolument pas à ce genre de travail; la première impression du climat rude de ces pays montagneux, les rend incapables de faire même les travaux domestiques. Après un court séjour, leur teint s'altère et devient d'une pâleur cendrée; ensuite ils tombent pour la plupart dans des maladies graves, et meurent. Dans toutes les mines, et même dans les mines d'or de la province de *la Paz*, où la température est si douce et si bienfaisante, on a mille fois essayé d'employer les nègres au travail à la place des Indiens; mais on n'y a jamais réussi, et la mort de ces malheureux en a toujours été la suite. Soit donc que les molécules d'antimoine nageant dans l'atmosphère des montagnes influent plus fortement et d'une manière

plus pernicieuse sur le physique des Africains, que sur celui des autres hommes ; soit que les allées et venues dans les mines où ils portent de lourds fardeaux, détruisent leur santé en contrariant leur vivacité naturelle et en les plongeant dans la mélancolie ; toujours est-il certain qu'on ne sauroit aucunement compter sur cette classe d'hommes pour fournir aux travaux des mines.

»Les Espagnols ne s'y accoutument pas davantage. J'ai vu nombre de jeunes gens forts et vigoureux, qui, ayant déserté pour la plupart le service de la marine, ont été par besoin ou par cupidité, travailler dans les mines. Mais après un court espace de temps, ils ont été obligés d'y renoncer, voyant leur santé et leurs forces dépérir, et ressentant dans tout le corps des douleurs insupportables. Il y a quelques années un Péruvien entreprit de recevoir chez lui tous les déserteurs des vaisseaux espagnols, et de les envoyer, au bout de quelque temps, aux mines de Huarochiri, où ils furent employés de suite à tous les travaux. Aucun d'eux n'y tint plus de quatre mois; ceux qui n'y succombèrent point éprouvèrent tant d'infirmités, qu'ils ne purent absolument continuer ce genre d'occupation. Les Métis, par orgueil ou par impossibilité physique peut-être, ne se livrent point à ces travaux pénibles. Il ne reste donc que les Indiens par qui les mines puissent être exploitées. L'In-

dien seul est accoutumé à la rudesse du climat et au mauvais air qui règne aux environs des mines; son bras est indispensable pour ce travail; c'est sur lui seul qu'en repose le succès.

» Il seroit par conséquent à desirer que les gouverneurs ne souffrissent pas d'Indiens oisifs et vagabonds dans leurs provinces, et que ceux qui, après avoir été avertis, continueroient de se livrer à l'inactivité et au vagabondage, fussent arrêtés sur-le-champ pour être conduits dans les mines. Je serois d'accord avec Egerio pour demander que les particuliers, bailleurs de fonds, fissent les avances en numéraire et non en marchandises, afin que le mineur fût à même de payer les journées des ouvriers au comptant. En même temps, je desirerois bien ardemment que les mineurs se persuadassent, enfin, combien il est injuste et immoral de prétendre conduire les Indiens par la rigueur seule, et qu'ainsi ils voulussent traiter ces êtres infortunés avec plus d'humanité et de bienveillance ».

(Nous donnerons dans le Cahier VIII ou IX un *Mémoire sur le Commerce du Pérou*. Ce mémoire se lie naturellement à cette notice sur les mines; mais comme il est un peu sérieux et même aride, nous avons cru devoir passer ici à quelques autres extraits d'un intérêt plus général.)

III. *Notice sur les Indiens de la Pampa del Sacramento, et sur quelques autres Peuplades de l'intérieur du Pérou*, d'après les PP. *Sobraviéla, Girbal, Figueroa* et autres.

(Nous avons visité la magnifique capitale du Pérou, nous sommes descendus dans ces abîmes où le pâle mineur cherche le métal qui domine le monde. Varions la scène; allons observer, au sein des forêts, ou parmi les rochers et les torrens, ces peuplades dont la fierté sauvage repousse encore, ou du moins ne porte qu'à peine le joug européen. Assez d'écrivains ont tracé l'histoire des *Péruviens* proprement dits ou des sujets des Incas; les grands ouvrages de Garcilasso, de Herecra, de Zarâte, un charmant roman de Marmontel, un élégant précis par M. Alphonse Beauchamp, ne laissent plus lieu à des descriptions historiques pures et simples. Quant aux recherches savantes qui restent encore à faire sur l'origine et l'antiquité de ces peuplades, c'est le domaine de M. *de Humboldt*, et nous ne manquerons pas de rendre compte des travaux de cet illustre voyageur. Ainsi les notices données par le *Mercurio Peruviano*, d'après les papiers des missionnaires espagnols, anciens et modernes, sur les nations indépendantes de l'intérieur, sont les seules qui nous aient paru mériter d'être traduites ou plutôt analysées et mises en ordre.)

*Montagnes, Rivières, Situation Géographique.*

Le Pérou, proprement dit, est traversé dans toute sa longueur, d'un plateau formé par deux chaînes ou *cordillières* de montagnes; l'une est plus rapprochée de la mer, et c'est en même temps la moins interrompue et la moins élevée des deux ; on l'appelle *Cordillière d'ouest*; l'autre, qui borde le plateau à l'est, offre de plus grandes élévations, mais aussi des ouvertures plus nombreuses par lesquelles s'écoulent, vers le bassin de l'Amazone, les rivières qui naissent dans les vallées, dans les plaines ou sur les montagnes intermédiaires du plateau; cette chaîne s'appelle la *Cordillière des Andes*. Les anciens Péruviens la nommoient *ritisuyo*, c'est-à-dire bande de neige. Les horreurs de ces montagnes ont donné naissance à des termes particuliers; ainsi les nus et arides sommets s'appellent *paramo's*; on nomme *quèbradas* ces crevasses taillées presque à pic, profondes de plusieurs milliers de pieds, et qui ouvrent, entre les diverses vallées et les terrasses de la chaîne, des routes de communication propres à effrayer le plus audacieux habitant des Alpes. Les endroits où le fleuve resserré parmi des rochers, descend avec une rapidité étonnante, sont appelés *pongos*, et ces endroits sont souvent précédés d'une sorte de baie ou d'anse qu'on désigne sous le nom de *ports*.

A l'est de la chaîne des Andes ou de la cordillière intérieure, s'étend un pays montagneux qui est traversé par ces rivières déjà très-fortes, dont les sources se trouvent sur le plateau, telles que le *Lauricocha* ou le Maragnon du père Fritz, le *Huallaga* et l'*Apurimac*, considéré comme la souche de l'Amazone, et qui reçoit l'*Ynabari* (1), le *Mantaro* ou *Janja*, le *Perène*, le *Pachitea*. Les rivières réunies à l'Apurimac, forment le *Grand-Paro*, c'est-à-dire la grande eau ou l'*Ucayali*, c'est-à-dire le confluent des eaux.

Depuis le neuvième parallèle de latitude, ce majestueux fleuve, libre de toute entrave, n'étant embarrassé ni de rochers ni de bas-fonds, coule à travers des forêts immenses et des plaines qu'il inonde à plusieurs lieues de distance. Vis-à-vis de la ville Saint Joaquin d'Omaguas, il joint le Lauricocha, ou Tunguragna ou Faux-Maragnon, qu'il subjugue entièrement en le faisant même changer de direction.

Le *Huallaga* qui naît à 11 degrés de latitude sud, coule sous le nom de rivière de *Huanaco*,

(1) Quelques missionnaires ont voulu faire de l'*Ynabari* et du *Béni* une seule rivière. Mais il est impossible d'accorder cette opinion avec les cartes de la Cruz, à moins de supposer quelques communications de rivières par en haut, dans le genre du *Casiquiari*.

parmi des précipices affreux et avec une force et une rapidité extrêmes; devenu navigable, il se dirige au nord, ayant à droite une chaîne peu large de montagnes très-escarpées, et à gauche les vallées qui descendent de la Cordillière des Andes, et qui forment les provinces de Pastas et de Los-Lamas. A 7 degrés et demi, il entre en plaine et se réunit, 2 degrés plus bas, au Faux-Maragnon. Ici, sa largeur de 280 toises et sa profondeur de 28 en font une très-grande rivière, quoiqu'elle ne soit pas même au troisième rang en Amérique; ses bords offrent les vues les plus pittoresques; des palmiers très-élancés et une foule d'autres grands et beaux arbres y forment un jardin continuel; ses eaux sont peuplées d'innombrables poissons, poursuivis par des caymans qui, à leur tour, tombent sous la griffe des *yaguars* ou tigres d'Amérique. Tantôt on y voit à l'ancre les bateaux qui recueillent dans les forêts le cacao et la cire déposée sur les arbres par une espèce d'insecte; tantôt sous voile, les barques qui remontent de Maynas à Lamas, chargées de poisson salé et d'autres denrées. Cette rivière offre aux habitans de Lima une route directe pour se rendre à Para, dans le Brésil et de là en Europe (1).

(1) Voici la route : de Lima à *Huanaco*, 46 milles d'Allemagne, huit jours; à *Playa-Grande*, où l'on s'embarque, 22 milles, quatre à cinq jours; au fleuve *Mayobamba*, 82

Entre les fleuves Ucayal et Huallaga par les 10e et 11e degrés de latitude, s'étend une contrée remplie de montagnes, probablement secondaires. Là, s'élève le *Grand Payonal*, groupe de montagnes revêtues d'une belle végétation, et surtout de pâturages excellens. La *Sierra de San Carlos* en est le promontoire septentrional. Le groupe entier a 30 milles de l'est à l'ouest sur 24 du nord au midi. Il se joint aux Andes par une chaîne nommée *Cerro de la Sal* ou *Montagne de Sel.*

Le mont qui porte en propre ce nom, est situé par 11 degrés de latitude sud et 303 degrés 20 minutes, selon la carte de Pampa del Sacramento, publiée à Lima, et dont nous donnerons un jour une copie.

Au nord du *Cerro de la Sal*, s'élève la petite Cordillière qui suit les rivages du Huallaga.

C'est au nord et au nord-est de ces régions montagneuses, entre le Huallaga, l'Ucayal et le Maragnon ou l'Amazone que s'étend la grande plaine péninsulaire, nommée *la Pampa del Sacramento.* Elle a 120 lieues de long sur une largeur qui varie de 20 à 50 ou même 60 lieues.

milles, sept jours; à *Yurimaguas*, 48 milles, trois jours; au lac et à la ville de *Cocamas*, 30 milles, un jour et une nuit; à *Téfé*, colonie portugaise, huit jours; à *Gran-Para*, quatorze jours, en tout quarante-six jours. On peut être rendu en Espagne en trois mois.

La superficie carrée peut être évaluée, par approximation, à 4000 lieues carrées.

### *Productions Minérales.*

Le filon de sel qui a donné son nom au *Cerro de la Sal*, s'étend dans une direction sud-ouest et nord-est, à près de 2 milles et demi de chaque côté, en conservant partout une largeur de 30 toises à la surface. Les peuplades indiennes des bords du Huallaga et de l'Ucayal même, viennent s'y fournir de sel; mais jusqu'à présent ils n'ont pas réussi à l'épurer, attendu que des parties argileuses s'y trouvent trop intimement liées.

La petite chaîne du Huallaga paroît renfermer des mines d'or qui pourroient devenir précieuses. Du moins il est certain que les torrens qui, de ces montagnes, descendent vers la *Pampa*, y déposent dans les sables des parcelles d'un or extrêmement pur et fin, et en quantité considérable. On trouve à côté de ces dépouilles précieuses, des perles assez belles et des diamans, dans une matrice de pyrite.

La *Pampa* même n'est pas absolument dépourvue de pierres, et il est probable qu'on y découvriroit des carrières; avantage essentiel de ces contrées sur les régions voisines de l'embouchure de la rivière des Amazones.

*Productions Végétales.*

Toutes les contrées à l'est de la Cordillière des Andes sont couvertes de forêts. Sur les montagnes on trouve beaucoup de bois incorruptibles; dans les plaines, on erre parmi des taillis de cacaoyers et de palmiers. Les espèces les plus recherchées de *cinchona* se trouvent dans les vallées de Huallaga, du côté de Chicoplaya et probablement en beaucoup d'autres endroits. Le cirier des Andes (*ceroxylon andicola*) croît le long de la partie inférieure du Huallaga; ses cosses brûlent comme un cierge. Les Espagnols les appellent *pastas*. Plusieurs arbres, dont on n'indique pas l'espèce, fournissent des gommes et des baumes; il y en a d'autres (sans doute les *bignonia*, etc.), qui, par l'éclat et le parfum de leurs fleurs, réjouissent à la fois l'odorat et la vue. Voilà tout ce que les PP. Sobráviéla et Girbal nous apprennent sur la végétation de ces contrées. On voit encore par divers passages de leurs relations que toutes ces plaines, exposées à des inondations annuelles, offrent un sol limoneux, mêlé de sable, généralement très-fertile et très-propre aux cultures les plus intéressantes qui sont en vigueur dans les colonies d'Amérique. Il paroît que le maïs et le manioc fournissent aux Sauvages une nourriture abondante.

*Animaux. Combat du Cayman et du Tigre ou Yaguar.*

Dès qu'on est sorti du pays montagneux et qu'on a laissé en arrière les derniers *pongos* ou passages rapides des rivières, on se voit assailli par des nuées de moustiques et de mouches. En même temps, les caymans inconnus dans le haut pays, se montrent en si grand nombre, que l'on n'ose guère se baigner dans les rivières. Ce crocodile d'Amérique attaque même les barques et cherche quelquefois à enlever les hommes sur le rivage.

L'yaguar ou tigre d'Amérique donne la chasse aux caymans de la manière suivante : il se cache parmi les roseaux ou les buissons qui bordent les rivières; s'il voit un cayman approcher, il s'élance sur lui d'un seul saut et lui enfonce ses griffes dans les yeux, car il connoît par expérience que leur tranchant n'a point de prise sur la peau dure de son ennemi. Le cayman, pour toute défense, cherche à entraîner le tigre dans l'eau ; celui-ci se laisse plutôt noyer que de lâcher sa proie, et il n'est pas rare de voir ces deux animaux féroces périr ensemble.

L'yaguar aime aussi la chair des tortues qui fourmillent dans l'Ucayal ; on assure qu'il les retourne sur leur dos et s'en forme des magasins à l'instar des hommes.

Les poissons paroissent en plusieurs endroits par essaims si nombreux, qu'à peine les rivières peuvent-elles les contenir.

Quoi qu'en aient dit les détracteurs du Nouveau-Monde, les bois y retentissent du chant de plusieurs oiseaux que les missionnaires comparent à nos rossignols, ou même leur préfèrent.

Les abeilles sont aussi nombreuses qu'au Brésil; et, d'après leurs mœurs, on peut juger que ce sont les mêmes espèces. Il existe, selon Sobraviéla, un arbre dont le trone et les branches sont entièrement creux et servent de ruche à d'innombrables essaims d'abeilles.

On assure encore que pendant la nuit on aperçoit, dans l'épaisseur des forêts, de petits *chiens* qui jettent un éclat semblable à celui des étoiles. Quoiqu'on n'ait pas encore bien observé ni examiné la chose, il ne faut pas la rejeter comme *absurde. Il est* seulement probable que ces prétendus *chiens* sont quelques grands insectes qui, dans le moment de leur accouplement, deviennent phosphorescens et lumineux.

### *Le Sustillo* ou *l'Insecte qui fait du Papier.*

Non loin de la ville champêtre de Huanaco et des bords romantiques du Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et probablement dans beaucoup d'autres vallées de la Cordillière intérieure, un insecte que les Espa-

gnols nomment *sustillo* et qui ressemble beaucoup à notre vers à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*, décrit sous le nom de *mimosa inga*, dans la *Flora peruviana*. Les Indiens qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les *sustillo*, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les lois de la synométrie, et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varie, selon le nombre des insectes qui y prennent part et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité, en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asyle aux *sustillo* pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait; dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans sa coque de soie grossière, et attendent l'époque

de leur transformation en nymphe ou chrysalide et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes en grande partie les fils par lesquels étoit suspendu le tissu qui les couvroit; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre et blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Le naturaliste D. *Antonio Pinéda* a envoyé à Madrid un morceau de ce papier natif, long d'une aune et demie. On possède également à Madrid un nid entier de *sustillo*. Ces nids ou plutôt ces ruches aériennes ont constamment une forme elliptique.

Le père *Calancha*, jésuite, dans son Histoire du Pérou, tome 1, page 66, avoit parlé de cet insecte curieux; il possédoit un morceau de papier de *sustillo* sur lequel le père *Alonzo Gomez* avoit écrit une lettre au père *Lucas Salazar*. Le morceau avoit une aune un quart de long. L'auteur affirme en avoir vu d'une aune et trois quarts.

*Climat et Saisons. Manière de Voyager.*

Les contrées à l'est des Andes ont deux saisons; l'une sèche, qui dure de juin en décembre; l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense; les forêts, les arbustes, les lianes semblent flotter dans l'eau; les quadrupèdes se réfugient pêle-mêle vers les sommets, tandis que les crabes

et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le froid et sec vent d'est souffle-t-il ? aussitôt les eaux commencent à diminuer ; les coteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau ; les îles et les bancs même reparoissent au milieu des fleuves.

L'humidité extrême de ce climat, et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeroient, de la part des Européens, quelques mesures de prudence pour y conserver leur vigueur. Mais nous ne découvrons, dans les relations des missionnaires, aucune circonstance qui puisse faire considérer ce climat comme malsain. Il paroît que les montagnes du Grand Payonal et celles à l'est de l'Ucayal qui y correspondent, offriroient une excellente température pour acclimater une colonie européenne.

Quant aux moyens de communication, ils sont aussi multipliés du côté de l'Océan atlantique, qu'ils sont en petit nombre pour aller au Pérou. D'un côté, ce sont des rivières sans nombre, d'une navigation facile et même agréable ; de l'autre côté, ce ne sont que torrens, cataractes, précipices. Voyage-t-on par eau ? il faut souvent quitter le canot pour des *balsas*, ou radeaux de roseaux. Se fait-on porter en hamac (1) à travers les forêts? on risque d'être blessé par les arbustes épineux, ou de heurter contre les grosses branches.

(1) Les Espagnols appellent cela *caminar en huando.*

Les missionnaires au moins regardent cette manière de voyager comme très-dangereuse.

En naviguant sur les rivières, dans le Pays-Bas, on est obligé d'étendre une espèce de voile pour écarter un peu les moustiques.

Connoissant tous les détours et les bras de ces nombreuses rivières, les Indiens faisoient souvent semblant de s'éloigner du canot des missionnaires et de s'enfoncer dans la forêt; tout-à-coup on les voyoit reparoître de nouveau par un passage dont on ne soupçonnoit pas l'existence. Mais une colonie européenne, bien armée, n'auroit rien à craindre de ces foibles tribus que nous allons considérer sous le rapport physique et moral.

### *Peuplades Indiennes.*

D'après la carte des missionnaires, la frontière *des colonies* européennes contre les Indiens non soumis, est une ligne qui suit le Huallaga à une distance de 15 à 18 lieues à l'est; ensuite s'approche du *port* ou passage de Mangeo, et de là en tournant autour du *Cerro de la Sal*, va chercher le confluent du Mantaro ou du vrai Maragnon avec l'Apurimac, endroit nommé en espagnol la *Junta de Mantaro.*

Sur l'Ucayal demeurent les *Campas*, les *Piros*, les *Mochobos*, les *Conibos*; sur le Grand Payonal et sur les bords du Pachitéa, les *Amayos*,

les *Carapachos* et les *Callisecas*; sur la rivière de Manoa, au milieu de la Pampa, les *Manoïtas*, les *Setebos*; plus au nord, les *Panos*, les *Xébéros*: enfin sur le grand Maragnon, les *Cocamas* et les *Omaguas*; ces deux tribus sont soumises.

Selon les missionnaires, l'ancien royaume de *Dorado*, dont le nom indien a trompé l'avidité des Européens, s'étendoit de l'Ucayal à l'Orénoque; les contrées depuis l'Ucayal jusqu'aux bords du Mamoré, s'appeloient royaume d'*Enim*; les pays au-delà du Mamoré et de Rio-Madeira, formoient le *Grand Paytiti*.

*Caractère général de ces Indiens.*

Les Indiens de l'Ucayal, de Huallaga et de la *Pampa del Sacramento*, ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens. Quelques tribus, par exemple les *Conibos*, ne le céderoient guère en blancheur aux Espagnols, si ce n'étoit à cause des huiles dont ils s'enduisent tout le corps et des piqûres de moustiques auxquelles ce moyen même ne sauroit les soustraire. Il n'est pas étonnant que parmi ces peuples les difformités corporelles soient presque inconnues; ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature; tout enfant qui, aux yeux de ses parens insensibles, paroît d'une constitution foible ou d'une mauvaise configuration, est sur-le-

champ voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence, ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race; il consiste à serrer par des ficelles de chanvre toutes les parties du corps de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas* qui demeuroient anciennement dans la Pampa, avoient la coutume de serrer la tête de leurs enfans entre deux planches de bois qui, en aplatissant le front et l'occiput, rendoient la face plus large, et, pour emprunter leurs termes, lui donnoient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout-à-fait aboli parmi les habitans actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente la foiblesse d'entendement et de jugement qui, selon eux, est générale parmi ces peuples.

*Les Panos* font circoncire les jeunes filles; usage inconnu parmi les autres tribus.

La petite vérole et diverses autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois très-populeuses. Il y en a qui ne comptent que 500 têtes.

Les idiomes de ces Indiens semblent varier de village en village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de

guerre. Il est probable que ces idiomes se réduisent à un très-petit nombre de langues-mères. Cependant il y a des différences primitives; les *Cocamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins, les *Yurimaguas*, qui habitent sur le Huallaga.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il y en a qui ont deux caciques à la fois. Il ne paroît pas que les Incas aient jamais étendu leur domination sur les régions à l'est de la chaîne des Andes.

### *Habillement, Parure, Armes.*

Les vêtemens de ces Indiens ne sont ni compliqués ni coûteux. Une chemise courte pour les hommes, un jupon encore plus court pour les femmes, voilà tout leur costume ordinaire. Les jeunes filles non mariées s'habillent comme Eve dans le paradis....

Les hommes portent les cheveux coupés par-devant au niveau des sourcils, et par derrière à la hauteur du bout de l'oreille. Réunis sur le sommet de la tête, les cheveux du milieu forment une huppe dans laquelle on fixe de belles plumes. Les femmes les laissent flotter par derrière; elles les peignent avec soin. Les hommes se percent la joue et le cartilage du nez, afin d'y suspendre des anneaux et d'autres ornemens en or et en argent. Les bracelets et les colliers

des hommes sont composés de dents arrachées aux ennemis et aux divers animaux qu'ils ont tués. Les individus de l'un et l'autre sexe se peignent le corps de diverses couleurs ; le noir est principalement appliqué aux dents et aux lèvres, le rouge est réservé pour le visage. Cette préférence donnée à la couleur rouge semble être un hommage rendu à la supériorité primitive de la race blanche. Sur ce point les Samoyèdes et les sauvages de la Nouvelle-Hollande ont le même goût. On se rappelle que les Romains barbouilloient de rouge le visage de leurs triomphateurs et de leurs dieux.

Les armes de ces Indiens consistent en des arcs, des flèches et des javelots. Il paroît qu'avec d'aussi foibles instrumens, leur courage et leur désespoir résistent souvent avec succès aux Européens qui veulent envahir leur pays. On se rappelle de plus d'un massacre qu'ont éprouvé de petites troupes d'Espagnols au milieu de ces épaisses forêts où les sauvages, connoissant tous les sentiers, peuvent tantôt se cacher dans un labyrinthe inaccessible, tantôt sortir brusquement d'un taillis pour lancer presque à bout portant une grêle de traits. Un jour trois missionnaires succombèrent dans une embûche semblable : « Leurs cadavres » furent tellement accrochés les uns aux autres, » et tellement lardés de flèches, que de loin on » les auroit pris pour un énorme porc-épic. »

## *Mariages.*

S'il faut en croire les missionnaires, la polygamie est en horreur parmi ces peuples. « La » nudité des jeunes filles, dit un honnête mis» sionnaire, en affoiblissant le jeu de l'imagina» tion, émousse les traits du *Dieu impur des jar*» *dins.* » Il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses. Le mariage n'a jamais lieu entre des parens jusqu'au quatrième degré; il est même d'usage de chercher l'époux ou l'épouse dans des familles absolument sans liaison de parenté entre elles. Il est pourtant difficile de croire à ce rapport quand on se rappelle combien est bornée la population de ces régions.

Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort; plus d'une *Artemise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais d'un autre côté, les mariages ne sont point indissolubles de droit; les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté.

## *Religion, Prêtres.*

La croyance de ces peuples est conforme à

leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Être-Suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les montagnes et les plaines de notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent *notre père, notre aïeul*(1); mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblemens de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes, pour lui montrer leur respect; aussitôt qu'ils sentent une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes, ils dansent, sautent, trépignent et s'écrient : *Nous voici ! nous voici !*

Outre l'Être-Suprême, ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de Diable qui, selon eux, réside sous la terre et cherche à faire du mal à tous les êtres vivans. Des individus, nommés *Mohanes* ou *Agoréros*, passent pour avoir des communications avec le Diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre et la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux; si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils pro-

(1) Proprement *notre ancêtre*, si les caprices de la langue française admettoient cette expression claire et naturelle.

mettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang.

Les *piripiris* sont des talismans composés de diverses plantes; il y en a qu'on porte sur les bras, les pieds, les armes; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air; il y en a dont on boit l'infusion; quelques-uns doivent inspirer de l'amour, et on assure que réellement ces filtres occasionnent un désordre dans le système nerveux; les autres *piripiris* sont plus innocens: ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, donner naissance à la pluie, provoquer des inondations et disperser des armées ennemies.

*Guérison des Maladies.*

De tous les prodiges qu'opèrent les *Mohanes* au moyen de leurs talismans, les plus brillans, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades. Comme toutes les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur maître, le Diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le *Mohane* qui l'a ensorcelé. A cette fin, le plus proche parent boit un extrait de la *datura arboréa* L.; enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre et reste souvent pendant deux ou trois jours dans un état voisin de la mort. Revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier

dont il donne le signalement; on cherche le *Mohane* auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade. Si, par malheur, celui-ci étoit mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le *Mohane* désigné. Souvent les visions n'ayant donné aucun résultat positif, on force le premier *Mohane* qu'on rencontre, à faire l'office de médecin.

Il est probable que, grâce à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades et à en tuer d'autres. Les poisons que, dans ces climats, le règne végétal offre en si grand nombre et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes violens à la vérité, mais souvent précieux. Cependant, la médecine ostensible de ces *peuples ne* consiste qu'en des cérémonies superstitieuses. La méthode ordinaire est celle que nous allons décrire.

On place deux hamacs très-près l'un de l'autre; le malade en occupe un; le *Mohane* ou *Agorero* se met dans l'autre. Celui-ci commence à se balancer dans son hamac, et à chanter avec un sifflement très-désagréable des formules magiques par lesquelles il invite les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons à contribuer à la guérison du malade. De temps en temps il se

dresse sur son séant; et en faisant mille simagrées, il donne au malade une poudre, il lui applique un talisman de végétaux, il suce ses blessures ou même ses ulcères. Si l'état du malade empire, le *Mohane* entonne un chant dans lequel il s'adresse à l'ame, et dont chaque strophe se termine par ce refrain: *Ne nous abandonne point!* Ce chant est recommencé sans interruption par le *Mohane* et par tous les assistans, et toujours d'un son de voix plus élevé et plus lamentable, de sorte qu'à la fin ce chant, devenu un hurlement affreux, retentit au loin, répété par tous les échos des forêts.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le *Mohane* saute brusquement du lit et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui. Alors toute la famille et quelquefois toute la tribu s'assemble autour du mourant : divisée en troupes, cette foule s'approche et s'éloigne tour à tour de son lit, en lui criant d'une seule voix : *Où vas-tu? Pourquoi nous quittes-tu? Avec qui devons-nous désormais marcher contre l'ennemi?* Ils lui racontent toutes les expéditions auxquelles il a pris part, les faits d'armes par lesquels il s'est signalé, le nombre d'ennemis qu'il a tués; ils déplorent la perte qu'il va faire de ses biens et

des jouissances de cette vie. Ces divers chants ont chacun une mélodie à part; c'est tantôt un murmure confus, et tantôt un effroyable hurlement. Le pauvre moribond entend tous ces chants sans la moindre marque de douleur ni de regret. S'aperçoit-on des convulsions qui précèdent l'instant de la mort? aussitôt les femmes entourent en foule l'agonisant, se jettent sur lui, l'enveloppent dans sa couverture et lui ferment la bouche, les narines et les yeux, afin de retenir son *ame*, s'il est encore possible. Ordinairement ces mesures hâtent la mort au lieu de la retarder. Alors on éteint le feu, on chasse la fumée et on ouvre la cabane de tous les côtés, afin que *l'ame* ne trouve aucun obstacle pour s'envoler et ne reste pas accrochée aux toits ou aux parois de l'habitation; malheur que les survivans redoutent extrêmement. Quelque temps après *la mort* du patient, on pousse les précautions jusqu'à barbouiller d'ordures toutes les couvertures de la cabane, afin que l'odeur infecte empêche l'ame d'y rentrer. . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Idées sur l'autre Vie.*

Les tribus établies sur la rivière des Amazones, du côté de *Mayras*, croient que l'ame continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disoient aux missionnaires: « Nous ne craignons nullement la mort; nos

» ancêtres et nos amis nous attendent dans l'autre
» monde ; ils tiennent du pisang cuit et du pain
» de cassave tout prêt pour nous recevoir ; nous
» avons soin qu'on mette dans notre tombe une
» hache de cuivre, un arc et une armure com-
» plète, afin de pouvoir sur-le-champ faire
» notre entrée victorieuse dans le ciel en passant
» par la voie lactée, ce jardin lumineux où nos
» ancêtres s'amusent à des danses et des festins.
» Cependant nos neveux nous verront quelque-
» fois combattre les morts des tribus ennemies ;
» c'est alors qu'on verra les sombres nuages s'a-
» masser et annoncer un orage violent ; la foudre
» brillera dans nos mains, et le fracas de la
» chute de nos ennemis, précipités du haut du
» ciel et changés en bêtes féroces, retentira
» dans les airs, comme un tonnerre épouvan-
» table. »

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paroît que les habitans des bords de l'Ucayal y joignent la croyance de la *métempsycose*. « Pourquoi, disoit
» l'un d'eux à un jésuite, pourquoi me parler
» tant de mes péchés ? Tout ce que tu dis sur
» les peines de l'enfer n'est qu'un tissu de fa-
» bles. Je sais bien que mes péchés ne me feront
» pas brûler ; je vois tout autour de moi ce que
» mes aïeux sont devenus après leur mort. Les
» Caciques justes et sages, les braves guerriers,

» les femmes fidèles, vivent après la mort dans » les corps des animaux, distingués par leur » force, leur agilité, ou leurs grâces. Nous res- » pectons surtout les grands singes, nous les » saluons, nous leur rendons toute sorte d'hon- » neurs, parce que les ames de nos pères ha- » bitent dans leur corps. Quant aux ames des » méchans et des traîtres, ou elles errent entre » les nuages et la terre, ou elles languissent » enchaînées au fond des rivières. Mais personne » parmi nous n'est brûlé dans l'autre monde. »

L'histoire ne nous apprend pas ce que le missionnaire répondit à cet hérétique sauvage.

### *Funérailles.*

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre, quant au son de la voix. Les uns imitent le hurlement du tigre, les autres le cri nazal des singes; ceux-ci sifflent comme les oiseaux, ceux-là bredouillent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire par ce charivari, que tous les élémens pleurent la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenoit au défunt et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre, qui sert de bière; il est inhumé dans quelque endroit isolé; et tandis que les autres races hu-

maines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place; tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière; et chez la plupart de ces peuplades, il est défendu de faire la moindre mention du défunt et même d'en rappeler indirectement la mémoire.

Les *Roa-Mainas* pourtant ont une coutume un peu différente et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nettoient le cadavre, le placent dans une bière d'argile, chargée d'*hiéroglyphes* semblables à ceux d'Egypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivans, et lui font à la fin de secondes funérailles.

*Agriculture, Industrie.*

Si les Indiens de l'Ucayal et du Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas précisément pour se procurer des alimens; la nature leur en offre en abondance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs rivières. Ce qui rend ces Indiens cultivateurs, c'est principalement le besoin d'une boisson plus saine que celle que leur offrent les eaux souvent bourbeuses ou marécageuses de leur pays. Rarement ils boivent de l'eau, et quand ils négligent cette règle, ce n'est

pas sans mauvaises suites pour leur santé. Leur boisson favorite s'appelle *masato*; on la tire de la racine d'*yucca*, au moyen d'une opération dégoûtante : on réduit la racine en bouillie, on y mêle de la salive, on laisse fermenter cette masse pendant trois jours ; on la délaye ensuite dans de l'eau. Cette boisson est amère et enivrante.

L'établissement d'une plantation d'*yucca* coûte aux Indiens des travaux très-longs et très-pénibles. Ils sont d'abord obligés de défricher une portion de la forêt ; et comme pour abattre les arbres ils n'ont d'autre instrument que des haches de pierre, dont nous parlerons ci-dessous, ils sont quelquefois deux mois à faire tomber un grand arbre. Lorsqu'enfin le terrain est libre, ils mettent le feu aux bois abattus, répandent les cendres comme engrais, et labourent la terre au moyen d'un bâton courbé en forme d'une épée.

*Ils cultivent* d'une manière un peu moins pénible le coton herbacé qui leur fournit les premières matières pour fabriquer leurs chemises et leurs jupons.

Ils reçoivent des peuplades qui habitent les Cordillières, de petites haches de cuivre qu'ils nomment *chambo*. Au moyen de ce foible instrument et des pierres les plus dures, ils façonnent en forme de hache les pierres plates qu'ils trouvent parmi les galets de leurs rivières. Ils

leur donnent du tranchant au moyen d'un long et pénible rémoulage.

Voici une anecdote qui montre combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens. L'un d'eux vint un jour proposer au P. Richter, jésuite, de lui donner son fils aîné en échange d'une hache. Le jésuite lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime mes » enfans, répondit le Sauvage, mais je peux en » procréer autant que j'en veux, tandis qu'il » m'est impossible de procréer une hache. D'ail- » leurs mon fils ne m'appartiendra que pour un » temps limité ; la hache fera le bonheur de » toute ma vie. »

*Guerre, Chasse, Pêche.*

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse et de la pêche ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et flèches empoisonnées, ils attaquent même l'*yaguàr* ou tigre d'Amérique ; à peine l'arme, teinte du suc des herbes vénéneuses, a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe à terre et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens et à leurs hameçons d'os ; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort.

Les *Conivos* se font une fête publique de la chasse aux ours; ils les attirent dans un enclos, les irritent, les rendent furieux et les combattent ensuite avec autant d'adresse que de courage.

Chez les *Yurimahuas*, le père Sobieviela[1] vit prendre un tigre (*yaguar*), de la manière suivante : on avoit formé une double haie étroite au moyen de grands pieux fixés dans la terre; au fond de cette haie il y avoit un petit enclos où l'on plaçoit un chien; à l'entrée se trouvoit suspendue une espèce de porte en bois qui étoit attachée par une forte corde, laquelle tenoit à des nœuds coulans, jetés au milieu de l'allée. Autant qu'on peut comprendre le récit du bon missionnaire, il paroît que la corde étoit tendue de manière à tirer et fermer la porte aussitôt qu'on toucheroit aux piéges. Le tigre qui entendoit de loin les hurlemens du chien emprisonné, s'approcha de la haie, tourna tout autour et y entra par la seule issue ouverte. Quand il sentit ses pieds embarrassés dans les nœuds, il commença à faire des sauts violens et ferma derrière lui la porte. Alors les Indiens, cachés dans les bois, accoururent, et après s'être longtemps amusé de la fureur du tigre, l'assommèrent à coups de massue.

La guerre surtout est la passion de ces peuples. Mais à quoi bon nous retracer en détail les

méthodes imparfaites d'après lesquelles ces sauvages cherchent à s'entre-détruire? Pourquoi décrire leurs javelots en bois d'ébène, armés d'une pointe de canne, durcie au feu, ou la solennité de leurs horribles triomphes, dans lesquels ils exposent les masques faits avec la peau du visage des ennemis tués? nous avons assez du triste spectacle de nos propres guerres. D'ailleurs les mœurs de ces peuples, sous ce rapport, offrent peu de traits qui leur soient particuliers.

Les *Mohanes*, ou *prêtres-sorciers*, sont obligés de prophétiser sur l'issue de la guerre; si leurs oracles se trouvent démentis, ils éprouvent les plus mauvais traitemens; dans le cas opposé, ils ont la meilleure part au butin.

Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes et reviennent fondre sur les vainqueurs qui souvent deviennent à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains; ils ne font jamais usage des flèches empoisonnées contre les hommes;

ils ne massacrent point leurs prisonniers, mais les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

## *Colonisation de ces Contrées.*

Les missionnaires qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de *Maynas*, limitrophe de la *Pampa del Sacramento*, ont trouvé plus d'obstacles à mesure qu'ils pénétroient vers l'Ucayal, et surtout lorsqu'ils ont voulu passer au-delà de cette rivière. Il y a eu, dans le dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, des missions florissantes établies sur les bords de la rivière *Manoa*, à 7 d. latitude sud et 305 deg. longitude est de Ferro. Elles ont été détruites; et la perte de cette position qui domine le cours de l'Ucayal, a contribué au succès de la révolte des peuplades du Grand-*Pajonal*, qui paroissent s'être maintenues indépendantes depuis trente à quarante ans, mais les voyages modernes des missionnaires envoyés du séminaire d'*Ocopa* ont rétabli des communications pacifiques avec plusieurs de ces peuplades, entre autres avec les *Panos*. Il est probable, dans l'état actuel du Pérou, que des négocians, ou des cultivateurs éclairés et entreprenans, suivront l'exemple de D. Juan Bezarès qui a reconquis, repeuplé et remis en culture plusieurs cantons abandonnés entre les Andes et

chure du Candelaro, traverse le lac Salso, passe sur les ponts de Candelaro, de Brancia, au-dessous des collines d'Apricena, coupe de nouveau le lac et se termine à l'embouchure du Lesina au nord.

§ II. *Étendue.*

Cette montagne, qui appela toujours la curiosité des voyageurs, a 44 milles (environ 15 lieues de France) de longueur de l'ouest à l'est; 28 milles, ou 9 lieues et demie de large, du nord au midi.

Sa circonférence littorale est de 76 milles } 116<br>
——— méditerranéenne, de 40 }

Sa superficie est de 600 milles carrés ou 200 lieues.

Le Gargano est un groupe presque circulaire de montagnes et de collines qui s'échappent en rayons de ses flancs, et forment, sur plusieurs points, des vallées spacieuses et agréables.

Les montagnes les plus élevées qu'il embrasse et qui servent le mieux à marquer avec ses points géographiques, sont le mont Calvo, presque au centre, le mont Sagro au levant, le mont Spigno au nord, le mont Gangarano au couchant, et le mont de Rignano au midi. Leur hauteur n'a point été mesurée; mais en les comparant avec les autres montagnes du royaume de Naples, dont l'élévation est connue, l'on peut juger

que le mont Calvo, qui est le point le plus élevé au-dessus du niveau de la mer, à 1 mille d'Italie, ou 800 toises.

## § III. *Vue générale du mont Gargano.*

L'aspect du pays varie selon les différens points du périmètre du Gargano. Les bancs de rocher brisés et les précipices rendent cette montagne horrible et presque impraticable dans sa partie méridionale. Le côté oriental est admirable par le cours agréable de la rivière de Mattinata, et dans le reste, par ses rocs inaccessibles et épouvantables, mais pittoresques et très-dignes de fixer l'attention de l'observateur curieux. Le flanc septentrional, depuis le promontoire Gargano, ou, pour mieux dire, depuis la pointe *della Testa*, offre un très-bel aspect; il est d'un facile accès, et arrosé par une multitude de ruisseaux. Les environs de la rivière sont de roches calcaires, recouvertes d'une légère terre végétale; au nord sont trois grands écueils appelés les *Isles de Tremiti.*

## § IV. *Nature de la Montagne, et ses Productions Minéralogiques.*

Le mont Gargano n'est qu'une masse énorme de pierre calcaire. Il paroît que sa formation n'est point d'origine primitive, et qu'elle s'est faite successivement. Au pied de la montagne, vers

le sud, dans l'endroit que l'on nomme le *Calvaruso*, l'on voit une carrière dont on a tiré les marbres pour la construction des églises de l'arrondissement, et surtout pour celle du Palais-Royal de Caserte. La pierre que cette carrière fournit est plutôt une brèche de granit grossier, cimentée par une matière uniforme, mais qui ne résiste pas toujours à l'action de l'air. On y a découvert de l'albâtre, de la sélénite et des cailloux à la surface du sol. L'on y trouve aussi des morceaux de talc et de pierres ferrugineuses, ainsi que quelques fragmens de jaspe et d'autres substances de prix.

Au premier aspect, le Gargano ne sembleroit pas renfermer des mines. Cependant des observations faites pour ainsi dire à la dérobée, font espérer que l'on pourra y trouver du fer et du soufre. On y remarque des traces d'huile de pétrole. On assure que les campagnes de Vico produisent de l'antimoine.

Les terres sont de différentes qualités, selon les divers sites de la montagne. Généralement parlant, elles sont fertiles, mais foibles, mêlées de galets et de sable. Une argile excellente se trouve dans les bois, dans les vallées et dans les environs du lac Varano.

## § V. *Des Eaux.*

Le fond de la mer qui baigne le pied du

Gargano est tout sablonneux et d'une très-bonne tenue pour l'ancrage des vaisseaux. Le golfe de Manfredonia à l'est est une très-bonne rade pour mettre les vaisseaux à l'abri ; c'est peut-être la seule de toute la rive occidentale de l'Adriatique. Les îles de la Tremiti, la baie de Porto-Nuovo et celle de Saint-Felix, dans le territoire de Vaflano, offrent des mouillages commodes aux navigateurs. La mer y est très-poissonneuse, et elle abonde en toutes les productions de l'Adriatique, dont elle fait partie.

Les cimes du mont Gargano sont couvertes de petits lacs dont les eaux sont stagnantes; les plus considérables sont le marais de Saint-Giovani, voisin du mont Calvo, ceux de Cotino, de la Comtesse, de Cerrinolo, de Umbri et autres.

La rivière du Nord, depuis la pointe *della Testa* jusqu'à Monte-Puccio, est pleine de petits lacs et de marécages. Si l'on remonte plus haut, on trouve des ruisseaux limpides qui descendent des montagnes au-dessous de Vico et au nord de Ischitella. L'on voit ensuite le grand lac de Varana, puis celui de Lesina, qui appartient en partie au territoire de Gargano.

Il y a aussi des sources d'eaux thermales, et d'eaux gazeuses. Tout le long de la rivière sont des puits d'eau de source qui méritent d'être observés. En sortant de la ville de Viesti, par la porte orientale qui conduit à Manfredonia,

et sur toute la côte de la Pouille, l'on voit des sources d'eau salée et non potable. A l'occident, au contraire, depuis Peschici, Vico et autres lieux, l'on ne trouve que des eaux douces, toutes bonnes à boire.

§ VI. *Qualité de l'Air.*

Le climat de Gargano est généralement très-sain. Tous les points de cette montagne sont exposés à des vents continuels qui dissipent les miasmes que les eaux stagnantes laissent échapper de leur sein. Le manque d'instrumens pneumatiques nous a empêché d'observer la qualité de l'air.

§ VII. *Botanique.*

Les bois qui recouvrent le Gargano sont fameux. Plus d'une fois ils ont inspiré des vers harmonieux aux poëtes de l'antiquité; mais depuis quelque temps ils sont impitoyablement livrés à la dévastation. Il faut espérer que le Gouvernement saura mettre un terme à leur destruction. J'en ai fait la demande expresse à l'agence royale économique de Viestie et à l'administration générale des domaines du royaume, en proposant des moyens de gouverner, d'aménager et de conserver les forêts. Umbri et Silzi sont encore ombragés en partie par une forêt primitive sur le flanc oriental du Gargano.

Le hêtre, l'yeuse, le chêne, le chêne cerrus, le chêne grec ou petit chêne, le laurier, le néflier, le coudrier, l'if, l'orme, l'érable, le charme, le pin, les térébinthes, le genevrier, le tilleul, le sureau, le frêne, l'orne, le lentisque, forment les forêts du mont Gargano. Le sapin et le peuplier n'y prennent point racine. L'on y cultive l'olivier, l'oranger, le citronnier, le caroubier et les arbres à fruits de toute espèce, ainsi que la vigne et les plantes potagères.

La soude et les autres plantes qui croissent naturellement et qui servent aux besoins journaliers de l'économie domestique, y sont très-abondantes, mais on néglige de les recueillir. Pour les plantes médicinales, le mont Gargano a la réputation justement acquise d'être un véritable jardin botanique.

## § VIII. *Zoologie.*

*Les bois sont* peuplés d'animaux sauvages : les plus communs sont les sangliers, les chèvres, les renards, les chevreuils, les lièvres, les fouines, les martres, les chats sauvages, les loirs, les porcs-épics et les hérissons. Les loups sont en très-grand nombre et causent souvent des dommages considérables parmi les troupeaux.

On n'y trouve plus aujourd'hui de corbeaux. Quant aux autres oiseaux, aux reptiles et aux insectes, les espèces connues y existent. Les abeilles y donnent un miel excellent; elles pullulent sur-

tout dans les bois, ainsi que les cousins et d'autres insectes malfaisans qui tourmentent singulièrement en été.

Les troupeaux qui se nourrissent et s'élèvent sur le mont Gargano, sont composés de vaches, de chèvres, de moutons et de pourceaux.

La race des chevaux est assez médiocre. On se sert principalement des mulets et des ânes pour les transports et les autres travaux.

L'industrie tire parti des abeilles, et quelques particuliers s'amusent à élever des vers à soie.

## § IX. *Agriculture.*

On ne connoît point à Gargano d'autre agriculture que celle de la routine, sans principes, sans étude et sans guide. La bonté du climat et des terres supplée au manque de connoissances. Les productions sont bonnes; elles pourroient être meilleures, et surtout plus abondantes.

L'huile et le vin qu'on y recueille sont les meilleurs de la province, et les grains y sont de la première qualité. La manne de Gargano est très-renommée. La résine et les autres produits du pin y sont recherchés; et les oranges, les citrons, les limons et les fruits y ont un goût exquis.

## § X. *Commerce et Manufactures.*

Le commerce est de peu d'importance, quoique les Garganois soient placés très-avantageusement pour le commerce maritime. Les habitans de Rodi s'adonnent au trafic. Les Pouillais de la province de Bari, les Dalmates et d'autres étrangers exportent les diverses productions du pays et en tirent tout l'avantage. Il n'y a point de grandes routes, ni de chemins praticables pour les voitures, à travers les montagnes; aussi le commerce intérieur est-il nul. Quoique le sol offre les meilleurs matériaux, il n'y existe ni manufactures utiles, ni fabriques. D'après les ordres de l'intendant, provoqués par une lettre du ministre de l'intérieur, en date du 5 septembre 1806, j'ai composé un mémoire sur cet objet, pour la ville de Viestie.

Quant aux richesses du Gargano, c'est un objet de beaucoup de calcul pour toutes les branches d'économie et pour les impôts directs et indirects. Selon le compte rendu de 1805 à 1806, le seul bureau de perception de Lucera retiroit du Gargano environ 70,000 ducats de contributions directes.

## § XI. *Population.*

Voici la population du mont Gargano, d'après les derniers renseignemens remis à la sous-intendance de Manfredonia.

| | |
|---|---|
| La ville de Manfredonia, chef-lieu, contient. . . . . . . . | 4,966 habitans. |
| Viestie . . . . . . . . . . . . . . | 5,457 |
| Monte Sant'angelo. . . . . . . | 11,500 |
| S. Marco in Lamis. . . . . . . | 9,355 |
| S. Giovanni Rotondo . . . . . | 4,543 |
| Rignano . . . . . . . . . . . . . . | 1,920 |
| Vico. . . . . . . . . . . . . . . . . | 6,131 |
| Peschici. . . . . . . . . . . . . . | 1,530 |
| Ischitella . . . . . . . . . . . . . | 3,106 |
| Rodi. . . . . . . . . . . . . . . . . | 2,986 |
| Cagnano . . . . . . . . . . . . . | 3,477 |
| Carpino . . . . . . . . . . . . . . | 4,860 |
| S. Nicandro . . . . . . . . . . . | 7,090 |
| Apricena . . . . . . . . . . . . . | 3,640 |
| TOTAL. . . . . . . . | 70,561 |
| L'on a réuni au district de Manfredonia la commune de S. Severo, qui appartenoit à la plaine de la Pouille. | |
| Sa population est de . . . . . | 15,305 |
| TOTAL GÉNÉRAL. . . . | 86,866 |

§ XII. *Mœurs des Habitans.*

Les habitans du Gargano sont bien faits et robustes, dociles, laborieux et hospitaliers. Les femmes ont des formes gracieuses; elles sont

prévenantes, fécondes et bonnes mères de famille ; quelques-unes se distinguent par une grande beauté.

Les femmes du peuple s'occupent, comme les hommes, des travaux de l'agriculture.

*Note du Rédacteur.* Cet article est tiré du *Journal Encyclopédique de Naples*, recueil très-riche en morceaux intéressans, dont nous traduirons quelques-uns dans les *Annales des Voyages*.

C'est d'après les ordres du Gouvernement et sur l'invitation de l'intendant de la province, que le docteur *Nobile* a fait ce travail auquel il espère un jour donner plus d'extension.

---

| | |
|---|---|
| La ville de Manfredonia, chef-lieu, contient . . . . . . . | 4,966 habitans. |
| Viestie . . . . . . . . . . . . . | 5,457 |
| Monte Sant'angelo. . . . . . | 11,500 |
| S. Marco in Lamis. . . . . . | 9,355 |
| S. Giovanni Rotondo . . . . . | 4,543 |
| Rignano . . . . . . . . . . . . | 1,920 |
| Vico. . . . . . . . . . . . . . | 6,131 |
| Peschici. . . . . . . . . . . . | 1,530 |
| Ischitella . . . . . . . . . . . | 3,106 |
| Rodi. . . . . . . . . . . . . . | 2,986 |
| Cagnano . . . . . . . . . . . | 3,477 |
| Carpino . . . . . . . . . . . | 4,860 |
| S. Nicandro . . . . . . . . . | 7,090 |
| Apricena . . . . . . . . . . . | 3,640 |
| TOTAL. . . . . . . | 70,561 |

L'on a réuni au district de Manfredonia la commune de S. Severo, qui appartenoit à la plaine de la Pouille.

| | |
|---|---|
| Sa population est de . . . . . | 15,305 |
| TOTAL GÉNÉRAL. . . . | 85,866 |

## § XII. *Mœurs des Habitans.*

Les habitans du Gargano sont bien faits et robustes, dociles, laborieux et hospitaliers. Les femmes ont des formes gracieuses; elles sont

prévenantes, fécondes et bonnes mères de famille ; quelques-unes se distinguent par une grande beauté.

Les femmes du peuple s'occupent, comme les hommes, des travaux de l'agriculture.

*Note du Rédacteur*. Cet article est tiré du *Journal Encyclopédique de Naples*, recueil très-riche en morceaux intéressans, dont nous traduirons quelques-uns dans les *Annales des Voyages*.

C'est d'après les ordres du Gouvernement et sur l'invitation de l'intendant de la province, que le docteur *Nobile* a fait ce travail auquel il espère un jour donner plus d'extension.

---

| | |
|---|---|
| La ville de Manfredonia, chef-lieu, contient....... | 4,966 habitans. |
| Viestie............ | 5,457 |
| Monte Sant'angelo...... | 11,500 |
| S. Marco in Lamis...... | 9,355 |
| S. Giovanni Rotondo..... | 4,543 |
| Rignano............ | 1,920 |
| Vico............... | 6,131 |
| Peschici............ | 1,530 |
| Ischitella........... | 3,106 |
| Rodi............... | 2,986 |
| Cagnano............ | 3,477 |
| Carpino............ | 4,860 |
| S. Nicandro......... | 7,090 |
| Apricena........... | 3,640 |
| TOTAL....... | 70,561 |
| L'on a réuni au district de Manfredonia la commune de S. Severo, qui appartenoit à la plaine de la Pouille. Sa population est de..... | 15,305 |
| TOTAL GÉNÉRAL.... | 86,866 |

## § XII. *Mœurs des Habitans.*

Les habitans du Gargano sont bien faits et robustes, dociles, laborieux et hospitaliers. Les femmes ont des formes gracieuses; elles sont

prévenantes, fécondes et bonnes mères de famille; quelques-unes se distinguent par une grande beauté.

Les femmes du peuple s'occupent, comme les hommes, des travaux de l'agriculture.

*Note du Rédacteur.* Cet article est tiré du *Journal Encyclopédique de Naples*, recueil très-riche en morceaux intéressans, dont nous traduirons quelques-uns dans les *Annales des Voyages*.

C'est d'après les ordres du Gouvernement et sur l'invitation de l'intendant de la province, que le docteur *Nobile* a fait ce travail auquel il espère un jour donner plus d'extension.

---

# ANALYSE
## DE L'HISTOIRE DES ISLES ORCADES,
### DE M. BARRY;
*Communiqué par M. Depping.*

---

Il ne se trouve à Paris que deux ou trois exemplaires de l'ouvrage anglais, dont voici le titre :

*The History of the Orkney Islands, in ishich is comprehended an account of their present as ivell as their ancient state, together with the advantages they possess for several branches of industry and the means by ishich they may be improved. Illustrated with an accurate and extensive map of the ishole Islands and with plutes of some of the most interesting objects they contain.* By the Rev. *Georges Barry*. D. D. Minister of Shapinshay. Edinburgh and London 1805. C'est-à-dire : Histoire des îles Orcades, contenant un précis de leur état actuel et ancien, des avantages qu'elles offrent à diverses branches d'industrie et des moyens de les augmenter; avec une carte exacte de toutes ces îles, et plusieurs

gravures représentant les objets les plus intéressans qu'elles renferment. Par M. George *Barry*, ministre de l'île de Shapensay.

Cet ouvrage, comme tous les livres anglais, se vend à un prix très-élevé ; il contient beaucoup de détails qui ne peuvent intéresser que les habitans du pays qu'il décrit, et il n'est pas probable qu'on en donne une traduction française. Cependant il mérite d'être connu et mis à profit. Jusqu'ici les écrivains danois, écossais et anglais qui ont parlé des îles Orcades, tels que *Forfœus*, *Wallace*, *Buchanan*, *Martin* et autres, n'en ont donné que des aperçus historiques. L'auteur de l'*Histoire des Orcades* est le premier parmi ses compatriotes qui ait fait bien connaître ce petit archipel, sous le point de vue géographique. Ayant séjourné long-temps dans ces îles en qualité de ministre, M. Barry a été, plus que ceux qui se sont contentés de les parcourir, à portée de s'informer de la nature du sol et des habitans ; et le récit qu'il en fait montre assez que l'auteur a su observer et juger. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en donnant ici un extrait de cet ouvrage intéressant.

M. Barry a divisé son ouvrage en trois parties : la première contient une description générale de toutes les îles qui forment le groupe des Orcades, et une courte notion géographique

de chacune de ces îles en particulier; la seconde traite de l'histoire, et la troisième de l'état actuel des Orcades, sous le rapport de l'histoire naturelle, des habitans et de l'industrie.

*Liv.* 1, *chap. I.* OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES ORCADES.

Kirkwal, situé au milieu, est à 59 degrés 9 minutes de latitude septentrionale, et à 2 degrés 30 minutes de longitude occidentale de Grenwich (ou 15 deg. 9 m. 15 sec. de long. orientale de l'île de Fer). La pointe la plus avancée du nord-ouest est éloignée de celle du sud-est d'environ 17 et demi milles géographiques; et du sud-ouest au nord-est, la plus grande étendue de ce groupe forme un espace de 10 milles. La pente du sol est, en général, comme en Angleterre, de l'ouest à l'est; le long de la côte occidentale s'étend une chaîne de coteaux, dont le plus considérable a environ 1200 pieds d'élévation. Cette digue naturelle s'élevant en côte rapide, et déchirée en tout sens par les flots de l'Océan atlantique, présente un aspect vraiment pittoresque. En les considérant du côté du sud-ouest, on aperçoit facilement que cette chaîne n'est qu'une continuation des montagnes de Srathnaver; car c'est dans leur voisinage que ces coteaux sont le plus élevés, tandis qu'ils s'abaissent à mesure qu'ils s'en éloignent. Cette circonstance est remarquable, en ce qu'elle vient

à l'appui de l'opinion générale des naturalistes, que les îles Orcades formoient autrefois une partie de l'Ecosse, opinion rendue presque évidente par l'analogie de la position des couches sur les côtes opposées, séparées aujourd'hui par le *Pent-land-Firth*. D'un autre côté, tout porte à croire qu'anciennement les Orcades étoient jointes et ne formoient qu'une terre contiguë. Le sol de ces îles est composé de couches de tourbe mêlées de marne ou de sable. Cette espèce particulière de terre, appelée *yarpha*, dans le langage du pays, domine particulièrement sur les hauteurs, tandis que dans les plaines le sable est en grande quantité ; dans quelques endroits, c'est la marne qui fait le fond principal du sol; mais toutes ces terres ne font que recouvrir les rochers nus d'une enveloppe d'un ou deux pieds; elles sont néanmoins fertiles au-delà de toute attente ; ce qu'on attribue en grande partie à la pierre de sable ou à la terre d'ardoise qui en forme la base, et dont la substance molle cède aux efforts de la charrue; ce n'est que dans quelques endroits que la couche inférieure est composée de pierre calcaire.

Le climat des Orcades n'est pas aussi rude qu'on le dit communément; mais, pour pouvoir en fixer la nature d'une manière précise, il faudroit avoir une série d'observations faites pendant beaucoup d'années consécutives. Le vent

qui y souffle le plus fréquemment, ainsi qu'en Angleterre, est celui du sud-ouest; il y produit des pluies très fréquentes dont on peut fixer la quantité annuelle à 26 pouces anglais de hauteur. Après ce vent, c'est celui du sud-est qui domine. La neige y est moins fréquente et ne reste pas long-temps. Mais pendant le mois de juin, qui, en Angleterre, est ordinairement doux et agréable, des vents du nord très-froids amènent dans les Orcades la neige et la grêle, et semblent préparer un second hiver plus triste encore que le premier; ils ne cessent régulièrement qu'après quinze jours de fureur. Ce phénomène n'a sa cause, d'après l'opinion de M. Barry, que dans la fonte des neiges de l'Océan septentrional, qui a lieu à cette époque. Il y a quarante ans que les habitans des Orcades furent frappés d'un phénomène plus singulier encore, ce fut une neige noire, qu'un vent frais du nord avoit amenée sur leur île, et ce n'est que quelque temps après qu'on a su qu'une éruption de l'Heda avoit en grande partie occasionné cet événement extraordinaire. En été on y voit rarement un orage; mais il y en a souvent en hiver qui accompagnent les grandes tempêtes. Quoique avancées vers le nord, ces îles ont néanmoins une température très-douce. La plus grande chaleur y est en général de 45 degrés, *fahrenheit*, et la différence du plus grand chaud au plus grand froid n'est en général que

de 25 à 27 degrés. Voilà pourquoi il y règne rarement des maladies épidémiques. Presque chaque nuit, quand le temps est serein, les îles sont éclairées par l'aurore boréale qui y répand quelquefois une lumière plus forte encore que la lune quand elle n'est pas dans son plein, et qui est accompagnée des phénomènes les plus curieux. La marée arrivant de nord-ouest monte, au temps de la nouvelle et de la pleine lune, ordinairement jusqu'à une hauteur perpendiculaire de 11, et dans les cas extraordinaires, de 14 pieds ; au temps des premier et dernier quartiers, la mer, dans son état calme, ne s'élève guère au-dessus de trois pieds et demi, quelquefois jusqu'à six pieds. Dans les marées extraordinaires, elle fait deux milles et demi géographiques en une heure ; dans les marées ordinaires, tout au plus une demi-lieue.

Pourvues d'une quantité d'excellens ports et de bonnes rades, les Orcades présentent de grands avantages pour la navigation. Un vaisseau qui connoît le chemin, est certain d'y trouver toujours un abri et une sûre retraite, quel que soit l'état des vents et de la mer.

### *Chap. II. Description géographique et particulière des Isles Orcades.*

Il résulte des travaux entrepris en 1750 par Murdoch-Mac-Kenzie pour mesurer les côtes des

Orcades, qu'elles sont au nombre de 67, dont il n'y en a que 29 d'habitées : les autres appelées *Holmes*, dans le langage du pays, ne servent que de pâturages au bétail des îles. Il y a encore en outre de petites îles nommées *Skerries* que la haute marée couvre entièrement d'eau, et qui ne fournissent aucune nourriture pour le bétail, ne sont propres qu'à servir d'asile, pendant les mois d'été, aux gens qui s'occupent à tirer des plantes marines la substance connue sous le nom de *soude* (*soda*). Le bétail qui, à cette époque, paît sur les *Holmes*, engraisse très-promptement ; mais la chair y prend un goût un peu désagréable ; ce qu'on pourroit attribuer au sel dont les herbes de ces îles sont imprégnées. Du reste, ces *Holmes*, ainsi que les *Skerries*, présentent beaucoup d'avantages pour la pêche des robbes et des phoques, ainsi que pour la chasse des oiseaux marins.

1. L'île de *Mainland* ou de *Pomone*. La longueur de cette île, de l'est à l'ouest, est de 30 milles anglais : une chaîne de montagnes peu considérables et interrompue à la baie de *Skalpa*, la traverse dans la même direction. La largeur du côté occidental est environ de 16 milles, et celle du côté oriental, de 5 à 6 milles anglais. Ces deux presqu'îles orientale et occidentale sont jointes par un isthme étroit et long environ d'un demi-mille ; il est assez probable qu'il doit

son existence aux attérissemens apportés par la mer dans ces derniers temps. Sur la côte du nord est située *Kirkwall*, ville ancienne qui ne consiste que dans une seule rue longue d'un mille anglais, et bordée d'assez belles maisons. Kirkwall est le siége des établissemens et administrations publics : elle jouit de plusieurs priviléges fort anciens. Les paroisses de Saint-Ola ( autrefois la cathédrale ) et de Kirkwall renferment à peu près 2500 habitans ; celles de Saint-Andrews et de Deerney réunies en ont 1400, et la paroisse de Holm n'en a plus que 700. Dans la dernière on cultive beaucoup de lin, et il y a plusieurs filatures. La paroisse d'Orphir est presque entièrement stérile, en quelques endroits seulement elle produit du blé supérieur à celui de l'autre partie de l'île. On y néglige absolument, ainsi que dans les îles voisines, la pêche des harengs, qui passent souvent auprès des côtes en troupes innombrables. C'est dans la paroisse de Frith et Stennis, auprès du golfe de *Lock of Stennis*, qu'on trouve le fameux édifice appelé *Stonehouse*, ancien monument du temps des payens (1).

(1) On croit que cet édifice étoit élevé par la nation pour y tenir de hautes cours de justice, ou des assemblées générales du peuple ; ou, à certaines occasions, à servir de temple pour le culte d'Odin, dieu des Scandinaves. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'on y voit une pierre

Orcades, qu'elles sont au nombre de 67, dont il n'y en a que 29 d'habitées : les autres appelées *Holmes*, dans le langage du pays, ne servent que de pâturages au bétail des îles. Il y a encore en outre de petites îles nommées *Skerries* que la haute marée couvre entièrement d'eau, et qui ne fournissent aucune nourriture pour le bétail, ne sont propres qu'à servir d'asile, pendant les mois d'été, aux gens qui s'occupent à tirer des plantes marines la substance connue sous le nom de *soude* (*soda*). Le bétail qui, à cette époque, paît sur les *Holmes*, engraisse très-promptement ; mais la chair y prend un goût un peu désagréable ; ce qu'on pourroit attribuer au sel dont les herbes de ces îles sont imprégnées. Du reste, ces *Holmes*, ainsi que les *Skerries*, présentent beaucoup d'avantages pour la pêche des robbes et des phoques, ainsi que pour la chasse des oiseaux marins.

1. L'île de *Mainland* ou de *Pomone*. La longueur de cette île, de l'est à l'ouest, est de 30 milles anglais : une chaîne de montagnes peu considérables et interrompue à la baie de *Skalpa*, la traverse dans la même direction. La largeur du côté occidental est environ de 16 milles, et celle du côté oriental, de 5 à 6 milles anglais. Ces deux presqu'îles orientale et occidentale sont jointes par un isthme étroit et long environ d'un demi-mille ; il est assez probable qu'il doit

son existence aux attérissemens apportés par la mer dans ces derniers temps. Sur la côte du nord est située *Kirkwall*, ville ancienne qui ne consiste que dans une seule rue longue d'un mille anglais, et bordée d'assez belles maisons. Kirkwall est le siége des établissemens et administrations publics : elle jouit de plusieurs priviléges fort anciens. Les paroisses de Saint-Ola (autrefois la cathédrale) et de Kirkwall renferment à peu près 2500 habitans ; celles de Saint-Andrews et de *Deerney* réunies en ont 1400, et la paroisse de Holm n'en a plus que 700. Dans la dernière on cultive beaucoup de lin, et il y a plusieurs filatures. La paroisse d'Orphir est presque entièrement stérile ; en quelques endroits seulement elle produit du blé supérieur à celui de l'autre partie de l'île. On y néglige absolument, ainsi que dans les îles voisines, la pêche des harengs, qui passent souvent auprès des côtes en troupes innombrables. C'est dans la paroisse de Frith et Stennis, auprès du golfe de *Loch of Stennis*, qu'on trouve le fameux édifice appelé *Stonehouse*, ancien monument du temps des payens (1).

(1) On croit que cet édifice étoit élevé par la nation pour y tenir de hautes cours de justice, ou des assemblées générales du peuple ; ou, à certaines occasions, à servir de temple pour le culte d'Odin, dieu des Scandinaves. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'on y voit une pierre

Orcades, qu'elles sont au nombre de 67, dont il n'y en a que 29 d'habitées : les autres appelées *Holmes*, dans le langage du pays, ne servent que de pâturages au bétail des îles. Il y a encore en outre de petites îles nommées *Skerries* que la haute marée couvre entièrement d'eau, et qui ne fournissent aucune nourriture pour le bétail, ne sont propres qu'à servir d'asile, pendant les mois d'été, aux gens qui s'occupent à tirer des plantes marines la substance connue sous le nom de *soude* (*soda*). Le bétail qui, à cette époque, paît sur les *Holmes*, engraisse très-promptement ; mais la chair y prend un goût un peu désagréable ; ce qu'on pourroit attribuer au sel dont les herbes de ces îles sont imprégnées. Du reste, ces *Holmes*, ainsi que les *Skerries*, présentent beaucoup d'avantages pour la pêche des robbes et des phoques, ainsi que pour la chasse des oiseaux marins.

1. L'île de *Mainland* ou de *Pomone*. La longueur de cette île, de l'est à l'ouest, est de 30 milles anglais : une chaîne de montagnes peu considérables et interrompue à la baie de *Skalpa*, la traverse dans la même direction. La largeur du côté occidental est environ de 16 milles, et celle du côté oriental, de 5 à 6 milles anglais. Ces deux presqu'îles orientale et occidentale sont jointes par un isthme étroit et long environ d'un demi-mille ; il est assez probable qu'il doit

son existence aux atterissemens apportés par la mer dans ces derniers temps. Sur la côte du nord est située *Kirkwall*, ville ancienne qui ne consiste que dans une seule rue longue d'un mille anglais, et bordée d'assez belles maisons. Kirkwall est le siége des établissemens et administrations publics : elle jouit de plusieurs priviléges fort anciens. Les paroisses de Saint-Ola ( autrefois la cathédrale) et de Kirkwall renferment à peu près 2500 habitans ; celles de Saint-Andrews et de Deerney réunies en ont 1400, et la paroisse de Holm n'en a plus que 700. Dans la dernière on cultive beaucoup de lin, et il y a plusieurs filatures. La paroisse d'Orphir est presque entièrement stérile ; en quelques endroits seulement elle produit du blé supérieur à celui de l'autre partie de l'île. On y néglige absolument, ainsi que dans les îles voisines, la pêche des harengs, qui passent souvent auprès des côtes en troupes innombrables. C'est dans la paroisse de Frith et Stennis, auprès du golfe de *Loch of Stennis*, qu'on trouve le fameux édifice appelé *Stonehouse*, ancien monument du temps des payens (1).

(1) On croit que cet édifice étoit élevé par la nation pour y tenir de hautes cours de justice, ou des assemblées générales du peuple ; ou, à certaines occasions, à servir de temple pour le culte d'Odin, dieu des Scandinaves. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'on y voit une pierre

La partie orientale est habitée par des *udallers*, ou petits propriétaires, qui, quoique indépendans et libres de toute domination seigneuriale, n'en sont pas plus à leur aise. Cette partie, ainsi que la baie de Firth, sert pendant l'hiver de retraite aux cignes. Dans la paroisse d'Eric et Rendal, le sol est presque généralement bon; mais les quatre cinquièmes en sont toujours laissés en friche pour servir de pâturage aux animaux domestiques. La population est d'environ 1600 ames. La paroisse de Birsa et Harra (autrefois Bergisherad) renferme le vieux château des *carls* ou comtes de ces îles. En y comprenant les lacs, on peut évaluer la superficie de cette paroisse à 58 milles carrés anglais. La paroisse de Stromness et de Sandwick est plus florissante que toutes celles que nous venons de nommer. Cependant, sur 31 milles carrés, qui en forment la superficie, il n'y a qu'un neuvième de cultivé; un autre neuvième contient d'excellentes prairies naturelles, tout le reste est en pâturage. Au commencement du dernier siècle, le village de Stromness ne consistoit qu'en quelques cabanes éparses du côté du port; mais depuis que par émancipation il

percée, auprès d'une autre très-grande qui a été l'autel, et que dans une plaine de cette île on a trouvé des cornes de bœuf avec des ornemens d'argent fin en forme de croissant ou d'agrafes.

a été délivré des capitations arbitraires, que, selon l'ancienne coutume de l'Angleterre, le village de Kirkwall, en qualité de bourgade royale, avoit le droit de lui imposer, il s'est accru considérablement, il pourroit bien dans la suite acquérir la prépondérance sur cette ville. Le port de Stromness est très-bon : les marins le connoissent depuis long-temps comme fournissant une retraite sûre et commode. Actuellement il y entre par an près de 320 bâtimens ; autrefois il y en entroit le double et même le triple. Cette diminution vient de ce que dans les derniers temps on a pris beaucoup de soin de rendre plus praticable le passage de *Pentland-Firth*. En 1800 on comptait 1350 habitans dans le village, et plus de 3000 dans la paroisse de Stromness. Ces habitans subsistent du commerce, de la navigation et d'un peu d'agriculture. Quant aux mœurs sociales et à l'hospitalité, ils ne le cèdent en aucune manière aux petites villes de l'Ecosse. Voilà tout ce que M. Barry nous dit de remarquable sur la plus grande des îles Orcades. Ces détails ne sont pas encore aussi parfaits qu'on pourroit le desirer. L'auteur ne donne pas sur toutes les paroisses également les renseignemens nécessaires ; quelquefois c'est la population, d'autres fois c'est l'étendue, les moyens de subsistance, le commerce, etc., qu'il a négligé de nous détailler.

Mais ces lacunes n'empêchent pas qu'on ne puisse puiser dans son ouvrage des notions très-intéressantes.

Nous ne ferons que parcourir rapidement les autres îles habitées, parmi les Orcades.

2. *Gramsay*, à un mille et demi de Stromness. Le terrain, quoique uni et plat, en est bon ; des couches d'ardoises en forment la base. Les habitans, au nombre de 180, y sont grands et vigoureux.

3. *Hoy*, dont le sol forme le point le plus élevé de tout le groupe, avoit, en 1800, environ 520 habitans. On y trouve du fer et du plomb; ce dernier métal contient un peu d'argent.

4. *Waas* ou *Waes*, quoique comptée parmi les Orcades, n'est qu'une suite contiguë de l'île de Hoy. La partie méridionale (south-waas) forme une petite presqu'île; mais la partie septentrionale se joint à Hoy. Au dernier relevé, le nombre des habitans se montoit à 750. C'est à Long-Hope que se trouve un des plus beaux ports de l'Europe.

5, 6. *Risay* et *Faray* sont deux petites îles situées vers la côte orientale de Hoy. Elles contiennent de bons pâturages pour les moutons.

7. L'île de *Cavay* n'est plus habitée que par trois familles, dont chacune est composée de six individus.

8. *Flotay* contient environ 200 habitans sur une étendue de 3 milles anglais, en longueur, et d'un en largeur : en plusieurs endroits, le sol est très-bon.

9. *Sud-Ronaldsay*, dont la surface est de 16 milles carrés, a plus de 1600 habitans. Le sol, en général supérieur à celui des autres îles, y est aussi mieux cultivé ; voilà pourquoi les habitans exportent des grains pour Stromness et Kirkwall. Ce qui du reste leur fournit une subsistance aisée, c'est le commerce de la soude ou soda, qu'on tire des cendres des plantes marines, et la pêche qu'une compagnie de Londres fait faire sur les côtes de cette île. La vallée de Paplay est remarquable par sa belle situation, ainsi que par sa fertilité.

10. La petite île de *Swanay* ne contient que 21 habitans. Autrefois les pilotes n'osoient pas approcher de cette île, parce qu'on prétendoit qu'elle étoit entourée d'écueils et de gouffres. Mais depuis qu'on a publié des cartes marines des Orcades et du passage tant redouté de Pentland, la frayeur a cessé, et les paquebots passent depuis 1744 quatre fois par semaine, entre Caithness et les Orcades, sans que jamais aucun y ait péri.

11. *Pent-land-Skerry*. C'est un des deux rochers qui se trouvent à l'entrée du passage dont nous venons de parler. Cette île n'est ha-

bitée que par la famille du gardien du fanal qu'on vient d'y construire. Autrefois il entroit dans ce passage 3300 bâtimens par an. Le nombre en a augmenté depuis quelque temps.

12. L'île de *Burray* contient environ 2000 habitans, et produit beaucoup de légumes.

13. *Lambholm* ou *Lambon* n'est habitée que par une seule famille.

14. *Copinsay*, à l'est de Mainland, sert particulièrement d'entrepôt aux bâtimens qui arrivent et qui retournent. M. Barry pense que c'est de là que cette île a tiré son nom ; car le mot *copin* signifie *acheter*, *commercer*, dans quelques dialectes gothiques, et *ay* est le même mot que celui des Danois, *oe*, *île*; ainsi Copinsay, île de commerce.

15. *Shapinsay* contient, sur une étendue de 9 milles carrés anglais, 750 habitans qui subsistent en partie de l'agriculture et en partie du commerce de la soude. La petite île d'Elgar ou Ellerholm, aujourd'hui déserte, en est éloignée d'un quart de mille, et sert de défense au port d'Elwick, qui, par-là même, est un des plus commodes des Orcades.

16. *Stronsay*, séparée de Shapinsay par le passage du même nom (*frith* ou *firth of Stronsay*), à l'extrémité orientale du groupe des Orcades, est située très-avantageusement pour la pêche qui y étoit autrefois très-considérable, surtout

celle du hareng. Mais depuis le combat de Kilsyrth dans lequel périrent la plupart de ces braves pêcheurs, la pêche y est aussi négligée que l'économie rurale. Le nombre des habitans se monte à 900.

17. *Papay-Stronsay*, petite île charmante, au nord-est de Stronsay, contient des cultivateurs aisés.

18. *Eday*, presque au milieu des îles septentrionales, a été regardée par Camden comme l'Océtis de Ptolomée. On dit qu'elle a été autrefois riche et bien peuplée; mais rien ne prouve cette assertion; on voit, au contraire, par les anciens registres, que, tandis que les autres îles payoient leurs impôts en blé, les habitans d'Eday payoient les leurs en beurre et en viande. Aujourd'hui la plupart des habitans, dont le nombre se monte à 600, subsistent de l'agriculture. Les pâturages y sont excellens. Elle est aussi pourvue de bons ports; celui de Calf-Sound est très-commode.

19. Dans la petite île de *Faray*, à une lieue ouest d'Eday, le sol est assez bon pour la culture et pour le bétail.

20. *Sanday* a 12 milles de longueur sur une largeur d'un mille et demi: le sol en est presque entièrement composé de sable. Il est assez cultivé pour que les habitans puissent exporter, dans les années médiocrement fertiles, jusqu'à

1000 *bolls* (boisseaux) de grains. Les habitans sont pour la plupart de petits fermiers qui ne possèdent pas même en propre les bœufs et les chevaux qui leur servent aux travaux des champs ; ils sont obligés de les rendre, à la fin du bail, au propriétaire de la ferme, qui les leur fournit. Une partie de la moisson appartient également de droit au propriétaire. Cette coutume, introduite d'abord pour venir au secours de l'indigence des cultivateurs, ne sert plus aujourd'hui qu'à arrêter les ressorts de l'industrie. Cette île fournit presque le sixième de toute la masse de soude qui se fait dans les Orcades : on y emploie différentes espèces de fucus, et autres plantes marines que l'on brûle, ainsi que nous l'avons dit. On en exporte des Orcades environ 550 tonneaux par an ; la position de cette île et de ses côtes facilite beaucoup ce commerce, tandis que dans le mauvais temps elle devient par-là même dangereuse aux bâtimens qui en approchent. On a calculé qu'il en a péri, depuis 50 ans, auprès de cette île et de celle de Nord-Ronaldsay, pour la valeur de plus d'un demi-million de livres sterling. La mer gagne toujours plus de terrain dans cette île, et menace de l'inonder entièrement par les baies de Katlletoft et Otterwick qui ne sont séparées que par une vaste et belle plaine. Selon la tradition, il y avoit autrefois une forêt à Otterwick, à l'endroit

même où la baie s'étend aujourd'hui, et Rawnabreck faisoit partie de l'île. *Sauday* a une étendue de 10 milles carrés anglais, sur chacun desquels on compte 93 individus. Chaque famille est en général composée de cinq personnes. Le rapport des nouveaux nés mâles et femelles est comme 23 à 22, et le nombre des naissances est à celui des habitans comme 1 à 31.

21. *North-Ronaldsay* présente un terrain plat et élevé un peu au-dessus du niveau de la mer, d'une étendue d'environ 4 milles carrés anglais, sur lesquels il y a 120 habitans. On compte en général six individus dans chaque famille. Cette île est séparée de la précédente par un courant rapide et dangereux, large d'une lieue. Pour la sûreté des bâtimens on a été obligé d'élever à la pointe du nord-est un fanal haut de 70 pieds, qui répond à celui de Pent-land-Skarry, et contribue beaucoup à faciliter la navigation dans ces parages.

22. L'île de *Westray* ayant 14 milles carrés, dont le sixième seulement est cultivé, contient 1400 habitans. Le sable amené par les flots et les vents, y cause beaucoup de dommage, en ce qu'il change les champs cultivés en dunes stériles, et comble de plus en plus le petit port de Pier-ô-wall. On seroit peut-être parvenu à empêcher les dunes de s'étendre plus loin dans les terres, si l'on n'avoit pas eu l'imprudence de

négliger la culture de l'*arando arenosa*, seul arbre qui prospère bien dans un sol sablonneux, et qui soit capable de le rendre plus solide.

23. *Papay-Westray*, petite île charmante au nord de la précédente, avec plus de 200 habitans.

24. *Eagleshay*, à un mille et demi géographique de Westray, n'est pas moins petite et agréable. Elle a souvent servi de retraite à des personnes de qualité. Les habitans de cette île, au nombre de 200, se distinguent par leurs mœurs polies et hospitalières.

25. L'île de *Rousay*, à l'ouest de la précédente, autrefois la résidence de Sigurd (1), est traversée par une chaîne de montagnes assez élevées, de manière que le sol ne fournit que des pâturages. Elle renferme environ 700 habitans.

26. *Weir*, séparée de Rousay par le *Weir-sound*, une des meilleures rades des Orcades, est peu cultivée; le sol, partout uni et plat, produit cependant de bonne tourbe. Elle a 150 habitans. A en juger par les tombeaux qui existent dans cette île, les anciens habitans ont été d'une taille plus qu'ordinaire.

27. *Enhellow* est un petit îlot qui ne contient que deux familles.

28. *Guersay* est remarquable par la grande

(1) Comte des Orcades, qui fut forcé, par le roi de Norwège, Olaus, de recevoir avec ses sujets le baptême,

montagne conique qui s'y trouve. Du reste; elle est assez bien cultivée, et contient huit familles qui font un total de 50 individus.

29. *Damsay*, petite île, qui, par son site agréable, mérite le nom de *Tempé* des Orcades, ne contient qu'une seule famille qui tire sa subsistance du bétail et du trafic de la soude. A la fin de cette notice géographique, M. Barry observe que *Campbell*, dans son aperçu politique, a raison de comparer les Orcades à la province de Seeland en Hollande; car, dit-il, pourvu que les habitans des Orcades soient dirigés par la partie éclairée de leurs concitoyens, et qu'ils veuillent faire usage de toutes leurs forceset de leur activité, ils parviendront certainement au même degré d'aisance et de civilisation que les Seelandais.

La *seconde partie* de l'ouvrage de M. Barry renferme, ainsi que nous l'avons dit, l'histoire des Orcades. L'auteur tâche de résoudre les problèmes sur lesquels jusqu'à présent les historiens n'ont jamais été d'accord. Il recherche l'époque de la découverte de ces îles, l'origine du nom qu'elles portent et du peuple qui les habite. Nous regrettons que les bornes de cet article ne nous permettent pas de le suivre dans les détails qu'il donne sur les moeurs et usages des Pictes, sur l'histoire des Orcades, depuis l'arrivée des Normands, jusqu'à leur réunion à

la couronne d'Écosse ; sur les anciens monumens qui y existent, sur l'histoire de ces îles depuis qu'avec l'Ecosse elles ont passé sous la domination de l'Angleterre ; sur l'influence enfin que ces changemens politiques ont exercée sur la prospérité de cette contrée.

Nous passons donc à la troisième partie qui traite de l'état actuel de ces îles, de leur histoire naturelle, de leurs habitans et de leur industrie.

*Histoire naturelle.* Généralement parlant, on ne trouve que peu de différence entre les productions des Orcades et celles de l'Ecosse et de la Scandinavie.

Quant à la minéralogie, nous remarquerons seulement que, dans les îles situées au nord de Mainland, le sol est formé de quelques couches de pierre molle, de marne et de chaux; en quelques endroits, on trouve du basalte et du brescie. A Shapinsay on a découvert quelques petits filons de plomb. Dans les îles du sud, le sol est composé des mêmes couches; la pierre molle en forme la supérieure. A Hoy, on a trouvé sous cette couche de pierre molle plusieurs filons de fer, et à Burrey, du charbon de terre. L'île de Mainland, quant au sol, est constituée de la même manière que les îles voisines. La pierre de sable y est en plusieurs endroits assez dure pour qu'on en fasse des meulières; l'ardoise aussi y est d'une consistance assez solide pour servir à couvrir les maisons; on y a

trouvé en offre des traces de plomb et de cuivre. Ce n'est qu'aux environs de Stromness qu'on trouve du granit, du *gneiss* et de l'ardoise appelée *glimmer*.

Quant à la partie de la botanique, M. Barry ne s'y est pas montré aussi exact et instructif que dans les autres parties. Il donne une liste de divers genres de plantes, tels que les betules, sambucus, lichen, ophioglossum, acrostichum, sphagnum, fucus, ulva, conferva, agaricus, lycoperdon, mucor, orchis, satyrium, ophrys...., mais cette liste est sans ordre et sans méthode. Ce que l'on cultive le plus aux Orcades, ce sont l'avoine et l'orge. Quelques fermiers cultivent aussi du froment, du seigle, des fèves, des pois et du lin ; et de plus de la luzerne de l'éparcet et du trèfle pour la nourriture du bétail en été, et des raves et des *turneps* pour celle de l'hiver. Les légumes et les fruits des jardins sont les mêmes que dans l'Ecosse méridionale ; les artichauts et les groseilles y viennent fort bien ; les autres fruits sont moins bons. Dans les marais, on trouve encore des vestiges des anciennes forêts qui ont couvert ces îles ; il paroît qu'on les a brûlées, et les habitans actuels n'ont plus pour chauffage que de la tourbe. Du reste, on ne fait point de nouvelles plantations, parce qu'on croit que le bois n'y pourroit prospérer.

La partie zoologique offre sans doute au lec-

teur plus d'intérêt que les deux parties précédentes, puisque les côtes des Orcades sont ou la patrie, ou la retraite périodique d'une grande quantité d'animaux aquatiques, d'oiseaux de mer et de marais. Quant aux amphibies, on n'y voit que la grenouille et même le crapaud, mais en moindre quantité. Les rats y sont d'une espèce particulière, ainsi que les lapins, dont les peaux forment même une branche de commerce assez importante. On y trouve le chien marin et le phoque, et tous les animaux domestiques des pays voisins, mais d'une race plus petite. Les lièvres et les cerfs n'y existent plus. On ne sauroit pas même qu'il y a eu de ces derniers, sans les bois de cerf, qu'on y trouve quelquefois. Le cochon des Orcades est extrêmement laid et maigre; par une économie mal entendue, on le laisse courir dans les champs où il cause beaucoup de dégât. Avec la soie du porc, on fait tresser des cordes dont on fait usage dans les bateaux, et dont les gens qui vont chercher des nids d'oiseaux se servent aussi pour se suspendre le long des rochers. — Les brebis des Orcades sont d'une bonne race, mais elles seroient encore plus utiles et prospéreroient mieux si l'on mettoit plus de soin à les élever. Dans plusieurs îles, on les laisse courir sans gardien, comme des bêtes sauvages, et les agneaux deviennent très-souvent la proie des aigles et des chiens. On ne met pas plus de soin à nettoyer

la laine et à l'assortir; au lieu de tondre les brebis, on leur arrache la toison comme on fait en Islande. La chair des brebis qui paissent le long des bords et se nourrissent de plantes marines, a un goût fade.

Le bétail est également très-petit, et malgré cela le prix en est très-haut par suite des spéculations des marchands écossais qui en importent en Écosse près de 2000 pièces par an. Le nombre des bêtes à cornes aux Orcades peut se monter à 50,000, tandis qu'il y a environ 25,000 chevaux. Ceux-ci sont petits, mais forts, et également propres à la monture et à l'attelage. Autrefois, on importait souvent des provinces septentrionales aux Orcades quelques milliers de poulains qu'on y élevait et qu'on revendait ensuite en Ecosse; mais ce commerce a considérablement baissé, depuis que les habitans des îles ont commencé à comprendre qu'ils pourraient bien élever leurs propres chevaux. Quoique la plupart des animaux aux Orcades soient d'une race très-petite, l'aigle y est d'une grandeur extraordinaire, et tel qu'on le voit sur les plus hautes montagnes de la terre. On en peut juger par le trait suivant qu'on lit dans une ancienne relation sur ce pays, que M. Barry a ajouté comme supplément à son ouvrage. « J'ai été » informé d'une manière sûre, dit M. Mackayle, » auteur de cette relation, qu'un aigle enleva

» un jour un enfant emmailloté, de l'âge d'un
» mois, et qu'il l'emporta à quatre milles (an-
» glois) de distance. Un voyageur, témoin des la-
» mentations de la mère, engagea quatre hommes
» à le mettre dans une barque pour aller le cher-
» cher au nid de l'aigle qu'ils connoissoient. Ils
» y réussirent et trouvèrent l'enfant encore vi-
» vant, et sans avoir reçu le moindre mal !! »

Dans le second chapitre de cette partie, l'auteur traite d'abord de la population, et ensuite des mœurs et coutumes de ce pays.

Quant à la population, on prétend qu'elle a été plus forte autrefois qu'elle ne l'est à présent, ainsi que semblent le prouver le grand nombre de terres en friche, les ruines d'églises et de châteaux gothiques. Depuis 1785, on y a fait trois relevés de la population; le premier, sur la demande du synode; le second, pour les tableaux statistiques de M. Sinclair; et le troisième, d'après l'acte du parlement qui ordonnoit un relevé général de tous les habitans du royaume.

Ces trois estimations s'accordent toutes à donner en somme aux Orcades une population de 24,000 ames. Lorsqu'on réfléchit que, depuis cinquante ans, plusieurs endroits, nommément Kirkwall et Stromness, se sont agrandis considérablement, et que les moyens de subsistance que peuvent fournir ces îles, n'auroient jamais suffi pour une population aussi grande qu'on le

dit; on pensera, avec M. Barry, que les Orcades n'ont jamais eu plus d'habitans qu'actuellement. Si la population n'augmente pas, c'est que les jeunes gens vont en grand nombre chercher du service en Angleterre, soit comme matelots, soit comme ouvriers ou domestiques.

On peut ranger tous les habitans des Orcades en trois classes; savoir : les propriétaires (*the gentry*), les ouvriers et marchands, et enfin les cultivateurs ou fermiers avec leurs *cottars*. La première classe est en général assez éclairée, mais elle montre dans ses mœurs un peu de dureté et de méfiance, qui se manifeste surtout après des pertes ou des moissons stériles. Leur caractère méfiant vient aussi de ce qu'ils font pour la plupart la contrebande. Du reste, ce sont de bons économes, hospitaliers, bienfaisans et humains envers leurs domestiques et leurs vassaux; quant à la *religion*, ils montrent une grande indifférence. M. Robert Strange, fameux artiste, et M. Murdoch Makenzie, auteur de l'ouvrage estimé, des *nautical surveys*, sont nés dans ces îles. La seconde classe, les ouvriers et marchands habitent pour la plupart les villes de Kirkwall et Stromness. Ceux d'entre eux qui sont dispersés dans les campagnes, s'occupent aussi un peu d'agriculture; mais ils n'en retirent pas plus d'avantages que de leur trafic. L'influence dangereuse des intérêts pécuniaires, sur les élections du

parlement, s'est manifestée à Kirkwall il n'y a pas long-temps, comme dans toutes les bourgades royales. Les maîtrises entre autres cherchèrent à s'emparer des fonds déposés dans les troncs des pauvres, et défendus par les marguilliers, qui, à cet effet, intentèrent un procès aux maîtrises. Depuis qu'ils l'ont gagné, celles-ci, au lieu de fréquenter l'église, se rassemblent les dimanches dans des maisons particulières. La troisième classe est composée des cultivateurs, dont la plupart ont de petites fermes d'une étendue de trente arpens et des *cottars*. Les fermiers payent leur bail en nature, et sont presque tous pauvres et sujets à toutes sortes de corvées; les *cottars* sont attachés aux fermiers, et obligés de les aider en tout, pour la cession d'une cabane et de quelques vaches. Les gens de campagne aux Orcades sont en général d'un caractère indolent et opiniâtrement fidèles à leurs anciens usages. Les inimitiés de famille ou personnelles sont plutôt augmentées que diminuées par le temps, et s'opposent souvent à ce concert de vues et d'intérêts qui pourroit amener et faire réussir des entreprises utiles. Du reste, le peuple est aux Orcades très-crédule, et disposé à se livrer aux charlatans de toute espèce; ils ont une multitude de remèdes superstitieux pour tuer les moineaux ou les rats; pour faire réussir l'opération de brasser la bière ou de cailler le

lait ; pour soulager les femmes en travail d'enfant ; pour guérir les moutons ; pour le mal de dents, l'hémorrhagie et toutes les autres maladies.

La longue résidence des évêques dans ces îles, même depuis la réformation, a laissé dans l'esprit du peuple une impression qu'un siècle entier n'a pu détruire. Ils ont encore beaucoup de vénération pour les lieux et pour les images de Saints consacrés autrefois par le culte. Dans le malheur, ils visitent les débris des églises et vont répéter dans ces masures les prières et les formules catholiques. Ils invoquent les Saints dans le danger, leur font des vœux, leur promettent des offrandes, et tiennent religieusement ces pieux engagemens. Certains jours de la semaine sont bons pour entreprendre une affaire, d'autres y sont contraires ; certains mois aussi ont une préférence. Les jeudis et les vendredis sont les jours qu'ils choisissent pour se marier, et ils évitent scrupuleusement de prendre pour cette cérémonie tout autre temps que celui du croissant de la lune ; c'est aussi l'époque qu'ils préfèrent, pour tuer quelque pièce de bétail. S'ils partent pour un voyage, ils ont toujours soin, en quittant le rivage, de tourner la proue de leur barque du côté du soleil levant. Dans plusieurs endroits de ces îles, on ne manque, en aucune occasion, de prononcer une

coutûme prière. Les fêtes du calendrier de l'Église Romaine sont toutes observées strictement, non à la vérité comme des jours consacrés au culte, mais comme des jours de repos et de gaîté; tantôt ils se permettent de manger de la viande, tantôt seulement du poisson, des œufs ou du lait, selon la saison.

Le tableau que trace M. Barry des mœurs des femmes du premier rang aux Orcades, est on ne peut plus séduisant; et s'il est permis de le prendre à la lettre, ou qu'il ne soit pas simplement une satire des mœurs de la capitale, comme nous sommes tentés de le soupçonner, il donneroit presque le regret de ne pas habiter ces îles fortunées. « Tandis qu'ailleurs les femmes vivent dans la dissipation, dit l'auteur, ici elles ne s'occupent que de leur devoir. Les mères servent de modèles aux filles, et celles-ci sont empressées à les imiter ou à leur obéir, avec cette grâce et cette gaîté aimables qui répandent des charmes sur la vertu. Lorsqu'elles se marient, ce qui, à cause du petit nombre d'hommes, n'est pas une chose commune, elles font le bonheur de leurs époux par leur tendresse conjugale et maternelle, et par le soin qu'elles prennent de leurs maisons. Ici, comme ailleurs, leur éducation est inférieure à celle des hommes; et cependant elles surpassent ceux-ci en intelligence. Elles sont douées de cette sensibilité vive et délicate qui est

l'ornement de leur sexe; et, tandis que trop souvent les hommes négligent les devoirs de la religion, toute la conduite des femmes annonce au contraire une dévotion aussi sincère qu'éclairée.

Nous terminerons cet article par un aperçu rapide de l'état de l'industrie dans les diverses branches, telles que l'agriculture, les manufactures, le commerce et la pêche.

Ce qui, en général, empêche que l'industrie ne soit très-grande aux Orcades, c'est le peu de capitaux qui y sont en circulation. Les plus riches vont dépenser leurs revenus ailleurs, et ceux qui commencent à s'enrichir par leurs manufactures et par leur trafic savent rarement tirer un bon parti de leurs fonds.

Pour avoir une idée de l'état de l'agriculture, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le tableau qui suit, dans lequel se trouvent la répartition et l'emploi des terres qui forment la superficie de ces îles dans une étendue de 150,000 arpens:

| | |
|---|---|
| Pâturages communaux . . . | 90,000 arpens. |
| Pâturages et prairies de particuliers . . . . . . . . . . . . | 30,000 |
| Terres labourées. . . . . . . . | 24,000 |
| Maisons et jardins. . . . . . | 2,000 |
| Rivières et lacs d'eau douce. | 4,000 |
| | 150,000 arpens. |

L'économie rurale y est peu perfectionnée.

La charrue y est encore imparfaite : plusieurs procédés, relatifs à la culture et introduits depuis long-temps en d'autres pays parmi les cultivateurs, y sont totalement inconnus. Le fumier le plus en usage est celui fait de goémon (*sea-weed*) qu'on laisse pourrir et qu'on mêle en quelques endroits avec de la terre limoneuse et du gazon; ce mélange produit effectivement de bon fumier. Les terres labourées ne s'étendent que le long des côtes, et les pâturages communaux occupent l'intérieur des îles. Au milieu de l'été, on lâche dans ces derniers les chevaux, les brebis, les porcs, les veaux et les oies; ces animaux ont bientôt consommé le peu de pâture qu'ils y trouvent, et, poussés par la faim, finissent par entrer dans les terres des particuliers, qui ne sont séparées que par de petites murailles de tourbe ou de gachis; et, tandis que le paysan est occupé à faire la soude, ils ravagent une partie de sa moisson. Il est vrai que les propriétaires un peu aisés ont trouvé le moyen, sinon d'empêcher entièrement ces dégâts, au moins de les diminuer beaucoup. Une autre raison du peu de succès de l'agriculture dans les Orcades, est qu'il n'y a point de foires où les cultivateurs, à des époques fixes, puissent vendre librement les fruits de leurs travaux, et qu'à présent ils dépendent presque entièrement du caprice de quelques riches bourgeois qui, d'ailleurs, varient

beaucoup les poids et mesures à leur gré et à leur avantage. — Cependant, il est certain que les Orcades, dans les bonnes années, produisent assez de grains pour suffire à la consommation des insulaires. Il résulte du calcul de M. Barry, que si toutes les terres labourables étoient cultivées, ces îles, au lieu de 24,000 ames qu'elles nourrissent actuellement, pourroient en faire subsister 40,000.

Les manufactures des Orcades ne sont pas plus florissantes que l'agriculture. Quelques étoffes grossières, des bas de laine pour la basse classe, du fil et un peu de toile; voilà tout ce qu'on y fabrique. La manufacture de soude (*soda, kelp*) est un peu plus importante. Voici la manière dont on y procède : Quatre espèces de fucus (le *fucus nodosus, serratus, vesiculosus* et *digitatus*) sont propres à fournir la soude. On arrache ces plantes marines des rochers, par le moyen de crochets; et après les avoir fait sécher, on les brûle dans des fourneaux construits en pierres, et ayant quatre à cinq pieds de diamètre sur un pied de hauteur. On remue ensuite la cendre ardente avec des baguettes de fer, jusqu'à ce qu'elle devienne liquide. On retire du fourneau seul 600 livres de *kelp*, qui ne donnent qu'environ 28 liv. de soude pure. Cette manufacture fut établie en 1720, et eut d'abord de la peine à prospérer; mais peu à peu les insu-

laires ont vu les avantages qu'ils en pouvoient tirer, et se sont livrés à cette occupation avec beaucoup de zèle. Depuis 1791 jusqu'à 1800, on a exporté 2500 tonneaux de soude, dont la valeur se montoit à 125,000 liv. sterl.; et, depuis l'établissement de cette branche d'industrie, c'est-à-dire depuis 1720 jusqu'à 1800, les Orcades en ont tiré un bénéfice de 595,000 liv. sterl., somme qui paroîtra considérable si l'on sait que les revenus de toutes les terres ensemble ne s'y montent annuellement qu'à 8000 liv. sterl. Environ 300 personnes sont occupées à ces travaux, et y gagnent chacune 2 à 3 liv. sterl. par an. On a remarqué que cette spéculation lucrative a déjà influé visiblement sur l'état de la classe moyenne. Le commerce des Orcades seroit beaucoup plus considérable, si les insulaires avoient assez d'activité et de fonds pour faire des entreprises sur les denrées des autres pays; mais ils se contentent d'exporter les productions de leur propre sol, savoir : de la viande de bœuf et de porc, du beurre, des peaux de veaux et de lapins, des poissons salés, des plumes, du fil, de grosse toile et de la soude; dans les années fertiles, ils exportent aussi des grains et de la farine. On importe du bois, du fer, du lin, du sucre, du vin, du tabac, du savon, des toiles, des draps fins, et des étoffes de coton... Le tableau suivant fera voir la différence entre la valeur des den-

rées importées et celle des marchandises exportées, ainsi que le nombre et la qualité des vaisseaux de transport employés à ce commerce.

| Dans les années | On a exporté pour la valeur de... | | On a importé pour la valeur de... | | Nombre des vaisseaux. | Capacité des vaisseaux. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | liv. | schell. | liv. | schell. | | tonneaux. |
| ......1770 | 12,018 | 4 | 10,406 | 8 | 17 | 825 |
| ......1780 | 23,247 | 10 | 14,011 | 6 | 20 | 940 |
| ......1790 | 26,598 | 12 | 20,803 | » | 33 | 2000 |
| ......1800 | 39,677 | 9 | 35,789 | 17 | 21 | 1375 |

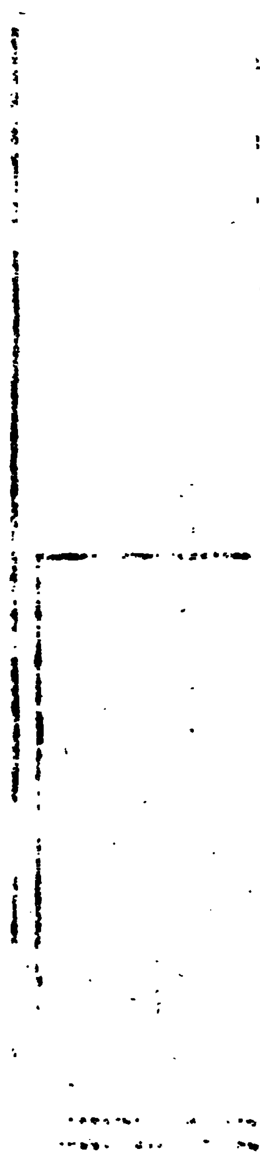
On voit par ce tableau que, depuis les quarante dernières années, le commerce a rapporté aux Orcades une somme qui paroît aller en augmentant, quoique le nombre et la charge des vaisseaux aient été moins grands dans les dix dernières années. Pour expliquer cette disproportion, il faut se rappeler que les corsaires et les naufrages peuvent bien avoir diminué le nombre de ces vaisseaux marchands.

La pêche n'est pas aussi considérable aux Orcades, que la position favorable de ces îles, et la quantité de poissons sur ces côtes pourroient le faire croire. Il n'y a pas assez d'hommes pour ce genre d'occupation, parce que la plupart des insulaires sont employés aux travaux

des champs et à la fabrication de la soude, dans les mois même où la pêche est la plus abondante. Quelque avantageuse que soit la situation des Orcades pour la pêche des harengs, les habitans la négligent entièrement; la pêche du homard est la seule qui, depuis quelques années, ait été assez considérable. Ce poisson y abonde tellement, que, bien que la Compagnie de Londres ne le paye que deux pence (2 sous) la pièce, chaque pêcheur peut néanmoins en vendre, pendant un été, pour la somme de 10 liv. sterl. En 1800, cent barques, dont chacune portoit dix hommes, étoient employées à cette pêche; les Orcades retiroient de ce commerce un bénéfice de 1000 liv. sterl. La morue est aussi tellement abondante sur les bancs qui entourent ces îles, que quelques insulaires, en ne s'occupant de la pêche que dans leurs momens perdus, ont pu prendre, en un seul été, 40,000 pièces de morues.

Pour les autres détails concernant ce sujet, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Barry même; nous croyons cependant en avoir fait connoître la partie la plus essentielle et la plus analogue à notre but.

---



# DESCRIPTION

## DE L'ISLE DANOISE DE HELGOLAND,

*Située dans la Mer du Nord, devant l'embouchure de l'Elbe et du Weser;*

(PAR LE RÉDACTEUR.)

Les Anglais viennent de s'emparer de l'île de Helgoland; et, dans les négociations qu'ils ont essayé d'ouvrir avec le Danemarck, ils en ont demandé la cession. Ces deux faits suffisent pour faire sentir à tout homme instruit, que la possession de ce petit point de terre doit être d'une certaine importance pour la navigation et le commerce. Nous avons pensé que, dans le moment actuel, une description de cette île plairoit à nos lecteurs en général comme article de circonstance, et aux géographes en particulier comme un morceau neuf, propre à remplir une lacune dans les géographies et les atlas maritimes. Sous ce dernier rapport, nous avons cru devoir admettre dans cette description des détails qui d'ailleurs en constatent l'authenticité.

## *Auteurs qui ont écrit sur l'île de Helgoland.*

Nous citerons dans la suite plusieurs écrivains qui ont parlé de Helgoland en passant; ici nous nous bornons à indiquer les sources modernes où nous avons puisé notre description de ces terres. En voici l'énumération bibliographique :

*P. Sax, beschreibung der insel Helgoland*, c'est-à-dire description de l'île de Helgoland, par *P. Sax*, en allemand. Cet ouvrage est de l'an 1636; on y trouve des citations d'auteurs plus anciens que nous ne connoissons pas. La relation de P. Sax, avec celle d'*un anonyme*, sous la date de 1699, sont insérées dans un recueil intitulé : *Relations historico-politiques* (en allemand : *Historisch-politische Nachrichten*), par *Camerer*. Flensbourg, 1758, pag. 233—286.

*J. Lass, Vorlœufige Nachrichten*, etc., etc., c'est-à-dire Notice préliminaire de la qualité et de la constitution de l'île de Helgoland, par *J. Lass*. Flensbourg, 1751, première édition, pag. 43, *in*-8°. Deuxième édition, 1753, p. 93. Troisième édition, corrigée dans le recueil précité de *Camerer*, pag. 1—66, et pag. 189—232.

Description de Helgoland, dans le *Magasin Hanovrien* (en allemand, *Hanoverisches Magasin*), deuxième année, 1764, pag. 1104—1112. C'est un extrait des papiers d'un ministre protestant, *M. Edlefsen*.

*Versuch einer beschreibung*, etc., c'est-à-dire, Essai d'une description de l'île de Helgoland, insérée par fragmens dans les *Nouvelles provinciales du Sleswick et du Holstein* (en allemand, *Schleswig-Holsteinische provinzialberichte*), quatrième année, 1790, pag. 1 — 22, p. 197 — 231; cinquième année, pag. 147 — 167; p. 241 — 252; sixième année, pag. 1 — 46. Cet Essai, très-intéressant, est de M. *Hasselmann*, préposé royal de l'île.

*D. Heinemeyer, über Helgoland*, c'est-à-dire sur l'île de Helgoland, par le docteur *Heinemeyer*. Cette notice, extraite d'une description détaillée, que l'auteur se propose de publier, est insérée dans le *Journal politique (politisches Journal)*, cahier de novembre 1807, et dans les Ephémérides géographiques de Weymar, cahier de février, 1808. L'auteur a fait à Helgoland un séjour de trois semaines, en l'an 1800.

Parmi les voyageurs étrangers qui ont parlé de Helgoland, on peut remarquer le géographe français *Bruzen de la Martinière*, qui, dans son célèbre dictionnaire, décrit cette île en témoin oculaire (1). M. *Carr*, anglais, dans sa relation

(1) Du temps de Bruzen de la Martinière, l'île de Sable joignoit la terre basse de la grande île; il n'y avoit au fond qu'une seule île; les géographes modernes, même Busching, dans sa première édition, appliquent mal à propos la description du Helgoland de 1715, à la grande île d'aujourd'hui.

intitulée, *The Northern summer* (1), a fait une esquisse vraie et agréable de cette île.

*Situation et Etendue.*

Le petit groupe de Helgoland se compose, 1° de l'île de *Helgoland*, proprement dite, subdivisée en *terre haute*, nommée par les indigènes le *kliff*, c'est-à-dire, le rocher taillé à pic, et la *terre basse*; 2° de l'île sablonneuse, nommée par les Helgolandais les *Dunes*; 3° de plusieurs récifs et rochers, parmi lesquels celui qu'on nomme le *Moine*, est le plus remarquable.

La *terre haute*, rocher de grès taillé à pic, a, selon les mesures prises par le docteur Heinemeyer, 166 pieds de haut dans sa plus grande élévation, et 88 à l'endroit le plus bas. D'autres fixent ces deux élévations à 216, et 84 pieds. La circonférence de la terre haute est de 4200 pas.

La *terre basse*, qui augmente chaque année, tient à la partie orientale de la terre-haute par un fond de rocher long de 500 pas. La circonférence de la terre basse étoit, en 1800, de 1400 pas.

Les deux parties de l'île de Helgoland réunies ont une circonférence de 4600 pas, ou 13,800 pieds-de-roi.

La *Dune* ou l'île sablonneuse est plus petite

(1) Traduite par M. *T. Bertin*. Paris, 1808.

de plus de deux cinquièmes. Son étendue varie d'année en année.

Le phare de la terre haute est par 54 degrés 11 minutes 30 secondes latitude nord, et 25 degrés 34 minutes longitude ouest de l'île de Ferro. Helgoland est environ à 9 milles d'Allemagne de l'embouchure de l'Elbe (1), de celle du Weser, et de la pointe occidentale du canton d'Eydersted dans le duche de Sleswick.

*Révolutions Physiques.*

La tradition veut que l'île de Helgoland ait autrefois été considérablement plus grande qu'aujourd'hui. Non seulement l'île sablonneuse tenoit à la partie basse de la grande île, mais une partie des récifs étoit couverte de terre. Quelques auteurs anciens indiquent les années 800, 1300 et 1500, comme les époques des principales révolutions que cette île a dû subir (2). Nous avons des données plus positives sur les deux catastrophes de 1649 et 1720. Il est certain qu'avant la première de ces deux époques, la terre basse de Helgoland comprenoit l'île des Dunes. Encore avant l'an 1720, il y restoit

(1) Cette distance avoit été indiquée très-anciennement par *Zeiler*, *Topogr. Saxon. inf.*, p. 137; les écrivains modernes l'ont mal à propos raccourcie.

(2) *Voyez* principalement *Dankwerth Beschreib. von Schleswick und Holstein*, p. 152.

entre les deux terres un isthme étroit, rarement couvert des eaux, si ce n'est dans les marées extraordinaires. Depuis la dernière revolution, il y a entre les deux terres basses un détroit que les habitans appellent le *Waal*; et qui a 18 à 20 pieds de profondeur.

Aujourd'hui cependant la terre basse qui est devant la pointe orientale de la grande île, augmente sensiblement d'année en année.

*Productions.*

La terre qui couvre le roc, a environ trois pieds et demi jusqu'à quatre pieds de profondeur, et est plutôt grasse que sablonneuse. Elle est plus fertile qu'on ne le penseroit au premier coup d'œil; on y récolte annuellement environ 300 tonnes d'orge; on y cultive aussi un peu d'avoine. Mais une pareille récolte ne suffit point pour l'entretien des habitans de l'île : aussi sont-ils forcés d'y suppléer en recourant à l'étranger. A l'exception de quelques cerisiers et de quelques groseilliers, on y voit aussi peu d'arbres que de légumes, parce que les habitans n'ont pas le loisir d'en cultiver. La végétation des plantes graminées y est forte et belle. Il y a dans l'île, outre un petit nombre de vaches, 4 à 500 moutons (1). Il y a dans la partie du nord-ouest trois

(1) *Adamus Bremensis*, dans le dixième siècle, désigne Helgoland sous le nom de *Farria*, c'est-à-dire *Far-ey*, île des Moutons.

fosses où l'eau de pluie s'amasse : on les appelle, en langage du pays, *sapskulen.* L'eau de deux fontaines qui sont dans la partie inférieure de l'île n'est point potable pour les hommes ; elle sert seulement à abreuver les bestiaux et pour le lavage, encore n'est-elle guère propre à blanchir le linge.

Les poissons que les insulaires vont prendre dans un rayon de 20 à 40 lieues autour de l'île, en forment le principal revenu. On estime qu'il s'en exporte annuellement pour 120,000 *marcs lubecquois,* environ 230,000 fr. Les cabeliaux, les merluches et les homards en sont les principales espèces. Les Dunes, voisines de l'île, fournissent un petit poisson, savoir l'*ammodites tobianus* qui sert d'amorce pour prendre les homards.

### *Ports, Rades, Marées, Phare.*

Helgoland a deux bons ports formés par la nature, et susceptibles d'être perfectionnés à peu de frais. Dans le port Nord, où mouillent les grands bâtimens des insulaires, la profondeur varie de 7 à 42 pieds. Le port Sud, qui reçoit les chaloupes et les yoles, n'a que 10 à 24 pieds d'eau ; l'un et l'autre à la demi-marée. A l'est des Dunes, il y a une rade où l'on trouve 48 pieds d'eau.

Telle est la situation de ces deux ports, qu'un bâtiment qui y est mouillé peut avoir la nouvelle

de l'arrivée d'un ennemi long-temps avant que celui-ci puisse le reconnoître. Il est d'ailleurs facile d'en sortir avec tous les vents.

Les hautes marées ordinaires sont de 9 pieds; mais les vents de nord-ouest, en poussant avec violence les eaux de la mer entre l'île et les Dunes, produisent une crue deux ou trois fois plus forte.

Le phare de l'île, visible à plus de six milles d'Allemagne, sert à guider tous les bâtimens qui veulent entrer dans le Héver (ou la rivière d'Husum), dans l'Eyder, l'Elbe, le Weser et l'Iade.

Toutes ces circonstances réunies donnent à Helgoland une grande importance politique et commerciale. C'est un port avancé qui domine les côtes du Danemarck et de l'Allemagne; c'étoit, jusqu'en 1807, le rendez-vous de tous les corsaires de Dunkerque. Déjà, en 1403 et en 1517, deux fameux chefs de pirates avaient essayé de s'y établir. La ville de Hambourg chercha depuis à s'en rendre maîtresse; mais les ducs de Holstein-Gottorp revendiquèrent avec succès cette ancienne dépendance du royaume de Danemarck, et spécialement du duché de Sleswick. Elle repassa avec ce duché sous la domination danoise en 1714.

Helgoland avoit été mis en état de défense contre les pirates, dès l'an 1539.

L'espèce d'incertitude qui régna sur la posses-

sion du Sleswick et du Holstein jusqu'en 1773, fit négliger par le gouvernement danois les avantages militaires de cette position. Après que le canal du Holstein eut été achevé et ouvert à la navigation, on pensa cependant à fortifier ces îlots où la nature offroit au Danemarck un Gibraltar insulaire.

Il y avoit, en 1800, quatre batteries, celle du sud-est, celle du sud, et la haute et basse batterie du nord ; elles étoient dirigées, les unes sur le mouillage des gros bâtimens, les autres sur le courant entre les îles ; mais, soit par une fausse économie, soit par une confiance imprudente dans la sainteté des traités, on n'y avoit en tout que 19 canons et 4 obusiers avec 56 hommes de troupes régulières ; les magasins de vivres et de munitions étoient à peu près vides, lorsqu'au mois de septembre 1807 une petite escadre anglaise mit le blocus devant l'île, qui se rendit peu de jours après, n'ayant plus ni vivres ni poudres.

### *Population, Mœurs et Industrie des Habitans.*

Les habitans de Helgoland étoient, en 1800, au nombre de plus de 2200 individus, population aussi forte en proportion que celle de l'île de Malte. Il y avoit sur la terre haute 342 maisons, sur la terre basse 78, en tout 420. L'église, les magasins, tous les édifices, sont sur la terre

haute. Sur la terre basse il n'y a que des baraques de pêcheurs. On avoit construit dans l'île sablonneuse et déserte une baraque pour servir d'abri aux malheureux qu'un naufrage pourroit y jeter.

Comme on pourroit nous soupçonner de quelque partialité en faveur des Helgolandais, nous emprunterons, pour tracer le caractère de ces insulaires, la plume d'un voyageur anglais qui y a passé en 1804. Le fragment de sa relation que nous allons transcrire renferme des erreurs; mais l'ensemble offre une peinture vraie et animée (1).

« Le troisième jour nous présenta l'aspect
» d'un objet très-singulier; c'étoit Hélogoland,
» rocher sourcilleux qui s'élève perpendiculai-
» rement du sein de l'Océan, et qui est éloigné
» de plus de *vingt-deux lieues (?)* des côtes
» les plus voisines; il n'a qu'un mille de cir-
» conférence, et cependant sa stérile nudité
» entretient plus de *trois mille (?)* habitans dans
» un état parfait de contentement et de santé. »

» Ces courageux insulaires vivent principa-
» lement de la pêche et du pilotage; ils sont
» parfois enrichis par l'infernal génie des tem-
» pêtes, lorsqu'un pauvre navire, ballotté
» par les vents, finit par être submergé;

(1) L'Eté du Nord, par M. *Carr*, trad. de l'anglais par M. *Bertin*, I, 9.

» mais on peut dire à la louange des braves » Hélogolandais qu'ils n'aggravent jamais les » outrages d'un élément furieux. Un intérêt » légitime les porte à délivrer de la fureur des » ondes l'infortuné marin près d'en être la » victime, et à sauver sa fortune du naufrage, » bien différens de ces barbares dont le nombre, » toujours croissant, infeste les côtes occi- » dentales de la Grande-Bretagne, qui préfè- » rent le pillage au salut de leurs compatriotes, » et qu'on a vus souvent céder à l'appât d'un » misérable joyau pour hâter la mort du mal- » heureux lutant contre les flots.

» Les Hélogolandais forment une peuplade » d'hommes dont le corps est très-robuste et très- » sain ; ils ont la chevelure extrêmement blonde » et une belle physionomie. Ces insulaires vivent » dans des huttes (1) et couchent sur des plan- » ches disposées les unes au-dessus des autres ; » le chef qui les commande est nommé par le » gouvernement danois.

» Je n'ai pu voir sans une sorte de ravisse- » ment l'impuissance des efforts avec lesquels » l'Océan cherche à s'élever au-dessus de leurs » paisibles demeures. »

A cette relation, nous ajouterons quelques notions tirées des auteurs allemands.

(1) Sur la terre haute, les maisons sont très-propres et bien meublées. (*N. d. R.*)

Les Helgolandais descendent des Frisons; ils en ont conservé la langue, les noms propres, le costume et les principaux usages. Quoique soumis en dernière instance au bailli de Husum, dans le duché de Sleswick, ils observent entre eux certaines lois et coutumes anciennes. L'île est partagée en quatre quartiers, qui sont comme autant de démocraties. La justice inférieure est composée d'un juge territorial et de six conseillers ou assesseurs, lesquels nomment huit commissaires de quartiers et seize anciens pour veiller au bon ordre et à la sûreté de l'île. Ces derniers restent toujours en fonction, au lieu que ceux-là changent tous les huit ans.

Les Helgolandais payent au roi la dixième partie de ce que le pilotage leur rapporte. Ils supportent encore quelques légères contributions pour les dépenses d'administration locale. Tous les hommes en état de porter les armes doivent, en cas de besoin, concourir à la défense du pays.

Ces insulaires vivent d'une manière très-frugale; ils mangent peu de viande; leur nourriture ne consiste pour la plus grande partie qu'en poisson et en farine; cependant leurs liaisons fréquentes avec les Anglais et les Hambourgeois ont rendu général parmi eux l'usage du café, du thé, du sucre et des autres denrées coloniales. Leurs corps s'endurcissent par leur travail perpétuel sur mer et par la rudesse de l'air qu'ils respi-

rent. Les hommes, pour ainsi dire, ne quittent pas la mer. Quand ils sont à terre, des sentinelles veillent autour des côtes de l'île pour donner l'alarme en cas qu'il se montre quelque bâtiment qui ait besoin de secours : souvent pendant la nuit on n'apprend la présence d'un bâtiment, que par les coups de canon qu'il tire ; les intrépides Helgolandais se jettent dans leurs chaloupes, et vont chercher, au milieu des ténèbres et des orages, un navigateur qui, sans leur assistance, périroit sur ces côtes extrêmement dangereuses.

Les femmes sont chargées de tout l'ouvrage et de tous les travaux tant du ménage que de la campagne. Ce sont elles qui labourent la terre, qui l'ensemencent, qui fauchent, qui moissonnent, qui battent le grain, qui le moulent à la main, qui cuisent le pain, etc. Elles sont obligées de faire tous ces ouvrages de leurs mains, parce qu'il n'y a dans toute l'île ni charrues, ni voitures, ni chevaux. Les Helgolandais vont chercher, en été, le fourrage dont ils ont besoin pour nourrir leurs bestiaux en hiver, à Nordhovet dans l'Eyderstedt. Quant à leur chauffage, ils le tirent des ports de l'Elbe et des autres rivières voisines.

La marine des Helgolandais, en 1800, se composoit de 11 *snigges* (1) ou senauts, 97 chaloupes et 80 *yoles*.

(1) C'est l'ancien mot gothique *snekke*, vaisseau.

*Ancienne sainteté du Helgoland. Culte du dieu Fosêté.*

Quoique Helgoland ne soit qu'un rocher entouré de quelques bancs de sable, la muse de l'histoire peut y cueillir quelques fleurs. Cette île a été jadis l'asile où un culte humain et pacifique réunissoit des peuples belliqueux et sauvages. Le christianisme n'a pu renverser ces antiques autels qu'après une lutte d'un siècle.

Pour mieux comprendre les témoignages historiques que nous allons citer, observons d'avance que le nom de notre île signifie *terre sainte*. Qu'on l'écrive *Helgoland* avec les Frisons, *Helgeland* avec les Danois modernes, *Heiligeland* avec les Allemands, ou enfin *Halogaland* d'après le dialecte des Islandais et des anciens Scandinaves, c'est toujours le même nom.

Maintenant nous trouvons dans l'histoire des septième, huitième et neuvième siècles, une île nommée *Fosetisland*, *Fositisland*, *Fosteland*, *Phosteland*, etc. Cette île, nous allons le voir, étoit notre Helgoland et le siége d'un culte particulier.

« Dans le septième siècle de l'ère chrétienne, et probablement dans l'an 690, un des apôtres des Frisons, l'évêque *Willibrord*, surnommé *Clément*, après avoir fait une vaine tentative

pour convertir le roi de la Frise, *Radbod*, se rendit dans une île située, dit l'historien (1), sur les limites du pays des Danois et des Frisons.

« On la nommoit *Fositisland*, d'après le dieu *Fosite* qui y étoit adoré. Elle étoit réputée si sainte, que personne n'osoit toucher au bétail qui y paissoit, ni même à rien de ce qui s'y trouvoit. On ne buvoit que dans un profond silence les eaux de la seule fontaine que l'île renfermoit. L'évêque Willibrord, en insultant à la sainteté de ces lieux, fit tuer les animaux sacrés, et baptisa trois individus dans la fontaine. »

Les Frisons crurent que le feu du ciel alloit consumer l'étranger sacrilége; mais voyant qu'il ne lui arrivoit aucun mal, ils le ramenèrent devant le roi Radbod qui fut empêché de le mettre à mort par des circonstances étrangères à notre objet.

Dans le huitième siècle, vers l'an 760—770, un autre missionnaire, *Saint Ludger* (2), évêque d'une partie de l'Ostefrise et du pays actuel de Grœningue, débarqua dans l'île de *Fosétesland*, ainsi nommée d'après l'idole qu'on y adoroit; il détruisit (à ce que son biographe prétend) les temples de cet idole, et baptisa les ha-

(1) *Alcuinus*, in *vitâ Willibrordi*, *ap. Mabillon.* Act. Sanct. Sæc. III, part. 1, cap. 5, 15, p. 607, 610.

(2) Vita S. Ludgeri, p. 44, in *Browari* Sider. et Act. sanct. M. Martini, tome 3, decad. XXVI, p. 646 et 647.

bitans dans la fontaine sacrée. « Un nommé *Landric*, fils d'un prince, fut ordonné prêtre, et en remplit long-temps les fonctions. Cette île, est-il dit, se trouve sur les limites du pays des Frisons et de celui des Danois ». . . . .

Il est évident, par la situation des lieux, que cette île ne sauroit être une autre que celle de Helgoland. Saint Ludger s'y rendit en venant de l'île de *Bant*, la *Burchanis* des Romains, située au nord de l'Ostefrise, et aujourd'hui séparée en plusieurs îlots. D'un autre côté, nous savons par les guerres de Charlemagne contre le roi des Danois, Gotfrid ou Gotric, que l'Eyder étoit la limite ordinaire du Danemarck.

Mais quel étoit ce dieu Fosete dont le temple s'élevoit sur ce rocher sourcilleux, au milieu des flots? L'*Edda* nous dira qu'il étoit le fils de Balder, fils d'Odin, et qu'il tenoit le douzième rang parmi les dieux d'Asgard et de Valhalla. « Tous ceux qui le prennent pour juge dans leur » procès, s'en retournent réconciliés; son tribunal » est le meilleur qu'il y ait dans les cieux et sur » la terre, ainsi qu'il est dit par la Scalde :

» *Un palais est nommé* Glitner;
» *Des colonnes d'or le soutiennent;*
» *Son toit est d'argent.*
» *C'est là que demeure* Forsété
» *Qui assoupit toutes les querelles* (1).

Le temple d'un dieu conciliateur, élevé au milieu des flots et placé sur les confins des Fri-

(1) *Edda Sæmundi*, fab. 15.

sons, des Danois et des Saxons, a dû avoir une destination importante, et a certainement joué un rôle dans la politique de ces temps héroïques de la Scandinavie, dont il ne reste que des traditions éparses.

Quelques érudits (1) ont prétendu que Forsété ou Fosété, nommé par contraction *Foste*, étoit la même divinité que la *Vesta* ou *Festa* des Romains et la *Hertha* des Scandinaves. Cette divinité tutélaire de *la terre* étoit adorée, comme Tacite l'affirme, par sept peuples du Chersonèse Cimbrique, dans une île de l'Océan. Mais, d'après la position de ces sept peuples, l'île de Hertha devoit se trouver du côté oriental de la péninsule des Cimbres, dans la mer Baltique, dont les anciens ignoroient la figure et que souvent ils ne distinguoient point de l'Océan.

Quels que puissent avoir été les mystères qu'on célébroit dans cette Samothrace septentrionale, il paroît qu'après avoir résisté aux aggressions de Willibrord et de Ludger, les autels de Fosété furent enfin renversés en l'an 866, et son temple changé en un *monastère*, du moins tel est le témoignage d'un annaliste peu connu, mais cité avec confiance par un auteur distingué (2). Cette date coïncide bien avec celles des autres triomphes du christianisme dans ces régions.

(1) *Arnkiel*, Cimbr. antiq., t. 1, p. 79, 80.
(2) *Hamcon.* Frisia, fol. 76, p. 1, fol. 97, p. 2.

*Le Helgoland correspond-il aux îles* ALOKIAI *de Ptolémée?*

En remontant du moyen âge aux siècles de l'ancienne civilisation gréco-romaine, nous ne trouvons sur les régions germaniques et scandinaves que des notions vagues, contradictoires, ou même absurdes. Ce n'est qu'en réduisant à leur juste valeur les *systêmes* géographiques des anciens, et en analysant les élémens fautifs de leurs cartes et de leurs méthodes de projection, que, sur les pas d'un *Gosselin*, nous pouvons espérer un jour débrouiller le chaos des relations inintelligibles, qu'un Pline, un Ptolémée, un Tacite et d'autres anciens ont laissé sur la Germanie et la Scandinavie.

La fameuse *Chersonèse Cimbrique* est décrite par Ptolémée et Marcien d'Héraclée, de manière que nous sommes dans l'alternative ou de déclarer toute leur descriptionfausse, ou d'admettre qu'ils ont suivi une projection erronée. Supposez toute la péninsule courbée vers l'est au lieu qu'elle est dirigée au nord, alors sa *pointe septentrionale*, dans ces deux géographies anciennes, correspond à la pointe ouest de nos cartes, ou au *cap Bouberg*; c'est en effet la troisième pointe depuis l'embouchure de l'Elbe; la première *pointe orientale* de Ptolémée et de Marcien sera la partie avancée

vers le nord-ouest; enfin, le *cap Skagen* représentera, dans l'idée de Ptolémée, la pointe orientale de toute la péninsule. La carte du *système ptolémaïque* tracée par M. Gosselin, et qui accompagne sa *Géographie des Grecs analysés*, montre la Chersonèse Cimbrique d'après l'idée que nous venons d'exposer. Les mesures données par Marcien s'accordent assez avec cette projection, et, ce qui est très-remarquable, la position des peuples ou des tribus indiqués par Ptolémée, s'y fait reconnoître mieux sur cette carte relativement fausse que sur nos cartes modernes. Les *Cimbres* correspondent alors à l'ancien *Syssel* ou canton de *Cimmer*, et les *Harudes*, au canton de *Har*.

Maintenant, pour en venir à la question qui nous occupe, les trois îles *Alokiai* de Ptolémée et de Marcien étoient situées *au-dessus* de la Chersonèse et à gauche, à la distance de 550 stades.

Comme dans son tracé de la péninsule Cimbrique, Ptolémée forme sa côte nord avec une partie de la côté ouest, il en résulte qu'un groupe d'îles, situé à l'ouest de la péninsule, devroit être, pour lui, au nord-ouest, par conséquent *au-dessus* de cette même péninsule, et cependant toujours à gauche.

Or, il n'y a que le groupe de Helgoland qui corresponde à cette position.

La distance de 550 stades, donnée par Marcien, exclut les autres îles plus voisines de la côte. Elle coïncide avec la vraie longitude de Helgoland.

Enfin, Helgoland est en frison le même nom que *Halogaland* en islandois ou en ancien gothique. Une contrée de la Norwège, qui porte le même nom, est souvent appelée *Halogialand*, ou *Halogia* tout court. Donc, le nom de *Helgoland* a pu prendre la même inflexion. Mais la ressemblance entre *Halogia* (prononcé *Haloghia*) et les *Alokiai* de Ptolémée n'est-elle pas frappante?

Nous croyons donc avoir retrouvé dans le Helgoland ces îles *Alokiai*, dont la géographie cherchoit en vain les traces.

On pourroit à la vérité nous objecter qu'il y avoit *trois îles Alokiai*, et que Helgoland a dû anciennement ne former qu'une seule terre. Nous répondons que les révolutions physiques auxquelles ce groupe d'îles a été exposé nous paroissent se borner à des décroissemens et des accroissemens *périodiques*. Ainsi, l'état actuel a pu déjà exister à une époque très-ancienne, et, dans cet état, la grande île, les dunes de sables et le rocher le *Moine*, présentoient aux anciens navigateurs le nombre requis de trois îles ou îlots.

Sans doute, le Helgoland est aussi ce groupe

d'îles, vers lequel le vent du sud poussa la flotte de Germanicus sortie par la bouche de l'Ems ; les unes montroient des *rochers taillés à pic*, les autres étoient entourées de bas-fonds. « *Disjecit » naves in aperta Oceani, aut insulas* SAXIS » ABRUPTAS, *vel per* VADA OCCULTA *in- » festa*. Tac. Ann. II ». Cette phrase semble renfermer une peinture fidèle des îles qui font l'objet de ce mémoire.

---

# BULLETIN DES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## N° VII.

**Voyage de Découvertes aux Terres Australes**, *exécuté par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, pendant les années* 1800—1804; *publié par décret impérial*, et rédigé par M. *Péron;* l'atlas historique par MM. *Le Sueur* et *Petit*, sous la direction de M. *Milbert;* l'atlas géographique et hydrographique, par MM. *Boulanger* et *Freycinet* (1).

---

Quoiqu'il ne paroisse encore de ce grand ouvrage que le premier volume de la relation, et la partie de l'atlas qui y correspond, l'amitié dont nous honorent les rédacteurs, nous met en état de donner au public une idée générale et complète de ce monument immortel du courage des voyageurs français, et de la munificence impériale.

Il y a neuf ans que Napoléon, après avoir rétabli les affaires publiques et posé les premiers fondemens d'un gouvernement stable, exprima le noble desir de voir son règne marqué par l'achèvement de cette longue série de découvertes géographiques, qui nous ont fait connoître presque tous les

(1) Cet ouvrage se trouve à Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, N° 23, et au Bureau des Annales des Voyages, chez F. *Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, N° 10. Tome I, *in*-4°; prix, 72 f. pour Paris, et 80 f. *franco*, avec un superbe Atlas de 41 Planches gravées en taille-douce, dont 28 sont coloriées, et 3 Cartes Géographiques.

rivages du monde habitable. Sur la proposition de l'Institut, une expédition pour la Nouvelle-Hollande et les terres Australes, voisines de cette grande île, fut résolue ; on voulut connoître ces vastes contrées qui, par droit de première découverte, appartenoient aux alliés de la France, aux Hollandais et aux Espagnols, cette partie du monde, où les Carteret, les Wallis, les Cook, avoient eu ordre de chercher un nouveau Pérou pour les tyrans de l'Océan, et au sein de laquelle déjà une florissante colonie, établie à des frais énormes, annonçoit les prétentions et les espérances des Anglais. Pour achever la découverte de ces terres, pour vérifier les observations des navigateurs précédens, pour faire connoître tous les avantages physiques et politiques de ce nouveau monde, les plans les plus sages furent tracés, les instructions les plus lumineuses et les plus précises furent données ; on fit choix de géographes et de naturalistes remplis de zèle et de talent; on leur fournit des vaisseaux, des vivres, des instrumens, enfin, tout ce qui étoit nécessaire pour remplir leur glorieuse mission. Députés pacifiques d'une nation civilisée, vers des tribus sauvages, ils portoient à ces enfans abandonnés de la nature les dons les plus utiles. L'intérêt de la science, commun à tous les peuples européens, désarma les ennemis de la France ; l'Angleterre ouvrit à ces voyageurs un libre passage à travers de ses escadres.

Toutes les circonstances sembloient promettre à cette expédition les succès les plus brillans et les plus fructueux pour les sciences. Mais, hélas! l'esprit de petites intrigues personnelles, cet esprit malfaisant, né des anciennes discordes civiles de la France, accru sous l'influence des cours foibles et corrompues, devenu tout-puissant sous le régime de la prétendue liberté; cet esprit, qui retarde tant de choses utiles et grandes, s'étoit procuré un funeste as-

cendant dans le choix du commandant de l'expédition de découvertes aux terres Australes. Si l'on en croit les auteurs de cette relation, les intéressans voyageurs qui, à la voix de la gloire, s'étoient élancés dans une carrière périlleuse, s'y voyoient livrés à l'ineptie d'un chef qui négligeoit toutes ses instructions, heurtoit de front les obstacles qu'on lui avoit prescrit d'éviter, ne savoit profiter ni des vents ni des courans, empêchoit même les recherches qu'il devoit favoriser, et, pour comble du mal, immoloit à une sordide avarice ou à une imprévoyance coupable, la santé et la vie de tous ses compagnons.

On est effrayé de la peinture que le rédacteur de la relation de ce voyage trace des souffrances qu'il a partagées avec les autres membres de l'expédition, tantôt en luttant sur de frêles embarcations contre la fureur des élémens auxquels le chef les avoit abandonnés, tantôt en livrant un combat plus lent, mais plus funeste, à la faim, à la soif, aux maladies qui les assiégeoient. Tandis que le capitaine Cook fit le tour du monde sans perdre plus d'un seul homme, il n'est revenu que *quatre* individus, sans compter ceux qui abandonnèrent les vaisseaux à l'île de France, sur vingt-trois voyageurs savans, membres de l'expédition aux terres Australes.

Le public croyoit presque généralement que ce voyage ne produiroit aucun résultat pour les sciences, lorsqu'un rapport, fait à l'Institut, fit entrevoir que, grâces au zèle infatigable de MM. Péron, Leschenault, Lesueur, Bailly, Freycinet, Boullanger et quelques autres, la moisson des découvertes pour l'histoire naturelle et la géographie seroit infiniment plus abondante et plus intéressante que les circonstances ne le faisoient espérer, et même qu'elle surpasseroit de beaucoup celles qu'avoient produites les plus fameux voyages anglais. Bientôt, du milieu de ses camps et

des neiges de la Germanie, l'Empereur ordonna la publication d'un ouvrage qui conserveroit à la postérité les fruits de cette grande entreprise. Dans ce décret impérial, le nom du chef qui avoit si mal conduit l'expédition ne fut pas prononcé; il ne l'est pas non plus dans tout le cours de la relation.

Les fonds nécessaires pour l'impression et la gravure ont été fournis dans une telle abondance et avec tant d'exactitude; les ministres de l'intérieur et de la marine ont surveillé les travaux avec tant de zèle et de bienveillance; les individus employés dans la rédaction, ont mis, chacun dans sa partie, tant de patience et de talent, que nous osons prédire, sans craindre d'être démentis, que cet ouvrage figurera parmi les monumens les plus glorieux d'un règne si fécond en prodiges.

L'ensemble de ce travail comprendra, 1° la relation historique du voyage, par M. Péron, en 2 vol. in-4°. : nous en avons devant nous le premier volume, et nous savons que l'impression du second est très-avancée; 2° l'histoire des peuples des terres Australes, par le même rédacteur : cette partie fera une suite presque inséparable de la relation historique; 3° un atlas historique, dont la majeure partie a paru, et qui est dessiné par MM. Lesueur et Petit, gravé par MM. Née, Roger, Fortier et d'autres artistes du premier rang; 4° un atlas hydrographique et géographique, accompagné de mémoires explicatifs, par M. Freycinet : nous en avons vu quelques cartes levées et dressées avec un soin admirable, et qui, pour la richesse des détails et l'exactitude des méthodes employées, laissent loin derrière elles les meilleurs ouvrages des Anglais; 5° un recueil d'observations météorologiques, et d'autres relatives à la température de la mer; 6° la description scientifique de tous les objets d'his-

toire naturelle qui ont été rapportés de ce voyage. Cette dernière partie comprendra la zoologie par M. Péron, la botanique par M. Leschenault et la minéralogie par M. Bailly. On espère, avec raison, que le gouvernement se chargera des frais de cette sixième partie, comme il a fait pour les autres; car, encore que le nombre des amateurs soit assez grand pour que ces descriptions puissent facilement être publiées par souscription, il est cependant certain qu'on ne pourroit pas, dans un ouvrage dont le succès dépendroit du caprice des lecteurs et des libraires, mettre autant de détails scientifiques que dans un ouvrage dirigé uniquement par les lumières de nos savans, et élevé au-dessus de la sphère des spéculations mercantiles.

Il nous est impossible d'exposer, dans un seul article, tous les résultats importans de ce grand ouvrage; cependant nous croyons qu'en attendant les articles où nous suivrons nos voyageurs pas à pas, le public apprendra avec plaisir quels sont les principaux fruits de tant de travaux.

Les côtes orientale et méridionale de la terre Diemen ont été reconnues et levées dans le plus grand détail; les découvertes partielles et souvent mal connues des navigateurs anciens ont été liées ensemble, corrigées et achevées. On a découvert dans cette île, qui domine l'entrée du grand Océan Pacifique, plusieurs ports et canaux propres à devenir le siége de colonies florissantes. L'étendue de la terre Diemen a été augmentée de toute la prétendue *grande île Tasman* des navigateurs modernes; cette terre est une presqu'île. De même les îles de *Schouten* ont été reduites à une seule; les deux autres sont des presqu'îles, séparées par des isthmes bas et étroits. Nous donnerons une analyse détaillée de ces recherches importantes.

La question de savoir si la Nouvelle-Hollande étoit une seule masse de terres ou une réunion de grandes îles, a été décidée. La partie de la côte méridionale qui lie la terre de Nuyts à la Nouvelle-Galles méridionale, a été découverte et a reçu le nom de *Terre-Napoléon*. Cette vaste contrée présente deux grands golfes, celui dit de *Bonaparte* et celui qui a été honoré du nom de *Joséphine;* mais aucun de ces golfes n'ouvre l'entrée de cette mer Méditerranée qu'on s'étoit plu à supposer dans le centre de la Nouvelle-Hollande. Ces deux golfes sont séparés par la *presqu'île Cambacérès*. Devant l'embouchure du golfe Joséphine se trouve la grande île *Decrès*, la même qui, dans les premiers rapports sur ce voyage, porte le nom d'*île aux Kangourous*. Nos voyageurs ont prolongé toutes les côtes de la terre Napoléon; ils ont constaté que cette terre se joint à celle de *Pierre Nuyts*, et qu'il n'y a point de canal d'ouverture derrière les archipels de Saint-François et de Saint-Pierre.

La côte d'ouest et de nord-ouest, si redoutée des navigateurs, a également été examinée en détail; la baie des Chiens-Marins a été trouvée beaucoup plus étendue qu'elle ne paroît dans les anciennes cartes.

La rivière *Swan* a été remontée à vingt lieues par M. Bailly; mais ni cette rivière, ni aucune autre, ne conserve le caractère des grands fleuves dès qu'on y pénètre seulement de quelques lieues. On nous assure aussi que la rivière Guillaume, dans la *terre de Witt*, a été assez bien examinée pour qu'on puisse affirmer qu'elle n'est point l'embouchure d'un canal qui ouvriroit une route vers l'intérieur.

L'archipel *Bonaparte*, les îles *Lacépède* et *Forestier*, et une foule de récifs et de rochers, bordent ces rivages inhospitaliers, où de petites rivières salées s'écoulent à

travers des terrains pierreux et sablonneux; rien n'a indiqué une ouverture dans cette étendue de côtes. D'un autre côté, le capitaine Flinders a examiné de nouveau toute la côte orientale et le golfe de Carpentarie, sans pouvoir pénétrer nulle part dans l'intérieur du pays. Il semble donc décidé que la Nouvelle-Hollande est, du moins sur les côtes, un vaste désert, sans rivières ni détroits qui faciliteroient l'accès dans l'intérieur. Cependant, il y a même sur les côtes des espaces fertiles; la végétation est souvent magnifique; seulement, l'eau douce y est d'une rareté extrême. De quelque côté qu'on aborde cette grande île, ou, si l'on veut, ce continent, on reçoit l'impression d'un vent brûlant qui semble naître du centre de cette vaste terre, et se répandre également de tous les côtés. D'après ce phénomène, on seroit tenté de supposer l'intérieur de la Nouvelle-Hollande rempli de déserts sablonneux, semblables à ceux de Sahara en Afrique. Mais comment concilier cette chaleur et cette sécheresse avec l'extrême élévation des montagnes, qui, jusqu'à présent, ont bravé tous les efforts que les Anglais ont faits pour les franchir? C'est encore une grande question à résoudre.

Nous donnerons dans nos articles suivans les *principales longitudes et latitudes* de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Diemen.

Les parties de cette relation historique qui ne se rapportent pas directement à la Nouvelle Hollande, offrent encore beaucoup d'intérêt.

Quoique l'île de Timor ait été souvent mentionnée par les voyageurs, on peut regarder comme équivalant à une seconde découverte, les intéressantes recherches que nos voyageurs y ont faites : la description de cette île nous fournira matière à un article à part. Ici nous nous bor-

nons à indiquer la position géographique d'un de ses principaux points, observés par nos voyageurs. Le *fort de Coupang*, 10° 9′ 55″ latit. Sud, 121° 15′ 21″ long. Est de Paris.

Les rencontres que les voyageurs ont eues avec les sauvages de ces différens pays ont été racontées par M. Péron d'une manière extrêmement piquante et instructive. Ses expériences sur la force physique des individus des diverses races humaines détruisent l'idée qu'on avait de la prééminence des sauvages : sous ce rapport, le tableau qu'il tracera des colonies anglaises dans le second volume, excitera le plus vif intérêt dans le monde politique. Mais nous ne voulons pas anticiper ici ces parties généralement amusantes ou intéressantes de ses relations, parce que c'est justement de ces parties de l'ouvrage que nous devons composer nos articles suivans.

Nous terminerons donc cet aperçu en affirmant, d'après M. Cuvier, que tous les voyages anglais réunis n'ont pas produit un aussi grand nombre de découvertes en histoire naturelle. La botanique fera plus d'acquisitions qu'elle n'aurait pu l'espérer, après la perte de presque tous les botanistes de l'expédition. On croyoit même M. Leschenault mort; mais il est revenu à travers mille obstacles et mille périls. Il a rapporté une très-belle collection de plantes, d'insectes, de coquillages et d'objets de curiosité dans tous les genres. Grâce à son zèle, deux cents végétaux de la Nouvelle-Hollande sont naturalisés en France, ou du moins introduits dans les serres chaudes. La minéralogie de cette partie du monde ressemble beaucoup à celle du reste du globe; pourtant, M. Bailly nous apprendra beaucoup de choses intéressantes pour la géographie-physique. La zoologie forme la partie la plus brillante du voyage. La collection d'échantillons relatifs à cette branche monte à plus de cent mille

morceaux, et on croit qu'il s'y trouvera quelques milliers d'espèces nouvelles. Ce sont principalement de petits quadrupèdes, des amphibies, des zoophites et des mollusques. C'est surtout à ces deux dernières classes que se rapportent les plus belles découvertes de M. Péron, et les plus admirables dessins de son ami M. Lesueur.

Les gens de lettres qui déclament d'une manière si absurde contre ce qu'ils appellent l'*esprit de minuties*, c'est-à-dire, contre l'esprit essentiel de toute science solide, feront bien de jeter un coup d'œil sur les planches qui représentent les plus rares de ces animaux; peut-être ils sentiront combien la nature est grande dans les petites choses; peut-être ils permettront à la partie saine du public de croire qu'il n'y a pas d'études plus intéressantes, plus nobles, plus dignes de l'homme, que celles qui ont pour objet les merveilles qu'une main toute-puissante a semées sur toute la surface du globe, depuis les sommets des Alpes et des Andes, jusque dans l'abyme des mers et dans les entrailles de la terre.

---

## *Sur quelques nouveaux Voyages en Grèce.*

Il est bien difficile, pour un voyageur, de donner une idée générale des pays et des peuples qu'il a visités. Comment observer, comment juger cette foule d'objets qui passent rapidement sous ses yeux? Pour observer, il faut du temps, il faut des recherches; pour juger, il faut du calme et des études. Or, le voyageur, quels que soient ses moyens, sa fortune, son zèle, est toujours trop pressé pour pouvoir examiner à fond toutes les matières qui doivent être traitées dans le tableau général d'un pays. Je voudrois que les voyageurs modernes, persuadés de cette vérité, se missent au niveau de leur siècle, en ne donnant, dans leurs relations, d'autres *observations* que celles

qu'ils auront *réellement* faites, ni d'autres *réflexions* que celles qui découlent nécessairement de leurs observations.

C'est en suivant ces principes que l'anglais *Chandler* nous a donné un excellent ouvrage sur la Grèce et l'Asie mineure (1), ouvrage qui, *vingt ans après qu'il fut connu* dans toute l'Europe savante, a enfin été traduit en français. Heureusement ce retard, dû à la prédilection des libraires français pour tout ce qui est frivole et futile, nous a valu les savantes notes dont MM. *Servois* et *Barbié du Bocage* ont enrichi la traduction française. Les nombreuses découvertes de M. *Chandler* sont sans doute déjà connues de la plupart de ceux que ces matières intéressent; nous croyons cependant devoir rappeler au souvenir de nos lecteurs un ouvrage dont la plupart des journalistes français n'ont pas assez indiqué le mérite.

Le docteur *Pouqueville*, a trouvé plus de grâce devant ces *risibles tribunaux*, qui, à Paris, exercent une critique aussi bruyante qu'inutile. C'est que ce voyageur avoit semé sa relation de détails piquans, quoique souvent très-superficiels, sur les mœurs et les usages des Grecs, des Albanois et des Turcs. La meilleure partie de son ouvrage est celle où il retrace le climat, les productions et la culture de la Morée.

Pour compléter ce tableau vraiment intéressant et instructif, il faut consulter le Voyage de M. Xavier Scrofani, sicilien, envoyé par l'ancien gouvernement vénitien pour examiner l'état du commerce dans les îles Ioniennes et dans la Grèce méridionale. Ce voyageur spirituel, instruit, un peu enthousiaste, s'exprime sur les Grecs modernes avec moins de ménagement que Bartholdy: « Ils » n'ont conservé de leurs pères que la vanité, la souplesse » et la mauvaise foi. (Tom. 1, pag. 108.) Ils haïssent toute » application qui n'a point de rapport au commerce et au » gain. Ils sont aussi jaloux que leurs femmes sont co- » quettes. (Tom. 2, pag. 61.) En général ce peuple est » courbé sous la superstition. (*Ibid.*, pag. 48.)

Selon Scrofani, le sol et le climat de la Morée en feroient de nouveau le séjour de l'abondance, du commerce et des arts, si un gouvernement réparateur y rétablissoit l'ordre social, successivement troublé et anéanti par les irruptions des Turcs, des Russes et des Albanois. Les cul-

(1) Ce voyage se trouve chez *Arthus-Bertrand*, et au bureau de ces *Annales*, chez F. *Buisson, Libraire, rue Gilles-Cœur*, n° 10.

tivateurs grecs ne sont point paresseux, mais ils sont attachés à une mauvaise routine. Les impositions levées par les Turcs ne sont pas onéreuses par leur quotité, mais seulement par la manière arbitraire dont elles sont perçues. Enfin, les riches productions de la péninsule, ses blés, ses fromages, ses bœufs, ses huiles, ses raisins de Corinthe, ses vins, ses soies et cotons, sont, ou de la meilleure qualité, ou susceptibles de le devenir.

M. Pouqueville confirme en général tout ce que Scrofani dit sur la fertilité naturelle de cette péninsule, sur la beauté de son climat et sur les facilités qu'un établissement européen y trouveroit. La partie centrale de la Morée, l'ancienne Arcadie, est encore une contrée tout-à-fait pastorale : c'est là qu'une colonie européenne trouveroit une température analogue à celle de la Toscane ou de la Lombardie.

Les badauds de Paris, et l'on peut ajouter ceux de l'Europe, ont été attrapés d'une manière singulière par l'obscur éditeur du prétendu *Voyage chez les Magnotes*, publié au nom de MM. Dimo et Nicolo Stéphanopoli; ces deux Grecs ne sont que des prête-noms, et toute la relation est un tissu de contes, compilés d'après quelques récits vagues qu'on les avoit engagé à faire verbalement sur leur séjour à Magne, qui, selon des témoignages authentiques et respectables, n'a duré que très-peu de jours.

Il vient de paroître deux nouveaux ouvrages sur la Grèce, savoir :

*Voyage en Grèce*, etc., par *Bartholdy*, traduit de l'allemand par M. *A. d. C.*, 2 vol. in-8°, chez Dentu, avec une jolie carte par M. *Lapie*.

*Lettres sur la Morée et les îles Hydra, Cérigo et Zante*, par M. *Castellan*, 1 vol. in-8°, chez Agasse, avec deux plans et beaucoup de vues, dessinés et gravés par l'auteur.

Le premier de ces ouvrages est remarquable par les efforts que fait l'auteur pour représenter les Grecs comme une nation absolument dégénérée, et qui manque de ressort pour se relever. Les Turcs, au contraire, sont justifiés par ce voyageur sur plusieurs points. Ces jugemens de M. Bartholdy, malheureusement conformes à ceux de tant d'autres voyageurs, ont excité une grande rumeur parmi les Grecs instruits et patriotes qui se trouvent à Paris. Un Athénien, M. *Kodrika*, vient d'insérer, dans le Magasin encyclopédique (1), des *observations* dirigées

(1) Journal très-savant, rédigé par M. Millin.

contre M. Bartholdy. Il commence par s'étonner qu'un homme arrive *du fond de l'Allemagne* pour nous faire connoître la Grèce, visitée par tant de voyageurs. Cette impertinence, singulièrement déplacée dans un journal fait en grande partie par des Allemands, ou d'après des matériaux allemands, me fit concevoir une idée peu favorable de M. Kodrika. Je trouvai plus loin une autre observation vraiment puérile. M. Kodrika assure que Bartholdy ne sait pas un mot de grec moderne, parce qu'il écrit *Agojati* au lieu de *Agogiati* ! ! !

Pourtant la justice exige que nous déclarions que, parmi les observations de M. Kodrika, il y en a qui renferment d'excellentes réponses aux accusations dirigées contre les Grecs modernes, non seulement par Bartholdy, mais par Tournefort, Wheler, Villoison, Scrofani et tant d'autres voyageurs. Nous en donnerons l'extrait dans un cahier suivant.

La partie positive et scientifique de la relation mérite beaucoup d'attention. Nous reviendrons une autre fois sur quelques-unes des observations les plus importantes qu'a faites M. *Bartholdy*.

Les *Lettres* de M. *Castellan* donnent, au premier abord, une idée favorable de la justesse d'esprit qui distingue ce voyageur. Il ne prononce aucun jugement général, il ne parle que de ce qu'il a vu. Quoique les circonstances n'aient pas permis à M. Castellan de pénétrer dans tous les recoins mal connus de la péninsule, cet habile voyageur n'en a pas moins fait une riche moisson d'observations nouvelles; il nous trace un portrait intéressant de cette peuplade courageuse, qui a su se soustraire presque entièrement au joug des Turcs, et qui fait fleurir le commerce et les arts, au milieu des arides rochers de l'île d'Hydra; il décrit les constructions antiques par polygones irréguliers qui se trouvent près de Napoli de Malvoisie, et dont plusieurs érudits font honneur aux Cyclopes. Notre voyageur, qui se sert de ses deux yeux, au risque de déplaire à nos Cyclopes académiques, remarque avec raison que ce genre de construction paroît indiqué par la nature même des roches graniliques (et il auroit pu ajouter basaltiques), lesquelles se fendent ordinairement en prismes irréguliers, semblables à ceux qui entrent dans les constructions dites cyclopéennes. Les positions géographiques de Minoa et d'Epidaurus-Limera, ainsi que celles du port Scanée et du temple de la Vénus-Uranie dans l'île de

Cérigo, ont été en partie confirmées, en partie corrigées par notre voyageur, et M. Barbié du Bocage a joint à son texte des notes et des plans topographiques dignes de sa réputation.

Le port de Navarin a également attiré l'attention de M. Castellan; il croit que Navarin est l'ancienne Pylos, et cette opinion, appuyée par un passage de Thucydide, mérite au moins d'être sérieusement discutée. Les vues de Coron, plus exactes que celles qu'on avoit gravées jusqu'à présent, les dessins du costume des habitans de Zante et de Cérigo, d'un chantre grec ambulant, image des anciens Rhapsodes, des Moraïtes nomades, et plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer, donnent à l'ouvrage de M. Castellan une agréable variété. Embarrassés du choix à faire parmi les nombreux morceaux descriptifs qui auroient mérité d'être analysés, nous nous bornons à dérober ici à M. Castellan quelques traits du charmant tableau qu'il a tracé des Moraïtes nomades, ces représentans modernes des anciens pasteurs d'Arcadie.

« Nous avons visité plusieurs grottes qui se trouvent » dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée; » elles servent d'habitation à des bergers et à leurs trou» peaux qui y passent la nuit, et qu'ils mènent dès le » matin aux pâturages des montagnes supérieures. Ces » bergers sont tels qu'ils sont dépeints dans les Idylles de » Théocrite, ou comme on les voit représentés sur les » bas-reliefs grecs. Ils ont conservé le costume antique » dans sa première simplicité. La douceur du climat leur » permet d'aller presque nus; une simple chemisette de » coton (l'ancien *chiton*), qui leur tombe seulement jus» qu'au-dessus du genou, assujettie autour du corps par » une ceinture grossière, forme tout leur habillement. » Les habitans des montagnes plus élevées portent des » peaux de leurs agneaux, taillées de la même manière. » Dans l'été, ils mettent le poil en-dehors, et dans l'hiver » ils le tournent vers la peau. Une toile blanche, roulée » autour de leur tête, les met à l'abri de l'ardeur du » soleil. Leur chaussure consiste en un morceau de cuir » qui garantit leurs pieds; elle est attachée par des bande» lettes, comme l'ancien brodequin. »

Entrons maintenant avec M. Castellan dans la caverne de ces modernes Polyphèmes, et nous y trouverons encore un des tableaux de Théocrite.

« Les grottes où les Moraïtes se retirent, ne sont fermées

» que par des amas de pierres, ou simplement de haies, de
» ronces sèches, qui suffisent pour empêcher les trou-
» peaux de s'échapper pendant la nuit. L'une de ces
» *grottes* se trouve au fond de la rade : l'ouverture, à
» mi-côte des rochers, est peu apparente; elle est ha-
» *bitée* par plusieurs familles de pasteurs. Ils en étoient
» sortis avec leurs troupeaux lorsque nous y avons péné-
» tré; il étoit cependant resté à l'entrée une foule de
» jeunes agneaux, gardés par des chiens; des chevreaux
» grimpoient sur les rochers les plus escarpés, où ils brou-
» toient des herbes aromatiques et de jeunes branches de
» lentisque. »

Je m'arrête pour faire observer au lecteur que ces lentisques, ainsi que les *cistus ladanifera*, les uns et les autres, très communs en Grèce, sont les *gras buissons*, les *pinguia dumeta* dont parle Virgile au commencement des Géorgiques :

*Cui* pinguia *Ceæ*
*Tercentum nivei tondent* dumeta *juvenci.*

Une résine embaumée découle de ces arbrisseaux : souvent elle s'attache au poil des animaux qui en broutent le feuillage gras et succulent. Les *pinguia dumeta* ne doivent donc pas être rendus par de *verts buissons*, ce qui est commun et insignifiant; ni par l'*aubépine en fleur*, ce qui est une image étrangère au pays dont parle le poète (1). Mais revenons à nos Moraïtes nomades :

« Nous n'avons pas pénétré, dit M. Castellan, dans
» plusieurs ouvertures étroites ou profondes, où leurs
» femmes s'étoient peut-être retirées à notre approche;
» et nous nous sommes contentés de visiter leur mobilier,
» qui consistoit en nattes de feuilles de palmier, et en
» couvertures de poil de chèvre, qu'ils tissent eux-mêmes
» et qui leur servent de lit. Des vases de terre pour pré-
» parer leurs alimens, étoient auprès du foyer, ainsi que
» des vases de bois propres à recueillir le lait de leurs trou-
» peaux, et des paniers pour leurs fromages. Nous n'avons
» rien dérangé, et nous nous sommes retirés après avoir
» contenté notre curiosité, leur laissant quelques petites
» monnaies turques pour les engager à la confiance; ce qui
» nous a réussi : car depuis ils sont venus régulièrement,
» tous les matins, à notre bord, nous apporter du lait,
» des fromages, etc. »

Dans une autre partie de la Morée, notre voyageur a vu

(1) Comparez les traductions de MM. *Delille* et *Cournand*.

un campement de pasteurs, dont la description rappelle ce passage de la neuvième idylle de Théocrite,

*Enti de moi par ydor psychron stibas*, etc.

« Près des eaux fraîches, j'ai une couche où sont éten-» dues les peaux de ces moutons qu'un violent coup de » vent précipita dans la mer du haut d'un promontoire » qui me servoit de guérite. C'est là que je brave les cha-» leurs de l'été, etc. »

Le texte grec peint ce promontoire par un seul mot, *skopia;* et, en jetant les yeux sur la neuvième planche de l'ouvrage de M. Castellan, on conçoit facilement toute la scène décrite par le poëte. On y voit aussi une cabane ouverte aux vents, mais garantie des ardeurs du soleil, et dont le milieu est occupé par un second plancher en branches d'arbres, recouvertes de feuillage et de peaux de mouton. C'est là le lit du berger.

Dans une excursion malheureusement trop courte que M. Castellan fit dans l'ancienne Arcadie, il y trouva ces paysages romantiques, éternel objet de la poésie pastorale; il y vit encore les formes athlétiques, et (ce qui nous étonne) les cheveux blonds des anciens Grecs.

M. Castellan a eu la bonté de nous apprendre qu'il avoit encore trouvé des hommes de grande taille à chevelure blonde dans quelques autres endroits de la Grèce, et M. Stamati Bulgari, de Corfou, nous assure que dans son île natale on voit plusieurs individus blonds.

Ainsi, l'ancienne race blonde de Thessalie et de Béotie, dont parlent plusieurs écrivains anciens, cette race dans laquelle Homère place son Achille et son Ménélas, ne seroit donc pas éteinte? Comme cette différence de teint et de cheveux peut jeter du jour sur cette fameuse question de l'origine des Grecs ou Hellènes et des Pelasges, il est à désirer que désormais les voyageurs y fixent leur attention.

Il semble résulter des observations de notre voyageur que tous les reproches de bassesse, d'avarice, de perfidie et de vanité, adressés aux Grecs modernes par Tournefort, Villoison, Bartholdy, Scrofani et autres, ne doivent leur origine qu'à la conduite de quelques individus, habitans des villes, et corrompus tant par l'oppression dans laquelle les Musulmans les retiennent, que par leurs fréquentes communications avec les marins européens. Du moins M. Castellan paroît croire que les habitans de l'in-

térieur de la Grèce, sous des vêtemens de sauvages, conservent encore le germe des grandes qualités qui font admirer leurs ancêtres. Dans les villes, au contraire, M. Castellan paroît avoir rencontré quelques-uns de ceux qui ont servi de modèles aux détracteurs de la Grèce moderne. Il a même tracé une scène fort plaisante qu'il eut à Navarin avec un Grec décoré d'un titre : cet individu reçut d'abord M. Castellan et les autres François de sa société avec une morgue et une insolence plus que turque ; mais ayant su qui étoient ces étrangers, il passa subitement à des démonstrations d'une crainte servile et d'une humilité excessive.

Je pense que, dans un pays aussi varié que la Grèce l'est sous les rapports du sol et du climat, il a dû régner de tout temps une grande variété entre les caractères de chaque petite nation. Les spirituels Athéniens étoient *voisins* du stupide habitant de la Béotie ; l'austère Sparte et la voluptueuse Corinthe étoient renfermées dans la même péninsule. De cette variété de caractères résultent aussi les préjugés d'une peuplade contre l'autre, les plaisanteries, les anecdotes, les calomnies pour ainsi dire *provinciales*. Les insulaires de l'Archipel grec ont de tout temps eu soin de dire du mal les uns des autres. Les anciens auteurs en fourniront des exemples sans nombre. Il est possible que les voyageurs en Grèce se soient souvent rendus les échos de ces opinions populaires, comme il est quelquefois arrivé à des Anglais de prendre à la lettre les reproches que les Normands, les Champenois et les Gascons s'adressent mutuellement.

C'est par de semblables distinctions et explications qu'il convient de rectifier les relations trop désavantageuses que les voyageurs ont données de la Grèce ; car si l'on se bornoit à citer ceux qui ont parlé plus favorablement, leur nombre ne se trouveroit guère considérable. Quant aux Turcs, M. Castellan nous donne une idée effrayante de la tyrannie qu'ils exercent. D'un autre côté, il nous dépeint quelques scènes où brillent l'hospitalité, la générosité, et même la sensibilité de ce peuple singulier. La discussion qu'exigeroit cette question, dépasseroit les bornes de cet article.

Nous terminerons cet aperçu par l'annonce provisoire d'un ouvrage allemand sur la Grèce, qui nous semble écrit avec toute la chaleur et toute l'imagination de Savary, et qui n'est pas dépourvu d'intérêt scientifique. En voici le titre :

*Gemæhlde des griechischen Archipelagus*, c'est-à-dire tableau de l'Archipel grec, par M. *Murhard*, ci-devant rédacteur du journal : *Constantinople et Pétersbourg*, aujourd'hui du *Moniteur Westphalien.*

Certes, M. Kodrika sera bien content de voir arriver cet ouvrage *du fond de l'Allemagne* : car M. Murhard est l'apologiste zélé des Grecs; c'est dommage que la prétention de donner un tableau complet l'ait engagé à entremêler ses propres observations d'une foule de morceaux compilés dans d'autres relations.

M. Stamati Bulgari que nous avons déjà cité, nous a fourni quelques notes intéressantes, relatives aux mœurs et usages de la Grèce. Nous en ferons usage incessamment.

---

## *Ouvrages et Cartes Géographiques relatifs au Royaume de Bavière, publiés en 1807.*

M. *Hœck*, très-connu en France par ses médiocres *tableaux statistiques de l'Allemagne*, traduits par M. Duquesnoy, a publié à Nuremberg une *Statistique du royaume de Bavière.* Cet ouvrage ne consiste qu'en tableaux hérissés de chiffres, il forme un cahier *in*-4° de 26 pages; mais il faut être juste, il faut avouer que l'auteur a rempli son but, qui étoit de donner un simple aperçu autant que les matériaux existans le lui rendoient possible. Les tableaux relatifs à la Bavière proprement dite, au Haut-Palatinat, au Tyrol et au Vorarlberg, sont intéressans; l'auteur y a mis à profit les recherches de M. *Hazzi* et de M. *Seyffert.* Les articles Bamberg, Anspach, Souabe, sont extrêmement incomplets. Voici ce que dit l'auteur sur l'étendue et la population de toute la monarchie :

| | | |
|---|---|---|
| Duché de *Bavière*... | 520 mille car.... | 878,237 hab. |
| *Haut-Palatinat*.... | 141........... | 244,110 |
| Duché de *Neubourg.* | 78 ½......... | 158,717 |
| Provinces de *Souabe.* | 163........... | 389,350 |
| *Tyrol*............. | 443 ½.......... | 618,893 |
| *Vorarlberg*........ | 49 ½.......... | 90,229 |
| *Bamberg*.......... | 68 ¾.......... | 195,000 |
| *Ansbach*, avec *Rothenbourg, Eichstædt*, etc....... | 69 ⅛.......... | 305,000 |
| *Nuremberg* et territ. | 20........... | 80,000 |
| | | 2,959,536 |

| | | |
|---|---|---|
| *Ci-contre* | | 2,959,536 |
| Pays soumis à la souveraineté du roi de Bavière | 41 | 182,100 |
| TOTAL | 1595 mille car. | 3,141,636 hab. |

Notre auteur porte les revenus à 17 millions de florins, au lieu de 20 que donnent d'autres écrivains. Dans le tableau des dépenses, on remarque avec étonnement 1,650,000 florins pour la cour et les apanages, tandis que l'armée, évaluée seulement à 21,000 hommes, n'y est portée que pour 3,400,000 florins; mais il est probable que l'armée est au moins deux fois plus forte.

— M. *Hazzi* a publié la deuxième partie du quatrième volume de ses *éclairçissemens statistiques* sur la Bavière.

— M. *Westenrieder* a donné le huitième volume de ses *matériaux pour l'histoire, la géographie et la statistique de la patrie.*

— Il a paru un *aperçu historique et topographique du Tyrol,* par M. *Wolf.* Tous ces livres ont paru à Munich.

—Le baron *de Peida* et M. *Dingles* publient à Augsbourg un recueil intitulé: *Connaissance de la patrie bavaroise.*

— M. *Adrien de Riedl* continue son excellent *Atlas hydrographique* de la Bavière. Il en avoit déjà donné l'*Atlas routier.* Le gouvernement bavarois protége et encourage cet habile géographe. Parmi les feuilles qui composent la deuxième livraison de l'Atlas hydrographique, on remarque les plans du *lac de Chiem* et de celui d'*Ammer.* Le premier a 27,248 arpens bavarois d'étendue, 40,430 pieds de long, et 480 pieds pour sa plus grande profondeur. L'autre occupe un espace de 13,292 arpens; sa longueur est de 54,500 pieds, et sa plus grande profondeur de 269 pieds.

M. le major *Hammer* a publié deux cartes nouvelles, l'une de la principauté de Bamberg, l'autre de celle d'Eichstedt; elles sont levées sur les lieux avec beaucoup de soins, et en général bien exécutées. Toutes les rivières d'Eichstedt sont levées entre des rivages élevés, qui semblent former des collines, et qui ne sont que les escarpemens des ravins du plateau où coulent les eaux.

Nous donnerons bientôt un nouveau tableau du Tyrol, pour lequel nous profiterons entre autres du voyage de M. le chevalier *de Bray*, annoncé avec de justes éloges dans un de nos cahiers précédens.

## *La Prise de Possession de la Pologne a été la ruine de la Prusse. (Extrait du Journal allemand :* les Nouveaux Tisons. )

« Frédéric II non seulement consolida cet État fondé par le grand électeur, et organisé par Frédéric I, mais encore en y réunissant la Silésie, le tira de la classe de puissance secondaire pour l'élever au premier rang; il acquit ensuite la Prusse occidentale, et projeta le premier partage de la Pologne, pour contenter la Russie, prévenir une guerre entre cette puissance et l'Autriche, et empêcher enfin la ruine de l'Empire Ottoman, comme il l'a dit lui même dans les écrits qu'il a laissés. On lui a fortement reproché cette mesure dans les derniers temps; on a représenté ce partage comme la première cause qui ait rompu l'équilibre de l'Europe, ce qui cependant n'est rien moins que prouvé. »

» Frédéric connoissoit trop bien le dessein qu'avoit la Russie de s'étendre vers le Midi; dessein déjà formé par Pierre I, ensuite adopté par tous ses successeurs, et enfin réalisé en partie par l'impératrice Catherine II. »

» Il y a long-temps que les Turcs seroient chassés de l'Europe, et que le passage des Dardanelles seroit libre, si l'Angleterre n'avoit pas retenu le bras du géant russe qui auroit ouvert la porte de communication entre la mer Noire et la Méditerranée, et établi des relations commerciales actives entre les principaux ports de ces deux mers. La Prusse ne pouvoit pas voir avec tranquillité cet agrandissement de la Russie. Elle pensa donc qu'une bonne portion de la Pologne étoit plus propre que la Grèce à satisfaire, pour le moment, le besoin d'agrandissement que ressentoit l'impératrice Catherine (1). L'exécution de cette idée politique étoit d'autant plus facile, qu'il en devoit résulter de grands avantages pour la Prusse, en donnant à ses provinces un arrondissement qu'elles n'avoient pas auparavant, et en lui acquérant la navigation de la Vistule qui mit en son pouvoir *le commerce de toutes les productions de la Pologne.* »

(1) Il restera cependant toujours douteux si l'agrandissement de la Russie dans ces contrées auroit été aussi nuisible à la Prusse que celui qu'elle obtint en Pologne, et il n'est pas encore décidé si les plans austro-russes auroient pu être exécutés en entier dans la Turquie, car la France, l'Angleterre et toutes les puissances avoient intérêt de l'empêcher, et s'y seroient peut-être effectivement opposées. (*N. d. R.*)

»La Pologne devint une *colonie* pour les provinces frontières de la Prusse, et de même que la Martinique fournit le café à la mère-patrie, de même la Prusse reçut de la Pologne du blé, des laines, des bestiaux, des peaux, du suif, etc. Le tout pour le prix le plus modique, puisque, en fermant la navigation de la Vistule, elle pouvoit à son gré vivifier ou anéantir ce commerce. »

» Frédéric ne fondoit point son administration sur les principes phisiocratiques, mais sur les véritables principes de Colbert; il avoit établi des magasins de blé, tant militaires que provinciaux, au moyen desquels il dirigeoit les prix et entretenoit ses armées à peu de frais. Il reçut de la Pologne assez de grains et de matières brutes pour ses manufactures. S'il n'eût été arrêté par ces avantages, il eût peut-être déjà, en 1772, voté pour l'entière dissolution du royaume de Pologne; et à cette époque qui auroit pu arrêter ces trois puissances dans l'exécution de ce projet qui s'est réalisé vingt ans plus tard? — Mais Frédéric avait très-bien calculé que la richesse nationale de la Pologne, et la portion qu'il pourroit y avoir à prétendre comme prince, égaleroit tout au plus les dépenses que nécessiteroit l'administration d'un pays aussi inculte, tandis qu'il auroit en même temps perdu les bénéfices positifs d'une *colonie* qui étoit à la proximité de ses états, et où le défaut d'une bonne législation multiplioit les occasions d'y gagner quelque chose. »

» Voilà la raison pour laquelle Frédéric n'auroit jamais consenti à un partage entier de ce royaume, partage auquel son successeur s'est laissé entraîner avec tant d'irréflexion : qu'a-t-il gagné? Un pays divisé en mille petits états feudataires, où le peuple ne fait que végéter comme un *instrument vivant* d'agriculture, nourri comme le bœuf à la crèche, et conduit au travail à coups de fouet; enfin, un pays où l'on a étouffé tout amour des arts, et toute disposition au développement des esprits. »

» Il a acquis des soldats qui, dans chaque guerre avec la Russie ou la France, abandonnent leurs drapeaux, et des *sujets* qui rompront le serment de fidélité qu'on leur a arraché pour se lever en masse. »

» La Prusse a rapproché ses frontières de celles de la Russie et de l'Autriche sans pouvoir les fortifier; elle a perdu tous les avantages qu'elle trouvoit à fermer la navigation de la Vistule. Depuis ce moment toutes ses manufactures sont tombées en décadence, avec elles les

villes et la classe industrieuse de sa population; toutes ses productions *de première nécessité* sont plus rares, et par conséquent l'entretien des armées plus dispendieux. La Prusse n'a donc gagné qu'un espace vide qu'elle n'avoit pas assez de force pour vivifier et rendre productif.

Ainsi *la Pologne est le tombeau de la Prusse.* Pour rendre plus sensible cette vérité, je vais ajouter ici le détail des revenus de ces provinces nouvellement acquises.

| | Ecus de Prusse. |
|---|---|
| Recette de la Prusse méridionale en 1800. | 2,582,541 |
| Dépenses, y compris la dépense militaire. | 2,903,553 |
| DÉFICIT DE LA RECETTE......... | 321,012 |
| Recette de la Prusse orientale en 1796... | 1,059,483 |
| Dépenses y compris les dépenses militaires.............................. | 2,005,851 |
| EXCÉDANT DE LA RECETTE...... | 53,622. |

Depuis cette époque il est possible que les revenus aient assez augmenté pour couvrir les dépenses.

---

## *Positions Géographiques des principaux lieux de l'Égypte.*

Le magnifique travail sur l'Egypte que doit publier la Commission des Savans qui ont suivi dans ce pays le *Héros du dix-neuvième siècle*, excite un si vif intérêt parmi tous ceux qui s'occupent des sciences géographiques, que nous n'avons pas pu résister à la tentation d'imprimer ici une liste de longitudes et de latitudes, prises sur la carte d'*Egypte* que doit accompagner cet ouvrage.

*Note.* La partie de cette carte qui comprend l'Egypte et les côtes d'une partie de la Syrie, est une réduction de celle dressée au dépôt général de la guerre, par M. *Jacotin*, chef de bureau topographique de l'armée d'Orient, membre de l'Institut d'Egypte, d'après les observations astronomiques de M. Nouet, membre de l'Institut d'Egypte, et les levées et les reconnoissances faites par messieurs les ingénieurs des corps impériaux du génie et des ponts et chaussées, et par messieurs les ingénieurs géographes attachés à l'armée d'Orient. On s'est servi, pour les autres parties, des meilleures cartes et des auteurs tant anciens que modernes, qui ont écrit sur l'Egypte et qui l'ont parcourue.

## TABLEAU ALPHABÉTIQUE

*Des Lieux déterminés astronomiquement et rapportés à la Méridienne de la Grande Pyramide de Giseh et à sa Perpendiculaire, d'après le rapport des Axes de la Terre de 333 à 334.*

| NOMS DES POINTS. | LONGITUDE DU MÉRIDIEN DE PARIS. en Temps. (h) | (m) | (s) | en Degrés. (°) | (′) | (″) | LATITUDE NORD. (°) | (′) | (″) |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Aboû-el Chéick (*Santon*)..... | 1 | 58 | 8,1 | 29° | 32′ | 1″ | 30° | 31′ | 10 |
| Alexandrie (*Phare*).......... | 1 | 50 | 22,0 | 27 | 35 | 30 | 31 | 13 | 5 |
| Antinoé (*Ruines*)............ | 1 | 54 | 20 9 | 28 | 55 | 14 | 27 | 48 | 15 |
| Belbeis (*au Camp*) .......... | 1 | 56 | 51,5 | 29 | 12 | 53 | 30 | 24 | 49 |
| Benisoûif.................. | 1 | 55 | 31,0 | 28 | 52 | 45 | 29 | 8 | 28 |
| Caire (le) (*Maison de l'Institut*). | 1 | 55 | 54,0 | 28 | 58 | 30 | 30 | 2 | 21 |
| Damiette................... | 1 | 57 | 59,0 | 29 | 29 | 45 | 31 | 25 | 0 |
| Denderah (*Temple*).......... | 2 | 1 | 22,8 | 30 | 20 | 42 | 26 | 8 | 36 |
| Dibeh (*Bouches du lac Menzelé*) | 1 | 59 | 11,0 | 29 | 47 | 45 | 31 | 21 | 24 |
| Edfou (*Ville et Temple*)...... | 2 | 2 | 14,3 | 30 | 33 | 34 | 24 | 58 | 43 |
| Esneh (*Ville et Temple*)...... | 2 | 0 | 57,7 | 30 | 14 | 41 | 25 | 17 | 8 |
| Girgéh (*Ville*).............. | 1 | 58 | 21,8 | 29 | 35 | 27 | 26 | 20 | 3 |
| Hou....................... | 2 | 0 | 3,8 | 30 | 0 | 57 | 26 | 11 | 20 |
| Isle de Philæ ............... | 2 | 2 | 17,1 | 30 | 34 | 16 | 24 | 1 | 34 |
| Karnac (*Ruines de Thèbes*)... | 2 | 1 | 22,3 | 30 | 19 | 34 | 25 | 42 | 57 |
| Koum Ombos (*Temple*)...... | 2 | 2 | 36,6 | 30 | 39 | 9 | 24 | 27 | 17 |
| Luxor (*Ruines de Thèbes*).... | 2 | 1 | 18,5 | 30 | 19 | 38 | 25 | 41 | 57 |
| Mencît..................... | 1 | 53 | 57,5 | 28 | 29 | 22 | 28 | 5 | 28 |
| Pyramide de Giséh (*Grande*).. | 1 | 55 | 28,1 | 28 | 52 | 2 | 29 | 59 | 6 |
| Gâoû et Kebir (*Temple*)...... | 1 | 56 | 47,6 | 29 | 11 | 54 | 26 | 53 | 33 |
| Queneh (*Ville*).............. | 2 | 1 | 40,0 | 30 | 25 | 0 | 26 | 9 | 36 |
| Rosette (*Minaret du Nord*)... | 1 | 52 | 34,3 | 28 | 8 | 35 | 31 | 24 | 34 |
| Salhiéh (*Fort*)............... | 1 | 58 | 40,0 | 29 | 40 | 0 | 30 | 47 | 30 |
| Suez (*Port*)................. | 2 | 1 | 2,3 | 30 | 15 | 45 | 29 | 58 | 37 |
| Syene (*Ville*). .............. | 2 | 2 | 19,2 | 30 | 34 | 49 | 24 | 55 | 23 |
| Siout (*Ville*)............... | 1 | 55 | 36,1 | 28 | 54 | 1 | 27 | 10 | 14 |
| Tour d'Aboukir............. | 1 | 51 | 8,1 | 27 | 47 | 1 | 31 | 19 | 44 |
| Tour des Janissaires (*au Caire*). | 1 | 55 | 58,9 | 28 | 59 | 43 | 30 | 2 | 8 |
| Gaza (*Ville de Syrie*)........ | 2 | 9 | 39,8 | 32 | 24 | 58 | 31 | 27 | 34 |
| Jérusalem (*Idem*). ........ | 2 | 12 | 45,9 | 33 | 11 | 29 | 31 | 46 | 34 |
| Jaffa . . . . . . . . . . . . . . . | 2 | 10 | 59,0 | 32 | 44 | 46 | 32 | 3 | 22 |
| Carmel (*Couvent de Syrie*) . . | 2 | 11 | 52,7 | 32 | 58 | 10 | 32 | 50 | [illegible] |
| Acre (*Ville de Syrie*). . . . . . | 2 | 12 | 15,7 | 33 | 3 | 55 | 32 | 55 | 10 |
| Cosseïr (*Port sur la Mer Rouge*) | 2 | 6 | 57,0 | 31 | 44 | 15 | 26 | 7 | 51 |

*Bibliothèque universelle des Voyages*, ou *Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés, tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays et dans leur série chronologique, avec des Extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des Jugemens motivés sur les Relations anciennes qui ont le plus de célébrité; par M. G. Boucher de la Richarderie, ex-Juge en la Cour de Cassation, Membre de la Société française et de l'Afrique intérieure*, 6 *volumes grand in*-8°. *Chez Treuttel et Wurtz*, et chez *Buisson*, lib., *rue Gilles-Cœur*, n° 10.

Depuis long-temps la partie éclairée du public se plaignoit de l'ignorance des traducteurs et des compilateurs français, surtout en fait d'histoire et de géographie; on étoit justement étonné de voir qu'à Paris, dans la capitale du monde civilisé, les meilleures relations historiques étrangères étoient souvent absolument inconnues, tandis qu'on prodiguoit les honneurs de la traduction aux productions les plus frivoles, comme par exemple les Lettres d'Adam sur la Silésie; les savans dans toute l'Europe se demandoient comment il étoit possible que les compatriotes d'un Danville et d'un Desbrosses se contentassent de rapsodies, comme l'abrégé des voyages par La Harpe, ou la géographie de Guthrie.

L'ignorance historique et géographique qui a régné en France, et qui en partie y règne encore, tire son origine de l'orgueil littéraire de la nation française qui considère avec dédain les autres langues modernes, moins riches en chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie, mais qui n'en sont pas moins les dépôts d'une foule de connoissances aussi nécessaires que variées, depuis que toutes les nations civilisées ont préféré dans leurs écrits l'usage de leur propre langue à celui du latin.

C'est donc une entreprise bien louable en elle-même, mais surtout bien nécessaire aux écrivains français, que cette *bibliothèque universelle des voyages* que nous annonçons. Grâce aux laborieuses recherches de M. *Boucher de la Richarderie*, on aura enfin en France une idée des Voyages Anglais, Allemands, Danois, Suédois, Hollandais, Italiens, Espagnols, Portugais et autres, qui restent encore à traduire ou du moins à consulter. L'au-

teur ne se borne pas à une simple bibliographie, il donne des extraits intéressans, quoique rapides, de plusieurs relations écrites ou traduites en français. Il y joint quelquefois des remarques très-judicieuses; au total, ce n'est pas seulement un livre très-instructif et très-utile que nous annonçons, c'est encore une lecture très-variée et très-attachante. Nous pensons qu'aucun amateur des voyages, de l'histoire et de la géographie, ne pourra se dispenser d'en placer un exemplaire dans sa bibliothèque.

M. Boucher invite tous les savans à lui communiquer le titre des voyages qu'il aura pu omettre dans cette bibliothèque universelle; il en insérera la notice dans un volume supplémentaire qu'il se propose de publier.

---

## NOUVELLES DIVERSES.

La publication du voyage de M. Humboldt se continue toujours; il vient de paroître une livraison de la description du royaume du Mexique, une de l'atlas physique, et une des observations astronomiques. Nous donnerons, dans le *Bulletin* n° VIII, un aperçu détaillé de ces ouvrages non moins intéressans que savans.

---

Nous venons de recevoir un exemplaire de l'ouvrage allemand, intitulé *Mithridate* ou *Histoire générale des langues avec l'Oraison dominicale en* 500 *langues*, par feu M. Adelung, premier volume, contenant les langues de l'Asie. Le deuxième volume sera publié par M. *Vater*, à qui les éditeurs ont confié le manuscrit laissé par l'auteur. M. *Vater* est, après la mort de M. Adelung, le premier philologue de l'Europe.

Cet ouvrage est un prodige d'érudition. Nous en donnerons bientôt un aperçu plus détaillé, et nous en traduirons successivement les chapitres les plus neufs pour le public français.

---

Le gouvernement Westphalien ayant appris qu'on avoit offert à M. Brédow, professeur à Helmstedt, une place très-avantageuse dans une université étrangère, a donné à ce savant une augmentation d'appointemens pour l'engager à rester au poste qu'il occupe. M. Brédow travaille à une nouvelle édition des auteurs connus sous le nom

de *Geographi minores*, et dont il n'existe qu'une édition anglaise, très-rare et très-chère, par *Hudson*.

Cette édition comprendra tous les ouvrages publiés par Hudson, revus d'après les meilleurs manuscrits. Ainsi le Commentaire d'Eustathe sur Denys le Périégit, paroîtra avec des corrections extrêmement nombreuses. Le *Périphraste* de Denys se trouvera pour la première fois publié d'une manière correcte, d'après le *manuscrit* de la bibliothèque impériale. M. Brédow promet d'y joindre une foule de *scholies* importans et jusqu'ici inédits. Il publiera plusieurs géographes qui ne font point partie de la collection de Hudson, tels que *Dicuilus*, *Nicephorus Blemmydas*, *Gemistius Pletho*, *Palladius*, *etc.* Enfin, cette édition sera accompagnée de *cartes géographiques* qui représenteront les idées qu'on s'est successivement formées du monde, depuis les siècles d'Homère et de Moïse jusqu'à la découverte de l'Amérique.

M. Brédow invite les savans, et surtout les bibliothécaires, à vouloir bien lui donner avis de tous les *manuscrits* inédits des petits géographes grecs et romains, qui pourroient être à leur connoissance.

---

Il a paru à Gènes, chez *Giossi*, un ouvrage très-intéressant et écrit en très-bon français. En voici le titre :

*Voyage dans les Appenins de la ci-devant Ligurie pour servir d'Introduction à l'Histoire Naturelle de ce pays*, par M. Viviani, Professeur à l'Université de Gênes.

L'Auteur, déjà très-avantageusement connu par ses *Floræ italicæ fragmenta*, par sa dissertation *de Phosphorescentia maris*, etc., et par ses *Annales de botanique*, nous donne, dans 28 pag. in-8, une relation très-instructive d'un pays que les voyageurs ont souvent parcouru et rarement examiné. Les minéraux, les végétaux, le climat, les maladies dominantes, les mœurs des habitans et l'agriculture, sont successivement passés en revue dans ce tableau provisoire qui fait vivement desirer le grand ouvrage dont il est le *prodromus*.

---

## *ERRATUM.*

Une erreur commise dans la pagination du Cahier précédent (le Sixième de ces *Annales*), laisse une lacune de la page 264 à celle 273. On prévient MM. les Souscripteurs *qu'il ne manque rien à la fin du Cinquième Cahier ni au commencement du Sixième*, et qu'il ne faut point faire attention à cette faute échappée à l'impression.

# ESSAI

*Sur l'Origine, les Mœurs et l'Etat actuel de la Nation Albanaise; par M. Ange Masci. Traduit de l'Italien; communiqué par M. Sonnini.*

---

Un peuple aussi fameux qu'il est peu connu, une nation qui, depuis des siècles, n'a point altéré ses mœurs ni ses usages, qui, quoique placée au milieu des peuples policés, a conservé et conserve encore des coutumes barbares, mérite certainement de fixer l'attention de l'homme de lettres. L'on n'a rien écrit jusqu'ici de bien précis sur cette nation, et ce qne l'on en a dit en passant ressemble à un épais nuage d'erreurs qui cache plus que jamais la vérité.

C'est de la nation albanaise que je veux parler; elle occupe non seulement un vaste territoire, dont elle est indigène, à partir de Scutari jusqu'à l'Arta, mais elle possède aussi un grand nombre de colonies éparses en Morée, en Sicile et en Italie. Les mœurs de ce peuple intéresseront sans doute tous ceux qui veulent connoître l'histoire des nations et suivre le développement des facultés humaines.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Origine des Albanais.*

La contrée que l'on nomme aujourd'hui l'*Albanie* s'étend depuis le fleuve Drin ou Drino jusqu'aux monts Acroceraunes et embrasse toute l'ancienne Illyrie grecque. L'Epire, qui conserve encore son nom primitif, commence aux monts Acroceraunes et se termine aux rives de l'Arta qui fut d'abord appelé *Ambracia*. Toute cette étendue de terrain, longue de 700 milles d'Italie environ sur 270 milles de largeur moyenne, est occupée par les Albanais, qui diffèrent autant des Grecs et des Esclavons que des Turcs, par le langage et par les mœurs.

Cette différence a fait naître à quelques historiens l'idée que les Albanais n'étoient point indigènes de la Grèce, mais qu'ils étoient originaires de l'antique Albanie asiatique, située entre la mer Noire et la mer Caspienne. Enée Silvius (1), Magini (2), Antoine Bonfi-

(1) Descript. Europ. cap. 15. — « Credimus hoc genus hominum ex Albaniâ quondam venisse, quæ vicina Colchidi in Asiaticâ Scytiâ memoratur, ut sæpè Barbarorum inundatio nationum Græciæ atque Italiæ provincias occupavit. »

(2) Moderne tavole di Geogr. aggiunte a Tolomeo, cap. dell' Epiro. — « Vogliono che questo Epiro colla già nominata parte della Macedonia ora sia detta Albania degli

nio (1) et Filelfo (2) sont tous ensemble de ce sentiment.

Si ces auteurs prétendent parler des temps les plus reculés, ils s'appuient sans doute de quelques autorités (3); cependant il existe aussi d'autres autorités qui prouveroient que les Albanais asiatiques descendent des Thessaliens que Jason conduisit dans cette contrée (4). Mais

l'Albani popoli de l'Asia, di cui scacciati da Tartari quivi sedettero. »

(1) Rer. Ungar. decad. 1, lib. 1. — « Ab his (Albania Asiæ) Albani quoque orti sunt, quorum pars hoc tempore in Peloponeso, pars in Macedoniâ juxtà Dyrrachium planè consedit. »

(2) Epist. ad Ludov. Foscarin. et ad Christophor. Maurum. — « Albani, qui à nostris Albanenses vulgò, à Græcis Albanitæ nominantur, populi origine Asiatici, vergentes tamen ad septentrionem, qui Caucaso monte à Colchis divisi, ad Indos propè usque prætenderent. Unde jam quidem magnis viribus surgentes, intra sinum Adriaticum consederunt. »

(3) Plin., lib. 4, cap. 22, hist., en parlant de Dolcigno, dit : Olchinium, quod anteà Colchinium dictum, à Colchis conditum.

(4) Plin., hist., lib. 6, cap. 13. — Dein per oram Albani, ut ferunt à Jasone orti.

Tacit., Annal., lib. 6, cap. 34. — « Nam Hiberi Albanique saltuosos locos incolentes, duritiæ, patientiæque magis insuevere. Feruntque se Thessalis ortos, quâ tempestate Jason post avectam Medeam, genitosque ex eâ liberos, inanem mox regiam Aœtae, vacuosque Colchos repetivit.

à quoi bon se perdre dans les ténèbres de l'antiquité, dans ces âges si loin de la mémoire des hommes ? Depuis les beaux temps de la Grèce jusqu'à la chute de l'empire de Constantinople, aucune colonie d'Albanais asiatiques n'a peuplé l'Epire et la Macédoine. L'histoire même des temps les plus barbares n'auroit point manqué de nous conserver un fait aussi remarquable.

Les Albanais asiatiques habitoient aux environs de la Colchide et vers le mont Caucase (1), dans ce même pays qu'aujourd'hui l'on nomme *la Géorgie.* La langue des peuples de la Colchide, selon le témoignage d'Hérodote (2), étoit semblable à celle des Egyptiens ; les mots qui nous en sont restés n'ont rien qui puisse la rapprocher de la langue albanaise. Mais qu'importe l'ancien langage de Colchos, quand aujourd'hui même celui de la Géorgie n'offre aucune similitude avec celui des Albanais ? Le langage de ces deux peuples diffère totalement pour les mots et pour la manière de les exprimer (3).

(1) Strabon, lib. XI.

(2) Lib. 2.

(3) Leibnitz epist. ad Andræam Acoluthum, 10 octob. 1695, collect., tom. 6, p. 2 et 138.

(On trouvera les principaux mots de la langue albanaise, donnés par Leibnitz, réunis à la fin de ce premier chapitre.

Nous supprimons l'inutile digression de M. Masci sur

Au surplus, si les Albanais sont venus de la Scythie, il faut supposer que les anciens Macédoniens et les Epirotes ont totalement été détruits. L'histoire n'en fait aucune mention. Les historiens de Bizance parlent souvent des excursions des Scythes dans les provinces de l'Empire; mais aucun d'eux ne dit qu'ils soient jamais venus se fixer en Macédoine ou en Epire.

Il semble en effet absurde de transplanter ainsi une nation entière de plusieurs millions d'hommes, et plus encore quand on réfléchit que ces contrées sont maintenant très-peuplées et toutes habitées par des Albanais. Un foible noyau d'étrangers, dont on ignore l'arrivée, auroit-il pu produire une population aussi considérable?

Les Vandales, les Goths, les Lombards, etc.,

les Scythes, les Huns, les Turcs, les Goths, les Massagètes, les Slavons, les Sarmates, etc. M. Masci confond ensemble ces peuples de races diverses.

Notre auteur, d'ailleurs très-érudit, n'est pas au fait des recherches historiques modernes; *Leibnitz* est encore son unique guide; les travaux d'un *Suhm*, d'un *Flore*, d'un *Thunmann*, d'un *Pallas*, etc., paroissent lui être inconnus.

Comme nous donnerons successivement dans les *Annales* les résultats de ces travaux, il nous est impossible d'y admettre des hypothèses surannées. (*Note du Rédacteur.*)

qui formoient des corps entiers de nations, et dont les historiens parlent si souvent, n'ont pu, malgré leurs efforts, détruire tous les indigènes de l'Italie, faire adopter leur langage et leurs coutumes, ni même peupler une contrée entière, après en avoir détruit les anciens habitans : et cependant, en admettant l'hypothèse que les Albanais sont originaires de la Scythie, on voudrait que ce qui n'arriva point à la célèbre Péninsule eût eu lieu pour l'Albanie !...

Mais il est nécessaire de rapporter ici certains passages de l'histoire de Bizance, que l'on pourroit opposer à ce que je viens de dire.

Jean Comeniata, qui écrivoit vers l'an 900 de l'ère vulgaire, dit que « les plaines de » Thessalonique contiennent, dans leurs en- » ceintes, plusieurs terres, dont quelques-unes » sont de la dépendance de la ville, et lui » payent les droits qu'elles nomment *druguditi* » et *lagudati*; d'autres sont tributaires des » Scythes limitrophes (1). » L'on doit certainement entendre par ces Scythes ceux que l'on appelle aujourd'hui *Slaves* (2), et qui, après

(1) De excid. Thessalonic., p. 223, edit. Paris.

(2) C'est une explication tout-à-fait arbitraire. Le terme de *Scythes* est employé dans les historiens byzantins d'une manière si vague, qu'il est impossible de dire quel peuple il faut entendre sous ce sobriquet banal. Ici nous croyons qu'il faut l'appliquer aux *Bulgares* qui, vers l'an 900,

leurs irruptions, se sont établis vers la Bosnie, la Servie et le fleuve Strimone, contrées voisines de la Macédoine.

Constantin Porphyrogenète parle, en ces termes, des Scythes placés sur les montagnes du Strimone (1) : « Le Thema du Strimone est uni » à celui de la Macédoine ; mais il ne se trouve » jamais nommé *Thema*, ayant été toujours » considéré comme faisant partie du mont » Clautro. Les Scythes occupent ce lieu de la » Macédoine, depuis que Justinien Rinotmetus » fixe leur demeure sur les hauteurs du Stri» mone et sur des ponts de bois. »

De là naît la certitude que, quoique les Scythes ou Slaves se soient beaucoup avancés dans la Macédoine, ils n'ont jamais pu habiter dans l'intérieur ; autrement Comeniata ne les aurait pas désignés comme limitrophes, mais bien comme formant la même nation ; et Porphyrogenète, qui eut grand soin de noter tous les étrangers qui furent admis dans les provinces impériales, n'auroit pas manqué de parler d'un peuple immense de barbares qui se seroit emparé de l'une des plus belles parties de la Grèce, je veux dire la Macédoine et l'Epire.

étoient la nation dominante. Les Slaves mêmes leur étoient soumis à cette époque. Voyez *Stritter*. Memor. popul., etc. (*Note du Rédacteur.*)

(1) Lib. 2, them. 3.

Mais pourquoi donc aller chercher chez les Asiatiques et chez les Scythes l'origine des Albanais-Macédoniens, quand on la trouve dans la Grèce même? Ce ne sont point des argumens controuvés, mais bien des faits positifs qui le prouvent. Les historiens grecs regardant les Albanais pour ce qu'ils sont véritablement, c'est-à-dire, pour indigènes de la Macédoine et de l'Epire, n'ont jamais mis leur origine en question. La contrée qu'aujourd'hui nous appelons l'*Albanie*, portoit anciennement le nom d'*Illyrie grecque*; les Grecs considéroient les Albanais comme de la race Illyrienne; cette opinion prévalut jusqu'au temps de Calcondile, qui écrivit après la chute de l'empire d'Orient. Cet historien, en combattant ce sentiment reçu généralement chez les Grecs, fut le seul qui ignorât que les habitans actuels des bords de l'Adriatique, appelés vulgairement *Illyriens*, ne sont point les descendans des anciens habitans de l'Illyrie, mais bien des Esclavons arrivés dans des temps modernes. Il se contredit aussi lui-même à cet égard; mais, quels que soient les doutes qu'il élève, il convient que l'on ne doit point croire les Albanais originaires de l'Asie ni de la Scythie (1).

(1) Il s'exprime ainsi : « L'opinion de ceux qui regar-
» doient comme des *Illyriens* les peuples que nous nom-
» mons *Albanais*, paroît donc dénuée de fondement. En

Que les modernes Illyriens ne soient point les mêmes que les premiers habitans de cette vaste contrée, ce fait ne peut-être contesté (1). L'an-

» effet, je ne puis le croire. Mais que les Albanais, sortis » d'Epidamne, se soient répandus sur les côtes maritimes » de l'Europe situées à l'Orient, et qu'ils aient soumis la » Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie et une grande partie de » la Macédoine, c'est un fait tiré de plusieurs conjectures » et des rapports qui m'ont été faits. L'on pense que de la » Japigie ils sont passés à Epidamne, et de là dans la con- » trée qu'ils ont enfin habitée, ou plutôt que se trouvant » limitrophes des Illyriens d'Epidamne, ils se sont successi- » vement approchés de la contrée orientale d'Épidamne; » mais je ne saurois sur quelle base appuyer ce senti- » ment ». Chalcond. de Reb. Turc., lib. 1.

(1) Leibnitz, dans sa dissertation précitée : *Brevis designatio*, etc., s'exprime en ces termes :

« Illyrii veteres, et Pœones, credo, olim Celtæ, id est Germani, vel semi-Germani erant. Slavonica verò lingua nullo jure *Illyrica* appellatur, etsi hodiè Slavi et Illyricum, et omnia loca vicina teneant, nam seriùs immigrarunt. »

Dans une lettre adressée à Jean Chamberlayn, il ajoute : « Malè hoc posteriùs (scilicet alphabetum glagolicum) nonnulli, authore Sancto Hieronymo, genti Illyricæ tribuunt, falsâ persuasione linguam veterem Illyricam ex Slavonicarum genere fuisse : sed Slavi serò Illyricum venere, nec ante Iustiniani M. tempora. Veteres Illyrii erant celtici generis, linguaque, ut arbitror, Germanicæ Gallicæque nonnihil cognata utebantur. Et credibile est ejus reliquias in peculari quadàm linguâ Epirotarum hodiernâ superesse, cujus specimina edita vidi. Slavonicam linguam hodiè Illyricam vulgò vocant, quòd Slavi in Illyrio consedere ». Collect., tom. 6, p. 2 et 197.

cienne Illyrie se divisoit en barbare et en grecque. La partie barbare se terminoit à Lissus, sur les rives du Drin ; la grecque s'étendoit depuis Lissus jusqu'aux monts Acroceraunes (1).

(1) Strab., lib. 9. — « Chemin faisant, nous arrivâmes, en suivant les plages de l'Illyrie, aux monts Céraunes qui sont hors de la limite de ce pays. — Plus loin il ajoute : « Les Amphiloques et tous ceux qui sont un peu plus au-dessus, ainsi que les peuples qui habitent vers les monts Illyriens, au milieu des rochers et des lieux arides, appartiennent encore à l'Epire. Les Molosses, les Athamanes, les Ethires, les Rinphes, les Orestes, les Parores, les Atitanes, sont aussi dépendans de l'Illyrie, quoique l'on place quelques-uns de ces peuples en Macédoine, et d'autres en Ionie... Parmi eux sont mêlées des colonies Illyriennes, situées vers le sud et sur le golfe d'Ionie. Ainsi les Bulliotes, les Taulantes, les Parthiæns, les Briges, occupent les terres situées entre Durazzo et Apollonia, jusques aux monts Céraunes. Près d'eux sont les habitans de Lincestis, de la Deuriope, de Tripolis, de Pélagonie, de Lamia et d'Eratyre, lieux autrefois très-puissans. »

Scylax in peripl. : Après les Liburniens viennent les Illyriens qui habitent près de la mer jusques à la Caonie, presque vis-à-vis de Corfou. — Plus bas il ajoute : « L'on retrouve encore les Illyriens à Epidamne. Les Orices habitent le pays d'Amantie, et les Amantins sont Illyriens. Depuis les Amantins jusques aux Bulliotes, l'on trouve des Illyriens. Tout près de ceux-ci sont les Chaoniens. »

Dio Cass., lib. 41. — Durazzo fut pendant quelque temps située chez les Parthiæns d'Illyrie.

Thucydide, lib. 1. — Les Taulantes barbares, peuple d'Illyrie, sont voisins d'Epidamne.

La contrée, appelée l'*Illyrie grecque*, à cause des peuples qui l'habitoient, appartenoit à la Macédoine dont elle faisoit partie (1).

L'Epire, comme on l'a déjà dit, occupoit l'espace entre les monts Acroceraunes et au-delà de l'Ambracia, aujourd'hui l'Arta. Mais comme les Epirotes avoient le même idiome et

Etienne de Byzance indique : Bullis, ville maritime de l'Illyrie. Les Dassarètes, peuple d'Illyrie. Parthos, ville Illyrienne.

Denys le Periegète, en parlant de la mer Adriatique, v. 388. « *Illyricam* circa terram volvitur usque ad jugum, mon» tesque excelsos, quos *Ceraunios* vocant ». Eustathe fait *cette* remarque : « Quod Illyricæ regionis terminus » præcelsa juga Ceraunii montes sunt, ita vocati, eò quòd » frequenter ibi cadunt fulmina, circa quos sita est novæ » Epiri metropolis Epidamnus, sive Dyrrachium. »

Cluverii introd. Geog. ant., lib. 4, c. 7 : Epirus nova quondam Illyris Græciæ dicta, neque traus flumen Acheloum procurrens.

*Léon* Allazio, dans ses notes sur Acropolis, chap. 24, à l'endroit où aux anciens noms des contrées il substitue les nouveaux, dit : *Illyrii*, Albanitæ. Illyricum quod nunc *Canicum* et *Servia*.

(1) Dio. Cass., lib. 41. Durazzo fut placée autrefois chez les Parthiæns d'Illyrie, et aujourd'hui encore elle est comprise dans la Macédoine. — Cicer. pro Ligario, cap. 9 : In Macedoniâ ad Cn. Pompeii castra venit. Ce camp étoit près de Durazzo. — Strab., lib. 7 : Certains appellent *Macédoine* toute la contrée qui s'étend jusques à Corfou. — Plin., lib. 3, cap. 23 : A Lisso Macedoniæ provinciâ gentes Parthini, et à tergo eorum Dassaretæ.

les mêmes usages que les nations illyriennes, il est vraisemblable qu'ils furent confondus avec elles. En effet, beaucoup de peuples épirotes se trouvoient au-delà des monts Acroceraunes, et Strabon assure que ces deux nations étoient mêlées l'une avec l'autre.

Quel étoit le langage de ces peuples? Quelles étoient leurs mœurs? Parloient-ils grec ou macédonien? Voilà ce qui me reste à examiner.

L'on ne peut douter que les Macédoniens ne parlassent une langue différente de celle des Grecs. Quinte-Curce, dans la Vie d'Alexandre, dit : « Cependant, le roi regardant Philotas, » lui parla en ces termes : Les Macédoniens » doivent te juger; je demande donc si tu veux » user avec eux de leur langage. Alors Philotas » répondit : Dans l'armée, il se trouve d'autres » gens que les Macédoniens, qui me compren- » dront plus aisément si je me sers de la même » langue que tu viens d'employer ( c'est-à-dire » la grecque ) (1) ». Plus loin, le même auteur

(1) Lib. 6, cap. 9. « Jamque rex intuens eum, Macedones, inquit, de te judicaturi sunt : quæro an patrio sermone sis apud eos usurus. Tum Philotas, præter Macedones, inquit, plerique adsunt, quos faciliùs quæ dicam percepturos arbitror, si eâdem linguâ fuero usus, quâ tu egisti, non ob aliud, credo, quam ut oratio tua intelligi posset à pluribus. Tum rex, ecquid videtis, odio etiam sermonis patri Philotam teneri? Solus quippè fastidit eum dicere : sed dicat sanè utcumque cordi est; dum memineritis, æquè illum à nostro more, atque sermone abhorrere. »

ajoute qu'Alexandre reprochoit à Philotas que, *quoique né Macédonien, les hommes de sa nation ne l'entendoient que par l'intermédiaire d'un interprète* (1). Plutarque, au commencement de la Vie d'Alexandre, dit : *Alexandre est né le sixième jour du mois* Écatombeon, *que les Macédoniens appellent* Loon. Il ajoute plus bas, en parlant de Cliton, que *Alexandre irrité s'écria, et appela les soldats en langue macédonienne* (*c'étoit le signal d'un grand tumulte*).

Les Epirotes avoient aussi une langue particulière. Plutarque, au commencement de la Vie de Pyrrhus, s'exprime ainsi : « Achille eut en » Epire les honneurs divins, et dans le langage » du pays il fut appelé *Aspète* ». La langue de l'Epire étoit la même que celle de la Macédoine. Strabon le prouve quand il dit : « Il est des au» teurs qui nomment *Macédoine* tout le pays » qui s'étend jusqu'à Corfou, alléguant pour » raison que tous les peuples de ces contrées » se coupent les cheveux, emploient le même » langage, portent la chlamide et autres choses » semblables. La plupart parlent même deux » langues. »

De ce passage de Strabon l'on peut conclure que les Illyriens faisoient aussi usage de la langue macédonienne et de l'épirote. Se trouvant placés

(1) Ibid, cap. 11.

entre la Macédoine et l'Epire, où l'on parloit généralement un seul et même langage, est-il permis de croire qu'ils en eussent un différent? Il est inutile de dire que quelques-uns parloient deux langues, puisque l'on entend bien par-là que beaucoup d'entre eux parloient et le grec et l'idiome de leur pays, comme cela arrive encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits de l'Epire.

Ainsi donc, si les Macédoniens, les Illyriens, les Epirotes parlaient une même langue, mais différente de celle des Grecs; si, semblables entre eux, ils différoient des Grecs, est-il douteux que les Albanais modernes soient indigènes des contrées qu'ils habitent, et qu'ils soient les véritables descendans de ces anciennes et valeureuses nations?

Cette vérité devient encore plus sensible, quand on voit aujourd'hui certains usages de l'antiquité, dont l'histoire fait mention, être encore en vigueur chez ces peuples. Contre la coutume des Grecs, ils se coupoient les cheveux et portoient la chlamide (1); ils se rendoient armés aux assemblées publiques, et ils agitoient leurs lances en signe d'approbation ou de refus (2); dans les festins ils choisissoient, selon

(1) Strabon, *loco citato*.

(2) Alex. Genial. Dier., lib. 4, cap. 2. — Macedonum quoque fuit mos, ut in publicâ consultatione si quid im-

leurs vues, leurs beaux-pères (1), et lorsqu'ils vouloient contracter mariage ils coupoient un pain en deux avec leur épée, et les époux le mangeaient (2). Ces coutumes sont encore en vigueur chez ces peuples.

Quant à la langue moderne des Albanais, il est permis de croire que c'est celle que parloient autrefois les Macédoniens, les Illyriens et les Epirotes. Il est aussi hors de doute qu'elle aura, comme la langue grecque, éprouvé quelque altération. Depuis les rives de l'Arta jusqu'à Scutari, l'on parle albanais. L'uniformité d'idiome, dans des lieux aussi éloignés les uns des autres, exclut toute présomption d'un changement total de langue. A l'époque de la décadence de l'empire grec, les villes de ces contrées ont subi plusieurs jougs différens, et cependant elles ont conservé jusqu'à ce jour le même langage. Dans les plus anciennes villes encore existantes, l'on parle toujours l'albanais. Scutari (3),

probarent, hastis scuta quatientes obstreperent et aversarentur.

(1) Curt., lib. 8.

(2) Coel Rhod., lib. 4, cap. 12. Ces deux dernières autorités sont rapportées par Davity, description générale de l'Europe, art. *Macédoine*.

(3) Cette ville se nommoit anciennement *Scodra*, et étoit la capitale de l'Illyrie barbare. *Tit. Liv.*, *dec. V*, *lib.* 2 *et lib.*5. Florus, *de gestis rom.*, *lib.* 2, *cap.* 5. Quoiqu'elle ait

Dulcignó (1), Dibria (2), Corona, Durazzo; Chimera et Drémas, Pélagonie (3) et d'autres villes, continuent à parler l'albanais. Les Bulliotes (4), les Parthins (5), les Parores (6), les habitans de la Caonie, aujourd'hui nommée *Caninæ*, et d'autres peuples encore existans, parlent aussi l'albanais.

Mais si nous voulons examiner de plus près les rapports des Albanais modernes avec les anciens

changé son nom en celui de *Scutari*, les Albanais continuent à l'appeler *Scodra*.

(1) Tite-Live, *decad.*, *V*, *lib.* 5, parle de Dulcigno que les Latins nommoient *Olchinium;* et Pline, *lib.* 4, *cap.* 22, dit : *Olchinium quod ante Colchinium dictum est, à Colchis conditum.*

(2) Plin., lib. 5, cap. 10, *Dyberienses.*

(Nous supprimons ici quelques citations oiseuses de M. *Masci*, et nous aurions peut-être dû en supprimer davantage.)

(3) Strabon, *lib.* 7, fait mention de Chimera et de Drémas. Ces deux villes font encore aujourd'hui usage du grec et de l'albanais.

(4) Dans la langue primitive ils sont appelés *Bullienas*, d'où dérive la distinction de famille *Bugliaar*, qui signifie *gentilhomme.*

(5) En général les noms de familles albanaises qui se trouvent dans le royaume de Naples sont pris des peuples dont elles proviennent. En effet, en Sicile et dans la Calabre, on trouve beaucoup d'Albanais portant les noms de *Parrini*, *Partheni*, etc.

(6) En langue albanaise, on les nomme *Pillori.*

Macédoniens et les Epirotes, nous trouverons, autant que les ténèbres de l'histoire des siècles écoulés le permettent, des traits assez nombreux pour établir la vérité. Selon Plutarque, Achille étoit appelé *Aspète* dans la langue des Epirotes. Ce mot, qu'aujourd'hui l'on prononce *I-speiti*, signifie *prompt, léger;* il correspond parfaitement avec l'épithète d'*okypous* qu'Homère donne à Achille. Le mois *hekatombéon* des Grecs répond à peu près au mois de juillet des Latins (1). Nous avons déjà vu dans Plutarque, que les Macédoniens appeloient ce mois *Loon*. Les modernes Albanais continuent à le nommer *Loonaar* (2). Dans la Macédoine il y avoit beaucoup de noms propres avec les dénominations albanaises. Tite-Live fait mention du mont *Bora*, situé entre l'Illyrie et l'Epire (3) : *Bora*, dans la langue albanaise, signifie *neige;* et cette montagne étoit ainsi nommée, parce qu'elle étoit sans cesse couverte de neige (4).

(1) Salmas. *Exerç. Plin.*, p. 315. Scaliger. *de emend. temp.* 1, pag. 28.

(2) *Aar*, en langue albanaise, est un prolongement très-usité.

(3) Dec. V, lib. 5. *Quarta regio Macedoniæ trans* Boram *montem, unâ parte confinis Illyrico, altera Epiro.*

(4) Strabon, lib. 7. « Dès la plage d'Illyrie l'on voit une » contrée élevée, montueuse, froide et couverte de » neige. »

Nous pouvons donc conclure de tout ce qui vient d'être rapporté, que l'Albanie moderne et l'Epire conservent encore l'ancien idiome macédonien, que l'on peut appeler aussi *illyrien* et *épirote*, puisque, comme on l'a déjà remarqué, les peuples de l'Epire et de l'Illyrie grecque le parloient. On ne peut trop assurer si l'Illyrie barbare se servoit de la même langue; il y a cependant quelque probabilité, puisqu'à *Scodra*, ville située de l'autre côté du Drin, et qui étoit le chef-lieu de cette province considérable, l'on parle encore aujourd'hui la langue albanaise. Il en est de même à Dulcigno et à Ducagini.

Il est bon de répéter ici ce que l'on a déjà dit plus haut, que sans doute, par la lente révolution des temps, la langue albanaise a éprouvé quelque changement. L'on y remarque maintenant beaucoup de mots latins, grecs, slavons, allemands, anglais, et français ; mais l'on ne doit point s'étonner de ce mélange. Le voisinage et le commerce de l'Epire et de la Macédoine avec les Latins et les Grecs (fait bien connu par l'histoire) ne pouvaient qu'amener le mélange des langages. Les mots latins qui se sont introduits dans cette langue confirment d'autant plus mon opinion, que cette nation est indigène ou du moins des plus anciennes de la Grèce, et non pas une colonie d'émigrés dans les temps postérieurs.

Les mêmes raisons de commerce et de voisinage expliquent pourquoi la langue albanaise a adopté des expressions scythes. Jean Comeniata, dans le passage précité, dit positivement que « le voisinage des terres des Scythes est la cause » de la richesse des Thessaloniens, qui recherchent avidement leur commerce sur lequel ils » font un gain très-considérable. C'est surtout » depuis qu'il règne entre les deux nations » une bonne intelligence, qu'elles ont cessé de » se déchirer, comme autrefois, par des guerres » continuelles; que le commerce d'échange leur » offre des bénéfices avantageux, et les maintient » dans une paix solide et inaltérable (1). »

Quant aux mots allemands, français et anglais (2), je ne prétends point examiner dans tous ses points le sentiment de Leibnitz, qui croit que les Illyriens étoient d'origine celtique, et qu'ils parloient une langue qui avoit des rapports avec l'allemand et le gaulois. Sans nous enfoncer dans les ténèbres de l'antiquité, nous rapporterons l'origine de cette confusion à des époques plus rapprochées. Tite-Live assure que

(1) De excid. Thessalonic., p. 323, édit. Paris. (M. Musci voit les Slavons dans ces *Scythes;* mais chez les Byzantins, le terme *Scythes* est vague et obscur. *N. d. R.*).

(2) On reconnoît un grand nombre de ces derniers dans la langue albanaise. J'en citerai quelques-uns. ( *Voyez* la *note* à la fin du chapitre.)

l'on voyoit dans la Macédoine un grand nombre de Gaulois, tous infatigables cultivateurs (1), et Justin parle de l'invasion de la Macédoine par les Gaulois dès le temps d'Antigone (2). Ceux-ci purent donc bien prêter quelques-unes de leurs expressions aux indigènes. Ce fait n'est pas sans exemple. A des époques moins reculées et beaucoup plus voisines de nous, selon le témoignage de Ducange (3), nous voyons une

(1) Dec. V, lib. 5. Tertia Regio . . . . habet incolas quoque permultos Gallos et Illyricos, impigros cultores.

(2) Lib. 25, in princip.

(3) Familiæ dalmaticæ, slavonicæ, turcicæ, etc., cap. 13. Serviæ vero regibus paruit (Zenta), donec pessum euntibus regni rebus, Uresco, postremo rege imperante, sed et post ejus interitum, quidam ex Albaniæ proceribus, cognomento *Balsa*, ut vir erat audaciâ ac fortitudine animi præditus, hancce provinciam invasit, suisque in posterum hæredibus asseruit. Hunc Orbinus ex indigenis nobilibus Albaniæ natum dixit : verum *Balsæ* cognomen, et quæ ipsi familiæ adscribuntur insignia, stella nempè aurea in campo rubeo, satis declarant, ex Italiâ, ubi sub Andegavensibus regni Neapolitani regibus summa apud principes auctoritate, ac dignitatibus fulsit, in hasce oras pervenisse, cum reges iidem in Dalmatiam escenderunt, ac Dyrrachium, vicinaque alia oppida expugnarunt, traductis eo familiis francicis, seu Franco-Neapolitanis : unde Albani proceres à francicis ortum se ducere palam profitebantur; ideoque accidit, ut inter Albanos et Gallos mutuus intercessit semper animorum consensus; iique non semel in regum nostrorum copias militares relati legantur.

communication journalière établie entre les Français et les Albanais.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur les dénominations d'Albanie et d'Albanais. Ptolomée (1) est le premier qui fasse mention d'Albanopolis et des Albanais; il les place en Macédoine. Cellarius (2) et Possino (3), en commentant ce passage de Ptolomée, se bornent à observer que les noms d'*Albanais* et d'*Albanie*, dans la suite, et sur-tout dans les derniers siècles de l'empire, se sont étendus à une plus grande contrée que celle des Albanais primitifs. Reiske (4) remonte à une époque beaucoup plus éloignée : « Après l'Epire, dit-il, vient l'*Albanie*, nommée ainsi de ses montagnes élevées, d'après un mot de la langue des Gaulois »; et il cite pour autorité *Démétrius*, Græc. antiq. lib. II, cap. 14.

[*Notes du Rédacteur des Annales sur le chapitre précédent.*

Nous pensons que M. *Masci* a parfaitement raison, en considérant les Albanais d'Europe

(1) Lib. 3, cap. 13.

(2) Geograph., lib. 2, cap. 13.

(3) Ad Pachimer, lib. V, cap. 7, Glossarium verb. *Albanitæ*.

(4) Ad Cluverii Introd. Geog. antiq., lib. 4, cap. 7.

comme absolument différens des Albaniens d'Asie. Mais il ne nous semble pas que l'auteur ait développé et prouvé cette opinion de manière à porter la conviction dans l'ame des lecteurs. Nous n'avons ni les subsides littéraires ni le loisir qu'il faudroit avoir pour discuter à fond cette question; cependant nous avons cru devoir faire à la hâte les remarques suivantes.

Remarque. 1° Quant au *langage*, M. Masci raisonne mal, ce nous semble, en concluant que les Albanais ne descendent point des Albaniens, *parce que leur idiome diffère de celui des Géorgiens ou Ibériens.* Ce n'est pas des Ibériens, mais des *Albani* qu'on les fait descendre. Pouvons-nous assurer que les *Albani* du Caucase parloient l'*ibérien*? De tout temps, et encore aujourd'hui, les nations du Caucase parlent un grand nombre de langues différentes.

Il ne falloit pas non plus conclure d'un certain nombre d'idiotismes macédoniens qui se retrouvent dans l'idiome albanais, que les Macédoniens étoient précisément de la même race que les Illyriens, et que leur idiome n'étoit point un dialecte grec.

Enfin, il n'est pas probable que des mots *anglais*, *français* et *allemands*, comme l'auteur s'exprime, aient été introduits dans l'albanais pendant le moyen âge. Ces mots semblent tenir à l'essence même de la langue albanaise; ils viennent

des *racines* que cette langue (et probablement aussi la langue des anciens Illiriens) possédoit en commun avec les langues *celtiques* et *gothiques*.

Il faut se borner à dire : l'albanais ressemble beaucoup aux langues les plus anciennes de l'Europe, au grec, au celte, au gothique. C'est ce qui résulte du tableau synoptique qu'on va lire, et qui renferme les mots albanais donnés par Leibnitz, et cités par M. Masci. Nous y avons ajouté tous les mots parallèles qu'il nous a été possible de rappeler à notre mémoire. Nous n'avons rien changé à l'orthographe qui paroît se rapporter à la prononciation italienne.

## VOCABULAIRE ALBANAIS,

### *Tiré des Œuvres de* LEIBNITZ, *et comparé avec quelques autres Langues Européennes* (1).

| ALBANAIS. | TRADUC. FRANÇAISE. | PARALLÉLISME. |
|---|---|---|
| *Gnerii* | Homme | *Aner*, grec. |
| *Att* | Père | *At-avus*, lat. *bisaïeul*. *Aet*, dan. *race*, *famille*. *Ata*, lat. turc., *père*. *N. B.* Il est aussi grec. |
| *Amm* | Mère | *Amme*, dan. *nourrice*. *Ama*, tat. mantchou, *père*. |
| *Ungl* | Oncle | *Avunculus*, lat. |
| *Biglia* | Fille | *Filia*, lat. |

(1) Lorsque le mot qui sert de parallèle ne se trouve pas traduit, il signifie *la même chose* que le mot albanais; l'abréviation *idi.* signifie que le terme cité appartient à un dialecte provincial, que c'est un *idiotisme*.

| ALBANAIS. | TRADUC. FRANÇAISE. | PARALLÉLISME. |
|---|---|---|
| *Crie*...... | Chef .............. | *Kreein*, gr. *régner*. *Krios*, gr. *bélier*. |
| *Gliuftar*. | Guerrier, homme altier......... | *Lofty*, angl. *élevé*. |
| *Cavagliuar*. | Chevalier ......... | *Cavaliero*, ital. |
| *Cetta*..... | Tribu.............. | *Syssitia*, gr. *confrérie*. |
| *Perndii*... | Dieu .............. | *Peroun*, slav. *le Dieu du Tonnerre*. |
| *Chiel*..... | Ciel .............. | ........................... |
| *Diel*. ..... | Soleil............. | *Dies*., lat. *jour*, *Délos* gr. *apparent*. |
| *Drit*...... | Lumière ........... | *Dritto*, ital. *droit*. |
| *Nat*....... | Nuit............... | *Nat*, dan. suéd. |
| *Mbrauma*. | Soir............... | ........................ |
| *Jil*....... | Etoile............. | *Ild*, dan. *feu*. |
| *Ziarm*... | Feu..... .......... | *Zeein*, gr. prononcez ziin, *bouillir*, *être chaud*. |
| *Ughi*...... | Eau ............... | *Hygron*, gr. *humidité*, *eau*. |
| *Deet*...... | Mer ............... | *Deein*, gr. *lier*, *réunir*, *environner*. |
| *Dee*....... | Terre.............. | *Dera*, gr. *le dos de la montagne*. |
| *Rakk*..... | Montagne........... | *Rogé*, *gr*. *précipice*, *roc*, fr. |
| *Mut*...... | Fange, fiente....... | *Mudder*, dan. *fange*. |
| *Spiirt*..... | Ame de l'homme.... | *Spiritus*, lat. |
| *Grich*..... | Bouche............. | *Gryzein*, gr. *ouvrir la bouche*. — *Grine*, dan. *faire des grimaces*, *ricaner*. |
| *Deemb*.. | Dents.............. | *Dens*, lat. etc., etc. |
| *Gund*..... | Nez, chien de chasse. | *Hund*, all. angl. scandin. *chien*. |
| *Sii*....... | Yeux............... | *See*, angl. dan. suéd. *voir*. |
| *Bald*...... | Front.. ........... | ........................ |
| *Bres*...... | Poitrine........... | *Breast*, angl. *bryst*, dan. |
| *Gliech*.... | Jambe.............. | *Leg*, angl. *jambe*, *legg*, dan. *mollet*. |
| *Ghnet*... | Rotule............. | *Knee*, angl. *knæ*, dan. *genou*. |
| *Miechr*.... | Barbe.............. | *Mystax*, gr *la moustache*. |
| *Diers*..... | Sueur.............. | *Diygros*, gr. *humide*, *mouillé*. |
| *Ghiach*.... | Sang .............. | *Gascht*, idi., all. *écume des fluides fermentés*. |
| *Mot*...... | Temps ............. | *Motus*, lat. *mouvement*. |
| *Gheer*..... | Heure.............. | *Hora*, lat. |
| *Matt*...... | Mesure ...... ...... | *Mœta*, suéd. *mesurer*. *Maade*, dan. *mesure*. |
| *Ju*....... | Vous............... | *Yu*, angl. *I*, dan. suéd. |
| *Na*....... | Nous...... ........ | *Nos*, lat. |
| *Inu*...... | Notre.............. | ........................... |
| *E*........ | Et......... ....... | *E*. ital. |
| *Ude*...... | Dans............... | *Udi*, dan. |
| *Te*....... | Le................. | *The*, angl. scandin., etc. |

| ALBANAIS. | TRADUC. FRANÇAISE. | PARALLÉLISME. |
|---|---|---|
| *Kau* | Bœuf | *Kuh*, all. *ko*, dan. *kau*, idi. island. et jutland. *vache*. |
| *Gomar* | Ane | *Gomos*, gr. *charge*.—*Gomein*, *charger*. |
| *Chien* | Chien | *Kyon*, gr. |
| *Macce* | Chatte | *Mautzen*, all. idi. *miauler*. |
| *Pungl* | Poule | *Pullus*, lat. |
| *Dii* | Chèvre | *Diein*, gr. *craindre*, *courir*. |
| *Crrab* | Ecrevisse | *Crab*, angl. *crabe*. |
| *Bretkos* | Grenouille | *Brekekex*, gr. *cri des grenouilles*. |
| *Ghiarns* | Serpent | *Gyrios*, gr. *se roulant en cercle*. |
| *Crimb* | Ver | *Kryb*, dan. *insectes*. |
| *Lese* | Laine | ……………… |
| *Flutture* | Plume | *Flittich*, idiot, all. pour *fittich*, aile. |
| *Ghiiz* | Fromage blanc | *Cheese*, angl. *caseus*, *lat*. |
| *Pemne* | Pomme | *Pomum*, lat. |
| *Bath* | Fève | ……………… |
| *Ghiamb* | Epine | ……………… |
| *Crip* | Sel | ……………… |
| *Grunr* | Grain | *Gruau*, franç. *grutze*, all. *bouillie de farine*. |
| *Miel* | Farine | *Mehl*, all. *Meel*, dan. |
| *Buc* | Pain | *Backen*, all. *cuire le pain*. Ich buk, *je cuisois le pain*. |
| *Chiumset* | Lait | *Cheuma*, gr. *fluide*; *vase qui en contient*. |
| *Drun* | Bois | *Drys*, gr. *chêne*. |
| *Mâáne* | Forêt | *Mone de monos*, gr. *seul*. |
| *Ghii* | Cendre | *Gê*, gr. *terre*. Les Grecs modernes prononcent *ghi*. |
| *Ghuur* | Fer | *Guhr*, suéd. all. *eau cimentatoire ferrugineuse*. |
| *Asét* | Or | *Aseptos*, gr. *incorruptible*. |
| *Uthul* | Vinaigre | |
| *Vapp* | Chaud | *Vapor*, *chaleur*. |
| *Bora* | Neige | *Boréas*, gr. *vent du nord*. |
| *Spii* | Maison | *Spei*, dat. sing. de *speos*, gr. jon. *antre*. |
| *Bostani* | Jardin | Mot turc. |
| *Deer* | Porte | *Dar*, pers. *dœr*, dan. suéd., etc. *thyra*, gr. |
| *Sstrat* | Lit | *Tetrastylos*, gr. ayant quatre colonnes. Le *t* est souvent changé en *s*. |
| *Ghium* | Sommeil | *Koimômai*, gr. *je repose*, *je m'endors*. |
| *Slibb* | Sommeil profond | *Sleep*, ang. *dormir*. |
| *Thron* | Chaise | *Thronos*, gr. *siége*. |
| *Rous* | Bain | *Roos*, gr. par contraction *rous*; il correspond au *fluxus* lat. |

| ALBANAIS. | TRADUC. FRANÇAISE. | PARALLÉLISME. |
|---|---|---|
| *Brech* | Caleçons | *Breeches*, angl. *brok*, celt. island. |
| *Tallur* | Assiette | *Teller*, all. *tallerken*, dan. sué. |
| *Cord* | Epée | *Kaarde*, pron. *korde*, dan. suéd. |
| *Gliuft* | Guerre | ............................ |
| *Kech* | Mal | *Kakon*, gr. |
| *Sciaan* | Honte | *Scham*, all. *skam*, dan. d'où le verbe *skiæmme*, dan. |
| *Cuol* | Toux | *Cold*. angl. *fièvre*. |
| *Un* | Faim | *Hunger*, all. dan. suéd. |
| *Amâr* | Nom | *Ad*, tatar. *Anun*, armen. |
| *Ruagn* | Voir | *Rœna* suèd. *découvrir*, *essayer*. |
| *Setiir* | Mouvoir, jeter | *Seein*, gr. *remuer*. |
| *Rodd* | Courir | *Rode*, parfait du verbe *ride*, angl. *aller à cheval*. *Road*, angl. *chemin*. |
| *Gapp* | Bâiller | *Gapa*, suèd. *gabe*, dan., etc. |
| *Appn* | Ouvrir | *Open*. angl., etc., etc. |
| *Miegl* | Traire | *Miœlka*, suéd. |
| *Rip* | Ecorcher | ............................ |
| *Bieen* | Acheter | *Buy*, angl. |
| *Ticlisse* | Solliciter | ............................ |
| *Gliosn* | Jouer ou perdre | *Losa*, isl. *tirer au sort*. *Loss*, angl. *perte*. |
| *Dagll* | Temporiser, aller doucement | *Dangle*, dan. *marcher en vacillant*. |
| *Malcuar* | Blasphémer | *Maledicere*, lat. |

De ce parallèle de cent deux mots, infiniment plus exact et plus complet que celui de Leibnitz, quoiqu'encore très-peu satisfaisant, il résulte que les racines *grecques* et *gothico-germaniques* semblent prédominer dans l'albanais. Il s'y trouve, parmi les mots les plus essentiels, quelques-uns qui ne se laissent point dériver du grec, comme *buc*, pain ; *iil*, étoile ; *un*, faim ; *sii*, yeux ; *slibb*, sommeil, etc. Il s'y rencontre aussi des racines *celtiques* ; mais il est difficile de reconnoître les restes d'une langue qui n'est au-

jourd'hui parlée nulle part dans sa pureté primitive, le bas-breton même étant mêlé du *cumraigh* ou *kymrique*. Quant à l'esclavon, qui forme la quatrième grande division des langues européennes, je suis étonné d'en trouver si peu de traces dans l'albanais; peut-être, mes recherches n'ont-elles pas été poussées assez loin.

On ne sauroit supposer que les *Albanais*, connus de Ptolémée au II^e siècle, aient attendu jusqu'au XI^e siècle pour apprendre des Français (plus exactement des Franco-Normands) à donner au *pain*, au *sommeil*, à la *Faim* des noms évidemment gothiques ou germaniques.

Les mots grecs et celtiques paroissent également tenir à l'essence de la langue albanaise ou ancienne illyrienne.

Selon tous ces indices, nous devons penser que la langue des anciens Illyriens et des Albanais modernes est un idiome à part, et dont l'origine remonte aux siècles les plus reculés de l'histoire d'Europe, à ces temps inconnus où les langues grecque, ibérienne, celtique, sclavonne, teutonique et gothique se formoient chacune dans sa sphère.

Toutes les langues européennes ont quelques traits de ressemblance entre elles; si on en trouve l'illyrien, cette circonstance prouve que les peuples illyriens sont en parenté d'origine avec les autres races européennes.

*Deuxième remarque.* M. Masci auroit peut-être dû remarquer en passant que les *Illyriens* anciens sont représentés par les historiens grecs comme une race différente des Grecs et des Celtes, mais très-rapprochée des *Thraces*, si même ils n'en étoient pas une branche.

Hérodote donne à la Thrace une si grande étendue, qu'il semble y comprendre toutes les contrées entre le Pont-Euxin, l'Ister, la mer Adriatique et la Grèce (1). Strabon et Thucydide conviennent que les Thraces ont peuplé une grande partie de la Macédoine et même de la Grèce (2).

Strabon observe que les *Thraces* et les *Illyriens* étoient les seuls peuples de l'Europe, qui se peignoient le corps au moyen *des piqûres*, ou (comme les voyageurs modernes de la mer du Sud disent) qui se *tatouoient*; mode absolument différente de l'usage des Celtes qui s'induisoient simplement le corps d'une couche de couleur (3). Partout Strabon distingue des Illyriens les *tribus celtiques* établies dans le

(1) *Hérod.*, l. IV, c. 80; l. V, c. 3, 8, c. 9, 10; l. VII, c. 110, 113; l. IX, c. 118.

(2) *Strab.* Almel., l. VII, p. 495; l. IX, p. 629, 648, lib. X, p. 682, 722. *Thucyd.*, l. II, c. 29, p. 115, ed. *Duck.*

(3) *Strab.*, l. VII, p. 482, *et seq.*, l. IV, p. 317.

voisinage de l'Illyrie, telles que les Scordisques, etc., etc.

Il est vrai que, dans plusieurs autres passages, Strabon distingue les Dardaniens et les Triballes comme étant les premiers de la race illyrienne, les autres de celle des Thraces; il les représente comme deux peuples ennemis (1).

Aristophane fait prononcer deux ou trois mots par un Triballe (2); mais c'est trop peu pour en tirer des conséquences.

Appien, qui nous a laissé une histoire des guerres des Romains en Illyrie, raconte « comme » quoi les trois fils de Polyphème, nommés » *Celtus*, *Galates* et *Illyrius*, devinrent souve- » rains des trois peuples qui prirent d'après » eux les noms de *Celtes*, *Galates* et *Illyriens*. » Les fils d'Illyrius furent *Autarius*, *Encheleus*, » *Dardanus*, *Mœdus*, *Taulantius*, *Perrhé-* » *bus*; il eut encore pour filles *Partha*, » *Daorta*, *Dassera* et autres. Autarius eut deux » fils, *Pæonius* ou *Pannonius* et *Scordiscus*; le » premier de ceux-ci eut un fils, *Triballus* (3). » En laissant de côté la partie fabuleuse de ce récit, il paroît qu'une ancienne tradition re-

(1) *Strab.*, l. VII, p. 462, 485, 489.

(2) *Aristoph.*, Aves, v. 1627, *et seq.*

(3) *Appian.* Illyr., p. 1194 et 1195, edit. *Toll.*

présente les Illyriens comme une race distincte, quoique très-rapprochée de celle des Celtes.

Il est également remarquable que les Triballes, les Mædes et les Pæones, qui, selon Hérodote et Strabon, étoient Thraces, sont compris par Appien au rang des peuples illyriens. Ce qui semble encore prouver que la race illyrienne étoit en parenté avec les Thraces aussi bien qu'avec les Celtes.

*Troisième remarque.* Après ce que nous venons de dire sur la langue et l'origine des Illyriens, il nous reste à compléter ce que M. Masci observe sur le nom des *Albanais*.

Il est rigoureusement vrai que le nom des *Albani* et d'*Albanopolis* ne se trouve point chez les écrivains antérieurs à Ptolémée. Cependant les *monts Albiens* de Strabon (1) occupent évidemment la même place que les *monts Albanes* de Ptolémée (2). C'est la chaîne qui sépare la Dalmatie de la Croatie actuelle et d'une partie de la Bosnie. A la vérité, le peuple des *Albani* de Ptolémée est placé sur le Drino d'Albanie à 60 lieues plus au sud; mais la ressemblance des noms n'en est pas moins remarquable. Le mot *Alb*, *Alpe*, *Albain*, *Albion* signifie en celtique, en teutonique, et probablement aussi en

(1) *Strab.*, lib. VII.

(2) *Ptolém.*, *loc. cit.*

ancien illyrien, *montagnes propres au pâturage.* Le nom des Albanais ne seroit-il donc pas synonyme à celui de *pasteurs montagnards?* Ce nom n'auroit-il pas été commun à toutes les tribus illyriennes disséminées dans les montagnes? Les *Albonenses* de Pline (1), situés à l'est de l'Istrie, ne seroient-ils pas en parenté avec les *Albani* de Ptolémée et avec nos Albanais modernes?

Une question plus embarrassante et que M. Masci a *évitée* (car il est impossible qu'elle lui soit inconnue), c'est celle qui regarde le changement du nom des Albanais en celui d'*Arvanites* qu'ils portent aujourd'hui en grec moderne.

Les historiens byzantins jusqu'au II^e^ siècle ne parlent que des *Albani* et quelquefois des *Albanites*. *Anne Comnène*, la première appelle le pays albanais « *to Arbanon* » ( prononcez *Arvanon* ) et elle donne au peuple le nom d'*Arbanites* (2). Dufresne, dans sa note sur le premier de ces passages, dit que *Scylitza* donne également aux Albanais le nom d'*Arbanites*, et il cite un poème manuscrit sur la prise de Constantinople où le pays se trouve nommé *Arbanitia.* C'est le nom qu'il porte aujourd'hui dans toute la Grèce. Les Turcs en ont fait *Arnaout.*

(1) *Plin.* Hist. nat. l. III, cap. 21.

(2) *Ann. Com.* Alex. p. 98, 132, 309.

S'il falloit hasarder une conjecture sur ce changement de nom, je dirais : Entre la contrée des *Albani* anciens et les monts *Albiens* ou *Albaniens* de la Liburnie, se trouvoient le mont *Ardyæus* et la nation des *Ardyæi*. Ces deux noms répondent au mot celtique *Arduen*, pays élevé. Il se pourroit donc que les tribus montagnardes des Illyriens eussent porté à la fois les deux noms appellatifs d'*Albani* ou Albanites et d'*Arduani* ou Arvanites, qui, tous les deux, signifieroient *habitans des montagnes.*

L'application des étymologies celtiques, insignifiante et absurde en tant d'autres cas, n'est pas tout-à-fait à dédaigner, lorsqu'il s'agit d'un pays où les Celtes ont positivement passé et même laissé quelques colonies.]

## CHAPITRE II.

### *Coup-d'œil sur l'Histoire de l'Albanie* (1).

Pour remplir le but que nous nous sommes proposé et ne pas nous perdre en des recherches inutiles sur les âges les plus reculés de l'histoire, nous examinerons rapidement ce que les écrivains les plus estimés nous ont laissé d'avéré sur l'histoire de l'Albanie.

(1) Il y avoit dans l'original de M. Masci quelques omissions graves relativement à l'histoire de l'Albanie. Nous les avons remplies par les passages compris entre deux signes de parenthèse [] et signés d'un *R.* (*N. d. R.*)

[Scylax qui vivoit probablement du temps de la guerre de Péloponnèse, donne le premier une description de l'Illyrie. Il dit que les nations illyriennes s'étendent de la Liburnie jusqu'à la Chaonie, c'est-à-dire, depuis Spalatro en Dalmatie jusqu'à la Valona en Albanie (1). Il exclut ainsi du nombre des Illyriens les Chaoniens et les autres nations de l'Epire, qu'il distingue pourtant des Grecs, proprement dits (2). Les nations illyriennes sont, chez lui, les *Bulini* au nord de la Narenta; les *Manis*, dans le Ragusain et l'Hertzegovina; les *Autariates* autour du lac Zenta; les *Enchelce* auprès de Budua; les *Illyriens*, proprement dits, près d'Epidamnus; les *Amantins* vers Oricum; et derrière ces deux nations, dans l'intérieur, les *Atintanes*, dont le pays s'appelle *Kastis* (3). Parmi ces tribus, il en place d'autres qu'il nomme *barbares*; on ne sait pas s'il les reconnoît pour illyriennes. Il nomme les colonies grecques d'*Epidamnus*, d'*Apollonia* et autres. Quoique partagés en petites tribus, les Illyriens étoient puissans et belliqueux; ils tenoient souvent la Macédoine dans leur dépen-

(1) *Scyl.* Peripl. ed., Voss., p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 12.

(3) *Vossius* prétend corriger le texte et lire *Estiotis*. Je vois dans *Kastis* l'origine du nom *Kastagnas*, donné aux montagnes de la Macédoine, dans les géographies du XIV^e siècle.

dance; ils détrônèrent quelquefois les rois de ce pays encore inculte; d'autres fois ils les forcèrent à payer un tribut. La supériorité des Illyriens ne cessa qu'avec le règne de Philippe (1). Un de leurs rois combattit à cheval à la tête de son armée, quoiqu'âgé de 90 ans (2). Les progrès de l'art de la guerre rendirent moins redoutable le courage impétueux; ils ne savoient point garder leurs rangs, ni combattre en ligne (3); d'ailleurs le défaut de bonnes armures les exposoit aux coups des Grecs qui étoient parfaitement armés (4). *R.*]

Strabon (5) rapporte que Théopompe comptoit, sous le nom général d'*Epirotes*, quatorze peuples qu'il nomme ensuite, savoir : les Chaons, les Molosses, les Thesprotes, les Amphiloques, les Atamans (parmi lesquels on plaçoit les Oriciens), les Ethiques, les Tymphées, les Orestes, les Parorées, les Atitans (6), les Talares, les Pélagons, les Elimiotes, les Perrébes (7).

(1) *Diod. Sic.* l. XIV, cap. 22, l. XVI, cap. 2. *Arrian.* lib. I, cap. 4. *Just.*

(2) *Lucian.*

(3) *Thucyd.*, lib. IV, discours de *Brasidas*.

(4) *Diod. Sic*, lib. XV, cap. 6.

(5) Lib. VII, vers la fin (p. 224, édit. *Casaub.*)

(6) *Ibid.* Un peu après (p. 225).

(7) Lib. IX, vers la fin (p. 299). Mais le passage de Strabon n'est formel qu'à l'égard des Talares. (*N. d. R.*)

« Quelques-uns de ces peuples, ajoute Strabon (1), sont placés avec raison dans la Macédoine; d'autres sont plus voisins du golfe ionique. Parmi eux se trouvent aussi des nations illyriennes, qui occupent les montagnes vers le sud et sur le golfe. En effet, au-dessus d'Epidamne, ou, pour mieux dire Durazzo, et au-dessus d'Apollonie, on trouve épars, jusques aux monts Cérannes, les peuples appelés Bulliones, Taulantiens, Parthins, et Brygiens. Après ceux-ci viennent les Lyncestes, les Deuriopes, la Pelagonia de Tripolitis, les Eordes, Limia et Eratira.

» Chacun de ces peuples étoit autrefois très-puissant. Les descendans de Cadmus et d'Harmonie en furent maîtres; ce fut aussi le théâtre des fables que l'on raconte d'eux. Ces mêmes lieux n'eurent pas tous pour maîtres des naturels du pays; les Lincestes, entre autres, furent gouvernés par Arrabée du sang des Bacchiades. La mère de Philippe d'Aminta, fils d'Euridice, fut sa nièce, et Irra sa fille. Parmi les Epirotes, les Molosses furent gouvernés par Pyrrhus Néoptolème. petit-fils d'Achille, et par ses descendans qui étoient de Thessalie. Mais les autres eurent des indigènes pour chefs. Les vainqueurs usurpant chaque jour quelque nouvelle portion de terre, s'étendirent de

(1) Lib. VII, vers la fin (p. 225).

» plus en plus, et bientôt tout fut soumis aux » Macédoniens, à l'exception cependant des » villes et pays qui bordoient le golfe ioni» que »; ( en effet le royaume de la race de Pyrrhus, qui renfermoit les Molosses, les Thesprotes, etc., se maintint indépendant.)

Autant ces divers pays étoient puissans avant de passer sous le joug des Macédoniens, autant ils jouissoient des bienfaits de la civilisation et des lumières. Plutarque en donne une preuve irréfragable (1), lorsqu'il parle des anciens rois de l'Epire, parmi lesquels il cite plus particulièrement *Tarritas*, qui s'étoit rendu célèbre par la sagesse de ses lois, par son humanité, et par les soins qu'il se donnoit pour introduire, dans toutes les villes, l'amour des lettres et les coutumes de la Grèce. Ce prince vécut quatre générations avant Pyrrhus ( ce célèbre roi d'Epire qui fleurit peu de temps après Alexandre-le-Grand, et qui vint en Italie attaquer les Romains ); il faut donc croire que, sous le règne de Pyrrhus, la civilisation étoit arrivée dans ces contrées à un très-haut degré de perfection.

[Cependant on ne sauroit douter que, dans les montagnes et les forêts de l'intérieur, il ne restât des tribus presque barbares. « Un *Dardanien*, » disent quelques écrivains anciens, n'est lavé » que trois fois dans sa vie, à sa naissance, à

(1) Au commencement de la vie de Pyrrhus.

» son mariage et à son enterrement (1). Chez les » *Athamanes*, les femmes seules s'occupoient » de l'agriculture ; les hommes étoient tous pas- » teurs (2). Les *Ardiæni* tiroient eux-mêmes de » leurs lacs ou marais le sel dont ils avoient be- » soin pour leurs troupeaux, car ils n'avoient que » peu de commerce avec les étrangers (3). » *R.* ]

Les dévastations des Macédoniens ne s'étendirent d'abord, ainsi qu'on l'a déjà dit, que sur les terres de l'Illyrie et de l'Epire ; elles gagnèrent bientôt après les contrées comprises sous la domination des princes de la famille de Pyrrhus : un événement fâcheux en fut cause. Voici comme Pausanias (4) le raconte : « Les Thes- » protes de l'Epire virent leur Etat tomber en un » instant dans un désordre extrême : ils se trou- » voient sans chef. Deidamie, fille de Pyrrhus » ( petite nièce du célèbre roi de ce nom ) » n'ayant point d'enfans, remit au peuple, à » l'article de la mort, les rênes du Gouverne- » ment.... Dès que les Epirotes furent maîtres, » le peuple se montra plein d'orgueil et d'au- » dace. Il méprisoit les magistrats et rioit de

(1) *Nicol. Damasc.* dans le *Prodromos Hellênikês Bibliothêkês*, par *Coray*, p. 271, *Ælian.* Hist. Var. IV, *ibid.*, p. 64.

(2) *Heracl.* peri Politeion, *ibid.*, p. 214.

(3) *Arist.* Mirab. Auscult.

(4) *Messenica*, vers la fin.

» leur autorité. Mais les Illyriens, ceux parti-
« culièrement qui habitoient au-dessus de l'E-
» pire le long de la mer ionienne, profitant de
» ce désordre, tombèrent en force sur les Thes-
» protes et les réduisirent à l'esclavage. Nous ne
» connoissons guère que les Athéniens qui
» soient devenus florissans sous les lois popu-
» laires; et leur empire sur la Grèce ne s'est
» assuré, ne s'est consolidé que parce qu'A-
» thènes étoit plus instruite, qu'elle possédoit
» la science de l'économie politique, et que ses
» citoyens étoient sincèrement dévoués aux
» lois. »

[La grande invasion des Gaulois dans la Macédoine et la Grèce fut l'époque d'une révolution totale pour plusieurs peuples d'Illyrie ; les *Autariates* surtout se distiguèrent par le zèle avec lequel ils prirent le parti des Gaulois ; mais lors de la retraite de ces conquérans, les Autariates, rentrés dans leur pays abandonné, n'y trouvèrent plus de quoi subsister. Les Grecs racontent divers traits fabuleux sur les désastres que la colère d'Apollon fit éprouver aux Celtes et à leurs alliés, les Illyriens. Il est probable que les guerres civiles, nées de l'affluence subite des richesses, furent plus funestes aux Illyriens que les flèches d'Apollon (1). *R.*]

(1) *Voyez*, pour de plus grands détails, *Appian. Illyr. in princ.* ou *Du Buat*, Histoire des Peuples, tome II.

Le terme des malheurs que devoit essuyer l'Albanie n'étoit pas encore atteint. Les Romains devoient encore porter dans ce pays la guerre, le désespoir, et tous les fléaux qui en sont les tristes résultats. Il est bon de rapporter ici un passage de Strabon (1), relatif à cette circonstance : « Dans les siècles passés, » dit-il, quoique plusieurs de ces peuples fussent peu nombreux et même sans renom, et » se gouvernassent par eux-mêmes, il n'étoit » point difficile d'établir leurs limites réciproques. Maintenant, au contraire, le pays est » presque généralement désert, les villes et villages n'offrent plus que des ruines; il seroit » impossible à l'homme le plus habile d'en parler avec certitude, tant est grand l'état d'avilissement et de destruction. Les révoltes qui » ont eu lieu, celles qui éclatent encore en ce » moment, la présence des troupes romaines » qui dévorent chaque maison particulière et » s'emparent de tout, mettent le comble à ce » désordre extrême. Polybe assure que Paul » Émile, après avoir vaincu les Macédoniens » et Persée, démolit soixante-dix villes des Epirotes (la plupart appartenoient aux Molosses), » et emmena 150 mille prisonniers. Cependant, » quoique couvertes de hautes montagnes (le » Tomaro, le Poliano et beaucoup d'autres) et

(1) Lib. VII, vers la fin.

» assez stériles, l'Epire et l'Illyrie comptoient
» encore une immense population. Aujourd'hui
» ce n'est plus qu'une vaste solitude où l'on
» rencontre un très-petit nombre de villages
» pauvres et situés au milieu des ruines et des
» décombres. »

La Macédoine n'est point tombée ainsi tout-à-coup dans la barbarie : la civilisation avoit fait dans ce pays des progrès rapides et pris de fortes racines sous un règne de longue durée ; l'invasion des Romains ne fut point pour elle aussi désastreuse : c'est pourquoi sous les empereurs nous y voyions plusieurs villes très-florissantes, ainsi que nous l'apprend Strabon (1).

[Cette différence entre le sort de la Macédoine et celui de l'Illyrie, s'explique facilement par les dispositions administratives qui suivirent la conquête romaine. Le consul Paul Émile agit plutôt en père qu'en vainqueur, soit en établissant dans la Macédoine une administration paternelle et sagement républicaine, soit en conduisant en Italie tous les courtisans et les gens qui avoient tyrannisé le peuple sous les derniers rois, tandis que le préteur Anicius fit subir aux Illyriens des conditions infiniment moins avantageuses (2). Livrés aux caprices des gouverneurs romains, les Illyriens se soulevèrent plus

(1) Lib. VII.

(2) *Tite-Live*, lib. XLV.

d'une fois ; et, toujours vaincus, ils virent chaque fois leur joug s'aggraver. La fertilité naturelle du pays dut aussi servir de prétexte aux exactions des fonctionnaires romains. Aristote le jeune dit qu'en Illyrie une poule pondoit trois œufs par jour, etc., etc. (1). Il paroît que cette province étoit considérée à Rome, comme très-propre à enrichir promptement ceux qui l'administroient. Du moins Properce dit à sa maîtresse : « Quel chagrin pour moi et quelle riche » proie pour vous que ce préteur, fraîchement » arrivé d'Illyrie (2) ! » puis il lui conseille de bien piller ce parvenu ; et quand il n'aura plus rien, de lui dire : Allez encore une fois gouverner l'Illyrie. *R.*]

Dès que ces provinces firent partie de l'Empire d'Orient, elles éprouvèrent les mêmes vicissitudes que la Grèce : il est donc inutile d'entrer à cet égard dans des détails qui n'offriroient en effet rien de saillant, puisque, pendant plusieurs siècles, les esprits ne furent occupés que de disputes religieuses. L'Illyrie et la Macédoine furent plus particulièrement déchirées par les guerres de religion, parce qu'elles demeurè-

(1) *Arist.* de Mirab. Ausc. L'Illyrie ancienne ou l'Albanie est encore très-fertile, surtout aux environs de Scutari.

(2) « *Prætor ab* Illyricis *venit modo, Cinthia, ripis,*
» *Maxima* præda *tibi, maxima cura mihi.* »

rent constamment attachées au Patriarchat de Rome (1).

Pendant les grandes révolutions de l'empire de Constantinople et après sa décadence, quelques-unes des contrées, dont nous nous occupons, furent soumises par les souverains des deux Siciles; d'autres passèrent sous la domination de princes particuliers; d'autres enfin se rendirent indépendantes.

L'on se rappelle, au sujet des premières, les conquêtes de Robert Guiscard, sur l'Arta, Durazzo, Castoria, etc. (2). Roger I[er], après la mort de son frère Bohémonde, continua non seulement à commander dans ces pays, mais il étendit encore davantage son empire (3). Guillaume I[er] suivit ses traces (4). Charles I[er] d'Anjou réunit aux anciens droits un plus grand nombre d'avantages, par le mariage de Philippe son fils, avec la fille de Baudouin II, empereur de Constantinople, qui fut privé du trône et déposé par Michel Paléologue (5). Enfin, Charles III, de Durazzo, monté sur le trône de Na-

(1) *Rodotà* del rito Greco in Italia, lib. III, cap. 1, § 3 et seq., rapporte toutes les autorités sur ce fait.

(2) *Oderic. Vital.* Hist. Eccl., lib. III et VII. *Colen.* compend. ist. di Napoli.

(3) Colen. *Loco citato.* Sigon de regno Ital., lib. II.

(4) Costanz. lib. IV.

(5) Colen., *ibid.* Baron. *ad an.* 1197.

ples, joignit à ce royaume les principautés héréditaires qu'il possédoit en Albanie et dans la Morée (1).

Parmi les princes particuliers, l'on en cite quelques-uns dont les noms appartiennent à l'histoire des nations. Les *Comnènes*, du sang impérial, qui gouvernèrent Durazzo, Vallona, etc.; les *Tocques*, despotes de l'Epire; les *Castriots*, maîtres d'Emazia et de Castorie; enfin, les ducs de Jannina et seigneurs de l'Étolie méritent tous de fixer l'attention. Plusieurs écrivains napolitains (2) ont laissé des mémoires sur les deux premiers. Du Cange (3) parle des ducs de Jannina et des seigneurs d'Etolie. Je pense que c'est d'eux dont parle aussi Pachimère (4), quand il dit : « Il avoit (Michel Paléologue) en- » core un fils naturel, nommé *Jean*, qui tenoit » sous ses ordres un nombre considérable de » troupes. Il épousa la fille de Taroña, et devint » par là dynaste d'un peuple nombreux. Ses » soldats étoient aguerris; lui-même étoit très- » habile dans l'art militaire, ce qui le rendoit » très-capable de tout tenter par la voie des armes » et d'entreprendre des conquêtes. Son armée

(1) Costanz., lib. IV. Giannon., *ist. civ. lib. XXIII* au commencement et au dern. chap.

(2) *Rodotà*, del rito Greco in Ital., lib. III, cap. 2, n. 3.

(3) Famil. Dalmat. Sclav. Turcic., etc., cap. 15.

(4) Hist. lib. I, cap. 30.

» étoit composée d'hommes qui lui étoient dé» voués, et qui, dans le temps, comme grecs d'o» rigine et de nom, avoient combattu sous » Achille. On les nomme maintenant *Megalo-* » *Blachites* (1). » Il n'est aucun historien qui ne fasse mention (2) des Castriots, et surtout des actions mémorables de Georges Castriotta, autrement appelé *Scanderbergh*. Son nom est immortel par les vingt-trois victoires qu'il remporta sur Amurat II et Mahomet II (3). Nous aurons occasion de revenir sur ce grand homme, lorsque nous parlerons de l'arrivée des Albanais dans le royaume de Naples. . . .

Quant aux pays libres, il est à propos de citer ce qu'en rapportent et Pachimère et Cantacuzène. Le premier, dans la vie de Michel Paléologue (4), dit que « certains peuples de l'Illyrie, après avoir secoué le joug de l'empereur, se gouvernèrent par leurs propres lois, et qu'ils habitoient les environs de Durazzo, qui fut détruite

(1) *Niceta*, in Balduino Flandro, p. 313; l'*Acropolita*, hist. sect. 15, p. 23, et sect. 38, p. 33; *Anne Comnene*, etc., font mention des Megalo-Blachites, qu'ils placent dans les montagnes de la Thessalie. Ces montagnards sont les mêmes que ceux que Cantacuzène nomme *Albanais*.

(2) *Ducange*, loco citato, *cap. 18*.

(3) Barlezio, Enée Silvius, Filelfo et beaucoup d'autres.

(4) Lib. VI, cap. 32.

par les tremblemens de terre (1). Ils la relevèrent de ses ruines et y envoyèrent une colonie qui fut bientôt considérablement augmentée par l'affluence des peuples voisins. Ils se confédérèrent avec Charles d'Anjou, alors maître de la forteresse de Canina, peu distante d'eux. » — Cantacuzène s'exprime ainsi : « *Sirgianni* ( au temps d'Andronic II ) traversa le pays des Locriens et des Acarnans, et vint chercher un asile chez les *Albanais* qui vivent non loin de la Thessalie : ce sont des hommes rustiques, adonnés aux soins des troupeaux, et qui se gouvernent par leurs propres lois (2) ». — Plus loin ce même auteur ajoute (3) : « Pendant que l'empe-
» reur étoit en Thessalie, les Albanais qui peu-
» plent les montagnes de cette contrée et vivent
» indépendans, appelés des noms de leurs chefs,
» *Malacasis*, *Boviens* et *Massarets*, vinrent
» au nombre de 12,000 lui payer les tributs,
» parce qu'ils craignaient d'être détruits par les
» Romains pendant l'hiver; comme ils n'ont
» point de villes fermées et qu'ils sont dispersés
» dans les lieux montueux et escarpés, ils pen-

(1) Il faut observer que, dans le livre V, chap. 7, le même Pachimère avoit appelé *Albanais* ces mêmes peuples qu'il nomme *Illyriens*, et qui habitoient aux environs de Durazzo.

(2) Lib. II, cap. 24.

(3) *Ibid.*, cap. 28.

» soient que leurs ennemis pouvoient profiter » de la saison rigoureuse, où le froid et les nei» ges entourent leurs demeures, pour les ré» duire sous le joug ».

[Léon Chalcocondylas et Phranza parlent des *Albanites* établis en Péloponnèse. Déjà, comme de nos jours, ils offroient leurs bras à celui qui les payoit le mieux; ils exigeoient, pour garantie de leur solde, les revenus des villes et bourgs où ils étoient en garnison *R.*]

Lors de la prise de Constantinople, la puissance ottomane soumit tous ces peuples. Cependant, malgré la désolation générale qui régnoit parmi eux, les cantons libres se maintinrent et se maintiennent encore aujourd'hui dans l'indépendance. Nous parlerons encore de ces peuples intéressans.

## CHAPITRE III.

### *Mœurs de la nation Albanaise en général* (1).

L'Albanais est naturellement gai; il aime les grands repas et les plaisirs; il recherche surtout la danse. Il a coutume de marcher l'é-

(1) L'auteur italien a surchargé ce chapitre de citations latines de *Tacite*, comme s'il eût voulu prouver l'identité des Albanais et des anciens Germains. Ces citations oiseuses nous ont paru inadmissibles dans les *Annales*; nous avons conservé toutes celles où il y avoit quelque rapprochement instructif. Quelquefois nous avons fait entrer les notes dans le texte. (*N. d. R.*)

pée à la main, en chantant des vers qui rappellent les actions courageuses des grands hommes de la nation. Il module sa voix et ses gestes selon le sujet qu'il chante. Autant il recherche les festins, autant il pratique religieusement les lois de l'hospitalité ( de cette règle générale il faut excepter les cantons pauvres, qui bordent la plage, et dont les habitans ne vivent que de piraterie ). Généreux par caractère, il néglige d'amasser des richesses ; il donne avec empressement ce qu'il possède à celui qui le lui demande; mais il se livre aussi facilement à la vie de mendiant.

C'est au sein de la joie bruyante des grands festins que les Albanais s'occupent de leurs affaires les plus intéressantes. On doit leur reprocher qu'à peine ils ont fait connoître leurs sentimens, ils sont prêts à se rétracter. Quoique naturellement causeurs, ils sont pourtant très-fidèles et circonspects envers un ami, envers un maître. Ennemis de toute feinte et incapables de trahison, ils remplissent avec scrupule et délicatesse les emplois qui leur sont confiés. Mais aussi quand il s'agit de leur ennemi commun, semblable aux autres peuples barbares, ils usent de ruse et de perfidie.

Homère a déjà remarqué le caractère rusé des Céfaloniotes et des autres habitans de l'Epire. Il ne faut donc pas s'étonner des ruses des Al-

banais envers leurs ennemis, et encore moins de ce que fit Georges Castriotta selon l'usage de son pays, quand, au rapport de Constanzo (lib. 20), étant resté, par ordre du roi Ferrante, gouverneur de la terre de Bari, il voulut donner une preuve éclatante de son attachement à ce prince. La ville de Trani, fidèle alliée de Ferrante, se trouvoit opprimée par Antoine Josciano, maître de la forteresse; comme il ne pouvoit l'assiéger à cause du voisinage de Piccinino, il le pria, sous prétexte de lui parler, de venir dans la campagne; tandis qu'ils étoient à se promener ensemble, il le saisit, l'arracha de dessus son cheval et le conduisit dans son camp, où, pour obtenir sa liberté, Josciano dut lui remettre la forteresse.

Robert Guiscardo fit la même action envers Pierre de Bisignano (1).

Les Albanais n'ont point le caractère servile; ils conservent même parmi eux un esprit de liberté, malgré l'état d'oppression sous lequel ils gémissent, et l'orgueil des Barons qui

(1) Déjà du temps des guerres romaines contre la Macédoine. *Tite-Live* nous montre les soldats épirotes et illyriens comme excellens pour les embuscades, les marches dans les montagnes et la petite guerre. *Appien* voulant louer le courage des Bretons qui servoient dans les légions romaines, dit qu'ils étoient aussi braves que les *Illyriens*. (*N. d. R.*)

les gouvernent. Il leur est presque impossible de s'appliquer aux arts ; ils se persuadent avec peine que travailler à la terre et en récolter les fruits soit une occupation aussi honorable que le métier des armes et les combats. Pour eux, l'agriculture semble un état de paresseux : ils préfèrent ce qui s'acquiert par le sang, à ce qu'on obtient par la sueur. Avides de nouveautés, ils redoutent le repos ; mais quand ils n'ont pas occasion de prendre les armes, ils s'abandonnent à l'oisiveté la plus profonde.

Les femmes sont constamment chargées des soins du ménage, tant pour l'administration intérieure de la maison que pour ce qui regarde la culture des champs. Elles sont élevées et tenues sous les lois d'une éducation très-sévère ; il ne leur est point permis de prendre le moindre divertissement, de peur que leur vertu n'en soit altérée. On est tellement jaloux de la pudeur des femmes, que la plus légère atteinte que l'on y porte est un motif suffisant pour courir aux armes. L'adultère est très-rare chez les Albanais. On n'y rit point du vice. Ce n'est pas une mode chez eux de séduire et d'être corrompu.

Nés guerriers et ne se plaisant qu'à manier les armes, les Albanais sont naturellement portés au vol et à la rapine ; mais ils regardent

comme une lâcheté tout larcin qui est accompagné de meurtre ou exécuté par des abus de confiance. Ces préjugés barbares s'affoiblissent beaucoup, surtout depuis que les Albanais ont fait quelques pas vers la civilisation. Cependant ils conservent encore certaines coutumes qui caractérisent bien les anciennes mœurs et les vieilles habitudes de la nation.

Quand l'époux va prendre sa femme, on l'accompagne en chantant; on lui recommande surtout de la gaîté, parce qu'il ne court pas à la guerre, mais bien à la rapine. Toute la cérémonie ressemble à un enlèvement: les parens de la jeune personne refusent d'ouvrir les portes, et l'épouse doit être arrachée du sein de sa famille avec beaucoup d'efforts (1). Si cette cérémonie rappelle un ancien désordre, ce que l'on chante à l'épousée respire la vertu la plus pure et la prudence. On lui parle d'économie, des soins du ménage, de la constance nécessaire pour supporter les fatigues et les dangers.

(1) Les Romains, après avoir été civilisés, conservoient aussi la coutume des anciens enlèvemens, dans les cérémonies des mariages décrites par Catulle :

*Collis ô heliconei*
*Cultor, Uraniæ genus,*
*Qui* rapis *teneram ad virum*
*Virginem, ô hymenee, hymen.*

Nous ne parlerons pas ici de ces Albanais qui, subjugués par les Turcs, ne sont plus que les vils esclaves du despotisme ottoman, puisqu'à l'exception de coutumes indifférentes au gouvernement, tout le reste a été détruit par la puissance conquérante. Je ne m'occuperai que des Albanais qui vivent indépendans de la Porte, ou qui jouissent de leur liberté aux conditions d'un faible tribut qu'ils payent au grand-seigneur.

L'espace de terrain qu'ils occupent est assez considérable; et, soit qu'ils n'aient jamais été soumis, ou (ce qui est plus probable) que les souverains n'aient exercé sur eux d'autre autorité que celle de se considérer comme chefs de la nation, ils ont constamment conservé leur liberté avec leurs mœurs barbares. Cantacuzène, qui écrivit son histoire sous le règne d'Andronic le jeune, les appelle *Nomades autonomes* (1), c'est-à-dire hommes habitués aux soins des troupeaux et qui vivent par leurs propres lois : et plus loin il les nomme *abasileuta*, c'est-à-dire sans rois (2).

Chaque ville, terre ou village, vit pour soi; et même lorsqu'il s'agit de la cause commune, il ne leur est pas permis de se mêler des affaires

(1) Lib. II, cap. 24.

(2) Lib. II, cap. 28.

de leurs voisins. La cause commune est celle de la liberté; et quand il arrive aux bachas turcs, soit par ambition, soit par avarice, de chercher à les réduire sous le joug, alors ils se lèvent en masse, s'unissent et fondent sur l'ennemi commun.

La limite d'un village ou d'un champ occasionne chaque jour des guerres intestines. Il n'est point rare de voir s'élever des contestations pour des bornes, pour lésion de droits, pour homicides, pour vols, etc. : c'est le sort des armes qui en décide. De là, proviennent la dévastation des terres et la misère des habitans. L'absence d'un point de ralliement rend impossible toute civilisation : la barbarie produit la barbarie.

Si les intérêts de ville à ville, de terre à terre sont totalement séparés, ceux des familles ne le sont pas moins. Aucun canton ne fait corps : il est composé d'un certain nombre de familles, que, dans la langue du pays, l'on appelle *Cette*; chaque *Cetta* est indépendante d'une autre. Les différends qui s'élèvent au sein d'une *Cetta*, se soumettent aux plus âgés, comme ceux des enfans à leurs pères; mais jamais on ne verra personne d'une autre *Cetta* chercher à s'en mêler, quand même la cause en seroit grave, à moins qu'elle n'y ait un intérêt sensible, ou qu'elle y soit interpellée.

Plus la *Cetta* est nombreuse, plus elle est respectée. Partout où l'on vit dans un état de guerre continuelle, le plus fort est toujours le plus honoré, parce qu'il est le plus redouté. Les familles les plus nombreuses sont les premières de l'État. Aussi, chez les Albanais, le célibat est-il regardé d'un œil de mépris, et les frères s'encouragent les uns les autres à se marier (1); et ce n'est pas sans raison, puisque le plus léger affront fait à un de ses membres soulève toute la *Cetta*, pour en tirer vengeance. Aussi les guerres entre deux ou plusieurs *Cette* sont-elles presque continuelles.

Dans chaque canton il existe une assemblée de vieillards, nommés ainsi, non pas tant par leur âge que par leur réputation méritée de sagesse et de prudence. De même que toutes les assemblées des peuples barbares, celle-ci ne jouit d'aucune autorité ou juridiction; rarement elle a lieu, et elle n'a point de chef pour la présider. Dans une affaire d'un intérêt public, ou lorsqu'il s'agit de juger des différends entre deux ou plusieurs *Cette*, alors cette espèce de sénat se réunit; mais il arrive souvent qu'il se sépare sans avoir rien prononcé, sans

(1) Quantò plus propinquorum, quo major affinium numerus, tantò gratiosior senectus, nec ulla orbitatis prætia.

*Tacit.* Lib. II, cap. 20.

avoir porté la moindre décision (1). Les membres y sont tout armés, et c'est par leurs armes qu'ils expriment leur approbation ou leur opposition dans les délibérations.

Les objets d'intérêt public pour lesquels le sénat doit être consulté, c'est la guerre et la paix; ou bien lorsqu'il s'agit d'établir une loi nouvelle, ou quand la cause commune exige l'envoi d'un ambassadeur, ou enfin lorsqu'il faut punir un coupable de trahison ou de nouvelles opinions religieuses. Hors ces cas, l'on ne connoît aucune magistrature; et ce qui étonne le plus, c'est que le même délit, dès qu'il ne porte aucune atteinte aux intérêts d'un tiers, cesse d'être considéré comme délit public; et le sénat lui-même n'a pas le droit de sévir contre les coupables. Ainsi le blasphême, la simonie, le parjure, l'avortement d'une femme non mariée, le parricide, ne sont point frappés par la loi; mais ceux qui s'en sont rendus coupables mènent une vie misérable: partout ils excitent l'horreur, partout ils sont poursuivis par le mépris et par l'exécration publique; ils sont réduits au désespoir, et il ne leur reste d'autre ressource que de périr par leurs propres mains.

La guerre est l'objet principal de leurs pensées; presque toujours ennemis entre eux ou

(1) Homer., Odys., lib. II, v. 24 à 33, v. 198 à 203, v. 246 à 250.

avec les pays limitrophes, et sans cesse prêts à repousser les tentatives des baobas, toutes leurs occupations ont pour but l'exercice du corps et le maniement des armes. Ils sont tous soldats; il n'y a que l'âge ou l'état de maladie qui puisse les exempter de l'être. Sans espoir de récompense, sans recevoir la moindre rétribution, chacun d'eux se fait un devoir de se signaler dans les combats par son courage, sa hardiesse et sa gaîté : l'amour de la gloire et la crainte de l'infamie les entraînent dans les entreprises les plus dangereuses. La vie est un fardeau pénible pour celui qui, dans la mêlée, s'est vu contraint de lâcher pied, ou qui, dans le moment du combat, s'est tenu caché. Au contraire, les pères dont les fils sont morts pour la patrie en reçoivent un surcroît d'honneurs.

Comme ils n'ont point de roi, ils se choisissent, dans l'occasion, un chef parmi les plus vaillans, et ce sont eux qui les guident. Ce n'est point un pouvoir éphémère, ce n'est point le sot orgueil de commander qui les fait respecter : pour s'attacher leurs compagnons, ils doivent se montrer actifs, généreux, et surtout payer de leur personne.

Dans les combats, leurs troupes ne sont point rangées en ordre de bataille, et ne prennent jamais une position fixe. Elles errent çà et là; partout où elles jugent à propos de se porter, elles peu-

vent s'y rendre; il leur suffit de harceler l'ennemi. Les colonnes sont ordinairement formées d'hommes d'une seule et même *Cetta* (1).

Les femmes aussi prennent part à la guerre : souvent elles se placent en tête des bataillons, afin de leur servir de rempart contre l'ennemi. C'est une remarque curieuse de voir le respect religieux que les barbares portent au sexe. Souvent encore on voit les femmes porter à leurs parens des secours en vivres, en munitions, etc. Souvent enfin par leurs pleurs et leurs prières, même par leurs reproches, on les voit réveiller l'ardeur des combattans et décider ainsi du sort des batailles.

Où l'autorité du sénat cesse, commencent les droits de la vengeance particulière. Un homicide, un adultère, un vol, une violence, etc., mettent le trouble dans la peuplade entière, et mettent en état de guerre deux ou plusieurs *Cette*.

Si un homicide a été commis, les membres de la *Cetta*, à laquelle appartenait le défunt, sans chercher à s'assurer d'abord si c'est par suite d'un malheur imprévu, par imprudence ou erreur que cet événement fâcheux a eu lieu, se croient autorisés à dévaster toutes les propriétés de la *Cetta* de l'accusé, et à se venger

(1) *Tacite*. Quodque præcipuum fortitudinis incitamentum est, nec casus, nec fortuita conglobatio turmam, aut cuneum facit, sed familiæ, et propinquitates.

dans le sang d'un de ses habitans. La soif de la vengeance ne s'étanche que lorsque la mort du coupable ou de quelqu'un de sa *Cetta* a mis un terme à la rage, ou bien quand, par les conseils de l'amitié ou par l'autorité du sénat, on souscrit à la réconciliation; mais alors la *Cetta* du coupable doit payer une amende, tant en effets qu'en argent, dont le montant est déterminé par les médiateurs.

La rigueur de la peine réservée aux adultères, rend ce crime très-rare. Lorsqu'il a lieu, l'époux a le droit de tuer impunément sa femme et son séducteur; mais ce dernier étant considéré comme l'auteur principal du délit, l'on n'a aucun droit d'inquiéter sa *Cetta*; seulement elle devient responsable d'un second homicide envers la *Cetta* à laquelle appartenoit la femme tuée.

Les violences exercées envers les personnes produisent aussi la guerre entre deux *Cette*. Il n'en est pas de même des atteintes portées aux propriétés et du vol. Ces délits n'entraînent après eux que la loi du talion. Le vol cependant, comme nous l'avons dit plus haut, excite plus particulièrement l'indulgence de toute la nation.

Assez souvent les autres contestations privées (par pure volonté des parties) sont remises à la décision des vieillards. Après le repas que

leur donnent les parties, ils prononcent le jugement. L'usage veut aussi que l'on remette à chacun d'eux une paire de souliers à titre d'épices et de droit de vacations.

Les pères et mères contractent le mariage de leurs enfans encore au berceau. Ces obligations sont sacrées, et pour les annuller il faut avoir une cause juste et évidente à donner.

Chez les Albanais ce n'est point, comme parmi nous, la femme qui apporte une dot à son mari; c'est l'époux qui doit la payer au père de l'épousée. Quelque étendue, quelque infinie que soit l'autorité d'un mari sur sa femme, celle-ci n'est point déliée de l'autorité paternelle : aussi la condition des femmes est-elle très-malheureuse. Le divorce et les répudiations sont permis chez les Albanais, pourvu que les motifs en soient reconnus justes et qu'ils aient été soumis à l'examen des vieillards des deux familles. La cérémonie du divorce consiste à couper par le milieu une petite ficelle, dont un bout est tenu par le mari, l'autre par la femme.

L'autorité paternelle a des bornes très-étroites quant aux garçons : à l'exception du droit de remontrances et de légères punitions, le père n'a point d'autre pouvoir sur eux. Cette loi barbare est d'autant plus injuste, que le fils qui se rend coupable d'un parricide n'a point à redouter d'autorité qui soit chargée de le punir, et que, par

un contraste assez singulier, le père qui tue ou blesse son fils, voit bientôt se soulever contre lui la *Cetta* de son épouse, et celle-ci réclamer vengeance. Si un fils veut se séparer d'avec son père, rien ne peut ni ne doit s'y opposer. Le père est obligé de lui remettre la portion des biens qui lui revient. Tous les enfans indistinctement, même les filles, ont un droit égal aux propriétés de la famille.

Les testamens ne sont point en usage chez les Albanais; quelquefois seulement de foibles legs sont recommandés à l'héritier. Les enfans, ou, au défaut, les parens paternels sont les héritiers incommutables.

Ils n'ont point de cérémonies funèbres. Les femmes placées autour du mort pleurent, chantent ses louanges et exaltent ses actions mémorables. Lorsqu'il est enseveli, les parens gardent le deuil, et se retirent pendant plusieurs jours dans la maison de l'héritier, qui doit leur donner somptueusement à dîner. Bientôt cessent les larmes; mais les compagnons, les amis et les parens du défunt conservent long-temps les signes de la douleur et du chagrin : pendant le cours d'une année, ils doivent, chaque matin, venir autour de la maison qu'il habitoit, pousser des cris affreux en signe de leur affliction.

## CHAPITRE IV.

*Colonies Albanaises dans le Royaume de Naples. Histoire de leur Établissement, leur Nombre et leur État. Causes du peu de progrès qu'elles ont fait dans les Sciences.*

Il ne faut pas confondre les Albanais qui existent maintenant dans le royaume de Naples, et qui y vinrent à diverses reprises vers la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], avec les Grecs qui, depuis une époque très-reculée, y sont établis, et qui sont très-nombreux dans la Calabre ultérieure et dans la terre d'Otranto. Je me suis imposé la tâche de parler seulement des colonies albanaises; cependant je n'ai pu m'empêcher de citer ici la grande antiquité des colonies grecques que l'on doit, sous ce rapport, appeler indigènes des provinces méridionales du royaume des Deux-Siciles.

Après la mort du grand Scanderbegh, unique soutien des Chrétiens contre l'irrésistible puissance des Turcs, le seul héros digne successeur de Pyrrhus et du nom d'Alexandre (1), pour me servir de l'expression du Volterran (2), les

(1) Tandis que Georges Castriotta étoit retenu en ôtage par Amurat II, il fut surnommé *Scanderbegh*, c'est-à-dire *seigneur Alexandre*.

(2) Ap. Raynald., an. 1458, n° 14.

Albanais s'abandonnèrent à l'affliction. Vaincus par les forces de Mahomet Ier, et se voyant, après tant de victoires glorieuses remportées sur lui, exposés à la fureur des Turcs, ils prirent le parti de fuir et de venir chercher un asile dans le royaume de Naples. Il est vraiment pénible de remarquer l'état cruel de cette nation dans une conjoncture aussi fâcheuse : le pape Paul II, dans sa lettre à Philippe, duc de Bourgogne, en donne une idée (1), et nous ne pouvons rappeler le souvenir de semblables malheurs qu'en éprouvant la douleur la plus vive.

Ferdinand Ier, guidé par la justice autant que par une saine politique, et reconnoissant les services que Scanderbegh lui avoit rendus, voulut bien donner aux émigrés albanais un asile. « Mais l'époque de leur arrivée dans » le royaume ne peut généralement se fixer

(1) Albanenses partim cæsi gladio sunt, partim in miseram servitutem abducti, oppida quæ antea pro nobis Turcorum substinuerunt impetus, in ditionem eorum venerunt. Vicinæ partes, quæ Adriaticum mare attingunt, propinquo motu exterritæ, tremunt. Ubique pavor, ubique luctus, ubique mors, et captivitas ante oculos sunt. Audire miserum est, quanta omnium rerum sit conturbatio. Lacrymabile, inspicere navigia fugientium, ad Italos portus appellere, familias quoque egentes pulsas sedibus suis passim sedere per littora, manusque in cœlum tendentes lamentationibus suis cuncta implere.

» d'une manière bien positive. Tantôt il en » arrivoit un grand nombre, tantôt il n'en ve- » noit que très-peu, d'autres fois des troupes en- » tières se montroient, ayant à leur tête un » chef, et plus souvent ils se jetoient sur nos » côtes en petit nombre et sans guide. Les pre- » miers parurent l'an 1461, à l'époque même » où Scanderbergh fut investi par Ferdinand » de la propriété de la terre de Saint-Pierre *in* » *Galatinâ.* Parmi les familles qu'il y laissa, » celle des Basta est devenue riche et supérieure » aux autres en nom et en gloire. Une seconde co- » lonie albanaise est venue en l'an 1467, à l'épo- » que même où Scanderbergh cessa de vivre; » d'autres sous le pontificat de Paul II, qui » régna depuis 1464 jusques en 1471; d'autres » enfin, vers l'an 1478, temps où le grand sei- » gneur devint maître absolu de l'Epire, de la » Macédoine et de l'Albanie (1). »

A ces émigrations il faut joindre celles qui eurent lieu sous le règne de Charles V. L'horreur des Albanais pour la puissance ottomane et leur estime pour les souverains de Naples, en grande partie leurs anciens maîtres, les décidèrent, en 1532, à donner la ville de Coron à cet empereur. Quelque temps après, ses habitans furent opprimés par les Turcs; ils résolurent de fuir. Charles V les reçut avec empressement dans

(1) Rodotà, lib. III, cap. 3, du rite grec en Italie.

les terres du royaume de Naples, et, comme je le dirai plus bas, récompensa largement leur fidélité et leur dévouement. Il arriva d'autres colonies sous le règne de Philippe II; mais il ne s'en forma plus, du moment que les vice-rois prirent les rênes de l'État; ils s'intéressoient si peu au bien public, que leur politique négligeait tous les moyens de rendre la nation napolitaine plus florissante.

Les Albanais, actuellement existans dans ce royaume, occupent 59 villages qui, réunis, offrent une population de 63,920 individus. Voici les noms des cantons, leur population particulière, le rite que l'on y suit, le diocèse et la province auxquels ils appartiennent.

CALABRE ULTÉRIEURE.

| NOMS DES ENDROITS. | DIOCÈSE. | RITE. | POPULAT. |
|---|---|---|---|
| *Amato* . . . . . . . | Nicastro. . . . | *Latin*.. | 1399 |
| *Andali*. . . . . . . | Belcastro . . . | *Idem*. . | 702 |
| *Arietta*. . . . . . . | S. Severina. . | *Id*. . . | 210 |
| *Casalnuovo* . . . . . | Gerace . . . . | *Id*. . . | 589 |
| *Tena*. . . . . . . . | Nicastro . . . | *Id*. . . | 707 |
| *Zangarona* . . . . . | Idem . . . . . | *Id*. . . | 724 |
| | | | 4331 |

CALABRE CITÉRIEURE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Acqua Formosa*. . . | Cassano. . . . | *Grec*. . | 1200 |
| *Castroreggio*. . . . . | Anglona . . . | *Idem*.. | 350 |
| *Cavallarizzo* . . . . | S. Marco . . . | *Latin*.. | 550 |
| | | | 2100 |

| NOMS DES ENDROITS. | DIOCÈSE. | RITE. | POPULAT. |
|---|---|---|---|
| *D'autre part* | | | 2100 |
| *Cecarvito* | Idem | *Latin* | 1050 |
| *Cerzeto* | Id. | *Id.* | 512 |
| *Civita* | Cassano | *Grec* | 1456 |
| *Falconara* | Tropea | *Latin* | 1556 |
| *Farneta* | Anglona | *Grec* | 254 |
| *Firmo* | Cassano | *Id.* | 947 |
| *Frascineto* | Id. | *Id.* | 1588 |
| *Lungro* | Id. | *Id.* | 2555 |
| *Macchia* | Rossano | *Id.* | 463 |
| *Marri* | Bisignano | *Id.* | 300 |
| *Mont-Grassano* | S. Marco | *Latin* | 1200 |
| *Plataci* | Cassano | *Grec* | 1400 |
| *Porcile* | Id. | *Id.* | 540 |
| *Rota* | Bisignano | *Latin* | 804 |
| *S. Basilio* | Cassano | *Grec* | 1481 |
| *S. Benedetto Ullano* | Bisignano | *Id.* | 1312 |
| *S. Catarina* | S. Marco | *Latin* | 838 |
| *S. Cosmo* | Rossano | *Grec* | 506 |
| *S. Demetrio* | Id. | *Id.* | 1488 |
| *S. Giacomo* | Bisignano | *Latin* | 738 |
| *S. Giorgio* | Rossano | *Grec* | 1178 |
| *S. Lozenzo* | Id. | *Latin* | 905 |
| *S. Martino* | Bisignano | *Id.* | 1090 |
| *S. Sofia* | Id | *Grec* | 1180 |
| *Serra di Leo* | S. Marco | *Latin* | 271 |
| *Spezzano* | Rossano | *Id.* | 1674 |
| *Vaccarizzo* | Id. | *Grec* | 971 |
| | | | 30,357 |

## BASILICATE.

| NOMS DES ENDROITS. | DIOCÈSE. | RITE. | POPULAT. |
|---|---|---|---|
| *Barile* . . . . . . . | Matera.. . . . | *Latin*.. | 3218 |
| *Brindisi* . . . . . . | Id. . . . . . . . | *Id*. . . | 2042 |
| *Casalnuovo di Noja*. | Anglona . . . | *Grec*... | 868 |
| *Maschite*. . . . . . | Matera . . . . | *Latin*.. | 2741 |
| *S. Costantino* . . . | Anglona . . . | *Grec*... | 1096 |
| | | | 9965 |

## CAPITANATE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Campomarino*. . . . | Larino . . . . | *Latin*.. | 912 |
| *Chiuti* . . . . . . . | Id. . . . . . . . | *Id*. . . | 1200 |
| *Casalnuovo*. . . . . | Volturara. . . | *Id*. . . | 1800 |
| *Casalvecchio* . . . . | Id. . . . . . . . | *Id*. . . | 1600 |
| *Porto Cannone* . . . | Larino . . . . | *Id*. . . | 500 |
| *S. Croce di Migliano*. | Id. . . . . . . . | *Id*. . . | 3180 |
| *S. Paolo* . . . . . . | S. Severo . . . | *Id*. . . | 2800 |
| *Ururi* . . . . . . . | Larino . . . . | *Id*. . . | 1218 |
| | | | 13,210 |

## TERRE D'OTRANTE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Faggiano*. . . . . . | Taranto. . . . | *Latin*.. | 1000 |
| *Martignano*. . . . . | Otranto. . . . | *Id*. . . | 584 |
| *Monte Parano* . . . | Taranto. . . . | *Id*. . . | 700 |
| *Roccaforzata*. . . . | Idem.. . . . . | *Id*. . . | 300 |
| *S. Giorgio*. . . . . | Id. . . . . . . . | *Id*. . . | 1215 |
| | | | 3799 |

| NOMS DES ENDROITS. | DIOCÈSE. | RITE. | POPULAT. |
|---|---|---|---|
| *D'autre part* . . . . . . . . . . | | | 3799 |
| *S. Martino.* . . . . | Taranto. . . . | *Latin* . | 320 |
| *S. Marzano* . . . . | Id. . . . . . . . | *Id.* . . | 730 |
| *Sternazia* . . . . . . | Otranto. . . . | *Id.* . . | 1236 |
| *Zollino.* . . . . . . . | Id. . . . . . . . | *Id.* . . | 574 |
| | | | 6659 |

ABRUZZE ULTÉRIEURE ou PROVINCE DE TERAMO.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Badessa* . . . . . . . | Penna. . . . . | *Grec.* . | 214 |

Il y avoit un beaucoup plus grand nombre de cantons albanais; mais comme ils ont perdu la langue nationale et le rite grecs, ils ne se distinguent plus des autres cantons italiens.

SICILE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Bronte* . . . . . . . | Monreale . . . | *Latin*. . | |
| *Contessa* . . . . . . | Girgenti . . . | *Grec*. . | |
| *Mezzojuso* . . . . . | Palerme. . . . | *Id.* . . | |
| *Palazzo Adriano* . . | Girgenti . . . | *Id.* . . | |
| *Piana* . . . . . . . . | Monreale . . . | *Id.* . . | |
| *S. Angelo*. . . . . . | Girgenti . . . | *Id.* . . | |
| *S. Michele* . . . . . | Siracuse . . . | *Latin*. . | |

D'après cet exposé l'on reconnoît aisément combien ces diverses colonies doivent intéresser le gouvernement des Deux-Siciles; aussi de tout temps ont-elles attiré l'attention de ses souverains, non seulement par rapport à la grande population des cantons qu'elles habitent, mais encore à cause des avantages qui doivent en résulter, pour rendre florissantes plusieurs provinces de ce royaume, généralement désertes.

Cependant il ne faut pas se dissimuler que, malgré tous les soins donnés par les souverains aux Albanais des cantons désignés ci-dessus, ils n'ont pu encore les arracher à l'état grossier et misérable dans lequel ils gémissent. Il est vraiment étonnant que trois siècles et plus de demeure dans un pays civilisé n'aient pas encore pu policer des hommes qui ne sont pas absolument dénués de talens et d'activité. Comme la solution de cette question d'économie politique peut intéresser vivement le bien-être des colonies actuelles, et éviter de semblables inconvéniens à celles qui peuvent venir s'y établir par la suite, j'examinerai succinctement les causes du mal, qui, étant bien connues, pourront plutôt être détruites.

On a déjà dit que les colonies albanaises du royaume de Naples ne datent point toutes de la même époque. Les différentes révolutions de l'Albanie les ont décidées à s'y rendre successi-

vement. Alphonse fut le premier roi des Deux-Siciles, qui les admit dans ses États. Sous le règne de ses successeurs, il vint une immense multitude d'Albanais, non pas ensemble, mais seulement en petites troupes. De là vient que les Albanais ne possèdent pas de villes entières; qu'ils sont dispersés dans de petits villages et qu'ils ne forment pas un corps de nation. A cet état de dégradation, la fausse politique des vice-rois ajouta le refus d'une étendue de terrain proportionnée à une population aussi nombreuse. La position des Albanais est donc maintenant malheureuse, puisque nous apprenons, par l'histoire de toutes les nations, que la dispersion dans des hameaux entretient chez les hommes la barbarie et perpétue la misère.

La différence des mœurs, l'absence de toute culture et la vie militaire des Albanais, les ont fait considérer, lors de leur arrivée dans le royaume de Naples, comme un peuple farouche et insociable. Ces impressions défavorables ont produit successivement une aversion et des querelles continuelles entre ces étrangers et les nationaux; et il en est résulté une haine réciproque et l'éloignement pour tout commerce. Ces obstacles ont non seulement nui à la civilisation des Albanais, mais ils ont singulièrement contribué à les retenir dans une vie déréglée, barrière éternelle qui s'oppose à toute culture de l'esprit.

Fugitifs de la terre natale, les Albanais se virent obligés de s'armer continuellement dans leurs nouvelles demeures. Sans argent, sans appui, sans encouragement, comment auroient-ils pu cultiver la terre, embrasser les arts et appeler autour d'eux toutes les commodités de la vie ?

Les mêmes terrains que les colonies albanaises reçurent des barons et des églises, loin de constituer pour elles un objet de richesse, sont maintenant appauvris, épuisés et presque partout en friche. Outre que ces terrains étoient déjà naturellement stériles, la non propriété et la défense de planter aucun arbre et de recueillir l'herbe pour la nourriture des animaux, amènent nécessairement l'anéantissement de toute industrie.

Au lieu de protéger les Albanais qui formoient leur principale richesse, l'on a vu les barons et les églises les opprimer tellement, que l'ame la moins sensible en éprouve de l'horreur. La multiplicité des impôts et des charges a, de plus en plus, avili le courage des colons, et plongé la nation dans les angoisses de la misère et du désespoir.

Partout où la puissance des barons a été absolue, le despotisme et l'avilissement ont rendu le pays d'une tristesse effrayante. Partout où l'autorité s'est trouvée partagée entre les églises

(pour le civil), et les barons séculiers (pour le criminel), le déréglement des mœurs, l'impunité des délits et l'avidité des juges et des autres agens, ont été portés au comble, et ont jeté dans toutes les familles le plus grand désordre.

Le Gouvernement lui-même, plutôt entraîné par des idées d'intérêt que guidé par les vues d'une saine politique, a travaillé à la ruine des malheureux Albanais. Sans ressources et sans propriétés, devoit-on taxer ces nouvelles colonies comme les plus riches cités italiennes? N'étoit-ce pas une maladresse, ou, pour mieux dire, une injustice criante, que de régler les impôts sur le nombre des feux, puisque dans le royaume de Naples on trouve plusieurs cantons dont le territoire est très-étendu et dont les habitans possèdent des richesses immenses, tandis que d'autres sont extrêmement limités et fort pauvres?

Privés des ressources que procurent les arts industriels, les Albanais sont donc obligés de tout tirer des faibles produits de leurs terres ensemencées, et par conséquent de s'appauvrir, sans espoir d'un mieux être. La nécessité de vendre force le colon de baisser le prix de ses denrées ; et, comme l'expérience l'a appris, le bon marché n'est avantageux qu'à l'époque d'une abondance extrême et d'un commerce très-actif.

Le manque de colléges et de tout autre établissement d'instruction en plongeant les Albanais, pendant plus de 200 ans, dans l'ignorance, mit le comble à leur barbarie. Cependant, depuis 1443, époque à laquelle remonte la fondation du collége Italico-Grec de S. Benedetto Ullano, l'instruction s'est un peu répandue parmi eux; mais il faut convenir que ces moyens n'étoient point proportionnés aux besoins d'une nation grossière et misérable. Ces considérations n'échappèrent point à l'esprit observateur et pénétrant de D. Joseph Zurlo, quand il proposa de donner plus d'extension à ce collége. Si les événemens désastreux de 1799 et de 1806 ne fussent venus apporter des entraves à ce projet, l'on pourroit déjà en voir les salutaires effets.

Les évêques latins, dans les diocèses desquels les Albanais se trouvoient, au lieu de répandre parmi eux les lumières de l'instruction, au lieu de protéger les sciences et les arts, n'ont employé que les moyens les plus vexatoires pour détruire le rit grec. Ce système a fait naître des contestations interminables, des hostilités réciproques, qui, en propageant l'avilissement de la nation, ont augmenté son horreur pour la vie civile, les sciences et les arts.

Il y a quelques années que l'ancien Gouvernement Napolitain appela dans la ville de Brindisi une colonie de Grecs et d'Albanais. L'on

fit tout pour ne pas commettre les mêmes fautes à son égard ; mais on tomba dans d'autres erreurs. La nouvelle colonie n'étoit composée que d'individus voués à l'oisiveté, querelleurs, ineptes aux arts, et habitués à vivre de piraterie et de contrebande ; on ne put pas les habituer en un instant aux travaux de l'agriculture. Lorsque l'on établit une colonie, l'on devroit choisir plutôt les pères de famille que les vagabonds, et surtout donner la préférence aux cultivateurs ; mais, puisque l'on n'a pas suivi ce système, la colonie de Brindisi prouvera qu'il faut moins secourir les colons, en leur distribuant journellement quelque argent, qu'en leur fournissant des terres, des habitations et des bestiaux, selon les besoins de chaque famille, et en les exemptant, pendant quelque temps, de toute contribution.

Telles sont les causes qui ont retardé jusqu'ici les progrès de la civilisation parmi les colonies albanaises établies dans le royaume de Naples. Il suffiroit de lever ces obstacles pour voir en peu de temps prospérer une nation capable des plus grandes choses, et pour augmenter, dans le royaume de Naples, le nombre des sujets braves et fidèles.

## CHAPITRE V.

*Importance de la protection à accorder aux Colonies Albanaises. Moyens que l'ancien Gouvernement méditoit pour améliorer leur sort.*

Unis par la naissance, unis par l'infortune,
Nos maux seront communs, notre gloire commune.
Oui, nos peuples, heureux d'une longue union,
Ne seront qu'un seul peuple et qu'un seul Ilion;
Et des fils d'Ausonie et des enfans d'Epire,
Même sang, même amour réuniront l'Empire.
Puisse un esprit semblable animer nos neveux (1)!

Tels étoient les vœux que formoit le Chantre d'Énée; et quoique, depuis l'instant de son origine, la monarchie napolitaine ait eu intérêt de les réaliser, il n'est réservé qu'à un Gouverne-

(1) Nous employons la traduction de Delille pour rendre ces beaux vers de Virgile. (Enéide, liv. III, v. 502 et suiv.)

*Cognatasque urbes olim, populosque propinquos*
*Epiro Hesperia, quibus idem Dardanus auctor,*
*Atque idem casus, unam faciemus utramque*
*Trojam animis; maneat nostros ea cura nepotes.*

Virgile appelle ici l'Italie *Hespérie*, et plus particulièrement le royaume de Naples, dont les villes les plus anciennes sont originaires de l'Epire et de l'Illyrie. Pline, lib. III, cap. 11 de son Histoire, rapporte que *neuf jeunes gens et autant de jeunes filles passèrent de l'Illyrie dans la Pouille, où ils donnèrent naissance à douze peuples.*

ment sage et grand de pouvoir les mettre à exécution.

La couronne des Deux-Siciles a des droits très-anciens sur l'Épire, l'Albanie et la Macédoine, comme nous l'avons démontré plus haut (1). Aussi le roi catholique, Charles III, en déclarant national le régiment *Royal Macédonien*, composé d'Albanais, s'exprime-t-il avec raison en ces termes : « Le roi ayant considéré » le droit de propriété qu'il a sur le pays des » Grecs qui composent le régiment d'infanterie » *Royal Macédonien*, ainsi que ses droits à » ranger ces peuples au nombre de ses vassaux » légitimes, a résolu et déclaré que ledit régi- » ment sera regardé comme corps italien, et » comme tel jouira de toutes les préférences et » prérogatives qui lui appartiennent (2). »

Si ces droits venoient enfin à être généralement reconnus, le changement qui en seroit la conséquence produiroit sans doute un bien-être commun aux deux pays. Il arracheroit, d'une part, une nation entière aux horreurs de la barbarie, lui donneroit le goût des arts utiles, et particulièrement de l'agriculture; de l'autre, il offriroit au royaume des Deux-Siciles, des trou-

(1) Chap. III, page 190.

(2) Cet édit est rapporté dans la Dissertation Historico-Chronologique sur le Régiment Royal Macédonien, imprimée à Bologne en 1767, p. 45.

pés aguerries et fidèles, augmenteroit sa population et son territoire, et doubleroit son commerce par une communication facile et réciproque.

Quand même ces hautes espérances ne se réaliseroient pas, il est digne d'un prince puissant de ne rien négliger de ce qui peut contribuer aux avantages de son peuple et de procurer le bonheur à ses sujets, surtout quand ses prédécesseurs n'ont pas manqué de tracer, en tout ou en partie, la route pour arriver à ce but désiré. Un royaume qui, par l'extension et la fertilité de son territoire, peut nourrir douze millions d'individus, quoiqu'il n'en contînt effectivement que cinq, a droit de réclamer de son Gouvernement tous les soins nécessaires pour amener, par l'augmentation de la population, une plus grande aisance chez les particuliers. L'expérience a prouvé que ce n'est qu'après un très-long espace de temps que l'on obtient une augmentation dans le nombre des indigènes; c'est pourquoi le politique profond a recours aux colonies étrangères pour obtenir plus promptement et plus sûrement ce bienfaisant résultat (1).

Cette vérité fut sentie par les rois d'Aragon. Aussi la sagesse avoit-elle inspiré à ces princes

(1) Nous voyons que M. *Masci* énonce ici une opinion très-fausse. (*N. d. R.*)

toutes les dispositions nécessaires pour appeler dans l'Etat de Naples les étrangers, et réparer par là les pertes que venoit d'essuyer la population. C'étoient principalement les Albanais qu'ils avoient en vue dans ce moment : le peu de distance qui les séparoit du royaume, les persécutions que les Turcs leur faisoient éprouver, rendoient leur émigration plus facile.

Déjà Alphonse I[er] avoit placé trois colonies avant l'an 1448 et leur avoit donné des terres et des priviléges; déjà il avoit admis les Albanais dans ses milices, comme appartenant à une nation brave et guerrière, et fait remettre à Demetrius Reres, chef de ces colonies, un diplome conçu en ces termes : « *Alphonsus, Dei gratiâ, rex* » *Aragonum, etc.... considerantes nos enim,* » *quod tuis militaribus servitiis et laboribus,* « *uti trium coloniarum Epirotarum dux, sub* » *nostro militari servitio cum sanguinis effu-* » *sione in adeptione totius provinciæ Cala-* » *briæ inferioris magnoperè adhibuisti, aliis-* » *que occasionibus et servitiis paratus, et* » *promptus semper fuisti insimul cum Geor-* » *gio et Basilio filiis tuis, qui Georgius ad* » *præsens manet in nostro regno Siciliæ ultrà* » *Pharum in servitio nostro tanquàm dux* » *Epirotarum nostrorum subditorum pro de-* » *fensione prædicti regni ex gallicis inva-* » *sionibus, pro quorum remuneratione, ac*

» *tuâ antiquâ nobilitate, quæ ex clarissimâ*
» *familiâ Castriotâ Epirotarum principe ori-*
» *ginem traxit, visum est pro modo te mili-*
» *tem Demetrium Reres eligere, et nominare*
» *in nostrum regium gubernatorem prædictæ*
» *nostræ provinciæ inferioris Calabriæ; prout*
» *virtute præsentis nostræ regiæ cedulæ eli-*
» *gimus, creamus, et nominamus te in præ-*
» *dictum nostrum regium gubernatorem præ-*
» *notatæ provinciæ inferioris Calabriæ* (1). »

Ferdinand I[er] marchant sur les traces de son père, ne négligea aucune occasion pour s'attirer l'amitié des Albanais, d'autant plus qu'il leur devoit, ainsi qu'à leur prince Georges Castriota Scanderbeg, d'avoir sauvé son royaume, lors de la rebellion des barons qui l'inquiétoient (2). Aussi lui donna-t-il le duché de Ferrandina et le marquisat de la Tripalda (3); à la mort de Scanderbeg, il accueillit son fils, donna à tous les fugitifs un asile sûr et les combla de priviléges. Tous les écrivains napolitains parlent de ces priviléges, en vertu desquels les Albanais ont été de tout temps exempts de charges, d'impôts ou dons gratuits (4). Seulement l'on

(1) L'extrait de ce diplome a été tiré, le 24 septembre 1665, des actes du notaire public Diego Barretta.

(2) Pontan, de bell napolitan, lib. II. Costanz, lib. XX.

(3) Barletio, lib. X.

(4) *Voyez* Scipion Mazzel., in Descript. Regn. Neapol.,

imposa chaque feu à douze carlins par année (1), à l'exception des anciens habitans de Corone, pour qui la dispense étoit absolue et générale (2).

Charles V protégea particulièrement les Albanais de Corona et les combla de bienfaits. Parmi les décrets qu'il fit en leur faveur, je dois citer celui qui porte la date de Gènes, le 8 avril 1533, par lequel il les recommande au vice-roi du royaume de Naples, les nomme chevaliers et

lib. II, Reg. Salunit, dec. 40, ed. ivi Thor. in addit., Novar. in pragm. I, de appret. n. 23, collect. 2, Camill. de Cuet., in divers. feudal., n. 33.

(1) Le carlin vaut 8 s. environ de France.

(2) Reg. Moles, § 1, de collect., n. 103, pour la taxe desdits 12 carlins, nomme tous les feux des familles albanaises situées dans les autres provinces napolitaines, mais il ne fait aucune mention de celles qui étoient établies dans la Calabre citérieure, parce que tous les Albanais qui l'habitoient, étoient de Corona. Voici comme il s'exprime : Sunt autem villæ ipsæ in regno numero....., et sunt focularia plicitè in statu præsentis anni 1569, num. 3944, videlicet in provinciâ comitatûs Molisii focularia 102, in Principatu ultrà focularia 56, in Basilicatâ focularia 787, in Calabriâ ultrà focularia 153, in terrâ Hidrunti focularia 303, provinciâ terræ Bari focularia 1186, in Capitanatâ focularia 1169, in Aprutio ultrà focularia 138, in Aprutio citra focularia 403. In cæteris provinciis non reperiuntur descripta ; et sunt in totum num. 3944, pro quibus exigit Curia annis singulis ad rationem Carolenorum undecim pro foculario ducatos 4338.

les exempte de toute espèce de tributs (1). Le 18 juillet 1534, ce même décret fut suivi d'un

(1) Ce décret est ainsi conçu : EL REY. — Ill. marques primo nuestro Virrey y lugartenienle y capitan general, como vereis por una nuestra carta nos hemos acçordado, de embiar à esse reyno ciertos cavalleros, que an venido de Coron, y Patras, y de aquellas comarcas, para que, non el se entretengan, hasta pue se ofresca, en que puodan servir, ordenandos, che les sennaleis algunas caserias, y Tterras in Pulla, ò Calabria, ò en otra parte de esse reyno donde, os pareciere, que mejor, podran vivir, y sosenerse, y proveair, que sean por aora asta, que ordenemos, otra cosa, libres de pagamientos fiscales, y de otras qualesquieres derechos porque mejor, se puodan entretener, como mas largamente se contiene en la dicha nuestra carta. Uno de los suso dichos, es Demetrio Fachimsio Griego del Castillo de Tornes, y porque, nuestra voluntad, es, que con el se compla lo que por la Dicha nuestra carta os tenemos escripto, seguto dicho es, os encargamus, y mandamos, que luego, como esta veais, les senaleis, conforme à ello, caserias, y Tierras, en que puedan vivir, con sus hijos, y gente, y familia, que era sigo ha trajdo, proveyendo que asta que, ordenemos otra cosa sean libres de pagamientos fiscales, y otros qualesquieres derechos, y que de nuestra thesoreria de esse reyno, se le den, y paguen en cadan ano, desde el dia de la data de essa, en adelante, durante nuestro bene placito settentà ducados de moneda de esse Reyno de que nos le hemos hecho, y hasemos, mereed por la presiente, que tal es nuestrà voluntad, y para ello, os damos nuestro entero, y bastante poder y saremos servido, que lo tengais por encomiendado en esto, y en todo lo que mas le toccare le presiente restituid al presentante. Dat. en Genua à 8 de april 1533. — Yo el re. — Locos

privilége formel qui n'eut sa pleine exécution que le 3 mars 1538 (1). Ainsi, tandis que les Albanais des autres provinces se trouvoient grevés de onze carlins par feu, ceux de la Calabre Citérieure ne supportoient aucune charge. — Scipion Costanzo parle de cette exemption générale accordée aux anciens habitans de Corona, dans un mémoire sur la ville d'Isernie, rapporté par Ageta (2).

com. major. sec.—Mai vic. — Sar suer corta gr. por ta..

Al ill. marques de Villafranca nuestro primo Virrey Lugarteniente y capitan general en nuestro reyno de Napoles.

(1) Il est enregistré dans les archives de la chambre royale, et les copies authentiques s'en trouvent dans plusieurs procès sur lesquels ce tribunal a prononcé, spécialement dans les actes *pour les nobles Coronéens de Barile*, cités par Antoine Orsini; dans ceux *pour les Coronéens de San-Cotantino*, recueillis par Innocent-Marie Peloso, dans ceux *pour les Coronéens de Bindisi*, cités par le même, etc.

(2) Ad moles de Adohâ § 4, q. 4, n. 34. Postremò advertendum censeo in causâ baronis Roccæ Sforzatæ pro Casalibus Albanensium, novissimè fuisse judicatum per regiam cameram pro immunitate respectu donativorum, licèt in privilegio non adesset talis clausula, et non esset ita amplum, quemadmodum privilegium hujus civitatis (Iserniæ); et quatenus diceret decretum in illâ causâ continere clausulam, dummodò prædicti Albanenses non essent alibi numerati, hoc fuit quia in privilegio consimilis clausula aderat, ad quam decretum voluit se referre.

Tandis que cet empereur célèbre augmentoit de la sorte la population de ses États, en accueillant généreusement et traitant avec bonté les étrangers qui venoient y chercher un asile, il ne perdoit point de vue les grands avantages que devoit leur procurer une nation guerrière. La profession qui convenoit le mieux aux Albanais, étant l'état militaire, il en eut toujours plusieurs compagnies, et il les employa avec succès. Paule Jove (1) nomme *Demetrius Capuzzimadio, Chiucchiaro, Théodore Biscari*, capitaines de cavalerie albanaise, qui combattoient à la solde de l'empereur. Je remarque aussi que, lors de leur arrivée en Italie, un grand nombre d'Albanais se firent chefs d'aventuriers, selon l'usage de ce temps-là. Jove cite encore (2) *Masacchio, ancien et preux capitaine*, et ces *éclaireurs*, cavalerie légère albanaise, au nombre de 500, *à la tête desquels étoit Nicolas Masi, capitaine plein de courage, et dont le nom, en langue albanaise, étoit polledro*, c'est-à-dire poulain (3).

(1) Hist., lib. XXVI et lib. XXIX.

(2) Lib. XXIX.

(3) Galeatorum verò equitum numerus, et pileatorum epirotici generis levioris armaturæ, qui erant peltati, quingentum summam implebat. His præerat Nicolaus Masius è Nauplio Peloponnesiaco vir egregiè fortis, cui Polledro epiroticâ linguâ cognomen fuit. Jovius, lib. XIX hist.

Sous les vice-rois, le sort des Albanais fut bien différent. Tant que les idées qui dirigèrent les sages souverains dont nous venons de parler se maintinrent, les Albanais jouirent de toute protection et furent exempts de tout impôt : les écrivains napolitains citent l'empressement avec lequel le Gouvernement se servoit d'eux pour repeupler les cantons déserts de ce royaume (1). Mais, dès qu'on négligea de suivre cette sage politique, on ne vit plus venir de nouvelles colonies albanaises, et celles qui existoient tombèrent dans l'abjection et la misère. La Pragmatique 24^e^ de *Baronius*, émanée sous la vice-royauté du comte Di Onnate et Villamediana, à la suite d'une représentation faite par la chambre royale, toute juste, toute sage qu'elle peut être pour ce qui regarde la nouvelle construction des villages, des maisons, etc., ne fait pas beaucoup d'honneur au ministère de cette époque (2).

(1) *Vide* Thor. ad Salernitan., dec. 40, n. 2. Il cite les témoignages de Ponte, de Rendella, etc.

(2) Il dit entre autres choses : « L'expérience a démontré » qu'il n'étoit résulté, jusqu'ici, aucun avantage sensible » de la permission donnée aux nations étrangères de » venir y habiter, et qu'il étoit nécessaire d'y mettre » ordre et de les éloigner par des pragmatiques particu- » lières. » Il eût été plus raisonnable de dire avec le marquis *Palmieri*, dans son *Traité de la Richesse Nationale*,

Le roi Charles III, restaurateur de toutes les nobles institutions de ses prédécesseurs, s'occupa aussi des Albanais. Il permit non seulement, en Calabre, l'établissement d'un collége pour l'éducation des jeunes gens de cette nation, et d'un évêché selon le rit grec; mais encore il autorisa la dotation de ces établissemens avec les biens de l'abbaye royale de S. Benedetto Ullano; et, pour rendre ses bienfaits plus sensibles à ce peuple intéressant, il voulut que ces biens fussent exempts de toute imposition (1). Il ré-

chap. IX : « L'Albanie, beaucoup plus tard que la Grèce, » et dans leurs temps communs d'infortune, nous a fait » passer des colonies, et nous en promet encore de nou- » velles. Sans doute l'exemple de Chieuti et d'autres vil- » lages, infâmes repaires de voleurs et de contrebandiers, » ne devroit pas les rendre très-agréables; mais heureuse- » ment que le plus grand nombre des cantons albanais » donnoit des citoyens utiles et industrieux, d'où l'on » pouvoit conclure que l'inconduite de quelques indivi- » dus ne constituoit point le caractère général de la na- » tion. »

(1) « Entre las demas gracias, que ha supplicado el rey D. Felix Samuel Rodotà Arsobispo, y presidente del collegio de los statos Albaneses, que nuebamento se ha fundado por su santidad en la provincia de Cosenza, para buena education de los jovenes ecclesiasticos, y para la mas exacta observancia de la disciplina ecclesiastica, una de dichas gracias ha sido la exempcion de las colectas, ò imposiciones, que en dicurso de tiempo, con authoridad

tablit en même temps la communication, depuis quelque temps interrompue, avec l'Epire, l'Albanie et la Macédoine; il fonda le régiment *Royal Macédonien* en le déclarant national, accueillit avec générosité une nouvelle colonie albanaise, lui donna retraite dans l'Abruzze et l'enrichit de vastes domaines.

Ferdinand IV répandit aussi ses bienfaits sur les Albanais. Il institua l'évêché grec de la Sicile qu'il dota des rentes nécessaires. Il reçut dans Brindisi une colonie nouvelle qu'il protégea, encouragea, et à qui il donna tous les secours dont elle pouvoit avoir besoin; mais elle ne répondit point aux vues qu'il s'étoit formées. Il augmenta aussi considérablement les rentes du collége italico-grec de Calabre.

apostolica, y real si podrian imponer sobre los bienes ecclesiasticos, y por consequencia tanto sobre los bienes del mismo collegio, como sobre lo que han side senalados al nueba obisbo, y haviendo venido la real clemenza de su majestad en concederle la excempcion de las colettas, e imposiciones reales por los bienes, que presentemente estan asignados al colegio, y a su presidente, y si en ello hubiere perjuicio a alguna universidad, o particular, vaya a adano de su magestad, y esto no deba en lo venidero tener mayor extencion. Lo prevengo a U. S. de su real orden, paraque la Camara de la Sumaria entendida de su sobrana resolucion pueda disponer su debido complimiento. Dios guarde a V. S. muccios anos, come deseo. Palacio y mayo 18 de 1736.

*D. Joseph Joachim de Montealegre, Senor don Luis Paternò.*

Puisque nous parlons ici de la dotation faite à ce collége, il ne sera peut-être pas hors de propos d'entrer dans quelques détails, et de rappeler un événement heureux pour les Albanais de Calabre, et de gloire éternelle pour celui qui leur en fit éprouver les effets.

Monseigneur Don Francesco Bugliari, évêque du rite grec, homme connu par ses talens, ses bonnes mœurs et par l'intégrité de ses principes, sans cesse entraîné par le vif amour du bien public, lorsqu'il fut appelé à la tête de cet établissement, mit tous ses soins à le rendre recommandable, et de plus en plus profitable à l'instruction des Albanais, et en général de tous les Calabrois. En 1792, il supplia le roi d'augmenter les revenus du collége et de le placer ailleurs qu'à S. Benedetto Ullano, où l'air est malsain. Don Joseph Zurlo, alors juge de la vicairie, et depuis appelé au ministère des finances, fut chargé de cette affaire. Ses lumières, ses vues pour le bien public, son zèle à saisir toutes les circonstances favorables à la prospérité de l'État, lui firent découvrir l'importance et la nécessité de protéger les Albanais, et de leur ouvrir toutes les sources de l'instruction. Il le fit sentir au roi, qui prit le projet en considération, et rendit, le premier mars 1794, le décret suivant, qui fut adressé au chef de la Rote Peccheneda : « S. M., toujours empressée

» à saisir et mettre en œuvre les moyens de pro-
» pager l'instruction publique, non seulement
» pour l'avantage des sciences, mais encore
» pour celui des bonnes mœurs, a remarqué com-
» bien il étoit important de s'occuper du collége
» italico-grec. Elle a observé avec peine l'état d'a-
» bandon dans lequel il est tombé, quoique insti-
» tué pour l'éducation de la partie la plus consi-
» dérable de la Calabre Citérieure, et plus parti-
» culièrement pour celle du clergé, selon les vues
» du Saint-Siége. Les devoirs d'un souverain,
» la loi de nécessité elle-même, l'ont forcé à ne
» point en cacher la situation présente aussitôt
» qu'elle lui fut connue, et à ne pas négliger plus
» long-temps un établissement aussi utile, qui
» intéresse l'État, et en particulier l'Eglise de
» qui tout prince est le protecteur né. Comme
» il n'est pas d'autre moyen pour réparer le
» mal existant, que de placer ailleurs ce collége
» que le mauvais air contribueroit à détruire en-
» tièrement, et dont les revenus deviennent in-
» suffisans; usant de ses droits en changeant à cet
» égard les dispositions des fondateurs, S. M.
» a ordonné que, de S. Benedetto Ullano, ce
» collége sera transféré dans le couvent de Saint-
» Adrien, et que les religieux qui l'occupent
» seront répartis dans les quatre autres couvens
» du même ordre qui existent dans le royaume,
» en proportion des moyens de ceux-ci. De plus

» S. M., qui confie l'exécution du présent à votre
» excellence, la prie de mettre d'accord les su-
» périeurs respectifs. Et pour qu'aucune diffi-
» culté ne s'élève, et que les moines ne se
» plaignent point d'une semblable disposition,
» S. M. ordonne qu'il soit accordé à chacun
» d'eux une pension de 50 ducats leur vie du-
» rant, pour ensuite, à la mort desdits moines,
» le montant en appartenir au collége qui, en
» recueillant les biens du couvent, devra sup-
» porter le poids de cette pension viagère. In-
» ventaire et état desdits biens seront remis au
» président du collége, et copie légale en sera
» déposée en la secrétairerie royale chargée de
» la partie ecclésiastique. S. M. se réserve en
» outre le droit de revenir sur les droits féo-
» daux annexés à ces biens et à l'exercice de
» juridiction que possédoit le couvent. Comme
» il seroit possible qu'il convînt de régler au-
» trement les revenus du couvent, pour l'ap-
» pliquer aux usages et besoins du collége, des
» professeurs, du président ou de tout autre in-
» dividu attaché à cet établissement, le roi m'a
» chargé de m'en entendre avec le président
» lui-même. S. M., dont les intentions sont pu-
» res, se flatte que les moines de Saint-Adrien et
» ceux du même ordre, naturellement portés par
» leur institution à une vie plus parfaite et plus
» évangélique, feront tout de leur côté pour

» concourir à l'entière et indispensable déter-
» mination qu'elle a prise.

» Je communique cet ordre royal à V. E., pour
» sa mise à exécution.

« Donné au palais, le premier février 1794.

» *Signé* Ferdinand Corradini. »

Depuis cette époque, le collége se distingue dans la république littéraire par les bons élèves qui en sortent. Le choix des professeurs contribue surtout à consolider sa réputation. Je croirois manquer à ma propre obligation, si je ne nommois ici celui qui fit le plus bel ornement de cet établissement, si je ne rappelois le souvenir de Don Michel Belluscio, philosophe illustre autant qu'excellent orateur, dont la perte coûtera long-temps des larmes sincères à la nation albanaise.

Déjà les Albanais et les Italiens se faisoient un devoir d'envoyer leurs enfans dans ce collége, lorsque des brigands vinrent en 1799 le mettre au pillage. Monseigneur Bugliari ne se laissa point abattre par le chagrin que lui causa cet événement désastreux; il n'épargna rien, il se priva de ses propres fonds pour rendre le collége à son premier état de splendeur.

La destinée cruelle réservée aux Albanais vint de nouveau porter la hache de la destruction dans cet établissement : les brigands de la

Calabre le saccagèrent de nouveau en 1806. L'évêque Bugliari, accablé de douleur, aima mieux périr de la main homicide des révoltés que de fuir, qué d'abandonner le lieu de ses plus tendres affections. Sa mort a laissé des régrets dans tous les cœurs. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de ses vertus.

## CONCLUSION.

Si, dans un temps moins heureux, la nation albanaise reçut des bienfaits de la part du Gouvernement napolitain, combien ne doit-elle pas en espérer aujourd'hui ? Les lumières de notre siècle ont dessillé les yeux sur la fausse politique qui a causé tant de maux à ce peuple. Plus que jamais on sent la nécessité d'étendre la population dans les Etats, et plus particulièrement dans celui de Naples. Aujourd'hui qu'il est constant que la gloire des Alexandre, des Pyrrhus, des Scanderbeg, est due à la nation albanaise; aujourd'hui qu'un Gouvernement puissant cherche à soulager les malheureux, à récompenser ceux qui le méritent, à relever les esprits abattus; aujourd'hui enfin que ce même Gouvernement met tout en œuvre pour répandre partout les lumières de l'instruction, les Albanais doivent sourire de joie et d'espérance. Il suffit que le collége Italico-Grec soit protégé pour produire de grandes choses, surtout en ce

moment qu'il est placé sous la direction de M. D. Domenico Belluscio. Chacun doit donc se flatter d'en retirer les plus grands avantages ; la gloire en appartiendra toute au souverain, et les effets qui doivent en résulter se feront sentir dans tout le royaume.

---

# GÉOGRAPHIE VIRGILIENNE,

Ou *Commentaire sur les Passages Géographiques les plus intéressans des Œuvres de VIRGILE.*

(PAR LE RÉDACTEUR.)

---

La vérité poétique et la vérité physique, sans être partout et nécessairement opposées, sont pourtant d'une nature différente. L'une consiste dans l'exacte ressemblance qu'il y a entre la description et la chose décrite; l'autre n'exige qu'une parfaite harmonie entre les détails du même tableau; la première doit satisfaire la raison, la seconde ne s'adresse qu'à l'imagination, au goût et au sentiment.

Mais il y a des faits physiques généralement connus; il y a des images qui se sont en quelque sorte identifiées avec la langue elle-même; il est évident que, même dans son plus libre essor, l'imagination poétique ne sauroit méconnoître impunément ces vérités universelles. Quel poète oseroit refuser des charmes à la rose, de l'éclat au soleil, ou de la verdure au printemps? Il en est de même des *localités* consacrées par quelque événement mémorable, par quelque

tradition intéressante ou par quelque souvenir religieux.

Comment supposer que le chantre de l'Iliade ait négligé la vérité matérielle dans sa peinture de la plaine de Troye, lui dont la fidèle topographie de la Grèce peut encore de nos jours guider les pas du voyageur antiquaire? Les Grecs qui se rendoient en foule et pendant tant de siècles auprès du tombeau d'Achille, n'auroient pas manqué de remarquer les licences que le poète auroit pu prendre.

Combien d'autres endroits de la Grèce et même de l'Italie n'étoient pas continuellement visités par de nombreuses caravanes qu'y attiroit ou la religion ou la politique? Un écrivain grec auroit-il pu se permettre de rien changer aux localités de Marathon, de Salamine, des Thermopyles? Quelle magie de style et de versification auroit jamais pu faire voir une Hippocrène et un Parnasse dans la plus limpide des fontaines, et dans la plus pittoresque des montagnes de l'Illyrie ou de la Thrace? Le bûcher d'Hercule peut-il s'allumer ailleurs que sur les rochers de l'OEta? Les jeux d'Olympie peuvent-ils être célébrés à Delphes ou à Thèbes? Le Pénée peut-il arroser d'autres rivages que ceux de la Thessalie? Non; la poésie ne sauroit donner une figure de fantaisie à des objets qui sont gravés dans l'imagination et dans la mémoire de tout un peuple.

Gardons-nous donc bien de considérer les descriptions locales des poètes grecs et romains comme des fictions. Outre la raison générale que nous venons d'indiquer, les anciens avoient, dans leur brûlant patriotisme et dans leur goût pour la vie champêtre, deux motifs particuliers pour être fidèles à la vérité matérielle dans leurs descriptions.

Mais gardons-nous, d'un autre côté, d'attribuer aux poètes anciens ce même amour de l'exactitude dans leurs peintures des régions éloignées qu'ils ne connoissoient que par des récits confus, par des bruits obscurs, ou par d'anciennes traditions à moitié oubliées!

La géographie des anciens en général, et à plus forte raison celle de leurs poètes, ressemble à un flambeau placé au milieu d'une forêt vaste et obscure : il jette de près une vive clarté, mais il ne répand sur les objets éloignés qu'une lumière trompeuse.

Homère qui, dans l'Iliade, est un topographe exact et même minutieux, n'est plus qu'un romancier ingénieux lorsqu'il conduit Ulysse au milieu des contrées fabuleuses, parmi des îles flottantes et des rochers enchantés. Faute de distinguer dans la géographie des poètes ce qui est une copie fidèle de la nature de ce que l'imagination seule a créé, les érudits ont singulièrement embrouillé les questions les plus curieuses

de la géographie ancienne; mais, d'un autre côté, les savans ont trop dédaigné de rechercher ce qu'il y a de vrai, d'exact, d'instructif dans ces mêmes descriptions poétiques. Tandis que la chimérique science de la géologie s'est emparé de tous les rêves des poètes qui pouvoient appuyer de vains systêmes sur la formation de la terre, on n'a pas encore recueilli tous les renseignemens que la géographie physique peut tirer des descriptions véridiques de ces mêmes poètes.

La philologie et la littérature réclament d'un autre côté une interprétation complète de plusieurs passages très-intéressans des poètes qui, en général, ont été plus négligés sous ce point que les prosateurs.

Comme nous ne prenons ici pour objet de nos recherches que les ouvrages du sage, du timide Virgile, nous aurons surtout occasion d'admirer l'exactitude que ce grand poète a su allier avec le coloris le plus brillant et le plus varié.

Nous verrons que Pline le naturaliste a eu raison de citer Virgile comme autorité pour des faits physiques. Rarement nous rencontrerons chez ce favori de Micène le *vague* et le *vide* qui règnent dans la poésie descriptive moderne.

Nous ne trouverons pas moins digne de notre admiration le goût sûr et délicat avec lequel il

a su choisir, grouper et encadrer les traits que sa muse dérobe si fréquemment à la géographie physique. Nous aurons bien à regretter que des traducteurs, d'ailleurs remplis de talent et de goût, n'aient pas toujours senti ce genre de beauté et n'aient pas mis assez de soins à les transmettre dans leurs imitations.

Un littérateur distingué, en parlant des passages géographiques de Virgile, dit avec autant de goût que de raison : « Ces détails devoient » avoir pour les Romains un charme particulier, » et nous devons les considérer comme ces col» lections de médailles antiques, si précieuses » par le fini du burin, la vérité des figures et » la richesse des draperies..... (1). »

Un commentaire géographico-physique sur Virgile seroit donc un ouvrage aussi utile à la littérature qu'à la géographie ancienne. Sans nous imposer une tâche aussi considérable, nous chercherons à donner une idée générale de l'art et du savoir avec lesquels Virgile emploie les détails géographiques.

## § Ier. *Observations générales. Rapidité et concision des descriptions locales de Virgile. Notes sur le Buis de Cytore.*

Observons d'abord que la rapidité avec laquelle Virgile fait passer sous nos yeux ses descriptions

(1) M. *Gaston*, préface de sa traduction de l'Énéide.

locales, rapidité dictée par le goût délicat de ce poète, ne prouve nullement qu'il y mettoit peu de soins, ou qu'il y attachoit peu d'importance. Disons plutôt, en nous servant des expressions d'un ancien critique : « Virgile évite de faire pa-
» roître l'exactitude et l'étendue de ses connois-
» sances ; il glisse, pour ainsi dire, à la dérobée
» les traits d'érudition dont il veut orner ses ou-
» vrages (1). L'heureux Virgile, dit un autre
» ancien, n'a eu besoin que de cueillir les fleurs
» de la science (2). » C'est précisement par cette rapidité, jointe à une grande précision, que les passages géographiques de Virgile se distinguent avantageusement de ceux d'Ovide, de Stace, de Lucain, de Claudien et de tous les *poètes descriptifs modernes.*

Citons quelques exemples.

Dans les Géorgiques, livre II, v. 434—452, notre poète se propose de peindre l'utilité qu'offrent les arbres sauvages. Parmi d'autres traits géographiques dont il orne son tableau, remarquons le suivant :

« Et juvat undantem buxo spectare Cytorum
» Narycisæque picis lucos...

(1) *Macrob.* Sat. V, 18. *Fuit Virgilius ut scrupulosè et anxiè ita dissimulanter et clanculò doctus.* Comp. *Saturn.*, I, 6, etc., etc.

(2) *Plin.*, Hist. nat., l. XIV, *procem.*

« J'aime à voir le Cytore couvert de ses buis
» ondoyans, et ces forêts du Brutium si riches
» en poix. »

Ce n'est pas au hasard que Virgile a choisi ces exemples, et l'élégante concision de son *lucos picis* et de son *undantem buxo* n'autorise point un traducteur à négliger ces traits essentiels, quoique rapides.

D'abord, quant à la poix qu'on tiroit de la fameuse forêt de Sila, dans le Brutium, ou la Calabre actuelle, et que Virgile désigne en indiquant un peuple voisin, les *Locriens*, qui tiroient d'une ville de leur ancienne patrie en Grèce le surnom de *Naryciens*, il est inutile d'entrer dans d'autres détails que ceux qui se trouvent dans un cahier précédent de ces Annales (1), où l'on voit que Pline, Strabon, Dioscoride, et parmi les voyageurs modernes, Swinburne et Bartels, confirment l'importance donnée par Virgile à cette forêt, riche en arbres résineux, et qui forme encore un des domaines les plus lucratifs de la couronne de Naples.

Quant au mont *Cytorus*, M. Delille semble vouloir insinuer dans sa note que c'est un endroit peu connu. Nous ne pensons pas de même. Le mont *Cytorus*, selon Pline, est situé dans la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, entre Amastris (*Amassero*) et Tium (*Eneboli*) à 64,000

(1) *Voyez* notre vol. I, p. 338, 344.

pas de la dernière ville; c'est une des montagnes les plus fertiles en buis. Cet arbre, recherché pour son bois incorruptible et d'une couleur jaune-pâle, devient très-grand sur les montagnes (1). Strabon dit qu'il y avoit aussi une ville du nom de *Cytore*, qui servoit de port marchand aux habitans d'Amastris. Ephore, cité par Strabon, assure que c'étoit aux environs de Cytore que naissoit le meilleur buis et dans la plus grande quantité (2). Les chantres des Argonautes n'ont pas ignoré cette circonstance. Apollonius de Rhodes nomme *le Cytore ombragé de forêts* (3); et Valerius-Flaccus, par une allusion un peu forcée à la couleur pâle qu'on recherchoit dans le buis, désigne cette montagne par ces mots :

...... Jugo *pallente* Cytorum (4).

La célébrité poétique du buis de Cytore et du nord de l'Asie mineure en général est démontrée par tous les passages où il est question des *flûtes* dont on se servoit dans les fêtes de Cybèle et de Bacchus, divinités auxquelles le buis étoit consacré. C'est toujours « le buis sonore, le buis » mugissant, et toujours le buis des monts phry-

(1) *Plin.* Hist. nat. VI, c. 2, XVI, c. 16, c. 18, c. 40.

(2) *Strab.* Géog. l. XII, p. 376, Casaub. Cette ville existe encore sous le nom de *Kudros* ou *Ghydros*.

(3) *Apollon.* Argon., II, 944.

(4) *Val. Flac.* Argon., II, 105.

» giens, bérécynthiens et autres de l'Asie mi-» neure (1) ». Ovide donne à Narcisse un peigne en buis de Cytore (2). Il paroît même que l'usage du buis ne se bornoit pas à de petits ouvrages de luxe ou de commodité. L'incorruptibilité de ce bois le faisoit encore rechercher pour divers usages dans la construction des vaisseaux. Par une rencontre assez plaisante, le galant Catulle et le prophète Ezéchiel peuvent être cités ensemble comme témoins de ce fait. Le premier, en décrivant son *Phaselus* ou *Barque de plaisir*, dit qu'elle n'est pas d'un bois vulgaire, mais du *buis de Cytore*.

« Amastri pontica et Cytore buxifer (3) ».

Le prophète hébreu nous assure que les Phéniciens faisoient les gouvernails de leurs vaisseaux en buis orné d'ivoire (4).

Voilà combien d'idées accessoires, combien de souvenirs le seul nom de *Cytorus* excitoit chez un lecteur romain. Et Virgile auroit placé là ce mot sans intention ! Virgile auroit réuni par pur hasard deux exemples si bien choisis

(1) *Virg. Cir.*, v. 166. *Stat.* Thébaid. II, 663; V, 94; VIII, 221; IX, 480. *Val. Flac.* Argon. lib. II. *Sidon. Appoll.* carm. 9, v. 202. *Julius Pollux*, onom. IV, c. 9, n. 6; c. 10, n. 1.

(2) *Ovid.* Métam. IV, 311.

(3) *Cat.* IV, v. 13

(4) *Ezéchiel*, XXVI, v. 6. (D'après *Bochart*).

de la thèse générale qu'il expose, savoir, *l'utilité* des arbres sauvages ! Et un traducteur auroit le droit de substituer à la *pensée virgilienne*, aussi juste qu'heureusement exprimée, une vague tirade descriptive, comme par exemple, celle-ci !

« J'aime et des sombres buis le *lugubre* coup-d'œil,
» Et de ces *noirs sapins le vénérable deuil* (1). »

Dans une autre traduction, en général froide et dure, je trouve ce passage rendu de cette manière :

« On aime à voir Naryce et ses pins verdoyans ;
» Le Cytore paré de ses buis ondoyans (2). »

Le dernier vers est heureux; le traducteur ajoute en note ces mots : « Le mouvement du » buis agité par le vent, sur une montagne, » ressemble en effet aux ondes de la mer ». Il semble qu'il n'a entrevu dans le vers de Virgile que la partie pittoresque et non pas la partie géographico-historique. Le *Naryciæque picis lucos* est rendu avec peu de précision. Toutefois on voit que ce traducteur est un homme instruit qui cherche de son mieux à comprendre le texte.

(1) *Delille*, trad. des Géorgiques.
(2) *Cournand*, trad. des Géorg.

§. II. *Précision et élégance que Virgile met dans ses passages géographiques. Parallèle entre lui et Ovide.*

Une des qualités qui distinguent les descriptions de Virgile, c'est l'extrême précision qui règne dans le choix des épithètes dont il accompagne les noms des lieux. Il ne dit rien de trop; il ne s'appesantit point sur des circonstances sans intérêt, et il relève cette exactitude géographique par un choix de termes et de tournures, dicté par le goût le plus exquis.

Virgile est sûr de triompher, si on compare ses passages géographiques avec ceux d'Ovide. Prenons pour exemple la navigation d'Énée parmi les îles ioniennes. Virgile nous dit :

« Jam medio apparet fluctu *nemorosa* Zacynthos
» Dulichiumque Sameque et Neritos ardua saxis
» Effugimus scopulos Ithacæ, Laertia regna
» Et terram altricem sævi execramur Ulyxi
» Mox et Leucatæ *nimbosa cacumina* montis
» Et formidatus nautis *aperitur* Apollo.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
» Protinus *aerias* Phæacum *abscondimus* arces.
» Littoraque Epiri legimus portuque subimus,
» Chaonio et celsam Buthroti accedimus urbem. »

ÆNEID. III, 269 *et seq.*

Voyons maintenant comment Ovide décrit les mêmes scènes :

« Et jam Dulichios portus Ithacamque Samumque,
» Neritiasque domos, regnum fallacis Ulyssis,
» Prætereunt vecti; certatam lite deorum
» Ambraciam versique vident sub imagine saxum
» Judicis, Actiacoque hunc ab Apolline nota est.
» Vocalemque sua *terram Dodonida* quercu,
» Chaoniosque sinus. . . . . . . . . .
» Proxima Phæacum felicibus obsita pomis,
» *Rura* petunt; Epiros ab his regnataque vati
» Buthrotos Phrygio simulataque Troja tenetur ».

MÉTAM. XIII, 712 *et seq.*

Combien de traits pittoresques, empruntés à la géographie physique, varient et animent la description virgilienne! Ce sont les *bosquets* de Zacynthe, les *rochers* d'Ithaque, le promontoire *orageux* de Leucate. Je ne parle point de la perfection du style poétique, objet étranger à ces recherches; mais je ne peux m'empêcher d'observer en passant l'extrême beauté de cette expression;

» Aerias Phæacum abscondimus arces, »

M. Delille que je serai quelquefois obligé de critiquer, l'a rendue d'une manière très-heureuse.

» Les rocs phéaciens ont fui dans les nuages ».

Lorsque, dans ce même endroit, Ovide veut quitter le ton d'une sèche énumération, il nous peint les *heureux vergers* d'Alcinoüs, cachés

dans l'intérieur de l'île de Corcyre, tandis que Virgile, avec bien plus de goût, se borne à nous montrer en passant la ville de Corcyre sur le haut de ses rochers. De même, Ovide fait mal à propos naviguer Énée le long de la contrée de *Dodone*, située dans l'intérieur de l'Epire, et place la *Chaonie* avant Corcyre, fautes qui ne se trouvent point chez Virgile.

Ce parallèle et vingt autres semblables qu'on pourroit établir mettent hors de doute que Virgile a mis des soins tout particuliers dans la composition des passages géographiques dont ses ouvrages sont parsemés. Plus sobre de détails, plus élégant, plus poète qu'Ovide, Lucain et Stace, il est en même temps plus exact, plus précis, plus fidèle à la vérité physique.

### §. III. *Passage des Géorgiques sur la variété des climats et des productions. Fer des Chalybes. Castors du Pont. Safran de Tmolus.*

Dans le premier livre des Géorgiques, *v*. 53, 58, le poète développe d'une manière aussi précise que brillante cette vérité géographique et physique: *Les productions varient selon le sol et le climat.*

» Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
» Arborei fetus alibi atque injussa virescunt

» Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
» India mittit ebur, MOLLES sua thura Sabæi,
» AT Chalybes NUDI ferrum, virosaque Pontus
» Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?

En voici le sens litéral :

« Ici le blé prospère, et plus loin la vigne; » ailleurs les arbres se multiplient, et l'herbe » s'élève sans culture. Ne voyez-vous point le » Tmolus nous envoyer ses odeurs de safran, » l'Inde son ivoire, et les Sabéens *efféminés* » leurs encens; *tandis que* les Chalybes *sau-* » *vages* nous fournissent du fer, le Pont du » castoréum très-fort, et l'Epire des coursiers » dignes des palmes d'Olympie ? »

Il est évident, tant par la particule *at*, que par l'opposition de *molles* et *nudi*, que Virgile établit ici un parallèle rapide, mais très-précis entre les productions de luxe, fournies par *le Midi*, telles que l'ivoire, les aromates et l'encens, et de l'autre côté les objets plus utiles que produit *le Nord*, tel que le fer, les chevaux, les drogues médicinales. Cette pensée de Virgile, si clairement exprimée, a été entièrement méconnue par M. Delille; ce traducteur, d'ailleurs si habile, néglige la partition qui résulte de la particule *at*, dédaigne les épithètes de *nudi* et *molles*, bouleverse l'ordre dans lequel les noms géographiques se suivent

dans le texte; et, grâce à toutes ces licences, parvient à faire d'une pensée *très-positive* dans l'original une *amplification de collége*, qui ne présente, quoiqu'en vers harmonieux, qu'un sens vague et louche, si on considère l'ensemble, et qui, dans les détails, renferme plusieurs contre-sens.

Voici ce passage de la traduction de M. Delille :

« Dans ces riches vallons la moisson jaunira;
» Sur ces coteaux rians la grappe noircira.
» Ici sont des vergers qu'enrichit la culture;
» Là règne un vert gazon qu'entretient la nature.
» Le Tmole est parfumé d'un safran précieux;
» Dans les champs de Saba, l'encens croît pour les Dieux,
» L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes;
» Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes;
» L'Inde produit l'ivoire, et, dans ses champs guerriers,
» L'Epire, pour l'Elide, exerce ses coursiers. »

La transposition de l'Inde au milieu des pays septentrionaux indique assez que, le traducteur ayant méconnu le grand contraste, marqué par la particule *at*, ne voit plus dans les six faits géographiques qu'autant d'exemples de la variété des productions, et, par une conséquence immédiate, il croit indifférent dans quel ordre les ranger. Cependant son goût, son sentiment poétique lui font apercevoir que ces six propositions, *conçues de cette manière*, ne sont plus que des

amplifications, et par conséquent il se met en devoir de les relever, de les orner; il multiplie les antithèses; il prodigue les épithètes et les figures, le Tmole *parfumé*, le safran *précieux*, le castor qui *se joue*, le Pont qui *s'enorgueillit*, etc., etc.

Tous ces détails sur lesquels le traducteur s'appesantit, ne nous dédommagent pas de la pensée juste, de l'expression rapide, du bel ensemble de l'original.

D'ailleurs, ces détails, considérés en eux-mêmes, renferment beaucoup d'erreurs, beaucoup d'expressions vagues et insignifiantes, mal à propos substituées aux termes précis, exacts et pourtant très poétiques, employés avec un choix admirable par le poète latin. Examinons le passage vers pour vers.

TEXTE.

...... Virosaque Pontus
Castorea (*subint.* mittit)......

TRADUCTION LITTÉRALE.

*Le Pont fournit du castoréum très-âcre.*

TRADUCTION DE M. DELILLE.

« L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes. »

D'abord, le castor ne se joue point dans les flots d'une grande mer profonde et orageuse, comme le Pont-Euxin. Un peu de réflexion eût

suffi pour éviter cette faute contre l'histoire naturelle. Virgile ne l'a point commise ; sans doute, il nomme le *Pontus*, mais ce n'est pas la *mer* de ce nom qu'il veut désigner ; c'est le royaume ou la région de *Pont*, et plus particulièrement la province appelée *Pontus Galatiæ*. En voici la preuve décisive. Pline, en parlant du *castoreum*, dit expressément *que le plus fort, le plus efficace vient du Pont de la Galatie* (1). Cette force, cette vertu médicale, est exprimée dans Virgile par l'épithète *virosa* : dans un autre endroit, Pline cite encore les *castors pontiques*, pour tracer d'après eux une peinture générale de cette espèce d'animaux (2). Il parle de l'art avec lequel ils construisent leurs habitations sur les bords des rivières ; et cette particularité étoit si généralement connue, que les grammairiens romains crurent trouver l'étymologie du mot *fiber*, synonyme de castor, dans *fimbria*, qui signifie *bord, lizière* (3). Aristote avoit déjà observé que le castor n'entroit point dans la mer (4) ; enfin, le géographe Strabon confirme l'opinion de Virgile et de Pline sur la qualité supérieure du *castoreum* du Pont. « Des castors, dit il, » se rencontrent dans les fleuves de l'Espagne ;

(1) *Plin.* Hist. nat. l. XXXII, cap. 3.

(2) *Id.* l. II, c. 30.

(3) *Gesner*, Quadrup. p. 317.

(4) *Arist.* Hist. anim. l. VIII, c. 5.

» mais le *castoréum* qu'on en tire, n'a pas la » force ni la vertu médicale qui distinguent le » castoréum pontique. » . . . . . .

Ainsi Virgile, dans son style rapide et concis, est d'accord avec la vérité physique. Le traducteur s'égare en voulant embellir ce qu'il n'a pas daigné rendre (1).

Si un traducteur moderne veut absolument embellir Virgile, la province du *Pont de Galatis*, diversement décrite selon les divers temps par Ptolémée et par Strabon, lui offre deux grandes et célèbres rivières; le *Halys* et l'*Iris*, dans les ondes desquelles il peut à son gré faire jouer les castors. Passons à un autre vers.

TEXTE.

*At Chalybes nudi ferrum* (sub. *mittunt*).

TRADUCTION LITTÉRALE.

*Mais les Chalybes nus fournissent du fer.*

(5) *Strabon*, lib. III, p. 113, édit. de Casaub., trad. française, vol. I, p. 479. Dans une note, le traducteur observe qu'Hérodote fait venir le *castoréum* du pays des *Budini*, mal à propos placés près Woronetz par Rennel. Le *grand lac marécageux*, auprès duquel les *Budini* demeuroient, paroît être le grand marais de Polésie, qui a dû être autrefois un lac et qui le redevient encore souvent au printemps et en automne. *Rzaczinsky*, Hist. nat., p. 161. *Tableau de la Pologne*, p. 28. Les castors abondent dans ce pays. Mais cette interprétation est encore plus contraire à M. Delille que la nôtre.

TRADUCTION DE M. DELILLE.

« Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes. »

Expliquons le vers. Les *Chalybes* étoient un peuple peu nombreux, mais dont l'ancienne renommée touche au berceau de la poésie. Homère (1), du moins à ce que pense Strabon (2), les indique sous le nom d'*Alybes*, et leur attribue des mines d'argent. Eschyle les appelle un peuple sauvage, inhospitalier, qui forge du fer (3). Euripide fait dire au chœur que la nécessité domte et détruit tout, même le fer des Chalybes (4). Apollonius de Rhodes parle d'eux en ces termes : « Derrière les trois villes des Amazonides, » habitent les Chalybes, les plus laborieux des » hommes ; leur contrée est stérile et remplie de » rochers ; ce peuple industrieux travaille des » ouvrages en fer (5) », et dans un autre endroit il dit : « Les Chalybes ne labourent point » la terre avec des bœufs ; aucun doux fruit » n'est cultivé chez eux, aucun troupeau n'erre » dans des prairies humectées par la rosée. Leur » occupation est de fouiller leur triste sol, riche

(1) *Hom.* Iliad. II, v. 856, 857.

(2) *Strab.* lib. XII, 645 *et seq.*, édit. Almel. *Eustath.*, in Dion. Periég., p. 101, v. 768.

(3) *Aesch.* Prometh., v. 689, sept. c. Theb. v. 685.

(4) *Eurip.* Alcest. v. 980.

(5) *Apoll.* Argon. l. II, v. 375 *et seq.*

» en fer ; ils en tirent de quoi se procurer des » vivres. Pour eux, jamais l'aurore ne se lève » que pour les appeler au travail. Ils passent » leur vie laborieuse au milieu de la fumée et » de la suie (1). » Valérius Flaccus en trace un tableau semblable :

« Nocte sub extremâ, clausis telluris ab antris
» Pervigil auditur *Chalybum* labor; arma fatigant
» Ruricolæ, Gradive, tui » (2).

Ce poëte attribue aux Chalybes l'invention des armes de fer, et par conséquent les accuse d'avoir rendu les guerres plus cruelles, etc. Reproche que leur font également Callimaque, Catulle et autres.

La célébrité des *Chalybes* chez les historiens, n'est ni moins ancienne ni moins générale ; Hérodote les nomme parmi les peuples subjugués par Crésus (3). Xénophon parle de leurs mines de fer; il dit que ceux des bords de la mer étoient vassaux des Mossynèces; mais il place une autre tribu de Chalybes dans l'intérieur des montagnes, sur les confins de l'Arménie; ceux-ci étoient libres et belliqueux (4). Aristote donne

(1) *Ibid.* v. 1003 *et seq.*

(2) *Val. Flac.* Argon. l. V, v. 140.

(3) *Herod.* l. III, c. 28.

(4) *Xenoph.* de Cyr. exp. l. IV, c. 3, p. 202; c. 5, p. 227; c. 6, p. 229; c. 7, p. 235, etc., l. VII c. 8, p. 462, éd. Ox. 1703.

beaucoup de détails sur la nature de leur cuivre qui, selon lui, étoit presque aussi blanc que l'argent avant d'être fondu, ce qui explique parfaitement la difficulté que présente l'assertion d'Homère sur les mines d'argent que renfermoit le pays d'*Alybi*. Quand on voit Aristote ajouter que ce cuivre n'avoit pas besoin de l'alliage d'étain (au moyen duquel les anciens rendoient le cuivre propre à remplacer le fer), il devient presque évident que c'étoit une mine de *cuivre gris* mêlé avec du plomb, de l'argent ou de l'antimoine (1). Strabon les représente comme demeurant sur les bords du Pont-Euxin et vivant, les uns du travail des mines, les autres de la pêche; mais comme il dit que les *Chaldéens* et les *Chalybes* sont le même peuple, et qu'il étend les premiers fort en avant dans l'intérieur (2), il est permis de croire que les diverses tribus de ce nom occupoient les montagnes voisines de l'Arménie, où l'on exploite encore de nos jours de riches mines de cuivre et de fer (3). Au surplus, Strabon s'accorde avec Plutarque (4) pour

(1) *Arist. de mirab. auscult.* Je n'ai point l'édition de Beckmann sous la main. — Comp. *Haüy*, Minéral. III, 576 *et seq.*

(2) *Strab.* lib. XII, p. 825, 826, 832, 833, lib. XIV, p. 996, 997, édit. Almelov.

(3) *Sprengel*, Biblioth. des Voy. en all. T. VIII, p. 293.

(4) *Plut. in Lucullo.*

représenter les Chalybes comme un peuple assez sauvage, tandis que Mela, sans doute par erreur, les peint comme livrés au plaisir et à l'oisiveté (1). On pourroit cependant conclure du silence de Pline sur les métaux de ce pays, que les Chalybes avoient perdu leur ancienne industrie. Quelques auteurs moins connus, tels que Daimachus, Eudoxus et autres (2), parlent de l'excellence du fer, ou plutôt de l'acier chalybitique. Justin ou Trogue Pompée s'est amusé à créer un peuple des Chalybes en Espagne (3). Virgile lui-même, pour vanter les mines de l'île d'Elbe, ne trouve de comparaison plus flatteuse que celle avec les mines de Chalybes.

« Insula in exhaustis *Chalybium* generosa metallis ».

Après cette déduction des faits, le lecteur

(1) *Mela*, l. I, c. 20.

(2) Cités par *Bochart* dans son *Phaleg*, p. 208.

(3) Quelques auteurs ont pensé que le vrai nom des *Chalybes* étoit *Chaldéens*, comme le dit Strabon (*loco citato*), et comme Plutarque semble également l'indiquer *in Lucullo*. Nous voyons le huitième *Thema*, ou Gouvernement de l'empire byzantin, porter le nom de *Chaldia*, et les habitans de *Chaldæi*. La capitale de ce gouvernement étoit *Trapezus* en Trébisonde. *Voyez* Constantin Porphyrogénète, Them. l. I, p. 9, in Corp. Byz. t. XXII, en *Banduri*, imp. Orient., tom. I. Le nom de *Chalybes* ne seroit dans cette hypothèse qu'un nom appellatif qui signifieroit *ouvriers en acier*, et l'on pourroit justifier Trogue Pompée d'avoir placé des *Chalybes* en Espagne.

jugera lui-même entre Virgile et M. Delille. L'un indique avec précision un peuple fameux dans les annales politiques du monde primitif; l'autre y substitue le nom vague du *Pont*, qui embrasse trente ou quarante nations; l'un nous peint un peuple qui travaille dans ses forges, presque dépouillé de tout vêtement, *nudi*, mot qui rappelle à la fois l'idée de *sauvage* et de *laborieux* en opposition avec *molles Sabæi*, les peuples efféminés du Midi; l'autre nous donne en place de ce tableau virgilien une simple figure de rhétorique « *le Pont s'enorgueillit* »; enfin, l'un nous indique, comme une des productions caractéristiques du nord, le fameux acier des Chalybes, le premier acier qu'on eût vu transformé en glaives meurtriers et teint du sang humain; l'autre nous parle vaguement de *mines fécondes*, expression qui pouvoit tout aussi bien s'appliquer aux mines d'or de l'Inde.

Il nous reste à examiner un vers, qui, bien compris, eût dû fournir à la plume brillante de M. Delille une image très-gracieuse.

TEXTE LATIN.

« Nonne vides croceos ut Tmolus odores
» Mittit..... »

TRADUCTION LITTÉRALE.

« *Ne voyez-vous pas le Tmolus* (nous) *en-*
» *voyer des parfums de safran?* »

TRADUCTION DE M. DELILLE.

« Le Tmole est parfumé d'un safran précieux. »

Commençons par une explication géographique et historique du texte :

Le *Tmolus* est une des branches de la chaîne du Mont Taurus qui s'avancent dans les plaines de l'Asie mineure, et particulièrement dans l'ancienne *Lydie*. Homère applique à ces monts une épithète qui peut signifier *couvert de neige* ou seulement *éclatant comme la neige* (1). Denys le Périégète lui donne l'épithète ; *battu des vents* (2), Pline nous apprend que l'ancien nom de cette montagne étoit *Timolus* (3), et que le sommet s'appeloit *Tempsis* (4) ; on y trouvoit des pierres de touche, *lapis lydius, heraclius, coticula ;* ces pierres étoient entraînées par la rivière Tmolus (5) ; les habitans des parties supérieures de Tmolus atteignoient l'âge à 150 ans ; enfin, le vin Tmolite, ainsi appelé de cette montagne, étoit au nombre des plus fameux, à cause de sa douceur et de la promptitude avec laquelle il prenoit les caractères de la

(1) « *Niphoeis* ». Iliad., l. II, v. 86 l. XIII, v. 385.

(2) *Dion. Per.*, v. 830.

(3) *Plin.* Hist. nat., l. V, c. 29.

(4) *Id.* l. VII, c. 48.

(5) *Id.* l. XXXIII, c. 8. *Theophr.* de Lapid.

vétusté (1). Gallien fait du Tmolus une montagne de la *Cilicie*, ce que le savant Ortelius explique très-bien par un passage de Strabon, où ce géographe dit que les Ciliciens s'étendoient autrefois jusque dans les plaines de la Lydie (2).

Dans tout ce détail, on ne voit pas encore pourquoi Virgile fait venir de Tmolus les parfums de safran dont se servoient les Romains. À la vérité le Tmolus nourrit des arbrisseaux odoriférans, des cistes d'où l'on tire du *laudanum* (3); mais il n'est pas sûr qu'on y trouve du safran. Or, nous savons pourtant que Virgile aime à n'employer que des images strictement vraies. Essayons donc de mieux approfondir le sens du texte.

Le Tmolus s'étend vers la Cilicie; il étoit même autrefois compris dans les possessions des Ciliciens. Or, la Cilicie produisoit le meilleur safran que les anciens connussent; celui de *l'antre corycien* jouissoit surtout d'une grande célébrité (4). Le mont Olympe, en Lycie, en produisoit égale-

(1) *Plin.*, l. V, c. 29; l. XIV, c. 7. Comparez *Virgil.*, Georg., lib. II, v. 97. *Ovid.*, Métam., l. VI, v. 15.

(2) *Ortel.*, Thes. in voce *Tmolus*.

(3) *Chandler*, Voyage en Grèce et en Asie mineure, tom. II, p. 153 de la trad. franç.

(4) *Plin.* Hist. nat., l. XXI, cap. 6; *Strab.*, l. XIV, p. 461, édit. Casaub. Cet antre étoit probablement un cratère éteint.

ment de très-bon. Ainsi, du temps de Virgile, cette plante embaumoit de son parfum les montagnes de l'Asie mineure, et principalement de la partie méridionale. Virgile pouvoit donc nommer le Tmolus pour l'Asie mineure en général.

Mais quelle importance le poète romain attachoit-il donc au *safran* pour le placer à côté de l'*encens* et de l'*ivoire*? Pourquoi une plante assez commune figure-t-elle parmi les marchandises les plus précieuses? Il est facile de répondre à cette question. Les Romains, à l'exemple des Grecs et surtout des Siciliens, couvroient leurs théâtres de safran, afin d'y répandre une odeur agréable; plus tard ils poussèrent la recherche jusqu'à faire triturer le safran dans de l'eau, et même dans du vin, dont ils inondoient toute la salle du spectacle, soit en faisant monter peu à peu cette liqueur parfumée par le bas de *l'arène*, soit en la soulevant par des tuyaux cachés, d'où elle retomboit en rosée sur les spectateurs (1). Le safran qu'on employoit dans ces jeux d'un luxe rafiné devoit être de Cilicie, comme entre autres Martial nous l'apprend.

« Et *Cilices* nimbis hic maduère suis. »

*Lib. Spect.* ep. 3.

« Lubrica *Corycio* quamvis sint pulpita nimbo. »

*Lib. IX*, ep. 39.

(1) *Plin.* l. XXI, c. 6. *Sen.* Nat. Quæst., l. II, c. 9, Epist., 90. *Apul.* Asin. aur. l. X. *Ovid. Prop. Mart.*, etc.

Il ne faut pas s'imaginer que ce genre de luxe ait été postérieur au siècle de Virgile. Un passage de Lucrèce prouve que déjà, du temps de la république, cet usage étoit connu.

« Et cum scena *croco* cilici *perfusa* recente est. »

Par *croceos odores*, Virgile ne veut donc pas indiquer le *safran* purement et simplement; il fait allusion au *vin safrané* dont on parfumoit les théâtres. On y employoit toujours un *vin doux*, comme Pline nous l'apprend (1); or, selon ce même naturaliste, le *vin de Tmolus* étoit renommé par sa douceur; donc il est probable qu'en y triturant du safran, on en composoit une liqueur d'un parfum exquis, et que c'est là le motif qui a engagé Virgile à nommer précisément le *Tmolus*.

Résumons maintenant l'ensemble des passages que nous venons de commenter, et opposons à la brillante poésie de M. Delille une *imitation* en prose.

« Ne voyons-nous pas, dit Virgile, le Midi » et le Nord envoyer à l'Empire Romain des » tributs différens? L'un entretient notre luxe; » l'autre pourvoit à nos besoins. Ici, le vin sa- » frané de Tmolus parfume nos théâtres; l'Inde » envoie son ivoire; la voluptueuse Sabée offre

(1) *Loco citato*.

» son encens; là, le Chalybe sauvage forge son » acier pour nos légions; dans les rivières du » Pont, le castor est mis à tribut par nos mé- » decins, et l'Epire élève les coursiers qui » doivent briller dans nos jeux publics.

§. IV. *Exemple de l'exactitude de Virgile. Sa description de la vallée d'Amsanctus.*

Peut-être quelques littérateurs diront que nous insistons trop sur l'exactitude géographique, en commentant l'ouvrage d'un poëte. Nous croyons qu'un lecteur assidu de Virgile nous justifiera facilement d'un semblable reproche. Ce poëte, nous le pensons, a très-souvent cherché l'exactitude. Souvent ses descriptions égalent ou surpassent même en précision celles que nous ont laissées les historiens et les géographes. Je ne citerai qu'un seul exemple, celui de *la vallée d'Amsanctus*. Virgile nous le peint de la manière suivante (1):

« Est locus Italiæ medio, sub montibus altis,
» Nobilis et famâ multis memoratus in oris,
» Amsancti valles. Densis hunc frondibus atrum
» Urget utrinque latus nemoris, medioque fragosus
» Dat sonitum saxis et torto vortice torrens,
» Hic specus horrendum, sævi spiracula Ditis,
» Monstratur, ruptoque ingens Acheronte vorago
» Pestiferas aperit fauces queîs condita Erynnis
» Invisum numen, terras cœlumque levabat. »

(1) *Virg.* Eneid. VII, p. 563, 571.

Nous citerons ici la traduction de M. Delille, qui, bien qu'un peu verbeuse, rend avec fidélité le sens du texte.

« Au sein de l'Italie et sous des monts affreux
» S'étend un noir vallon où des feuillages sombres
» Entretiennent l'horreur de leurs épaisses ombres
» Sous leur voûte funèbre un torrent tortueux
» Roule, et, battant les rocs de ses eaux vagabondes,
» Fatigue les échos du fracas de ses ondes.
» Là, des vapeurs du Styx empoisonnant les airs,
» S'ouvre un antre profond, soupirail des enfers,
» Du séjour ténébreux épouvantable entrée.
» Là, dirigeant son vol, la déesse abhorrée
» Plonge et dérobe au jour un visage odieux
» Et soulage en partant et la terre et les cieux. »

Sans doute, en supprimant le nom d'*Amsanctus*, le traducteur étoit de l'avis de ceux qui ne voient dans ce passage de Virgile qu'une fiction poétique. Pourtant Pline nomme le *lac Amsanctus*; il le place dans le pays des Hirpins, auprès du temple de la déesse *Mephitis*; il ajoute que ce lac exhaloit une vapeur mortelle, et que ceux qui avoient osé y plonger, avoient payé de leur vie cette curiosité téméraire (1). Ciceron parle du *terrain d'Amsanctus*; il le place également chez les Hirpins, et le caractérise par

(1) *Plin.* lib. II, cap. 93.

l'épithète *mortifera* (1). Claudien en fait mention dans ces vers.

*Tunc et pestiferi pacatum limen Averni*
*Innocuæ transistis aves, flatumque repressit*
*Amsanctus; tacuit fixo torrente vorago.*

Quoiqu'un vieux commentateur de Virgile, le laborieux Servius, ait remarqué l'accord qui règne entre tous les anciens à l'égard de la position du lac Amsanctus; quoique *Parrhasius*, dans son commentaire sur Claudien, ait expressément observé que le lac Amsanctus portoit le nom moderne de *Mufiti* (1), il a plu à quelques modernes, entre autres à Leander Albertus et à Paul Merula, de confondre ce lac méphitique et pestilentiel avec le charmant lac Velino ou Pie-deluco. Le seul argument plausible est l'existence d'une vallée, nommée *Nesancto*, près de Vilino (1). Mais le nom *Nesancto*, c'est-à-dire *Non-sanctus*, signifie évidemment le contraire d'*Amsanctus* ou *Ampsanctus*, c'est-à-dire *Ambi-sanctus*, tout saint, consacré dans toute son étendue.

Ortélius qu'il faut toujours consulter, cite un auteur italien *San-Felici* qui, dans un ouvrage sur la Campanie, indique la vraie situation de la

(1) *Cic.* de Divin. I.

(2) *Ortel.* Thesaur, in voce *Ansancti Valles.*

(3) *Leand. Alb.* Ital. Descr. p. 150 *et seq. Merula*, Cosmogr., P. II, lib. IV, p. 697.

vallée d'Amsanctus ; c'est, dit-il, *la vallée di Frecente.*

Le premier écrivain moderne généralement connu qui ait éclairci ce point de géographie, c'est *Cluverius ;* il a retrouvé l'endroit décrit par les anciens, entre les villes de Trigente et d'Ariano. Au milieu des Apennins, l'endroit où est le lac s'appelle *Mufiti*, c'est le nom de *Mephitis corrompu* (1). L'odeur pestilentielle se fait sentir à un mille d'Italie, et Cluverius ne s'en approcha qu'avec une extrême précaution.

Un voyageur moderne, le comte de Frédéric de Stolberg, nous en donne une peinture plus animée et plus détaillée. « Parmi des hauteurs, cou-
» ronnées de chênes, nous vîmes tout-à-coup un
» ravin assez profond. Dans ce vallon coule une
» source sulfureuse. Elle n'avoit que peu d'eau
» lorsque nous la visitâmes; mais son lit large
» et pierreux nous prouvoit qu'elle formoit, en
» automne et en hiver, un lit considérable......
» En bas du ravin est un étang qui peut avoir
» soixante pas de circonférence. Ses eaux gri-
» sâtres et troubles bouillonnent en plusieurs
» endroits. Près des bords un jet d'eau s'élance
» à hauteur d'homme; il ne tarit dans aucune
» saison; le bruit et l'écume nous l'annonçoient
» comme une source chaude et même bouillante;

(1) *Cluver*, Ital. ant., p. 1201.

» en l'approchant, nous en trouvâmes les eaux
» très-froides.... Tout cet enfoncement ressemble
» à un cratère de volcan. Le sol semble caver-
» neux ; du moins on y voit plusieurs ouvertures.
» La terre nous parut couverte d'une croûte de
» soufre. Enfin tout nous rappela la fameuse
» *Solfatare* près Pouzzoli. (1) »

Voilà un phénomène de géographie naturelle, dont nous devons en quelque sorte la connoissance à la muse de Virgile. Peut-être ce poète en parle-t il en témoin oculaire. Car ce n'étoit point au milieu du tumulte et des dissipations d'une grande capitale, que Virgile méditoit ses chants immortels ; il avoit trouvé dans une campagne voisine de Naples (2) ce tranquille loisir qui est le premier besoin des vrais amis des lettres. Souvent, sans doute, il erroit dans les forêts de l'Apennin, seul avec les Muses ; c'est dans une de ces excursions qu'il vit le lac *Amsanctus*, et, toujours ardent à consacrer dans ses vers les scènes d'Italie, il peignit cette *Solfatara* comme une nouvelle entrée des Enfers.

(1) *Stolberg*, reise, etc., tom. III, p. 154.
(2) *Aul. Gell.* VII, 20.

(*La Suite à un prochain Cahier.*)

# BULLETIN

## DES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## N° VIII.

### *Réclamation de M. de Vesvrotte contre le Voyage au Cap-Nord, publié sous le nom de M. Acerbi.*

Dijon, 31 mai 1808.

En lisant vos *Annales*, Monsieur, j'ai appris, non pas sans quelque surprise, que le voyage publié sous le nom de *Joseph Acerbi* est d'un M. *de Saint-Mauris*. Seriez-vous assez bon pour satisfaire, au sujet de cet individu, ma curiosité que vous avez fait naître? Quel est ce M. de Saint-Mauris? Est-il connu sous quelque autre rapport? quel motif a-t-il eu de se déguiser comme il l'a fait? Pourquoi son traducteur cherche-t-il à induire le public en erreur, en le disant né à Castelgofredo en Lombardie? Telles sont, Monsieur, les questions auxquelles vous m'obligerez de me répondre (1).

(1) C'est le *Journal de Physique*, rédigé par M. de Lamétherie, qui nous a appris le nom de l'auteur du *Voyage au Cap-Nord*. Nous n'avons aucun autre renseignement à cet égard. (*N. d. R.*)

Je l'aimois beaucoup mieux italien que français ; ce nom d'*Acerbi* me plaisoit, j'y trouvois du piquant et en même temps une sorte d'analogie avec le caractère de l'auteur. Celui de *Saint-Maurie*, au contraire, est insignifiant pour moi.

Permettez donc, Monsieur, que je conserve à l'auteur le nom d'*Acerbi*, qui me paroît expressif et m'explique en quelque sorte la mauvaise humeur qu'il me témoigne, sans que je sache trop pour quoi. La mienne à son égard seroit mieux fondée ; car, après avoir mutilé des inscriptions que j'avois écrites sans prétention au fond de la Laponie, à la sollicitation des pasteurs qui ne manquent jamais d'exiger cette marque d'intérêt de la part des voyageurs auxquels ils ont si charitablement donné l'hospitalité, il s'est plu à les rendre de la manière la plus barbare, altérant mon propre nom, qu'il a la courtoisie d'italianiser, me faisant méconnoître jusqu'au nom de ma patrie, que César dans ses commentaires m'apprit dès ma plus tendre enfance ; écrivant en toutes lettres ce qui l'étoit en chiffre ; et établissant par ce moyen la date de mon voyage en 1902. Une troisième inscription laissée au pasteur d'Iokimoki n'est pas, pour mon bonheur, parvenue à la connoissance de notre voyageur qui ne l'eût pas traitée avec plus de ménagement.

Le fait est que M. Acerbi, avec lequel il semble que je différois d'opinion politique, en a pris de l'humeur que je lui pardonne bien volontiers. Il pouvoit me plaisanter avec infiniment de succès sur une mauvaise prédiction que je faisois en 1792 : et les rieurs eussent tous été de son côté aujourd'hui, que seize années qui équivalent à seize siècles, par la variété et l'importance des événemens, donnent tant de facilité à les juger plus sainement : mais il a eu la maladresse de négliger cet avantage, et s'est

contenté de supprimer ce qui, après avoir caractérisé mon opinion, donnoit un sens à ce qui en est la suite, et que les curés lapons qui écorchoient le français, appeloient une Marche-Route.

Comme je tiens, Monsieur, à ce que vous ne partagiez point l'erreur de M. Acerbi, je vais vous transcrire littéralement ce qui se trouve écrit sur mon Journal à l'article Juckas-Jerfvi, où ce voyageur n'est jamais allé; il prétend qu'il y a un livre dépositaire des inscriptions, ce qui est complétement inexact; celle de Regnard existe sur un morceau de planche de chêne cintré, et la mienne transcrite par le frère du maître d'école, sur un grand tableau, étoit, à mon retour à Juckas-Jerfvi, suspendue dans l'église au-dessus de la porte de la sacristie.

*Carolus Richard de Vesvrotte vir nobilis ex Divione* (Dijon) *in Burgundiâ præses in supremâ rationum curiâ has visitavit regiones die quartâ februarii* 1792. *Gallia me genuit, Gallia! heri gloriosa, hodiè contempta cras forsitan nihil. Regi fidelis, patriâ sub rege quondam felice, nunc plebeianâ tyrannide oppressâ emigravi. Magnam Britanniam, Hispaniamque jam cognoscebam; primùm Italiam, posteà in Helvetiam reversus, per totam Germanicam, Poloniam, Moscoviam peregrinatus, per Finlandiam Holmiam accessi, unde in Laponiam incurri in societate Francisci Ontiveri ex Hellin in regno Murciæ; hospicium dedit venerandus admodùm Juckas-Jerfviensis pastor Daniel Engelmarck cui testimonium gratitudinis meæ hìc offero.*

M. Acerbi dit *Vesvrotti... Dijone... nationum... revisens Stockholmiam.... Outaveri.... affero.*

« A l'article *Enontichis*, M. Acerbi dit: M. Vesvrotte, » venu ici pour faire savoir aux Lapons comme il l'avoit

» annoncé aux Finlandois, en latin français, qu'il avoit été » ci-devant président au parlement de Dijon ». Si M. Acerbi place Juckas-Jerfvi en Finlande, je lui demanderai où il prétend que commence la Laponie. Du reste il paroît qu'il traduit aussi infidèlement qu'il transcrit ; car d'après lui il eût dû me qualifier de *président des nations* et d'après moi de *président à la Chambre des Comptes*. Il semble avoir adopté un *mezzotermine*.

En ce même endroit, j'écrivis sur le registre des dépenses de l'Eglise, qui me fut présenté au moment où, déjà entré dans mon traîneau, j'avois pris congé de mon hôte.

*LIBERTATEM quærens, seditionisque theatrum fugiens hic fuit die quindecimo martis anno* 1792, *Carolus Richard de Vesvrotte Divionensis, præses in supremâ rationum curiâ Burgundiæ*. M. Acerbi dit : *Libertatem.... quærensæ.... millesimo nonagentesimo secundo... Vesvrotti Dijonensis*.

De tout cela je conclus que M. Acerbi s'est fait copier ces différentes inscriptions par une personne qui, n'entendant pas le latin, a écrit comme il a cru lire, d'où s'ensuivent quelques absurdités que M. Acerbi, avec moins de partialité et plus de justice, eût pu attribuer à son copiste plutôt qu'à moi. Avec un peu de jugement, il eût réformé son *Libertatem quærensæ* qui démontre trop ce que j'avance.

Après avoir été obligé de transcrire pour ma justification une partie de mon Journal, qu'il me soit permis d'en transcrire une de celui de M. Acerbi. Je choisirai celle qui renferme le plus de sublime, celle où son traducteur dit dans l'avant-propos avoir *employé la pompe du style* pour rendre *la grandeur des images* (1). C'est la description

(1) La France et l'*univers* connoissent depuis long-temps le *style pompeux* de *M. Joseph Lavallée*, traducteur de M. Joseph Acerbi.

du Cap Nord, ce but de son voyage qu'il paroît si glorieux d'avoir atteint, ce fameux rocher dont l'aspect semble avoir été, de son aveu même, l'unique motif de son entreprise.

Quant à moi, je croyois m'être mis à l'abri de toute critique, en confiant de modestes phrases aux habitans du 69° degré; M. Acerbi m'a appris que je m'étois trompé, et, en dépit de ma répugnance, a voulu me donner quelque célébrité. Je me crois donc autorisé à faire aussi des observations sur ce qu'il a jugé digne d'être présenté au public. C'est M. Acerbi qui parle : « Le Cap » Nord, *formidable* objet d'une curiosité victorieuse de » tant d'obstacles, *de périls* et de fatigues, but vraiment » *colossal* d'un voyage aussi long entrepris pour *le seul* » *bonheur de le toucher*, et pour qu'il fût dit une fois » *sans imposture* que des hommes ne s'étoient arrêtés que » là où la terre leur avoit manqué...... Notre orgueil » *devint grand* de notre succès; nous nous trouvâmes » *spectateurs* de notre propre audace; et, foulant cette » terre que *nul avant nous n'avoit foulée*, il nous sem» bloit y marcher non en hommes, mais en *créateurs*...... » Nul *oiseau* terrestre dont le vol *brise* la monotonie des » airs, nulle *voix* que le mugissement des mers, le siffle» ment des tempêtes, un océan *incommensurable*, un » ciel *sans horizon*, un soleil *sans repos*, des nuits *sans* » *réveil*, *l'infécondité*, le silence, la désolation : voilà » les traits de ce tableau sublime, voilà le Cap Nord!!!! »

Voilà, il faut l'avouer, une nombreuse réunion d'absurdités; je souhaiterois qu'il fût possible de les attribuer au copiste, afin de pouvoir en décharger M. Acerbi et son traducteur. Rien ne me paroît plus comparable à ce morceau de prose poétique (pardonnez-moi, Monsieur, le trivial de la comparaison) que le chant d'une poule qui,

avec grand fracas, nous annonce qu'elle vient de poudre.

Je n'ai pas eu, comme M. Acerbi, l'avantage inappréciable à ses yeux de m'asseoir sur le rocher le plus septentrional de l'Europe ; mais, à ce seul point près, j'ai couru des dangers tout aussi imaginaires que les siens, et mon amour-propre n'avoit pas songé à s'en enorgueillir avant qu'il m'eût fait partager son enthousiasme.

Le fameux vers de Regnard (1), qui présente une idée si ingénieuse, semble avoir été peu goûté de M. Acerbi ; il en éprouve un sentiment de jalousie qu'il ne cherche pas même à dissimuler. Il accuse cette expression *d'imposture* à l'égard de Regnard et se l'approprie modestement ; mais on ne sauroit l'en laisser jouir si paisiblement. Au figuré, Regnard étoit bien en droit de se dire au bout du monde : et si M. Acerbi tient au sens littéral, un bourgeois de Paris, qui va voir la mer à Dieppe, y trouve les limites de la terre bien plus que M. Acerbi au Cap Nord, où des îlots sans nombre détruisent cette illusion, ou du moins la modifient.

Je devrois terminer cette lettre, Monsieur, déjà trop longue ; mais deux passages qui se présentent à ma mémoire, justifient trop le nom *italien* de l'auteur pour que je me refuse de vous en entretenir.

Après un séjour de deux mois à Uleaborg où les voyageurs sont comblés de prévenances et d'amitié par les habitans de toutes les classes, qui s'empressent à l'envi de leur rendre le séjour de la ville agréable, M. Acerbi fait, en quittant ces aimables hôtes, les remarques suivantes : « Il est dans les villes de province une foule de » circonstances qui dédommagent le voyageur de la privation des amusemens si ordinaires dans les capitales. » L'hospitalité y règne à un plus haut point ; un étranger

(1) Stetimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

» y est traité comme une personne de la première dis-
» tinction, *une partie par vanité* sans doute, et aussi pour
» remplir leur temps (le temps de qui ?) par les agré-
» mens de la variété ». En vérité, voilà les habitans d'U-
leaborg bien payés de leurs prévenances, et cette manière d'exprimer sa reconnoissance appartient plus à M. Acerbi qu'à M. de Saint-Mauris.

Il est un autre passage qui, à la première lecture, m'avoit presque déterminé à une réfutation que j'ai ensuite abandonnée par paresse. C'est celui où, sur la simple autorité d'un paysan de Vergaba, l'une des îles d'Aland, qui lui servoit de guide, c'est-à-dire sur celle d'un postillon (dont il dépeint le caractère comme très-enjoué et aimant beaucoup à s'égayer), il déclare tout le clergé suédois vain, orgueilleux, faineant, intéressé et avide. Ayant été à même de fréquenter dans mes voyages à travers ce pays depuis l'archevèque d'Upsal jusqu'au curé d'Enonteckis, qui est la paroisse de Laponie Suédoise la plus septentrionale, je n'ai rien remarqué, ni dans le haut, ni dans le bas clergé, qui puisse donner lieu à une inculpation aussi outrageante.

D'où je conclus, Monsieur, que si M. *Acerbi* a cru pouvoir, sans aucun titre, se permettre d'italianiser mon nom, ce qui n'a du reste aucun inconvénient, tout le monde est en droit de franciser le sien pour le mettre en analogie avec ses écrits ; et que si, dans M. Mauris, ce nom est une affaire de choix, il ne pouvoit pas en faire un plus heureux.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

Richard de Vesvrotte.

## *Notice des Cartes du Royaume de Suède, publiées dans le Pays même.*

Olaus Magnus, dans son *Historia septentrionalis* imprimée à Rome en 1539, fournit le premier une carte de la Suède, projetée entièrement de mémoire, portant toutes les marques de l'enfance de la géographie, et donnant une idée très-erronée de la situation et de la forme du pays. Néanmoins, elle servit long-temps de base aux cartes qu'on a faites des régions du Nord. L'an 1603, Charles IX chargea l'architecte et géomètre royal, *Andreas Buré*, né en 1571, mort en 1646, de mesurer toutes les provinces, et de dresser une carte générale du royaume. Cet homme actif et habile fit non seulement lui-même des observations et mesures astronomiques, aussi exactes que les instrumens défectueux de ce temps le permettoient de les rendre, mais il envoya encore à cet effet, dans le même dessein, deux collaborateurs en Laponie.

Son *Orbis arctoï, imprimisque regni Sueciæ tabula*, gravée en six feuilles *royal-in-folio* par V. S. *Trauthman*, parut à Stockholm en 1626. La Suède et les pays voisins eurent une figure plus conforme à la vérité; et ces feuilles furent copiées et répandues dans plusieurs formats par tous les fabricans de cartes géographiques de ce temps. *Buré* devoit dresser encore, par ordre de Gustave Adolphe, une suite de cartes spéciales et de dessins des provinces particulières, des ports, villes, mines, etc.; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu exécuter cette commission dans toute son étendue. Neuf cartes spéciales, achevées par lui, furent communiquées, avec le consentement du sé-

nat suédois, aux *frères Blaeuw*, à Amsterdam, qui les publièrent, en 1662, dans leur grand atlas universel.

Il existoit déjà, pour la continuation de ces travaux géographiques, et dans des vues d'économie politique, un bureau d'arpentage du pays; mais ce n'est que sous le baron *Charles de Gripenhielm*, nommé, en 1683, directeur en chef de l'arpentage, que cette institution fut véritablement organisée; et les arpenteurs reçurent, en 1686, une instruction complète. Plusieurs cartes particulières des provinces, ainsi qu'une nouvelle carte générale (mais dont le gouvernement ne voulut point permettre la publication), furent dressées sous la direction de Gripenhielm. Il ne fut permis qu'au comte *Dahlberg* de prendre inspection des travaux de M. Gripenhielm pour la rédaction de la *Suecia antiqua et hodierna*, grand ouvrage orné de belles gravures, qui toutefois ne fut livré que plus tard au public. Cependant M. le comte *d'Avaux*, ministre français à la cour de Suède, sut procurer secrètement une copie de la carte de Gripenhielm, laquelle fut publiée par *Delisle* en 1705 sur deux grandes feuilles, et recopiée postérieurement par tous les autres géographes. En 1735, on abandonna enfin les préjugés politiques, qui jusqu'alors s'étoient opposés à la publication de cartes plus exactes; les Etats accordèrent une somme d'argent considérable pour mettre le bureau d'arpentage à même de dresser et publier de bonnes cartes, en défendant l'importation de toutes les copies quelconques. Le bureau ne tarda pas à se pourvoir d'excellens instrumens astronomiques, afin de perfectionner ses observations.

Presque à la même époque, en 1736, quelques mathématiciens français furent envoyés en Westerbotten (Westrobotnie) pour mesurer un degré du méridien; et ils déterminèrent, à cette occasion, bien exactement, la si-

tuation géographique de plusieurs villes. L'académie des sciences, nouvellement fondée, fit faire de même des observations en différens endroits du royaume, et les publia dans ses mémoires.

Dans ces circonstances, et après les progrès qu'avoient faits les sciences mathématiques en général, il étoit naturel que les nouvelles cartes fussent beaucoup supérieures aux anciennes. Depuis 1739 jusqu'à 1789, le bureau d'arpentage a publié une suite de cartes, tant de provinces entières que de districts, par différens auteurs, principalement par *Biurmann* et *Marelius*, mais d'un mérite très-inégal. Une carte générale du pays parut, en 1747, assez imparfaite, quoique meilleure que celle de M. Delisle. Toutes ces cartes sont mal exécutées et gravées avec beaucoup de négligence; ce n'est que depuis 1789 qu'on a commencé à y mettre plus de soin. Les travaux du bureau d'arpentage n'avancèrent cependant que fort lentement; la méthode avoit vieilli; les ingénieurs du bureau n'étoient point d'accord entre eux.

Un particulier plein de mérite, le baron *Samuel Hermelin*, conseiller des mines, conçut donc l'idée patriotique de remédier au besoin d'une collection complète de cartes sur les Etats suédois. Il procura les instrumens les plus parfaits, et fit faire des observations dans toutes les parties du royaume par des mathématiciens habiles. Le premier volume, composé de dix-huit feuilles, et contenant, outre une carte générale et quelques vues, la Finlande, les provinces septentrionales et moyennes de l'empire, ou la Suède, proprement dite, d'après la division politique en gouvernemens (*Læn*), a paru, depuis 1797 jusqu'en 1806, sous le titre de *Géografiske Chartoræfwer Swerige, jæmte bifogade Ritningar*, c'est-à-dire, Cartes géographiques de la Suède, accompa-

gnées de dessins. Le format de ces cartes est l'*in-folio* ordinaire, le papier est bon, la gravure et l'enluminure sont nettes et claires; la valeur intrinsèque répond aux qualités extérieures. La première partie complète coûte 10 rixd., 32 sk. banco (environ 45 francs). Pour les provinces méridionales, il faut s'accommoder encore des cartes antérieures du bureau d'arpentage, dont les principales sont: *Charta ofwer sodra Delen af Swerige* (Suède méridionale), par *Marelius*, 1778; *Ostgothland* (Ostrogothie), par le même, 1779; *Skaraborgslæn* (gouv. de Skaraborg), 1780; *Elfsborg og Wenersborgshoefdingedæme* (gouv. d'Elfsborg et de Wennersborg), 1781; *Skåne* (Scanie), par G. *Biurmann*, 1782.

Plusieurs petites feuilles, en partie excellentes, sur des contrées entières et sur des districts séparés, se rencontrent dans des ouvrages topographiques, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, et même dans des dissertations académiques.

L'amiral Nordenanker a rédigé avec soin et publié des cartes maritimes des côtes de la Suède et de la mer baltique. Douze feuilles en ont paru depuis 1782 jusqu'en 1798. Un catalogue de toutes les anciennes cartes de la Suède se trouve dans C. G. *Warmholz*, *bibliotheca historiæ sviogothicæ*, 1re partie, embrassant la littérature de la géographie suédoise en général; Stockholm, 1782, p. 1 à 38; et un recensement de toutes les cartes publiées en Suède, dans C. W. *Ludeke's Schwed. Gelehrsamkeits archiv* (archives des sciences en Suède, par *Ludeke*); vol. 4, p. 255—278.

Le bureau d'arpentage est établi à Stockholm. Il est composé d'un directeur, d'un inspecteur, de dix ingénieurs et de quelques autres employés. Il y a en outre, dans toutes les provinces, un nombre plus ou moins grand

d'arpenteurs au service du gouvernement; leurs fonctions sont doubles. 1° Ils arpentent et lèvent le pays, tant par rapport à la géographie que pour les intérêts du gouvernement et des propriétaires. Leurs opérations servent au cadastre du pays, à la révision de l'impôt et à l'abolition des communautés (*Storskiften*), objet infiniment important pour la nation suédoise. Il entre dans leurs fonctions de prononcer en même temps sur la qualité du sol, et les arpenteurs suédois doivent par conséquent posséder en outre des connoissances économiques. 2° Le réglement de toutes les mesures et de tous les poids fait également partie de leurs fonctions.

L'esprit de corps diminue les avantages que la géographie pourroit espérer des connoissances étendues que possèdent plusieurs membres du bureau d'arpentage de Stockholm.

---

## *La Confrérie de la Corne*, par M. A. de KOTZEBUE, traduit de l'allemand.

La vérité est dans le vin, dit un ancien proverbe latin, auquel le poète Owen ajoute : « En ce cas, les Allemands seront sûrs de la trouver. »

« Si latat in vino verum, ut proverbia dicunt,
» Invenit verum Teuto, vel inveniet. »

Long-temps avant Owen, ainsi que long-temps après lui, on s'est moqué en vers et en prose du penchant des Allemands pour la boisson. Tacite dit : « Boire nuit et jour n'est point honteux chez les Germains : ils font des alliances, des réconciliations tout en buvant; c'est en buvant qu'ils élisent leurs chefs, et qu'ils font la guerre et

la paix. Dans les festins, disent-ils, il n'y a point de dissimulation : le vin anime aux entreprises hardies. »

Dans le 5ᵉ siècle, Salvien reprocha sévèrement aux Allemands de se livrer à la boisson avec excès ; et dans le 10ᵉ siècle, l'empereur grec Nicéphore Phocas dit publiquement à l'évêque de Crémone, envoyé de l'empereur Otton I : « Les soldats de votre maître font un dieu de leur ventre, et ne sont braves que quand il s'agit de boire. » — Ce qui est frappant surtout, c'est que les empereurs même à leur couronnement étoient obligés de promettre au pape par serment de ne point s'enivrer. « *Visne so-*
» *brietatem cum Dei auxilio custodire?* Voulez-vous, à
» l'aide de Dieu, conserver votre sobriété? » C'étoit la formule que le pape avoit coutume d'adresser à l'empereur.

La noblesse ne le céda point aux princes sous ce rapport : c'étoit en buvant qu'elle se montroit digne de son origine ; c'est ce qui a fait dire à un vieux poète (Bruschius) :

Illis nobilitas alterno nomine digna,
Exhaurire cados, siccareque pocula longa.

Ce penchant à la boisson s'accordoit dans le moyen âge non seulement avec l'honneur, mais encore avec la piété. Les habitans de Strasbourg, hommes et femmes, se rassembloient le 29 août dans la cathédrale pour y célébrer la fête de la dédicace de cette église, non par des prières, mais par des régals. Au lieu d'hymnes on y entonnoit des chansons bachiques. Prêtres et laïques, tous passoient la nuit à manger et à boire; le maître-autel servoit de buffet, et à peine y restoit-il assez de place pour le prêtre qui disoit la messe, tandis que sur les marches on chantoit et l'on dansoit, pour n'en pas dire davantage. Les autres autels étoient également couverts

de bouteilles ; il falloit que chacun bût ; et celui qui, étourdi des vapeurs du vin, s'endormoit dans un coin, étoit réveillé à coups d'épingles. Les Dominicains qui desservoient l'église trouvoient leur compte à ces orgies, et gardoient le silence. Ce ne fut qu'en 1480 qu'un prédicateur intrépide, nommé Jean Geiler, s'y opposa en chaire : malgré ses efforts, cette fête populaire se conserva jusqu'en 1549, où elle fut enfin entièrement abolie par un synode tenu à Saverne.

Le réformateur Luther n'étoit pas tout-à-fait ennemi du bon vin. On connoît sa maxime: « Celui qui n'aime point le vin, les femmes et les chansons, sera fou toute sa vie. » Ses ennemis prétendent, entre autres choses, que ce fut au milieu d'un festin, dans une auberge, à Iéna, que Luther rejeta le dogme de la présence corporelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Luther lui-même le fait entendre dans une lettre adressée aux bourgeois de Strasbourg.

Souvent aussi, en Allemagne, on honoroit les tombeaux par des libations de vin. C'est ainsi qu'aux funérailles du poète Henri Frauenlob, qui avoit chanté sans cesse les charmes du beau sexe, les dames de Mayence répandirent sur sa tombe non seulement des larmes, mais encore du vin, et même avec tant de profusion, que le cloître où ce poète fut enterré, en étoit tout inondé.

En 1168, l'évêque de Strasbourg fit bâtir, sur le sommet d'un rocher auprès de Saverne, un château appelé Haut-Barr, qui passa bientôt pour une des plus importantes forteresses de cette province, et où, dans le 13ᵉ siècle, allèrent s'établir beaucoup de nobles vassaux de l'église de Strasbourg. En 1583, l'évêque Jean de Manderscheidt - Blankenheim fit de nouveau fortifier ce château ; et en 1586 il y fonda, sans doute pour at-

tirer encore plus d'habitans, la *Confrérie de la Corne.* Pour être admis dans cette société, il falloit vider d'un seul trait une corne énorme, contenant deux pintes. Il n'y a pas plus de 30 ans qu'on la conservoit encore dans la cave du château de Saverne, ainsi qu'un registre où étoient inscrits les noms de tous les confrères de la Corne, avec leurs devises. Il n'est pas besoin de dire qu'autrefois presque tous les peuples, les Germains sur-tout, se servoient de cornes pour boire. La corne de Haut-Barr étoit artistement garnie de trois anneaux de cuivre, sur le premier desquels on lisoit cette inscription : *India remota cornu dedit, da Deus præsens præsidium huic arci, tuoque favore cornu illius ephe.* (Le pays lointain de l'Inde a donné cette corne. Daigne accorder, ô Dieu, ta protection à ce château, et rends célèbre par ta faveur la corne qu'elle possède.) Sur l'anneau du milieu on lisoit : *Reperi destitutum, reliqui munitum, maneat tibi tuta custodia;* et sur le troisième : *Non minor est virtus, quàm quærere, parta tueri.* Le registre renferme beaucoup de noms célèbres. Parmi les fondateurs de la confrérie se trouvoient entre autres Henri de Bobenhausen, le grand maître de l'ordre teutonique, Frédéric, duc de Saxe, les comtes de Salm, de Nellemburg, etc..... En 1591 se sont fait inscrire les deux comtes palatins Reinhardt et George Jean; en 1615, Léopold d'Autriche, l'evêque de Strasbourg, les comtes de Furstenberg, Ortenburg, Lichtenstein, Limburg. Le maréchal de Bassompierre eut un jour une aventure fameuse avec les révérends gardiens du château de Haut Barr. Voici comme il la raconte :

« Je partis d'Amberg le lendemain, et m'en revins en » trois jours à Strasbourg à dîner, et à coucher à Saverne. » Je me mis à table pour souper avant d'aller voir les » chanoines au château; mais comme je commençois, ils

» arrivèrent pour me prendre et me mener loger au châ-
» teau. C'étoient messieurs le Domdekan ou doyen des
» Créanges, et les comtes de Quesle et de Rifferscheidt. Ils
» avoient déjà soupé et étoient à demi ivres. Je les priai
» que, puisqu'ils me trouvoient à table, ils s'y missent plu-
» tôt que de m'emmener attendre le souper au château,
» ce qu'ils firent; et en peu de temps, de notre soif, Gui-
» taud et un mien compère, maître des monnoies de Lor-
» raine, et moi, nous les achevâmes si bien d'enivrer, qu'il
» les falloit remporter au château; et moi je demeurai en
» mon hôtellerie. Et le lendemain, à la pointe du jour, je
» montai à cheval, pensant partir; mais ils avoient la nuit
» envoyé défendre que l'on ne me laissât pas sortir, car ils
» vouloient avoir leur revanche de ce que je les avois eni-
» vrés. Il me fallut donc demeurer ce matin-là au dîner;
» dont je me trouvois bien mal; car, afin de m'enivrer, ils
» mirent de l'eau-de-vie dans mon vin à mon avis, bien
» qu'ils m'aient depuis assuré que non, et que c'étoit seu-
» lement d'un vin de Lesperg, qui étoit si fort et fumeux
» que je n'en eus pas bu dix à douze verres, que je ne per-
» disse toute connoissance, et que je ne tombasse dans une
» telle léthargie, qu'il me fallut saigner plusieurs fois, me
» ventouser et me serrer avec des jarretières les bras et
» les jambes. Je demeurai à Saverne cinq jours en cet état,
» et perdis de telle sorte le goût du vin, que je demeurai
» plus de deux ans non seulement sans en pouvoir boire,
» mais encore sans en pouvoir sentir sans horreur » (1).

Cependant il paroît que ce goût lui revint; car il rapporte lui-même qu'ayant été une seconde fois à Saverne, les révérends pères le régalèrent, et qu'ils s'enivrèrent tous comme il faut.

La Confrérie de la Corne éprouva quelques revers, et

(1) Mémoires du maréchal de Bassompierre, tome I.

se ressentit des événemens de la guerre. En 1634, les Français s'emparèrent de Haut-Barr, ce qui est indiqué dans le registre par ce mots : « Le dernier janvier, le comte de » Salm remit le château au roi de France, et l'on but dans la » grande corne le viderkomme (aurevoir). Le duc de Saint-» Simon fut nommé gouverneur du château, et puis con-» frère de la corne ; il la vida le 17 avril avec toutes les » cérémonies usitées. L'épouse et la fille du duc y burent » également ». Les derniers confrères se firent inscrire le 19 septembre 1636. Dans la même année, Haut-Barr fut surpris par les Impériaux ; mais les Français le reprirent l'année d'après sous le commandement du duc Bernard de Weimar. Ils restèrent en possession de ce château jusqu'à la paix de Westphalie. A cette époque, Haut-Barr fut rendu à l'évêque après que les fortifications eurent été rasées ; mais la fameuse corne, ainsi que le registre, furent transférés au château de Saverne.

En 1729, la maréchale de Noailles écrivit dans le livre ce qui suit : « J'ai passé par hasard à Saverne ; j'ai vu la corne, mais je n'y ai pas bu ». Au-dessous de ces mots, en sont écrits d'autres que voici : Nous, évêque, duc de » Langres, pair de France, certifions que la susdite men-» tion n'est que trop vraie, mais que néanmoins on a vidé » la corne à plusieurs reprises, le tout à la santé de l'ai-» mable madame la maréchale. »

---

## *Jardins Flottans de Mexico.*

Dans l'*histoire d'Anahuac*, vulgairement nommé Mexique par don *Clavigero*, ouvrage extrêmement curieux, et dont M. *For.....* nous fait espérer une traduction

française (1), on trouve la notice suivante sur les jardins flottans qui ornent les approches de la superbe capitale de ce vaste royaume. . . . . . . . . .

Lorsque, au commencement du quatorzième siècle, les Mexicains furent vaincus par les peuples de Colhuan et de Tepanecan, ils ne conservèrent de libre que leur ville, et le lac dans lequel elle est située. Ils eurent l'heureuse idée de se créer des terrains artificiels, pour y faire naître un peu de plantes nourricières. Ils tressèrent des saules et des racines de plantes aquatiques, de manière à en faire des radeaux ; ils les fortifièrent avec de la broussaille légère ; enfin ils les couvrirent de terre noire. Plantés en maïs, en poivre, en légumes, ces champs factices flottoient sur le lac, et fournissoient à la ville quelques foibles provisions. . . . . . . . .

Les Mexicains étant devenus puissans et riches, les champs flottans inventés par le besoin se changèrent en des lieux de plaisance et de délices. Les uns sont des parterres ornés de fleurs éclatantes et odorifères ; ils flottent avec grâce au gré des flots et des vents ; les autres sont de véritables jardins, ayant au milieu un arbre ou un petit pavillon pour servir d'abri contre le mauvais temps. Ils sont traînés d'un endroit à l'autre par un ou plusieurs rameurs. Il y en a beaucoup qui servent de potagers, et leurs possesseurs, nommés *chinampa*, fournissent en partie la ville de légumes.

---

(1) Nous avons vu cette traduction manuscrite achevée en grande partie; il est fort à desirer que le savant traducteur en fasse bientôt jouir le public.

## *Aperçu d'un Nouveau Tableau de la Russie.*

Au commencement du XVIII^e siècle, la Russie, qui étoit déjà le plus vaste empire de l'Europe et de l'Asie, en étoit cependant le plus inconnu. Il y parut à cette époque un de ces princes faits pour régénérer les peuples sur lesquels ils sont destinés à régner. Jeune encore, mais rempli de cette ardeur qui fait éclorre les vrais talens, le czar Pierre jeta un coup-d'œil sur les vastes et nombreuses provinces dont se composoit son empire. Honteux de ne régner que sur des peuples à demi-barbares, dignes en quelque sorte de la servitude sous laquelle ils gémissoient, il conçut le projet non seulement de les civiliser, mais de les faire entrer dans la balance avec les nations les plus puissantes. Ses premiers exploits contre les Turcs lui donnèrent la liberté de suivre ses projets. Il en profita pour s'enrichir lui-même de toutes les connoissances que lui offroient à acquérir les diverses nations dont il visita les académies, étudia les arts, les mœurs, la politique. Jamais voyage plus important dans son objet ne fut couronné par de plus grands succès. Le czar fit à peine usage de sa puissance et de ses connoissances, nouvelles encore dans son empire, que la Russie devint l'arbitre du Nord.

Tel fut l'effet des voyages de Pierre I^er. Cependant cet empire, déjà la septième partie du continent, renfermoit dans son immensité bien des nations, bien des tribus, dont le souverain même ne pouvoit encore connoître les mœurs, les besoins, et les ressources. Le prince savoit trop bien que ces connoissances ne pouvoient être acquises que par des voyageurs munis de toute la science, de toute la protection et de tous les moyens nécessaires pour les faire arriver jusqu'à lui. Il envoya divers savans dans les différentes parties de son empire; les uns furent

chargés d'en parcourir la circonférence ; les autres se rendirent à Kazan et à Astrakhan, pour observer tout ce qui méritoit d'être connu dans ces contrées ; d'autres enfin furent envoyés à la recherche des points de contact qui pouvoient exister entre l'Asie et l'Amérique. Pour réparer le défaut de succès de cette dernière expédition, d'autres navigateurs eurent ordre de se rendre au Kamtschatka, et de s'y embarquer pour explorer les côtes au nord de la Sibérie, lorsque Pierre termina sa carrière. Les princes qui lui succédèrent, animés du même esprit, employèrent les mêmes moyens, et fournirent à d'illustres savans les mêmes secours pour tirer de leurs voyages toutes les connoissances dont leur empire devoit être enrichi. Les noms seuls des savans sur lesquels ces souverains firent tomber leur choix, annoncent combien ils étoient dignes de cette confiance. Sous Pierre I^er^, c'est Messerschmidt, Behring, Spangenberg et Tschirikof. Sous Anne, ce sont George Gmélin, le célèbre Muller, Fischer, Bayer, Ritschkoff père, Steller, Krachenninikof, De l'Ile de la Croyère. Sous Catherine II, ce sont Pallas, Samuel, Gmélin, Georgi, Falk, Ritschkof fils, Lépokhin, Guldenstædt, Hablitzl, Soujef, Laxmann, Reinegg, Tchitschagof et Sarytchef dans les mers orientales et en Amérique. Sous Paul I^er^ et Alexandre, ce sont Soumorokof, Ismaïlof, Severgin, Marchal de Biberstein, Bergmann, etc.

Les instructions données à ces illustres voyageurs furent rédigées par l'Académie des Sciences de Péterbourg. Les principaux objets de leurs recherches furent : 1° La nature du sol et celle des eaux ; 2° les moyens de défricher les déserts ; 3° l'état de l'agriculture ; 4° les maladies les plus communes parmi les hommes et les animaux, avec les moyens de les guérir ou de les prévenir ; 5° l'éducation des animaux ; 6° la pêche et la chasse ; 7° les mines

et les eaux minérales; 8° les métiers et tout ce qui intéresse l'industrie; 9° la botanique; 10° les observations astronomiques, géographiques, météorologiques; et enfin tout ce qui concerne les divers peuples des vastes contrées qu'ils avoient à parcourir, leurs usages, mœurs, lois, commerce, langues, histoire, monumens, traditions, etc. Toutes ces découvertes devoient être soigneusement écrites et remises au souverain et à l'Académie.

La manière dont ces illustres voyageurs ont rempli leur mission est digne de tous les suffrages qu'ils ont obtenus. Parmi les témoignages rendus à leur mérite, à leurs talens et à leur génie, nous nous contentons de citer ici celui de M. de Saussure. *Leur relation*, dit ce savant, si bien fait lui-même pour apprécier le mérite des voyageurs, *leurs relations renferment tout ce qui peut intéresser un naturaliste et un homme d'Etat. Elles sont peut-être le plus grand et le plus beau modèle qui existe en ce genre.*

Les *observations historiques sur les peuples de race Monghole*, par M. *Pallas*, sont principalement remarquables par une critique judicieuse, l'étendue et l'immensité des richesses. L'Europe savante attendoit avec la plus vive impatience le dernier volume de cet ouvrage, dont elle jouit enfin.

Cependant ces voyages et ces livres historiques sont pour la plupart inconnus ailleurs qu'en Russie et en Allemagne. Quel service important à rendre à la France, que de lui en offrir une traduction exacte et un recueil complet. « Ces » ouvrages, dit M. *Langlès*, manquent réellement à notre » littérature, et mériteroient bien les honneurs de la tra- » duction; mais il est douteux qu'un Libraire se charge » jamais de cette entreprise, tout utile qu'elle seroit pour » les sciences. Il y a même tout lieu de craindre qu'on ne » dénature et qu'on ne déshonore cet ouvrage, pour en

» faire un objet de spéculation, en se bornant à un simple » extrait, et en supprimant les observations savantes, les » planches d'histoire naturelle, etc.

C'est à ce travail, que veulent se consacrer aujourd'hui trois hommes, dont les talens promettent un grand succès. L'un est M. *Weiss*, rempli de toutes les connoissances en fait de langues qu'exige un semblable recueil. L'autre est M. *Le Clerc*, héritier de toutes celles de son père, son collaborateur et rédacteur des traductions des voyages de Pallas et du Tableau de l'Empire de Russie à la fin du XVIII$^{e}$ siècle par Tooke. Les notes de M. Le Clerc ajouteront encore au mérite et à la variété de ce recueil.

Ces deux écrivains ont résolu de publier successivement les auteurs et voyageurs dont nous venons de parler, et de réunir à leur collection des précis historiques sur les peuples de ces contrées qu'ils puiseront dans les ouvrages des deux *Fischer*, de *Breitenbauch*, *Storch*, *Schloezer*, *Wahl*, etc., etc.

Le troisième est M. *Picault*, l'un des Français qui possède le mieux la langue anglaise et la littérature. Il se propose encore de publier les voyages d'Hanway, de Cooke en Perse et en Tatarie, de Fraser, d'Alexandre Russel, ceux de Pockoke et de William Jones, non traduits, etc., etc., et de se réunir à M. Le Clerc pour cet objet.

C'est une de ces entreprises qui ne peuvent que faire beaucoup d'honneur à leurs auteurs, et dont le Gouvernement et le public ne sauroient trop favoriser l'exécution.

# NOTICE

## SUR LA PLAINE DE LA CRAU;

PAR FEU M. ROBERT PAUL DE LAMANON.

*Tirée de ses Papiers inédits déposés à la Bibliothèque Impériale. Communiquée par M. Depping.*

Robert Paul de Lamanon, né à Lamanon en Provence, en 1752, fit ses études à Arles. La lecture de Mallebranche et de Locke donnèrent le premier éveil à son génie. Son goût pour la philosophie le conduisit à l'étude de l'histoire naturelle. L'évêque d'Arles, dans un examen qu'il fit subir aux élèves du collége, fut tellement frappé des réponses hardies et profondes du jeune Lamanon, qu'il conçut, depuis lors, pour lui, la plus grande affection, et lui donna bientôt après un bénéfice aveç un revenu considérable. Dès ce moment, M. Lamanon se mit à méditer avec la plus grande assiduité les ouvrages de nos plus fameux naturalistes; le désir de voir par ses yeux plutôt que par ceux des autres, lui inspira l'amour le plus vif pour les voyages et pour une vie indépendante. Il se démit de son bénéfice, ne voulant pas le vendre, par un sentiment de délicatesse qui fait honneur à son caractère; et après avoir recueilli les biens qui lui revenoient de la succession de son père, il commença à voyager avec son frère, que les mêmes goûts, les mêmes sentimens lui attachoient par les liens les plus étroits. Ils passèrent d'abord en Angleterre; ils y séjournèrent quelque temps, revinrent

en France, et de là allèrent en Suisse, à pied, selon leur coutume, et s'établirent dans le Valais pour observer de plus près les révolutions physiques dans ces vallées solitaires, où les traces de l'homme ne défigurent pas les ouvrages de la nature. Loin d'être satisfait des systèmes des naturalistes sur la formation des montagnes et des vallées, M. Lamanon entreprit de réfuter toutes leurs opinions et de communiquer au public le résultat de ses propres recherches. Il en fit connoître une partie dans le *Journal de Physique*, et publia en même temps le prospectus d'un grand ouvrage en quatre volumes, dans lequel il se proposoit de traiter de *la Formation des Montagnes, des Vallées et des Plaines, particulièrement de la plaine de la Crau en Provence*. Cet ouvrage ne fut point imprimé. L'auteur continua néanmoins d'étudier et d'observer la nature; il fut nommé successivement membre de la Société d'Agriculture de Provence, des Sociétés savantes de Turin, de Paris... Enfin, il lui fut proposé de faire partie de la Société des Savans destinée à accompagner le célèbre la Peyrouse dans sa grande expédition. La malheureuse issue en est connue; M. Lamanon périt avec ses infortunés compagnons de voyage; il avoit emporté avec lui le journal de ses nombreuses observations faites en Europe pour les comparer avec celles qu'il auroit occasion de faire dans les autres parties du monde. Un seul manuscrit, contenant quelques matériaux pour l'ouvrage qu'il alloit publier et dont je viens de parler, a été conservé, parce que, heureusement, il l'avoit laissé en France. Ce manuscrit se trouve actuellement à la Bibliothèque impériale, et peut être consulté par tous ceux qui désirent avoir une connoissance exacte de son nouveau système sur la formation des montagnes, vallées et plaines de la terre; système qui renverse ceux de tous les naturalistes qui l'ont précédé, mais n'est peut-être

pas le dernier qu'on fera sur ces points importans et incertains de l'histoire naturelle. Voilà pourquoi je crois n'en devoir point parler ici. Je me suis contenté d'extraire de ce manuscrit les détails intéressans sur la Crau, qui s'y trouvent dispersés; et comme personne n'a été plus à portée d'examiner cette plaine que M. Lamanon, personne aussi plus que lui n'a pu donner à ce sujet des renseignemens positifs et satisfaisans. J'ose donc croire qu'on ne lira pas sans intérêt les détails sur cette matière, que j'ai rassemblés ici sous un même point de vue.

---

## NOTICE SUR LA CRAU.

La Crau, plaine de Provence, a sept lieues de long sur quatre de large; entièrement recouverte de cailloux de diverses espèces, elle annonce assez qu'elle n'a point été formée à la même époque que les autres plaines. Il résulte d'un passage d'Eschyle, qu'avant la formation de la Crau, on ne trouvoit pas une seule pierre à l'endroit qui en est aujourd'hui rempli, et que la terre y étoit couverte de marais. Mais à quelle époque faut-il faire remonter? à quel événement faut-il attribuer sa formation? C'est ce qui a long-temps exercé la sagacité des naturalistes, et leur a suggéré diverses opinions, au milieu desquelles ils n'ont pu s'accorder. Aristote attribue l'origine de la Crau à un tremblement de terre; Possidonius croit qu'elle a été autrefois

un lac, dans lequel se sont formés les cailloux qui constituent aujourd'hui la plus grande partie de son sol; Bouche, auteur d'une histoire de la Provence, et après lui Maillet et Buffon, ont pensé que la Crau devoit sa formation à la mer; enfin Guettard, De Saussure et autres conjecturèrent qu'elle la devoit au Rhône. Avant de me décider pour une de ces opinions, j'ai commencé par examiner attentivement le sol de la Crau; j'ai employé plusieurs années à rassembler dans mon cabinet les différentes espèces de cailloux qui se trouvent répandues dans les plaines de Lamanon, Senas, Orgon et sur le bord de la Durance. J'ai fait aussi une collection choisie de ceux des bords de la mer, depuis Marseille jusqu'au Languedoc, et de ceux du Rhône dont j'ai suivi le cours. Le temps le plus propre pour examiner les cailloux est le moment où il pleut, c'est celui que je choisissois ordinairement pour les observer dans la Crau et sur les bords de la Durance; c'est alors que les couleurs les plus variées de ces pierres frappent le plus vivement. Voici les espèces que je suis parvenu à distinguer :

1° *Cailloux rayés.* Ils sont ordinairement rouges.

2° *Cailloux zonés.* Ils le sont dans toute leur largeur, mais non pas dans toute leur longueur.

3° *Cailloux micacés.* Ceux de la Crau sont

plus anciens que ceux des bords de la Durance; et le mica qu'ils contiennent, au lieu d'être blanc et argenté, est noirâtre. Dans certaines grottes qu'on voit dans la Crau, les cailloux micacés se décomposent et se réduisent en petites parties détachées quand on les touche. Par l'état du mica dans ces cailloux et par leur état de décomposition, on juge de leur ancienneté. Le mica ne contient aucune partie métallique.

4° *Cailloux quartzeux*. Ceux-ci sont très-communs dans la Crau. Il y en a de pâte plus ou moins grossière, plus ou moins transparente. Les plus gros ont six pouces sur trois. Les quartz de cette grosseur sont assez rares ailleurs; car on sait que cette matière ne se rencontre guère dans les montagnes que par filons et veines. Il y a dans les Alpes des sommités qui paroissent en être composées; mais peut-être n'est-ce pas du quartz pur. Au reste, les cailloux ordinaires sont tous légèrement quartzeux; c'est l'effet que produit l'eau qui les change de calcaires en vitrifiables. (?)

5° *Cailloux communs*. La pâte en est uniforme, la surface jaunâtre et lisse; ils sont scintillans, ne fermentent point ou très-peu avec l'eau forte. Le plus gros que j'aie trouvé pèse 209 livres; il doit son origine à une pierre calcaire que le séjour dans l'eau a rendu vitrifiable.

Il résulte de la comparaison de ces cailloux, qui sont les mêmes dans la Crau que sur les bords et dans le lit de la Durance, que la vraie origine de la plaine de Crau n'est due, ni à un tremblement de terre, ni à un lac, ni à la mer, ni enfin au Rhône, mais à la Durance qui passoit autrefois par la gorge Lamanon, formée dans une montagne de grès, et qui n'a abandonné son lit qu'après s'être ouvert un passage dans une colline de pierre calcaire qui est du côté de Jenas. Cette opinion n'est pas nouvelle; c'étoit celle de Soléry, géographe provençal, qui vivoit vers 1550, et celle de Peyresc et de Gassendi. Elle a été adoptée par Papon, qui a donné dans sa corographie de Provence une notice très-intéressante de l'histoire naturelle du pays.

On ne peut d'ailleurs nier ce fait, lorsqu'on sait que les cailloux de la Crau ont encore pour la plupart leurs matrices existantes dans les montagnes du Dauphiné et de la Provence, d'où la Durance descend. Il est probable que ce fleuve étoit autrefois plus considérable qu'il n'est aujourd'hui; c'est par-là qu'on peut expliquer la différence qu'il y a dans la grosseur des cailloux de la Crau et de ceux du lit actuel de la Durance. En-dessous de la masse de cailloux qui forme la Crau, on trouve une pierre coquillière; donc la mer occupoit cet endroit avant que la Durance y portât des cailloux : cette pierre co-

quillière se rencontre quelquefois à fleur de terre, quelquefois à une grande profondeur; donc le sol sur lequel est superposée la masse de cailloux, formoit une aggrégation de collines entrecoupées de vallons: ces collines sont d'une pierre fort tendre; donc les vallons qui s'y trouvent, ont pu être formés par les seules eaux pluviales. Ces pierres coquillières ont la même dureté, la même couleur, contiennent les mêmes coquilles que la chaîne de la montagne de Sainte-Croix qui a 216 toises environ au-dessus du niveau actuel de la mer; donc la mer couvroit dans le même temps la montagne de Sainte-Croix et le fond de la Crau. Cette montagne est la plus élevée du canton d'Arles; donc tout le canton d'Arles étoit couvert d'eau, lorsque la mer couvroit le fond de la Crau. On trouve des coquilles fossiles à des hauteurs bien plus considérables que ne l'est la montagne de Sainte-Croix; donc la mer couvroit une grande partie de la Provence avant la formation de la Crau. Les montagnes de granit qu'il y a dans la forêt de Lesterel dans le Vivarais, sont inférieures à plusieurs montagnes calcaires du Dauphiné et de la Suisse; donc ces montagnes de granit étoient recouvertes des eaux de la mer, lorsqu'elle déposoit des fossiles sur les montagnes du Dauphiné et de la Suisse.

Lorsque la Durance passant par la gorge de Lamanon se rendoit dans la Crau, cette rivière

ne recevoit point encore les eaux du Coulon; ainsi les cailloux du Coulon ne doivent point se trouver dans la plaine de la Crau; la chaîne des montagnes du Leberon en séparoit les eaux de celles de la Durance, et l'ancien bassin de ce fleuve est par-là différent du nouveau. Le Coulon a aussi formé une petite Crau à son embouchure. Les cailloux de la Crau viennent évidemment de la Haute-Provence et du Dauphiné. « Le Charet et la Guise, dit M. Faujas de Saint-» Fond (1), déposent dans la Durance des cail-» loux alpins, des granits, des roches de corne » et des pierres calcaires d'ancienne forma-» tion (2), des quartz, des schorls de diverses » couleurs. La rivière de Servière y porte la va-» riolité ».

Les cailloux du Verdon sont presque tous calcaires; ils portent dans la Durance le caillou gris de fer avec des gerçures, qui est commun dans la Durance et dans la Crau.

Si la mer avoit creusé la plaine de la Crau, les pierres qui s'y trouvent actuellement devroient être du côté de Briançon; elles devroient se rencontrer au-dessus et non au-dessous de leurs matrices.

(1) Histoire naturelle du Dauphiné, tome I, page 244.

(2) Je ne sais ce que M. Faujas entend ici par ces mots, *d'ancienne formation*; il lui seroit difficile d'établir les preuves de leurs différens âges. (*N. de M. de Lamanon.*)

Il y a des puits dans la Crau, qui ont quinze à seize toises, et qui sont creusés dans une masse de poudings. La Durance passoit donc quinze à seize toises plus bas lorsqu'elle a commencé de former la Crau que lorsqu'elle s'en est retirée; sa pente étoit donc beaucoup plus forte. Le fond de la Crau est au-dessous du niveau de la mer dans plusieurs endroits; donc la Durance se jetoit dans la mer qu'elle a forcée de se retirer en aggravant de plus en plus les côtes où le nîveau de la mer étoit autrefois beaucoup plus bas qu'aujourd'hui.

L'histoire des anciens temps, fabuleuse ou obscure, ne nous donne que des renseignemens peu satisfaisans sur l'état ancien de la plaine de la Crau. Pomponius Mela (1) est, parmi les auteurs anciens, celui qui en a parlé le plus au long. Samuel Bochard, dans son livre *de coloniis et sermone Phœnicum*, examinant au chapitre XLI si les Phéniciens ont fondé des colonies dans la Gaule, dit qu'on croit ordinairement que l'Hercule Grec, après avoir vaincu Géryon à Gades, étoit venu d'Espagne dans la Gaule et des Gaules en Italie, en passant par les Pyrénées et les Alpes. Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse lui font faire ce voyage et fonder en même temps la ville d'*Alesia*, depuis métropole des Gaules. On dit encore qu'étant

(1) Livre II, chap. 3.

arrivé dans la Ligurie Gauloise, et combattant contre les Liguriens qui avoient à leur tête les fils de Neptune, Albion et Bergion (1), ses traits s'épuisèrent, et qu'il tomba du ciel, en faveur d'Hercule, une si grande quantité de pierres, que les champs en furent formés. Cette fable racontée par Eschyle, dans sa tragédie de Prométhée, a été répétée par Strabon, Denis, Appollodore, Méla, Pline, Solinus. . . . . . Le voyage d'Hercule est donc appuyé du témoignage des auteurs anciens. Tite-Live seul paroît en douter; l'Hercule Grec n'a jamais combattu les Gaulois ni passé les Alpes, continue Bochard. Géryon, dont il avoit emmené les bœufs, n'a jamais régné en Iberie ni aux environs de Gades, mais à Ambracie dans l'Epire. Hérodote nous apprend qu'aucun Grec n'avoit passé à Tartessus avant *Colæus de Samos*, qui est venu 600 ans après Hercule. Les expéditions d'Hercule en Gaule et en Espagne appartiennent à un Hercule, surnommé *Gaulois*, qui venoit de Phénicie par la mer nommée *Ligustienne*, et qui débarqua près de l'embouchure du Rhône pour envahir la Gaule. Le premier combat fut donné dans la plaine de la Crau, combat dont parlent non seulement les poètes et les historiens, mais encore les astronomes (2). Cet Hercule Phénicien

(1) Selon d'autres, Alabion et Beragaus.

(2) Voyez *Hygini Astronomicon*, lib. II.

étoit plus ancien que l'Hercule Grec, et c'est de lui que sont venus tant de mots phéniciens dans la langue gauloise.

Les Phéniciens, chassés de chez eux par Josué et les Israélites, commencèrent leurs navigations, et vinrent par la Méditerranée fonder des colonies dans les trois parties du monde.

Le même Bochard dit (1) que l'Hercule Gaulois vivoit du temps de Josué, et qu'il commença ses voyages sur mer lorsque les Juifs s'emparèrent de la terre de Canaan et en chassèrent les anciens habitans.

D'après cette opinion, l'Hercule Gaulois auroit vécu 1450 ans avant Jésus-Christ, et l'existence de la plaine de la Crau seroit prouvée depuis plus de 3000 ans (3226).

Boucher, dans son histoire de Provence, recule encore cette époque : selon lui, le combat d'Hercule date à peu près de 1724 ans avant Jésus-Christ : il y auroit donc maintenant 3530 ; mais il ne donne aucune preuve de ce qu'il avance.

Quoi qu'il en soit, c'est ce trait d'histoire qui est le plus ancien, relativement à la Gaule, et on peut dire que la Crau est le point le plus anciennement connu de toute la Gaule.

Il paroît qu'on a attribué à l'Hercule Grec bien des faits qui ne peuvent convenir qu'à

(1) Lib. III, chap. 8.

l'Hercule Gaulois. Il seroit possible que l'Hercule qui auroit séparé les monts Calpe et Abila, aplani un chemin au milieu des Alpes, ait aussi détourné la Durance de son ancien lit, et ce seroit cette action que la fable nous auroit conservée sous l'emblême du combat contre les géans Albion et Bergion : comme le combat du taureau Acheloüs ne signifie autre chose que ce qu'a fait Hercule pour détourner le fleuve du territoire des Calydoniens. Peut-être aussi les travaux d'Hercule ne représentent-ils que des révolutions antiques de la nature. Il est assez singulier que la formation de la Crau soit de même date que la formation du détroit de Gibraltar, attribuée au même héros. Je conçois bien que, la mer recouvrant la Crau en partie, lorsque la Méditerranée s'est précipitée dans l'Océan, cette plaine a dû rester à découvert; et cela n'empêcheroit pas de dire que c'est la Durance qui l'a formée; car c'est elle qui y a amené tous les cailloux qui y sont, et obligé en partie la mer de se retirer; la mer pouvoit bien en couvrir une partie, et cela devoit être, puisque la Durance avoit alors son embouchure dans la mer. On voit même du côté de Fréjus que la Crau continue en-dessus des eaux et que celles-ci se sont retirées de la côte; car sur la masse de poudings il y a, pendant quelques centaines de pas, du sable marin mêlé avec des coquilles; comme on

ne trouve pas la même chose dans le reste de la Crau, on peut assurer que, depuis sa formation, la mer ne l'a jamais recouvert en entier.

Voilà ce qui concerne la formation de cette plaine remarquable. Passons maintenant aux autres détails relatifs à son état actuel.

Il y a long-temps que cette plaine est connue par les excellens pâturages qu'elle produit. Strabon, en parlant du nombre infini de cailloux qui la couvrent, dit que c'est au-dessous de ces pierres que croissent les plantes qui engraissent les troupeaux (1). Saint-Césaire, dans le testament qu'il fit au milieu du VI[e] siècle, parle des pâturages qu'il possédoit *in campo lapideo*. Il est souvent fait mention de ces pâturages dans les chartres des X[e] et XI[e] siècles, sous le nom de *Posena in Cravo*; c'est seulement dans la Crau inculte que les troupeaux séjournent : ils y parquent en plein air et se nourrissent des plantes que la terre fournit spontanément, Il y a au milieu même de la plaine des endroits cultivés qui y paroissent comme des îles.

La Crau inculte, d'après les mesures que j'ai prises sur les lieux, contient environ 56,000 arpens (2), qui, réduits en toises carrées, en font à

(1) « Sub quibus gramen exoritur à quo pecoribus suppeditatur ubertas. »

(2) L'arpent a 100 perches, la perche 22 pieds. L'arpent a donc 48,400 pieds carrés ou à peu près 6348 toises carrées.

peu près 75,392,000 : elle s'étend depuis l'extrémité des terres cultivées de Sallon jusqu'au Mas-de-Farinon dans les environs de la paroisse de Saint-Martin.

Par le dénombrement des troupeaux de la Crau, que j'ai fait en 1778, j'ai trouvé :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Dans le territoire de Sallon. . . | | 3,880 | bêtes à laine. |
| | Grans. . . | 900 | |
| | Eyguières. | 4,300 | |
| | Miramas. . | 1,750 | |
| | Istres. . . . | 12,690 | |
| | Les Baux. | 1,400 | |
| | Arles. . . . | 22,380 | |
| TOTAL. . . . . . . . | | 55,980. | |

Il faut savoir que j'ai fait ce dénombrement au mois de novembre, et qu'ainsi les agneaux de l'année n'y sont point compris : ils ne doivent pas être mis en ligne de compte, attendu qu'ils partent pour les montagnes n'étant pas encore sevrés, et que, par conséquent, ils consomment dans la Crau peu de pâturage : d'ailleurs, en connoissant le nombre des brebis de la plaine, on peut facilement évaluer le nombre d'agneaux qui naît année commune. Il résulte des calculs précédens que la Crau inculte, sur 56,000, fournit à la subsistance de 55,950, ou, pour faire le nombre rond, 56,000 bêtes à laine ; d'où il suit qu'il faut près d'un arpent de terre pour

nourrir une bête à laine. Il est vrai que la Crau fournit aussi à la nourriture des ânes qui portent le bagage, et des chèvres qu'on met à la tête des troupeaux quand ils voyagent. Il y a dans la plaine des quartiers plus abondans les uns que les autres : il y en a aussi de plus mauvais ; et j'en connois où sept arpens ne nourrissent que quatre moutons. Il faut observer que la brebis consomme plus que le mouton ou l'agneau d'un an, et qu'ainsi le nombre des bêtes à laine qui hivernent dans la Crau ne sauroit être fixé. Il dépend de la proportion que chaque propriétaire met entre les moutons, les brebis et les agneaux : il y en a qui, croyant être plus riches quand ils ont plus d'individus, placent dans leur *coussou* plus de bêtes qu'il n'en peut nourrir. Ils sont obligés de suppléer aux pâturages, et leurs troupeaux restent maigres et décharnés.

La Crau inculte est divisée par *coussou* (1). On entend par ce mot une étendue de pâturages appartenant au même propriétaire, et dans laquelle il place son troupeau. Il y a dans chaque *cousson* un puits d'où les bergers tirent l'eau qu'ils répandent dans les abreuvoirs faits en bois, et dans lesquels ils donnent à boire

(1) *Coussou* vient du mot latin *cursus*, et exprime bien l'état des troupeaux qu'on voit toujours courans et errans dans ces vastes pâturages.

aux troupeaux, de deux jours l'un seulement. Chaque *coussou* a aussi sa cabane faite de cailloux placés les uns sur les autres, excepté la porte qui est en pierre de taille.

On a plusieurs fois agité la question, s'il ne seroit pas avantageux de défricher la plaine de la Crau. Mais, avant d'y répondre, il faut la considérer sous toutes les faces, et surtout faire attention aux points que je vais indiquer.

1° Si l'on défrichoit la Crau, les pauvres ne pourroient plus y trouver le kermès, dont le débit fournit en partie à leur subsistance ; ils ne pourroient plus y conduire leurs moutons une partie de l'année, comme ils en ont le droit.

2° Par le défrichement de la Crau, tous les pâturages des montagnes de la Haute-Provence, du Dauphiné et d'une partie de la Savoie, deviendroient inutiles, et leurs propriétaires seroient ruinés.

3° On ne pourroit défricher la Crau qu'en y faisant passer un bras de la Durance ou en élargissant le canal de Craponne, ce qui coûteroit beaucoup et donneroit naissance à bien des procès : il est vrai que de bons réglemens remédieroient à cet inconvénient.

4° Il faudroit beaucoup d'engrais, et on n'auroit aucun moyen de s'en procurer : les terres actuellement défrichées y perdroient ; car

leurs propriétaires ne pourroient plus nourrir autant de bestiaux, n'ayant pas le moyen de les envoyer paître dans la Crau une partie de l'année.

5° Cette partie de la Provence seroit privée du commerce qu'elle fait en laine et en brebis, et les manufactures tomberoient.

6° Que planteroit-on dans la Crau? Des oliviers; mais il faut attendre dix ans pour avoir une récolte qui souvent est encore bien incertaine. Un grand froid peut détruire l'espérance d'un an et réduire les propriétaires à la misère. Le blé ne vient pas bien dans la Crau; la vigne y réussit, mais il y a plus de vin qu'il n'en faut, et dans les bonnes récoltes les vignerons retirent à peine leurs avances.

Je pense donc qu'il faut répondre négativement à la question proposée. On pourroit établir des nitrières dans la Crau; le peu de terre qui s'y trouve reçoit depuis si long-temps les engrais qu'y déposent les troupeaux, que le nitre s'y forme facilement. On en trouve une très-grande quantité du côté de Miramas. On sait que les Espagnols font du salpêtre avec de la terre commune qui se trouve en tas autour des villages (1).

Il est assez singulier que l'on trouve dans la Crau un oiseau qui y est attaché, et qui

(1) Voyage de Talbot Dillon en Espagne. Londres, 1780.

ne séjourne point ailleurs (1); c'est la *grandoule* (2). On en voit quelques-unes dans les plaines voisines de Senas, de Calisam et de la Camargue, mais elles n'y nichent pas, et vont seulement y faire des incursions pour boire. Cet oiseau n'existoit donc pas avant la formation de la Crau. Comme il n'est connu que très-imparfaitement par un mémoire de M. Lieutaud, inséré dans la Corographie de M. Papon, je crois devoir en donner une notice plus exacte.

La grandoule, qu'on appelle *perdrix asclepica herculei campi*, est un oiseau tres-délicat qui tient du pigeon et de la perdrix avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, quoiqu'elle soit plus petite qu'une perdrix. M. Lieutaud en fait à la fois une perdrix, un arragon, un francolin; mais elle diffère absolument de l'arragon, qui est un oiseau de montagnes, et qui pond huit ou neuf œufs pointillés d'un rouge brun. La grandoule se tient dans la plaine, et ne va jamais sur les montagnes. Pierre de Quiquerau dit, à la page 268 de la *Provence louée*,

(1) Une note ajoutée dans le manuscrit de M. de Lamanon, par une main étrangère, apparemment celle de M. Jonville, naturaliste, qui a eu le manuscrit pendant quelque temps, contient ces mots : La Grandoule se trouve aussi dans les sables de la Lybie.

(2) Comme qui diroit en latin *granditer ululans* ; grand-goule, grand-gosier.

que le francolin qu'on voit en Provence vient d'Espagne, et qu'il n'a pas ouï dire que personne en ait trouvé les nids ni les poussins. Il ne parle pas des grandoules dans son ouvrage, et je crois que ce sont celles-ci qu'il a eues en vue, en parlant du francolin qu'il ne connoissoit pas bien. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il n'y a point de francolins en Espagne, et qu'on doutoit, du temps de Quiquerau encore, si la grandoule nichoit dans la Crau.

Beaucoup de gens, en Provence, croient que M. de Buffon a parlé de la grandoule sous le nom de *ganga* ou *gambra*. La figure les a trompés. A la vérité, la perdrix, dite *la gambra*, ressemble un peu à la grandoule par la tache de tabac d'Espagne qu'elle a sur la poitrine : elle se rapproche, comme celle-ci, de la perdrix rouge, et est aussi moins grosse qu'elle : cependant elle ne se plaît point, comme la gambra, dans les précipices et les rochers : la grandoule, comme je viens de le dire, demeure dans la plaine de la Crau, et n'en sort que pour aller boire. Elle ne lève pas non plus la queue en courant; et plus que tout cela, elle n'a rien de commun, quant aux mœurs, avec la perdrix. D'ailleurs, si M. de Buffon avoit parlé de la grandoule, il ne l'auroit pas désignée sous un nom étranger.

Pour la *ganga*, elle diffère visiblement de la

ne séjourne point ailleurs (1) ; c'est la *grandoule* (2). On en voit quelques-unes dans les plaines voisines de Senas, de Calisam et de la Camargue, mais elles n'y nichent pas, et vont seulement y faire des incursions pour boire. Cet oiseau n'existoit donc pas avant la formation de la Crau. Comme il n'est connu que très-imparfaitement par un mémoire de M. Lieutaud, inséré dans la Corographie de M. Papon, je crois devoir en donner une notice plus exacte.

La grandoule, qu'on appelle *perdrix asclepica herculei campi*, est un oiseau tres-délicat qui tient du pigeon et de la perdrix avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, quoiqu'elle soit plus petite qu'une perdrix. M. Lieutaud en fait à la fois une perdrix, un arragon, un francolin; mais elle diffère absolument de l'arragon, qui est un oiseau de montagnes, et qui pond huit ou neuf œufs pointillés d'un rouge brun. La grandoule se tient dans la plaine, et ne va jamais sur les montagnes. Pierre de Quiquerau dit, à la page 268 de la *Provence louée*,

(1) Une note ajoutée dans le manuscrit de M. de Lamanon, par une main étrangère, apparemment celle de M. Jonville, naturaliste, qui a eu le manuscrit pendant quelque temps, contient ces mots : La Grandoule se trouve aussi dans les sables de la Lybie.

(2) Comme qui diroit en latin *granditer ululans* ; grand-goule, grand-gosier.

que le francolin qu'on voit en Provence vient d'Espagne, et qu'il n'a pas ouï dire que personne en ait trouvé les nids ni les poussins. Il ne parle pas des grandoules dans son ouvrage, et je crois que ce sont celles-ci qu'il a eues en vue, en parlant du francolin qu'il ne connoissoit pas bien. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il n'y a point de francolins en Espagne, et qu'on doutoit, du temps de Quiquerau encore, si la grandoule nichoit dans la Crau.

Beaucoup de gens, en Provence, croient que M. de Buffon a parlé de la grandoule sous le nom de *ganga* ou *gambra*. La figure les a trompés. A la vérité, la perdrix, dite *la gambra*, ressemble un peu à la grandoule par la tache de tabac d'Espagne qu'elle a sur la poitrine : elle se rapproche, comme celle-ci, de la perdrix rouge, et est aussi moins grosse qu'elle : cependant elle ne se plaît point, comme la gambra, dans les précipices et les rochers : la grandoule, comme je viens de le dire, demeure dans la plaine de la Crau, et n'en sort que pour aller boire. Elle ne lève pas non plus la queue en courant; et plus que tout cela, elle n'a rien de commun, quant aux mœurs, avec la perdrix. D'ailleurs, si M. de Buffon avoit parlé de la grandoule, il ne l'auroit pas désignée sous un nom étranger.

Pour la *ganga*, elle diffère visiblement de la

ne séjourne point ailleurs (1) ; c'est la *grandoule* (2). On en voit quelques-unes dans les plaines voisines de Sénas, de Calisam et de la Camargue, mais elles n'y nichent pas, et vont seulement y faire des incursions pour boire. Cet oiseau n'existoit donc pas avant la formation de la Crau. Comme il n'est connu que très-imparfaitement par un mémoire de M. Lieutaud, inséré dans la Corographie de M. Papon, je crois devoir en donner une notice plus exacte.

La grandoule, qu'on appelle *perdrix asclepica herculei campi*, est un oiseau tres-délicat qui tient du pigeon et de la perdrix avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, quoiqu'elle soit plus petite qu'une perdrix. M. Lieutaud en fait à la fois une perdrix, un arragon, un francolin; mais elle diffère absolument de l'arragon, qui est un oiseau de montagnes, et qui pond huit ou neuf œufs pointillés d'un rouge brun. La grandoule se tient dans la plaine, et ne va jamais sur les montagnes. Pierre de Quiquerau dit, à la page 268 de la *Provence louée*,

(1) Une note ajoutée dans le manuscrit de M. de Lamanon, par une main étrangère, apparemment celle de M. Jonville, naturaliste, qui a eu le manuscrit pendant quelque temps, contient ces mots : La Grandoule se trouve aussi dans les sables de la Lybie.

(2) Comme qui diroit en latin *granditer ululans* ; grandgoule, grand-gosier.

que le francolin qu'on voit en Provence vient d'Espagne, et qu'il n'a pas ouï dire que personne en ait trouvé les nids ni les poussins. Il ne parle pas des grandoules dans son ouvrage, et je crois que ce sont celles-ci qu'il a eues en vue, en parlant du francolin qu'il ne connoissoit pas bien. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il n'y a point de francolins en Espagne, et qu'on doutoit, du temps de Quiquerau encore, si la grandoule nichoit dans la Crau.

Beaucoup de gens, en Provence, croient que M. de Buffon a parlé de la grandoule sous le nom de *ganga* ou *gambra*. La figure lés a trompés. A la vérité, la perdrix, dite *la gambra*, ressemble un peu à la grandoule par la tache de tabac d'Espagne qu'elle a sur la poitrine : elle se rapproche, comme celle-ci, de la perdrix rouge, et est aussi moins grosse qu'elle : cependant elle ne se plaît point, comme la gambra, dans les précipices et les rochers : la grandoule, comme je viens de le dire, demeure dans la plaine de la Crau, et n'en sort que pour aller boire. Elle ne lève pas non plus la queue en courant; et plus que tout cela, elle n'a rien de commun, quant aux mœurs, avec la perdrix. D'ailleurs, si M. de Buffon avoit parlé de la grandoule, il ne l'auroit pas désignée sous un nom étranger.

Pour la *ganga*, elle diffère visiblement de la

grandoule, tant par la longueur que par le nombre des plumes de la queue; la femelle de la ganga est plus petite que le mâle, tandis que le mâle de la grandoule est seulement plus gros que la femelle : ce qui distingue l'un de l'autre dans la ganga, c'est une tache noire sous la gorge, tandis que dans la grandoule c'est une bande fort large de couleur fauve.

Je soupçonne que la grandoule pourroit bien être le fruit de la perdrix rouge et du pigeon ramier (1). La chair de la grandoule est un peu dure et moins bonne que celle de la perdrix; mais les grandoulons, au jugement des gourmets, sont bien plus délicats que les perdreaux. La femelle fait ses œufs ordinairement au nombre de deux, rarement trois ou quatre, à côté d'un caillou, sans aucune espèce de nid : les œufs ont le fond d'un blanc sale, tacheté d'un roux foncé. De deux œufs que j'ai examinés, l'un étoit moins pointu que l'autre et plus moucheté; il pesoit une demi-once un gros douze grains; l'autre pesoit dix-huit grains de moins. Le plus pesant contenoit apparemment un mâle; cependant l'opinion commune est que les œufs pointus donnent des coqs, et les autres des poules. Les petits naissent, au milieu de juin, plus vêtus que les pigeons et moins que les

(1) Opinion hasardée que nous laissons pour le compte de l'auteur. (*N. d. R.*)

perdreaux : ils restent quelque temps sans pouvoir manger seuls ; aussi ils ne marchent pas tout de suite comme les perdreaux. Grandis, ils courent comme les perdrix, mais moins souvent. La grandoule s'élève en volant très-haut, même au-dessus de la portée du fusil, surtout en hiver; en été, elles vont par paires à l'abreuvage. La graine dont cet oiseau se nourrit, est le fruit d'une plante qui, comme la grandoule même, est particulière à la plaine de Crau; c'est une espèce d'asphodelle, de celle que Tournefort appelle *asphodellus cum foliis fistulosis.* On appelle cette plante en provençal la *pourrague.* Je remarque ici en passant, comme une chose singulière, que j'ai trouvé dans la Crau des poils à toutes les plantes, même à celles qui n'en ont pas dans d'autres contrées. Comme la graine d'asphodelle altère beaucoup la grandoule, elle va boire dans des bassins préparés par les chasseurs qui ont des cabanes d'où ils tirent dessus. Cette chasse s'appelle *à l'abreuvage*; elle est heureuse dans le temps des plus fortes chaleurs.

---

# HISTOIRE LITTÉRAIRE DES ANCIENS VOYAGES.

*Par M. Beckmann, Professeur à l'Université de Gottingue.* II^e *Extrait.* (Voyez *Cahier VI, page* 363); *par M. E....*

---

Nous venons de recevoir le deuxième Cahier de l'*Histoire Littéraire des anciens Voyages*, par M. Beckmann; il offre encore plus d'intérêt que le premier. Nous commencerons nos extraits par l'article relatif à l'ouvrage plus fameux que connu de Giraud le Gallois, ou comme on le nomme communément *Giraldus Cambrensis.*

---

*Itinerarium Cambriæ*, seu *Laboriosæ Balduini Cantuarensis Archiepiscopi, per Walliam legationis accurata descriptio; autore, Sil. Giraldo Cambrense, cum annotationibus Davidis Poveli, sacræ theologiæ professoris. Londini*, apud Emundum Bollifantum, impensis *Henrici Denhami et Radulphi Nuberii*, 1585.

Le véritable nom de l'auteur de cet ouvrage étoit Giraud Barry, si l'on veut admettre que dès le douzième siècle il existoit des noms de famille. Lui même nous apprend que, son père qui

étoit un homme de distinction, s'appelôit Guillaume de Barry, et nous trouvons Giraud placé sous le nom de *Barry* dans la Biographie britannique. Il naquit, en 1146 (comme Wharton (1) l'a démontré le premier, d'après un passage de son livre *de principis instructione*), dans le comté de Pembroke, province de la partie méridionale de la principauté de Galles. Cette principauté portoit autrefois le nom de *Cambria*, qui vient de celui de Cumrey, que ses habitans lui donnent encore aujourd'hui; et ils se désignent eux-mêmes par ceux de Cumry et de Kymer qui veut dire habitant des montagnes. C'est ce qui fait que notre Giraud est ordinairement nommé *Giraldus Cambrensis*, ou Giraud le Gallois. Quelquefois par méprise et par mal-entendu on l'a appelé Giraud de Cambridge.

Au reste, il paroît que Silvestre n'étoit pas son nom de baptême, mais un surnom que ses envieux ou ses ennemis lui avoient donné pour lui reprocher d'être né dans un pays presque sauvage, ou d'avoir trop de foi aux prophéties de Silvestre Merlin, sur lequel on peut trouver des renseignemens dans les dictionnaires littéraires.

Giraud qui avoit fait plus d'un voyage à Paris, pour y augmenter ses connoissances en théolo-

(1) Anglia Sacra, t. II, page xx de la Préface. London, 1691.

gie et dans d'autres sciences, étoit certainement un des Anglais les plus savans et les plus habiles du douzième siècle : aussi non seulement il obtint et refusa même des charges ecclésiastiques, mais il fut employé dans les affaires publiques (1).

Il est auteur d'un grand nombre d'écrits qui ne sont pas tous imprimés, et qui prouvent combien les poètes latins lui étoient familiers, et combien il étoit versé dans l'histoire et les antiquités.

Mais il partageoit avec ses contemporains une croyance superstitieuse dans les miracles, les revenans, les songes et les présages. En élevant ou en racontant ses services, et surtout en peignant librement les Irlandais, il se fit de nombreux ennemis qui nuisirent à sa réputation (2).

(1) Il a composé un ouvrage *de Rebus à se gestis*, que Wharton a publié, t. II, page 466. On trouve encore des détails très-circonstanciés sur sa personne dans la Biographie Britannique; cependant l'article le dénigre un peu.

(2) Voyez sa *Topographia Hiberniæ*, *sive de mirabilibus Hiberniæ*. On la trouve dans *Anglica, Hibernica scripta, ex Bibliothecâ Cambdeni*, — *Francof.* — 1602, *folio* — p. 692.

Tout ce qu'il a dit pour déprécier les Irlandais dans cet ouvrage, et dans ses autres écrits, a été réfuté par John Lynch, dans son livre publié en 1662, sous le titre de *Cambrensis Eversus*. Voyez *British Topography*, t. II, p. 753, 755.

On ne sait pas précisément en quelle année il mourut. Cependant Powel dit qu'il parvint à l'âge de soixante-dix ans ; et l'on est certain qu'il vivoit encore après l'année 1220.

Lorsqu'en 1188, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, parcourut le pays de Galles pour exciter les habitans à entreprendre la conquête du Saint-Sépulchre, expédition que la guerre contre la France fit échouer, Giraud, qui connoissoit la langue et le pays, accompagna le prélat, et c'est de ce voyage qu'il a donné la relation.

On ne peut nier qu'elle ne contienne beaucoup de choses intéressantes pour l'histoire de cette contrée, et que Giraud n'ait eu le mérite de faire connoître aux Anglais le pays de Galles qu'ils avoient si long-temps dédaigné ; ce qui, au reste, est toujours la conduite des voisins puissans envers les régions plus foibles ; cependant on doit regretter que la plus grande partie de l'ouvrage ne contienne que des contes remplis de superstition, qu'il a recueillis dans le cours de son voyage.

Giraud dit dans sa préface (1) : « J'ai présenté à

(1) Loca invia per quæ transivimus, et tam fontium quàm torrentum flumina nominatim expressa, verba faceta visæque labores et casus varios ; notabiles quoque tam moderni temporis quàm antiqui partium illarum eventus, patriæ naturam, naturæque mirandæ interdum excutatus, patriæ quoque descriptionem, hoc opusculo, quasi speculo quodam dilucido, posteritati præsentavi.

» la postérité dans cet opuscule, comme dans » un miroir fidèle, les lieux sauvages que nous » avons traversés; les noms particuliers des tor- » rens et des rivières, les mots plaisans, les » accidens divers et les fatigues de la route; « les événemens mémorables de cette contrée, » tant ceux des époques récentes, que ceux des » temps anciens; l'état naturel de ma patrie, » quelquefois les singularités de la nature et la » description de mon pays ». Dans une lettre que Wharton a citée (1), il désigne son excursion dans sa patrie par ces expressions (2) : » Voyage pénible dans les lieux raboteux et » agrestes du pays de Galles. »

Son ouvrage intitulé : *Cambriæ Descriptio*, que l'on peut regarder comme la continuation de son voyage, est plus riche en faits intéressans; c'est pourquoi j'y reviendrai ensuite.

C'est en 1585 que son *Itinerarium* fut imprimé pour la première fois dans un recueil compilé par David Powel.

Celui-ci, bon historien, et profondément versé dans la connoissance de la langue galloise, étoit né dans le comté de Denbigh, dans la partie septentrionale de la principauté de Galles; il étudia à Oxford, et mourut curé de Ruobon

(1) Tome II, p. 441.

(2) Itinerarium laboriosum per hispida et inæqualia Walliæ loca.

ou Rhiw'Abon dans le Denbighshire. Cet endroit est appelé *Ruobon* sur la carte de Kitchin, intitulé *South-Britain* et *Rhiwabon* sur la carte d'Angleterre d'Ad. Sticlars de 1804 (1).

Powel publia en 1585 : *Pontici Virumnii Britannicæ Historiæ libri sex, magna et fide et diligentiâ conscripti ; ad Britannici codicis fidem correcti, et ab infinitis mendis liberati.....per Davidem Pouelum S. Theolog. professorem. Londini*, 8º. Les six livres de cette histoire remplissent les 45 premières pages, après quoi vient *l'Itinerarium* de Giraud avec le titre particulier cité en tête de l'article, et qui tient jusqu'à la page 230; ensuite on trouve page 231, encore avec un titre particulier : *Cambriæ Descriptio, autore Sil. Giraldo Cambrense, cum annotationibus Dav. Pouelli*, etc., qui comprend jusqu'à la page 278; et enfin, *Poueli Epist. de Britannicâ Historiâ recte intelligenda* : le tout est terminé par une table des matières.

Le voyage de Giraud est divisé en deux livres : le premier comprend 13 chapitres et le second 14. Bale, autrement dit Joh. Balæus, s'est trompé dans son *Catalogus scriptorum Angliæ*, lorsqu'il a fait de l'ouvrage de Giraud deux voyages différens : il donne à l'un le titre d'*Itinera-*

(1) On verra de plus amples détails à son sujet dans la Biographie Britannique.

*rium Cambriæ*, et à l'autre celui d'*Itinerarium Balduini*. Probablement il n'aura pas connu cet écrit par lui-même; car il ajoute qu'il contient trois ou quatre livres, tandis qu'il n'y en a que deux.

Stuck (1) a fait mention du voyage de Giraud, au n° 575; mais il a confondu Silvestre avec Lib. Georg. Girald, dont l'ouvrage *de Navigiis* indiqué au n° 1945, n'appartient pas aux voyages, mais aux écrits sur les antiquités grecques et romaines; on le trouve page 601 du recueil de ses œuvres, imprimé en 1696 à Leyde, en un volume *in-folio*.

Powel a ajouté à la fin de chaque chapitre quelques remarques, qui donnent des détails sur les personnes et sur les lieux dont il est parlé.

Il a conféré ensemble trois manuscrits, ce qui lui a donné le moyen de compléter l'ouvrage; car Giraud ayant souvent énoncé avec beaucoup de franchise son opinion sur les moines, ceux de chaque ordre, dans la copie qu'ils en ont fait tirer, ont eu soin de laisser de côté ce qui n'étoit pas honorable pour eux; mais ils copient soigneusement tout ce qu'il pouvoit y avoir d'offensant pour les autres ordres : ainsi leur malice respective

(1) Bibliothèque des Voyages, publiée en 1787, 2 vol. *in-8°*.

a contribué à conserver à la postérité les monumens de leur honte commune.

Ce voyage a été imprimé une autre fois avec toutes les remarques de Powel dans le recueil nommé plus haut, et qui est cité communément sous le nom de *Cambdeni scriptores Britanniæ*. Il se trouve de la page 816 à la page 879.

On voit, dans le livre second, chapitre 3, qu'au douzième siècle, les castors habitoient le pays de Galles, et qu'ils y construisoient leurs demeures si ingénieuses; cependant ce n'étoit que sur une rivière, que notre auteur nomme Teivi (1). Il cite comme un fait très-singulier, qu'en Allemagne et dans les pays du nord on mangeoit ces animaux comme un mets maigre; ce qui fait penser que ce n'étoit pas l'usage dans le pays de Galles. Au reste, les loix Galloises (2) prouvent qu'une peau de castor étoit fort chère dans le pays; car elles l'estiment à un prix double de celui d'une peau de bœuf (3).

(1) *In fluvio Teivi, juxta Cilgaram.* Dans la *Topographia Hiberniæ*, chap. 21, où la même chose est racontée, on lit: *in Teyvensi flumine apud Kairdigan.* Je trouve sur les cartes la rivière de Tyvy auprès de Cardigan; sur la carte de Kitchin, elle est appelée *Teive.*

(2) *Leges Wallicæ*, p. 261.

(3) *Voyez* ce que dit Sprengel dans son Histoire de la Grande-Bretagne, faisant partie de l'Histoire Universelle en allemand, tom. XLVII, p. 380. Mais il a mal à propos

Les sangliers qui manquent aujourd'hui en Angleterre, ne doivent pas avoir été très-rares dans le pays de Galles à cette époque; car dans le premier chapitre de ce livre, il est rapporté qu'une laie qu'on avoit par hasard fait allaiter par une chienne, en avoit acquis un odorat si fin, qu'on s'en servoit comme du meilleur chien de chasse pour aller à la piste du gibier. Mais l'on sait que cet animal a l'odorat très-bon, et que les chasseurs ont beaucoup de peine à le surprendre; ils cherchent à s'approcher des laies pendant la nuit et contre le vent. Ce qui est singulier dans le fait cité, c'est que cet animal si stupide, et dont les petits mêmes ne jouent pas, ait pu être dressé pour la chasse. La recherche des truffes est moins surprenante.

On lit dans le même endroit qu'on tua à coups de flèches une biche, dont la tête portoit la ramure d'un cerf de douze ans. On envoya cette tête au roi Henry II, comme celle d'un monstre remarquable.

On sait qu'outre les nombreux témoignages que fournissent les poésies et les monnoies grecques et romaines, plusieurs auteurs modernes ont aussi parlé de biches avec des ramures (1).

traduit *Regiones Artoæ* (*Arctoæ*) par Pays-Bas. Il a aussi nommé la rivière *Trivy*.

(1) *Voyez* Miscell., act. nat. cur. dec. 1 à 9 et 10, 1678 et 1679, p. 225. — d° dec. 2 à 2. 1683, p. 247. Scaliger

Giraud raconta dans le chapitre XI<sup>e</sup> du livre second, qu'une comtesse présenta à l'archevêque un fromage fait avec le lait de biches apprivoisées. On n'ignore pas que les biches se laissent apprivoiser, et leur lait ne doit pas être plus mauvais que celui des rennes femelles. Philostrate rapporta (1) aussi que dans l'Inde on élève parmi les animaux domestiques des biches blanches, et qu'on regarde leur lait comme très-nourrissant.

Notre auteur trouva les meilleurs chevaux dans la partie du pays qui est aujourd'hui la région la plus méridionale du comté de Glamorgau ; c'étoient, comme il le dit, des descendans des chevaux qu'un comte avoit jadis fait venir d'Espagne. Voici comme il s'exprime dans cette troisième partie du pays de Galles qu'on appelle Powis : « Les chevaux sont excel- » lents : ceux pour la course sont très-renom- » més ; ils descendent originairement de ces su- » perbes chevaux espagnols, que Robert de » Belesme, comte Shrewsbury, avoit autrefois » fait venir dans ces cantons ; aussi tous les che- » vaux qui en proviennent, sont fameux par la

*poetices*, lib. III, cap. 4, p. 215. Comparez les remarques mises à la suite du Traité *Marbobi Liber Lapidum*, p. 156, et *Redi experimenta circa res naturales*. Amst. 1685, n°, p. 117.

(1) Vita Apollonii, l. III, 9, p. 101.

» noblesse des formes dont la nature les a doués ; » ils sont aussi recherchés pour la majesté de » leur extérieur, que pour leur vîtesse incom- » parable (1). »

L'Angleterre, comme Pennant l'a fait voir dans sa Zoologie britannique, a amélioré de temps en temps sa race originaire de petits chevaux, par des races espagnoles, barbes et d'autres qu'elle a fait venir des pays étrangers. Les chevaux qu'on parvint à sauver sur les côtes d'E-

(1) « In hâc tertiâ Walliæ portione quæ Powisia dicitur, sunt equitia peroptima, et equi emissarii laudatissimi, de hispanensium equorum generositate, quos olim comes Slopesburiæ Robertus de Belesmo in fines istos adduci curaverat, originaliter propagati. Undè et qui hinc exeunt equi, cum nobili formæ picturâ, ipsâ protrahente naturâ, tam membrosâ suâ majestate, quàm incomparabili velocitate, valde commemorabiles reperiuntur. »

Sur la carte de P. Schenk, et de G. Valk, intitulée *South-Wales*, Powis se trouva dans la partie la plus méridionale du comté de Glamorgan, près de Caerdiff, Landaf et Cowbridge; endroits que Busching a nommés. T. IV, p, 751. Sur les nouvelles cartes on ne lit plus le nom de *Powis*.

Sprengel, dans son Hist, Univ., t. XLVII, p. 380, a traduit *Comes Slopesburiæ* par Comte de Shaftsbury. Il a peut-être voulu dire Shrewsbury, car Giraud et Powel disent, au commencement du *Descriptio Cambriæ*, que *Slopesburia* porta le nom de *Salopia* à une époque plus récente, et avoit jadis appartenu à *Powisia*. *Salopia* est le nom de Shrewsbury dans le Shrop Shire ou Salop Shire.

cosse avec les débris de la flotte invincible, ont servi à l'amélioration du haras écossais de Galloway, et sont les souches de la fameuse race actuelle des chevaux de chasse anglais.

Le traité intitulé, *Descriptio Cambriæ*, contient deux livres; le premier porte aussi le titre de *Laudabilibus Walliæ*, et a été publié par Powel à la suite de l'Itinéraire. Powel n'a pas fait imprimer l'autre livre qui a pour titre, *de Illaudabilibus Walliæ*, parce que, suivant les apparences, il a éprouvé de la répugnance à rendre publics les défauts de ses compatriotes; mais Wharton, après avoir conféré plusieurs manuscrits, l'a inséré dans son *Anglia Sacra*.

Les historiens trouveront dans cet écrit quelles étoient au douzième siècle l'étendue et la division du pays de Galles, et les princes qui y régnoient alors. Ils sont représentés, ainsi que la plupart des habitans des montagnes, comme des hommes très-hardis et aguerris aux dangers.

Le roi Henri II les peignit à Emmanuel, empereur de Constantinople (qui, par ses ambassades et dans ses dépêches, lui avait demandé des détails sur les curiosités de l'Angleterre), comme des hommes presque sauvages, qui ne craignoient pas de combattre nus avec des hommes armés, et qui ne balançoient pas à sacrifier leur vie pour la patrie.

Ils aimoient la musique, étoient extrêmement

hospitalières et affables envers les étrangers. Les hommes et les femmes s'efforçoient de conserver leurs dents très-blanches; c'est pourquoi ils ne mangeoient jamais rien de chaud. Les hommes se rasoient la barbe, à l'exception de la lèvre supérieure (1).

Giraud nous donne quelques détails sur la langue galloise, et cite beaucoup de mots qui dérivent du grec et du latin. Powel en a inséré la liste.

Il y avoit parmi les Gaulois un grand nombre de devins qui, pour découvrir la vérité, s'agitoient comme des fous, ainsi que font les chamanes dans la Russie orientale : on les appeloit *Awenydhyon* (2).

Giraud dit de ses compatriotes : « Nation » heureuse et fortunée, et dont le sort seroit à » envier, s'ils avoient de bons prélats et de bons

(1) Lib. II, chap. 10, *Barbam viri præter gernoboda solum radere solent.* On trouve le mot *Gernoboda* dans Ducange, qui renvoie à l'article *Grani;* il rend celui-ci par la lèvre supérieure, ou la moustache. Il auroit pu confirmer cette explication par le témoignage de Giraud qui dit peu après : La nation Bretonne se rase tout le corps, à l'exception de la tête et de la lèvre supérieure : *Britannorum gens omni parte corporis abrasa, præter caput et labrum superius.*

(2) C'est à tort que Sprengel a écrit *Awenyddhion.*

» pasteurs, et un seul prince qui fût bon (1). »
Powel ajoute : « La Providence nous a envoyé un
» pareil prince, mais elle nous a refusé de tels
» ecclésiastiques. »

On doit regretter que la carte que Giraud avoit dressée du pays de Galles soit perdue; cependant Gough avoit entendu dire qu'une copie en crayon rouge se trouvoit annexée au manuscrit du *Topographia Cambriæ*, qui est à Westminster. Giraud nous apprend qu'il avoit indiqué sur cette carte les montagnes, les forêts, les rivières, les endroits fortifiés, principalement les églises et les monastères (2). Il seroit difficile de trouver

(1) « Felix gens et fortunata, utraque sorte beata, si prælatos haberent bonos et pastores, unoque gauderent principe et illo bono. »

(2) *Warton.*—Anglia Sacra, *t. II*, *p.* 441. « Expressam Kambriæ totius mappam, cum montanis arduis et silvis horridis, aquis et fluviis, et castellis electis, cathedralibus etiam ecclesiis et monasteriis multis, maximèque cisteriensis ordinis, copiosâ pariter et artificiosâ sumptuositate constructis, arctâ folio, strictoque valdè locello et spatio brevissimò, distinctè tamen et apertè declaravi. *Puis il ajoute, page* 445 : « Circiter id ipsum temporis, quò Kambriæ descriptionem stilo perstrinximus, mappam ejusdem expressam, quatenus et natale solum non tantùm literis, verùm etiam protractionibus quibusdam et quasi picturis variis, ne incompetentibus aut indecentibus nostræ foret ad unguem opera declaratum, breve in loculo arctoque folio loca quàm plurima complectentes, eadem tamen dilucidè satis et distinctè disponentes, non absque studioso labore propalavimus.

aujourd'hui une carte faite au douzième siècle, qui contînt tant de choses; du moins celles de la même époque que Gough a publiées, paroissent bien pauvres et bien défectueuses.

British Topography (*by Rich. Gough*), 1780, *in-4°*, t. I, p. 74. *Voyez* aussi t. II, p. 481. Balæus, cent. 3, n. 59.

*Note du Traducteur.* Sprengel, dans son Histoire des principales Découvertes Géographiques (1), donne sur Giraud quelques détails que l'on sera bien aise de lire après l'article de M. Beckmann.

« La première description détaillée de la principauté » de Galles, dit Sprengel (2), fut écrite par Giraud Barry le Gallois (*Giraldus Cambrensis*), grand doyen » de Saint-Asaph, sous Henri II. Il y joignit la description de l'Irlande qui venoit d'être conquise. Il s'occupa » surtout de la recherche des merveilles et des prodiges. ». Il y est question de canards qui, en Irlande, naissent des » arbres, de poissons à dents dorées et de monstres moitié » hommes, moitié taureaux. »

Mais c'étoit le goût du temps; et ces contes absurdes, bien loin de déplaire aux contemporains de notre auteur, assurèrent à son ouvrage le succès le plus flatteur et le plus brillant. Ecoutons ce que dit Sprengel dans un autre passage (3) :

« Giraud le Gallois nous fournit un exemple de l'accueil distingué qu'on faisoit aux relations des pays » étrangers. Il fut obligé, à Oxford, de lire trois jours

(1) En allemand. — Deuxième édition. Halle, 1792.

(2) L. C, p. 244.

(3) Page 255.

» de suite, en public, sa Description de l'Irlande. Le pre-
» mier jour, il la lut aux pauvres de la ville; le second, aux
» docteurs des différentes facultés et aux étudians d'un
» certain rang, et le troisième aux autres étudians, à la
» bourgeoisie et à la garnison. »

On a annoncé à Londres, en 1807, une nouvelle édition de l'ouvrage de Giraud, et une traduction anglaise sous le titre suivant :

« The progress of Archbishop Baldwin through Wales
» on the Service of the Holy Cross. A. D. 1188, and the
» Description of Wales, written in latin by Giraldus de
» Barri translated into english and illustrated with maps,
» views and annotations. »

By sir *Richard Colt Hoare,* Bar<sup>t</sup>. 2 vol. *in*-4°.

---

## SUR LA POPULATION DE LA SUÈDE.

On est mieux instruit en Suède sur l'état de la population et sur ses rapports que dans la plupart des autres pays. En 1746, il fut établi, sous le nom de *commission royale pour la formation du cadastre*, un département particulier dont les travaux commencèrent en 1749; c'est à cette commission que doivent être envoyés, de tous les gouvernemens et de tous les consistoires, des tableaux sur tout ce qui concerne la population, dressés d'après une règle fixe, pour être rédigés ensuite et réunis en un rapport complet sur l'état du royaume. L'expérience prouve cependant qu'on ne sauroit obtenir, par cette institution même, toute la précision et la certitude désirables. Souvent les tableaux manquent entièrement; ou ils n'arrivent pas à temps, ou ils sont mal faits. Dans ces sortes de cas il ne reste à la commission aucun autre moyen que de suppléer au défaut d'instruction suffisante, par des calculs de probabilité. Actuellement elle est composée d'un président et de cinq membres. La relation la plus nouvelle sur cet objet a été donnée par M. *Nicander*, secrétaire de la commission, en huit mé-

moires insérés dans les *nouveaux Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockholm*, années 1799, 1800 et 1801, ou vol. 20, 21 et 22. Les principaux résultats de cette relation comprenant un espace de vingt-trois ans, depuis 1772 jusqu'à 1795, nous serviront de bases pour notre article. Une relation moins détaillée pour les années de 1751 jusqu'à 1772, a été fournie par Wargentin dans l'ouvrage cité précédemment, vol. 3, pag. 236.

La population de la Suède, à la vérité, n'est pas en rapport avec l'étendue du pays qui pourroit nourrir un nombre peut-être double d'habitans; mais il faut aussi considérer qu'une grande partie de la superficie consiste en lacs, marais, sol pierreux, landes stériles, et autres terrains qui ne sont susceptibles d'aucune culture.

La population des gouvernemens respectifs est très-variée; la table suivante en donne l'état pour l'an 1800. L'estimation de *Diurberg* (où le Wener et le Wetter ne sont pas compris) sert de base à l'indication de la superficie. Nicander la suit également, avec quelques variations, dans sa *Tabula M.* Nous l'avons tirée de l'ouvrage *Diurberg's beskrifning om Sverike* (description de la Suède, etc.) Stockholm, 1806, vol. I, p. 188.

| NOMS des GOUVERNEMENS. | MILLES, LIEUES Carrées. | NOMBRE des HABITANS. | AMES par MILLE CARRÉ. |
|---|---|---|---|
| Malmœ | 40 | 142,056 | 3551 |
| Gœteborg | 42 | 116,674 | 2778 |
| Carlsrona | 25 | 62,402 | 2496 |
| Christianstad | 50 | 116,681 | 2336 |
| Skara | 76 | 135,697 | 1785 |
| Stockholm | 60 | 96,280 | 1605 |
| Halland | 45 | 71,599 | 1591 |
| Linkœping | 100 | 158,057 | 1580 |
| Upsala | 52 | 81,131 | 1560 |
| Nykoping | 66 | 96,547 | 1463 |
| Westeros | 64 | 86,583 | 1353 |
| Calmar | 96 | 129,548 | 1348 |
| Wisby | 24 | 31,291 | 1304 |
| Wenersborg | 118 | 152,937 | 1296 |
| Jœnkœping | 98 | 114,480 | 1168 |
| Orebro | 86 | 95,025 | 1105 |
| Crouoberg | 80 | 87 604 | 1095 |
| Carlstad | 146 | 135,458 | 928 |
| *Abo | 236 | 194.153 | 823 |
| *Tawastehus | 228 | 176,539 | 774 |
| *Heinola | 164 | 113,317 | 691 |
| Falun | 288 | 122,624 | 426 |
| *Wasa | 372 | 134,054 | 360 |
| Gefleborg | 276 | 183,269 | 302 |
| *Kuopio | 256 | 131,599 | 288 |
| Hernœsand | 560 | 84,500 | 151 |
| *Uledborg | 764 | 85,176 | 112 |
| Umed | 1980 | 71,572 | 36 |
| TOTAL | 6660 | 3,181,130 | 476 |

Les six gouvernemens ou préfectures marqués d'une étoile, sont situés en Finlande et actuellement conquis par les Russes. Leur population totale en 1800 s'élevoit à 837,152 individus. Si la Finlande est détachée de la monarchie suédoise,

il restera à celle-ci une population de 2,343,978 ames, ou, en chiffres ronds, 2,350,000.

Les dénombremens suivans indiquent les progrès de la population de cinq en cinq ans.

En 1775 on compta 2,640,177 habitans.

| | |
|---|---|
| 1780 | 2,769,628 |
| 1785 | 2,821,669 |
| 1790 | 2,864,512 |
| 1795 | 3,045,617 |
| 1800 | 3,181,130 |

La plus grande partie des habitans de la Suède occupe le pays plat. La population dans toutes les villes et grands bourgs ne fut calculée, en 1795, qu'à 139,107 hommes et 146,057 femmes: total, 285,164 ames, réunies en 46,859 familles. Cependant les listes n'étaient rentrées que de la plus petite partie des villes, et la commission du cadastre détermina la population des autres suivant les lois de l'arithmétique politique, et par d'autres données.

Dans le tableau suivant, le nombre des habitans de chaque ville a été indiqué, ou d'après les tables du cadastre, ou suivant d'autres sources; pour les villes où l'on manquoit de renseignemens certains, la population a été fixée par estimation approximative. Les habitans des villes sont, par rapport à la population des campagnes, dans la proportion d'un à dix : cependant cette proportion varie selon les provinces.

| NOMS (1) des PROVINCES. | NOMS DES VILLES. | POPULATION. | ANNÉE DE FONDAT. (2). |
|---|---|---|---|
| *Wester-botn*...... 56,000 hab. | Torneå (o)............... | 530......... | 1621. |
| | Luleå.................... | 759......... | *Id.* |
| | Pitheå................... | 805......... | *Id.* |
| | Umeå..................... | 924......... | *Id.* |
| *Anger-manland*.. 40,000 ... | Hernösand................ | 2507......... | 1587. |
| *Iemte-land*...... 26,000... | Œstersund................ | 222.......... | 1786. |
| *Medelpad*. 19,000... | Sundswall................ | 1552......... | 1624. |
| *Heriedal*.. 4000... | Point de ville. | | |
| *Helsing-land*.... 57,000... | Hudwickswall............. | 1369......... | 1582. |
| | Sœderhamn................ | 2012......... | 1620. |
| *Dalarne* (3) 122,624... | Falun.................... | 5730......... | *Id.* |
| | Hedemora................. | 4 à 4600...... | *Id.* |
| | Sæter.................... | 820.......... | 1642. |
| *Gestrik-land*...... 27,000... | Gefle.................... | 5 à 6000...... | très-ancienne. |
| *Wærme-land*.... 140,000... | Carlstad................. | 1300......... | 1584. |
| | Philipstad............... | 553.......... | 1611. |
| | Christinehamn............ | 2013......... | 1642. |

(1) Les *provinces* sont d'anciennes divisions politiques, consacrées par l'histoire et conservées dans le langage journalier, ainsi que dans la plupart des ouvrages et même sur la plupart des cartes.

Nous avons conservé à tous les noms de provinces et de villes l'orthographe suédoise, pour faire plaisir à ceux de nos lecteurs qui veulent s'instruire. Il est facile d'y reconnoître les noms correspondans, vulgairement usités dans les géographies. Qui ne voit pas qu'*Angermanland* est *Angermanie* et ainsi de suite? Où il y avoit des difficultés, nous les avons expliquées dans des notes. L'*å* circonflexe représente l'a suédois surmonté d'un petit *o* et prononcé comme *o* dans *mort*, *sort*, etc.

(2) Il est difficile d'indiquer exactement l'année de fondation des villes; souvent on ne connoît que l'année où elles ont reçu leurs *priviléges royaux*. Par le terme *ancienne*, nous désignons les villes connues dès le XIIIe siècle; par celui de *très-ancienne*, celles dont les origines remontent à une époque antérieure à l'an 1200.

(3) *Dalarne*, les vallées. *Dal*, vallée, fait *Dalar* au pluriel indéfini, *Dalarne* au pluriel défini. C'est la *Dalecarlie* des écrivains latins, français, allemands et autres. Ce nom vient du suédois, *Dal-Karlar*, c'est-à-dire hommes de la vallée.

| NOMS des PROVINCES. | NOMS DES VILLES. | POPULATION. | ANNÉE DE FONDATION. |
|---|---|---|---|
| *Westmanland* ...... 110,000... | Nora | 800 | 1643. |
| | Linde | 700 | *Id.* |
| | Sala | 2221 | 1524. |
| | Westerås ( Arosia ) | 3229 | très-anc. |
| | Kæping | 1550 | 1474. |
| | Arboga | 1612 | très anc. |
| *Nerike*.... 54,000... | Askersund | 824 | 1640. |
| | Œrebro | 2878 | très-anc. |
| *Upland*... 230,000... | Enkæping | 1465 | ancien. |
| | Upsala | 4403 | très-ancien. (1). |
| | Œregrund | 681 | 1491. |
| | Œsthammar | 800 | ancien. |
| | Nortelge | 779 | 16[illegible]. |
| | Sigtuna | 523 | Le plus anc du pays (2). |
| | STOCKHOLM | 74,378 (80,000). | 1248 environ. |
| *Sœdermanland*, ... 132,000... | Torshælla | 532 | ancien. |
| | Eskilstuna | 1586 | 1759. |
| | Strengnæs | 1089 | ancien. |
| | Mariefred | 500 | 1590. |
| | Sædertelge | 1122 | très-an. |
| | Trosa | 475 | ancien. |
| | Nykæping | 3297 | très-an. |
| *Ostgothland* (3)... 158,000... | Wadstena | 1253 | ancien. |
| | Skeninge | 779 | très-an. |
| | Norkœping | 8629 (10,000). | 1384. |
| | Sæderkœping | 562 | ancien. |
| | Linkœping | 2416 | *Id.* |

(1) L'*Upsala* moderne s'appeloit dans l'origine *Œster-Arös* ( *Arosia Orientalis* ), par opposition avec *Westerås* ( *Arosia occidentalis* ). Mais, déjà en 1273, la cathédrale du *Vieux-Upsala*, situé à neuf milles suédois plus au nord, fut transférée ici, et bientôt le nom de *Œster-Aros* fit place à celui d'*Upsala*, qui pourtant est également resté au Vieux-Upsala.

(2) C'est la ville d'*Odin*. Tacite en a fait son peuple de *Sitones*.

(3) Dans l'ancien gothique ou scandinave : *Austur-Gothland*. C'est la patrie des *Ostro-Goths*.

| NOMS des PROVINCES. | NOMS DES VILLES. | POPULATION. | ANNÉE DE FONDATION. |
|---|---|---|---|
| *Westgothland* (1) .. 270,000... | Mariestad.................. | 998......... | 1583. |
| | Lidkœping.............. | 1554......... | 1450 environ. |
| | Skara...... .............. | 764 ......... | très-anc. |
| | Skæfde................... | 509......... | *Id.* |
| | Hio...................... | 431 ......... | *Id.* |
| | Falkaping................ | 485 ......... | *Id.* |
| | Wenersborg............... | 1450 ......... | 1642. |
| | Alingsås................. | 1017 ......... | 1619. |
| | Borås.................... | 2107 ......... | 1621. |
| | Ulrikœhamn ............. | 676......... | très-ancien. (2). |
| | Gœtheborg (Gothenbourg) | 13,218 (15,000). | 1607 16 (3). |
| *Dal*...... 44,000... | Amål.................... | 785 ......... | 1643. |
| *Böhus*.... 92,000... | Stræmstad ........ ...... | 1457......... | 1667. |
| | Uddewalla............... | 4000......... | très-an. |
| | Kongelf *ou* Kunghella..... | 8 à 900...... | *Id.* |
| | Marstrand............... | 1200 ......... | 1262. |
| *Holland.* 372,000... | Kongsbacka .............. | 243 ......... | ancien. |
| | Warberg................. | 2076......... | *Id.* |
| | Falkenberg.............. | (compris sous le précédent). | *Id.* 1307. |
| | Halmstad ............... | 1235 ......... | |
| | Laholm.................. | 825 ......... | 1652. |
| *Småland*.. 10,000... | Grenna.................. | 708 ......... | ancien. |
| | Iœnkœping............... | 4087......... | *Id.* |
| | Ekesiœ.................. | 908......... | très-an. |
| | Wegsiœ.................. | 1328......... | 1433. |
| | Westerwick....... ....... | 2608......... | ancien. |
| | Wimmerby................ | 735......... | très-an. |
| | Calmar.. ................. | 4125......... | 1680. |
| *Bleking*... 62,000... | Carlscrona .............. | 13,800......... | ancien. |
| | Carlshanin............... | 3600......... | 1664. |
| | Sœlwitsborg............. | 400......... | 1614. |

(4) On prononce en suédois *Ves-Gothland*. De-là les *Ves* ou *Vese-Goths*, nommés communément *Visi-Goths*.

(5) *Ulrikehamn* reçut son nom moderne en 1741, mais la ville existoit déjà au XIVe siècle, sous le nom de *Bogesund*.

(6) Le roi Charles IX fonda, en 1607, une ville sous le nom de *Gothenbourg*, dans l'île de Hisingen, mais elle fut détruite par les Danois ; le roi Gustave-Adolphe la rétablit dans la position actuelle.

| NOMS des PROVINCES. | NOMS DES VILLES. | POPULATION. | ANNÉE DE FONDATION. |
|---|---|---|---|
| *Skåne* (1). 258 000... | Christianstad | 2264 | 1614. |
| | Engelholm | 680 | ancien. |
| | Helsingborg | 1639 | *Id.* |
| | Landskrona | 1852 | 1413. |
| | Lund | 2881 | très-an. |
| | Malmœ | 5229 | 1336. |
| | Skanœr *avec* Falsterbo | 5 à 400 | très-an. |
| | Ystad | 3021 | ancien. |
| | Cimbritshamn | 717 | *Id.* |
| *Oeland* (île) 22,000... | Point de ville. | | |
| *Gothland.* 31,000... | Wisby | 3745 | très-an. |

Nous ne croyons pas devoir étendre ce tableau à *la Finlande*, probablement séparée de la Suède pour long-temps, et qui, d'ailleurs, a été l'objet d'une description détaillée dans un de nos Cahiers précédens.

Mais nous ajouterons qu'à côté de ces quatre-vingt-deux *villes*, privilégiées *comme telles*, et représentées dans la diète, il y a quelques *bourgs* non admis aux mêmes droits, quoique par leur population ils surpassent plusieurs anciennes villes. Tels sont dans le Helsingland, *Woxna*, avec des forges de fer, 632 hab.; dans la Dalecarlie, *Awestad*, avec des mines de cuivre, 6 à 700 hab.; dans le Westmanland, *Riddarhytta*, avec des forges et des

(1) C'est la *Scandia* de Ptolémée, *Skaney* des Islandois, *Schonen* des Allemands, *Scania* des latinistes modernes, des Français.

mines, 600 hab.; dans le Nerike, *Garphytta*, avec des forges de fer-blanc, 700 hab.; dans l'Upland, *Suderfors*, la seule forge d'ancres du royaume, 600 hab.; *Lœfsta*, la plus grande forge de fer de toute la Suéde, 2,000 hab., très-jolie ville; *Drotningholm*, le Versailles de la Suède; il peut y avoir 3 à 4,000 habitans lorsque la cour s'y trouve; *Waxholm*, sur un des passages qui conduisent de la mer à Stockholm, 1000 hab.; dans la Sudermanie, *Dalarœ*, peuplé de pilotes, 100 maisons; dans la Westrogothie, *Trolhetta*, sur le canal du même nom, 3 à 4000 hab.; dans la Scanie, *Båsted*, avec un bon port, 554 hab.; *Hœganes*, avec des mines de charbon; *Trœlleborg*, etc., etc.

Nous entrons dans ces détails pour faire sentir la différence qu'il y a entre les villes suédoises et celles des autres pays. En Suéde, les villes ne sont peuplées que de marchands et de fabricans; on n'y voit point cette bourgeoisie oisive, cette foule d'étrangers qui, dans d'autres pays, forment une si grande partie de la population des villes. Partout où il y a une mine lucrative ou un bon port, il se forme des établissemens qui bientôt prennent l'air d'une ville, tandis que plusieurs anciennes villes mal situées, ou qui, par l'ensablement des ports et des rivières, ont perdu leurs avantages, tombent dans l'état de nullité le plus absolu.

Il nous reste à considérer la population d'après ses classes diverses et ses rapports généraux.

En classant les habitans de la Suède, d'après leur origine, on y trouve 20,000 Lappons, 600,000 Finnois et 2 millions 560,000 Suédois.

La noblesse, en 1795, comptoit 11,934 individus de tout âge. En 1800, il y avoit 1117 familles nobles existantes. *Gazette de la Diète*, 1800, pag. 11 et 12.

Le clergé, avec femmes et enfans, formoit un total de 16,252 individus; la classe des professeurs et instituteurs, 1578; la bourgeoisie, 985,164. Les 2 millions 860,000 individus restans sont cultivateurs, mineurs, pêcheurs, etc.

Communément, sur vingt-sept individus, on peut en supposer 10 de mariés; cependant les mariages ont beaucoup diminué en Suède. Il y naît 98,599 individus par an. Depuis 1775 jusqu'à 1795, les naissances hors mariage ont été en proportion d'un à vingt-sept $\frac{6}{10}$; mais leur nombre a prodigieusement augmenté depuis 1788, et elles ont été dans la proportion d'un à vingt-un. Le nombre des enfans mâles, nés dans l'espace de vingt-un ans, l'emporte de 22,735 sur celui des enfans de l'autre sexe. Le terme moyen des morts aux naissances est de trois à quatre : 76,297 individus meurent

par an ; l'excédant des naissances est donc de 22,262. La salubrité du climat fait parvenir les Suédois à une extrême vieillesse; néanmoins, dans les derniers temps, les exemples de longévité sont devenus plus rares. Depuis 1776 jusqu'à 1795, parmi 216 individus morts, il y en avoit un de 90 ans ; parmi 812, un au-delà de 95 ; et parmi 3,818, un au-delà de 100. Par des accidens, il périt annuellement 15 à 1600 individus mâles, et 5 à 600 de l'autre sexe.

Les meilleures institutions existent pour la conservation de la santé du peuple. La surveillance de ces établissemens est confiée au *Collegium medicum* royal, subsistant depuis 1688, et auquel on a joint un amphithéâtre de dissection et une maison d'accouchement. Dans tous les gouvernemens il y a des médecins provinciaux salariés par l'État, et chargés en même temps du soin des hospices publics établis dans tous les gouvernemens. Partout les remèdes sont distribués *gratis* aux indigens. Depuis l'an 1756, l'inoculation de la petite vérole avoit été généralement introduite; et de notre temps, par les soins des hommes éclairés, l'usage de la vaccine s'est répandu jusque dans les provinces les plus éloignées. Autrefois les publicistes de la Suède se plaignoient beaucoup du tort considérable que la population du pays éprouvoit par l'effet

de l'émigration ; mais Wargentin et postérieurement Nicander ont suffisamment démontré que la plupart des émigrés retournent dans leur patrie, que les autres sont remplacés par des étrangers, et que la diminution réelle peut être estimée tout au plus à 900 individus par an.

---

AVIS SUR LA CARTE DE LA FINLANDE.

*En jetant les yeux sur cette Carte, chargée de détails d'une exécution assez dispendieuse, MM. les Abonnés sentiront facilement qu'elle équivaut à* deux *Planches ordinaires. Voilà pourquoi nous n'avons point donné de Planche dans le Cahier VIII.*

*MM. les Abonnés recevront, avec chacun des* trois Cahiers suivans, *une* Carte *non moins intéressante que celle de la Finlande.*

*On a tiré à part (pour ceux de* MM. *les Souscripteurs qui en feront la demande), des Exemplaires sur papier vélin de la* Carte de la Finlande. *Prix, 2 francs. Il faut* affranchir *les Lettres de demande et le Prix de la Carte.*

# PINKERTON

## JUGÉ PAR LES ANGLAIS,

Ou *Remarques Critiques sur la seconde Édition anglaise de sa Géographie moderne, traduite de l'*Edinburgh Review, *d'après le* Monthly Repertory (1).

M. Pinkerton, dans l'édition précédente de sa géographie, avoit vanté « les changemens » qu'il avoit faits dans la méthode de traiter son

(1) Il n'existe pas encore, en *anglais*, une géographie conçue sur un plan à la fois scientifique et littéraire, composée d'une manière soignée, érudite, savante, enfin écrite d'un style historique ; il n'existe, dis-je, aucun *système de geographie* anglais, qui mérite qu'on en parle dans un Recueil consacré aux progrès de la science.

Cependant le critique de l'*Edinburgh Review* s'élève un peu au-dessus des préjugés de sa nation ; il sent l'incapacité et l'imbécillité des compilateurs géographiques anglais. Il nous a paru piquant que les *anglomanes français* apprissent ce qu'on pense en Angleterre des objets de leur admiration.

D'un autre côté, le traducteur de cet article y a joint quelques notes remplies d'excellentes vues sur la *méthode géographique*.

Ces deux considérations nous ont engagé à céder aux instances du traducteur qui, dans sa qualité d'élève, d'ami et de compatriote des célèbres géographes *Busching*, *Zimmermann*, *Bruns*, *Wahl*, etc., etc., insultés par le sieur Pinkerton, n'a pas cru devoir à celui-ci de grands ménagemens. Nous avons toutefois abrégé quelques passages et supprimé les accusations politiques tirées d'une brochure de M. François de Neufchâteau, sénateur, etc. (*N. d. R.*)

« sujet, ainsi que le *travail considérable* qu'il
« lui avoit fallu pour rassembler ses matériaux ».
Cette première édition avoit été donnée comme un *ouvrage achevé;* rien ne faisoit entendre qu'il dût y avoir une continuation : elle étoit censée présenter le système complet de la géographie, tel que l'état actuel de cette science permettoit à l'auteur de le recueillir. On nous disoit aussi « *que cet ouvrage avoit été l'objet*
» *particulier de ses soins depuis sa jeunesse*,
» et que l'époque où il l'avoit achevé étoit la
» plus convenable pour *faire au monde un*
» *tel présent!* »

« Aucun autre temps (dit M. Pinkerton dans
» la préface de sa première édition) ne pou-
» voit être plus favorable pour faire paroître
» un nouveau système de géographie, que le
» commencement du siècle actuel, qui succède
» au dix-huitième à jamais célèbre par les pro-
» grès gigantesques qu'il a vu faire à toutes les
» sciences, et particulièrement aux connois-
» sances géographiques, et non moins remar-
» quable par les changemens surprenans qui
» ont eu lieu dans la plupart des États de
» l'Europe; changemens qui, seuls, rendroient
» indispensable une nouvelle description. Des
» royaumes entiers ont disparu : de grandes
» provinces ont changé de maîtres; et enfin les
» divisions et les frontières de ces États ont subi

» de tels changemens qu'une géographie publiée
» il y a cinq ans, doit être regardée déjà comme
» une géographie ancienne ». — « Après une
» guerre longue et générale, continue-t-il,
» après les révolutions les plus étonnantes,
» l'Europe, enfin, repose dans une paix uni-
» verselle. Il y a de nouvelles divisions, de
» nouvelles frontières, non plus comme aupa-
» ravant dépendant du sort incertain de cha-
» que campagne, mais établies par des traités
» solennels qui en garantissent la stabilité. »

Nous apprenons aujourd'hui que toutes ces raisons, pour publier une géographie en 1801, étoient susceptibles d'extensions et que la véritable époque pour développer le système n'étoit pas « *le repos permanent assuré par* » *la paix universelle d'Amiens* », mais la profonde tranquillité du temps actuel où plusieurs États viennent d'être détruits, et d'autres créés pendant l'impression des volumes de notre auteur (1). En conséquence, l'avertissement ou préface de cette nouvelle édition commence par des reproches impitoyables à la première. On fait voir qu'une grande portion de l'Asie, et

(1) Dans cette dispute, sur le moment favorable pour la publication d'une géographie, le critique d'Edinburgh peut avoir raison contre M. Pinkerton individuellement; car, malgré quelques termes latins d'histoire naturelle,

toute l'Amérique et l'Afrique, y ont été traitées si brièvement, qu'on n'a pas eu assez de place pour *plusieurs notions géographiques des plus essentielles et des plus intéressantes* (1). « On a remarqué, dit-il, chez nous et chez » l'étranger, la *concision excessive* et l'insuf- » fisance de la moitié du second volume. »

Dans un systême général de géographie, observe M. Pinkerton, il faut indispensablement une harmonie de toutes les parties ; il faut que

étalés sans jugement et sans but, la géographie de Pinkerton n'est fondée que sur les divisions politiques.

Mais une véritable géographie savante et philosophique n'est pas subordonnée aux circonstances politiques. Est-ce que les montagnes, les fleuves, les villes, les peuples changent de place? Est-ce que les mœurs, les langues, les productions des différens climats ne restent pas essentiellement les mêmes? Prenez l'*Afrique* de *Bruns* pour exemple, supposez que toutes les divisions politiques aient changé, ce livre sera encore une lecture aussi attachante qu'instructive; ce sera encore le manuel des naturalistes et le guide du voyageur. Les nouvelles divisions politiques étoient indiquées par les géographes allemands *avant* Pinkerton, et *mieux* que jamais il ne prendra la peine de les donner. (*N. d. Trad.*)

(1) La vérité de cet aveu est prouvée par le seul aspect de la traduction française. Il a fallu 1000 à 1200 pages de notes pour remplir les lacunes de l'admirable original. (*N. d. Tr.*)

l'auteur soit un *Cosmopolite impartial* sans prédilection pour aucun pays particulier (1). A force de réfléchir, et par l'expérience, il a *découvert* qu'un système exact de géographie, de quelque étendue qu'il soit, doit être divisé en trois parties ; qu'il en faut une pour l'Europe, une autre pour l'Asie, « parce qu'elle » renferme des empires et des états civilisés, » sans parler de sa vaste étendue » ; et (ce qu'il a *découvert* encore) c'est que de la troisième partie qui reste, les deux tiers doivent être donnés à l'Amérique, et un tiers seulement à l'Afrique ; et tout cela, pour maintenir *l'harmonie des proportions* relatives à l'importance et à l'abondance des matières. Pour toutes ces excellentes raisons, et parce que M. Pinkerton s'est procuré quelques livres espagnols (2), et parce qu'on a publié quelques nouveaux volumes de traités, les deux premiers tomes de l'ancienne édition sont maintenant mis en trois ; et les additions, qui suppléent aux omissions reconnues dans la première édition, sont tellement fondues dans celle-ci, qu'on ne peut

(1) Voilà pourquoi la Russie est expédiée sur une vingtaine de pages, la France sur une trentaine, tandis que les îles Britanniques occupent un volume. (*N. d. Trad.*)

(2) Le *Mercurio Peruviano* et le *Viagero Universal* (Nous en avons donné ou nous en donnerons des traductions abrégées dans les *Annales*. (*N. d. Rédacteur*).

les avoir séparément. Les malheureux acquéreurs de la première édition de ce *Système complet* ont maintenant le chagrin d'entendre en proclamer les nombreuses imperfections par l'auteur lui-même, qui ne leur indique d'autre remède que d'*acheter le nouvel ouvrage* : il est vrai qu'il ajoute, pour calmer de trop fortes alarmes, que ce sera sa dernière demande. Mais la seule garantie qu'il en donne, est un appel à sa découverte de l'*harmonie des proportions*, que nous venons d'indiquer plus haut. « Il seroit impos» sible, dit-il, d'ajouter un autre volume, sans » troubler cette *harmonie* ». Il se flatte d'avoir pu *à la fin* atteindre au but de tous ses désirs, et d'être en état de présenter au public un système de géographie moderne *parfaite*, etc. Nous ne voulons pas fatiguer le lecteur par l'énumération de tous les genres de mérite que M. Pinkerton s'attribue à lui-même, dans le cours de son ouvrage, à l'exclusion de tous les autres géographes (1). Nous allons seulement tâcher de nous justifier de ce que notre opinion diffère totalement de la sienne sur tous ces points ; nous allons travailler à montrer de quelle manière les additions ont été exécutées dans

(1) Dans plusieurs endroits il appelle *Danville* un *servile copiste*, et *Busching* un *docteur prolixe*. Il affecte de donner, par dérision, à tout géographe allemand, le titre de *docteur*. (*N. d. Trad.*)

cette nouvelle édition ; et nous serons bien trompés si le lecteur, avant la fin de ce détail, ne convient avec nous que ces additions, quand elles ne se bornent pas à l'insertion pure et simple des écrits d'autres auteurs, décèlent une *négligence* et une *ignorance impardonnables*, et augmentent la grosseur et non la valeur des volumes.

Les additions faites à la géographie de l'Asie, des îles d'Asie, de l'Afrique, des États-Unis, des possessions espagnoles en Amérique, et des Indes Occidentales, sont, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les nouvelles matières qui ont enflé les volumes, et les ont portés au point de grosseur où ils sont maintenant. Mais les changemens qui ont eu lieu en Europe depuis 1802 ont bien au moins autant d'importance, et nous allons examiner jusqu'où l'auteur les a suivis. Il seroit superflu de montrer au doigt toutes les erreurs dans lesquelles il est tombé dans le premier volume, consacré, conformément *aux lois de l'harmonie*, à la géographie de l'Europe. Nous allons donc prendre seulement l'Allemagne pour échantillon du reste. Il n'y a pas de pays qui ait produit une si grande quantité d'écrits sur la statistique ; il n'y en a point qui ait été visité par un si grand nombre d'Anglais, pendant les dernières guerres ; la langue allemande est étudiée dans la plupart des autres

pays; l'importance de l'Allemagne pour l'Europe n'a jamais été mieux sentie que dans ces dernières années. Ainsi, un auteur a toutes les facilités possibles à cet égard, et en même temps tous les motifs qui peuvent l'engager à s'appliquer de tout son pouvoir à donner un tableau exact des États de l'Allemagne, telle qu'elle existe depuis le traité de Presbourg. Voyons un peu comment M. Pinkerton y a réussi :

Il n'a pas donné plus de vingt-trois pages à la géographie de la monarchie prussienne, qui étoit alors au zénith de sa splendeur. Ce ne seroit pas trop pour les possessions qui restent encore aujourd'hui à cette puissance infortunée. Toutefois, dans cette étroite esquisse d'un si vaste sujet, les inexactitudes et les omissions sont presque innombrables : pour peu qu'on mette de soin à les relever, on sera à portée de juger des droits de cet auteur au *premier rang*, qu'il réclame parmi les compilateurs habiles et laborieux (1).

L'étendue et les bornes sont indiquées avec une extrême négligence : on marque d'abord la longueur et la largeur du pays en masse, sans égard aux provinces détachées ; les frontières sont ensuite décrites comme il suit :

(1) D'après un passage apocryphe d'un ouvrage posthume de Gibbon, M. Pinkerton est un *héros*, un *Hercule* littéraire, je crois même un *demi-dieu*, etc., etc. (*N. d. Tr.*)

« A l'est et au midi, la Prusse est bornée
» maintenant par les États de la Russie et de l'Au-
» triche. Ses frontières à l'Occident sont portées
» jusqu'à l'*évêché de Hildesheim*, si l'ambition
» ne les a pas encore étendues davantage. »

Ici, il n'est mention ni de Mecklembourg, ni de la Poméranie Suédoise, ni de la Baltique, limites de la Prusse au nord; ni de la Saxe qui borne une partie considérable des provinces du midi; et quant aux limites occidentales, qui s'étendent sur plus de *quatre degrés de latitude*, on nous donne une ligne d'environ *onze milles* anglais de longueur, *si l'ambition ne l'a pas déjà étendue davantage* (1). Que le traité des indemnités ait reculé plus loin cette frontière, c'est ce qu'on voit ensuite dans une *note supplémentaire*, jointe, non pas à cet article, mais à la description des *États de l'Allemagne*. Encore dans ce supplément hors de place, les changemens que le traité a opérés pour les limites

(1) Ce noble dédain pour les *élémens* mêmes de la géographie politique contraste singulièrement avec les grands discours sur les *intérêts politiques des États*, dont M. Pinkerton a enrichi son ouvrage. Comment connoît-il les *intérêts* des États dont il ne connoît pas les *frontières*?

L'indication de la *superficie en lieues carrées* est bien plus essentielle que celle de la longueur et de la largeur. Mais le premier point exige un peu de travail. Voilà pourquoi on le néglige. (*N. d. Tr.*)

de la Prusse, sont ils très-imparfaitement exprimés. On ne nomme de toutes les acquisitions de la Prusse que Hildesheim, Paderborn et Munster. *Erfurt*, *Blankenhayn*, *Untergleichen*, *Eichsfeld*, *Mulhausen*, *Nordhausen*, *Quedlimbourg*, *Essen*, *Werden*, *Elten* et *Ihrford* (1), sont totalement passés sous silence. On ne fait pas plus mention de Clèves, de Gueldres, de Mœrs qu'elle a cédés, ni des cessions que se sont faites mutuellement cette puissance et la Bavière, en 1803.

Le passage que nous venons de citer est immédiatement suivi d'un état de population, dans lequel l'étendue de ce pays, qui est le sujet en question, se trouve comme par incident. « Avant » les nouvelles acquisitions en Pologne, le nombre » des sujets de la Prusse ne s'élevoit qu'à 5,621,500 » dans toute son étendue, qui est de 56,414 milles » carrés; c'est environ 99 par mille carré. Il est » probable qu'à présent il monte à environ *huit* » millions, en y comprenant le margraviat » d'Anspach et de Bareuth, compté pour en- » viron 400,000, et les dernières acquisitions en » Pologne, estimées à 2,100,000 d'habitans. » Cependant, une note y est jointe, portant que la Prusse vient de céder récemment ces provinces avec *Neufchatel* et *Vallengin*. A qui ces pro-

(1) Le critique anglais veut sans doute parler de *Herforden*, abbaye. (*N. d. Tr.*)

vinces ont-elles été cédées? *Aux arrangemens français en Allemagne* (1).

Ce que nous apprenons par tout ce qu'il nous dit sur l'état actuel de la Prusse, c'est que ce pays se compose de plusieurs provinces contiguës et de quelques parties détachées; mais les proportions de ces provinces et de ces parties ne sont point déterminées. Que la longueur et la largeur de la principale partie soient telles ou telles, cela ne nous donne aucun aperçu de l'étendue totale, et encore moins de celle des parties détachées, qui forment cependant plus d'un dixième du royaume (2). Nous apprenons en outre qu'il y a eu un temps où le territoire contenoit 56,414 milles carrés; que, depuis ce temps, il a acquis certaines provinces dont quelques-unes ont été cédées depuis; mais on ne daigne pas nous donner sur leur étendue d'autre mesure

(1) Des provinces cédées *à des arrangemens* ! Voilà du style anglais Pinkertonien tout pur. Mais, comme ce savant auteur l'observe, « *la langue française sert mal le sublime.* »

Le vague, le clair-obscur d'un style affecté et guindé n'est nulle part plus déplacé que dans la géographie. (*N. d. Tr.*)

(1) *Krug* porte dans son estimation la superficie des provinces contiguës à 80,800 milles carrés anglais, et celle des parties détachées à 8800 (*Abriss der neusten Statistic des Preuss-Staats*, 1805). (Note du critique anglais, — Nous laissons dans cette note, et dans celle qui suit, l'orthographe des titres allemands, telle qu'elle existe dans l'original).

que le nombre de leurs habitans; et si nous voulons trouver l'étendue en divisant le nombre des habitans par 99 (donné comme proportion commune par mille carré pour tout le royaume), nous sommes jetés dans une erreur de près d'un tiers sur ces nouvelles acquisitions (1). Tels sont, dans toute leur étendue, les « *talens* de » M. Pinkerton pour les *recherches statistiques*. »

Les époques historiques sont nécessairement accumulées, et les premières ne sont pas fort intéressantes. Mais un événement aussi important que le partage de la Pologne ne devoit pas être oublié dans le règne de Frédéric II. Encore une autre faute notable, c'est d'avoir nommé Frédéric Guillaume II, le prince qui monta sur le trône en 1713. Il étoit *le premier* de ce nom; car son père, quoique troisième électeur du nom de Frédéric, fut le premier monarque, et, en conséquence, est désigné partout sous le nom de *Frédéric I:* dans un ouvrage donné avec moins de prétentions, de telles fautes pourroient être regardées comme légères (2).

(1) *Hassel* porte l'étendue des acquisitions de la Prusse en Pologne, en 1793 et en 1795, à 31,824 milles carrés. En comptant d'après les *données* de M. Pinkerton, on ne trouve que 21,212 (*Statisticher Unvriss*, 1805). Note du critique anglais. — Il faut lire *Umriss*.

(2) Il y a bien d'autres erreurs dans les maigres notes historiques dont M. Pinkerton se vante à tort d'avoir le pre-

Nous allons passer de suite au chapitre de la géographie *politique*, qui commence par *la religion*. « En Prusse, dit M. Pinkerton, la religion » dominante est la protestante, divisée en luthé- » rienne et calviniste. Mais depuis les nouvelles » acquisitions en Pologne, *il sembleroit* que le » grand nombre des habitans seroient catholiques » romains ». *Il sembleroit* est un des termes favoris de M. Pinkerton; et il est possible qu'il lui trouve quelque chose de commode. Il se fait pourtant illusion, s'il espère par ce faux-fuyant tromper la pénétration du lecteur sur la portée réelle de ses connoissances. La moindre recherche l'auroit mis à même de nous faire connoître la vraie proportion, ou du moins celle donnée par

mier enrichi la géographie. Les rêves de l'auteur sur les *Goths*, dont il veut à tout prix faire des *Scythes*, y reviennent à chaque page. Un Goth aussi fieffé n'auroit pas dû donner à la célèbre Marguerite de Danemarck *Eric de Poméranie* pour *mari*; Eric étoit le fils d'une sœur puînée de Marguerite. *Pinkerton*, t. III, p. 238 de la trad. franç.

C'est une des parties les plus brillantes et les plus difficiles de l'*art* d'un écrivain géographe, que la manière d'intercaler dans son ouvrage des aperçus historiques. Il faut que ces aperçus viennent se placer comme d'eux-mêmes sous sa plume; il faut encore qu'ils aient un rapport immédiat aux recherches géographiques et qu'ils soient exposés dans un style attrayant. Les *époques historiques* de M. Pinkerton ne sont que de maigres, d'inexactes *notes* qu'il auroit fallu rédiger. (*N. d. R.*)

les calculs des écrivains du pays. *Hassel* prétend que, sur une population de 9,856,000 ames, 5,187,000 sont protestans; 4,352,000 catholiques romains; et que les 316,000 qui restent, se composent de juifs, de grecs, etc. *Krug*, qui porte la population totale à 9,700,000, compte 4,800,000 luthériens *seuls;* de sorte que les protestans *semblent* considérablement plus nombreux non seulement que les catholiques, mais même que toutes les autres sectes ensemble.

Comme sous le titre *étendue* nous nous sommes trouvés renvoyés à l'article *Population*, de même, à propos de sa population, nous nous sommes de nouveau reportés à son étendue (1). Avant ses

(1) Le désordre est le résultat inévitable d'une recherche pédantesque de l'ordre. Le bon sens réprouve les quatre divisions de M. Pinkerton; car, comment s'occuper de l'*importance politique* d'un pays, du *caractère* d'un peuple, de la *situation* des villes et des ports, avant de connoître les montagnes, les fleuves, les mers voisines, les climats, les productions? La géographie naturelle, la *véritable* géographie, doit précéder tout le reste. Le sublime M. Pinkerton la place au *dernier* chapitre. Un autre trait d'extravagance c'est d'avoir séparé les *édifices* des *villes*, de sorte que la description du même endroit se trouve disséminée en plusieurs articles.

Depuis long-temps les géographes allemands ont trouvé la seule bonne méthode de disposer les parties d'une description géographique. Le nom, la situation, l'étendue et la population (dans un seul tableau); les montagnes, les

» acquisitions en Pologne, ce royaume étoit
» supposé ne contenir que cinq millions et demi
» d'habitans, y compris un million et demi en
» Silésie; mais ses vastes acquisitions en Pologne
» ont considérablement augmenté le nombre de
» ses habitans, qu'on peut évaluer à 80 par mille
» carré. » Mais, comme on ne nous dit pas en combien de mille carrés ces acquisitions consistent, cette donnée de 80 par mille carré ne sert pas beaucoup pour le calcul de la population

productions, ensuite la topographie des provinces et des villes; enfin les habitans, sous le rapport physique, moral, religieux et politique; voilà les *élémens* d'un tableau géographique dans leur *ordre naturel*, ordre que l'art de l'écrivain devroit peut-être cacher sous des fleurs autant que possible.

Strabon, Pline, Tacite, avertissent, en deux mots, le lecteur de la marche générale qu'ils veulent suivre. Souvent ils varient, ils suspendent ou accélèrent cette marche sans étaler longuement leur *plan nouveau* et leur *méthode scientifique*.

Au contraire, M. Pinkerton, plein de la morgue la plus pédantesque, emploie dans chaque chapitre des pages entières à exposer le *squelette* de son prétendu *plan nouveau*; il nous prédit exactement *où* il placera chaque paragraphe et chaque alinéa; puis il nous en dit le *pourquoi*; puis il adresse quelques injures aux *prolixes docteurs*; il se moque du *travail microscopique* des autres géographes; enfin, il daigne entrer en matière et nous communiquer cavalièrement le peu de choses qu'il sait ou qu'il ne sait pas. (*N. d. Trad.*)

en masse, et c'est dans une *note*, qui nous renvoie à une autre *note*, que nous trouvons enfin l'estimation de ce qu'étoit la population en 1801. Cependant, les deux années suivantes donnèrent à la Prusse des acquisitions territoriales qui augmentèrent de 400,000 le nombre de ses sujets; et cette augmentation, jointe à d'autres causes, accrut tellement le nombre de ses habitans depuis 1801, que le même auteur, cité par M. Pinkerton, comme comptant pour cette année 8,021,149 habitans, reconnoît qu'en 1804, le nombre montoit à 9,700,000. Dans des points si susceptibles de variations, il doit, sans doute, arriver souvent qu'un auteur, pressé de fournir les plus nouvelles informations, se trouve dans le cas de corriger son texte par une note; mais une pareille raison ne peut être appliquée à la correction de renseignemens publiés *depuis cinq ans*.

On pourroit faire un semblable reproche à presque toutes les parties de cet ouvrage, où l'on tente de suivre les changemens que les événemens ont amenés. Dans toutes ces occasions, l'ancien état est conservé; quelquefois seulement, on a inséré dans la même page une note qui a rapport au changement survenu, et d'autres fois nous avons à rectifier le passage sur une autre note dans un supplément, ou bien aussi dans d'autres

chapitres. Mais continuons l'examen de ce modèle de statistique.

L'article des revenus de la Prusse commence ainsi : « Avant les additions de territoire en Pologne, les revenus étoient estimés à 3,880,000 liv. sterling; et, après quelques pages d'énumération des marchandises, etc., M. Pinkerton finit par dire que le revenu entier de la Pologne n'étoit pas évalué, à plus de 439,546 liv. sterling, et que, quand on en supposeroit la moitié affectée aux revenus de la Prusse, ce ne seroit pas encore un objet important, etc. » Ce malheureux partage de la Pologne est, pour M. Pinkerton, une source de doutes et de perplexité; et quand il cherche dans Hoeck des renseignemens plus nouveaux, il trouve « qu'il compte les revenus » quelquefois en dollars, quelquefois en florins, » et en subdivisions si petites, que *le calcul* » *total en seroit vraiment pénible* (1). » C'est pourquoi il l'*abandonne* et a recours à l'*intelligent auteur* de *la Prusse et sa neutralité*, qui fait monter les revenus à cinq millions sterling (2).

(1) L'insolente paresse de M. Pinkerton se cache ici sous un voile qu'il est facile de lui arracher. Hœck (qui, au surplus, n'est pas un excellent auteur), n'a jamais donné les revenus de la Prusse en *dollars*, monnaie américaine. C'est un pur mensonge de M. Pinkerton pour décréditer l'auteur qu'il copie sur chaque page. (*N. d. Tr.*)

(2) Hœck, dans un appendix, dont les calculs en dollars

Il est étonnant qu'une si considérable différence entre cette somme et le calcul donné ci-dessus, n'ait pas engagé M. Pinkerton à examiner si ce n'étoit pas quelque événement survenu depuis le partage de la Pologne, qui avoit influé si considérablement sur les revenus de la Prusse ; il auroit alors appris que d'autres territoires acquis précisément dans le même temps, avoient donné de nouveaux revenus égaux à ceux des nouvelles provinces en Pologne. Il semble lui-même à la fin s'apercevoir que le revenu total de la Pologne, c'est-à-dire son revenu sous différentes formes de gouvernement depuis plus de trente ans, n'étoit qu'une règle imparfaite pour juger de son produit actuel.

Pour nous reposer de ce fastidieux détail de méprises en statistique, nous pourrions examiner un peu ce que valent les spéculations qui nous sont offertes sous le titre « *d'importance » et rapports politiques* ». Il y a cinq ans, les armes et l'influence de la Russie épouvantoient notre auteur ; mais, aujourd'hui, il est si alarmé

et en florins ont tant effrayé M. Pinkerton, porte le *total* des revenus à 36,000,000 rixdalers, ou environ 6,000,000 l. st.; et Hassel qui le cite, ainsi que beaucoup d'autres qui ont écrit sur cette matière, les fait monter de 38 à 40,000,000 rixdalers, ou environ 6,000,000 et demi (*Statischer Unvrisse*, 1805). Note du critique anglais. — Il faut lire *Umriss*.

*d'un autre côté*, qu'outre une étroite alliance avec le Danemarck et la Suède, il voudrait encore donner à la Prusse le Hanovre, tout le nord de l'Allemagne, et tout ce qui appartenoit autrefois à la Pologne et à la Hollande, jusqu'au Rhin, afin de la mettre en état de s'opposer à la prépondérance de la France. Mais comme ce sont des points que nous n'avons jamais cru M. Pinkerton particulièrement appelé à traiter (1), nous passerons là-dessus, et nous continuerons à examiner les articles qui dépendent de ces « laborieuses recherches » que nous attendons de lui.

Dans l'histoire littéraire de la Prusse, le nom de *Leibnitz*, sous les auspices duquel fut fondée l'académie des sciences à Berlin, aurait dû trouver placé. Il en est de même de celui de *Wolff* qui, indépendamment des persécutions qu'il eut à souffrir, et des distinctions qu'il obtint ensuite dans l'université de Halle, a un droit de plus, celui d'être né dans un pays qui fait maintenant partie des États de la Prusse. Ceux de *Humboldt*, de *Klaproth*, et autres, auroient dû aussi être ajoutés à la liste des savans et des hommes de génie (2). Dans le nombre des universités, les

(1) Il est ridicule de faire d'une géographie une *gazette politique*; la science géographique est assez vaste par elle-même. (*N. d. T.*)

(2) Les articles d'*histoire littéraire* d'Allemagne, de Prusse et d'Autriche, chez M. Pinkerton, ont un défaut

principales (1), celles de Halle et d'Erlangen, sont oubliées : et Posen, qui y est marquée comme université, n'est qu'une école royale. La fondation de celle de Francfort sur l'Oder est attribuée par l'auteur des mémoires de la maison de Brandebourg, à Jean Ciceron, père du prince, que M. Pinkerton donne pour fondateur de cet établissement.

L'accroissement rapide de la population dans les États de la Prusse doit avoir rendu très-inexact le recensement des habitans dans les principales villes fait il y a quelques années. Aussi trouvons-nous des différences considérables entre les estimations de M. Pinkerton et celles des derniers

radical; ils n'en auroient dû former qu'*un seul*, attendu que les liens d'un même langage font de toutes les nations germaniques un seul peuple, sous le rapport moral et littéraire.

La négligence, la malveillance et l'injustice avec lesquelles l'*Hercule écossais* traite les pygmées d'Allemagne, est au surplus entièrement dans l'ordre. Les *Humboldt*, les *Klaproth*, les *Wieland*, les *Gœthe*, les *Heyne*, les *Heeren*, les *Busching*, les *Zimmermann*, doivent nécessairement déplaire à des gens comme Pinkerton et ses dignes disciples.

(1) Le nombre des étudians dans les principales Universités, en 1807, est donné par Hassel, comme il suit: A Halle (en 1802), 634; à Erlangen (en 1801), 300; à Kœnisberg (en 1802), 300; à Francfort (sans date), 180. (Note du critique anglais).

auteurs allemands (1). Il avance qu'après Breslaw, il n'y a que trois villes en Silésie qui contiennent plus de 6000 habitans. Cette assertion est contredite par Hassel, qui en compte huit autres, dont la population passe ce nombre. Il y a aussi, selon Hassel, dans la seule partie méridionale de la Prusse, cinq villes, outre Varsovie, qui contient plus de 6000 habitans, quoique M. Pinkerton assure qu'il n'y a que cette ville, parmi celles nouvellement acquises à la Prusse dans la Pologne, qui surpasse ce nombre.

La navigation intérieure est traitée avec beau-

(1) La table ci-dessous présente l'état comparatif de la population dans quelques villes.

| SUIVANT M. PINKERTON. | | HASSEL. | | KRUG. | |
|---|---|---|---|---|---|
| Berlin........ | 142,099 | 1803. | 153,128 | 1803. | 153,000 |
| Breslaw...... | 52,000 | 1803. | 60,950 | 1803. | 60,000 |
| Warsaw...... | 66,572 | 1801. | 63,358 | 1803. | 64,000 |
| Dantzick...... | 36,000 | 1801. | 46,213 | 1802. | 47,000 |
| Magdeburg... | 26,000 | 1798. | 50,611 | 1802. | 32,000 |

Les dénombremens donnés par M. Pinkerton, sont tirés des tables de 1798, sur une base prise des deux années précédentes, temps où la population augmentoit de 3726 en une année.

coup plus de mépris qu'il ne convient. A la vérité, les canaux les plus importans ne sont pas remarquables par leur étendue ; mais ils joignent ensemble l'Elbe, l'Oder, et la Vistule; par là, ils forment une ligne de six à sept cent milles de navigation non interrompue, et le commerce qu'elle procure, quoiqu'il soit gêné par la différence des impositions dans plusieurs provinces, par les droits, et autres entraves, ne laisse pas d'être très-considérable.

Les objets traités dans le quatrième chapitre sous le titre de *géographie naturelle* n'étant pas variables de leur nature, il n'y a pas de grands changemens à attendre dans cette partie de l'ouvrage. Mais M. Pinkerton a passé sous silence une des principales productions minérales, le sel, qui, calcul fait, produit à l'Etat plus de 500,000 livres de revenu annuel. Les salines de Halle passent pour les plus productives du monde connu ; et, sous ce rapport seul, elles méritoient une mention particulière (1).

(1) Le critique exagère peut-être l'importance de ces salines ; toutefois elles auroient dû être nommées.

L'étude de la géographie physique exigeroit rigoureusement la connoissance des langues *espagnole*, *portugaise*, *italienne*, *française*, *anglaise*, *allemande*, *hollandaise*, *danoise*, *suédoise* et *polonaise* ; car il existe dans toutes ces langues des mémoires à consulter. Mais les *géographes allemands* ont déjà extrait et analysé un grand nombre de

Il seroit aussi ennuyeux qu'inutile de nous arrêter sur les autres États de l'Allemagne aussi long-temps que nous l'avons fait sur la Prusse. Nulle autre partie n'auroit pu nous fournir un plus bel échantillon ; et il n'y a point de contrée dans ce pays, si fécond en livres, qui pût fournir plus de renseignemens sur les objets que nous avons examinés. Aussi, sans être dans le cas de nous vanter, comme M. Pinkerton, « *d'a-* » *voir des communications avec beaucoup* » *d'hommes d'État, et de savans de tous les* » *pays* », il nous a suffi de consulter quelques *livres imprimés*, qui sont ouverts à quiconque voudra prendre la peine de les lire. Le peu d'observations auxquelles nous allons nous borner, en parcourant les pages qui traitent de l'Autriche et des autres parties de l'Allemagne, seront également fondées sur des renseignemens à la disposition de tout le monde.

Après avoir copié de Boetticher le nombre des habitans des pays soumis à l'Autriche par milles carrés, M. Pinkerton ajoute : » Mais depuis qu'il a écrit, les Pays-Bas, région si populeuse, *paroissent* avoir été enlevés à la Maison d'Autriche (I, 360.) M. Pinkerton, qui, dans la même page, prétend donner les stipulations du

ces mémoires. Aussi le dernier *abrégé allemand* est de beaucoup supérieur à la *Scientific Géography* de l'Hercule-Pinkerton. (*N. d. T.*)

traité de Presbourg dans tout ce qui regarde la Maison d'Autriche, comment peut-il être incertain si cette maison a encore ou n'a plus la souveraineté des Pays-Bas ? »

Au surplus, comme Boetticher et l'ouvrage d'Hoeck publié en 1801, sont ses plus récentes autorités, nous lui abandonnons ces pages, et nous n'en citerons qu'une singularité qui se trouve à la page 362. Il y est fait mention de la carte de Hongrie donnée par la société Artarienne (*Artarian society*) à Vienne. N'ayant jamais eu l'avantage d'entendre parler de cette corporation savante, nous nous sommes trouvés fort embarrassés, jusqu'à ce que nous ayions découvert que MM. Artaria et compagnie étaient des graveurs et marchands de cartes à Vienne. Nous en avons conclu que M. Pinkerton, qui, dans un autre endroit, se réjouit de ce que « sur le continent les marchands de cartes ne prennent point le titre de *géographes* », a pourtant, par une de ses inadvertances accoutumées, érigé en société savante une des maisons de commerce de ces vendeurs de cartes (1). Il n'y a rien de plus inexact que

(2) Les bonnes cartes de l'Allemagne et de beaucoup d'autres pays sont aussi inconnues à M. Pinkerton, que les bons livres de statistique, de géographie et d'histoire. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur sa pitoyable *Notice des livres et des cartes*. (*N. d. T.*)

sa description de ces parties de l'empire d'Allemagne, dont les derniers traités ont changé l'existence. Ces changemens ne sont ni totalement compris dans le texte, ni entièrement renvoyés au supplément; de sorte que l'ensemble présente un mélange confus de l'état passé et de l'état actuel de ces pays, sans nous donner une véritable idée ni de l'un ni de l'autre. Ainsi, Manheim et Heidelberg sont marquées parmi les villes qui appartiennent à l'électorat de Bavière, quoique Bade, à qui elles ont été cédées quand cette principauté a été élevée à la dignité électorale, soit encore indiquée comme électorat par notre auteur, dans la description du pays de Hanovre. L'évêché de Hildesheim est donné comme soumis encore à l'évêque, quoiqu'à la fin du même chapitre il soit placé parmi ceux qui ont été sécularisés. En parlant de la Saxe, il ne falloit point passer sur la singularité de la différence de religion entre le peuple et la cour. Sous le titre de Mecklembourg, nous trouvons une étrange bévue. Il est dit que ce pays « est divisé en deux parties connues sous les *distinctions* de Schwrin et Gustro » (Gustrow.) S'il faut parler de cette dernière division, le Mecklembourg se partage en trois: Schwerin, Gustrow, et Strelitz. Mais la vérité est que Schwerin et Strelitz sont les seules conservées. Le duché de Mecklembourg-Gustrow étant échu à la maison

de Schwerin, lui est incorporé, et perd son nom distinctif. De la même manière Wismar, qui avoit été achetée du roi de Suède, et qui maintenant appartient à cette branche de la maison de Mecklembourg, n'est pas mise à sa véritable place, étant comptée dans les possessions du roi de Suède en Allemagne.

Avant de quitter cette partie de notre sujet, nous releverons des inexactitudes de M. Pinkerton dans des matières où il faut encore moins d'attention pour éviter des fautes. On ne croirait pas jusqu'où il pousse sa négligence en copiant de simples nombres; par exemple, dans son extrait des tables de population DE L'ANGLETERRE ET DU PAYS DE GALLES, (I, 23), la population de West-Riding (563,953) est mise pour celle de tout le comté d'Yorck, au lieu de 858,892; celle du comté de Herford est marquée 81,191, au lieu de 89,191; celle du comté de Brecknock 33,633, au lieu de 31,633. A la page 53, le nombre des femmes est porté à 4,433,490, au lieu de 4,343,499; et le total des habitans à 9,343,178, au lieu de 9,343,578. Ces fautes ne sont pas en elles-mêmes d'une grande importance; mais elles annoncent une négligence peu convenable dans un auteur qui ne fait pas difficulté de proclamer *sa supériorité* sur tous ses confrères (1).

(1) D'après cette observation du critique anglais sur l'inexactitude de M. Pinkerton, même à l'égard de sa

Nous avons maintenant à examiner une autre branche des améliorations que cette réimpression présente. Il faut voir comment ce qui manquoit dans la première édition a été rempli. Il est évident que cela a été opéré de deux manières. Quand l'objet omis la première fois se trouvoit tout prêt dans quelque ouvrage *anglais*, on a purement et simplement réimprimé la partie convenable de ce livre dans les volumes de M. Pinkerton : quand le livre s'est trouvé n'être pas en anglais, on a pris, pour *en extraire la table des matières*, presque autant de peine qu'il auroit pu en coûter pour *traduire* la partie qu'on vouloit. Le succès que l'on a obtenu par l'un et l'autre de ces « *laborieux efforts* » ces grands « *efforts d'esprit* » (1), ne peut s'apprécier que par

patrie, nous ne devons pas nous étonner de ce que le plus grand des géographes, dans ses savans calculs, supprime de temps en temps des royaumes entiers. Par exemple, en calculant la force totale de l'Autriche, il omet toute la *Galicie occidentale* avec plus d'*un million* d'habitans. Sans doute il abandonne cette bagatelle *au travail microscopique* des *prolixes docteurs* germaniques, français et autres, qui ne sont pas encore à la hauteur de la *géographie anglaise*. (*N. d. T.*)

(1) Ce qui rend Pinkerton à la fois ridicule et odieux, c'est sa prétention à être le *premier* et le *seul* parmi les géographes modernes qui ait su *penser*. Il parle toujours de ses ouvrages comme *des efforts d'esprit*, tandis que les autres géographies ne sont que des compilations.

Qu'est-ce que l'*esprit* dans la géographie? C'est le talent

un nombre d'exemples. Examinons d'abord la méthode des *réimpressions* si heureusement employée par notre auteur, et à laquelle nous imaginons qu'il fait allusion par ces mots : « *Recherches longues assidues et pénibles* ». (I, p. xx.)

La première édition étoit insuffisante, particulièrement dans la description de ces nouvelles parties du globe, que M. Pinkerton, d'après le président Desbrosses, prétend appeler Australasie et Polynésie. En conséquence, dans l'édition actuelle, « l'Australasie » occupe quatre-vingts pages. Après une description générale et très-courte de la Nouvelle Hollande, notre auteur pense que,

d'apercevoir dans les phénomènes particuliers les lois physiques générales, d'exposer ces lois d'une manière précise et claire, d'en faire d'heureuses, d'intéressantes applications. Voilà l'*esprit* du suédois *Bergmann*. Il faut encore de l'esprit pour comparer les témoignages souvent contradictoires des voyageurs, pour y démêler la vérité de l'erreur, pour deviner ce qu'ils ont voulu dire, pour indiquer à leurs successeurs la route des nouvelles recherches; voilà l'*esprit* des allemands *Busching*, *Mannert*, *Bruns*, etc. Enfin, il y a certainement beaucoup d'esprit à saisir dans les indications si obscures des anciens, ce qui forme *le principe même* de leurs calculs, d'y ramener toutes leurs relations partielles et de ressusciter ainsi dans tout leur ensemble ces anciens systêmes dont il ne sembloit rester que les débris; voilà l'esprit du français *Gosselin*. Nous n'avons trouvé aucune trace de ces genres d'esprit chez le grand homme qui est venu exprès de Londres pour nous apprendre à penser. (*N. d. T.*)

ce sujet étant très-intéressant, et M. Collins l'ayant traité à fond, « on lira avec plaisir *les détails* de sa relation; ils frapperont surtout le *lecteur philosophe* ». D'après cela, notre géographe réimprime très-philosophiquement trente pages entières de l'ouvrage de cet habile écrivain; puis il s'excuse, non de l'étendue de ce qu'il a copié, mais de la longueur avec laquelle il a traité le sujet. La raison est que, « dans » l'année 1900 ou 2000, la Nouvelle Hollande » (ou la *Notasie*, c'est ainsi qu'il veut à présent » que nous la nommions (1), peut exiger un » gros volume *de géographie*, d'une plume sa» vante et concise », alors il passe à la Nouvelle Guinée; et après un extrait singulièrement court, il dit : « Voici la description que M. Valentyn a faite des oiseaux de paradis », et il nous la donne tout du long : elle occupe plus de huit pages. Là, il coupe l'extrait pour dire : « Le même voyageur donne les notions suivantes des naturels du pays ». Suit ce que le voyageur a dit sur les naturels du pays. « Mais les notes de » M. Walckenaer, dans la traduction française de » sa première édition, sont parfaitement bien » faites ». Par conséquent, M. Walckenaer doit fournir sa quote part comme les autres. Ensuite,

(1) *Notasie* et *Austral-Asie* sont des termes également absurdes. Par *Asie australe*, tout homme non prévenu entendra l'Inde en-deçà et au-delà du Gange. (*N. d. T.*)

M. Collins a tant de talent, et ses ouvrages sont si nouveaux, qu'il ne faut pas le tenir quitte de *trente* pages sur la « Notasie ». Il faut encore copier dans son livre la narration suivante des découvertes au sud de la terre de Van Diemen; enfin, au moyen des contributions levées sur tous ces écrivains, M. Pinkerton a gagné cinquante-cinq pages sur les quatre-vingts que l'*harmonie* des proportions exigeoit pour « l'Austral-Asie. »

La « Polynésie » est traitée en cent cinq pages. En parlant des îles Pelew, M. Pinkerton nous donne d'abord quelques détails de sa propre composition (II, 668); mais comme ils n'occupent pas assez de place, il insère un long passage de Keate, qui contient, entre autres choses, précisément celles que M. Pinkerton avoit déjà dites dans les pages précédentes.

On a reproché à M. Pinkerton de n'être pas entré dans assez de détails sur les mœurs; pour se laver de ce reproche, il prend d'un coup *soixante-dix* pages du Voyage des missionnaires dans la mer du sud. De cette manière, il a réimprimé sans façons quatre-vingts pages de ces *excellens* auteurs, sur les cent cinq consacrées à la Polynésie.

Dans le chapitre des îles d'Asie, nous trouvons encore plus d'exemples de cette méthode d'*écrire*. Après nous avoir donné de sa façon une notice

extrêmement courte sur l'île de Sumatra, notre auteur remarque « qu'un ample et intéressant ouvrage de M. Marsden l'a mis en état de nous donner ces *détails*; mais que la description des autres îles doit être plus *resserrée* »; au lieu de tenir parole, celle des deux îles suivantes, Java et Borneo, sont beaucoup plus étendues dans cette édition : c'est qu'il les a réimprimées des Voyages de Barrow, Valentyn et Thunberg, avec tout au plus un *alinéa* de lui-même.

C'est de la même manière que le nord de l'Amérique et les Indes Occidentales sont traités. L'état de la religion dans les États-Unis peut intéresser beaucoup de lecteurs, et ce que le docteur Morse en dit « est particulièrement instructif, et d'ailleurs le sentiment d'un américain, sur un sujet si délicat, réclame une attention particulière. » Par toutes ces bonnes raisons, M. Pinkerton prend de cet auteur vingt-six pages de suite, qui contiennent en grande partie ce que Morse a déjà pris de la même façon à d'autres écrivains. Presque tout l'article du Canada est copié de Boulton et de Weld. Enfin il passe à Halifax. Mais « un excellent auteur, M. Pennant, a donné » un ouvrage capital sur la géographie arctique » en général, et cet ouvrage est devenu *rare;* » l'extrait suivant ne peut qu'être favorablement » reçu ». (III, 312.) Ainsi Halifax est examinée en détail, et nous conduit naturellement à la Terre

Neuve; mais on trouve encore que « M. Pennant, » dans son précieux ouvrage, intitulé *Zoologie* » *Arctique*, donne les détails suivans sur les pê- » cheries (317) ». Après une page accordée aux Bermudes, conformément aux lois de « l'harmonie », nous abordons dans le Groënland. Encore une fois « un célèbre naturaliste (toujours M. Pennant) traite des animaux de la manière suivante (324) ». A la fin, nous abordons à la baie d'Hudson; mais nous ne faisons que pénétrer plus avant dans le livre de M. Pennant, en faveur de qui le même éloge déjà cité est réimprimé par notre auteur dans les mêmes termes, et toujours en considération de la *rareté* de la Zoologie Arctique; « *l'extrait suivant ne peut qu'être favo-* » *rablement reçu.* » (p. 331) (1).

Les Indes Occidentales, qui ont été traitées avec trop d'économie dans la première édition, sont ici décrites amplement par MM. Bryan-Edwards, Mackinnen et le docteur Pinckard. Par exemple, après une maigre description de la Jamaïque tirée de la première édition de la

(1) Il y a pourtant bien d'autres livres à citer, surtout pour le Groënland; mais comparer plusieurs auteurs, cela coûte plus de peine que d'en copier un seul. La *méthode de Pinkerton*, sur ce point du moins, est précisément l'*inverse de la bonne méthode*, et c'est ce qui en rend la critique intéressante. (*N. d. T.*)

*géographie moderne*, etc., notre auteur dit qu'on s'est plaint de sa brièveté « et qu'il va donner quelques *amplifications* », d'après M. Edwards, et dans ses « *propres expressions* ». C'est pour une raison qu'on auroit peine à deviner, « *c'est pour plus d'authenticité* » : il extrait donc trente pages du livre si bien connu de M. Edwards, ensuite quatorze pages sur les Caribes, et vingt-trois sur les îles Caribes, sans compter différens extraits, plus ou moins étendus, des voyageurs déjà cités, et du docteur Anderson. Voilà de quelle manière M. Pinkerton supplée à ce qui manquoit à sa première édition. C'est ainsi qu'il l'a augmentée de moitié « *par ses recherches*, si *longues*, si *soigneuses* et si *pénibles*. »

Quand les livres que M. Pinkerton veut incorporer dans le sien sont en langue étrangère, il a un peu plus d'ouvrage, mais il ne s'en tire pas aussi bien. Ce qu'il a puisé dans les Espagnols pour enrichir sa description de l'Amérique, est ce qu'il vante le plus. Les bornes de cette analyse ne nous permettent pas de le suivre pas à pas dans cette partie de ses additions; mais nous allons donner quelques échantillons de sa façon de lire les livres espagnols, seulement pour montrer tout le soin qu'il a mis à cet objet, et quelle confiance on doit avoir dans sa nouvelle édition, pour l'exactitude de ses descriptions des colonies de l'Espagne.

Vol. III, pag. 160. — « Le *oidor*, ou princi-

» pal juge, est un officier de grande importance ». Le *oidor* n'est point le principal juge, mais un des juges inférieurs, ou *puînés*. Le principal juge s'appelle *regente* ou régent de l'audience. *Viager. Univ.* XXVI, 283.

*Ibid.* « Il y a aussi plusieurs tribunaux inférieurs, entre autres celui de l'*Accordada*, qui juge les petites causes sans frais et avec une grande célérité. » L'Accordada, au lieu de ressembler à la petite cour de justice pour les dettes à Edimboug, comme M. Pinkerton le donne à entendre par ce passage, est la cour criminelle la plus formidable du royaume de Mexique. Le juge de l'Accordada, ou, comme on l'appelle autrement, le capitaine de la sacrée confrérie, a sous ses ordres 8 ou 10 mille hommes. Autrefois il jugeoit sans appel, même quand la sentence emportoit peine de mort ; maintenant ses arrêts sont sujets à la révision du vice-roi, assisté de deux ou trois oidores. La principale fonction de l'Accordada est de maintenir l'ordre et la tranquillité dans tout le royaume, et de réprimer le vol, l'assassinat et tous les autres actes de violence. *Viag Univ.* XXVI, 280.

Page 167. — « Assignations sur les îles du Vent », il falloit dire assignations (sur le trésor du Mexique) pour l'usage des îles du Vent. *Viag. Univ.* XXVII, 217.

Page 168. — « Tout le passage qui commence

par *the branch of tributes*, n'est qu'un long contre-sens, faute d'avoir entendu l'espagnol. »

Page 190. — « Le collége de Sainte-Marie de » tous les Saints est le seul du premier rang dans » les possessions espagnoles en Amérique ». Le *Colegio Mayor* n'est pas un collége du premier rang, mais un collége pour la jeune noblesse.

Page 206. — « Il n'y a pas ici de monnoie de *bullion* connue en Espagne », cela ne signifie absolument rien; et cela montre clairement que c'est la *main* de M. Pinkerton, et non sa *tête* qui agit quand il écrit la géographie. Toute monnoie est fabriquée de *bullion*, et tout *bullion* cesse de porter ce nom dès qu'il est frappé en monnoie. L'original dit *moneda vellon*, monnoie de cuivre (1).

Page 211. — Voici un autre exemple de la précipitation et de la négligence avec lesquelles M. Pinkerton écrit; il nous dit gravement « que » les femmes pieuses de la Vera-Crux s'occu- » pent à enseigner la *grammaire* aux perroquets « d'Alvarado ». L'original dit : « *Hay en esta ciudad unas beatas que ganan su vida enseñando a hablar a los loros* », c'est-à-dire en instruisant des perroquets à parler. M. Pinkerton a probablement vu *hablar* en titre de quelque syllabaire (spelling book), et il s'est imaginé qu'il vouloit dire *grammaire*.

(1) Il paroît que M. Pinkerton prend le mot anglais *bullion* dans le sens du mot français *billon*.

Page 280. — Le passage commençant par ces mots « *the impost* » est absolument inintelligible par la fausse interprétation du texte. *Viag. Univ.* XXVII, 209.

Page 267. — « Ils s'imaginent (les habitans de la » Califormie) qu'après leur mort, ils seront » changés en hiboux, *ce qui n'est pas sans* » *probabilité!* »

Page 387. — « En 1792, les produits du coton » montèrent à six mille arrobas, tandis que les » *fruits* montèrent à la somme prodigieuse de » 25,600,000 *pecas;* mais cet article comprend » le café, le chocolat, etc. » Dans ce peu de mots, il y a trois bévues; 1° *frutos*, en espagnol, ne veut pas dire les *fruits*, mais les produits en marchandises, distingués des produits en argent; 2° l'auteur espagnol ne dit pas que ce fussent les *frutos* de l'île qui montassent à cette somme, mais bien les *frutos* importés et exportés à la Havane; 3° il ne parle point de l'île de Cuba, mais seulement de la Havane (*Estala* 69). Si M. Pinkerton avoit seulement réfléchi que cet Etat fait exporter à l'île de Cuba sept fois plus en *frutos* que ne le fait tout le Mexique pour aucun article de marchandises, il auroit difficilement donné dans une telle méprise.

Page 539. — « *Estanco de tabaco* » c'est le monopole du tabac. M. Pinkerton le traduit par *dépôt* ou *magasin*.

Page 348. — « *Fiel executor* » c'est un officier de police dans un marché, dans l'original (*Estala* XXVII, 286.) M. Pinkerton en fait un *provéditeur assermenté.*

Page 549. — *Caidas de caballos* signifie *excrément de cheval.* M. Pinkerton le traduit plaisamment par *talons de chevaux.* »

Page 539. — *Para la contencioso de este ramo forma el xefé-tribunal con un asesor que le da S. M. fiscal y notario.* (*Estala* XXVII, 292.) M. Pinkerton traduit cela par. — « Dans les » *cas difficiles* il a un assesseur fiscal et un no- » taire ». La vraie traduction est : « Les procès » sur le contentieux du fisc sont jugés par une » Cour, composée de l'intendant et d'un asses- » seur, nommé par le roi, et assisté du fiscal et » d'un notaire. »

Page 554. — « Les habitans sont au nombre de 600 »; l'original porte. — *Ima seiscientos vecinos.* » (*Est.* XX, 124.) C'est-à-dire : il y a 600 chefs de famille.

La même méprise se retrouve encore dans le livre de M. Pinkerton, et dans la note de la page 631 il corrige une contradiction supposée dans Estala, qui est au fait une bévue de lui, car il prend à tort l'expression *vecinos* pour habitans.

Page 541. — L'assesseur a pour lui 1000 dollars pris sur les frais de procédure. Fausse traduction. — C'est sur les revenus municipaux. (*Est.* XXVII, 297.)

Page 556. — « Cuirs de bœufs »; l'original est : *cueros al pelo*, qui veut dire *cuirs non corroyés*. (*Est.* XX, 109.)

Page 570. — « Pour rendre plus expéditif le travail des mineurs », l'original est : *para habilitar los trabajos de minas*. (*Est.* XXVII, 302), c'est-à-dire *faire des avances* aux mineurs pour les mettre en état d'entreprendre, et de pousser leurs travaux ». *Habilitar* est l'expression technique usitée pour ces sortes d'avances, et répond à la phrase *to mount*, usitée dans nos villes de manufactures »; mais M. Pinkerton se contente toujours d'un à peu près, fort éloigné du sens de l'original; et souvent il est encore moins heureux à deviner que dans ce passage-ci.

*Ibid.* « Il faut donc déduire onze et demi » pour cent pour les droits de la banque ». Il falloit dire : « les droits de onze et demi pour cent, » (payables à *la couronne*), sont pris sur l'or » et l'argent délivrés à la banque ». (*Est.* XXVII,

Page 596. — « L'addition de 22 pour cent est » à cause du prix de l'argent à Cadix »; il n'est pas facile d'imaginer comment le prix de l'argent à Cadix autoriseroit le calculateur politique à ajouter 22 pour cent à la valeur des marchandises exportées de cette ville. Nous supposons naturellement que M. Pinkerton, *qui n'a pas l'habitude de penser* (1), s'en est tenu à ce

(1) « *With his accustomed want* » *of thinking*.

qu'il a deviné d'abord dans son original; en retournant à cet original, nous y avons trouvé 22 pour cent ajoutés à l'évaluation *officielle* des marchandises exportées *para equalar los al* PRECIO DE PLAZA *en Cadix.* (*Est.* XX, 222), c'est-à-dire, pour porter l'évaluation officielle au taux de la place de Cadix. Peut-être seroit-ce exiger de M. Pinkerton trop de connoissance de la langue espagnole, que de vouloir qu'il distingue *plaza*, marché de *plata*, argent en lingot; mais au moins nous pouvions espérer que l'auteur des « systêmes géographiques, si » *nobles*, si *scientifiques*, si *lumineux* » (I, XXII), ne donneroit pas des raisonnemens comme ceux ci-dessus, qui sont absolument ridicules, et auxquels il n'a pu attacher aucune idée quand il les a articulés (1).

Il est tout-à-fait inutile d'accumuler davantage les exemples; cet ouvrage en fournit partout et abondamment, mais particulièrement les

(1) On trouve un exemple semblable de déraisonnement dans ce qu'il dit des finances de la Suède. « Il paroît, dit- » il, que la Suède *doit* dix millions à Hambourg, et en » conséquence elle regorge de *papier-monnaie de cette* » *ville* ». (*Note du critique anglais*).

Il est probable que ces bévues sont nées de la recherche des locutions soi-disant élégantes, car M. Pinkerton a en horreur les expressions propres et simples. (*N. d. Tr.*)

additions insérées dans cette seconde édition. Nous en avons dit assez pour montrer combien est fondée l'opinion que nous avons émise déjà, que, malgré toutes ses prétentions, la nouvelle partie de ce livre n'est qu'un ouvrage mal conçu, élevé à la hâte, et où l'artifice ordinaire de tous les faiseurs de livres est poussé à l'excès. Un ouvrage compilé avec si peu de soin et de connoissances (partout où il n'est pas copié mot pour mot), doit être considéré comme un guide aussi infidèle qu'il est lourd et embarrassant (1).

(1) Ici l'auteur anglais termine sa critique de la géographie de M. Pinkerton, quant au fond.

Il y auroit encore beaucoup de remarques essentielles à faire sur le plan de M. Pinkerton et sur la manière dont il l'a exécuté. Pour ne pas trop multiplier ces notes, bornons-nous à une seule remarque.

Pinkerton décrit les villes d'un royaume *par ordre de grandeur* et non pas *par ordre de topographie*. De sorte que de Paris, par exemple, il se rend à Lyon, Bordeaux, Marseille, Bruxelles, Rouen, Montpellier, Strasbourg, etc. Il court du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest avec la rapidité d'une girouette battue par la tempête. Le lecteur n'apprend jamais dans quelle province ni dans quel département il se trouve. C'est manquer un des buts les plus directs de la géographie. En effet, celui qui étudie la géographie, ne veut-il pas connoître le caractère particulier des provinces qui composent un Empire ? Ne veut-il pas trouver dans une géographie de France une idée complète de la Bretagne, de la Normandie, de la Bourgogne, avec leurs

Dans un ouvrage de description, tel que celui-ci, le style n'est sans doute que d'une considération secondaire. Cependant, nous dirons un mot du style, parce que les prétentions de M. Pinkerton sont portées très-haut dans cette partie, comme dans toutes les autres : « Les étran-
» gers, *dit notre auteur* entre autres, les plus
» versés dans la langue anglaise, jugent de la
» pureté grammaticale des expressions par le
» peu qu'ils sont obligés de recourir à un dic-
» tionnaire ; ils n'ont trouvé cet avantage
» à un plus haut degré dans *aucune autre* pro-
» duction en langue anglaise. La voix des étran-
» gers doit à cet égard être regardée comme la
» règle infaillible ». Ceux qui, après cela, lui contestent la perfection du style doivent être comparés « au maître d'école écossais de Smollet,
» qui venoit à Londres pour y enseigner la pro-

villes, la qualité de leur sol et de leur climat, etc. ? On ne trouve rien de tout cela dans Pinkerton. Même dans l'article *Angleterre*, si détaillé d'ailleurs, il n'y pas une ombre d'ordre topographique.

Grâce à l'ordre, à la vraie méthode, les géographes allemands ont su mettre tous ces détails dans des volumes infiniment plus minces que l'ouvrage de M. Pinkerton. Le *Manuel Géographique* de Fabri, par exemple, qui n'a qu'un fort vol. *in*-8°, donne toutes les provinces de tous les pays connus avec leurs villes principales, et même avec des indications sur la population et l'industrie, bien plus exactes que celles de M. Pinkerton. (*N. d. T.*)

» nonciation anglaise ». Ce qui cependant nous semble moins ridicule, que de donner le goût d'un critique français pour règle de la perfection du style en anglais. Quant à nous, puisqu'il faut que nous choisissions, nous prenons sans hésiter notre place à côté du maître d'école écossais, plutôt que parmi les critiques français, étant très-intimément persuadés que la découverte d'un style pire que celui de M. Pinkerton est réservée pour quelques siècles reculés. Les échantillons que nous avons déjà été obligés accidentellement de donner de sa manière d'écrire, si pure et si parfaite, suffiroient bien pour mettre le lecteur en état de juger de son mérite à cet égard; mais M. Pinkerton exige qu'on cite de nombreux exemples du style mauvais que nous avons l'audace de reprendre en lui (I, XXIV.) Ainsi nous allons, pour lui complaire, indiquer brièvement quelques passages particulièrement remarquables.

« La première visitation (*visitation*) de
» Groënland (III, 3.) L'amour de la gloire,
» comme la grande force mécanique de la fu-
» mée, est une autre vapeur (*another vapour*)
» *ibid.* 86. Même leurs auteurs ne peuvent avan-
» cer en ligne droite vers le temple de la renom-
» mée, mais ils s'égarent parmi les *broussailles,*
» *dans les routes tortueuses d'une expression*
» *affectée*, où souvent *ils perdent leur santé* et

» leur réputation : quelquefois aussi, ils *meu-
» rent de galimathias* et d'obscurité ». (III, 181.)
Nous avons sous les yeux un exemple qui nous fait douter de la vérité de cette dernière assertion. « Le lac de Titica nouvellement *attribué* (*ascribed*) à la vice-royauté de la Plata. (*Ibid.* 604) ». « Une civilisation barbare (*barbaric civilization*) (586) ». « Le sol déploie une grande
» *variété de nudité* ». « *The soil displays a great*
» *variety of barreness* (267) ». « Les brillantes
» plumes de *l'oie royale* ne la sauvent pas de
» la destruction (608) ». « Une conspiration tem-
» pestivement découverte (*TIMEOUSLY disco-*
» *vered*) (647) ». Nos poissons de mer *edibles* sont en grand nombre (*numerons are our edible sea-fish* (I, 133).

Comme un exemple du sublime de M. Pinkerton, nous citerons le passage suivant : Le Moskoestroem, ou Malstroem, est un remarquable tourbillon près le rivage de Nortland, qui *enveloppe* les barques et les vaisseaux mêmes ; que dis-je ? les *efforts mugissans* (*bellowing struggles*) de la baleine elle-même ne la mettent pas toujours à l'abri du danger (I, 549.) La peinture suivante des occupations domestiques d'un vénérable patriarche, bien connu de tous les critiques, est rapide, mais tracée de main de maître.

« Les méprises se multiplient, et une vieille
» *hallucination* (erreur) devient la mère d'une

» nombreuse postérité (I, XII) ». « Cette édi-
» tion a gagné en perfection ce qu'elle *a perdu*
» *en délai* (*what it lost in delay*) (XVI.) » Il y a beaucoup d'autres exemples d'une chose dite uniquement pour sonner à l'oreille, tandis que l'auteur vouloit dire une chose tout-à-fait différente.

Nous ne donnerons ici que très-peu d'exemples de ce que chaque page de ces volumes fournit, et qui nous obligent à différer beaucoup de sentiment avec « ces étrangers qui possèdent si
« éminemment la langue anglaise, et qui élèvent
» si haut la pureté de la grammaire et d'expres-
» sion de notre auteur ». Il faudroit quelque chose de plus qu'un voyage à Paris, et une inébranlable confiance dans ses perfections, pour rendre M. Pinkerton digne de la moitié des louanges qu'il donne lui-même à son livre et à son style. Mais au fait, c'est une chose dès long-temps observée par un juge compétent, que le bon sens est la source des bons écrits. Or, le bon sens est une qualité dont notre auteur, pour nous servir d'une de ses phrases, ne paroît pas être « *considérablement imbu* (*considérably imbued*) (1). »

(1) Nous avons abrégé le texte du critique anglais pour ce qui regarde le style de M. Pinkerton, d'abord parce que les exemples cités n'ont souvent rien de piquant pour celui qui ne sait pas l'anglais; ensuite parce que l'opinion en

France est déjà fixée sur ce point; on convient généralement que Pinkerton est un des auteurs les plus dépourvus de goût qu'il y ait au monde. Nous croyons même que le critique anglais n'a pas très-bien choisi les exemples qu'il donne du galimathias de M. Pinkerton. En voici un qui surpasse de beaucoup tout ce que le critique a cité. « L'Au-
» triche est la première puissance après la France, à cause
» de *la base large et profondément enracinée* d'une *popu-*
» *lation compacte* ». Pinkerton, Mod. Géog. abrigded, Page 149. (*N. d. T.*)

# BULLETIN
# DES ANNALES DES VOYAGES,
## DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
## N° IX.

### *Revue des Ouvrages nouveaux sur l'Indoustan.*

L'ORIENT, toujours visité par une foule de voyageurs, offre toujours de nouveaux objets de recherches. Le grand nombre de langues qu'on y parle, la différence des mœurs, des lois et des Gouvernemens, le fanatisme des Mahométans et la barbarie des nations payennes; enfin la juste défiance qu'inspirent les Européens, tout concourt à rendre très-difficile, dans ces contrées, un genre de recherches qui, même au milieu de l'Europe, est quelquefois entouré de difficultés semblables. Cependant, nos connoissances feroient des progrès plus rapides, si tous les voyageurs se préparoient à leurs nobles fonctions par les études nécessaires; si, dédaignant de copier les relations de leurs prédécesseurs, ils ne dirigeoient leur attention que sur les objets encore inconnus; enfin, s'ils exposoient leurs observations avec ordre et clarté. Faute de suivre ces règles, les voyageurs accumulent inutilement livre sur livre, sans profit réel pour la science, ou du moins avec moins de profit qu'il ne pourroit en résulter. C'est d'après ces principes que nous allons juger les livres suivans.

*Catalogue des Manuscrits samskrits de la Bibliothèque Impériale, avec des Notices du contenu de la plupart des Ouvrages*, etc.; par MM. ALEXANDRE HAMILTON, *Membre de la Société de Calcutta*, et LANGLÈS, *Membre de l'Institut*, etc.

La Bibliothèque impériale possède un nombre très-considérable d'ouvrages écrits dans presque tous les idiomes de l'Inde, parmi lesquels ceux en *samskrit*, la langue sacrée des Brahmanes, sont incontestablement les plus précieux. Ces richesses, comme beaucoup d'autres parties de la Bibliothèque, ne sont pas aussi connues qu'elles mériteroient de l'être, faute de *catalogues* bien faits. Le nombre des employés à la Bibliothèque est trop circonscrit; les fonds sont trop foibles en proportion des besoins, pour que les chefs puissent faire exécuter tout ce que leur zèle et leur savoir leur dictent comme utile à la gloire de l'établissement.

Une de ces déplorables lacunes vient d'être remplie, grâce au zèle d'un *étranger*, d'un *anglais*. Nous laisserons parler M. Langlès, conservateur des manuscrits orientaux.

« Toujours occupé d'accroître les précieuses et vastes connoissances qu'il a déjà acquises dans la langue sacrée et la littérature des Hindous, M. Alexandre Hamilton profita des trop courts instans de paix qui rapprochèrent nos patries respectives, pour connoître et compulser les manuscrits en langue samskrite, que possède la Bibliothèque impériale; il m'étoit recommandé par des amis communs; je l'accueillis avec l'empressement que devoit m'inspirer sa réputation littéraire. Je ne tardai pas à reconnoître que les qualités de son cœur ne le cédoient pas à son mérite littéraire; nos fréquentes relations établirent bientôt entre

nous, une amitié qui sera, j'espère, à l'épreuve du temps et des distances. »

« La passion de l'étude et l'intérêt des matériaux qu'il avoit sous les yeux retinrent M. Hamilton bien au-delà du terme qu'il avoit fixé pour son voyage. Un événement politique le força en outre de différer son départ; il profita de la prorogation de son séjour à Paris, et des facilités que lui accorda, en faveur de son rare mérite, un Gouvernement, protecteur déclaré des sciences et des savans, d'abord pour rectifier le catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque impériale. Les erreurs qu'il trouvoit à chaque article, le déterminèrent bientôt à refaire ce catalogue. Il le composa en anglais. Je l'ai traduit en français, et j'ai ajouté des notices plus ou moins étendues, à un grand nombre d'articles. Quelques-unes de ces notices m'ont été fournies par M. Hamilton lui-même. J'ai tiré les autres des Recherches Asiatiques, de mes propres notes sur la traduction française des deux premiers volumes de ce savant recueil, des *Œuvres de M. Jones*, du Digeste des lois hindous, traduit en anglais par M. Colebrooke, des ouvrages du P. Paulin de Saint-Barthélemy, et de différens manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. »

« On auroit sans doute desiré un peu plus d'ordre dans ce catalogue; mais je n'ai pas cru devoir intervertir la série des chiffres, établie par M. Hamilton, qui s'est borné à mettre en tête les ouvrages relatifs à la religion des Hindous, et a établi deux grandes divisions. La première renferme des ouvrages écrits en caractères Dêvanâgari; l'autre, les ouvrages écrits en caractères Bengali, car les Bramins se servent de ces deux caractères pour écrire le samskrit. Le premier est incontestablement plus ancien que l'autre, qui n'en est qu'une corruption. »

Nous n'ajouterons à ces paroles de M. Langlès, qu'une seule remarque. La géographie de l'Orient pourroit gagner beaucoup par des extraits bien faits des divers traités géographiques, contenus dans le *Râma Sahasra Nâma* (catalogue, p. 17); dans l'*Outkal Khanda*, ou histoire de la province d'Orissa (p. 30); dans le *Kâsi Khanda* (p. 33), dans le *Vâyou-Pourâna*, ou histoire du dieu des vents, où se trouve la description du monde, connu des Indiens, divisé en sept *Douipa* ou presqu'îles (p. 41); dans l'*Agni-Pourâna*, où il est encore question des sept *Douipa* (p. 44); dans le *Markandeya Pourâna*, chap. 48-56 (p. 55), sans compter les morceaux épisodiques qui sans doute sont disséminés dans le *Maha-Bharata*. Nous engageons les personnes versées dans le samskrit à s'occuper de cette entreprise intéressante à laquelle nous ne pouvons contribuer que par nos voeux et par l'offre d'insérer dans les *Annales* ce qu'on voudra nous communiquer à cet égard.

*Sur la Langue et la Sagesse des Indiens; par* FRÉDÉRIC SCHLÉGEL (en allemand). *In-8°*.

Cet écrit intéressant et substantiel renferme les résultats d'une étude approfondie que l'auteur a faite de la langue *samskrite* et des dialectes indiens modernes qui en dérivent, ainsi que des manuscrits hindous de la Bibliothèque impériale de Paris.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à démontrer la fraternité des langues indienne, grecque, latine et germanique, non seulement quant aux mots et à leurs racines, mais aussi (ce qui est sur-tout frappant et curieux) quant aux conjugaisons et aux autres modifications grammaticales que les mots subissent. L'auteur indique également les principaux traits de la différence absolue qui se fait sentir entre les langues indiennes et l'arabe, l'hébreu, le celte et les divers idiomes d'Amérique et d'Afrique.

Nous nous proposons un jour de donner une traduction de cette partie de l'ouvrage de M. Schlégel.

Dans la seconde partie, M. Schlégel développe d'une manière neuve et vraiment instructive l'origine de divers systèmes de philosophie qui ont été les sources d'autant de genres divers d'idolatrie et de superstition, tels que le système de deux principes, celui des émanations, etc., etc. Il part du principe de la nécessité d'une révélation divine pour expliquer comment tant d'idées sublimes se trouvent disséminées au milieu des systèmes les plus absurdes ou les plus immoraux. Partout il ramène d'une manière très-philosophique les traditions indiennes aux bases historiques données par la Genèse. La troisième partie, où l'auteur raisonne sur les colonies que l'Indoustan a dû envoyer dans le reste du monde, est un peu systématique et hypothétique. Le livre se termine par un choix de poésies indiennes, tirées des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et traduites dans le *mètre* de l'original.

*Géographie de l'Inde Orientale, pour faire suite à l'Asie de* Busching; *par M.* Gunther Wahl, *premier volume. Notice des Sources de nos connoissances sur l'Inde et sur l'Asie en général, deuxième volume. Description de l'Indoustan et du Dekan.*

Quoique l'érudition de l'auteur soit aussi pesante qu'elle est vaste; quoique, dans la partie descriptive, une recherche excessive de ce que les Allemands appellent *méthode*, amène souvent un désordre et une confusion extrêmes; enfin, quoique plusieurs notes de 20, de 40 et même de 50 lignes, rendent la lecture de cet ouvrage singulièrement pénible, nous n'en devons pas moins reconnoître que cette description de l'Inde renferme un véritable trésor de connoissances et qu'il s'y trouve réuni à ce

qu'on cherchera long-temps, et peut-être en vain, dans des centaines de volumes.

Les discussions sur les frontières et les dénominations des provinces de l'Inde, les recherches minutieuses sur le cours des rivières, l'aperçu très-complet des productions végétales et animales, l'exposé lumineux de la division par castes et sectes; la note sur la *Gryphons* des anciens, celles sur la position de *Palibothra*, sur *Taprobane* et *Ophir*, méritent la plus grande attention de la part des savans. Nous donnerons quelques extraits de ces morceaux précieux.

*Voyage aux Indes Orientales, par le P.* PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY, *traduit de l'Italien par M.***, avec les Observations de M.* ANQUETIL DU PERRON, *J. R.* FORSTER *et* SILVESTRE DE SACY, *et une Dissertation de M.* ANQUETIL, *sur la Propriété individuelle et foncière dans l'Inde et en Egypte.*

Le célèbre missionnaire qui, parmi les Carmes Déchaussés portoit le nom de *Paulinus à Sancto Bartolomeo*, s'appeloit par son nom de famille *Philippe Wesdin*; il est né à Hof, sur la Leitha, en Moravie. Le monde savant lui doit plusieurs ouvrages de la plus haute importance; nous en nommerons les suivans: *Sidharoubam* ou *Grammaire de la langue samskrite*, Rome, 1790; dissertation sur l'affinité des langues zend, samskrite et allemande, Padoue, 1798; dissertation sur la connexion de la langue latine avec les langues d'Orient, Rome, 1802; *Amarasinha*, dictionnaire indien, première section, qui traite *du Ciel*, Rome, 1798; plusieurs manuscrits d'Ava, de Pégou, de Malabar, etc., publiés sous le titre de *Musei Borgiani codices MS. avenses*, etc., etc., Rome, 1793; l'histoire du christianisme dans l'Inde, *India orientalis christiana*, Rome, 1794; un ouvrage sur

les momies, *Mumiographia Musei Obiciani*, Padoue, 1799 ; enfin, un tableau général de la doctrine des Bramins, *Systema brachmanicum*, etc., etc., *ex monumentis Musei Borgiani*, Rome 1791.

Dans tous ces ouvrages, les savans ont apprécié les vastes connoissances personnelles de l'auteur ; ils ont reçu avec reconnoissance les intéressans renseignemens que le P. Paulin a tirés des immenses dépôts de la *Propaganda* à Rome ; mais ils ont dû regretter la légèreté avec laquelle l'auteur adopte des opinions mal fondées, l'opiniâtreté qu'il met à défendre ses hypothèses et l'insolence dont il accable tous les savans qui diffèrent d'opinion d'avec lui, surtout ceux qui n'ont pas voyagé dans l'Indoustan.

Cependant les *Voyages* du P. Paulin lui-même se bornent à une foible portion du Dekan ; et ses observations, souvent légères, quelquefois piquantes et neuves, rarement profondes et sûres, ne l'autorisoient nullement à regarder avec dédain un Danville et un Anquetil du Perron. Le dernier a relevé avec assez de politesse les plus graves erreurs échappées au savant missionnaire ; le traducteur (qui, par parenthèse, ne sait pas le français) a conservé les notes jointes à l'édition allemande, par le célébre J. R, Forster ; enfin, on trouve encore, dans ce recueil des notes, quelques observations très-judicieuses et très-instructives par M. Silvestre de Sacy, homme aussi recommandable par sa douceur et sa bienveillance, que par son profond savoir et son zèle infatigable ; enfin, M. Anquetil y a joint une dissertation qui jette beaucoup de jour sur les bases de la société civile dans l'Indostan. Ainsi, ce *Voyage*, malgré le style repoussant du traducteur et les bizarreries connues du respectable Anquetil, offrira aux hommes instruits une lecture très - intéressante. Une analyse plus particulière des choses vraies et neuves qu'on y trouve est réservée pour un autre cahier des Annales.

*Tableau de l'Indoustan, etc., etc., par M.* LEGOUX DE FLAIX, *2 volumes* in-8°, *avec un Atlas.*

Les raisonnemens historiques de M. Legoux prouvent seulement qu'il n'a jamais fait des études sérieuses de l'histoire. Un coup-d'œil sur sa carte de l'Indoustan, où on lit une date récente, mais où l'on trouve les erreurs les plus capitales des cartes antérieures à Rennel, démontrera à tout homme instruit que la géographie de M. Legoux de Flaix est restée au point où elle en étoit en 1770. Enfin, les premières pages du livre donnent déjà une idée peu favorable du style de l'auteur, et cette prévention n'est que trop justifiée, soit par un grand nombre de phrases embrouillées et pénibles dont l'ouvrage est comme hérissé, soit par le défaut absolu d'ordre et de méthode qui s'y fait sentir.

Malgré tant d'imperfections, le *Tableau de l'Indoustan* est un livre très-utile et qui renferme même quelques morceaux précieux. Les négocians, les économistes, les hommes d'État doivent remarquer ce que l'auteur nous apprend sur les arts et métiers des Indiens, sur la méthode d'employer certaines couleurs et sur la culture de quelques végétaux, tels que la canne à sucre et le cotonnier. Nous avons entrepris la tâche longue et pénible d'analyser l'ouvrage de M. Legoût de Flaix, et nous donnerons bientôt les résultats de notre travail.

*Manuel du Commerce des Indes Orientales et de la Chine; par M. P.* BLANCARD, *ancien Navigateur, Membre de la Société d'Agriculture, Arts et Commerce de Marseille.* Un vol. *in*-4°.

La clarté, la précision, la méthode règnent dans cet ouvrage, composé tout entier de renseignemens utiles au commerce, intéressans pour la géographie, importans

pour la politique européenne et dont l'*authenticité* et l'*exactitude* sont garanties tant par la considération personnelle dont jouit l'auteur, que par le long séjour qu'il a fait dans l'Inde. Comme chaque article est un précis bien fait, où il n'y a rien à ôter et rarement quelque chose à ajouter, il est impossible de faire connoître cet ouvrage plus en détail par une simple analyse ; il faudroit transcrire un article entier comme exemple de la méthode de l'auteur ; mais les bornes de ce Cahier nous le défendent.

Dans la préface, M. Blancard se déclare hautement pour *le commerce libre ;* il adopte les résultats des mémoires publiés, avant la révolution, par MM. Lacretelle (l'aîné) et Morellet; cet accord entre deux philosophes distingués et un négociant consommé dans l'expérience commerciale, nous paroît d'un très grand poids et fera certainement hésiter un peu ceux même qu'un préjugé invincible attache au système des *compagnies exclusives.*

M. Blancard, à la fin de son Manuel, entre dans une autre discussion, souvent agitée dans ces dernières années, savoir si le commerce des Indes orientales pourroit se faire avantageusement par les golfes Arabique ou Persique? On s'attend peut-être à voir un Marseillois se décider pour l'affirmative; car quelle ville profiteroit plus que Marseille de ce changement? Cependant, M. Blancard pense que, dans tous les cas possibles, et sous toutes les modifications imaginables, on ne parviendra jamais à faire le commerce des Indes par Suez ou Bassora avec autant d'avantage que par la route autour de l'Afrique.

*Observations sur le Manuel du Commerce des Indes orientales et de la Chine ; par M.* CHARPENTIER-COSSIGNY, *ex-Ingénieur.* Brochure in-4°.

C'est le zèle du bien public et non pas le goût de la critique qui conduit la plume de M. Cossigny. Il rend haute-

ment justice au mérite de l'auteur du *Manuel*. Les corrections et les additions qu'il fait à plusieurs articles, ne doivent pas être négligées par ceux qui étudient le précieux ouvrage de M. Blancard.

*Les Hindous*, ou *Description de leurs Mœurs*, *Costumes*, *Cérémonies*, *etc. dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en 252 Planches, par M.* BALTHAZAR SOLVYNS, *gravés à l'eau-forte et terminés par lui-même.*

Les mœurs, les usages des Hindous, leur manière d'exister dans l'ordre civil et sous l'influence toute-puissante de leur religion ; la description des castes ou professions diverses, des costumes qui caractérisent chacune de ces castes, des machines, outils, instrumens qu'emploie l'industrie, qui servent aux besoins de la vie ou à ses jouissances; voilà les intéressans objets dont M. Solvyns, d'Anvers, entreprend la description.

Pendant un séjour de quinze années au Bengale, il s'est lié avec des *Pundits* et *Bramins*, et il a pu acquérir toutes les connoissances locales, choisir avec discernement tous les matériaux d'un pareil ouvrage. M. Solvyns réunissant encore le grand avantage d'avoir cultivé à Paris le dessin et la peinture, sous l'un de nos plus habiles peintres, M. Vincent, a retracé fidèlement, en présence des objets, tout ce qu'il a vu et observé; il n'a pas eu besoin de recourir à des mains étrangères et de faire dessiner, comme cela arrive très-souvent, sur de simples récits ou sur des notes.

M. Solvyns entreprit de publier, à Calcutta, sous les yeux des personnes qui pouvoient juger de la fidélité de ses descriptions, les esquisses de l'ouvrage qu'il annonce aujourd'hui; et, malgré les difficultés locales de toute espèce, il produisit un certain nombre d'exemplaires de ses croquis, avec un simple catalogue en langue anglaise. C'est d'après un de ces exemplaires, qu'on en a publié à Londres une copie informe et sans explications.

Les croquis, publiés à Calcutta, eurent beaucoup de succès : la traduction faite à Londres, quoique tronquée, n'a pas été moins accueillie. M. Solvyns peut donc se flatter que la description complète des Hindous exécutée à Paris, sous sa direction, et en grande partie par lui-même, excitera un intérêt plus vif encore.

Ce n'est point une spéculation purement mercantile que fait l'auteur, c'est plutôt une jouissance qu'il s'est proposée en décrivant un peuple et des mœurs qu'il a observés long-temps, et qui doivent intéresser, à tant de titres, les savans et les curieux. Sans doute ils lui tiendront compte, par un accueil encourageant, des peines et des sacrifices que lui ont coûté ses travaux; il a mis, par ses propres moyens, son entreprise à l'abri de tous retards, et rien ne peut l'arrêter dans l'exécution.

Le porte-feuille de M. Solvyns contient 252 dessins. Ils formeront, avec une explication sommaire en français et en anglais, qui se trouvera en regard de chaque planche, quatre volumes grand *in-folio*, format atlantique.

Le premier volume contiendra les castes ou professions des Hindous, avec leurs divisions et subdivisions telles à peu près qu'elles sont établies d'après les lois de *Menu*, législateur des Hindous, et telles qu'elles existent dans la hiérarchie ou dégradation des États, depuis les Bramins jusqu'aux Souders. Ces planches renfermeront aussi la description des machines, outils et instrumens en usage chez ce peuple.

Le second volume contiendra les habillemens des hommes et des femmes, les faquirs ou mendians religieux, les différentes manières de fumer le *houka*, et les instrumens de musique.

Le troisième volume contiendra la description des palanquins ou chaises à porteurs, des voitures attelées à des chevaux ou traînées par des bœufs, des barques de plaisirs ou de promenades, de charge ou de transport.

Le quatrième volume contiendra les domestiques employés aux services des grands du pays, et des Européens ou riches étrangers qui résident dans l'Indoustan.

M. Solvyns n'ayant voulu représenter que les Hindous et ce qui les concerne exclusivement, a dû écarter avec le plus grand soin tout ce qui leur étoit étranger. Ce n'est que dans le dernier volume, section des *Domestiques*, qu'il a dû introduire des Mahométans, parce qu'eux seuls sont admis au service des Hindous.

L'exécution répond en tout à l'importance et à l'intérêt de l'ouvrage. Les sujets dessinés d'après nature et gravés par M. Solvyns, ont été coloriés par les imprimeurs les plus habiles, sur du papier vélin grand colombier.

Les quatre volumes sont distribués en quarante-deux livraisons de six planches (1).

() Le prix de chaque livraison est de 36 francs.

L'Ouvrage est aujourd'hui à sa huitième livraison; et, à mesure de son exécution, il a justifié de plus en plus l'idée avantageuse qu'on en avoit conçue. Il a été spécialement encouragé par le Gouvernement, et agréé par l'Institut de la manière la plus flatteuse.

Mais un grand nombre d'amateurs ont regretté que, dans sa forme actuelle et vu son prix, il ne fût en quelque sorte destiné qu'aux bibliothèques des riches protecteurs des arts, lorsque cependant il est indispensable à tous ceux qui voudroient se procurer une connoissance particulière des Hindous.

L'auteur s'est en conséquence déterminé à donner une édition *in*-4°, dont les gravures en noir seront également exécutées par lui-même. Elle contiendra de plus le texte en langue allemande, que plusieurs savans ont paru désirer. La première livraison paroît; elle donne de l'ouvrage l'idée la plus favorable (1).

---

## NOUVELLES DIVERSES.

L'institut de France vient de nommer son correspondant, M. *Bory de Saint-Vincent*, capitaine de dragons, avantageusement connu de l'Europe savante par son *Voyage dans les quatre îles principales de l'Afrique* et par son *Essai sur les îles Fortunées.* Ce savant voyageur nous a permis d'espérer qu'il publieroit dans les *Annales* plusieurs mémoires inédits d'un très-grand intérêt; savoir:

1° Sur la Couche de Bois carbonisée, exploitée à Wolfseck en Haute-Autriche;

2° Reconnoissances militaires et physiques des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie; description de leurs mines, des mœurs de leurs habitans et de leur industrie;

3° Voyage dans les Landes des départemens méridionaux de France, contenant des remarques sur l'invasion des Dunes, sur l'état physique, ancien et moderne, avec des cartes;

4° Description hydro-topographique des deux principaux affluens du Necker, avec des considérations sur les bassins des rivières de la Souabe et de la Franconie.

5° Essai physique et militaire sur le cours de la Vistule et sur la partie méridionale du bassin de la Baltique.

(1) Le prix de chaque livraison est de 10 francs.

---

M. *Maire*, ingénieur-géographe, a publié un ouvrage très-utile, intitulé *la Topographie de Paris*, ou *Plan détaillé de la ville de Paris et de ses faubourgs*; ce plan, remarquable par son exactitude, se compose de vingt feuilles, plus un tableau d'assemblage; il est précédé d'une table alphabétique et (dit l'auteur) *statistique* des rues, ruelles, culs-de sac, places, etc., etc., avenues, allées, promenades publiques, etc., etc., édifices et établissemens publics de tous les genres, avec un *chiffre de renvoi* de tous ces articles sur le plan; on y trouve tous les changemens opérés jusqu'à ce jour, ainsi que les projets d'embellissemens arrêtés par le Gouvernement. Cet ouvrage est dédié à madame Maret, épouse de S. Exc. le ministre secrétaire d'état (1).

---

Le libraire, M. *Schoel*, vient de publier un ouvrage intéressant, intitulé : *Répertoire de littérature ancienne*, ou *Choix d'Auteurs classiques Grecs et Latins*, etc., etc.

On y trouve, entre autres, une notice très-complète des *belles éditions allemandes* des historiens et des géographes grecs et latins, éditions très-préférables à celles de France et d'Angleterre, mais malheureusement d'un prix très-élevé. Dans notre Bulletin suivant, nous parlerons en détail de ce Répertoire.

---

Le même libraire a publié une traduction française des *Tableaux de la Nature*, par M. *Humboldt*. Le traducteur, M. *Eyrieys*, s'est montré le digne interprète du profond et ingénieux auteur de cet intéressant ouvrage.

---

L'espace nous manque pour donner dans ce Bulletin divers articles importans qui devoient y entrer; savoir; 1° L'analyse générale des *Voyages de M. de Humboldt*; 2° l'annonce des *ouvrages nouveaux, publiés dans les Etats-Unis*, relatifs à la géographie; 3° l'analyse de plusieurs nouveaux ouvrages allemands, et surtout du deuxième volume du *Tableau du Pérou, extrait du Mercurio Peruano* qui vient de nous arriver.

(1) A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, n° 7, et chez Buisson, libraire, rue Gilles-le-Cœur, n° 10. Prix, 7 f. 50 c. cartonné.

# TABLE
## DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Troisième Volume.

---

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers VII, VIII, IX, qui forment le Troisième Volume des Annales.

---

ERRATUM.

*Tome III, Cahier VIII.*

---

Page 149, ligne 7 d'en bas. *Flore;* lisez, *Ihre.*

# ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE; OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

*ACCOMPAGNÉES*

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

*Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.*

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

---

TOME QUATRIÈME,

COMPRENANT LES CAHIERS X à XII.

---

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Gilles-Cœur, nº 10, ci-devant rue Hautefeuille, nº 23.

1808.

# ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## SUR LES FORÊTS SOUTERRAINES ET SUR LE BOIS BITUMINEUX DE WOLFSECK, DANS LA HAUTE-AUTRICHE;

*Par M.* Bory de Saint-Vincent, *Capitaine de Dragons, Correspondant de l'Institut National de France*, etc., etc.

Le bassin de l'*Inn* est séparé de celui de la *Traun* par une chaîne peu élevée, en comparaison des Alpes du Saltzbourg dont elle est un appendice. Cette chaîne se dirige à peu près du sud-ouest au nord-est, forme un coude vers le milieu de son étendue, et se termine presque sur les bords du Danube, à *Engelhartzell*. De nombreux ruisseaux découlent de ses flancs à

droite et à gauche; le terrain, qui paroît en général très-coupé, a été profondément sillonné par ces eaux. Une haute forêt, dont le sapin est l'arbre dominant, couronne la chaîne : c'est surtout vers son centre que cette forêt est épaisse ; on la nomme *Hausruckwald;* sa profondeur sépare assez naturellement l'*Innviertel* du reste de la Haute-Autriche. Elle formoit autrefois la limite orientale de la Bavière qui fut reculée jusqu'à l'Inn, par la paix de 1779. C'est vers le coude mitoyen du *Hausruckwald* qu'est situé *Wolfseck* que je venois visiter.

*Wolfseck* est un assez grand village situé sur une hauteur, et dominé par le château d'un baron. De ce château le plus riche tableau se présente à l'œil du voyageur. Derrière lui sont les forêts antiques de la chaîne d'*Hausruck*, en avant s'abaissent mille collines richement cultivées ; sur la droite, les cimes du *Cammergut* et plusieurs de ses beaux lacs offrent les points de vue les plus variés. C'est de ce site que l'on peut comparer la disposition adoucie des monts secondaires et tertiaires, avec les formes âpres de ces noyaux primitifs dont l'antique nudité n'est voilée que par d'épais glaciers.

Toutes les hauteurs des environs, déchirées par les eaux, dévoilent leur stucture à l'observateur. Depuis leur sommet jusqu'à leur base elles sont composées de couches d'un sable

quartzeux; ce sable est souvent coloré par le fer en jaune ou en grisâtre; des cailloux roulés, ou des galets abandonnés par les eaux, s'y mêlent parfois. Plus bas et peu au-dessus du niveau des ruisseaux, commence une argile d'autant plus pure que ses limites sont plus éloignées de la couche sablonneuse.

En certains endroits, cette argile contient quelques fragmens dispersés d'un bois fossile dans lequel sont conservés tous les caractères ligneux.

Il y a environ trente ans que des potiers de *Wolfseck* creusant leurs puits à un quart de lieue au nord du village, découvrirent, sous la couche argileuse qu'ils exploitoient, des troncs et des arbres entiers enfouis au hasard. Ces débris présentoient parfois toute la fraîcheur de la vie; en d'autres points, ils paroissoient avoir passé à l'état de houille ou de charbon de terre.

On se borna d'abord à tailler des morceaux carrés et en forme de pierre de taille dans la couche supérieure; ces morceaux furent employés à bâtir des soubassemens et des murs exposés à l'humidité. J'ai vu de ces murs construits alors, ils sont très-bons; et l'usage de bâtir avec le bois fossile est tellement répandu, que *Wolfseck* est construit de cette matière jusqu'à une certaine élévation.

Le gouvernement autrichien ayant entendu parler de la découverte qu'avaient faite les potiers,

ne tarda pas à envoyer reconnoître les lieux : sur les rapports qui lui en furent faits, il ordonna l'ouverture des mines de houille qui vont nous occuper.

L'Europe renferme une grande quantité de mines de charbon de terre ; cette substance se présente dans des dispositions si extraordinaires qu'il paroît presque impossible d'en expliquer le mode de formation. Malgré le système d'un des plus savans géologues, il est difficile de concevoir que des débris végétaux ne soient les premiers principes de toute houille. Il y a peu de charbons fossiles, où des troncs, des branches, des fruits, enfin des empreintes très-distinctes d'arbres ou de plantes, n'attestent les rapports qui existent entre les forêts les plus antiques et tout combustible souterrain. Cependant, le seul fait certain qu'on puisse établir dans l'état actuel de nos connoissances sur les charbons et bois fossiles, c'est que toutes paroissent appartenir à divers temps et à des états du globe très-distincts.

Je n'ai jamais ouï dire qu'on ait trouvé de houille dans ce qu'on appelle *monts granitiques ;* celle qu'on a découverte dans les montagnes de grès de schiste et dans les couches calcaires ne présente plus rien qui ait l'aspect ligneux. Un ensevelissement de bien des siècles, l'humidité, la privation de la lumière, l'écrasement et bien d'autres causes, ont tout dénaturé ; mais

des empreintes de feuilles les plus frêles ont triomphé des temps, en attestant l'existence des végétaux, dont ces empreintes sont les fidèles portraits. Dans les parties supérieures de ces charbons, dans les couches qu'on nomme *toits*, des fougères variées se présentent avec profusion. D'après une étude suivie de plantes de cette famille, dont les entrailles de la terre nous ont conservé l'image, plusieurs me paroissent n'avoir plus d'analogues vivans, d'autres croissent encore sous les latitudes chaudes. Ce fait singulier se joint au grand nombre de superpositions et d'intercalations des couches de charbon qu'on peut appeler *primitif*, pour rendre son origine inconcevable. Un naturaliste distingué, dont nous n'adoptons pas la manière de voir dans ce cas-ci, me paroît avoir pris une fausse direction dans son système, après avoir porté jusqu'à l'évidence les moindres preuves de sa belle théorie sur les débris d'animaux dont l'univers est parsemé.

Les veines de houille, situées dans des lits d'argile ou de sable évidemment plus modernes que les couches dans lesquelles sont contenus les charbons que nous avons appelés *primitifs*, offrent des phénomènes tout différens : les caractères ligneux s'y retrouvent presque partout ; on peut les distinguer jusque dans le bitume et le charbon pur, dont le bois est sans doute des-

tiné à augmenter la masse. Si par hasard quelques empreintes de feuilles se présentent dans les toits des lits, les végétaux dont les vieux pères furent ainsi moulés croissent encore aux environs de leurs sépulcres; rarement ces débris dénotent-ils des plantes exotiques.

On doit avoir déjà pressenti que la houille de *Wolfseck*, située sous du sable et sous de l'argile, appartient à une de ces créations modernes. Il suffira de la décrire pour juger combien est peu antique, en comparaison de la plupart des houilles, cet immense amas de forêts souterraines.

A un quart de lieue au nord de *Wolfseck*, et un peu au-dessus de la racine des hauteurs dont se forme la base du *Hausruckwald*, est l'entrée de la carrière de bois bitumineux, c'est le nom que mérite ce lieu. Plusieurs portes pratiquées à peu près au même niveau, servent pour introduire dans les galeries hautes de cinq à six pieds et larges en proportion : celles-ci circulent en plusieurs sens. Une de ces galeries que je suivis pendant trois cents toises, étoit parfaitement horizontale; des ouvriers travailloient aux extrémités. L'épaisseur du lit étant plus considérable que la hauteur des galeries, on a ménagé à celles-ci des voûtes solides dans la substance de la mine même. Cette épaisseur varie depuis huit jusqu'à quatorze pieds.

Certaines galeries, en suivant la direction horizontale de l'est à l'ouest, sont arrivées à la fin de la mine, c'est-à-dire à l'argile, on en a comblé les extrémités avec des blocs de bois fossile que les infiltrations ont promptement réunis en masses déjà bitumineuses dans presque toutes leurs parties.

Pour circuler à pied sec partout, on a pavé ces galeries, dont plusieurs sont étayées par des madriers, avec des cubes de charbon ou de bois enfouis.

La direction du lit s'étend assez régulièrement du midi au nord, et à plusieurs milles de distance. J'avois déjà vu des échantillons de bois et de houille qu'on avoit extraits des environs de *Haag*, endroit situé sur la grande route de Vienne par *Ried* et *Lambach*. Le bois fossile de ce lieu est absolument semblable à celui de *Wolfseck*, il appartient évidemment à la même couche. Cette couche m'a paru, dans toute son étendue, élevée d'environ cent cinquante toises au-dessus du niveau des lacs du *Cammergut* dont elle est éloignée de quelques lieues : ceux-ci doivent être à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, étant situés aux nœuds des montagnes de Styrie et du Saltzbourg.

Une argile ordinaire, fine, grisâtre, dans laquelle je n'ai point distingué de parties micacées visibles, dont la couche varie quant à l'épais-

seur, et dont la finesse est extrême, recouvre toute l'étendue du lit de *Wolfseck*. Jamais, aux confins de cette argile, jamais dans son épaisseur, ni dans le bois qu'elle recouvre, on n'a trouvé d'empreintes de feuilles ni de fougères d'aucune sorte; encore moins a-t-on découvert des corps marins ou des traces d'animaux quelconques.

Depuis le haut jusques au fond du lit charbonneux, on observe la même texture. A la lueur des flambeaux par laquelle on voyage, on croiroit être entre des murs de jayet; mais si l'on examine de près ces murs funèbres, on les trouve composés de troncs et autres pièces de bois, de fragmens qui rappellent des bûches entassées, et dont les pesanteurs combinées des couches supérieures ont aplati et écrasé la plupart. Cet écrasement est tel que des morceaux qui évidemment furent distincts dans l'origine, paroissent aujourd'hui ne plus former qu'une seule masse. En beaucoup d'endroits, on trouve encore l'écorce sur les branches; les filamens du bois sont tellement bien conservés, qu'on reconnoît le sapin dominant dans cet entassement. En d'autres lieux, le bois dénaturé est noir ou réduit en charbon; enfin, un bitume, couleur de jayet et très-brillant, remplit, pour faire du tout un corps continu, ce qu'on reconnoît pour avoir été d'abord des interstices. Ce bitume se glisse ou se développe dans la substance même du bois; l'on

voit des troncs, et surtout des nœuds, qui ont entièrement passé à cet état.

Il y a des masses de bois si considérables et sans interruption, qu'on en pourroit construire des meubles ; j'en avois fait faire de jolies règles et des équerres, la couleur et le poli en étoient très-agréables ; elles ont été mises hors d'usage par la chaleur qui n'a pas tardé à occasionner des gerçures.

Lorsque le bois sort de la mine, et qu'on le met sous la dent, il se dissout dans la bouche comme un morceau d'argile. Quand il est bien sec, il s'écrase et se broie avec la salive, comme le feroit de l'amidon ; je ne lui ai trouvé aucune espèce de goût ; lorsqu'on le brûle, son odeur est éminemment sulfureuse, et tient même quelquefois un peu de celle de l'ail. Le charbon qui en résulte conserve très-long-temps le feu, et se réduit en beaucoup de cendre blanche et de la plus grande finesse ; cette cendre très-pauvre de sels alkalis végétaux, ne peut servir ni à la lessive ni à la fabrication du savon ; on ne laisse pas que de l'employer pour bonifier les terres gypseuses, en la répandant sur les champs.

J'ai recueilli à *Wolfseck* les échantillons suivans ; ils donnent l'idée de toute la couche :

1° Du bois parfaitement conservé, dont la couleur est celle de la noisette ; comme le lit qu'il forme est le plus extérieur, l'argile du toit en

a pénétré les fentes et l'a coloré en plusieurs endroits.

2° Des éclats, souvent de plusieurs pieds de long, qui s'enlèvent facilement; ils ont conservé leur couleur, leur fibre est fine et soyeuse, aucunes de leurs parties n'ont encore changé de nature.

3° Autres éclats plus minces où l'on distingue des débris d'écorce; celle-ci est devenue charbon, et le bois ayant changé de teinte dans plusieurs de ses parties, est varié de toutes les nuances intermédiaires entre le jaunâtre et le bistre.

4° Du bois de sapin; c'est celui-ci qu'on trouve par grands blocs, et dont on pourroit tirer parti pour faire des meubles de luxe; il a pris la couleur du chocolat, il est bien plus lourd que le sapin des forêts, on le scie et l'on peut le raboter aisément; sa fibre très-serrée présente au poli tous les accidens des bois résineux, les nœuds y sont fort reconnoissables.

5° Du bois compact, noir, carbonisé dans presque toutes ses parties, et comme feuilleté. Il se délite naturellement par plaques, de quelques lignes, comme des couches de schiste. C'est peut-être le *braunkohle* de Werner.

6° Charbon noir, mat, feuilleté, pénétré d'un bitume dur, cassant, luisant comme du jayet, ondulé dans la cassure; ce charbon et

ce bitume paroissent être les dernières phases du bois fossile de *Wolfseck.*

Le bitume se boursouffle et se fendille au feu lorsqu'il est frais; il brûle difficilement et commence par rougir, il répand une odeur très-pénétrante. C'est le *pechkohle* des Allemands.

Excepté les échantillons n° 1, qui se trouvent dans la partie supérieure de la couche, tous les autres se trouvent confondus dans son épaisseur.

Soixante-dix ouvriers qui travaillent huit heures par jour, exploitent la mine de *Wolfseck.* Ils sont modiquement payés, et en raison de l'ouvrage qu'ils ont fait; mais ils reçoivent annuellement pour eux et pour leur famille une certaine quantité de grain; l'on évalue à 80,000 quintaux par an le combustible qu'on extrait de la couche. La plus grande partie de ce combustible est transporté à Vienne par le Danube, il y est consommé dans diverses usines. *Gmunden* en absorbe une autre partie pour l'usage de ses salines et paye le quintal à raison de 25 *kreuzer*, ce qui répond à 18 sous et demi de notre monnaie. Les habitans de *Wolfseck* ont le privilége de ne payer que 8 *kreuzer* ou 6 sous la même quantité de bois fossile.

Je trouvai à *Wolfseck* un jeune homme appelé Antoine Dickelberger, qui dirigeoit les exploitations; il se fit un plaisir de m'accompa-

gner partout, et de répondre à toutes mes questions; il étoit très-instruit en minéralogie et en botanique.

Comme la couche dans laquelle on travaille ne paroît pas devoir s'épuiser de long-temps, on n'a pas cherché si, en cas d'épuisement total, le même terrain n'en offriroit pas d'autres inférieurement ou supérieurement. Si cette couche étoit solitaire, ce seroit une particularité très-remarquable. Quoi qu'il en soit, ce que l'on sait du bois fossile de *Wolfseck* mérite attention; le lit qu'il forme tient, par la nature de ses productions, le milieu entre la mine de terre d'ombre de Cologne, que M. Faujas a si bien décrite, et la plupart des mines de charbon soit d'Écosse, soit du Brabant, soit du Forez ou d'autres lieux.

Le lit de terre d'ombre de Cologne est un immense amas de bois et d'autres débris végétaux passés à un état particulier; rien n'y ressemble à ce qu'on nomme proprement *charbon de terre*. Dans les mines d'Écosse, du Brabant et du Forez au contraire, le charbon et le bitume dominent; à peine y trouve-t-on des fragmens ligneux, et lorsqu'on en découvre, ils ont pour la plupart changé de nature, et sont ou pétrifiés ou pyriteux. Les empreintes des fougères et des roseaux dans les toits schisteux, témoignent seuls et d'une manière irréfragable l'origine végétale.

A *Wolfseck* il n'y a point de ces empreintes ni de bois pétrifié ; il n'y a pas non plus de terre d'ombre ; mais comme dans le lit de Cologne l'on reconnoît d'immenses débris d'arbres confondus, comme dans les mines de charbon les plus communes, des veines de cette substance et du bitume se mêlent à tout, on peut surprendre les passages du bois jusqu'à ce dernier état.

Ce fait est sûrement l'un des plus forts qu'on puisse opposer au savant géologiste qui ne voit rien de végétal que par accident dans la houille, et qui regarde sa formation comme l'effet des volcans soumarins. Je n'entrerai point en discussion à ce sujet, parce que je ne puis encore rattacher mes idées à aucune théorie qui me satisfasse sur l'origine des charbons de terre ; je ferai seulement remarquer que la grande hauteur de notre mine de bois bitumineux au-dessus du niveau de la mer, n'est point sans exemple. Saussure a observé des couches de houille au mont *Salève* élevé de 700 toises sur l'Océan. Guérin prétend que la houille de *Saint-Oulx* est située vers 1080 toises. Dans le nouveau monde il y a, si l'on en croit Leblond, des couches encore plus hautes ; à *Santa Fé de Bogota*, on en a reconnu à 2200 toises perpendiculaires ; mais dans ces expositions, le charbon est des plus anciens, c'est-à-dire intercalé dans des couches calcaires ou dans le grès, tandis qu'à *Wolfseck* le sable seul l'environne.

Pour la direction du nord au sud, du lit qui nous occupe, les mines du Forez qui courent du sud-est au nord-ouest offrent à peu près les mêmes anomalies. Toutes les autres mines de combustibles souterrains sont assez régulièrement disposées de l'est à l'ouest.

Sans admettre de ces révolutions magiques, ni de ces coups de baguettes, à l'aide desquels on construit et bouleverse si aisément le monde, il n'est pas impossible que la plupart des couches de houille aient été formées à des époques très-distinctes et par des causes locales tout-à-fait particulières. Par exemple, il n'y a point de doute que la carrière de bois dont nous venons de nous occuper ne soit de formation très-moderne, en comparaison de tous les autres amas connus de végétaux. Cette formation remonte probablement au temps où les grands bassins de certains fleuves appartenoient au domaine de l'eau si restreint aujourd'hui.

En considérant sur les lieux le vaste cours du Danube, on voit des chaînes de montagnes le flanquer à droite et à gauche, à des distances plus ou moins considérables. Du haut de ces chaînes s'écoulent, vers le lit principal, des rivières assez généralement parallèles: celles-ci forment à leur tour des bassins secondaires moins étendus et que séparent des arêtes échappées de monts plus altiers.

Un peu au-dessus de Vienne, un puissant appendice des montagnes de la Styrie sépare l'*Unter-Wienerwald-Viertel* de l'*Ober-Wienerwald-Viertel*. Cet appendice, qui a donné son nom aux districts qu'il divise, est le *Wienerwald*; il prend racine au *Schneberg*, fameux par les herborisations de Jacquin, et vient, en décroissant, finir presque à pic à *Kloster-Neubourg*, sur le bord méridional du Danube, vis-à-vis de *Kornneubourg* : des hauteurs assez considérables forment encore ici un éperon descendu des chaînes de Moravie et de Bohême. Tout porte en ce lieu un caractère de fracassement; le lit du fleuve est turbulent, rapide, écumeux et rétréci; il coule entre des côtes qu'il a désunies. De ce point on peut juger aisément que tout le cours supérieur du Danube a été un vaste lac : en descendant ce beau fleuve jusqu'à la mer Noire, on observe plusieurs fois la même disposition; quelques cartes en donnent un peu l'idée, et le fleuve Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale offre encore un exemple existant d'une pareille série de grands bassins qui se dégorgent les uns dans les autres. En Europe, le temps a usé les barrières par lesquelles étoit interrompu en échelons le lit d'un courant considérable. Le bassin du Danube nous offre le fond des prisons où ses eaux demeurèrent long-temps captives.

Le bassin supérieur du Danube étoit donc un lac, et les eaux de ce lac baignoient les monts du Tyrol de la Haute-Autriche, ceux qui séparent la Basse-Autriche de la Styrie, l'intérieur du *Wienerwald*, de l'éperon de *Kornneubourg*, les chaînes de la Bohême et du Haut-Palatinat; alors le vent et les courans y exerçoient un puissant empire; les forêts qui croissaient sur ses bords, déracinées par les tempêtes ou tombées de vétusté, y étoient entraînées au hasard. Long-temps battues des flots, dépouillées de leur verdure, elles s'entassoient dans les anses et dans les baies qui sont de nos jours les bassins secondaires : ces accumulations préparoient les lits de houille qu'on exploite aujourd'hui.

Je n'étends cette explication à aucune autre mine de charbon ou de bois fossile ; je suis seulement porté à croire, par mes propres observations, et par ce que m'ont dit des habitans de divers endroits, qu'on pourra trouver dans plusieurs parties du bassin méridional du Danube, des couches de houille et des forêts enfouies : ces couches ne seront peut-être pas aussi considérables que celles de *Wolfseck*, parce que peu d'arêtes montueuses, interposées entre d'autres bassins, ont offert une position naturelle aussi favorable que celle du *Hausruckwald* pour arrêter les flottages et les charois des courans.

# HISTOIRE LITTÉRAIRE DES ANCIENS VOYAGES.

Par M. BECKMANN. Troisième Extrait; par M. E...

LA possibilité d'ouvrir une route commerciale par terre entre l'Europe et l'Indostan étant devenue l'objet de la curiosité publique, nous croyons que même les personnes étrangères aux sciences verront avec quelque plaisir la traduction d'une savante notice de M. Beckmann sur deux Voyages faits en Perse par les Vénitiens, au moment où ceux-ci n'avoient pas encore perdu l'espérance de maintenir leurs communications avec l'Asie, par la route d'Azof et de la Perse. Cette notice contient d'ailleurs des recherches bibliographiques et historiques assez importantes.

§ I. *Viaggio di M. JOSAPHA BARBARO, alla Tana et nella Persia;* c'est-à-dire, *Voyage à Tana et en Perse; par M. JOSAPHA BARBARO.*

Le prénom de Barbaro n'étoit ni Joseph, ni Jean, qu'on lui a souvent donné, mais Josapha, c'est-à-dire Josaphat. C'est ainsi qu'il a signé à Venise, le 23 mai 1491, une lettre que Ramusio

a fait imprimer avec son Voyage. C'est aussi le nom que lui donnent Callimachus (1) et l'épitaphe qui se trouve sur son tombeau (2).

Barbaro étoit d'une famille noble vénitienne qui a produit des savans et des hommes d'État distingués (3). Callimachus nous apprend qu'il possédoit à fond la langue persane, et que son père se nommoit Antoine. Il mourut à Venise dans un âge très-avancé, en 1494.

Son nom a été conservé à la postérité par les relations de ses Voyages. La première comprend celui de Tartarie, et la seconde celui de Perse.

(1) P. Callimachi experientiis liber de his, quæ à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcos movendis. On trouve cet écrit dans *Rerum Persicarum Historia*. Francof. 1601, fol. Fabricius dans sa *Bibliotheca medii ævi*, lib. 2, p. 465, où il parle de Barbaro, a par mégarde attribué ce recueil à Pierre Bizarus, tandis que son *Historia Rerum Persicarum* n'en forme que la première partie. J'ignore quel en est l'éditeur.

(2) Elle se trouve dans le *Giornale de letterati d'Italia*, tom. XVII, p. 406.

*Sepultura M. D. Josaphat*
*Barbaro de confinio*
*Sante*
*Marie Formoze et ejus*
*Heredum*
MCCCCLXXXXIIII.

(3) Le *Giornale de letterati* fournit de bons détails généalogiques sur cette famille. Il y est fait mention de notre auteur sous le nom de Giosafat, p. 139. Je rappellerai à ceux qui ne regarderont pas cette observation comme trop minutieuse, que les Italiens placent l'accent sur la seconde syllable du mot *Barbaro*, et non sur la première, comme les Latinistes dans *Barbarus*.

Comme Stuck (1) et d'autres auteurs prétendent que son ouvrage a été imprimé séparément, je lui ai consacré un article. Cependant il me paroît vraisemblable qu'on ne le trouve que dans les recueils de Voyages.

L'original est certainement écrit en italien ; et Vossius a eu tort de citer Barbaro dans son Catalogue des historiens latins.

Malgré mes recherches, il ne m'est pas possible d'indiquer avec précision quelle est la première édition. Mazzuchelli, cet excellent littérateur, dit formellement que c'est celle de Venise de 1543 in-8° (2), et qu'ensuite l'ouvrage fut réimprimé à Venise dans la collection de Manuzio (3). Marco Foscarini (4) prétend, au contraire, que c'est dans ce dernier recueil qu'il fut publié pour la première fois ; mais je trouve aussi que, suivant le témoignage de quelques auteurs, la collection susdite ne parut pas en 1545, mais en 1543. Elle est maintenant fort rare, et je ne l'ai jamais vue.

Dans la Bibliotheca Menckeniana (5), cette collection est indiquée de la manière suivante : *Viaggi*

(1) Bibliothèque des Voyages, 1787, 2 vol. *in*-8° (en allemand).

(2) Scrittori d'Italia — II. 1, pag. 270.

(3) Raccolta dè viaggi publicata da Antonnis Manuzio. In Venezia nelle case dè siglinoli d'Aldo, 1545 — 8°.

(4) Letteratura Veneziana. Padova, 1752, fol. p. 452.

(5) Lips. 1727 — 8°, p. 716.

*fatti da Vinetia alla Tana, in Persia, in India, et in Constantinopoli, etc. Vinegia, presso Aldo* 1543, 8°. Comme le voyage de Barbaro est placé le premier dans ce recueil, quelques auteurs lui ont attribué les autres; cependant, jamais Barbaro n'est allé dans l'Inde, dont il est fait mention dans le titre général de cette collection (1).

(1) Voici le contenu de cette collection, tel qu'il est indiqué dans l'ouvrage cité :

« Viaggio di Josaphat Barbaro ambasciat. Della Rep. di » Venetia alla Tana et in Persia. »

« Item del Ambrosio Contarini ambasciat, di Ven. ad » Ussum Cassan, Re di Persia. »

« Viaggio di Mess. Alunigi di Giovanni in India et in » Colocut ».

« Viaggio in Constantinopoli con la descrittione della » Porta, etc. »

« Viaggio et impresa que face Solyman Bassa, del 1538, » contra iPortoghesi per racquistar la citta di Diu in » India ».

Dans le supplément de ce recueil qui se trouve traduit dans le Rerum Pers. Hist., p. 440, ant. Manuzio, s'exprime en ces termes : « Les relations de quelques Voyages » faits par les Vénitiens m'étant tombées entre les mains, » je les ai corrigées, et j'ai disposé dans un meilleur ordre » celles qui n'avoient été imprimées précédemment que » d'une manière peu conforme au texte de leurs auteurs. » J'en ajoute une autre prise dans le nombre de celles » qui ont été imprimées depuis peu. J'ai apporté à ce tra- » vail le zèle et l'attention qui conviennent à ceux dont

L'original a ensuite été réimprimé dans la collection de Ramusio; mais ce recueil n'étant guère plus commun que le précédent, il est heureux qu'il en existe une traduction latine.

Celle-ci se trouve dans le *Rerum Persicarum Historia*, page 441. Elle est l'ouvrage de Jacques Geuder de Herolzberg. Je ne puis dire de lui que ce que tout le monde en sait; c'est qu'il étoit patricien de Nuremberg, et qu'il a été l'éditeur de ce recueil concernant l'histoire de Perse; mais ce dernier point me paroît douteux.

Il n'a pas rempli le devoir d'un traducteur fidèle. Si l'on avoit quelques recherches importantes à faire, je conseillerois de consulter préférablement l'original. Je vais, à l'appui de mon assertion, indiquer quelques-unes des fautes du traducteur.

» le but est de s'occuper moins de leur utilité person-
» nelle, que du bien général des hommes ». (Çum in manus devenissent quorumdam ab illis (Venetis) confectorum itinerum narrationes, easdem correxi, et in meliorem eas digessi ordinem, quæ antehac impressæ plurimùm à primorum suorum autorum integritate abfuere. His adjunxi unam è reliquis aliis, quæ haud pridem jam typis aliorum excusæ lucem adspexerant. In illis autem omnibus eâ sum diligentiâ et assiduitate usus, quæ decere eos imprimis videtur, qui id sibi præcipuè faciendum proponunt, ut magis universale hominum commodum, quàm propriam et domesticam utilitatem spectent). Ce détail est ici à sa place, parce qu'il sert à faire mieux connoître tout le mérite de cette célèbre collection de Voyages rares.

D'ailleurs, il a omis la division par chapitres, avec des titres qui, dans Ramusio, facilite la lecture et les recherches. Quelquefois l'orthographe des noms de lieux, diffère totalement de l'original italien.

Une relation de Voyages du milieu du 15e siècle n'est pas, on peut le croire, écrite dans le meilleur goût. Elle a tous les défauts communs aux écrits contemporains. Il s'y trouve souvent des passages peu intelligibles, et d'autres beaucoup trop vagues. On rencontre fréquemment des noms de pays, de villes et de rivières qui, aujourd'hui, sont inconnus, et dont il faut par conséquent deviner le sens (1).

Cette relation n'a pas la forme d'un journal, mais elle présente des observations recueillies pendant un séjour de plusieurs années dans la Tartarie, et dans le cours de plusieurs excursions faites dans cette contrée.

Mais les historiens (c'est-à-dire les hommes véritablement instruits, dont les recherches servent à rectifier et à accroître les connoissances historiques et qui ne s'amusent pas à ressasser et

(1) Ce seroit un travail intéressant d'exposer les causes qui ont fait disparoître tant de noms de la géographie. Souvent les révolutions politiques modernes amènent des changemens durables dans les noms des villes, des ports de mer et des îles. On en voit quelques exemples, mais très-rares, dans l'Histoire ancienne.

parer d'une manière conforme à la mode ce qu'il a depuis long-temps fait l'objet du travail d'autres écrivains); les historiens, dis-je, trouveront certainement dans cette relation quelques grains d'or pur, qui n'ont pas encore été triés, et beaucoup de détails propres à répandre du jour sur la géographie et l'histoire du moyen âge.

Barbaro fit, en 1436, un voyage à Tanaïs ou Tana, aujourd'hui Asof. Son but étoit probablement le commerce; car alors cette ville étoit le marché principal des marchandises de la Chine et des Indes, que les Génois et les Vénitiens portoient de là dans presque toute l'Europe. Les premiers possédèrent cette ville depuis le commencement du treizième siècle jusqu'en 1392, qu'elle leur fut enlevée par Temir-Arac ou Timur-Lenk (Tamerlan). Après la mort de ce conquérant, Tana fut soumis au Chan de Crimée, à ce que rapporte Busching; si son récit étoit vrai, Forster (1) se seroit trompé lorsqu'il a dit que, du temps de Barbaro, Asof appartenoit encore aux Génois. Mais Forster a raison; car, après que les Turcs eurent pris Constantinople en 1453, les

(1) Histoire des découvertes et des voyages dans le nord, p. 263 et suiv. de la traduction française. J'avoue que l'extrait du premier voyage de Barbaro par Forster, a beaucoup facilité mon travail; mais je dois aussi convenir que, par précipitation ou par prédilection pour ses hypothèses, ce savant a commis quelques erreurs.

Génois conservèrent encore pendant vingt ans la possession des ports de la Crimée, et celle de la ville de Tana ou Asof (1).

Barbaro resta seize ans en Tartarie, et chercha à connoître cette contrée en la parcourant par terre et par eau. La plaine de Tartarie, dit-il, confine vers l'orient avec le fleuve Ledil ou Volga; vers l'occident, avec la Pologne; vers le nord, avec la Russie; vers le sud, avec la grande mer (mer Noire), l'Alanie, la Cumanie et la Gazarie, contrées qui sont toutes bordées par la mer de Zabache (2). L'Alanie tire son nom des Alains, peuple qui se donne celui d'*Ases*. Ils étoient chrétiens, et furent exterminés par les Tartares. Forster dit par les Mogols.

On voit dans ce pays beaucoup de tombeaux en forme de monticules; tous sont terminés au sommet par une grande pierre percée d'un trou dans lequel est placée une croix faite d'une pierre différente. Comme on croyoit généralement qu'un

(1) Muller. — Recueil pour servir à l'histoire de Russie. Saint-Pétersbourg. 1736, in-8°, t. II, 1er cahier, p. 95 (en allemand).

(2) « Y quali luoghi tutti confinano sul Mar delle, Zaba- » che, ch'e la Palude Meotide ». Voici la traduction latine : « *Quæ loca confinia mari Tabacchio sive Caspio sunt* ». Faute grossière et qui revient souvent. Forster a commenté ainsi ce passage : Par la mer de Tabache (Zabachi, de Tschaback-Denghissi, c'est-à-dire la mer Saumâtre).

de ces tombeaux renfermoit de grandes richesses, notre auteur résolut, en société avec quelques autres personnes, de le faire creuser à frais communs, ce qui eut lieu le 26 novembre 1437, jour de Sainte-Catherine. On fut obligé d'interrompre ce travail, parce que la terre étoit gelée à une profondeur considérable; lorsqu'enfin on eut réussi, on ne trouva que du charbon, des cendres, des arêtes de poisson, quelques boules d'argile vernissées, de la grosseur d'une orange, et semblables à celles dont on se sert pour ballotter (1).

Je dois faire observer à cette occasion que la coutume dans ce temps-là étoit de désigner les jours du mois, non par le quantième, mais par le nom du saint dont on célébroit la fête. Dans les premiers calendriers imprimés, les jours ne sont pas accompagnés de chiffres se suivant sans interruption depuis le commencement du mois jusqu'à la fin (2).

(1) « Trovammo etiam da 5 ò 6, pater nostri grandi » comme naranzi, i quali erano di terra cotta invetriata, » simili a quelli che si fanno nella Marca, i quali si met- » tono alle tratte ».—Traduction latine : « Reperimus unà » quinque aut sex globulos (pater noster vulgò dicunt) » magnitudine pomi auraici. Erant autem ex terrâ coctâ » et pellucidâ confecti, similes iis qui in Marchiâ fiunt. »

(2) M. Grellman a soutenu le contraire dans ses *Bagatelles historiques*.—(Goettingen, 1794, *in*-8°, p. 3, en allemand), mais je crois que c'est à tort. On peut à ce sujet

Les boules d'argile rappellent les boules de verre qu'on a trouvées quelquefois dans les sépultures de l'Europe méridionale, ainsi que dans le prétendu tombeau du roi Childéric (1).

Barbaro rapporte comment, en 1438, les Tartares furent convertis à la religion mahométane; cependant un grand nombre l'avaient embrassée cent dix ans auparavant, lorsque chacun avoit encore la liberté de professer la religion qui lui plaisoit. Autrefois, dit-il, la plupart adoroient des idoles de bois qu'ils transportoient avec eux sur des chariots (2). On voit dans Pallas la figure d'un de ces chariots dont les Calmoucs se servent pour le même usage (3).

consulter Fries. Traité du *Pfeiffer-Gericht*, Francfort 1757, *in*-8°, préface p. 13. Il se tenoit à Francfort, un peu avant la foire de septembre, une sorte de tribunal qui confirmoit les franchises de péages et autres priviléges des villes de Worms, Nuremberg et Bamberg, relativement à la foire. Il fut appelé *Pfeifer-Gericht*, ou *tribunal des joueurs de flûte*, parce que les délégués des villes se faisoient accompagner de ces joueurs d'instrumens lorsqu'ils paroissoient devant le tribunal. (*Note du Traducteur.*)

(1) Daniel, histoire de France, tom. 2, p. 87. — *Voyez* aussi les auteurs cités dans mes Essais sur l'histoire des inventions, tom. III, p. 145, en allemand.

(2) Aleani adoravano statue di legno e di pezze. — Trad. lat. *Simulacra ex ligno et pannis confecta.* Forster dit des figures de bois et des idoles de sapin. — Le premier a plus approché de la vérité.

(3) Recueil sur les peuples de la Mongolie. — Saint-Pétersbourg, 1776, *in*-4°, tom. I, pl. 1.

Pendant qu'Ulu Mahumeth-Chan régnoit en Tartarie, un général mécontent fit une irruption dans ce pays avec les mahométans, ses alliés, qui, sous la domination d'un parent de l'empereur nommé *Chezi-Mahumeth*, c'est-à-dire le petit Mahumeth, vivaient sur les bords du Ledil. Cette armée passa par Citracan (Astrakan), traversa les campagnes de Tumen (Forster dit : le désert entre le Volga et le Don), puis la Circassie, et arriva enfin au fleuve de Tana (Don) et à la mer de Zabache ; l'un et l'autre étoient alors gelés. Là, cette armée attaqua et défit Ulu-Mahumeth. Chezi-Mahumeth prit les rênes du gouvernement, et fit généralement adopter sa religion.

A l'approche de cette armée étrangère, Barbaro fut choisi par le consul de sa nation pour aller offrir au général un présent de soie et d'étoffes-écarlates (scarlatto), et pour lui recommander la ville et le pays. Un semblable présent, dit-il, s'appelle *novenna* (1).

Les peuples ennemis prenoient beaucoup de gibier avec des chiens et des oiseaux de proie (des faucons), et enlevoient tout le poisson et tout le *caviar*; ils détruisoient les machines employées

(1) Ducange a pris ce mot dans la traduction latine du Voyage de Barbaro, et l'a inséré dans son Glossaire. Mais cette expression n'est pas latine, car c'est au dix-septième siècle que Geuder s'en est servi pour la première fois dans sa traduction de l'original italien où il l'avoit puisée.

à broyer le sel, c'est-à-dire le sel gemme, pour réparer avec les débris leurs chariots montés sur deux roues très-hautes, et couverts de pièces de feutre ou de toile soutenues par des cerceaux. Ces maisons ambulantes et portatives pouvoient être enlevées de dessus les chariots; on les posoit à terre, et on s'y logeoit comme dans des tentes jusqu'à ce que l'on décampât.

Quand on compare ce que Barbaro dit des mœurs des Tartares de ce temps-là avec ce que les écrivans de l'antiquité rapportent des Scythes et les détails que les auteurs modernes nous apprennent sur les Mongols, on y trouve une ressemblance frappante.

Leurs chevaux n'étoient pas ferrés (1); les cavaliers ne faisoient pas usage d'éperons. Ils avoient des troupeaux si nombreux, qu'on pouvoit acheter à la fois, suivant qu'on le désiroit, depuis cent jusqu'à mille têtes de bétail. Barbaro décrit la manière de prendre les chevaux des *Steppes* (2), par le moyen d'une corde fixée au bout d'un bâton, ou avec un nœud coulant (3). Pallas dit la même chose.

(1) Les chevaux des Calmoucs ont le sabot petit et très-dur. Ils peuvent, en toute saison, marcher sans être ferrés. — Pallas, tom. I, p. 116.

(2) Pag. 95. — (Trad. lat., p. 449).

(3) J'ai cité un grand nombre d'exemples qui prouvent qu'on s'est servi du nœud coulant pour cet usage, dans les temps anciens et modernes. *Voyez* Recueil d'observa-

Dès ce temps-là, d'immenses troupeaux de bœufs d'une haute taille étoient conduits de la Tartarie à travers la Valachie et la Transylvanie jusqu'en Allemagne et en Italie. Les Tartares vendoient aussi, au prix de 25 ducats la pièce, beaucoup de chameaux à deux bosses pour la Perse, où l'on ne payoit que dix ducats les chameaux du Levant à une bosse. Suivant Pallas (1), « chez les Calmoucs on ne trouve communément » que les chameaux à deux bosses, peut-être » parce qu'ils supportent mieux la fatigue, » ou plutôt parce qu'ils sont originaires d'Asie, » et qu'ils sont aussi communs dans le milieu de » cette partie du monde, qu'ils sont rares en » Arabie et en Afrique, où le chameau à une bosse » paroît être indigène. »

tions succinctes, p. 1, et Essais sur l'histoire des inventions, tom. 5, p. 161. Des détails sur ce sujet pouvant servir à expliquer plusieurs passages des auteurs classiques, je vais en ajouter quelques-uns. Dans le Paraguay et en Patagonie, on se sert du même moyen qu'en Tartarie. Charlevoix, hist. du Paraquay. — Desbrosses, histoire de la navigation aux Terres Australes. — Anson, voyage autour du monde. — Falkner, voyage en Patagonie. On trouve dans la description de la côte de Malabar et de Coromandel, par Dapper (Amst. 1672, fol. p. 398, en hollandais), une planche où est représentée une semblable manière de prendre les chevaux. Les *apsides linou* dont parla Homère, Iliad., liv. V, v. 487, ne seroient-ils pas des nœuds coulans?

(1) Pallas, — sur les Mongols, — p. 117-120.

Les Tartares se moquoient des villes fortifiées; suivant eux, elles ne pouvoient avoir été bâties et être habitées que par des lâches.

On trouve, p. 96 (452 en lat.), des notions intéressantes pour la géographie de ces contrées dans le quinzième siècle. Le pays de Cremuch étoit gouverné par un prince qui s'appeloit *Biberdi* (Dieudonné); ce pays avoit des campagnes fertiles, des forêts et des rivières; mais les principaux habitans vivoient du butin qu'ils faisoient sur les caravanes. On trouve ensuite le nom de quelques pays ou districts particuliers, comme: « Chippiche » appelé *Éliphe* dans la traduction latine, « Tatacosia (Tarcosia), Sobai, Cheuerthei » (Chernerthei) et les Ases ou Alains ».

Ces pays sont limitrophes de la Mingrelie dont le prince se nommoit Bendian; il possédoit plusieurs places fortes, et entre autres Vathi, Sevastopoli. Cette contrée est très-pierreuse, et ne produit que du millet (paniccio); le sel vient de Caffa: les habitans fabriquent avec le chanvre et l'ortie (1) des tissus assez médiocres.

La préparation de l'ortie pour en faire des

(1) « Fanno qualche poche tele, et molto cattive, che son' » alcune di canapo, et altre d'ortica ».—Trad. lat. « Telarum aliquid conficiunt, sed rudium et nullius pretii ». Le traducteur a omis la dernière ligne. Je ne conçois pas comment Forster a pu traduire: « ils font quelques tissus de couleur foncée. »

cordes, des filets et des tissus, est très-usitée en Asie. On y emploie l'espèce appelée *urtica cannabina*, et même l'ortie commune, *urtica dioïca*. Dans le Japon, on se sert de l'*U. nivea* et de l'*U. japonica*; en Cochinchine, de la première seulement (1). Une chose remarquable, c'est que Nestor, l'antique annaliste de la Russie, dit (2) qu'on fait des voiles communes avec l'ortie. Récemment on a fait en Europe des expériences pour prouver la possibilité de cette fabrication et de la culture de l'*urtica nivea* (3).

Les Tartares, dit Barbaro, donnent à la monnaie d'argent le nom de *tetari*, qui signifie *blanc*; c'est ainsi, ajoute-t-il, que les Grecs appellent cette même monnaie *aspri*, les Turcs *akcia*, et les Zagathai (4) *tengh*. De même, à Venise et en Espagne, quelques monnaies portent le nom de *blancs*.

(1) On la cultive aussi en Chine pour le même objet.— Voyage de Barrow à la Chine, t. I, p. 137, de trad. française. (*N. d. T.*)

(2) *Voyez* les observations de Schloezer jointes à son édition des Annales de Russie par Nestor. Gittœngen, 1805, *t. III*, *p.* 295 (en allemand).

(3) J'ai cité, dans différens volumes de la Bibliothèque Physico-Economique, des passages relatifs à cet objet. Boehmer les a réunis la plupart dans son Histoire technique des plantes, *t. I*, *p.* 543—547 (en allemand). *Voyez* aussi Hallieri Historia stirpium, *t. II*, *p.* 387, où il est question de l'*urtica doïca*.

(4) Zagathai étoit le nom d'un fils de Gengis-Chan. Comme il eut la partie des Etats de son père qui comprenoit le Turkestan, le Mowar el-Nahara et le Chowaresm, on appela par la suite ces provinces, *le royaume de Zagathai*.

C'est ainsi que souvent des peuples différens ont employé les mêmes dénominations pour désigner les mêmes objets.

On peut comparer avec ce passage ce que Ducange et Meursius nous apprennent, le premier dans son Glossaire latin au mot *asperi*; le second dans son Dictionnaire grec au mot *aspros*. Chez les Romains, une pièce de monnaie nouvellement frappée portoit le nom de *nummus asper*, mais simplement parce que sa surface n'avoit pas encore été adoucie par l'usage. Nos ancêtres estimoient leurs monnaies d'après la blancheur et le poids; la blancheur indiquoit la pureté de l'argent, de même que la couleur rouge faisoit connoître le mélange du cuivre; dans beaucoup d'endroits, les petites pièces de monnaie portent encore, ou ont jadis porté le nom de *blancs*.

La presqu'île où est située Caffa, s'appeloit autrefois *Gazaria*. Au temps de Barbaro, l'aune, en usage à Tana et dans la contrée voisine, s'appeloit *Pico di Gazaria*.

Dans l'isthme qui unit la presqu'île au continent, il y a des lacs très-considérables d'eau salée, qui donnent du sel sans l'aide d'aucune opération (1). Pallas fait mention de ces lacs (2).

Plusieurs lieux de la Crimée étoient, dès ce

(1) « Saline grandissime, le quali si congelano da lor posta ». — Trad. lat. « *Salinæ maximæ quæ exhauriuntur.* »

(2) Voyage dans les parties méridionales de l'Empire de Russie, *t. II, p.* 477.

temps-là, soumis aux Turcs. Barbaro raconte comment les Turcs enlevèrent Caffa aux Génois, d'après ce que des témoins de cet événement lui avoient appris. Ce récit, ainsi que plusieurs autres passages, n'a été insére par notre voyageur dans sa relation, qu'après son retour dans sa patrie; il dit même vers la fin qu'il l'a terminée le 21 décembre 1487. Dans Ramusio, on lit à la marge de cet endroit que les Turcs prirent Caffa aux Génois en 1475; ce qui est confirmé par Contarini.

Il me paroît à propos de citer en entier le passage sur les Goths que Barbaro trouva sur les bords de la mer Noire, près de Caffa, cette matière ayant, dans ces derniers temps, attiré l'attention des historiens (1).

« Au-delà de Caffa, sur la mer Noire, se trouve » la Gothie; et plus loin vers Moncastro, l'Alanie, » comme nous l'avons dit plus haut. Les Goths y » parlent allemand; je le sais, parce que j'avois » un domestique allemand; il conversoit avec » eux, et ils s'entendoient mutuellement assez » bien, comme un habitant de Forli comprend » un Florentin. De ce voisinage des Goths et des » Alains est dérivé, je crois, le nom de *Gothalani*. » Les Alains étoient les premiers habitans de cette » contrée; les Goths vinrent, et en firent la con- » quête; les vainqueurs et les vaincus mêlèrent

(1) Je discuterai ce point dans un Cahier suivant.
(*N. d. Réd.*)

» leurs noms ainsi que leurs races, et s'appellèrent » *Gothalains*; tous ces peuples professent la reli- » gion grecque, ainsi que les Circassiens (1) ». Forster dit que Moncastro est une ville à l'embouchure du Dniester, et que les Russes l'appellent *Belgorod*.

Forster rappelle que Rubruquis avoit déjà parlé de ces Goths, et que, depuis Barbaro, Busbeck en a aussi fait mention : il exprime son désir pour qu'on puisse obtenir quelques détails authentiques à cet égard; ce qui ne seroit pas très-difficile, maintenant que la Crimée appartient à la Russie.

Mais personne, dans les temps plus rapprochés de nous, n'a pu parvenir à découvrir ces restes des Goths. M. Hacquet, conseiller des mines et

(1) *P*. 976. « Dritto d'ell' isola di Capha d'Yntorno, ch'è sul mar maggiore, si truova la Gothia, et poi l'Alania; la qual và pa l'isola verso Momastro, com'habbiamo detto vi sopra. Gothi parlano in Todesco. So questo, percha hauendo un famiglio Todesco con me, parlavano insieme, et intendevansi assai ragionevolmente, cosi come s'intenderia un Furlano con un Fiorentino. Da questa vicinita dè Gothi con Alani, credo, che sia derivato il nome di Gothalani. Alani erano prima in quel luogo, soprauennero Gothi, et conquistorno quei paesi, et fecero una mistura del nome loro co'l nome de gli Alani, et si chiamarono Gothalani si come quelle genti erano mescolate con queste. Tutti questi fanno alla greca, et similmente i Circassi.

professeur à Lemberg, m'a mandé à ce sujet des détails que je vais transcrire : « Je puis vous as-
» surer que plusieurs personnes ont pris pour
» d'anciens Teutons ou pour des Goths les Juifs
» qui sont répandus tout le long de la mer Noire.
» Les Goths, avec lesquels Busbeck nous dit qu'il
» a parlé allemand à Constantinople, n'étoient
» que des Juifs vagabonds, polonais ou hongrois;
» c'est sur le témoignage de Rubruquis qu'on a
» placé les *Castella Judæorum*, et non pas *Go-*
» *thorum*, comme Forster l'a dit quelque part,
» qu'on trouve sur plusieurs cartes anciennes. Ce
» n'est pas à l'habillement qu'il est facile de re-
» connoître un juif dans le Levant : un certain sa-
» lut hébraïque le découvre plus tôt; ses cheveux
» ne tardent pas non plus à le déceler aux yeux de
» celui qui se connoît à ce signe caractéristique.
» Pallas, dans sa description de la Crimée, donne
» sûrement quelques particularités sur ces Juifs
» qu'on a pris pour des Goths ». J'ai vainement cherché dans la relation de Pallas; je n'y ai rien trouvé qui ait rapport à ce sujet.

On peut voir dans la description du Caucase par Reinegg (1) la réponse à cette question :
« Peut-il exister encore dans la Crimée et sur les
» bords de la mer Noire des restes des anciens
» Goths, dont le langage est compris par ceux qui
» parlent allemand ? » L'éditeur assure que la

(1) En allemand, *in*-8°, 1797, *t. II*, *p.* 165.

réponse affirmative est de Reinegg ; cela ne me paroît pas vraisemblable, parce qu'il ne m'est pas possible de lui supposer une connoissance de l'arabe aussi profonde que celle qui est employée dans cet ouvrage à soutenir une assertion destituée de fondement.

Barbaro fait mention d'un petit endroit alors détruit, situé sur les bords du Ledil, et qui s'appeloit *Citracan* avant d'être saccagé par Tamerlan ; c'étoit un lieu célèbre, parce que les épices et les soieries qui alloient en Syrie, passoient par Citracan et Tana ; de là on les transportoit à Venise sur six ou sept grandes galères (*galea*). Les Vénitiens étoient, à cette époque, le seul peuple européen qui fît le commerce en Syrie ; on peut, à ce sujet, consulter Sprengel (1).

Notre auteur donne beaucoup de détails sur le grand fleuve Ledil qui étoit extrêmement poissonneux, et sur la ville de Mosco (Moscow), résidence de Jean, duc de Russie ; elle avoit un château situé sur une éminence et entièrement entouré d'une forêt. Tout le pays étoit très-fertile. Au marché, on ne pesoit pas la viande ; mais chaque morceau se vendoit suivant l'estimation qu'on en faisoit à la vue.

En hiver, lorsque les animaux tués et dépouil-

(1) Histoire des principales découvertes géographiques, etc., deuxième édition. — Hall, 1792, *in-8°*, *p.* 260 (en allemand).

lés étoient bien gelés, on les plaçoit debout sur leurs jambes, et en cet état on les vendoit; ensuite, pour en couper les morceaux, il falloit les faire dégeler.

On préparoit dans ce pays une espèce de vin avec du miel, et de la bière avec du millet. On ajoutoit à l'une et à l'autre de ces liqueurs des fleurs de houblon qui leur donnoient une odeur très-forte, et une qualité enivrante (1).

Barbaro finit par raconter très-succinctement son voyage à travers la Pologne et l'Allemagne, jusqu'à Francfort-sur-l'Oder; il fait mention sur cette route des villes de Trocki (Trozk, près Wilna), Varsonich (peut-être Varsovie), et de beaucoup d'autres noms qu'il n'est pas possible de déterminer. A la fin, il est question de *Zorzania*, près la Mingrelie. Le traducteur latin a écrit ce mot *Georgiana*, et Forster *Dschiorschiania*. Ce pays, dit notre italien, est habité par des hommes grands et bien faits, mais très-dépravés (2).

(1) « Nell' uno et l'altro de iquali, mettono fiori di breycandoli, i quali danno un stuffo che stornisco, et imbriaca come il vino ». Trad. lat. « Flores brucandolos injiciunt, qui fetorem posteà ejusmodi emittunt, qui cerebrum obturbat, et instar vini inebriat ». — Forster traduit; ils mêlent avec chacune, des fleurs de houblon dont l'odeur fait éternuer, et qui enivrent comme du vin.

(2) Ces particularités prouvent qu'il est question de la

Je passe à la seconde partie de cette relation, qui contient le voyage en Perse.

Vers le milieu du 15ᵉ siècle, l'ambition démesurée, la puissance énorme, et l'humeur cruelle de Mahomet II, ayant inspiré à tous ses voisins la crainte d'être saccagés et subjugués, quelques-uns cherchèrent à réunir leurs forces pour résister à l'orage qui les menaçoit; mais ce fut trop tard, car Constantinople et l'Empire d'Orient avaient succombé en 1453.

Les causes qui, en tout temps, rendent faciles les entreprises d'un conquérant, contribuèrent aussi à faciliter les invasions des Turcs. Aux puissances les plus éloignées, le danger ne paroissoit pas assez près pour qu'elles s'en crussent menacées; d'ailleurs, elles voyoient avec quelque plaisir les Etats qui en étoient les plus voisins, consumer leurs forces; et, soit malveillance, défiance, avarice ou crainte, elles ne leur faisoient que de vaines promesses, ne leur donnoient aucun secours réel, et même cherchoient à leur nuire. C'est ainsi que se conduisirent l'empereur d'Allemagne, les

Géorgie. M. Beckmann ne le dit pas sans doute, parce qu'il a supposé que tous ses lecteurs le devineroient sans peine.

M. Reuilly, dans son voyage en Crimée (Paris, 1806, *in*-8°, *p.* 44), a fait mention des lacs salés et de plusieurs autres objets dont parle Barbaro plus haut. Les détails qu'il donne sont très-curieux. (*Note du Traducteur*).

rois de Hongrie, de Pologne et de Naples, le pape, et quelques autres.

A cette époque, Ussum-Cassan, prince puissant et belliqueux, régnoit en Perse. Il envoya un ambassadeur à Venise pour y demander de la poudre, des canons et des artilleurs, afin de repousser l'ennemi commun.

Les Turcs avoient appris des Chrétiens à se servir habilement de ces armes. Les Perses commencèrent plus tard à prendre les mêmes leçons.

Les Vénitiens, qui voyoient le dévastateur s'approcher chaque jour davantage, résolurent d'envoyer en Perse les artilleurs et les munitions de guerre qu'on leur demandoit, et de dépêcher en même temps, vers Ussum-Cassan, un homme de tête qui pût l'aider de ses avis et le faire agir d'une manière conforme aux intérêts des deux puissances.

Barbaro fut choisi pour cette mission. Il connoissoit la langue et la façon de penser des Persans, étoit exercé dans les négociations, et, en qualité de patricien, possédoit la confiance de la république (1).

Il se mit en route en 1473 (2) avec l'envoyé

(1) Calimachus, p. 409. — La Bret, histoire universelle, *t. XXXXVI*, p. 184. — Delacroix, histoire de l'Empire Ottoman. Francfort et Leipsick, 1769, *in*-8°, *t. I*, p. 248 (en allemand).

(2) Vossius de historicis Latinis, p. 604. — Baumgarten

persan qui retournoit dans son pays. Les vaisseaux portoient des artilleurs, de la poudre, des canons, des munitions de guerre, qui joignirent l'armée persane. Barbaro débarqua à Curcho, et de là se rendit par terre en Perse, par une route que bien peu de personnes ont suivie (1).

Sur une des portes de Curcho, il vit des inscriptions qu'il jugea être en arménien, mais que

dans la préface du *t. III* de l'histoire universelle, p. 15, et quelques autres auteurs, disent que ce fut en 1471 que Barbaro partit pour la Perse; mais cette assertion est inexacte, elle a été occasionnée par les premiers mots de la relation : « cum circa annum 1471, respublica bel- » lum gereret cum Turcis, legati munus mihi mandatum » est »; mais comme Contareni fut envoyé vers Ussum-Cassan aussitôt après le départ de Barbaro, et comme il est bien certain qu'il ne quitta Venise qu'à la fin de novembre 1473, je pense que Barbaro n'étoit parti que dans le courant de cette même année. C'est aussi celle que le Bret et la Croix indiquent; d'ailleurs cette opinion est confirmée par ce que dit Barbaro à la fin de sa relation.

(1) Les cartes qui m'ont été le plus utiles dans mes recherches, sont celles de la Turquie d'Europe, de l'Asie-Mineure, etc., par Mannert, 1804. — Turcia asiatica des héritiers Hoffmann, 1771. — La Perse, par Reichard. Weymar, 1804. — Suivant la première carte, Curcho est situé dans la province d'Itschil, et suivant la seconde dans la Caramanie. Jadis cette ville étoit en Cilicie, elle est au nord de l'île de Chypre, à peu près par les 36° 30′ de lat. bor. et 51° 45′ à l'ouest de l'île de Fer.

ne purent lire les Arméniens de sa suite. Devant la Porte orientale, il trouva un arc en marbre, et des colonnes en débris.

Il arriva à Seleuca (Seleucie), dix milles plus loin. Dans les environs, il observa un amphithéâtre qu'il compare à celui de Vérone. La contrée voisine appartenoit alors à l'Arménie, qui, de ce côté, étoit bornée par le Taurus.

Il continua sa route le long de la côte, jusqu'à Tarsus, ville située sur une colline et munie d'un château. Ensuite il alla à Adena, grande ville, à Orfa et à Merdin. Cette dernière est sur une montagne élevée ; on y fabrique beaucoup de tissus de soie et de coton. La marge porte l'observation « qu'Ayton (Haython) a appelé ce lieu » *Meredin.* »

Dans les environs de la ville la plus proche, appelée *Assiancheph*, ou *Assanchiph*, notre voyageur vit une quantité innombrable de cavernes creusées dans le roc, qui servoient de demeure aux habitans du pays. Après cela, il passa le Tigre sur un beau pont.

Il fait ensuite mention de Sairt, grande ville, puis de deux rivières considérables, le Bethelis ou Bithilis, et l'Issan. La première est, je suppose, la rivière de Bidlis, ainsi appelée du bourg ou château de même nom, qu'elle arrose (1). Les environs sont très-bien cultivés, et

(1) Voyage en Turquie et en Perse, par Otter.—Paris, 1720, t. I, p. 124.— Busching, t. XI, p. 186 (en allemand),

on y élève beaucoup de bétail. Les chèvres y sont tenues avec la propreté la plus minutieuse; tous les ans on les tond, et avec leurs poils on fait des camelots (1).

Dans une partie de la chaîne du Taurus, vivent les Curdes (2) (Curdi, Cordi), qui parlent une langue particulière; ces féroces voleurs se tiennent en embuscade dans leurs châteaux, pour surprendre les voyageurs. Le 4 avril 1474, ils attaquèrent Barbaro; quelques personnes de sa suite perdirent la vie, et lui-même fut blessé.

L'on passa ensuite par Vastan, ville entièrement ruinée, contenant environ 300 feux (3), ensuite par Choi, ruinée aussi. Elle renfermoit 400 feux (4). Ses habitans s'adonnoient au commerce et à l'agriculture; puis on alla à Tauris, autrefois Ecbatane. Barbaro y rencontra Ussum-Cassan, qu'il nomme *Assembie*, et qui le reçut avec beaucoup d'affabilité.

(1) P. 101. « Hanno oltra di questo capra in copia, le quali » pelano ognianno, et di quella la fanno ciambellotti; le » qualli essi governano et tengono lavate et nette. »

(2) Busching, t. XI, p. 186 (en allemand).

(3) Dans Ramusio, on lit à la marge : « c'est Vastan » qui a donné son nom au fameux lac salé. Jadis il s'ap- » peloit *lacus morcianus*. Il en sortoit une rivière, nommée » *Mardus*, qui se jetoit dans la mer Caspienne ». Sur nos cartes, ce lieu est désigné par le nom de *Vastan* ou *Vosta*.

(4) Busching, t. XI, p. 193. — Sprengel, p. 366.

Il décrit la demeure du roi, les fêtes, les combats d'animaux, les voyages qu'il fit avec la cour, le grand trésor impérial, et principalement les quatre grandes pierres précieuses.

Un ambassadeur de l'Inde apporta, entre autres présens, plusieurs animaux rares, et des vases de porcelaine (1). C'est la première fois que ce nom se trouve mentionné. Des relations plus anciennes parlent à la vérité de la porcelaine, mais sous un autre nom.

Je ne suivrai pas Barbaro dans toutes ses courses en Perse. Je ne parlerai que des lieux fréquentés par les voyageurs modernes, et des particularités qui pourront offrir quelque intérêt. La ville de Sultania, qui, autrefois, avoit fait un commerce immense, étoit entièrement déchue de son ancienne splendeur, ayant été saccagée quatre ans auparavant par un nommé Giausa; elle n'avoit plus de murailles, et le château menaçoit ruine. On y voyoit cependant encore une mosquée, dont les portes étoient d'un travail exquis, et enrichies

(1) P. 102. « B. Catini et piadene di porcellana ». — J'avoue que je ne comprends pas le troisième mot. Est-ce un diminutif de piatto, assiete, piattello? (trad. lat. pocula porcellana dicta.) Sprengel a cité ce passage assez remarquable, mais il n'a pas rendu le mot *piadene* (*).

(*) On sait que, dans le dialecte vénitien, le *t* se change souvent en *d*. (*N. d. Trad.*)

d'or et d'argent (1). Le nombre de ses habitans alloit au-delà de 10,000.

Culperchean, ville de 600 feux, qui présentoit des ruines de monumens magnifiques. Saphon, ville grande et peuplée (2). Cussan, où l'on fabriquoit beaucoup d'étoffes de soie et de coton. Como (peut-être Komm), lieu mal bâti; on s'y adonnoit avec succès à la culture des jardins. On y voyoit des melons qui pesoient 30 livres; ils étoient verts au-dehors, blancs en-dedans, et d'un goût très-sucré (3).

Jex ou Jesdi (4), ville commerçante et riche, envoyoit ses soieries en Russie. Elle recevoit une grande quantité de marchandises de Catajo, c'est-à-dire de la Chine (5).

Siras ou Schiras, ville très-riche, par où passoient la plupart des marchandises de la Perse. On y faisoit un grand commerce de rhubarbe et de pierres précieuses; le nombre de ses habitans montoit à plus de 200,000.

Samarcant, ville grande et riche. Les marchandises de Cini, de Macini et de Catajo, pas-

(1) Otter appelle la capitale de l'Yrac, *Suitania*. D'après les cartes, elle est à l'ouest de la mer Caspienne.

(2) Otter écrit *Sewe*; Dapper, *Saba*. Sur les cartes, on lit *Sawa* (trad. lat. *Spahan*).

(3) « Meloni, tal uno dei quali pesa libra trenta. »

(4) Sur les cartes, *Yesd*, *Yesd*, *Yezde*.

(5) Sprengel, p. 366.

soient par là. Ces noms paroissent désigner des provinces de la Chine (1).

A cette occasion, Barbaro rapporte plusieurs particularités fort intéressantes sur la Chine. Il les tenoit d'un tartare qui avoit été envoyé en ambassade dans ce pays. Il dit, d'une manière bien positive, que c'est là qu'on fait les vases de porcelaine (2).

Ce qu'il y a surtout de fort curieux, c'est ce qu'il nous apprend sur le papier-monnaie alors en usage àla Chine. Marc Paul en avoit parlé dès l'an 1290. Haithon en avoit fait mention à peu près dans le même temps; Abulfarag en 1293, et d'autres à diverses époques (3). Je vais donner le passage entier de Barbaro.

» Pour le détail, on se sert en cette contrée » (au Cattay), d'une monnaie de papier. On la » change chaque année contre une autre nouvel- » lement imprimée. Au commencement de l'an- » née on porte la vieille au trésor où l'on reçoit » en échange une somme pareille de monnaie

(1) Sprengel, p. 371.

(2) « La loro regione è quella donne si fanno i catini et le piadene di porcellana », p. 106. D.

(3) Ceux qui voudront de plus amples détails sur cet objet les trouveront dans les Loisirs Historiques et Critiques de Schloezer (Goettingen. 1797, in-8°, p. 159, en allemand). Cet auteur a cité et expliqué tous les témoignages relatifs au papier-monnaie.

» neuve et belle, en payant cependant deux » pour cent, en bonne monnaie d'argent, et on » jette au feu l'ancienne monnaie de papier (1). »

Près de Celminar, il trouva encore quarante colonnes debout. Il remarque que ce nom persan veut dire *quarante colonnes*. Le peuple croyoit que c'étoient les ruines d'un temple bâti par Salomon. On sait que ce sont les restes de la fameuse Persepolis, et que cet endroit s'appelle ordinairement *Tchilminar*.

Il fait mention d'un lieu situé sur la mer Caspienne, et nommé *Strava*, d'où venoit la soie, qui portoit alors dans le commerce le nom de *Straveine* (2). Cette ville n'existe plus (3).

Baxu, qu'il appelle *Bacha* (4), est célèbre par

(1) « A minuto in quel luogo si spende moneta di carta » la quale ogn' anno si muta con nuova stampa, et la moneta » vecchia in capo dell' anno si porta alla Zeccha done gli è » data al tratanta di et bella, pagando tutta via duo per cento » di moneta d'argento buona; et la moneta vecchia si gitta » in fuoco », p. 107. A.

(2) Dans le volume de la collection des Elzevirs, intitulé, *Persia*, le traducteur a rendu *seta*, soie, par *secta*. Voici le passage : *A Strava secta Stravainorum nomen accepit*. « C'est de Strava que la secte des Stravaniens » a pris son nom ! ! ! »

(3) Je crois que cette ville est le moderne *Astrabad*, et par conséquent qu'elle existe encore. (*N. d. R.*)

(4) Cet endroit fournit une nouvelle preuve du peu de confiance qu'on doit avoir dans la traduction latine. Bar-

une montagne voisine d'où découle une huile noire et d'une odeur très-forte, qu'on brûle dans les lampes. On en frotte les chameaux une fois par an, afin de les préserver de la gale. Il n'a pas fait mention de la naphte qui est d'une qualité moins grossière.

Il avoit séjourné cinq ans en Perse, lorsque Ussum-Cassan mourut en 1478, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Plusieurs assassinats successifs ayant totalement changé la face du gouvernement, il quitta la Perse et retourna la même année dans sa ville natale. Il prit son chemin par Alep et Barut, où il s'embarqua pour l'île de Candie; puis il alla en Chypre, d'où il passa à Venise.

Je dois faire observer que, dans tout le cours de sa narration, Barbaro ne parle pas une seule fois de ses négociations avec Ussum-Cassan, ni de la guerre que ce prince soutint contre les Turcs.

baro s'exprime ainsi, page 109 : « S'ulmarç da questa parte » è un'altra citta nominata Bacha, dalla quale è detto il mare » di Bacha ». Trad. lat., p. 477. « *Alia quædam civitas est* » *quæ* Caspia *appellatur, à quâ* Caspium primum *nominari* » *mare cœpit* ». On sait que la mer Caspienne porte différens noms, tirés de ceux des villes situées sur ses rives (Busching, I, p. 102); comme elle a eu celui de *Baku*, de la ville qui s'appelle ainsi, elle doit aussi, aura dit Geuder, avoir reçu celui de *mer Caspienne*, d'une ville dite *Caspia*, dont Barbaro n'a pas parlé. Il ignoroit que ce nom venoit des Caspii, peuple qui a jadis habité les bords de cette mer.

Je finirai par deux remarques : la première, c'est qu'à la suite des deux Voyages traduits par Geuder, on trouve un ouvrage aujourd'hui assez peu connu et intitulé, *Georgii Hornii Ulyssea, sive studiosus peregrinans, omnia lustrans littora*. L'édition que j'ai devant moi est celle de Francfort et Leipzig, 1671, *in*-12. On trouve dans la Bibliothèque géographique de Hager, *tom.* 1, *pag.* 704, des détails sur d'autres éditions de ce livre et sur son auteur. Ni Fabricius, ni Stuck n'ont parlé de cette édition de la traduction de Geuder.

La seconde remarque que j'ai à faire, c'est que, dans le volume de la collection dite *des Républiques des Elzevirs*, qui porte pour titre, *Persia, seu Regni Persici Status*, *ed. secunda*, *Lugd.-Bat.*, 1647, *in*-24., on trouve un extrait de ce Voyage fait à la vérité d'après le texte, mais qui cependant n'est pas exempt de fautes.

Quant à Geuder, je me crois obligé de rappeler encore une fois qu'on doit se mettre en garde contre sa traduction : celle du Voyage de Perse est faite avec encore plus de négligence que celle du Voyage de Tana ; l'on y rencontre un plus grand nombre d'omissions et de noms altérés.

Il n'est guère probable que personne ait l'idée de donner une nouvelle édition du texte original de ce Voyage ; mais il seroit à souhaiter qu'on

en donnât une bonne traduction d'après l'italien; celui qui l'entreprendroit, conserveroit avec soin les noms des pays, des lieux, des rivières et des personnes, tels qu'ils sont écrits; il ne seroit peut-être pas inutile d'y joindre l'orthographe de ces noms, suivie par le traducteur latin, et les noms qu'il a intercalés. Ils ne fourniroient pas toujours des explications; mais la plupart des auteurs ayant consulté la traduction latine plutôt que l'original, les noms donnés par Geuder sont devenus plus usités.

Il seroit encore à souhaiter que, dans les passages obscurs et difficiles, le traducteur ajoutât les propres expressions de l'original. S'il vouloit y joindre des explications, des corrections, des conjectures, il faudroit qu'il les plaçât dans les notes, et non dans le texte, comme a fait Forster.

Ramusio a publié à la suite du Voyage de Barbaro (1) la lettre que j'ai citée au commencement de cet article, et que Geuder n'a pas donnée. Barbaro y parle de la plante appelée *baltracan* par les Tartares. Elle forme leur principal aliment, surtout pendant les voyages, et croît naturellement dans tous les déserts. Il paroît que l'on en mange les tiges et les racines, et que l'on fait usage de la décoction des feuilles, lorsqu'elle est refroidie, comme d'une boisson rafraîchissante et agréable au goût.

(1) Page 112.

Les feuilles ressemblent à celles de la bette-rave; et les graines, dont l'odeur rappelle celle de l'orange, aux graines du fenouil. Barbaro trouva aussi cette plante à Croia en Albanie : il n'étoit pas botaniste, et par conséquent il n'a pu la décrire convenablement ; mais l'on ne peut s'empêcher d'admirer le zèle des botanistes du seizième siècle qui cherchoient partout des noms de plantes pour les insérer dans leurs ouvrages.

C'est ainsi que, dans le *Pinax de Bauhin*, p. 157, on trouve le nom du *baltracan Barbari*, comme celui d'une espèce de *panax*. On peut lire dans l'histoire des plantes par le même (1) quel a été le résultat des recherches de Clusius à ce sujet. Cependant tout cela ne suffit pas pour déterminer cette plante remarquable. Pallas nous apprend, dans son Voyage dans les parties méridionales de la Russie (2), que le *baltracan* des Tartares est une espèce d'*heracleum*.

§. II. *Il Viaggio del Magnifico M. Ambrosio Contarini, Ambasciadore della Illustrissima Signoria di Venetia al gran Signore Ussum-Cassan, Re di Persia, nell' anno* 1473.

La république de Venise avoit, comme nous l'avons vu dans l'article précédent, envoyé en

(1) Lib. XXVII, ch. 67, t. III.

(2) T. II, p. 458.

1473 Josaphat Barbaro au roi de Perse avec des munitions de guerre, afin de l'affermir dans ses projets contre Mahomet II, dont la puissance devenoit effrayante. Pour atteindre plus sûrement son but, elle résolut, la même année, de faire partir un second ambassadeur par une autre route.

On choisit, pour remplir ce poste, *Ambroise Contareni* ou *Contarini.* Sa famille, une des principales de Venise, avoit fourni sept ou huit doges et plusieurs personnages revêtus des dignités civiles et ecclésiastiques les plus éminentes.

Contarini partit le 23 avril 1473 avec une suite considérable, et, après avoir traversé l'Allemagne, la Pologne et la Crimée, arriva à Ispahan, où le monarque persan résidoit alors. Il étoit de retour dans sa patrie le 10 avril 1477. Il a écrit sa relation en italien. Vossius a donc eu tort de le compter parmi les historiens latins.

La première édition de son Voyage est celle imprimée à Venise en 1487, *in-folio*, par *Annibale Fosco Parmigiano* (1). Il fut ensuite publié dans les mêmes recueils que celui de Barbaro (2), et traduit de même en latin par Geuder avec autant de négligence. Il s'en trouve un extrait

(1) Letteratura Veneziana, t. I, p. 402, n° 250.

(2) *Voyez* ci-dessus, p. 21 et suiv.

dans le volume de la collection des Elzevirs; dont j'ai parlé dans l'article précédent.

Il en existe une traduction française dans l'édition du Recueil des Voyages faits en Tartarie et en Perse, par Pierre Bergeron, publiée en 1724; mais elle manque dans la première édition de ce recueil, imprimée en 1624.

La relation de Contarini n'est pas à beaucoup près aussi intéressante que celle de Barbaro. Ce n'est qu'un maigre journal de route, où il raconte les événemens qui lui sont arrivés.

Lors de son voyage pour aller en Perse, il fut obligé de faire une grande diligence. En Asie, les troubles causés par la guerre le forcèrent à se tenir partout si secrètement, qu'il ne put ni prendre des informations ni faire des remarques.

Ce qu'il rapporte de la Perse, est peu de chose et ne présente pas grand intérêt. En revenant, il fut malade, manqua d'argent, et eut beaucoup à souffrir de l'avidité des peuples non civilisés : c'est à peu près tout ce qu'il nous en dit. Aussi a-t-on lieu d'être surpris que Bergeron, ou l'éditeur de son recueil, n'y ait pas préférablement donné place à la relation de Barbaro. Cela vient-il de ce que la traduction de celle-ci présentoit plus de difficultés?

Quelques personnes ont prétendu que Contarini rectifioit plusieurs détails donnés par Bar-

baro ; cela peut fort bien être ; mais j'avoue que je n'en ai pas trouvé un seul exemple.

Il est tout aussi hasardeux de déterminer avec exactitude les noms actuels de tous les endroits dont il parle ; d'ailleurs ce qu'il en dit est si peu important, que ce seroit une peine perdue de faire la moindre recherche pour les découvrir. Les deux traducteurs ont, de leur côté, plus augmenté qu'aplani les difficultés, ce qui est d'autant moins pardonnable à Bergeron, qu'il avoit annoncé le dessein de rendre plus facile la lecture des Voyages du quatorzième siècle. Ne devoit-il pas alors venir au secours de ses lecteurs, et les aider à deviner les endroits dont Contarini donne les noms ? L'ouvrage présentant peu de chose à extraire, je serai très-succinct dans son analyse.

Contarini passa par Augsbourg et Francfort sur l'Oder pour gagner la Pologne. Le soin qu'il mit dans toute l'Allemagne à chercher des guides et des gens pour l'accompagner, apprend combien, au quinzième siècle, un voyageur éprouvoit de difficultés dans cette partie de l'Europe. Cependant l'ambassadeur vénitien vante la beauté des villes d'Allemagne et leur bonne police ; il fait de la Pologne un tableau tout contraire.

Il trouva à *Lancysia* Casimir, roi de Pologne, près de qui il avoit une mission à remplir.

Il ne nous entretient pas beaucoup des lieux

qu'il rencontra ensuite jusqu'à Theodosia ou Caffa. Là, il s'embarqua sur la mer Noire pour aller à *Fazzo* ( Faso ). Cette ville, située en Mingrelie, appartenoit à un seigneur nommé *Bendian*, dont tout le territoire n'avoit que trois journées de route de longueur, ne produisoit qu'un peu de cire et de chanvre, et étoit couvert d'arbres que Contarini auroit pris pour des buis s'ils eussent été moins élevés.

On sait maintenant que, dans ces régions, de même que dans le Caucase et en Perse, le buis devient un grand arbre, et qu'on fait avec son bois un commerce considérable sur la mer Noire. C'est ce que nous apprennent Pallas dans sa *Flora Rossica*, et Peyssonel dans son *Traité du commerce de la mer Noire*. Les Abases, peuple qui habite entre la Circassie et la Georgie, échangent contre du sel une grande quantité de ce bois.

A Scander et à Cotatis, ville dépendante du sultan d'Ymirette, il fut traité très-malhonnêtement par le petit prince, nommé *Pangrati*. Le 3 août 1474, il arriva à Tauris où il trouva Ussum-Cassan en guerre avec son fils. Il eut le plaisir de rencontrer dans cet endroit Barbaro qui le conduisit au roi. Ce monarque lui parut âgé de soixante-dix ans; il étoit maigre et de grande taille, et avoit les manières agréables. Ses mains étoient sans cesse tremblantes.

A cette même époque, un moine, appelé *Louis de Boulogne*, qui se qualifioit de patriarche d'Antioche, vint comme ambassadeur du duc de Bourgogne ; sans doute Philippe-le-Bon, prince très-puissant en Europe, mais entièrement inconnu à Ussum-Cassan qui demanda à Barbaro quel étoit ce duc ?—Louis fit, au nom de son souverain, des propositions importantes au roi de Perse ; mais il fut bientôt congédié avec la réponse que ce monarque alloit d'abord déclarer la guerre aux Turcs.

Le 2 juin 1475, Contarini, qui avoit suivi le roi dans plusieurs voyages, en reçut l'ordre de retourner dans sa patrie, et de déclarer à son maître et à toute la chrétienté, que le roi de Perse ne tarderoit pas à attaquer les Turcs. Barbaro devoit rester à la cour au lieu de Contarini; celui-ci entendit cet ordre à regret, mais fut obligé de s'y conformer.

Il retourna par la Georgie et la Mingrelie à Fazzo, où il apprit avec effroi que Caffa venoit d'être pris par les Turcs; ce contre-temps le força à revenir sur ses pas et à aller à Schamachié et à Derbent où il passa l'hiver. En avril, contraint par la nécessité et les désagrémens, il s'embarqua sur la mer Caspienne; il aborda à Astracan, où il fut traité hostilement par les Tartares. Après avoir plusieurs fois couru danger de la vie, il fut secouru par Mario-Rosso qui revenoit aussi de

Perse où il avoit été en qualité d'ambassadeur de Russie, et qui lui prêta de l'argent; il passa par Resan, et entra à Moscou le 26 septembre 1476.

Il y fut très-bien accueilli par le Souverain qui lui fit des avances pécuniaires; il avoit renvoyé sa suite à Venise, afin d'y chercher des fonds pour payer ses dettes et continuer son voyage.

Après avoir reçu des dons considérables, il quitta Moscow le 21 janvier 1477, passa par Trochi, où le roi de Pologne lui fit pour la seconde fois une invitation très-gracieuse et des présens; puis il traversa Varsovie, Francfort sur l'Oder et l'Allemagne, et revint à Venise.

---

A la suite des deux articles qui précèdent, M. Beckmann en a inséré un autre sur le recueil de Voyages en Tartarie, par Pierre Bergeron, et dont il existe trois éditions, savoir :

Relation des Voyages en Tartarie, etc.; par Pierre Bergeron. — Paris. Michel Soly, 1634, *in*-8°.

Recueil de divers Voyages curieux faits en Tartarie, en Perse, et ailleurs. — Leyde. Pierre Vander Aa, 1729, 2 vol., in-4°.

Voyages faits principalement en Asie dans les XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles; par Benjamin de Tudèle, etc., par Pierre Bergeron. — La Haye. Jean Neaulme, 1735, 2 vol. *in*-4°.

La dernière n'est, comme le remarque M. Beckmann, que la précédente avec un titre nouveau que fit imprimer le libraire Neaulme, qui, après la mort de Vander Aa, acheta cet ouvrage de ses héritiers; circonstance dont la préface fait mention.

M. Beckmann s'est contenté de présenter quelques observations générales sur les recueils de Voyages « qui, dit-il,
» sont bons à connoître, parce que la plupart des éditions
» des anciens Voyages sont rares, et qu'on a la facilité de
» trouver dans ces collections ceux dont on a besoin. Il est
» donc à propos d'en faire mention dans l'Histoire Lit-
» téraire des Voyages. Mais, ajoute-t-il, je ne m'étendrai
» pas souvent sur ce sujet. Chaque Voyage me fournit un
» article séparé où je traite de son contenu et de son mé-
» rite, de ses éditions et traductions, et d'autres particula-
» rités littéraires, et où j'entremêle différens extraits et des
» remarques pour en rendre la lecture plus agréable. Lors
» donc que je m'occupe des recueils, il ne me reste qu'à
» donner une nomenclature des Voyages qu'ils contiennent.
» Les recueils les plus utiles seroient ceux où l'on réim-
» primeroit chaque Voyage original, revu avec une grande
» exactitude, dirigé par une saine critique, et auquel on
» ajouteroit l'éclaircissement des passages obscurs. Mais de
» pareils ouvrages trouveroient-ils assez d'acheteurs pour
» que l'éditeur pût retirer ses frais ? »

M. Beckmann parle ensuite des traductions, et dit, avec raison, qu'on devroit les faire de manière à ce qu'elles fussent aussi utiles aux savans qu'à ceux qui lisent pour passer le temps, et non pour s'instruire. Puis il fait des réflexions sur les traducteurs qui souvent laissent de côté ce qui leur paroît inutile, ce qu'ils ne comprennent pas, ou ce qu'ils n'ont pas envie de traduire. Il invite à ne pas changer légèrement les noms propres en général, et plutôt à les donner tels qu'ils se trouvent dans l'original, et à proposer des corrections dans des notes, lorsqu'ils sont évidemment fautifs et inintelligibles. Il convient qu'au lieu de *Leghorn*, il faut écrire Livourne, et qu'il ne faut pas suivre l'exemple des traducteurs qui, par ignorance, con-

servent à cette ville le nom que les Anglais lui donnent, et rendent le mot *pine-apple* par *pomme de pin*, au lieu d'*ananas*. Il voudroit qu'on eût le plus grand respect pour l'écrit original, qu'on n'en retranchât pas une ligne, pas une syllabe, et qu'on ne s'écartât, sous aucun prétexte, de l'ordre qui y est observé. Enfin il termine son article par une sortie contre les traducteurs français « qui, dit-il, » sont, de tous les traducteurs, ceux qui maltraitent le » plus les écrits des étrangers. »

Au risque de recevoir une application personnelle de ce compliment, mérité par quelques-uns de nos compatriotes, nous dirons à M. Beckmann que nous ne pouvons partager son avis sur le respect inviolable dû par un traducteur à son original. Si tous les voyageurs avoient donné des relations comme celles de Chardin, Tournefort, Pococke, Bruce, Volney, Thunberg, Liancourt, Humboldt, et quelques autres en petit nombre, ce seroit une faute impardonnable d'en retrancher un mot. *Dans* ces ouvrages et dans la plupart des Voyages par mer, *tout* est précieux, parce que tout est utile, même ce qui peut paroître minutieux à certains lecteurs. Mais lorsqu'un voyageur nous entretient longuement de ses querelles avec des muletiers et des aubergistes; lorsqu'il tombe en extase devant le soleil levant, et qu'il nous fait une description emphatique de cette belle scène de la nature; lorsque la fraîcheur de la matinée, les concerts enchanteurs des oiseaux, le murmure des eaux, la verdure des bosquets, tiennent plus de place que l'observation des monumens et des mœurs; lorsqu'il nous raconte ses aventures sentimentales et galantes, et qu'il nous parle de ses affections, de ses souvenirs, des plaisirs et des tourmens de son imagination; lorsqu'il nous donne le menu de ses repas, et le narré fidèle des belles phrases qu'on lui a adressées; lorsqu'il se

perd dans des descriptions qui ne finissent pas, ou qu'il répète ce que d'autres ont cent fois dit; lorsqu'enfin il se permet des invectives grossières contre des nations ou des individus, il est du devoir d'un traducteur d'épargner à ceux qui le liront l'ennui et le dégoût que lui a causés la déplorable fécondité de son original.

J. B. B. E.

# LETTRE SUR L'ÉCOSSE,

## PAR UN VOYAGEUR LIVONIEN;

*Adressée à M. Kotzebue; traduite par M. Depping.*

---

Tout homme qui a de la patience, de la santé et de l'argent, peut faire des voyages; mais, pour les décrire, il faut encore un talent et un goût particuliers. Je vois tant de choses nouvelles et intéressantes pour moi, que je ne m'inquiète pas si elles le seront aussi pour d'autres; je devrois pourtant le faire, si je voulois donner une relation exacte de mes voyages; je ne jouirois point si, à chaque objet qui me frappe, il falloit réfléchir sur la manière la plus convenable de le présenter aux lecteurs. C'est pourquoi je renonce à la célébrité d'un auteur de Voyages; et, au lieu de me mettre au rang de ceux qui aiment à dire au public qu'ils ont joui, je me mêle dans la foule de ceux qui se contentent des jouissances même. Ce n'est donc uniquement que par déférence pour votre demande, que je vous envoie pour la première et dernière fois une liasse de notes et d'observations, telles qu'elles se trouvent dans mon

porte-feuille écrites pêle-mêle sur des feuilles volantes. Tant pis pour vous si vous les rendez publiques ; ce sera votre affaire.

De même que la richesse des Lapons consiste en rennes, celle des habitans des environs de Lincoln consiste en *oies*. J'en ai bien vu une grande quantité dans la Poméranie, mais ce n'est rien en comparaison des légions de ces animaux que l'on voit aux environs de Lincoln ; il est vrai qu'on a pour eux des soins vraiment paternels. Pendant le temps que les oies couvent, chaque habitant leur cède sa propre demeure. Dans chaque chambre, vous voyez l'un sur l'autre attachés aux murs trois rangs de nids faits en osier. Assises dans ces nids, les oies s'y entretiennent familièrement dans leur langage aimable. Un gardien, ou *gozzard*, chargé de leur surveillance, les conduit à l'abreuvoir deux fois par jour avec la plus grande douceur ; après quoi il les ramène, et d'une main officieuse il aide à remonter celles qui habitent les nids supérieurs. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que ce bon *gozzard* connoît cette espèce de bibliothèque vivante, mieux qu'un savant ne connoît la sienne ; car jamais il ne placera un de ses élèves dans le nid d'un autre. Quant à l'odeur, je puis me dispenser de vous dire que les petites maîtresses ne s'en accommoderoient guère.

A quelques milles de Belford sur la mer, est un château remarquable par son antiquité et par l'usage respectable auquel il est maintenant employé. Il porte le nom de *Bamborough*, et l'on dit qu'il fut bâti par le premier roi des Northumbriens, il y a plus de 1200 ans. Le rocher sur lequel il se trouve est si escarpé, qu'on ne peut y monter que d'un seul côté, où l'on a pratiqué des degrés. Parvenu à la sommité, on y aperçoit plusieurs ruines éparses, couvertes de sable; on y trouve encore les restes d'une grande salle, dans laquelle un endroit est tout noirci par le feu perpétuel que l'hospitalité paroît y avoir entretenu. Au-dessus de chaque croisée est un tuyau qui, probablement, a servi de cheminée. La fumée paroît avoir été abondante dans cette salle; mais cet inconvénient étoit peu de chose pour nos ancêtres, qui, malgré cela, avoient les yeux tout aussi bons que nous. C'est ce château, avec le domicile et les biens y appartenans, qu'un évêque de Durham a consacré à subvenir à la détresse de ses frères. L'exécuteur de sa dernière volonté a fait réparer et arranger une grande tour carrée, monument de l'époque des Normands. La partie supérieure est un grenier rempli de grains, que l'on vend à très-bon compte aux indigens dans les temps de cherté. Le second étage contient des chambres munies de trente lits, et destinées à recevoir les malheureux qui

font naufrage sur cette côte. Dans les tempêtes, on envoie des patrouilles le long de la côte jusqu'à une distance de huit milles, pour s'informer des accidens qui peuvent arriver aux vaisseaux en mer; et, pour faire savoir aux habitans de la côte qu'on a besoin de leur secours commun, le généreux évêque a ordonné qu'on tirât un canon placé au haut de la tour, et que, par le nombre plus ou moins considérable des coups, on déterminât les différentes contrées où il y auroit des accidens. C'est ainsi que les habitans de la plage sont informés sur-le-champ de ce qu'ils ont à faire. On cherche en outre à préserver non seulement les hommes, mais encore les vaisseaux; à cet effet, on tient toujours prêt un attirail propre à les préserver du malheur d'échouer. On m'a assuré que des milliers d'infortunés sauvés de ces dangereux parages bénissoient la mémoire du bienfaisant évêque, qui depuis long-temps sommeille dans la tombe; et moi aussi, quoique je n'eussé pas besoin de ses secours, je bénissois sa mémoire et sentois des larmes s'échapper de mes yeux, en jetant du haut des croisées de la salle un regard sur les écueils au bas du rocher où la mer se brisoit en flots d'écume.

Non loin de Berwick, à l'entrée de l'Écosse, un souvenir douloureux détruisit ces douces sensations à l'aspect de la colline de Hatydon, où les

Saxons, marchant au secours de la ville assiégée, furent battus par Édouard III. Le commandant avoit promis de rendre la ville au bout de quinze jours, s'il ne recevoit aucun secours dans cet intervalle, et pour ôtage il remit entre les mains des ennemis son propre fils. Le terme fixé par les conventions s'étant écoulé, le commandant, qui s'appeloit Seton, se refusa à en remplir les conditions, et du haut des murailles il vit, avec l'insensibilité d'un ancien Romain, son fils exécuté par la main du bourreau.

Auprès de Coldingham, il y avoit autrefois un couvent qui s'étoit rendu fameux il y a environ mille ans, par la chasteté exemplaire de ses pieuses habitantes. Ces bonnes religieuses craignant que les Danois ne portassent atteinte à la foi qu'elles avoient promise à leur céleste époux, se coupèrent toutes les lèvres et le nez. Cette action de bravoure coûta cher à ces religieuses, car les féroces vainqueurs ayant mis le feu au couvent, elles devinrent toutes la proie des flammes. Grâce au ciel, leur chaste zèle ne se renouvelle plus de nos jours!

Au-dessous de Calton-Hill, auprès d'Edimbourg, est située une vallée profonde, dans laquelle on donnoit autrefois deux spectacles d'un genre divers, dont l'imagination du voyageur semble le rendre témoin encore; c'est ici que l'on brûloit les sorcières, et que l'on célébroit des

tournois. On m'a raconté une anecdote qui prouve que dans ces dernières fêtes il y avoit aussi quelquefois un peu de sorcellerie. Le comte Bothwell, visant une fois au grand galop à la bague, toucha au cœur de Marie Stuart.

J'ai vu une île dans le lac de Lochléven, où cette malheureuse reine étoit prisonnière. On y voit les vieilles tours, par les croisées desquelles elle a sans doute bien souvent appelé de ses regards le tendre Douglas qui fut son sauveur. Quelques historiens prétendent qu'il s'étoit laissé gagner par l'offre des bijoux de la reine ; mais ces vieilles gens n'ont pas songé que, pour un homme jeune et ardent comme Douglas, deux beaux yeux sont les plus brillans de tous les bijoux.

Si l'on veut avoir une idée juste du pouvoir des belles, il faut avoir vu ce sexe charmant ailleurs que sur les côtes de Cothnest. C'est là où, d'un mélange de pierre calcaire, de tourbe et de plantes marines, on fait un fumier que les femmes seules portent péniblement aux champs sur leur dos, dans des paniers que leurs souverains maîtres chargent le plus qu'ils peuvent avec de grandes fourches. C'est un aspect peu riant que celui d'une cinquantaine ou d'une soixantaine de femmes misérables, marchant ou plutôt se traînant l'une après l'autre, toutes courbées sous le fardeau d'une hotte pesante.

Les environs de Nétherby forment un grand

marécage qu'on est parvenu à défricher. Un événement singulier y arriva il y a 55 ans : le marais de Solway (*Solwaymoor*), quoique situé plus haut que les terres cultivées, servoit depuis long-temps de bassin aux eaux stagnantes qui s'y rendoient, et se couvroient d'une croûte formant une espèce de tourbe. Les paysans en surent tirer parti; mais, à force de creuser, la croûte finit par devenir insensiblement plus mince; une forte pluie acheva de la détruire, et fit sortir les eaux bourbeuses de leur retraite. Une nuit, dans le mois de novembre, un fermier demeurant auprès de ce marais entend un bruit extraordinaire, il sort avec sa lanterne, et voit une masse d'eau épaisse et noire s'approcher de sa demeure; il jette des cris, toute la maison est en désordre : les uns, sans perdre de temps, se sauvent tout nus; les autres sont surpris dans leurs lits par les eaux limoneuses; à peine leur reste-t-il assez de temps pour gagner le toit : là, ils entendent, au milieu d'une nuit obscure, des bruissemens confus, des sifflemens affreux, et ils s'imaginent que toute la terre s'est couverte de limon. C'est ainsi qu'ils passèrent dans la plus grande anxiété le reste de la nuit, jusqu'à ce qu'enfin à la pointe du jour on parvint à les tirer, non sans de grandes difficultés, de leur position périlleuse. On vit alors quatre cents arpens de bonnes terres couvertes de bourbe, des maisons renver-

sées ou inondées jusqu'au toit, des bestiaux noyés, les limites des champs entraînées, toute la vallée enfin convertie en un lac noir, et le marécage même changé en un profond bassin.

Dans le château de Langholm, je vis un instrument singulier dont on se servoit autrefois en justice pour punir les méchantes langues; c'est une espèce d'anneau qui serre étroitement la tête du criminel, tandis qu'une pointe de fer très-aiguë entre dans la bouche et perce la partie coupable.

La menace seule d'un pareil instrument pourroit, ce me semble, produire quelquefois un peu de bien dans nos ménages. Cependant, dans ces pays-là, il n'y en avoit point de mauvais il y a un siècle, et cela grâce à un usage que je vais rapporter. A Eskthale, il y avoit tous les ans une foire où les jeunes garçons et les jeunes filles venoient s'assembler en foule. Le jeune homme s'y choisissoit une compagne dont il faisoit son épouse par une simple promesse, après quoi il s'en retournoit avec elle. Au bout d'un an, le couple revenoit, pour déclarer s'il étoit content ou mécontent; dans le premier cas, on renouveloit la promesse pour toute la vie; dans le second, on se séparoit sans autre cérémonie pour faire un nouveau choix. Il est bienheureux que la foire d'Eskthale n'ait pas lieu chez nous: quoi qu'il en soit, elle auroit pourtant un avan-

tage, c'est que du moins les nouveaux mariés tâcheroient de se rendre aimables plus long-temps que pendant le mois des noces; on verroit alors en plus grand nombre des monumens d'un amour fidèle semblable à celui que j'ai vu dans le cimetière de Kiékonna, c'est le tombeau de la belle Elken-Irwine de la famille de Kirkonnet.

Aimée de deux jeunes gens, cette belle n'avoit donné son cœur qu'à l'un des deux. Un jour étant assise avec lui sur le bord de la rivière de Kirtle, elle goûtoit auprès de son amant tout le bonheur d'un amour pur et sincère. Par hasard elle jette ses regards sur la rive opposée, et voit l'amant rebuté ajuster une flèche pour en percer le cœur de son rival. Il ne reste plus à Elken-Irwine que le temps de se jeter sur le sein de son bien-aimé pour lui servir de bouclier; le trait part, et elle tombe morte. Enflammé de rage, son amant traverse la rivière, saisit l'assassin, venge sur lui la mort d'Irwine; et fuyant en Espagne, il y combat contre les infidèles, sans trouver le repos qu'il cherche; enfin, il retourne à l'endroit où reposent les cendres de son amante, et il expire sur son tombeau qui devient aussi le sien. Une pierre sépulcrale avec cette inscription simple, *Hic jacet Adam Fleming*, et une mauvaise ballade, sont les seuls monumens qui attestent la vérité de cette aventure touchante.

Dans le comté de Renfrew, il y a une ville fort laide (1), dans laquelle vivoit, il y a 70 à 80 ans, une brave femme dont le nom mérite plus que celui des dévastateurs du monde de passer à la postérité. Madame Wittar, c'étoit son nom, avoit apporté de Hollande divers procédés pour faire du fil, à l'aide desquels elle établit une petite manufacture dans sa famille. Les voisins, attirés par la curiosité, ne purent s'empêcher d'admirer son industrie et de l'imiter; ils se firent instruire par elle, et maintenant dans cette ville, jadis si pauvre, on fabrique par an pour 50,000 livres sterlings de fil blanc : cette branche d'industrie, répandue dans une partie de l'Écosse, y est devenue d'une haute importance. J'espère que cette petite anecdote servira à faire sentir aux personnes du beau sexe qui liront ceci, quel précieux trésor est pour le ménage et pour la société une femme sage et laborieuse.

Passons maintenant aux îles Hébrides. Les habitans y mènent une vie misérable, ce qui ne les empêche pas de parvenir à un grand âge; dans la petite île de Jura, on voit souvent des vieillards de 90 ans occupés aux travaux les plus durs. Un certain Gillour Mac-Iren parvint à un âge beaucoup plus considérable que le fameux Phoras Parr, car il a célébré dans sa propre

(1) C'est sans doute *Paisley*. (Note du Trad.)

maison cent quatre-vingts fois la veille de Noël. Dans l'île d'Ilay, on est encore fortement attaché aux enchantemens et aux amulettes. Un amant malheureux cherche à se venger de son heureux rival de la même manière que le berger Alphésibée dans Virgile. Il fait trois nœuds de trois fils de diverses couleurs, et, à chaque nœud, il fait les vœux pour attirer sur son rival toute la honte qui peut affliger un jeune époux; mais celui-ci s'en venge par un contre-enchantement qu'il croit être à toute épreuve, mettant une pièce de monnaie sur le pied gauche, et se plaçant devant l'autel avec un soulier détaché. Dans l'île de Colonsay, un saint, nommé Columba, étoit autrefois en grande vogue: passe pour le saint; mais certes il n'étoit guère aimable ce Columba, car il avoit tellement en horreur le beau sexe, qu'il ne permettoit même pas à une vache d'approcher de sa chaste demeure. Je passe sous silence les merveilles de la nature à Staffa, tout le monde les connoît; et quand même personne ne les connoîtroit, je ne voudrois point en parler; car qui oseroit décrire ces scènes magnifiques?

Tout le pays des environs d'Inverness étoit habité par des voleurs il y a 60 à 70 ans. C'étoient d'honnêtes gens dans leur genre, priant le bon Dieu avant de piller, pour qu'il leur donnât un riche butin, et tenant fidèlement leur serment: chacun en avoit un particulier,

l'un juroit par son poignard, l'autre par son sabre, un autre par la Bible; et ce n'étoit que ce serment-là que chacun tenoit. Du reste, ils étoient très-hospitaliers; on pouvoit compter sur eux, après s'être mis à leur discrétion.

Les *Connedies*, deux brigands de cette trempe, prirent sous leur protection le jeune prétendant, et ne le trahirent point, quoiqu'on eût mis sa tête à un prix énorme. Ils volèrent souvent pour lui, et pillèrent un jour les équipages d'un général Anglais, seulement pour lui procurer du linge blanc. Long-temps après, l'un d'eux, que n'avoient pu séduire 30,000 livres sterlings, fut pendu pour avoir volé une vache.

L'infidélité étoit parmi ces brigands un crime inoui qu'on punissoit de mort. Leur chef avoit ses conseillers et ses lieutenans. L'éloquence avoit beaucoup de pouvoir sur eux. Celui qui ne pouvoit venir à bout de se faire payer une dette d'un homme riche avoit le droit de lui voler des bestiaux pour la valeur de la somme due; et après qu'il avoit mis en sûreté son butin, il étoit obligé d'en faire une déclaration au chef, et de rendre le tout, si on ne le satisfaisoit d'une autre manière. Cet esprit de pillage étoit une suite des guerres continuelles que se firent dans ces lieux écartés les chefs des diverses factions; elles ne cessèrent que lorsque Cromwell, par une juste sévérité, rendit le repos au pays.

Je reviens à mes chères montagnes d'Écosse. Connoissez-vous une plante que les savans appellent *orobus tuberosus ?* et pourriez-vous me dire si elle vient également dans nos contrées ? Ce n'est pas pour rien que je vous fais cette demande ; car cette plante que les montagnards écossais font sécher, leur sert d'aliment dans les longs voyages à travers des montagnes stériles. En y ajoutant de l'eau et un peu de levain, cette plante fermente et donne une boisson douce, rafraîchissante et très-saine. C'est peut être le même aliment dont Dion fait mention dans la *Vie de Sévère*, en parlant des Calédoniens, et dont un volume équivalant à celui d'une féve suffisoit, selon lui, pour appaiser la faim et la soif. Cette plante vient en grande abondance dans ces montagnes. Ne vaudroit-elle pas bien la peine de la cultiver chez nous? Quel utile présent à faire aux gens de la campagne !

Auprès de Perth est une plaine où deux puissantes factions terminèrent leurs différends, il y a quatre siècles, de la même manière que les Romains et les Albanais terminèrent les leurs par le combat des Horace et des Curiace. On choisit, dans les deux partis qui portoient le nom de *Chatam* et de *Kay*, 30 combattans pour décider de la justice de la cause, en présence du roi et de la noblesse. Un obstacle imprévu fit presque manquer toute l'affaire. Un des combattans du

parti des Chatam se refusa au combat. On auroit pu faire sortir un champion pour conserver l'égalité du nombre du côté opposé; mais aucun des trente ne voulut se retirer; et voilà précisément ce que je trouve de plus étonnant dans cette histoire. Enfin un certain Henri Wieds, sellier de son métier, s'avança en s'offrant de remplacer pour une couronne celui qui manquoit; on accepta la proposition, et ce fut à la valeur de cet homme que le parti des Chatam dut la victoire. Les adversaires furent massacrés tous jusqu'à un qui se jeta dans la rivière et se sauva à la nage. Quant aux vainqueurs, il en resta onze, du nombre desquels étoit Henri Wieds, tous grièvement blessés.

La côte qui borde le golfe de Lunan est haute, escarpée et percée de grottes qui, pour la plupart, ont une entrée très-étroite, et s'étendent à une telle profondeur, que personne n'a encore osé aller jusqu'au bout; il y en a quelques-unes dont les entrées sont vastes et imposantes, ayant une espèce de portail soutenu par des colonnes. La plus remarquable d'entre ces grottes est celle de Geylit-Port, où on peut faire en bateau un voyage assez considérable, pour lequel, comme on le pense bien, il faut se munir de flambeaux. J'avoue que je me sentis saisi de quelque frayeur en traversant les eaux souterraines de ces lieux sombres et déserts, et en remarquant les figures

les plus bizarres, formées par le reflet de nos flambeaux, au milieu des eaux et des rochers. Je respirai librement en voyant tout-à-coup la lumière du jour qui pénétroit par une fente énorme, dont la voûte étoit percée; mais ma surprise fut au comble, lorsque, peu de temps après, je me vis dans une contrée charmante, loin de la mer, au milieu des champs et des maisons de campagne. Quel contraste de cette vue avec celle que l'on a du bord de la caverne, où, de la hauteur de 800 pieds, les regards plongent sur une mer irritée qui, indignée des limites qui la resserrent, s'élance en écumant et disperse au loin ses eaux blanchâtres. C'est un spectacle qui ne manque jamais d'effrayer les voyageurs, quoiqu'ils se sentent bien en sûreté.

A Meigle, dans le comté de Perth, on remarque un cimetière avec des pierres sépulcrales antiques et chargées d'hiéroglyphes. Une, entre autres, représente un hippopotame et un autre animal semblable à un éléphant. Je ne puis concevoir comment les artistes, dans les temps de barbarie, ont pu avoir connoissance de l'existence de ces animaux indigènes dans les climats chauds. Je ne sais si l'on a écrit sur ces hiéroglyphes; mais il me semble qu'il seroit intéressant de s'en occuper. C'est aussi dans cette contrée que j'ai vu la fameuse montagne de Dunsinen, au sommet de laquelle s'élevoit jadis le

château de l'usurpateur Macbeth ; l'endroit semble être fait pour la résidence d'un tyran, la montagne étant presque inaccessible aux hommes et assez élevée pour servir d'observatoire à l'œil de la méfiance, qui de là peut embrasser une vaste étendue de pays. Il n'en reste plus de traces. La forêt de Birnam, que vous vous rappelez par la pièce de Shakespeare, se présente dans le lointain. On montre aussi une grande pierre du haut de laquelle Macbeth l'Injuste prétendoit rendre justice au peuple.

La ville de Saint-Andrws n'a produit sur moi qu'un effet peu agréable, d'abord parce que cette ville, si florissante, si peuplée sous le règne de Cromwel, ne compte plus que 2000 habitans, et ne possède qu'un seul vaisseau, tandis que dans ce temps-là elle en avoit 60 à 70; ensuite parce que l'occupation de la plupart des habitans, pénible à la fois et dangereuse pour la santé, excite la compassion du voyageur; ils font des balles qu'ils remplissent de plumes par le moyen d'une barre de fer qu'ils sont obligés d'appuyer contre leur poitrine, ce qui finit par la leur détruire totalement.

Dans une des rues de Linlithgow, on montre encore la galerie du haut de laquelle un certain Hamilton tua, en 1570, le régent Murray d'un coup de pistolet. Jamais assassinat n'a paru plus excusable que celui-ci. Hamilton, pour s'être déclaré en faveur de la reine Marie, avoit été

dépouillé de tous ses biens, que le régent donna à un de ses favoris; celui-ci, plus cruel encore que son protecteur, chassa de la maison l'épouse de Hamilton nue et privée de tout secours, au milieu de la nuit et des rigueurs de l'hiver. C'en étoit bien assez pour enflammer de rage le cœur d'un tendre époux. Hamilton poursuivit partout l'injuste régent, jusqu'à ce qu'il trouvât enfin à Linlithgow l'occasion d'exécuter sur lui la vengeance préméditée. Cela étant fait, il s'enfuit en France, où on voulut le gagner pour tuer l'amiral Coligny; mais à cette proposition indigne, il répondit noblement que, bien que l'amour l'eût rendu assassin, il étoit incapable de commettre des bassesses.

A Edimbourg, j'ai vu un superbe tableau représentant Charles I et son épouse prêts à monter à cheval. A côté d'eux se tient le fameux nain, Jeffery Hudson, fils d'un manœuvre, et dont le petit corps renfermoit l'ame d'un héros; il n'avoit que 18 pouces à l'âge de sept ans. Il entra au service du duc de Buckingham, et eut une fois l'honneur d'être servi à table au milieu d'un pâté froid, au grand divertissement de la cour. Au mariage de Charles I, Hudson passa au service de la reine qui prit tant de confiance en lui, qu'elle le chargea de passer en France pour aller chercher sa sage-femme. Pendant la route, notre nain fut pris par un corsaire et conduit à

Dunkerque. On prétend que dans ce port il remporta la victoire dans un duel avec un dindon; ce qui a fourni à un auteur, nommé *Dawmen*, le sujet d'un poème héroï-comique. Mais il ne faut pas croire que Hudson n'ait été brave qu'envers des animaux emplumés; durant les troubles civils, il servit même comme capitaine dans la cavalerie. Il suivit la reine en France, où il eut un démêlé avec un certain monsieur Crossets qu'il provoqua au pistolet. Celui-ci se trouva au rendez-vous; mais au lieu de pistolet, il opposa à son adversaire, pour toutes armes, une seringue. Le petit nain trouva cette plaisanterie fort mauvaise, et ne fit aucune difficulté de tuer Crossets d'un coup de pistolet. Il fut contraint de s'enfuir de la Cour et de se mettre en mer, où il fut pris par un corsaire et vendu comme esclave. On le racheta; il fut nommé capitaine dans la flotte royale, et il resta avec la reine en France jusqu'au commencement du règne de Charles II. En 1682, on le soupçonna d'avoir eu part à la conjuration des Catholiques; il fut mis en prison, et il y mourut à l'âge de 85 ans. Jamais nain n'a eu peut-être des aventures aussi extraordinaires. Il étoit entré dans sa carrière par une prison d'un nouveau genre, celle d'un pâté; et ce fut en prison qu'il la termina.

Auprès d'Edimbourg est une colline avec le tombeau du célèbre David Hume qui, dans son

testament, destine pour ce monument 100 livres sterlings, en défendant expressément d'y mettre d'autre inscription que ces mots : *Hic jacet David Hume*. Étoit-ce orgueil ou modestie ?

Dans le comté de Northumberland on trouve une ville fort petite et fort ancienne, nommée *Hexham*, où l'on conserve dans une église un siége, appelé le *siége de paix*, qui servoit jadis d'asile à tout criminel qui s'y réfugioit. Celui qui osoit l'en tirer, encouroit le ban de l'église. L'origine de cette singulière coutume ne m'est point connue.

Faisons encore un petit tour à l'île de Saint-Kilda, et ne nous effrayons point du rhume général qui règne parmi ces habitans. Vous riez, vous doutez de cette singularité ; mais rien de plus vrai : c'est le cas de dire avec Hamlet « qu'il y a des choses dont la philosophie ne se « doute pas ». Eh bien ! sachez donc que, toutes les fois qu'un étranger débarque dans cette île, tous les habitans gagnent un rhume accompagné souvent d'un crachement de sang ; et les enfans, même au sein de la mère, n'en sont point exempts. Ce mal dure dix à quatorze jours, et il empire lorsqu'on décharge à terre des marchandises étrangères. La graisse d'oiseaux en est le remède. Tous les ans un délégué public arrive dans l'île, et son arrivée est toujours accompagnée du fameux rhume. On pourroit croire que c'est une

épidémie régulière; mais point du tout! car si, par quelque empêchement, le délégué n'y fait point sa tournée, les habitans de Saint-Kilda conservent leur santé. J'y ai passé cinq jours; et comme dans les deux premiers je n'entendois ni tousser ni éternuer, je me félicitois de pouvoir réfuter ce vieux conte; mais le troisième jour le rhume gagna, et, à mon départ, il n'y avoit personne qui en fût exempt. Les Kildéens ont une odeur dégoûtante causée par la malpropreté dans laquelle ils vivent. Ils assurent au contraire que ce sont les étrangers qui sentent mauvais. Il est vrai qu'il ne faut pas plus disputer sur l'odorat que sur le goût.

J'ai commencé mon récit par les oies, c'est par les oies que je veux le finir. Les rochers et les écueils sont tellement couverts de ces oiseaux, qu'en les voyant de loin on les prendroit pour un tapis de neige. Leurs nids sont si rapprochés l'un de l'autre, qu'on ne peut faire un pas sans les heurter. Malgré cela, les femelles y restent bien tranquillement, tandis que les mâles volent de toutes parts pour chercher de la nourriture. Apercevant leur proie d'une très grande distance, ils fondent dessus avec tant de violence que, lorsqu'on attache un hareng sur une planche, ils la percent du bec et y restent suspendus. Pour faire leurs nids, les oies d'Écosse vont chercher bien loin toutes sortes de matériaux, qui sont

pour elles d'un grand prix, et que pour cette raison elles se dérobent souvent les unes aux autres; mais la manière dont elles commettent ce vol semble prouver qu'elles ont quelque idée du droit de la propriété. Une oie ne vole le nid d'une voisine que lorsque celle-ci ne s'y trouve pas; et, au lieu de porter le butin directement dans son propre nid, elle fait d'abord un petit tour sur la mer et revient ensuite avec l'air le plus honnête du monde, pour persuader qu'elle a été faire des acquisitions dans l'étranger. Si elle néglige cette précaution, on lui reprend son butin. C'est un métier pénible et bien périlleux que d'aller à la chasse de ces oies; mais les manger à la manière des Kildéens, nous paroîtroit sans doute plus effrayant encore, car ils les jettent d'abord en grands tas sur la terre, ainsi que les œufs, pour les y laisser pourrir, et ils les trouvent exquis après cette singulière préparation. Pour prendre ces oiseaux on se sert, dans l'île de Saint-Kilda, d'une corde longue de 30 aunes, faite de peaux de vaches et entortillée dans des peaux de moutons, afin qu'elle ne se déchire point en se frottant contre les pointes des rochers. Une corde de cette espèce forme la partie la plus essentielle de la dot d'une jeune fille, et a autant de valeur qu'un couple des meilleures vaches de l'île. Les oiseleurs se ceignent de cette corde deux à deux; l'un se place sur un rocher saillant,

tandis que l'autre descend parmi les écueils. J'ai vu cela une fois, et la tête commençoit à me tourner. Le compagnon de celui qui tenoit la corde descendit 60 pieds, se jeta ensuite du haut du rocher, et resta suspendu au-dessus de l'abîme de la mer, tout en faisant mille tours d'adresse qui me firent dresser les cheveux sur la tête. En remontant, il rapporta une quantité d'oiseaux, attachés à un cordon, et d'œufs qu'il avoit renfermés dans son sein.

On prend ici par an vingt mille oies d'Écosse, et plus de 80,000 s'envolent en d'autres pays. Comme, pendant leur séjour, qui est de sept mois, ces animaux ne mangent presque rien que des harengs, dont chaque oie dévore au moins cinq par jour, on peut admettre qu'il se fait de cette manière une consommation de 100 millions de harengs par an ; ce qui peut donner une idée de l'énorme abondance de ce poisson.

Mais il est temps de finir ; je crains vraiment qu'ennuyé de la longueur de la lettre, vous ne me renvoyiez aux oies des rochers de Saint-Kilda ; et si jamais vous êtes assez imprudent pour la faire imprimer, il faut absolument que vous m'indiquiez un *siége de paix* comme celui d'*Hexham*, où je puisse me mettre à l'abri des critiques.

# DESCRIPTION
## DE LA PERTE DU RHONE
### *Et d'une partie de son Cours depuis le Fort de l'Écluse jusqu'au Détroit de la Glière.*

Quoique la *perte du Rhône* soit au nombre des phénomènes les plus remarquables que présente la géographie-physique de la France, nous n'en avions pas encore une description satisfaisante. Celle qu'a donnée *Guettard* dans les mémoires de l'Académie des Sciences (1) a été jugée inexacte par M. *de Saussure*. Ce célèbre voyageur nous en a lui-même tracé un tableau très-intéressant sous le rapport de la géologie (2); mais il semble y supposer que les détails topographiques soient déjà connus du lecteur, et il n'accompagne son récit d'aucune carte, d'aucun dessin. La relation intéressante, quoique un peu confuse, de M. *Boyssel* (3) est accompagnée de *vues*, très-curieuses sans doute, mais affreuse-

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1758.

(2) Voyages dans les Alpes, n° 402-414.

(3) Voyage pittoresque et Navigation exécutée sur une partie du Rhône, réputée non navigable, par M. *Boyssel*, *in*-4°. Paris, an III de la R. F.


N.
page 84.
Sentier d'Eloïse
500 Mèt.

# DESCRIPTION

## DE LA PERTE DU RHONE

*Et d'une partie de son Cours depuis le Fort de l'Écluse jusqu'au Détroit de la Glière.*

---

Quoique la *perte du Rhône* soit au nombre des phénomènes les plus remarquables que présente la géographie-physique de la France, nous n'en avions pas encore une description satisfaisante. Celle qu'a donnée *Guettard* dans les mémoires de l'Académie des Sciences (1) a été jugée inexacte par M. *de Saussure*. Ce célèbre voyageur nous en a lui-même tracé un tableau très-intéressant sous le rapport de la géologie (2); mais il semble y supposer que les détails topographiques soient déjà connus du lecteur, et il n'accompagne son récit d'aucune carte, d'aucun dessin. La relation intéressante, quoique un peu confuse, de M. *Boyssel* (3) est accompagnée de *vues*, très-curieuses sans doute, mais affreuse-

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1758.

(2) Voyages dans les Alpes, n° 402-414.

(3) Voyage pittoresque et Navigation exécutée sur une partie du Rhône, réputée non navigable. par M. *Boyssel*, *in*-4°. Paris, an III de la R. F.

Sentier d'Eloire



ment gravées, et d'une carte qu'on donne pour extraite de Cassini, et qui est singulièrement inexacte.

M. de Lalande, dans l'intéressant exposé qu'il a donné du canal projeté du Rhône (1), décrit avec beaucoup d'exactitude la cataracte de ce fleuve, mais d'une manière trop concise pour satisfaire la curiosité des géographes; d'ailleurs, on ne trouve chez lui aucun extrait des cartes, et des plans dont il paroît avoir eu connoissance et qui, sans doute, d'après l'usage ordinaire, sont enterrés dans quelque carton ministériel.

Nous croyons donc rendre service à la science en publiant dans ce Cahier un *Plan Topographique de la Perte du Rhône*, levé sur les lieux par M. *Maurice*, ingénieur-géographe, et en l'accompagnant d'une analyse des observations descriptives, faites également sur les lieux, soit par l'auteur de ce dessin, soit par M. de Saussure et autres. Nous regrettons que le plan n'embrasse qu'une partie de l'espace décrit dans les notes.

### *Cours du Rhône à sa sortie du Bassin du Lac de Genève.*

Le bassin du lac Léman ou de Genève est circonscrit par les chaînes des Alpes et du Jura, liées au nord-est par les hauteurs du Jorat, et

(1) Histoire des Canaux, chap. VIII, p. 213 et suiv.

au sud-est par le *mont Salève*, le *mont Sion* et le *mont Vouache*.

Le chaînon que forment les trois dernières montagnes, uniroit directement les Alpes au Jura, si ce n'étoit la profonde mais étroite échancrure qui sépare le *Vouache* du *mont Jura*.

Ce débouché n'est cependant pas situé à l'endroit le plus bas du chaînon; s'il n'existoit point, si les eaux du Rhône, renfermées dans le bassin du lac, le remplissoient, elles finiroient par se dégorger par-dessus le *mont Sion*, qui n'est élevé au-dessus du niveau du lac que de 140 toises (1), ou, selon d'autres, de 420 mètres au-dessus du Rhône, tandis que le *mont Vouache* a 750 à 800 mètres d'élévation au-dessus de ce fleuve (2).

Rien cependant ne prouve une séparation violente du Vouache d'avec le Jura. Tout porte à croire que de tout temps le défilé y a existé, mais qu'il a été agrandi et creusé plus profondément par l'action des eaux.

Les bords du Rhône depuis Genève, quoique élevés, sont en pente assez douce. Nulle part le cours du fleuve n'est resserré par des rochers.

La pente du niveau du Rhône depuis Genève jusqu'au fort de l'Écluse est, en hiver, de 224 pieds (3).

(1) Saussure, n° 433.

(2) Notes de M. Maurice.

(3) Saussure, vol. I, p. 158.

Depuis le fort de l'Écluse jusqu'au détroit *de la Glière* (Saint-Germain-sous-Roche), et même jusqu'au confluent de la rivière des *Usses*, le Rhône s'est creusé un lit très-profond dans les rochers. Les parois du lit de ce fleuve sont fort élevés et coupés presque verticalement ; ce qui le rend pour ainsi dire inabordable. Elles sont plus ou moins éloignées l'une de l'autre, suivant que la pierre se trouve plus ou moins dure ; mais en général elles sont très-rapprochées. Ces rochers étant inclinés d'aval en amont à mesure que le Rhône descend, leurs sommités s'élèvent; ce qui forme un contraste frappant entre la pente du fleuve et la hauteur des parois (1).

Du fort de l'Écluse au détroit de la Glière, la pente du fleuve est de 56 mètres 33 centimètres (2).

### *Fort de l'Écluse.*

Le *fort de l'Écluse* est situé au pied du mont Jura et élevé à 40 mètres du Rhône sur l'escarpement qui le borde. La route de Genève à Lyon passe au milieu. Il paroît, d'après sa position, n'avoir été construit que pour battre cette route et l'intercepter ; car il est commandé par le Jura, d'où on pourroit l'écraser en y faisant rouler des blocs de rochers, et par les

(1) Notes de M. *Maurice*. Voyage de M. *Boyssel*, p. 13.
(2) Nivelé par M. Secretan, ingénieur.

plateaux de Coligny et de Chevrier, et aussi par le Vuache où il seroit facile d'établir des batteries auxquelles il ne pourroit résister. Ce fort est armé de cinq ou six mauvais canons. Il a une garnison de 60 à 80 vétérans, commandés par un chef de bataillon.

Partant de ce point, il est encore possible de descendre le Rhône dans une petite barque jusqu'au confluent du torrent de Parnant, éloigné de 6 kilomètres à peu près du fort de l'Écluse; ses berges, quoique fort élevées, sont inclinées et couvertes de broussailles et d'arbustes qui arrêtent les blocs de rochers et les empêchent de rouler dans le fleuve et le garnir d'écueils.

*Pont de Grésin* (1).

De ce torrent au *pont de Grésin* (500 mètres) on trouve sur la rive gauche une petite plaine de 50 mètres de largeur qui facilite l'abord du pont. Le Rhône coule dans un canal extrêmement étroit, bordé d'une bande de roches silico-calcaires, vulgairement appelées *molasses*, qui débordent leur base et empêchent pour ainsi dire la vue du fleuve.

Le *pont de Grésin* est appuyé sur un rocher de même nature; au milieu du Rhône, cette pile naturelle est rongée à sa base par les efforts continuels du fleuve qui vient s'y briser avec fureur;

(1) Notes de M. Maurice. *Boyssel*, Planche I.

cependant elle est encore très-solide. Ce rocher peut avoir 25 à 30 mètres de longueur et 5 de largeur; il est d'une surface unie et recouverte de 2 ou 3 décimètres de terre végétale et entouré d'arbustes qui cachent entièrement le fleuve. L'espace de la rive gauche du Rhône au rocher est de 4 mètres, et du rocher à la rive droite, 2 au plus. Le pont est construit de quelques mauvaises poutres recouvertes de branches d'arbres et de terre. Il n'y passe point de voitures; il est même dangereux d'y passer à cheval. Il est inconcevable que les habitans des deux rives pour lesquels ce pont est très-nécessaire, ne le rendent pas plus solide.

### *Cataracte du Rhône* (1).

Le canal étroit et presque recouvert règne encore 150 mètres au-dessous du pont; alors le Rhône trouvant d'autres roches d'une nature infiniment plus tendre, s'élargit tout-à-coup et forme un bassin circulaire d'environ 35 mètres de largeur. De cet entonnoir à la perte, le Rhône coule au nord-ouest environ 2 kilomètres 300 mètres; ses rives ou ses berges sont fort élevées; celle de Savoie n'a pas moins de 150 mètres de hauteur, d'une pente rapide, couverte de bois et de broussailles et coupée par plusieurs ravins; une bande de roche de grès

(1) Notes de M. Maurice.

calcaire la couronne en partie. Un sentier partant du pont de Grésin conduit à la cataracte en suivant la rive du Rhône; ce sentier est très-difficile et même dangereux; il n'est en usage que pour les habitans d'*Eloise* qui vont faire du bois sur cette rive ou cultiver quelques petites portions de trèfle ou luzerne.

La rive droite, quoique moins élevée que l'autre, est encore moins abordable par les nombreux accidens du terrain : quelques vignes viennent cependant très-près du fleuve; mais en général cette berge est coupée, déchirée par des éboulemens continuels qui forment des précipices affreux, et entraînent d'énormes blocs de roches qui vont encombrer le lit du Rhône et le garnir d'écueils contre lesquels il se brise avec fracas. C'est au milieu de tous ces obstacles qu'il arrive couvert d'écume au gouffre qui doit l'engloutir.

### *Description de la Perte du Rhône* (1).

Un peu au-dessous de la cataracte, le Rhône coule au fond d'un canal large d'environ 30 pieds dans le haut, et il conserve cette largeur jusqu'à la profondeur de 30 ou 32 pieds; mais là il se resserre considérablement. Il s'est trouvé à cette profondeur un banc de roches plus dur que

(1) Saussure, *voyez* n° 403 et suiv. Boyssel, Maurice.

les autres, et qui ne s'est pas laissé ronger dans toute la largeur du canal; ce banc n'a qu'un ou deux pieds d'épaisseur; en sorte que le Rhône a creusé par-dessous presque autant que par-dessus. Ce banc, plus dur, forme donc dans l'intérieur du canal une saillie ou une espèce de corniche qui, de chaque côté, s'avance de 8 ou 10 pieds, mais qui est pourtant ouverte dans le milieu et laisse apercevoir la surface de l'eau qui coule tranquillement dans le fond du canal. Cette corniche divise ainsi le canal en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure; celle de dessus est un peu plus large que celle de dessous. Le Rhône, renfermé en hiver dans le canal inférieur, paroît couler avec beaucoup de lenteur, sans doute parce qu'il n'a pas une inclinaison bien considérable.

Jusqu'ici donc le Rhône n'est point encore perdu, puisque l'on voit partout la surface de ses eaux. Mais à 200 ou 300 pas au-déssous du gouffre ou de l'entonnoir dont nous avons parlé plus haut, de grandes masses de rochers qui se sont détachées du haut des parois du canal supérieur, sont tombées dans ce même canal, et ont été soutenues par les bords saillans de la corniche qui est au-dessus du canal inférieur. Ces blocs accumulés recouvrent ainsi ce canal, et cachent, pendant l'espace d'environ 60 pas, le fleuve renfermé dans le fond de ce conduit souterrain.

C'est donc là que le Rhône est réellement perdu ; et c'est cet espace de 60 pas dans lequel on cesse de le voir, qui se nomme *la Perte du Rhône.*

### *Passages du Rhône. Pont de Lucey.*

Du temps de Saussure, on pouvoit, en passant par-dessus ces rochers entassés, traverser le Rhône à pied sec; cependant l'accès en étoit très-difficile; il falloit, pour y parvenir, aborder sur cette corniche, qui est à 31 pieds de profondeur dans l'intérieur du grand canal dont les parois sont taillés à pic. On y descendoit par une grande échelle que les paysans de *Coupy* avoient fait faire à dessein; mais cette échelle même étoit d'un abord difficile, parce que le terrain descend par une pente rapide jusqu'au bord du canal. Aujourd'hui ce passage est impossible, attendu que le gouvernement français et le ci-devant gouvernement piémontais, pour empêcher la contrebande, ont fait sauter par la mine les parties du rocher qui débordoient sur l'abîme (1).

En parlant de l'entonnoir qui précède la *perte*, M. de Saussure indique encore un endroit où l'on pourroit franchir le Rhône. « Les rochers, dit- » il, se resserrent à un tel point qu'il y a une place

(1) Notes de M. Maurice.

» où il ne reste pas 2 pieds de distance d'une « rive à l'autre; en sorte qu'un homme, même » de moyenne taille, pourroit tenir un de ses » pieds sur le bord qui appartient à la France, » et l'autre sur celui qui dépend de la Savoie, » et voir entre ses jambes ce beau fleuve qui » semble frémir de colère, et s'efforcer de pas- » ser avec toute la vîtesse possible dans ce défilé » qu'il ne peut pas éviter. Mais cette position » seroit encore plus périlleuse que brillante; » ces pointes de rochers inclinées et mouillées » sans cesse par les eaux qui rejaillissent sur » elles, formeroit un piédestal trop glissant au- » dessus d'un gouffre aussi terrible. »

Il a donc fallu que l'art vînt au secours de la nature; on a fait construire un pont qui étoit en bois et soutenu des deux côtés par un massif en maçonnerie, mais qui doit actuellement être reconstruit en pierres. Il se nomme le *Pont de Lucey*. M. de Luc a trouvé ce point de 39 toises plus bas que la surface de notre lac (1).

C'est au-dessous de ce pont, tout près de l'endroit où le Rhône commence à disparoître, que se place l'échelle par laquelle on descend sur la corniche qui règne au-dessus du canal inférieur.

(1) Recherches sur les modific. de l'atmosph., § 755.

*Observations sur la Perte du Rhône* (1).

Quand on est descendu sur cette corniche, on peut, à son gré, examiner de près toutes les particularités de la perte des eaux; on observe la nature des rochers dans lesquels le canal a été creusé; on voit clairement que le banc qui forme la corniche, est d'une pierre plus dure et plus compacte que les autres; on reconnoît que c'est cette corniche saillante qui a été la cause de la disparition du Rhône, puisque, sans elle, les blocs de rochers qui cachent ce fleuve seroient tombés jusqu'au fond du canal, et auroient laissé le Rhône à découvert.

On peut même, en suivant cette corniche, aller observer de près la renaissance du Rhône. On s'attendoit peut être à le voir ressortir aussi impétueusement qu'il est entré; mais comme le canal qui le renferme continue d'être extrêmement profond, comme ce canal n'a vraisemblablement pas beaucoup de pente, ses eaux, à l'endroit où l'on commence à les revoir, paroissent presque tranquilles; on y remarque seulement une sorte de bouillonnement; ce n'est que peu à peu et à une certaine distance, que le Rhône reprend la rapidité qui le caractérise.

On dit qu'on a essayé de jeter des corps légers dans le Rhône, pour voir si ces corps res-

(1) Saussure, Voyage, n° 405 et suiv.

sortiroient avec les eaux, mais que jamais on n'a pu en revoir aucun. On assure même qu'on y a jeté un cochon, comme un des animaux les plus habiles à la nage, mais qu'il n'a point reparu. On devoit bien prévoir, dit M. de Saussure, que ce pauvre animal seroit écrasé contre les rochers entre lesquels le Rhône se précipite, et qu'ainsi son habilité à la nage ne pourroit le préserver de la mort, ni le ramener à la surface de l'eau. Quant aux autres corps que leur légèreté seule devroit ramener à flot, il faut considérer que le Rhône ne reparoît pas tout entier dans une seule place; mais que resserré comme il l'est dans une fente étroite, ses eaux acquièrent une très-grande vitesse et remontent par des lignes obliques, dont plusieurs s'écartent beaucoup du premier endroit où on commence à le voir. D'ailleurs ces eaux doivent prendre, dans ces gouffres profonds, des mouvemens de tournoiement qui ôtent pendant long-temps aux corps légers le pouvoir de remonter à la surface; et comme cependant elles suivent toujours la pente qui les entraîne, ces corps ne peuvent surnager qu'à de très-grandes distances. »

*Cours du Rhône après sa Perte.*

Les *puits* marqués sur le plan sont des excavations naturelles de plusieurs pieds de diamètre et d'une grande profondeur qui se trouvent à peu de distance des bords du fleuve.

M. Boyssel rend ces explications superflues, en niant le fait, d'après ces propres expériences. *Voyage*, p. 17.

« C'est à la perte du Rhône, dit M. *Maurice*, que finissent les bandes et les blocs de roches silico-calcaires, dites *de molasse*, qui forment les berges de ce fleuve, et que commencent les bandes verticales et de roche calcaire; elles prennent naissance à l'entrée du canal où se perd le Rhône. » Avec la nature des roches on voit changer la forme du canal où coule le Rhône; il est coupé à pic et n'offre plus de petites inégalités dans sa courbure. Les parois de ce canal n'ont pas plus de 5 mètres de hauteur en commençant, mais elles augmentent sensiblement à mesure que le Rhône descend; et au confluent de la Valserine, elles ont déjà 40 mètres.

A 150 mètres des bords du Rhône, sur la Valserine, est situé le joli village du pont de Belle-Garde, dans une position des plus agréables à l'embranchement des routes de Lyon, Genève, Seyssel et Bellay.

De cet endroit au hameau d'*Essertoux d'Arloz* (2 kilomètres 500 mètres), le Rhône est inabordable. Il coule constamment entre des rochers à pic et dans un lit très-resserré. Du côté de la Savoie, le terrain s'élève rapidement au-dessus des parois et à une hauteur perpendiculaire qui, prise du niveau du Rhône, peut être

estimée à 500 mètres. Ce versant, l'un de ceux du grand plateau *de la Sémine*, est en partie cultivé; les vignes viennent jusque sur les parois du fleuve. Il est couronné par une bande de roches de grès à pic qui couvrent le hameau d'Essertonz-d'Arloz.

Le hameau qu'on vient de nommer est situé sur la rive gauche et sur l'escarpement qui borde le Rhône. On communique avec le village d'Arloz, sur la rive opposée, par un sentier fort dur qui conduit à un mauvais pont appelé *la Planche d'Arloz*, que l'on passe pour gravir ensuite au village. Ce pont consiste en trois poutres de sapin traversant le Rhône qui, en cet endroit, n'a guère que 9 mètres de largeur. Les parois de son lit n'ont que 4 mètres de hauteur. L'une des trois poutres forme le pont, et les deux autres servent de parapets, ce qui rend ce passage extrêmement difficile. Il est seulement à l'usage des gens de pied.

Depuis la Planche d'Arloz jusqu'au détroit de la Glière et même jusqu'au bout de la Sémine, les hauteurs qui dominent le Rhône au-dessus de ses parois, sont toujours fort élevées et coupées souvent par des ravines d'une énorme profondeur. Ces ravines sont appelées, par les habitans du pays, *Crazes* (1). Elles sont encaissées et bordées par des rochers de grès fort tendre, puisque des filets d'eau sont parvenus à les ronger

(1) Notes de M. Maurice.

à une profondeur de 80 ou 100 mètres; ces ruisseaux ou torrens, arrivés à la roche calcaire qui forme les parois du fleuve, et n'ayant pu la sillonner jusqu'à son niveau, s'y précipitent en belles cascades; de manière que quand ils sont grossis par les pluies, c'est vraiment un spectacle très-imposant que ce grand nombre de ruisseaux qui, des deux rives, tombent dans le Rhône.

Le terrain de la rive droite offre beaucoup moins d'acciden et d'élevation que celui de la rive gauche. Il forme une plaine légèrement inclinée sur les parois du fleuve.

### *Le Passage de Mal-Pertuis* (1).

A 3 kilomètres d'Essertouz d'Arloz, le Rhône se trouve tout-à-coup resserré dans un canal de 2 mètres de largeur, et dont les parois ont à peu près 5 mètres de hauteur. Ce terrible endroit se nomme le *Mal-Pertuis* ou *Pont de la Barre.* Le Rhône y est toujours couvert d'écume; ce lieu est célèbre par les nombreux accidens dont il a été le théâtre. Les contrebandiers et les déserteurs se servoient, pour passer le fleuve, d'une planche ou d'un morceau de bois qu'ils jetoient d'une rive à l'autre et qui leur servoit de pont. Ils ne posoient qu'un pied dessus, et le

(1) Notes de M. Maurice. — Voyage de M. Boyssel, pl. VIII.

second pas les portoit sur la rive opposée ; mais plusieurs d'entre eux, les plus intrépides et les plus adroits, ont trouvé la mort en faisant ce saut hardi. Un très-mauvais sentier pratiqué dans les rochers et en escalier, conduit à cet endroit affreux. Il est très-dangereux et glissant dans le temps humide. Il n'est plus guère en usage que pour les étrangers que la curiosité conduit au Mal-Pertuis.

*Détroit de la Glière* (1).

A un kilomètre 150 mètres de Mal-Pertuis, le Rhône arrive au détroit de la Glière. Ce passage est formé par deux rochers, c'est-à-dire par les parois qui se rapprochent et qui étranglent le fleuve. C'est là le dernier obstacle à sa navigation ; on peut le remonter en bateau jusqu'à ces rochers.

Le rocher qui forme le détroit sur la rive gauche, est d'une nature compacte ; et dès la sommité jusqu'à la base, il ne forme qu'un seul bloc, sans veines ni séparation de lit, comme l'on voit ordinairement dans la plupart d'entre eux. Ce rocher et tous ceux en général qui forment les parois du lit du Rhône, ont à peu près 60 mètres d'élévation.

On ne peut approcher le Rhône en cet endroit que de la rive droite, mais avec de grandes pré-

(1) Notes de M. Maurice.

cautions. Sur la rive gauche on ne peut l'aborder qu'à 900 mètres plus bas, au confluent du torrent de Pêle, où montent les gros bateaux qui, de Seyssel, viennent prendre le sable à verrerie pour être ensuite conduit aux verreries de Givors et de Pierre-Bénite. On remonte ces bateaux avec beaucoup de peine, surtout depuis *le Parc* où le Rhône cesse d'être entre des rochers à pic. La rive droite depuis le détroit de la Glière jusqu'au *Parc* est une muraille de rochers. La rive gauche est plus inclinée; et, malgré sa hauteur et les rochers de mollasse qui la couronnent, elle laisse encore quelques intervalles par où l'on peut approcher du fleuve, surtout au hameau de Voland, d'où l'on peut s'embarquer pour passer au *Parc*, distant de 4 kilomètres 300 mètres de la Glière.

*Le Parc*, situé sur la rive droite, est un grand bâtiment carré sur le bord du Rhône. Ce bâtiment étoit, avant la réunion de la Savoie à la France, un entrepôt considérable de sel qui en fournissoit le magasin du Regoufle au confluent des Usses; aujourd'hui il y en a fort peu. C'est encore au *Parc* que l'on forme des trains de poutres et de planches de sapin tirées des montagnes de la Michaïe, et qui sont dirigés sur Lyon. Un grand chemin, en très-mauvais état, conduit à la grande route de Genève à Belley.

A 2 kilomètres à l'ouest du *Parc*, on exploite

une mine de goudron d'une bonne qualité. Cette mine paroît très-abondante; elle est exploitée par M. *Secretan*, ingénieur, connu par un projet de navigation du Rhône et par plusieurs découvertes importantes.

Du *Parc* au confluent des Usses, le Rhône n'offre rien de remarquable, et l'on n'y rencontre plus d'obstacles à la navigation.

Nous ne terminerons pas cet article sans observer qu'il existe plusieurs projets, tendant à rendre navigable la partie du cours du Rhône que nous venons de décrire. Outre les plans, dont parle M. de Lalande et celui de M. Secretan, on peut encore consulter à cet égard l'ouvrage de M. *Boyssel*, cité ci-dessus. Ce courageux citoyen a tenté de naviguer depuis Colonges jusqu'à Seyssel; comme il a été obligé de quitter son bateau deux ou trois fois, il ne peut pas, rigoureusement parlant, se vanter d'avoir réussi dans son audacieux dessein; mais il démontre assez bien qu'on pourroit, avec quelques travaux, rendre le Rhône flottable dans ces lieux. L'exécution de ce projet permettra à l'État de tirer parti des bois de construction qui proviennent des forêts du Valais.

# SUR LE CARACTÈRE DU GÉNÉRAL SOUWAROF;

*Tiré du Voyage de Pétersbourg à Moscou*, etc.; *par* M. REINBECK (1).

PARMI les caractères d'une originalité bizarre que la Russie a produits, le général *Souwarof* mérite le premier rang, non seulement comme le plus célèbre, mais encore comme le plus conséquent. Car, supposé même que sa bizarrerie ne fût qu'un masque, il a fallu une ame très forte pour soutenir un rôle semblable. D'ailleurs, ce rôle, rehaussé par les grandes qualités de celui qui le jouoit, lui servoit encore d'un moyen pour accroître cette célébrité militaire qui étoit

(1) Le deuxième volume de ce *Voyage* n'est entre nos mains que depuis quelques semaines. Ce retard, dû à la négligence d'un libraire d'Allemagne, nous a empêché de donner aussi promptement que nous l'aurions désiré, la suite de l'extrait inséré tome I, Cahier I. On la trouvera dans le XII<sup>e</sup> Cahier.

Nous en détachons ce portrait du général Souwarof, qui ne tient point à l'ensemble du Voyage.

le seul but de ses actions et la seule chose qui lui fût sacrée.

Une petite taille, un corps sec, nerveux, endurci par l'habitude de la fatigue et des privations, assoupli par des exercices gymnastiques; un regard ferme et perçant, un sang toujours bouillonnant et qui ne lui permettoit jamais un repos complet, une imperturbable présence d'esprit, un courage inébranlable, beaucoup de finesse et desprit, une profonde connoissance du cœur humain, une conduite adroite avec une volonté inflexible, de la modération dans les besoins physiques, le désir le plus immodéré de la gloire, peu de sensibilité, et toutes ces qualités réunies sous les dehors de la bizarrerie, pour ne pas dire de la folie, voilà le portrait de Souwarof.

On assure que ce général a dû à ses formes extravagantes plus d'un genre d'avantage; sa prétendue folie l'a souvent servi auprès du souverain, comme sa prétendue bigoterie auprès du soldat. L'histoire secrète de cet homme extraordinaire seroit certainement aussi curieuse que instructive; mais l'individu qui seul en possédoit les matériaux, qui, dans un poste qui le rapprochoit de Souwarof, avoit étudié ce caractère singulier pendant de longues années; cet individu, dis-je, après avoir souffert beaucoup de lui et à cause de lui, l'a suivi au tombeau avant d'avoir rien publié.

Saint Nicolas étoit le patron particulier de Souwarof; il prétendoit avoir avec ce saint de longues conversations, et il crut, par sa protection, pouvoir se donner des forces physiques sans bornes. Le matin et le soir, il faisoit devant son image de longues prières, accompagnées de beaucoup de signes de la croix. Il auroit bien voulu passer lui-même pour un saint aux yeux de ses soldats; au moins, il réussit à se faire regarder comme un homme inspiré et envoyé exprès par la Providence; c'est à ces idées fanatiques qu'il dut une partie de ses victoires.

Le grand principe militaire de Souwarof étoit d'attaquer toujours le premier, même lorsque l'infériorité du nombre et le désavantage du terrain rendoient l'attaque hasardeuse; genre de tactique nécessaire vis-à-vis des Turcs, et peut-être après les changemens modernes de l'art de la guerre, très-utile contre un ennemi quelconque. Conformément à ce principe, il eut à peine pris le commandement en chef de l'armée russe dans la dernière guerre contre les Turcs, qu'il fit savoir au général en chef autrichien « qu'il étoit arrivé, » et que, pour le faire savoir aux Turcs, il les » attaqueroit sous peu d'*heures*. » L'Autrichien qui, depuis plusieurs mois, se tenoit sur la défensive, demanda un répit de quelques jours: Souwarof répliqua: « Faites-en comme il vous » plaira; moi, j'attaquerai les Turcs sur-le-champ

» avec mes Russes, et je saurai les battre tout » seul ». Il tint parole; et, lorsque les Autrichiens arrivèrent sur le champ de bataille, la victoire étoit déjà décidée. Le général en chef autrichien crut devoir féliciter le vainqueur, et se rendit dans sa tente. Quand on vint l'annoncer, Souwarof étoit à se faire panser d'une blessure qu'il avoit reçue dans une partie du corps que l'on ne montre guère à ses amis, et qu'un homme aussi brave n'avoit certainement pu montrer à l'ennemi que par hasard. Le chirurgien alloit mettre l'emplâtre. « Arrêtez, lui crie Souwarof, et qu'on me » dise exactement à quelle distance se trouve M. le » feld-maréchal ». — A cent pas. — « Et à pré» sent »? — A cinquante pas. — « Et mainte» nant »? — A deux pas. — « Mettez l'emplâtre »! s'écrie-t-il en tournant la partie lésée vers l'entrée de la tente. — « Mon général, dit-il au feld» maréchal autrichien, excusez l'état dans lequel » je vous reçois; j'ai eu une blessure légère, il » faut que je la fasse panser; vous n'en voudrez » point à un vieux soldat. »

M. le feld-maréchal fit gravement ses complimens de félicitation et demanda la permission de les lui réitérer le jour suivant, dans une visite en règle. Souwarof l'invita à déjeûner. Le lendemain, à l'heure fixe, l'Autrichien revint avec une suite brillante et nombreuse. On l'introduisit dans la tente où il ne se trouvoit ni chaise ni

table. Souwarof étoit couché par terre et avoit devant lui quelques pots remplis de bouillie de gruau. Lorsque les Autrichiens, entrèrent, il ne se leva presque point, et lui dit seulement : « Mon » général, vous me trouvez déjà à déjeûner; ve- » nez, mettez-vous à côté de moi et goûtez-en; » ce n'est pas si mauvais ». Il ne resta aux Autrichiens d'autre parti à prendre que de s'asseoir par terre avec leurs beaux uniformes blancs, et de manger du gruau.

Lorsque pour la première fois il fut appelé à la cour dans sa qualité de général en chef, il rencontra sur l'escalier du palais un *chauffeur de poêle;* sur-le-champ il lui donne la main, l'embrasse avec beaucoup de politesse et se recommande à son amitié. « Me voilà à la cour, » dit-il à ceux qui l'entouroient; c'est un pays » inconnu pour moi : on m'a appris que le plus » petit individu peut souvent nous y devenir » nuisible; ainsi je dois chercher à avoir tout le » monde pour ami. »

Potemkin prit le rôle de fou, que jouoit Souwarof, pour son vrai caractère, et chercha souvent à le persuader à l'impératrice. Mais Catherine n'insista pas moins à ce que Souwarof fût présent au conseil dans lequel on devoit délibérer sur le plan d'opérations pour la prochaine campagne contre les Turcs. Souwarof y dit tant de folies et d'extravagances, que personne n'y put rien

comprendre, et que Potemkin s'en alla, en disant à l'impératrice : « Je l'avois prévu qu'on ne » tireroit rien de ce fou-là ». A peine étoit-il sorti que Souwarof, dans un discours plein d'énergie, de raison et de clarté, expose son plan de campagne, qui fut adopté, et dont, comme on sait, le succès le plus brillant prouva le mérite. L'impératrice lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avoit point parlé de cette manière quand le prince Potemkin étoit présent. « Je parle » à chacun dans le langage qu'il entend, répli» qua Souwarof. »

Lorsque Paul Ier voulut introduire parmi ses troupes l'uniforme prussien, Souwarof se permit un acte formel de désobéissance ; il refusa d'exécuter les ordres de l'empereur, quant à la portion de l'armée qui étoit sous son inspection, et il lança des sarcasmes amers contre le monarque. Paul Ier l'exclut du service, et le dépouilla de ses titres. Souwarof annonça tout de suite la résolution de se retirer dans les environs d'un couvent, et d'y mener une vie monastique. Il promit un certain nombre de paysans à ceux de ses anciens amis et officiers subalternes qui vouloient l'accompagner. En effet, beaucoup d'officiers donnèrent leur démission. L'empereur les fit mettre à la citadelle. Ces pauvres gens, arrachés à toutes leurs affaires, perdirent une partie de leur fortune, et éprouvèrent toute sorte de

chagrins. Très peu d'entre eux ont obtenu les récompenses que Souwarof avoit promises à leur fidélité. Rentré en grace à la cour, il a su éluder sa parole, sous divers prétextes indignes que je ne citerai point.

Ce fut une scène vraiment plaisante que le départ de Souwarof pour l'exil. Il fit placer sur des chaises les décorations des ordres dont il étoit revêtu, et le nombre en étoit immense ; puis il s'approcha successivement de chacune d'elles, leur fit de profondes révérences, en baisa plusieurs et leur adressa à haute voix les adieux les plus touchans. Il n'emporta avec lui que le portrait de Catherine, orné de brillans.

Les circonstances obligèrent Paul Ier à rappeler Souwarof sur le théâtre de sa gloire. Un chasseur qui lui apportoit une lettre écrite de la main propre de l'empereur, arrive au moment où il étoit à une promenade solitaire. Ayant l'ordre de faire la plus grande hâte, il se fait conduire auprès du général et lui présente respectueusement l'auguste missive. Souwarof regarde la souscription qui contenoit tous ses titres. « Cette » lettre n'est pas pour moi, dit-il au courrier ». » Feld-maréchal-général ! ce n'est pas moi ; » chevalier de tel et de tel ordre ! ce n'est » pas moi » : et ainsi il continua à répéter pour chaque titre, ce n'est pas pour moi ! Le courrier le supplia de décacheter la lettre. « Dieu me

» préserve, s'écria Souwarof, de décacheter une » lettre de l'empereur qui ne m'est point adres- » sée »! Le pauvre courrier fut obligé de rapporter en tremblant la lettre telle qu'il l'avoit apportée. L'empereur ne se fâcha point; il lui écrivit une seconde lettre avec une souscription très-simple. En la recevant, Souwarof se mit à genoux, la baisa respectueusement, et se mit sur-le-champ en route.

Arrivé à Pétersbourg, l'empereur le fit complimenter par son favori, le comte K........ On l'annonce. « K...! s'écrie Souwarof, le comte » K...! mais je ne connois point de famille russe » de ce nom. Au surplus, qu'il entre »! Le comte étant entré, il lui demande encore à lui-même son nom, fait toujours l'étonné et le prie de lui dire de quel pays il est originaire. Le comte, un peu embarrassé, répond enfin : « Je suis natif de » la Turquie; c'est à la grâce du monarque que » je dois mon titre ». « Ah! dit Souwarof, vous » avez donc sans doute rendu quelques services » éminens; dans quel corps avez-vous servi? A » quelle bataille avez-vous assisté? »—Je n'ai jamais servi dans l'armée.-« Jamais! vous étiez donc » employé dans les affaires civiles? et dans » quel ministère? »—Je n'ai servi aucun ministère; j'ai toujours été auprès de l'auguste personne de S. M.— « Ah mon dieu! et en quelle

» qualité? »—Le comte eut beau rechigner, il fut à la fin obligé d'en venir au fatal aveu que l'impitoyable Souwarof vouloit lui arracher. « J'ai été » le premier valet de chambre de S. M. I. »— Ah! très-bien, s'écria Souwarof; et se tournant vers ses domestiques qui étoient présens, il dit à son valet de chambre: « Iwan, vois-tu ce seigneur! » il a été ce que tu es; à la vérité, il l'étoit au- » près de notre très-gracieux souverain. Vois- » tu quel beau chemin il a fait! il est devenu » comte; il est décoré des ordres de Russie. » Ainsi, conduis-toi donc bien, Iwan! Qui sait, » ce que tu peux devenir un jour? » Cette scène finie, il pria le comte, mortifié et stupéfait, de lui dire ce dont il étoit chargé de la part de l'empereur.

Souwarof ne vivoit pas sur le meilleur pied avec son épouse, et finit même par s'en séparer. Cependant, il continua pendant quelques années à lui témoigner toute sorte d'égards. Une fois, le jour de la fête de son épouse, il s'en trouvoit éloigné de plus de 100 werstes (25 lieues). Il se met en route et arrive de grand matin devant la maison qu'elle habitoit. Il apprend qu'elle dort encore; ses femmes veulent l'éveiller; il le défend et leur ordonne seulement de lui dire à son réveil que Souwarof étoit venu pour lui souhaiter sa fête. Sur quoi il se mit dans

sa voiture et repartit. On peut s'imaginer quel fut l'étonnement de la dame en apprenant cette singulière visite.

Il aima tendrement sa fille, et en effet elle étoit digne de toute la tendresse d'un père. Pendant des heures entières, le vieillard lui baisoit les mains et excitoit chacun des individus présens à répéter après lui qu'elle étoit une excellente fille; souvent dans ces occasions il couroit autour de la chambre en sautant comme un enfant.

Lors du retour de Souwarof à Pétersbourg, de la dernière campagne, on lui avoit meublé un appartement au palais impérial et fait de très-grands préparatifs pour son entrée solennelle. Mais avant qu'il fût arrivé, le vent changea à la cour; et au lieu du triomphe, il n'y trouva qu'une réception très-froide. Il se logea dans une maison particulière, et l'on fit semblant de ne pas s'apercevoir de lui. Cette ingratitude brisa l'ame de Souwarof; le chagrin le conduisit bientôt sur son lit de mort. Il est vrai que son corps inanimé fut exposé en public sous un dais, entouré de toutes ses décorations ; mais la salle étoit si petite, qu'il ne pouvoit y entrer à la fois que peu de personnes. Il fut inhumé avec tous les honneurs dus à son grade de géneral-feld-maréchal, et le monarque lui-même assista à cheval à la cérémonie.

Souwarof éprouva la destinée commune à

tant de grands hommes, de survivre à sa fortune. Plus tard, Paul I$^{er}$ lui fit ériger une statue sur la place d'exercice, près le Jardin d'été, où il y avoit déjà un obélisque en l'honneur de Roumanzof; cependant ce monument ne fut achevé que sous le règne actuel. Alexande I$^{er}$, avec toute sa cour, daigna s'y trouver, lorsqu'en présence du fils de Souwarof, on découvrit solennellement la statue. Elle est insignifiante comme ouvrage de l'art, et les proportions en sont manquées; d'ailleurs, reculée dans un coin de la place, elle n'est visible que pour les promeneurs qui se rendent au Jardin d'été. Dans l'église d'Alexandre Newsky, qui est en quelque sorte le panthéon de la Russie, une simple table de bronze, avec le nom de Souwarof, et surmontée d'une lampe toujours allumée, marque la place où ce fameux guerrier est enterré.

*Note du Rédacteur.* Nous avons supprimé dans ce morceau une anecdote qui nous paroissoit d'un genre trop ignoble. Nous sommes même loin de garantir celles que nous avons conservées; cependant, nous les avons entendues de la bouche de plusieurs Russes à peu près avec les mêmes détails que M. Reihbeck y met.

Dans l'ouvrage périodique intitulé, *La Russie sous Alexandre I$^{er}$*, publié à Pétersbourg par M. le conseiller *Storch*, on trouve dans le XIX$^{e}$ cahier un article sur Souwarof où l'anecdote sur le pauvre chambellan est rapportée; seulement, M. *Storch* l'abrège beaucoup, en place la scène à *Vienne*, et y met en jeu un *chambellan autrichien*.

Il est probable que M. *Storch* a voulu épargner un individu connu à Saint-Pétersbourg; car il n'est guère probable que Souwarof se soit permis une licence semblable dans une cour *étrangère*, et vis-à-vis d'un courtisan autrichien à qui on ne pouvoit pas reprocher d'être né turc.

M. *Storch* raconte aussi l'anecdote de Potemkin; mais il dit que ce favori, par ordre de l'impératrice, ne fit que se cacher derrière un paravent, d'où il entendit lui-même avec autant d'étonnement que d'admiration, le discours prononcé par Souwarof.

---

# BULLETIN

## DES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## N° X.

### *Voyage dans l'Intérieur de l'Amérique, fait dans les années* 1799 *à* 1803, *par MM.* DE HUMBOLDT *et* BONPLAND. *Chez F. Schoell.*

PREMIER ARTICLE.

L'IMPORTANCE et la célébrité de cet ouvrage nous font un devoir d'en donner au moins une *annonce détaillée*, car une véritable analyse exigeroit plus d'espace que les *Annales* n'en peuvent accorder. Nous insisterons principalement sur les parties historiques et géographiques.

Le grand nombre de matériaux que MM. Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland ont rapportés du voyage qu'ils ont fait dans l'intérieur de l'Amérique, dans les années 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803, et la diversité des objets sur lesquels leurs recherches se sont étendues, les ont engagés à diviser la relation de leur voyage en différentes parties ou recueils détachés, dont chacun renfermant les observations du même genre, offre aux amateurs la facilité de ne se procurer que la partie qui les intéresse plus particulièrement.

Nous allons suivre la division adoptée par les auteurs :

**Première Partie.** — *Physique générale et Relation historique du Voyage, en 5 vol.* in-4° *et 2 atlas.*

Le *premier volume* de cette division a paru ; il forme l'introduction de l'ouvrage entier, et offre le résultat de toutes les recherches auxquelles M. Humboldt s'est livré pendant cinq années de voyages dans les deux hémisphères, et qui se trouveront développées en détail dans les autres parties de l'ouvrage. Il a pour titre : *Essai sur la Géographie des Plantes, accompagné d'un Tableau physique des Régions équinoxiales, fondé sur des observations et des mesures faites depuis le* 10° *degré de latitude australe jusqu'au* 10° *de latitude boréale, en* 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803.

Un extrait rapide de ce volume trouvera place dans un N° prochain du *Bulletin des Annales*, et y remplira probablement une feuille et demie d'impression. Pour cette fois-ci nous nous bornerons à décrire la carte physique dont il est accompagné, et qui peut donner une idée des principales matières traitées dans le texte.

Une planche du format grand aigle, dessinée par *Turpin* et *Schœnberger*, d'après un croquis de M. de Humboldt, représente une coupe de l'Amérique sur une ligne qui va du 10e degré de latitude boréale jusqu'au 10e de latitude australe, et qui passe par la cime du Chimborazo, en partant des côtes de la mer du Sud jusqu'à celles du Brésil ; elle indique la progression de la végétation depuis l'intérieur de la terre qui recèle des plantes cryptogames, jusques aux neiges perpétuelles, qui sont le terme de toute végétation. L'on y distingue la végétation des palmiers et des scitaminées, celle des fougères en arbres, des quinquina, des graminées. Le nom de chaque plante est inscrit à la hauteur

à laquelle elle se trouve d'après les mesures déterminées par M. de Humboldt. Seize colonnes latérales, non compris une quadruple échelle, indiquent tous les phénomènes physiques que représentent les régions équinoxiales depuis le niveau de la mer du Sud jusqu'au sommet de la plus haute cime des Andes. Outre la végétation, ce tableau indique les animaux, les rapports géologiques, la culture, la température de l'air, les limites des neiges perpétuelles, la constitution chimique de l'atmosphère, sa tension électrique, sa pression barométrique, le décroissement de la gravitation, l'intensité de la couleur azurée du ciel, l'affoiblissement de la lumière pendant son passage par les couches de l'air, les réfractions horizontales et le degré de l'eau bouillante à différentes hauteurs. On y a joint, pour faciliter la comparaison de ces phénomènes avec ceux des zones tempérées, un grand nombre de hauteurs mesurées dans les différentes parties du globe, et la distance à laquelle ces hauteurs peuvent être aperçues sur mer. Ce tableau est gravé avec la plus grande netteté et enluminé avec soin.

Les *second*, *troisième*, *quatrième* et *cinquième* volumes contiendront la relation historique du voyage, avec des observations sur l'influence du climat, relativement à l'organisation en général; des considérations sur l'ancienne culture de l'Amérique espagnole et sur l'origine des peuples qui habitent ces contrées; des observations sur les mœurs des peuples, leur culture intellectuelle, leur bien-être; sur les antiquités, le commerce et l'économie politique. Ils seront accompagnés de deux atlas *in-folio*.

1° Le premier contiendra la *partie pittoresque et celle des antiquités*, en quarante-deux planches. Presque tous ces dessins ont été faits sur les lieux par M. de Humboldt, retouchés en Europe, et gravés par les premiers artistes,

parmi lesquels nous citerons *Gmelin*, *Koch*, *Schieck*, *Reinhard*, *Pinelli*, *Barboni*, *Morelli*, *Roncalli*, à Rome; *Thibaud*, *Turpin*, *Massard* père et fils, *Louquet*, *Cloquet*, à Paris; *Düttenhoffer*, à Stuttgard; *Mayer*, à Berlin. La plupart des planches sont gravées au burin; quelques-unes le sont en manière d'aquatinta; d'autres représentant des costumes ou arabesques mexicains, sont enluminées; une seule, la vue de Chimborazo, sera imprimée en couleur, et formera un des plus magnifiques tableaux du genre des paysages. Parmi les sujets des planches, nous ne citerons, outre celui que nous venons d'indiquer, que les suivans: une statue de prêtresse, antiquité mexicaine; une idole colossale du Mexique; vue du cratère du pic de Ténériffe; un gradin de la pyramide de Papantla; vue du volcan de Cayambé; le jardin des Incas; vue des vallées de Quindiu; les volcans d'air de Turbaco; plan du palais de Mitla; la pyramide de Cholula; l'image du soleil dans les rochers des Incas; la cascade de Tequendama; celle de Regla, sur des colonnes basaltiques; la vue des montagnes de neige de Chimborazo, Popocatepec et Cotopaxi; celle du pic d'Orizava, du Corazon et d'Illinissa; le tableau hiéroglyphique du voyage des Tultèques; vue de l'éruption du volcan de Jorulo; la rivière du Vinaigre; la poste nageante; un campement sur l'Orénoque, avec la manière de rôtir un singe, la cataracte de l'Orénoque; architecture et intérieur de la maison du Cannar, etc.

Toutes ces gravures, sans exception, sont achevées.

2° Le second atlas contient douze *cartes physiques*, et des *cartes géographiques*, fondées sur des observations astronomiques faites par M. de Humboldt même, et sur un grand nombre de pièces intéressantes dont il a pu disposer.

Le premier volume de cette relation, avec une livrai-

son de l'atlas pittoresque, paroîtra dans le courant de l'année 1808.

Seconde Partie. — *Zoologie et Anatomie comparée.*, en 1 *vol.* in-4°.

MM. de Humboldt et Bonpland ont eté très-heureux en découvertes intéressantes sur la zoologie et l'anatomie comparée. Ils ont rapporté, en grand nombre, des descriptions d'animaux inconnus jusqu'à présent, de singes, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies. M. de Humboldt a dessiné beaucoup d'objets d'anatomie comparée sur le crocodile, le lamentin, le paresseux, la lama; et sur le larynx des singes et des oiseaux. Il a rapporté une collection de crânes d'Indiens, Mexicains, Péruviens et des habitans de l'Orénoque, et ses dessins ne sont pas moins intéressans pour l'histoire des différentes races de notre espèce, que pour l'anatomie. Ces matériaux, parmi lesquels on remarquera une notice sur les dents d'éléphans fossiles, qu'il a trouvées à 2600 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, paroissent par cahiers, sous le titre : *Observations de Zoologie et d'Anatomie comparée, faites dans un Voyage aux Tropiques*, 1 *vol.* in-4°.

Il en a paru trois livraisons qui contiennent des observations très intéressantes sur l'os hyoïde et le larynx des oiseaux, des singes et du crocodile, qui expliquent entre autres la perfection avec laquelle quelques mammifères, et surtout les singes, imitent la voix des oiseaux, et la faculté du crocodile de prendre sa proie sous l'eau, sans être noyé par la grande masse d'eau qui devroit entrer dans son œsophage; l'histoire naturelle d'une nouvelle espèce de singes, le *simia leonina*, qui n'a que 7 pouces de long, et ressemble, dans sa petitesse, au lion, dont il

a la couleur, et surtout la crinière qu'il hérisse quand il se fâche; un mémoire sur l'érémophilus et l'astroblépus, deux nouveaux genres de l'ordre des apodes; un autre sur un poisson dont les volcans du Quito vomissent de temps en temps une innombrable quantité à 2600 toises au-dessus de la surface de la mer; l'histoire naturelle du fameux condor des Andes, avec deux planches qui prouvent que toutes les représentations qui existent de cet oiseau, sont fabuleuses; la description d'une nouvelle espèce de gymnote; des observations très-curieuses sur l'anguille électrique, et la description de la pêche de ces poissons qui se fait par le moyen des chevaux sauvages dont on fait entrer des troupeaux dans les ruisseaux; enfin, un mémoire très-instructif sur l'anatomie des reptiles, regardés encore comme douteux par les naturalistes, tels que des salamandres et de plusieurs espèces de grenouilles, rainettes et crapauds, du protée, etc., avec la description de l'*axolotl* du lac de Mexico, rapporté par MM. de Humboldt et Bonpland. Ce mémoire est de M. *Cuvier*.

Pour donner une idée de la manière intéressante dont M. de Humboldt traite l'histoire naturelle, je citerai sa description du combat des anguilles électriques contre les chevaux.

« Ce ne sont pas seulement les crocodiles et les jaguars qui, dans l'Amérique méridionale, dressent des embûches au cheval. Cet animal a aussi parmi les poissons un ennemi dangereux. Les eaux marécageuses du Béra et de Rastro sont remplies d'anguilles électriques, dont le corps gluant parsemé de taches jaunâtres, envoie de toutes parts et spontanément une commotion violente. Ces gymnotes ont cinq à six pieds de long; ils sont assez forts pour tuer les animaux les plus robustes, lorsqu'ils font agir à la fois et dans une direction convenable leurs organes, armés

d'un appareil de nerfs multipliés. A Urituca on a été obligé de changer le chemin de la *steppe*, parce que le nombre de ces anguilles s'étoit tellement accru dans une petite rivière, que tous les ans beaucoup de chevaux frappés d'engourdissement se noyoient en la passant à gué. Tous les poissons fuient l'approche de cette redoutable anguille. Elle surprend même l'homme qui, placé sur le haut du rivage, pêche à l'hameçon ; la ligne mouillée lui communique souvent la commotion fatale. Ici, le feu électrique se dégage même du fond des eaux.

» La pêche des gymnotes procure un spectacle pittoresque. Dans un marais que les Indiens enceignent étroitement, on fait courir des mulets et des chevaux jusqu'à ce que le bruit extraordinaire excite à l'attaque ces poissons courageux. On les voit nager comme des serpens sur la superficie des eaux, et se presser adroitement sous le ventre des chevaux. Plusieurs de ceux-ci succombent à la violence des coups invisibles; d'autres haletant, la crinière hérissée, les yeux hagards, étincelans, et exprimant l'angoisse, cherchent à éviter l'orage qui les menace ; mais les Indiens, armés de longs bambous, les repoussent au milieu de l'eau.

» Peu à peu l'impétuosité de ce combat inégal diminue. Les gymnotes fatigués se dispersent comme des nuées déchargées d'électricité ; ils ont besoin d'un long repos et d'une nourriture abondante pour réparer ce qu'ils ont dissipé de force galvanique. Leurs coups de plus en plus foibles donnent des commotions moins sensibles. Effrayés par le bruit du piétinement des chevaux, ils s'approchent craintifs du bord du marais ; là, on les frappe avec des harpons ; puis on les entraîne dans la *steppe*, au moyen de bâtons secs et non conducteurs du fluide.

» Tel est le combat surprenant des chevaux et des pois-

sons. Ce qui forme l'arme vivante et invisible de ces habitans de l'eau; ce qui, développé par le contact de parties humides et hétérogènes, circule dans les organes des animaux et des plantes; ce qui, dans les orages, embrase la voûte du ciel; ce qui lie le fer au fer, et détermine la marche tranquille et rétrograde de l'aiguille aimantée, découle d'une même source, comme les couleurs variées du rayon réfracté : tout se réunit dans une force unique et éternelle qui anime la nature et règle les mouvemens des corps célestes (1). »

Les *quatrième et cinquième* livraisons *des Observations Zoologiques*, contenant la partie entomologique, sont sous presse.

**Troisième Partie.—*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne.***

Ouvrage qui présente des recherches sur la géographie du Mexique, sur l'étendue de sa surface et sa division politique en intendances, sur l'aspect physique du sol, sur la population actuelle, l'état de l'agriculture, de l'industrie manufacturière et du commerce; sur les canaux qui pourroient réunir la mer des Antilles au grand Océan, sur les revenus de la couronne, la quantité de métaux qui a reflué du Mexique en Europe et en Asie, depuis la découverte du nouveau continent et sur la défense militaire de la Nouvelle-Espagne; 1 vol. *in*-4°, avec un atlas physique et géographique, fondé sur des observations astronomiques, des mesures trigonométriques et des nivellemens barométriques.

Arrivé au Mexique par la mer du Sud, en mars 1803, M. de *Humboldt* a résidé dans ce vaste royaume pendant un an. Après avoir fait des recherches dans la province de

(1) Nous citons cette description d'après la traduction française des *Tableaux de la Nature* de M. *de Humboldt*, par M. *Eyrieys*.

Carracas, aux rives de l'Orénoque et du Rio-Negro, dans la Nouvelle-Grenade, à Quito et sur les côtes du Pérou, où il s'étoit rendu pour observer, dans l'hémisphère austral, le passage de Mercure sur le Soleil, le 29 novembre 1802, il devoit être frappé du contraste qu'offre la civilisation de la Nouvelle-Espagne, avec le peu de culture des parties de l'Amérique méridionale qu'il venoit de parcourir. Ce contraste l'excitoit à l'étude particulière de la statistique du Mexique et à la recherche des causes qui ont le plus influé sur les progrès de la population et de l'industrie nationale.

Sa situation individuelle lui offroit tous les moyens pour parvenir au but qu'il s'étoit proposé. Aucun ouvrage imprimé ne pouvoit lui fournir de matériaux; mais il eut à sa disposition un grand nombre de mémoires manuscrits, dont une curiosité active a fait répandre des copies dans les parties les plus éloignées des colonies espagnoles. Il comparoit les résultats de ses propres recherches aux données contenues dans les pièces officielles qu'il avoit rassemblées depuis plusieurs années. Un séjour qu'il fit, en 1804, à Philadelphie et à Washington, lui permit de faire des rapprochemens entre l'état actuel des États-Unis et celui du Pérou et du Mexique, qu'il avoit visités peu de temps auparavant.

C'est ainsi que ces matériaux géographiques et statistiques s'accrurent trop pour en faire entrer les résultats dans la relation historique de son voyage. Il a cru avec raison qu'un ouvrage particulier, publié sous le titre d'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, pourroit être accueilli avec intérêt, à une époque où le nouveau continent fixe plus que jamais l'intérêt des Européens.

L'ouvrage est divisé en six grandes sections. Le *premier* livre offre des considérations générales sur l'étendue et

l'aspect physique de la Nouvelle-Espagne. Sans entrer dans aucun détail d'histoire naturelle descriptive (détail réservé pour d'autres parties du voyage), il examine l'influence des inégalités du sol sur le climat, l'agriculture, le commerce et la défense des côtes. Le *second* livre traite de la population générale et de la division des castes. Le *troisième* présente la statistique particulière des intendances, leur population et leur aréa calculée d'après les cartes qu'il a dressées sur des observations astronomiques. Il discute dans le *quatrième* livre l'état de l'agriculture et des mines métalliques; dans le *cinquième*, les progrès des manufactures et du commerce. Le *sixième* livre contient des recherches sur les revenus de l'État et sur la défense militaire du pays.

La *première livraison* de l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* vient de paroître. Elle contient, 1° les sept premières feuilles de l'*Essai politique*; 2° six planches de l'atlas géographique et physique; 3° six feuilles de l'analyse raisonné de l'atlas.

Dans les chapitres de l'*Essai politique*, contenus dans cette livraison, l'auteur ne s'occupe encore que des considérations générales sur l'étendue et l'aspect physique du royaume de la Nouvelle-Espagne. Cependant, parmi ces généralités, il y en a d'aussi neuves qu'intéressantes. C'est ainsi que, dans le chapitre II, il fait une digression très-instructive sur les *neuf points* qui offrent des facilités plus ou moins grandes pour ouvrir une communication artificielle entre les Océan atlantique et pacifique. Le premier point est sous les 54° 37' de latitude boréale, où les sources de la *Tahoutche-Tessé* et de la *Rivière de la Paix*, se rapprochent de *sept lieues* (1) de distance. (Les découvertes de M. Leuris nous ont fait connoître que les sources de la

(1) Lieues marines de 20 au degré.

Colombia, plus méridionales que celles du Tahoutche-Tessé, se rapprochent de celles de Missouri). Le second point est entre les sources de *Rio-del-Notre* et *Rio-Colorado*, dans le Nouveau-Mexique, par 40° de latitude nord; les sources de ces deux rivières sont séparées par une chaîne de montagnes large de 12 à 13 lieues. Le quatrième point se trouve dans la Nouvelle-Espagne. « L'*isthme de Tehuantepec* comprend, sous la latitude de » 16°, les sources du *Rio-Huasacualco* qui se jette dans » le golfe du Mexique et les sources du *Rio de Chimalapa*. » Les eaux de cette dernière rivière se mêlent à celles de » l'Océan Pacifique, près de la *Barra de San Francisco*.. » Nous reviendrons plus bas sur la possibilité de creuser » un canal de 6 à 7 lieues dans les forêts de *Tarifa*. Il » suffit d'observer ici que, depuis qu'en 1798 on a ouvert » un chemin de terre qui mène du port de *Tehuantepec* » à l'*Embarcadero de la Cruz* (chemin perfectionné en » 1800), le *Rio Huasacualco* forme en effet une com- » munication commerciale entre les deux Océans. Pen- » dant le cours de la guerre avec les Anglais, l'indigo de » Guatimala, le plus précieux de tous les indigos con- » nus, est venu par la voie de cet isthme au port de Vera- » Cruz, et de là en Europe. »

Le quatrième et cinquième points se trouvent pris du *lac de Nicaragua* et dans l'*isthme de Panama*. M. de Humboldt n'a point visité ces lieux; mais il discute d'une manière intéressante les opinions énoncées avant lui; il penche à considérer les montagnes de ces deux isthmes comme peu élevées, et les projets de canaux, par conséquent, comme d'une exécution facile.

« 6° Au sud-est de Panama, en suivant les côtes de » l'Océan Pacifique, depuis le cap Saint-Miguel jusqu'au » cap Corientes, on rencontre le petit port et la baie de

» *Cupica*. Le nom de cette baie est devenu célèbre dans
» le royaume de la Nouvelle-Grenade, à cause d'un nou-
» veau projet de communication entre les deux mers.
» Depuis Cupica on traverse, sur 5 ou 6 lieues marines,
» un terrain tout uni et très-propre à creuser un canal
» qui aboutiroit à l'*Embarcadero du Rio Naipi*. Cette
» dernière rivière est navigable, et débouche au-dessous
» du village de *Zitara* dans le *Grand Rio Atrato*, qui
» lui-même se jette dans la mer des Antilles. Un pilote
» biscayen très-intelligent, M. Goguenèche, a le mérite
» d'avoir le premier fixé l'attention du gouvernement sur
» cette baie de Cupica; elle devroit être, pour le nou-
» veau continent, ce que Suez a été jadis pour l'Asie.
» M. Goguenèche a proposé de faire passer par le Rio-
» Naipi le cacao de Guayaquil à Carthagène. La même
» voie présente l'avantage d'une communication infini-
» ment prompte entre Cadix et Lima. Au lieu de faire
» passer les courriers par Carthagène, Santa-Fé et Quito,
» ou par Buenos-Ayres et Mendoça, on devroit empêcher
» de petits paquebots, fins voiliers, de Cupica au Pérou.
» En exécutant ce projet, le vice-roi de Lima ne seroit
» plus quelquefois cinq à six mois à attendre des ordres de
» sa cour. En outre, les environs de la baie de Cupica
» pourroient offrir de superbes bois de construction très-
» propres à être transportés à Lima. On diroit même que
» le terrain contenu entre Cupica et la Bouche de l'Atra-
» to, est la seule partie de toute l'Amérique dans laquelle
» la chaîne des Andes soit entièrement interrompue.

» 7° Dans l'intérieur de la province du Choca, le petit
» ravin (*quibrada*) de la *Raspadura* unit les sources voi-
» sines du *Rio de Noaccama*, appelé aussi *Rio San Juan*,
» et de la petite rivière de *Quito*; cette dernière, réunie
» au *Rio Andageda* et au *Rio Zitara*, forme le *Rio d'A-*

» *trato* qui se jette dans la mer des Antilles, tandis que le » Rio San Juan tombe dans la mer du Sud. Un moine très-» actif, curé du village de *Novita*, a fait creuser par ses » paroissiens un petit canal dans le ravin de la Raspa-» dura; au moyen de ce canal, navigable lorsque les » pluies sont abondantes, des canots chargés de cacao, » sont venus d'une mer à l'autre. Voilà donc une inté-» rieure qui existe depuis 1788, et que l'on ignore en Eu-» rope. Le petit canal de la Raspadura réunit, sur les côtes » des deux océans, éloignés l'un de l'autre de 75 » lieues ».

Le huitième point est l'endroit où les affluens du Huallagua se rapprochent de la mer du Sud, au nord-est de Lima. On ne pourroit point y creuser un canal, mais une grande route qui, de Lima, conduiroit sur les bords du Huallagua, seroit d'une grande utilité, en supposant la navigation de l'Amazone ouverte aux Espagnols du Pérou. (*Voyez* les *Annales des Voyages*, tome III, p. 26, note 1.

Le neuvième point qu'on a proposé devoit se trouver dans le sud du Chili, ou dans la Patagonie, entre le *golfe de Saint-Georges* et l'*Archipel Cayamaqui ;* mais les recherches des Espagnols ont démontré que, sur ce point, les deux Océans sont encore éloignés de plus de 80 lieues.

Cet extrait d'un seul chapitre peut donner une idée de la manière savante dont M. Humboldt traite la géographie-politique. Nous n'entreprendrons toutefois l'analyse de sa description du Mexique, que lorsqu'il en aura publié l'ensemble ; car une description morcelée n'offriroit à nos lecteurs que peu d'intérêt. Nous dirons franchement à M. de Humboldt qu'il nous semble entendre mal ses propres intérêts et ceux du public, en publiant ses ouvrages par fragmens.

L'analyse raisonnée de l'atlas géographique de la Nou-

velle-Espagne est heureusement très-avancée dans cette livraison et ne manquera point d'exciter la plus vive attention des géographes. L'auteur y expose, surtout en détail, les recherches qui ont été faites pour déterminer la véritable position de la ville de Mexico. Voici quelques-unes des principales longitudes et latitudes de la Nouvelle-Espagne, déterminées principalement au moyen des *horloges marins* ou des *observations astronomiques*.

| NOMS DES LIEUX. | LONGITUDE à l'O. de P. | | | LATITUDE N. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Acapulco | 102 | 6 | 0 | 16 | 15 | 29 |
| Mescala | 101 | 49 | 0 | 17 | 56 | 4 |
| Tehuilotepec | 101 | 48 | 0 | 18 | 35 | 0 |
| Tepecuacuilco | 101 | 48 | 0 | 18 | 20 | 0 |
| Cerro de Axusco | 101 | 32 | 45 | 19 | 15 | 27 |
| Mexico Convento de S. Augustin | 101 | 25 | 45 | 19 | 25 | 45 |
| Mexico. Entrée de la cathédrale | 101 | 25 | 20 | 19 | 25 | 57 |
| San Juan del Rio | 102 | 12 | 30 | 20 | 27 | 0 |
| Queretaro | 102 | 30 | 30 | 20 | 36 | 39 |
| Salamanca | 103 | 15 | 0 | 20 | 27 | 0 |
| Valladolid | 103 | 12 | 15 | 19 | 42 | 0 |
| Toluca | 101 | 41 | 45 | 19 | 16 | 19 |
| Actopan | 101 | 9 | 15 | 20 | 17 | 48 |
| Real de Moran | 101 | 46 | 0 | 20 | 10 | 4 |
| Popocatepetl | 100 | 53 | 15 | 18 | 59 | 47 |
| Iztaccihualt | 100 | 55 | 0 | 19 | 10 | 0 |
| La Puebla de los Angeles | 100 | 22 | 45 | 19 | 0 | 15 |
| Pico de Orizava | 99 | 35 | 15 | 19 | 2 | 17 |
| Pyramide de Cholula | 100 | 33 | 30 | 19 | 2 | 6 |
| Perotte | 99 | 33 | 45 | 19 | 33 | 37 |
| Coffre de Perotte (la Penna) | 99 | 28 | 45 | 19 | 28 | 57 |
| Guanaxuato | 103 | 15 | 0 | 21 | 0 | 15 |
| Xalappa | 99 | 15 | 0 | 19 | 30 | 8 |
| Vera Cruz, partie occidentale | 98 | 29 | 0 | 19 | 11 | 52 |

Voici quelques autres positions géographiques, calculées d'après les observations de D. *Jacquin Velasquez*, professeur de Mathématiques à Mexico; publiées par M. de Humboldt.

| NOMS DES LIEUX. | LONGITUDE. | | | LATITUDE. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| El Pennol........... | 101 | 22 | 30 | 19 | 26 | 4 |
| San Miguel de Guadelupe............... | 101 | 24 | 45 | 19 | 28 | 48 |
| Cerro de San Christoval ............... | 101 | 21 | 30 | 19 | 35 | 5 |
| Tehuilojuca .......... | 101 | 28 | 45 | 19 | 43 | 17 |
| Zumpango............ | 101 | 24 | 0 | 19 | 46 | 52 |
| Tezcuco............... | 101 | 11 | 15 | 19 | 30 | 40 |
| Cerro de Chiconautla... | 101 | 16 | 0 | 19 | 38 | 39 |
| Cerro de Sincoque..... | 101 | 33 | 30 | 19 | 49 | 28 |
| Huehuetoca........... | 101 | 32 | 45 | 19 | 48 | 38 |

Parmi les positions déterminées au moyen du graphomètre, par M. de Humboldt lui-même, nous citerons les suivantes :

| NOMS DES LIEUX. | LONGITUDE. | | | LATITUDE. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Chapultepec.......... | 101 | 27 | 30 | 19 | 25 | 0 |
| Santa-Fé............. | 101 | 30 | 15 | 19 | 22 | 0 |
| Istapalapa............ | 101 | 23 | 15 | 19 | 22 | 19 |
| Mexicalcingo......... | 101 | 24 | 15 | 19 | 21 | 22 |
| Tagaba............... | 101 | 28 | 0 | 19 | 31 | 0 |
| Tasco................ | 101 | 49 | 0 | 18 | 35 | 0 |

M. de Humboldt donne encore, dans son *Conspectus Longitudinum et Latitudinum*, les positions suivantes du

*golfe de Mexique*. Elles ont été déterminées au moyen de l'horloge marine. La première observation est de D. Ferrer; les treize suivantes de D. Cevallos, et les trois dernières de M. de Humboldt.

| NOMS DES LIEUX. | LONGITUDE. | | | LATITUDE. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Campêche | 92 | 50 | 45 | 19 | 50 | 45 |
| Disconocida | 92 | 44 | 30 | 20 | 49 | 45 |
| Castillo del Sisal | 92 | 19 | 45 | 21 | 10 | 0 |
| Alacran, punta occidental | 92 | 7 | 30 | 22 | 7 | 50 |
| Alacran, punta del norte | 92 | 0 | 45 | 22 | 35 | 16 |
| Boca del rio de los Lagartos | 90 | 30 | 15 | 21 | 34 | 0 |
| Punta S. O. del Puerto | 91 | 59 | 15 | 22 | 21 | 30 |
| Punta norte del Conboy | 89 | 0 | 0 | 21 | 33 | 30 |
| Punta sur del Conboy | 88 | 59 | 0 | 21 | 28 | 50 |
| Baxo del Alerta | 89 | 11 | 15 | 21 | 33 | 0 |
| Placer de diez brazas | 94 | 11 | 15 | 20 | 32 | 10 |
| Islote S. O. de los Arcos | 94 | 17 | 45 | 20 | 13 | 16 |
| Islote S. O. del Triangulo | 94 | 32 | 15 | 20 | 35 | 50 |
| Baxo del Obispo | 94 | 30 | 45 | 20 | 30 | 14 |
| Gigante (punta) | 77 | 52 | 23 | « | « | « |
| Guaduas | 77 | 2 | 30 | 5 | 4 | 1 |
| El Risguardo de Carare | 76 | 58 | 0 | « | « | « |

Voilà les bases d'une géographie toute nouvelle du Mexique et de ses côtes. Ceux de nos lecteurs qui aiment la science, sont invités à comparer ces positions avec celles qui donnent même les meilleures cartes, pour juger combien sont grands les services que M. de Humboldt a

rendus à la géographie, soit en observant ces points, soit en nous apportant les observations des savans d'Amérique.

L'espace nous manque pour parler dignement de six magnifiques feuilles de l'atlas, qui font partie de cette livraison; nous y reviendrons.

Quatrième Partie. — *Astronomie et Magnétisme.*

Cette partie se compose de deux volumes *in*-4°, dont l'un embrasse l'astronomie et les mesures barométriques, l'autre le magnétisme.

M. de Humboldt, pour rendre son voyage utile aux géographes et aux navigateurs, a voulu présenter à la fois et les observations originales et les résultats du calcul. A l'exemple de Le Gentil, il a joint à chaque éclipse d'un satellite de Jupiter, l'angle horaire ou la série des hauteurs correspondantes qui ont servi à déterminer l'avance ou le retard du chronomètre. Il a cru d'autant plus nécessaire de publier le détail de son travail astronomique, qu'occupé de plus d'un genre de recherches à la fois, il pouvoit craindre le soupçon que les nouveaux résultats qu'il présente ne fussent déduits que d'un très-petit nombre d'observations. Notre voyageur a voulu mettre les astronomes en état de juger par eux-mêmes le degré de confiance que méritent les différentes positions qui doivent servir de fondement aux cartes nouvelles de l'intérieur de l'Amérique méridionale.

Exposé sous un climat brûlant à des fatigues continuelles, luttant, au milieu des forêts, contre des difficultés de tout genre, M. de *Humboldt* n'a pu donner à toutes ses observations un égal degré d'exactitude. Il n'avoit calculé lui-même, pendant le cours de son voyage, qu'à peu près la moitié de ces observations. Ces calculs se fondoient, quant aux distances lunaires et aux satellites

de Jupiter, sur les Éphémérides de Greenwich, et sur la Connoissance des temps. Parmi les hauteurs circumméridiennes, il n'avoit choisi généralement que celle du passage même. De retour en Europe, M. de Humboldt a desiré que toutes ces observations fussent calculées par un géomètre exercé dans ce genre de travail. M. *Oltmanns*, qui déjà s'est fait connoître avantageusement aux astronomes par plusieurs mémoires intéressans, a bien voulu se charger de cette rédaction. Il a réuni un grand nombre d'observations correspondantes, et les a discutées avec un soin extrême. Il n'a rien négligé de ce qui pouvoit faire de ce *recueil* un ouvrage important pour les astronomes, les géographes et les navigateurs.

MM. de Humboldt et Oltmanns ont divisé leur ouvrage en dix-sept sections. Chaque section, ou plutôt chaque livre, est précédé par une courte notice historique. Les observations sont rangées dans le même ordre chronologique, d'après lequel elles se suivoient dans le journal astronomique que M. de Humboldt a tenu pendant cinq ans. La première livraison de ce volume a paru : elle contient les deux premières sections où sont discutées les positions de Valence, de Madrid, du Ferrol, de Cadix, de Carthagène, de Sainte-Croix de Ténériffe, des îles voisines de la côte de Cumana, de l'intérieur de la Nouvelle-Andalousie et des Missions des Indiens Chaymas. Le supplément au second livre contient un mémoire de M. de Humboldt, sur les réfractions astronomiques dans la zone torride, correspondantes à des angles de hauteur plus petits que 10 degrés, et considérés comme effet de décroissement du calorique; ce mémoire est suivi de deux notes de MM. *Delambre* et *Matthieu*, sur les observations de Le Gentil et de Svanberg.

Cet ouvrage contiendra la détermination astronomique

de la position de 290 points et 400 mesures de hauteur. M. de Humboldt s'étant imposé la loi de ne pas se fier aux résultats seuls de son garde temps, a réuni, autant que les circonstances l'ont permis, plusieurs moyens astronomiques à la fois, comme les distances de la lune au soleil, des immersions et émersions des satellites de Jupiter, etc. M. Oltmanns en a calculé les distances lunaires, non par groupe, comme on fait généralement, mais une par une, méthode aussi peu favorable pour l'amour-propre de l'observateur, qu'elle est utile pour découvrir les erreurs de l'observation. Tous les calculs des occultations d'étoiles, de quatre éclipses de soleil, du passage de Mercure, de cent quarante éclipses de satellites, de 200 lieux de la lune, et de près de trois mille angles horaires, ont été faits d'après les élémens les plus nouveaux, d'après les tables du soleil de MM. Delambre et de Zach, d'après les tables de la lune de Burg et de Trisueker, d'après les tables des satellites de M. Delambre, etc. Les astronomes trouveront dans ce recueil un grand nombre d'observations faites par d'autres navigateurs, et dont les résultats n'ont jamais été publiés.

L'impression d'un ouvrage hérissé de nombres, exige un temps considérable. Pour subvenir, en attendant, aux besoins des géographes, et pour leur indiquer ce qu'ils pourront attendre du recueil même, MM. de Humboldt et Oltmanns viennent de publier une partie des résultats de leurs recherches dans un mémoire latin qui porte le titre de *Conspectus longitudinum et latitudinum geographicarum per decursum annorum* 1799 *ad* 1784, *in plaga æquinoctiali astronomice observatorum*.

Nous venons d'en extraire ce qui est relatif au Mexique.

Dans le volume magnétique, un géomètre justement célèbre, M. *Biot*, discutera, outre les observations de

M. de *Humboldt*, celles de Cook, de Vancouver et des astronomes habiles qui ont suivi l'expédition d'Entrecasteaux.

Cinquième Partie. — *Essai sur la Pasigraphie.*

Ou Essai sur la manière de représenter les phénomènes de la stratification des roches par des signes très-multipliés; 1 vol, *in*-4°, accompagné de cinq figures au simple trait.

Sixième Partie. — *Botanique. Première Division.*

L'herbier que ces voyageurs ont rapporté du Mexique, des Cordillères des Andes, de l'Orénoque, de Rio-Negro et de la Rivière des Amasones, est un des plus riches en plantes exotiques qui jamais ait été transporté en Europe. Ayant vécu long-temps dans des pays qu'aucun botaniste n'avoit visités avant eux, on conçoit combien il doit se trouver de genres nouveaux et d'espèces nouvelles parmi les six mille trois cents espèces qu'ils ont recueillies sous les tropiques du Nouveau-Continent. S'ils ne vouloient publier qu'à la fois la description systématique des végétaux, ils emploieroient plusieurs années à s'assurer de ce qui est vraiment neuf, ou ils s'exposeroient à publier, sous de nouveaux noms, des plantes déjà connues. Il a donc paru préférable de faire paroître, sans s'assujétir à un ordre suivi, les dessins des nouveaux genres et des nouvelles espèces qu'ils ont pu suffisamment déterminer, et de faire suivre plus tard un ouvrage sans planches qui contiendra les diagnoses de toutes les espèces systématiquement rangées. C'est dans ces vues qu'ils publient les

*Plantes Equinoxiales recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caraccas, de Cumana et de Barcelonne, aux Andes de la Nouvelle-Grenade, du*

*Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio-Negro, de l'Orénoque et de la rivière des Amazones.*

Cet ouvrage *in-folio*, imprimé sur papier grand-jésus vélin et grand colombier vélin, des plus belles fabriques de France, paroît par livraisons. Toutes les planches dessinées par MM. de *Humboldt*, *Turpin* et *Poiteau*, sont gravées par M. *Sellier*, un des plus fameux artistes en ce genre, et tirées en noir. Le premier volume, orné du portrait du célèbre *Mutis* auquel il est dédié, comprenant huit livraisons qui contiennent soixante-neuf planches, a paru. On y trouve seize nouveaux genres, savoir : le *Ceroxylon* ou *Palmier à cire*, qui produit une espèce de résine dont les indigènes fabriquent des cierges et des bougies, et dans l'analyse de laquelle M. Vauquelin a trouvé deux tiers de résine et un tiers d'une substance qui a toutes les propriétés chimiques de la cire; le *Mutisia*, dont le fruit a le goût de l'abricot; le *Marathrum*; le *Cassupa;* le *Saccellium;* le *Cheirostemon*, magnifique arbre dont on ne connoissoit, jusqu'en 1801, qu'un seul individu près de Toluca, pour lequel les Indiens ont une vénération religieuse; le *Rhexiniphyllum ;* le *Machaonia ;* le *Turpinia*, arbre ainsi nommé en l'honneur d'un de nos meilleurs dessinateurs de plantes; le *Limnocharis*, l'*Exostema*, le *Bertholletia*, dédié au célèbre chimiste à qui l'on doit tant de découvertes importantes, et qui s'occupe maintenant de la physiologie et de la chimie des végétaux; le *Vauquelinia*, le *Salpianthus*, le *Hermesia*, le *Lilæa*..

Outre ces genres, le premier volume renferme cinquante espèces non encore décrites : deux *jussiæa*, le *sedioides* et le *natans;* le *myrthus microphylla;* quatre de *cinchona* ou *quinquina*, le *condaminea*, l'*ovalifolia*, le *magnifolia* et le *scrobiculata;* le *theobroma bicolor;* le *bignonia chica;* le *guardiola mexicana;* le *lycium fuch-*

*sioides*; le *chuquiraga microphylla*; le *desfontainia splendens*; le *ruellia formosa*; le *buginvillæa peruviana*; le *mutisia grandiflora*; le *wintera granatensis*, etc., etc., etc.

*Deuxième Division.*

Cette division est destinée aux monographies des melastomes, des graminées et des cryptogames des tropiques. On publie dans ce moment le premier volume de cette division, contenant :

*Monographie des Melastomes et autres genres du même ordre, in-folio.*

Plus de cinquante espèces de melastomes, que cinq années de recherches dans l'Amérique méridionale ont offertes à ces voyageurs, et les confusions qui se trouvent dans les descriptions qui existent de quelques espèces de ce genre, les ont convaincus de la nécessité d'en faire la monographie; mais pour pouvoir faire celle de tous les genres de cet ordre, il a fallu qu'ils fussent aidés des herbiers et des lumières de plusieurs illustres botanistes et de quelques voyageurs, tels que MM. Labillardière, Palisot de Beauvois, Du Petit Thouars, et principalement de M. Richard. Tous ces savans ont consenti à faire entrer dans ce recueil les espèces qu'ils possèdent.

Les dessins de cet ouvrage ont été confiés à MM. *Turpin* et *Poiteau*, ils ont été gravés sous les yeux et par les soins de M. *Bouquet*, et imprimés en couleurs par M. *Langlois*. Ces monographies égalent ce que la France et l'Angleterre ont produit de plus beau en ouvrages de botanique.

Il a paru, de cette division, huit livraisons *in-folio*, chacune de cinq planches; on y trouve vingt nouvelles espèces de *melastomes* et autant de *rhexia*.

( *La suite au prochain Cahier.* )

## *Sur les Hauteurs des Montagnes de la Terre, de la Lune et de quelques autres Planètes, présentées en Tableau, par M. de Mechel, Membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin.*

Rien n'aide plus la mémoire que la représentation simultanée des connoissances acquises dans un tableau comparatif. L'étude de la géographie n'auroit jamais été si facile si la multiplicité des cartes n'avoit fait mieux ressortir à l'œil les rapports des localités; et l'on sait avec quelle aisance un enfant même les saisit dès que ses facultés intellectuelles commencent à se développer. Mais les cartes géographiques ne présentent que la surface du globe, et ce n'est que depuis peu qu'on s'est appliqué à mieux indiquer la hauteur des chaînes de montagnes, représentées à vue d'oiseau, par des ombres qui les font ressortir plus ou moins fortement. Cette méthode même n'offre qu'incomplettement la différence des hauteurs; et les navigateurs ainsi que les mineurs se servent avec plus de succès de dessins qui représentent les coupes des montagnes. Ces cartes ont été multipliées par les voyageurs, depuis que la géologie, la géographie physique, l'atmosphérologie et la climatologie sont devenues d'un intérêt plus général, et qu'on a senti l'importance d'établir d'une manière exacte la hauteur d'un lieu où se trouve soit une substance minérale ou végétale, soit une ville entière, pour connoître quelle en est la température, et quelles plantes peuvent y être soumises avec succès à la culture artificielle. Les ames un peu élevées recherchent les connois-

sances d'une manière plus désintéressée encore; et leur curiosité ne se rassasie jamais lorsqu'elles ont commencé à goûter le plaisir d'étudier la nature, qui nous récompense tôt ou tard de l'amour que nous lui portons, par la découverte d'un principe qui contribue à mille commodités de la vie humaine. On se rappelle que M. de *Saussure*, par son voyage sur le Mont-Blanc, fut l'un des premiers à exciter un intérêt général pour ces études. M. *Ramond* a monté depuis sur le mont Perdu, dans les Pyrénées; M. *de Humboldt* a escaladé les plus hautes montagnes de l'Amérique, et M. *Buch* s'occupe actuellement à examiner les différentes hauteurs qui se trouvent sous le cercle polaire, en Laponie, où les neiges ne fondent presque jamais sur les moindres collines. La comparaison des observations faites par ces voyageurs intrépides devient plus intéressante si l'on rassemble, pour ainsi dire, dans un même coup-d'œil, les différens lieux où ils se sont trouvés; et tel a été l'objet du travail dont nous cherchons à rendre compte.

M. *de Mechel* a tâché de réunir dans un tableau pittoresque les principales montagnes de notre globe; entreprise dans laquelle il a été secondé par MM. *de Humboldt*, *de Buch*, et par l'excellent physicien suisse, M. *Tralles*. On y a réuni les connoissances qu'ont procurées les ouvrages de MM. *Ramond*, *Saussure*, *Schukburgh*, etc.; et ce qui rend ce tableau particulièrement précieux, c'est qu'il n'y est entré que des mesures précises, déterminées par les observateurs les plus connus, qui ont pu employer tous les moyens qu'offre la physique moderne pour donner à leurs observations tout le degré d'exactitude possible. Ce tableau explique au premier coup d'œil pourquoi la ville de *Quito* jouit d'une température si douce, tandis qu'à *Vera-Cruz*, ville également située dans la zone torride,

on ne peut se garantir de la chaleur la plus brûlante; *Quito* se trouve à une hauteur qui égale celle du couvent du Saint-Bernard, habitation la plus élevée de l'Europe, et *Vera-Cruz* se trouve dans la plaine. Le géologue est frappé de l'immense hauteur des montagnes volcaniques de l'Amérique, comme du pic de Ténériffe ou de Teyde et de la montagne de Mowna-Roa, dans l'île de Sandwich; elle se trouve d'une hauteur qu'on croyoit autrefois réservée aux roches granitiques. L'auteur a aussi fait entrer dans ce tableau quelques montagnes calcaires, les plus remarquables du Jura. Il a en outre indiqué sur une échelle particulière les lignes des neiges perpétuelles, ou les hauteurs auxquelles les neiges ne se fondent jamais dans les différens climats.

Voici au reste quelques hauteurs prises dans le tableau, et qui donnent les rapprochemens les plus intéressans.

La plus haute montagne de l'Islande ne passe pas 800 toises, non plus que celles de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Allemagne, et la chaîne du Jura. Mais le Mont-Blanc a 2446 toises, l'Etna 1713, le mont Perdu 1763, la Mowna-Roa 2375, le pic de Ténériffe 1901; et tandis qu'on ne connoît jusqu'à présent en Asie que des montagnes de 1800 toises au plus, on a mesuré en Amérique le Chimborazo qui se trouve avoir l'immense hauteur de 3356 toises. MM. *de Humboldt*, *Bonpland* et *Montufar*, parvinrent sur cette montagne le 22 juin 1802, jusqu'à 3032 toises, ce qui seroit la plus grande hauteur qui eût jamais été atteinte par les hommes, si dans le ballon ordonné par l'Institut national, en 1804, M. *Gay-Lussac* ne s'étoit élevé qu'à 3600 toises, c'est-à-dire à 2 lieues de France, moins 2400 pieds.

La ligne des neiges perpétuelles sous le 46e degré de latitude, en Europe, se trouve à-peu-près à 1500 toises

au-dessus du niveau de la mer; et sous l'équateur, en Amérique, à 2500 toises; tandis que près des poles les neiges et les glaces ne fondent jamais au niveau même de la mer.

Les succès qu'a eu le tableau de M. *de Mechel*, représentant les hauteurs des montagnes de la terre, l'ont engagé à en publier un second, où il compare les montagnes de la lune et quelques-unes des principales de Vénus et de Mercure, avec celles de notre globe. M. *Schrœter*, célèbre astronome de Lilienthal, qui a publié les plus belles cartes topographiques de la lune, et M. *Bode*, célèbre astronome de Berlin, ainsi que M. *Olbers*, qui a remporté le prix d'astronomie de M. *de Lalande*, l'ont secondé dans cette entreprise. On ne se douteroit guère qu'à l'aide des télescopes on pût faire des voyages dans les autres planètes pour niveler les pays. La méthode dont on se sert pour mesurer les différentes hauteurs dans ces planètes, est en partie indiquée dans le petit ouvrage qui accompagne le tableau; elle sera d'ailleurs le sujet d'un ouvrage particulier que va publier M. *Bode*. Ceux qui se sont occupés de l'astronomie savent que c'est par la différence des ombres que les proéminences jettent sur les planètes en changeant de face envers le soleil, qu'on est parvenu à en fixer les hauteurs. Sans discuter si ce sont véritablement des cratères volcaniques, ou des masses et rochers qui ressemblent aux nôtres, nous ne ferons qu'observer que les cîmes les plus élevées de la terre disparoissent en quelque sorte devant les hautes montagnes de Vénus, dont l'une n'a pas moins de 22,000 toises. Le diamètre de toute cette planète n'a cependant pas plus de 2768 lieues; tandis que la terre, dont la plus haute montagne n'a que 3356 toises, a un diamètre de 2864 lieues. Mercure, dont le diamètre n'est que de 1166 lieues, a cependant une montagne de 8170 toises; la lune, avec un diamètre de 782 lieues seulement, en a

de 4160 toises, dans sa partie méridionale. Il en est qui forment des chaînes entières, d'autres laissent voir des cratères qui sont de forme annulaire et dans lesquels il se trouve quelquefois des montagnes pour ainsi dire centrales. Plusieurs de ces cratères ont été trouvés d'une profondeur qui égale plus de 20,000 pieds.

Si l'on suppose d'après cela que la terre soit représentée par un globe dont le diamètre seroit d'un pied, le Chimborazo, qui en est la plus haute montagne, n'auroit qu'un quart de ligne de hauteur. Le globe de la lune auroit en proportion un diamètre de 39 lignes, et sa plus haute montagne auroit la onzième partie d'une ligne. Mercure, avec un diamètre de 51 lignes, auroit une montagne de la hauteur d'un cinquième de ligne. Mais Vénus, avec un diamètre de 140 lignes, auroit des montagnes de la hauteur d'une demi-ligne.

Il est probable qu'il se trouve aussi des montagnes sur les autres planètes, mais les observations et les mesures deviennent impossibles, soit par la distance excessive de ces planètes et l'atmosphère nébuleuse qui en enveloppe plusieurs, soit par la position de quelques autres relativement à nous : elles ne nous paroissent jamais sous la forme de croissant. Mars seul semble perdre un peu de sa sphéricité à une distance de 90 degrés du soleil.

M. *Schrœter* a fait également des observations très-neuves et très-importantes sur l'atmosphère de la lune, dont on avoit nié l'existence. Il a remarqué les crépuscules tant du matin que du soir, causés par cette atmosphère, ainsi que la dégradation de lumière qui en résulte vers le bord de l'arc qui sépare la partie éclairée d'avec la partie obscure de la lune. Il en a conclu la hauteur et la densité de cette atmosphère jusqu'à la distance où elle cesse d'être sensible. Elle n'offre ni nuages, ni brouillards qui en

détruisent la transparence ; ce n'est qu'au fond des plus grandes cavités qu'elle semble éprouver quelques changemens.

Mais en voilà assez pour faire sentir une partie de l'intérêt qu'offrent les tableaux exécutés par M. *de Mechel*. Il s'en trouve plusieurs exemplaires en vente chez M. *Magimel*, libraire, rue de Thionville ; chez M. *Schœl*, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, et chez MM. *Tourneisen*, rue de Seine, hôtel de Larochefoucault.

M. Fridlander.

---

*Voyage à l'Ile d'Elbe, suivi d'une Notice sur les autres Iles de la Mer Tyrrhénienne ;* par *M. Arsenne Thiébault de Berneaud, de l'Académie italienne*, etc. Paris, 1808.

M. Thiébault a parcouru l'Italie depuis l'an 1800 jusqu'en l'an 1807 ; il n'a pas suivi les routes battues en se bornant à visiter ces fameuses villes, ces collections de tableaux, de statues et de vases, ces merveilles de l'architecture moderne, tant de fois décrites ; il a cru que puisque le monde savant a applaudi aux relations d'un Saussure sur les Alpes et d'un Pallas sur la Sibérie, les montagnes, les vallées, les forêts chantées par Virgile et le Tasse méritoient aussi d'être l'objet d'un *Voyage* détaillé. Collègue et ami des plus célèbres académiciens de l'Italie, M. Thiébault a joint toutes les lumières de ces savans aux découvertes qu'il a lui-même faites sur les lieux ; dans ses nombreuses courses à pied, il a pénétré dans les cantons les plus éloignés de la route ordinaire des voyageurs ; partout il a dirigé son esprit observateur vers

l'histoire naturelle et la géographie physique, sans négliger l'histoire des peuples, celle des monumens et des langues.

Le *Voyage à l'Ile d'Elbe* est un *échantillon* que M. Thiébault publie pour s'assurer du goût des lecteurs français.

L'île d'Elbe n'avoit jusqu'ici été décrite que sous les rapports minéralogiques; encore, les naturalistes qui l'avoient visitée en avoient donné une *description si peu complette*, qu'on ne savoit pas même quelle étoit l'espèce de roche qui y dominoit. M. Thiébault est le premier qui nous apprenne à connoître cet intéressant coin de terre sous tous les rapports; il traite successivement de la situation géographique de cette île, de sa constitution physique, des montagnes, du climat, des eaux, de la population et des mœurs, de l'agriculture, des végétaux et des animaux, de l'industrie et du commerce, des maladies et des hôpitaux, de l'histoire politique, des antiquités et des monumens. Après ces remarques générales, il donne la topographie de tous les cantons de l'île. Il termine l'ouvrage par quelques notices sur les îles voisines, telles que Pianosa, Capraja, Giglio, etc.

La carte de l'île d'Elbe, dessinée par M. Poirson, d'après les matériaux de M. Thiébault, est la première exactement vraie qui paroisse. Deux autres planches représentent des médailles étrusques, au type de l'île d'Elbe, et une nouvelle espèce d'araignée.

Nous donnerons un extrait plus détaillé de ce *voyage*, riche en observations nouvelles et intéressantes. Le public doit vivement desirer de jouir des autres parties du *Voyage en Italie*, qu'annonce M. Thiébault, déjà avantageusement connu par son Tableau des Connoissances humaines et son Voyage à l'île des Peupliers.

---

## *Mémoire Statistique sur le Département de Vaucluse; par M.* MAXIME PAZZIS. Un vol. *in-4°. Carpentras*, 1808.

Chargé par le préfet du département de Vaucluse de décrire cette contrée, M. Pazzis a rempli cette tâche avec beaucoup de zèle, de savoir et de talent. Son ouvrage n'offre pas dans les formes la pédanterie méthodique de certaines *Statistiques*; peut-être même la marche n'en

est pas assez régulière. *In vitium ducet fuga culpæ.* Quoi qu'il en soit, les notions qu'il nous fournit, réunissent l'intérêt de la nouveauté à celui de la variété.

Dans le premier chapitre que l'auteur appelle *historique*, il donne d'abord un aperçu de ce qu'ont été jadis les divers pays dont le département se compose. Il voudroit qu'on l'eût nommé *Département du Mont-Ventoux*, ce qui eût été plus conforme au système général des dénominations départementales, en même temps que ce nom eût peint la nature du sol et du climat. Les détails historiques et descriptifs sur les villes principales ne sont susceptibles d'aucun extrait. La plupart des villes de ce département sont entourées de remparts et de fossés, les uns et les autres très-inutiles et qu'on devroit convertir en jardins. — L'auteur retrace dans la suite de ce chapitre, le caractère des habitans et tout ce qui tient aux mœurs et usages, aux lumières et à l'esprit public. Les habitans de Vaucluse ont beaucoup d'esprit naturel et une singulière aptitude pour les beaux-arts; mais le département manque d'établissemens d'instruction. — Dans une digression *sur les Juifs*, l'auteur peint des couleurs les plus sombres la dégradation physique et morale de ceux d'Avignon. — L'article *sur les fêtes* contient des détails plus agréables, que nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici.—Nous éprouvons les mêmes regrets à l'égard des articles sur les monumens et les antiquités. — L'auteur termine ce chapitre en s'excusant d'une manière très-ingénieuse de ne pas avoir donné la liste des hommes illustres de ce département.

Le *deuxième* chapitre est relatif à *la topographie* et à l'*état physique*. L'auteur passe en revue la position géographique du département, ses montagnes, vallées, fleuves et rivières, fontaines ou sources, canaux, ponts et chaussées, quadrupèdes, oiseaux, poissons; forêts, arbres et plantes; mines de houille, terres et pierres utiles, marais salans, la température qui y règne, les maladies dominantes et les curiosités naturelles, qui consistent en quelques cavernes. Comme nous nous proposons de revenir sur l'analyse de ce chapitre, nous nous bornerons ici à rendre justice aux talens de l'auteur qui a su répandre de la vie dans la discussion des matières les plus arides. Nous observerons que l'auteur fixe *la surface* de ce département à 149 lieues carrées; jusqu'à présent on avoit beaucoup varié à cet égard.

Le troisième chapitre roule sur *la population* et *l'état civil*. — Au premier janvier 1808, la population du départe-

ment s'élevoit à 205,832 individus ou 1378 individus par lieue carrée. Les garçons et les filles étoient à peu près en nombre égal, malgré la conscription. L'auteur croit encore cet état de population au-dessous de la vérité. — Les protestans-calvinistes sont au nombre de 3600 ; les Juifs ne forment qu'un total de 600 — La gendarmerie, les tribunaux, la police, les hôpitaux, les monts-de-piété, les établissemens d'instruction (parmi lesquels il faut moins remarquer l'*Athénée de Vaucluse* que l'intéressante *Bibliothèque de Carpentras*), les théâtres, les progrès du luxe, les cimetières, les impositions, les domaines nationaux, sont les objets traités dans le reste de ce chapitre. Quelques-unes de ces matières auroient aussi bien pu trouver place dans le premier chapitre où l'auteur considère la *culture de l'esprit* chez les Vauclusains.

Dans le quatrième chapitre, les diverses branches de la *culture du sol* sont décrites avec des soins et des connoissances dignes des plus grands éloges. La nature du sol, l'effet des défrichemens, trop multipliés, la proportion des terres labourables, les obstacles qu'éprouve l'agriculture, la forme des instrumens aratoires, les semailles, les moissons, les prairies, les troupeaux, les frais de culture et le rapport des terres, toutes ces matières arides mais importantes, y sont traitées d'une manière à la fois instructive et attachante. L'auteur n'oublie pas non plus les pépinières, les jardins, les vignes, les mûriers, les oliviers, le safran, la garance, les amandiers, etc. Il assure que l'*arachide*, cultivée dans ce département, n'a donné qu'une huile grossière et un très-mauvais pain; en revanche la culture de l'*indigotier* a eu quelque succès, et l'on croit que celle du *coton herbacé* réussiroit parfaitement.

Le cinquième chapitre est consacré au *commerce*, et quoique les circonstances du moment rendent ce genre de recherches peu attrayant, il est juste de dire que l'auteur y a jeté tout l'intérêt que comportoit le sujet.

Nous nous proposons de donner un extrait détaillé de cet important *mémoire* par lequel M. Pazzis vient de se placer au rang des écrivains les plus estimables.

---

## ERRATA

*Du Cahier IX qui termine le Tome III.*

Page 358, lignes 7 et 8, contient, *lisez* comptent.
Page 376, ligne 10; *après le mot* marché, *mettez une virgule.*




Gravé par P. A. F. Tardieu, place de l'Estrapade N° 1.

# TABLEAU ES BOUCHES DU CATTARO,

## SUIVI

## D'UNE NOTICE SUR MONTENEGRO.

### *Notice Préliminaire.*

'AUTEUR de cet écrit, officier attaché à l'état-ajor du corps autrichien qui occupoit les ouches du Cattaro jusqu'à l'époque de la paix e Presbourg, a parcouru ce pays dans toutes s directions et à plusieurs reprises. Les obser-ations qu'il a faites sur les lieux mêmes n'étoient eut-être pas destinées à voir le jour, et ce n'est ue vers la fin de 1807 qu'il s'est déterminé à es publier. Ces notes jettent un grand jour sur l'histoire et la constitution physique et politique d'un pays aussi peu connu, dont nous n'avons eu jusqu'ici que des données imparfaites, et qui, dans ces derniers temps, a fixé l'attention de l'Europe.

Le récit de l'auteur porte l'empreinte de la franchise et de la vérité. Il ne parle que de ce qu'il a vu, sans chercher à embellir sa relation

des agrémens du style, qui est simple et naïf, et auquel nous avons cru devoir laisser sa couleur. « Les naturalistes, dit-il, ne trouveront ici rien » qui pourroit les intéresser. Je suis militaire; » et, quoique attaché à la classe savante de cet » état, je ne connais l'histoire naturelle que » d'après la lecture des ouvrages de *Buffon*, » de *Valmont de Bomare*, de *Fortis*, etc. » Le botaniste, la loupe à la main, pourroit » peut-être découvrir dans ce pays quelque nou- » velle variété de pissenlit, et les recherches de » l'amateur de l'histoire des poissons lui pro- » cureroient la découverte que les truites de » Montenegro sont plus longues et plus grosses » que les nôtres, mais non autrement confor- » mées, etc., etc. »

On trouvera dans la suite de cette description, que l'auteur a été souvent révolté du caractère farouche et des mœurs atroces des peuples de ce pays, et c'est apparemment dans un moment d'humeur pareille, que, mettant de côté toute considération politique, il se permet de dire « que ce pays a fait plus de bruit qu'il » ne mérite. »

Quoi qu'il en soit, la connoissance d'une contrée que les Turcs et les Vénitiens se sont disputée si long-temps, qui offre tant d'avantages au commerce, et qui, dans ces derniers temps, a occupé les cabinets de l'Europe, ne sauroit être

indifférente aux diplomates, aux historiographes et aux politiques de toutes les nations. L'auteur lui-même paroît avoir été décidé uniquement par ces considérations à donner son ouvrage au public.

---

# DESCRIPTION

## DE L'ALBANIE EX-VÉNITIENNE.

### §. Ier. *Situation. Géographie.*

L'Albanie ci-devant vénitienne ne forme qu'un petit district de l'Illyrie occidentale. Elle faisoit partie, de même que l'état de Raguse, de la Dalmatie, qui s'étendoit autrefois de l'Arsa jusqu'au Drino (1). Aujourd'hui, on l'appelle l'Albanie ex-vénitienne, ou plutôt les *Bocche di Cattaro* (2) (Bouches du Cattaro), et ses habitans sont connus sous le nom de *Bocchesi* (habitans des Bouches). Le nom de *Bouches* vient de la situation de ce pays, autour de

(1) L'*Arsa* est une petite rivière qui sort d'un lac de l'Istrie et se jette dans le golfe de Carnero. Le *Drino*, autre petite rivière de l'Albanie turque, se jette dans la mer Adriatique près d'Alessio, par un petit golfe appelé *Dello Drino* (communément golfe *di Lodrin*).

(2) Le mot *Cattaro* se prononce dans le pays comme celui de cataracte, en faisant la première syllabe longue et les deux autres brèves.

plusieurs petites baies, qui forment le canal de Cattaro, et qu'on désigne chacune en particulier par les mots de *Baga* et *Seno*.

L'Albanie ex-vénitienne est séparée en deux parties inégales par un grand golfe, autrefois *Sinus Rissonicus*, aujourd'hui *Golfe de Cattaro*. A l'embouchure de ce golfe se trouvent deux îles, l'une connue sous le nom de *Scoglio di Zagniza* (1), et l'autre sous celui de *Scoglio della Madonna di Zagniza*. Ces deux îles forment trois embouchures ou entrées, qui ont donné lieu à la dénomination de *Bouches du Cattaro*. Pour l'intérieur du golfe derrière ces embouchures, on se sert communément du nom de *Canal de Cattaro*.

La principale de ces trois bouches, située entre la Punta d'Ostro et le Scoglio di Zagniza, a plus de 900 toises de largeur; et sa profondeur est telle, que des vaisseaux de ligne peuvent y passer sans aucun danger.

La largeur de la seconde bouche, située entre le Scoglio di Zagniza et le Scoglio della Madonna, est de plus de 500 toises, et sa profondeur de plus de 30 brasses, de manière que les plus grands vaisseaux peuvent également y passer.

La troisième bouche, entre le Scoglio della Madonna et la Punta di Zagniza, a 30 toises de

(1) Le mot *Scoglio* (écueil) est employé en Dalmatie pour désigner de petites îles.

largeur, mais si peu de profondeur, qu'à la marée basse on peut souvent la traverser à pied.

## §. II. *Etendue, Population, Limites.*

Cette partie de l'Albanie forme un triangle, dont le côté le plus long a une étendue d'à peu près 40, et une largeur de 18 milles d'Italie. D'après les renseignemens les plus dignes de foi, sa population ne peut être estimée qu'à environ 39,000 ames; population foible, en raison de l'étendue du pays, puisqu'elle ne donne que 860 ames sur un mille carré allemand.

Ce pays a pour limites, du côté du nord, l'Hercegovine, province turque; à l'est, le Montenegro et l'Albanie turque; du côté de l'ouest et du sud, il est baigné par la mer.

Les Ragusains, préférant le voisinage des Turcs à celui des Vénitiens, obtinrent que leur territoire seroit séparé de l'Albanie par une petite portion de terrain de 2 milles italiens de largeur, du côté de Castelnovo. La même chose a eu lieu de l'autre côté, où l'Etat de Raguse est séparé de la Dalmatie, près de Kleck, par un district turc de 2 milles italiens de largeur.

Ces séparations ont été omises dans la plupart des cartes de ce pays, et notamment dans l'atlas de *Kindermann*.

plusieurs petites baies, qui forment
de Cattaro, et qu'on désigne chacu
culier par les mots de *Baga* et *S*
L'Albanie ex-vénitienne est s
parties inégales par un gran
*Sinus Rissonicus*, aujourd'h
A l'embouchure de ce g
îles, l'une connue sous
*Zagniza* (1), et l'aut
*della Madonna di* ... roite,
ment trois embo ... digne de
donné lieu à la ... *Rousseau*.
*Cattaro*. Pou ... deux rives, jusqu'à
embouchur ... ntièrement l'ouvrage de
de *Canal* ... c des peines incroyables, est
La p ... ricber ces montagnes et à triom-
entre ... a résistance du sol.
a pl ... plupart des habitans de ces côtes, com-
e ... ans et marins de profession, après avoir
amassé quelques biens, se construisent une ha-
bitation plus ou moins belle sur les bords du
golfe, et cherchent à rendre à la culture tout le
terrain d'alentour, pour peu qu'il y soit propre.
Il est vrai qu'un pareil arpent de terre exige
infiniment plus de travail et de dépense qu'il
n'en coûteroit dans les plaines fertiles de l'Italie,
et produit beaucoup moins.

Tout le long de ces bords on aperçoit de
distance en distance de jolies maisons de campa-
gne; toutes les pentes des montagnes offrent des

…e petites habitations fort propres,
…s d'une église ou de chapelles, et
…viers, de mûriers, de cyprès et

… du lac de Genève, et je
… dessus de la description
… Rousseau; mais ceux
… pittoresques, quoi-
…rts, l'habitant du lac
… de beaucoup sur celui du
…cueil hospitalier et prévenant
…x étrangers.

…ntrant dans une maison de campagne du …attaro, on est reçu avec politesse et très-bien servi en toutes sortes de mêts, de vins et de liqueurs délicieuses (1); mais on ne trouve pas cette confiance, cette gaieté franche et eet abandon qui distinguent les habitans de la Suisse. Tout se borne aux cérémonies et à la politesse; la société n'est jamais embellie par la présence des femmes, auxquelles la jalousie de ce peuple ne permet pas de paroître devant des étrangers. On verra par la suite jusqu'à quel point les habitans du Cattaro se livrent à cette funeste passion.

(1) Plusieurs familles distillent un Rosoglio de feuilles de roses, de jasmin et d'autres fleurs odorantes qui, par son goût et son parfum, surpasse toutes les liqueurs du Levant, de la Sicile et des autres contrées de l'Italie.

## §. III. *Agriculture et Productions.*

Le pays est en général très-montueux, et ressemble beaucoup aux côtes de la Dalmatie, avec cette différence néanmoins qu'ici l'industrie de l'homme a su vaincre la stérilité du sol. Ce sol est même mieux cultivé que celui de Raguse. Les deux rives du golfe, à commencer de Combur à gauche, et de Teodo à droite, offrent un aspect riant et pittoresque, digne de la plume de *Gesner* ou de *J.-J. Rousseau.*

La riche culture de ces deux rives, jusqu'à Cattaro, est presque entièrement l'ouvrage de l'homme, qui, avec des peines incroyables, est parvenu à défricher ces montagnes et à triompher de la résistance du sol.

La plupart des habitans de ces côtes, commerçans et marins de profession, après avoir amassé quelques biens, se construisent une habitation plus ou moins belle sur les bords du golfe, et cherchent à rendre à la culture tout le terrain d'alentour, pour peu qu'il y soit propre. Il est vrai qu'un pareil arpent de terre exige infiniment plus de travail et de dépense qu'il n'en coûteroit dans les plaines fertiles de l'Italie, et produit beaucoup moins.

Tout le long de ces bords on aperçoit de distance en distance de jolies maisons de campagne; toutes les pentes des montagnes offrent des

groupes de petites habitations fort propres, accompagnées d'une église ou de chapelles, et ombragées d'oliviers, de mûriers, de cyprès et d'arbres fruitiers.

J'ai visité les bords du lac de Genève, et je les ai trouvés encore au-dessus de la description que nous en a laissée *J.-J. Rousseau;* mais ceux du golfe de Cattaro sont plus pittoresques, quoique, sous d'autres rapports, l'habitant du lac de Genève l'emporte de beaucoup sur celui du Cattaro par l'accueil hospitalier et prévenant qu'il fait aux étrangers.

En entrant dans une maison de campagne du Cattaro, on est reçu avec politesse et très-bien servi en toutes sortes de mêts, de vins et de liqueurs délicieuses (1); mais on ne trouve pas cette confiance, cette gaieté franche et cet abandon qui distinguent les habitans de la Suisse. Tout se borne aux cérémonies et à la politesse ; la société n'est jamais embellie par la présence des femmes, auxquelles la jalousie de ce peuple ne permet pas de paroître devant des étrangers. On verra par la suite jusqu'à quel point les habitans du Cattaro se livrent à cette funeste passion.

(1) Plusieurs familles distillent un Rosoglio de feuilles de roses, de jasmin et d'autres fleurs odorantes qui, par son goût et son parfum, surpasse toutes les liqueurs du Levant, de la Sicile et des autres contrées de l'Italie.

Le pays offrant peu de plaines, les pentes des montagnes sur les bords du golfe sont cultivées en terrasses, comme sur les bords du Rhin. C'est avec des peines et des soins infinis qu'on cherche à arracher au sol ingrat et stérile une lisière de terre productive, pendant qu'en Dalmatie on s'oppose à la culture, en coupant et déracinant les arbres qui pourroient retenir la terre, maintenant emportée au pied des montagnes par l'effet des pluies et des vents.

Quelques vallées de l'intérieur du pays, très-propres à la culture, sont abandonnées ou peu cultivées; à l'exception de celles situées sur les frontières de l'Hercegovine, de celle de Castelnovo et de la vallée et de la plaine de Zappa et de Budua. Les monticules et les collines ne sont pas cultivées, en raison de la fertilité qu'elles promettent; car la bonne terre et l'eau même n'y manquent pas.

La contrée de Budua, jusqu'à San Stephano et Lastua, offre une culture aussi riche que celle des plaines les plus fertiles de l'Italie; mais cette belle contrée est souvent dévastée par les incursions continuelles des Montenegrins.

La plupart des montagnes ne sont couvertes que de broussailles et d'arbrisseaux. Les grands arbres y sont très-rares, et on détruit même le peu qui en vient. Une partie des hauteurs du golfe et celles de Boscovich, Lassarovich, Lus-

tizza et Cartoli n'offrent que des arbrisseaux; le bois de haute futaie pourroit y prospérer, mais les fours à chaux et les tuileries établis dans le voisinage de ces deux dernières communes, consument tout le bois d'alentour qu'on arrache même avec les racines.

Les montagnes du côté de Montenegro et celles de Spizza, Crivoirezo et Versno, pourroient être cultivées au point de fournir du blé suffisant pour huit mois de l'année. Les principales causes qui s'opposent à cette culture sont les guerres continuelles qui existent entre les Montenegrins et les habitans, ainsi que l'indolence de ces derniers qui, favorisés par un climat chaud, se plaisent dans l'inaction et s'abandonnent encore plus que les Italiens au *dolce far niente.*

La plupart des travaux de l'agriculture sont laissés aux femmes dont l'activité surpasse celle des hommes, mais elle n'est pas suffisante; pour le reste, on s'en remet à la nature; de manière que, comme chez les peuples Nomades, leurs troupeaux font leur principale richesse.

La culture des fôrêts est négligée, parce que l'habitant s'imagine que c'est à Dieu seul à y pourvoir. Celles de Risano et d'Ubli sont continuellement dévastées par les chèvres; et, comme on n'a jamais soin de les replanter, il n'y reste pas de quoi construire un canot.

L'agriculture n'est guère plus avancée en Albanie qu'en Dalmatie. Les instrumens ruraux sont à peu près dans l'état où ils étaient dès leur origine, et personne ne songe à les perfectionner. On se sert principalement de la houe pour remuer la terre; et les habitans savent si bien la manier, qu'en un jour ils font plus de besogne avec cet outil, qu'un autre n'en feroit en trois avec la bêche.

La récolte de l'année est à peine suffisante pour quatre ou cinq mois, pendant qu'elle pourroit l'être pour sept à huit, comme nous l'avons expliqué plus haut.

L'huile est la principale production du pays. Les montagnes sont couvertes d'oliviers, de figuiers, de vignes, d'orangers et de limoniers qui viennent ici en pleine terre, comme dans le royaume de Naples. Le climat, quoiqu'un peu plus froid vers le nord, est en général aussi chaud que celui de Naples, à cause du voisinage des montagnes et du rétrécissement des vallées; l'air est rafraîchi par les vents du nord-est. La neige et la gelée y sont extrêmement rares, et jamais la gelée ne peut atteindre les contrées situées à l'est ou au midi. L'hiver de ce pays ressemble à celui de l'Afrique, et ne se fait sentir que par des pluies abondantes, qui tombent souvent pendant un mois et plus sans interruption. La *verbena triphylla* et le *flos passionis* viennent ici en

plein champ, et souffrent rarement du froid, malgré leur délicatesse.

L'huile est d'une excellente qualité, mais on en recueille tout au plus 11,000 barils, dont 4,500 seulement sont exportés; le reste est destiné à remplacer le beurre, qui manque totalement dans le pays. La modicité de la récolte de l'huile vient de ce que la culture de l'olivier est absolument abandonnée à la nature, et que personne ne songe à tailler, à nettoyer ou à fumer les arbres.

Le vin du pays peut soutenir la comparaison avec les meilleurs vins de France et d'Espagne, surtout celui connu sous le nom de *marzemin del Teodò*. Cependant il ne vient pas en quantité suffisante, et les habitans en tirent le reste de leur provision de la Dalmatie. Le raisin est d'un goût exquis; et, en cultivant la vigne avec un peu plus de soin, on se procureroit le vin nécessaire à la consommation du pays.

Les figues y viennent en abondance; elles sont d'une très-bonne qualité, et on en exporte une partie. On trouve aussi le long des côtes du golfe, d'excellens fruits de toute espèce, surtout des cerises.

Depuis l'an 1780, on a commencé à cultiver la pomme de terre avec succès. Ce bienfait est dû à l'évêque de Montenegro, *Petro Petrowich*, qui en a enseigné la culture aux Montenegrins

et aux habitans du Cattaro, en leur en faisant une espèce de devoir religieux. Celles de Montenegro sont meilleures et viennent en plus grande abondance.

L'éducation des abeilles pourroit prospérer, puisque, malgré le peu de soin qu'on y apporte, on recueille plus de cire et de miel qu'il n'en faut pour la consommation du pays. Les ruches sont mal construites, et on n'en peut retirer le miel qu'en détruisant les abeilles. Le miel est d'une très-bonne qualité, et pourroit fournir un article d'exportation assez considérable.

L'art d'élever les bestiaux est absolument négligé. On pourroit cependant y nourrir quantité de moutons et de chèvres, en imitant l'exemple des Montenegrins, qui, en hiver, et lorsque leurs montagnes sont couvertes de neige et de glace, descendent avec leurs troupeaux dans les plaines fertiles de l'Albanie, et les vendent, vers l'automne, aux marchands de viande salée.

Avec un peu plus d'activité, les habitans du Cattaro pourroient tirer un grand avantage de ce commerce; mais leur paresse surpasse encore la haine qu'ils portent aux Montenegrins, auxquels ils abandonnent les pâturages de leur propre pays. De temps en temps on se dispute bien quelques troupeaux, mais rarement, et alors une grande partie du butin est destinée au festin des vainqueurs.

Le pays a très-peu de grandes bêtes à cornes, et on est obligé d'en tirer de l'Hercegovine; mais s'il n'en vient point, ou que les Montenegrins interceptent les transports, sur les hauteurs de Risano, la province manque absolument de bœufs.

Le golfe ou canal de Cattaro est très-riche en poissons de toute espèce et de la meilleure qualité, et on pourroit établir sur la côte une pêche considérable d'anchois, mais la paresse des habitans s'y oppose. Les moules de mer noires (pidocchi di mare) s'y trouvent dans une telle abondance, que tous les môles et les digues de pierre devant les maisons en sont remplis, mais elles ne sont ni aussi bonnes ni aussi grandes que celles de Venise.

La soie s'y trouve en assez grande quantité; mais cette branche de l'industrie, entièrement abandonnée aux femmes, est encore loin du degré de perfection qu'on pourroit lui donner.

Quant aux fabriques, on ne peut citer que celle des cordes de musique, faites à Perasto, et qui se vendent à Venise sous le nom de *cordes romaines*. Il y a encore quelques savonneries et des manufactures de draps, d'étoffes et de grosse toile, qui suffisent aux besoins du pays.

Les maisons dans les villes et le long du golfe sont solidement construites en pierres et couvertes en tuiles; la plupart n'ont que des volets

et point de fenêtres en carreaux de vître. A la campagne, on construit les maisons en pierres sèches, et on les couvre de paille. Au milieu, on pratique un âtre sans cheminée; de sorte que la fumée n'a d'autre issue que la porte, comme dans les huttes des paysans de la Pologne.

On ne trouve dans ce pays ni voitures ni chariots; et les chemins ne sont praticables que pour des chevaux et des bêtes de somme.

## § IV. *Commerce et Navigation.*

Le commerce et la navigation sont les deux seules branches de l'industrie dans lesquelles les habitans du Cattaro aient fait quelques progrès. La situation avantageuse du pays, jointe à l'insuffisance des moyens de tirer leur subsistance d'un sol ingrat et pénible à cultiver, a engagé les habitans, depuis les temps les plus reculés, à tourner leurs vues sur le commerce et la navigation. Elevés pour ainsi dire à bord des vaisseaux, l'art de les diriger n'est pour eux qu'une habitude; ils n'ont aucun principe scientifique. Toutes leurs connoissances nautiques se bornent aux mers Adriatique, Ionienne et à la partie de la mer Noire où se fait le commerce du Levant. Ils se hasardent rarement dans la Méditerranée, et presque jamais dans l'Océan.

Cette navigation, déjà assez florissante sous

les Vénitiens, a été encouragée par le gouvernement autrichien, au point que le nombre des vaisseaux patentés a été porté à quatre cents. Pour donner une idée de cet accroissement, nous joindrons ici une liste exacte et authentique du nombre des vaisseaux qui existoient au Cattaro à deux époques, qui ne diffèrent que de six années; on comptoit

| en 1798 | en 1804 |
| --- | --- |
| 18 tartanes . . . . . . . | 24 tartanes. |
| 44 polacres. . . . . . . | 72 polacres. |
| 10 vaisseaux ou naves . | 25 naves. |
| 3 chebecs . . . . . . . | 3 chebecs. |
| 94 bricks . . . . . . . . | 125 bricks. |
| 93 pieleghi ou trabacoli | 126 trabacoli. |
| 2 goëlettes. . . . . . | 6 goëlettes. |
| Somme 264 . . . . . . . . . . . . | 381 |

En l'année 1805, ce dernier nombre de 381 fut encore augmenté. La plupart des tartanes, des naves et des bricks portoient de 6 jusqu'à 20 canons; et tous ces vaisseaux destinés tant au commerce qu'à la pêcherie, occupoient pour le moins 3500 matelots bien exercés.

En temps de guerre, la république de Venise se servoit principalement des tartanes pour croiser contre les Barbaresques, et les Autri-

chiens s'en sont servis en 1799 contre les corsaires, mais avec peu de succès, parce que l'habitant du Cattaro, intrépide tant qu'il s'agit de défendre sa propriété, ne montre pas la même ardeur dans la défense des intérêts de son souverain.

Le commerce que faisoient ces vaisseaux étoit presque entièrement pour le compte des négocians étrangers ; très-peu étoient chargés pour celui des habitans du pays. Le commerce d'ailleurs marchoit lentement et avec difficulté, parce que, sous prétexte de ventes contraires ou d'avaries, les patrons relâchoient dans les bouches du Cattaro aussi souvent que possible, quoique leurs instructions le leur défendissent expressément. Là, ils s'amusoient au sein de leurs familles pendant des semaines et des mois entiers, et pendant ce temps le vent devenoit naturellement contraire.

Enfin, les plaintes des marchands donnèrent lieu à une quantité de procès, et les marins du Cattaro commencèrent à perdre de leur crédit. Pour remédier à ces abus, on prit le parti d'ajouter un vaisseau armé à la chaloupe canonnière, établie à *Porto-Rose*, pour maintenir la quarantaine. Ces deux vaisseaux devoient empêcher les navires marchands d'entrer dans le golfe ; cependant ils trouvèrent moyen d'éluder cette mesure sous différens prétextes ; et il en

résulta même un abus des plus mauvaises conséquences. Un vaisseau arrivant du Levant, par exemple, entroit dans le golfe, et étoit par conséquent soumis à la quarantaine. A *Porto-Rose* on lui donnoit un *fanté*, ou officier du tribunal de santé de *Castelnovo*, et on permettoit au patron, sous la surveillance de cet officier, de jeter l'ancre devant sa maison. Le *fanté* se laissoit ordinairement gagner, et permettoit au patron de débarquer la nuit et de coucher dans sa maison; et de cette manière, il pouvoit apporter la peste du Levant, malgré les précautions de la quarantaine.

Le pays, ayant peu de productions, ne fait que le commerce de transit; la frugalité des habitans et le peu de cas qu'ils font des objets de luxe tournent cependant ce commerce presque entièrement en leur faveur, si l'on en excepte les grains et le vin qu'ils tirent de l'étranger, et qu'ils ne payent qu'en partie avec les productions de leur sol.

Plusieurs des objets importés passent dans le Montenegro, pays encore plus inculte que celui de Cattaro. Quant à l'exportation, elle consiste à peu près en 4000 barils d'huile, 500,000 livres de figues sèches, 520,000 livres de chandelles de suif d'excellente qualité, 5000 livres de très-belle soie, 15,000 livres de cire et de miel, et 10,000 livres de peaux de moutons.

La viande boucanée et salée et le fromage

forment les principaux articles du commerce de transit. Le Montenegro et l'Hercegovine fournissent annuellement 110,000 pièces de menu bétail, dont le poids peut être évalué à peu près à 2,750,000 livres. Au mois de septembre on commence à boucaner et à saler la viande, qu'on exporte ensuite, sous le nom de *Castradina*, à Venise, en Istrie et en Dalmatie. L'Hercegovine fournit en outre chaque année plusieurs milliers de cochons, qui sont également salés, boucanés et exportés.

On ne peut pourtant considérer la viande boucanée et le fromage comme objets purement de transit, parce que les acheteurs du bétail font des avances considérables aux vendeurs pour en obtenir un meilleur prix, et qu'ils tirent déjà de grands avantages de la préparation et de l'exportation de cet article. Le fromage, dont on exporte près de 600,000 livres pesant par an de Montenegro, ne peut non plus être regardé comme article de transit, puisqu'il n'est pas exporté pour le compte des Montenegrins, mais pour celui des marchands du Cattaro.

Ces derniers exportent encore par leurs vaisseaux près de six millions pesant de fromage de la Morée; ce fromage, connu sous le nom de *formaggio moreotto*, est transporté par eux et débité à Venise, et forme, avec la viande boucanée, un article de commerce très-lucratif. En

revanche le numéraire sort du pays, parce que les Montenegrins et les Turcs ne reçoivent en paiement que des sequins ou des piastres.

Les Montenegrins ne sauroient, à plusieurs égards, se passer des Albanais (1). Continuellement en guerre ouverte ou en dispute avec les Turcs, ceux-ci leur refusent tout, et le peu qu'ils peuvent en obtenir est remis à leurs femmes qu'ils envoient, à cet effet, à Scutari, où aucun Montenegrin n'ose mettre le pied.

Les principaux articles, recherchés par ces derniers, sont les grains, les vins, l'eau-de-vie et le sel. Le sel surtout leur est d'autant plus nécessaire que les Turcs le leur refusent autant par animosité que par politique, pour ne pas favoriser la pêche des *scoranses*, petits poissons très-propres à être salés, et dont les Montenegrins et les habitans turcs des bords du lac de Scutari prennent chaque année des quantités immenses qu'ils exportent avec avantage. Il est donc de l'intérêt des Turcs d'exclure les Montenegrins de cette concurrence, et ils leur refusent le sel nécessaire à la salaison de ce poisson qu'ils sont obligés d'aller chercher plus loin chez les Albanais.

Les caravanes turques apportoient autrefois une quantité de laine, de couvertures de laine,

(1) C'est-à-dire Albanais ex-Vénitiens, ou habitans des Bouches de Cattaro.

de cire, de fer et de peaux à Castelnovo, où ces objets étoient purifiés dans le Lazaret; mais ce commerce de transit, qui se faisoit pour le compte des Turcs, a presque entièrement cessé.

## § V. *Religion.*

Il y a deux religions principales dans ce pays; la religion catholique romaine et la religion grecque non unie. La première étoit dominante sous le gouvernement des Vénitiens et des Autrichiens; la religion grecque, qui est celle des deux tiers de la population, n'étoit que tolérée, et on n'en permettoit point le culte extérieur dans la ville de Cattaro. C'étoit moins le zèle de la religion que la politique qui engageoit les Vénitiens à opprimer ainsi la religion grecque; ils croyoient par là diminuer le nombre de ses sectateurs, et suivirent en cela les maximes de *Fra Paolo Sarpi*, qui leur avoit conseillé, entre autres, de tenir toujours les Grecs dans une certaine soumission.

Cette différence de culte divise les habitans en deux partis diamétralement opposés, qui se détestent mutuellement et ne cherchent que l'occasion de se persécuter. Le parti des Grecs est sans doute le plus nombreux; mais ils sont contre-balancés par les catholiques qui possèdent les riches communautés de Perasto, Dobrota, Perzagno, Stolivo, Cattaro et Mula. L'arrivée

des Russes avoit donné, pour quelque temps, la prépondérance aux Grecs.

Il y a un évêque catholique et un chapitre à Cattaro. Les revenus du premier ne se montent qu'à 1200 florins, et ceux des chanoines sont encore plus modiques. La religion catholique ayant toujours été dominante, les cathédrales des trois communautés grecques de Castelnovo, Budua et San-Steffano appartiennent à cette religion.

Le chef de l'église grecque est l'évêque de Montenegro. Il y a en outre un archimandrite à Prachuize, district de Pastrovich, et plusieurs protopapas. Cette dépendance de l'évêque de Montenegro, en matière religieuse, a souvent causé dans la province des troubles, auxquels le gouvernement vénitien auroit pu aisément remédier par la nomination d'un évêque grec pour l'Albanie.

L'évêque grec actuel, *Pierre Petrovich*, est trop fameux pour ne pas satisfaire la curiosité des lecteurs par un précis de principaux traits de sa vie politique.

Il naquit de parens pauvres, à Negressi, village Montenegrin sur les frontières de Cattaro, et son éducation fut fort négligée, comme celle de la plupart des prêtres grecs. Après avoir passé par toutes les charges ecclésiastiques, il fut sacré évêque à Carlovicz en 1777, et se rendit ensuite

à Vienne, où l'empereur *Joseph II* lui fit l'accueil le plus flatteur et le combla de présens.

De Vienne il se rendit à Pétersbourg, où il se lia étroitement avec l'abbé *Dolce* et le comte *Przimislao Zarovich*, tous deux exilés; le premier, de Raguse; l'autre, de l'Albanie. Ces trois personnages formèrent plusieurs complots et se rendirent suspects à la police, qui finit par les exiler de Pétersbourg. L'évêque retourna avec l'abbé dans son diocèse.

Cette vie tranquille ne pouvoit convenir longtemps à un homme aussi ambitieux et entreprenant que l'évêque *Petrovich*. Il se rendit pour la seconde fois à Pétersbourg, en 1779, où il offrit ses services au cas d'une guerre contre les Turcs, promettant de les attaquer de son côté, et de soumettre le pays à la Russie. Cette fois-ci il fut écouté, et renvoyé avec des présens, de l'argent et des médailles d'or pour les chefs de sa nation.

A son retour il sut faire valoir ces distinctions et se servit de l'influence de la religion pour s'emparer de l'autorité religieuse et civile, malgré l'opposition du gouvernement et des *sardars*. En même temps il flatta le peuple, lui apprit à cultiver des pommes de terre et d'autres légumes, lui donna de bonnes lois propres à réprimer les assassinats et les atrocités qu'on se permettoit fréquemment; enfin, il gouverna son

pays de manière à gagner l'estime et la confiance des habitans. Ceux qui osèrent s'opposer à son autorité furent menacés ou frappés de l'excommunication ; et quelques-uns de ceux qu'il avoit exilés étant morts peu après, son pouvoir se trouva plus que jamais consolidé.

Lorsque, pendant la dernière guerre contre les Turcs, en 1788, on voulut engager le pacha *Mahmoud*, de Scutari, homme entreprenant, et qui étoit, pour ainsi dire, en rebellion ouverte contre la Porte, à faire une diversion contre l'armée turque, l'évêque *Petrovich* contribua de tout son pouvoir à faire réussir ce plan, qui n'échoua que par la faute du pacha.

En 1795, le même pacha voulant châtier les Montenegrins toujours rebelles à la Porte, entra avec un corps de 10,000 hommes dans la partie supérieure du pays, nommée *Monte superiori*, et s'en empara. Les Vénitiens, qui craignirent cette fois-ci les Turcs plus que les Montenegrins, fournirent à ces derniers des munitions et de l'argent à leur évêque. Peu après il y eut un combat, pendant lequel le pacha se laissa imprudemment engager dans les gorges de Cettigne, où il fut tué par derrière et par ses propres gens, la plupart Albanais ou Grecs. La cour de Pétersbourg continua à protéger l'évêque et à lui fournir de l'argent, qu'il employa dans le commencement d'une manière assez

sage ; mais ses besoins s'étant multipliés par la suite, il finit par ne plus rien distribuer aux chefs qui envoyèrent une députation à Pétersbourg pour se plaindre de ses malversations. Cette députation n'eut aucun succès ; mais depuis ce moment, l'évêque perdit beaucoup de sa considération.

A l'avénement de l'empereur *Paul* Ier au trône de Russie, ce monarque voulant rétablir l'autorité de l'évêque, lui envoya des présens avec l'ordre de S. Alexandre Newsky, et l'évêque forma alors le projet hardi de réunir au pays des Montenegrins les Bouches du Cattaro.

Ce dernier pays ayant été cédé par le traité de Campo Formio à la maison d'Autriche, l'évêque descendit de sa résidence (Stagnovich) dans la plaine, et s'empara de la ville de Budua qui lui ouvrit ses portes ; mais, à l'arrivée d'une flottille impériale, sous les ordres du général *Ruskavina* qui venoit prendre possession du pays, l'évêque abandonna la ville sans résistance, sous prétexte qu'il ne l'avoit occupée que pour prévenir les troubles et l'anarchie.

L'influence de l'évêque s'accrut lors de l'occupation des Bouches du Cattaro par les Russes. En 1806, il engagea les Montenegrins à s'armer contre les Français. Un corps de 8 à 10,000 hommes entra sur le territoire de Raguse, et dévasta tout ce qui tomba entre ses mains ; les

villes de Raguse, de Vecchia et Santa Croce furent brûlées et livrées au pillage; après avoir tout saccagé et pillé, les Montenegrins, attaqués par les Français, retournèrent dans leurs foyers.

L'évèque Pierre *Petrovich* est un homme de 52 à 54 ans (en 1807), jouissant d'une bonne constitution, qui lui donne l'air d'un homme de 40 ans. Son extérieur est agréable, et, par ses fréquens voyages, il s'est assez formé au ton de la bonne société. Le trait principal de son caractère est l'ambition, et il est à croire que si ses talens eussent été secondés par l'éducation, il se seroit distingué honorablement dans toute autre carrière.

Les papas, ou prêtres grecs de l'Albanie, sont élevés dans les couvens, d'abord comme domestiques. Leurs maîtres leur enseignent le peu qu'ils savent eux-mêmes, pour les préparer à l'état de curés de campagne. Les prêtres catholiques de l'Albanie ne sont guère plus instruits que les grecs; leur chef actuel est l'évêque de Cattaro, *Gregorina*, vieillard respectable par sa piété et sa vie exemplaire.

Les Grecs de l'Albanie sont les plus superstitieux des hommes; par exemple, ils croient encore aux épreuves du feu et de l'eau et aux communications avec le diable qui, selon leurs idées, peut posséder le corps d'une femme, mais non celui

d'un homme. Malheur à la femme sujette à des maux de nerfs ou à des convulsions! Car, si l'autorité publique ne vient pas à son secours, elle risque d'être brûlée vive.

Nous en avons vu un exemple à Castelnovo en 1799, où le clergé étoit déjà assemblé pour brûler une jeune fille de 19 ans, et prêt à allumer le bûcher, lorsque le commandant autrichien, le général *Brady*, après avoir fait tous ses efforts pour la sauver, fut enfin obligé d'employer la baïonnette pour disperser la foule.

## § VI. *Mœurs, Usages et Costumes.*

Les habitans de Cattaro sont la plupart grands, bien faits et d'une constitution robuste. Leurs forces physiques se développent très-rapidement, parce qu'on les abandonne à la nature, sans les gêner par l'éducation. A treize ans ils sont formés et propres au métier des armes qu'ils portent souvent jusqu'à l'âge de 65 à 70 ans.

Leurs femmes, et surtout celles des riches, sont très-bien faites et d'une taille svelte, mais en général maigres et pâles, ce qui leur donne un air très-langoureux. Plusieurs d'entre elles sont sujettes à des vapeurs comme nos petites maîtresses, n'ont pour l'ordinaire que deux ou trois enfans, et vieillissent de bonne heure. Ceci cependant ne s'applique qu'aux femmes des villes, qu'on tient renfermées dans leurs appartemens; car les

femmes de la campagne sont fortes, robustes, assez laides, et ne se distinguent à l'extérieur des hommes que par le costume.

L'habitant du Cattaro est en général d'un caractère emporté, irascible et vindicatif. Une offense ne peut être lavée que par le sang, et souvent ils ajoutent la trahison à la cruauté. Il y en a pourtant qui emploient un procédé plus noble, en défiant par une lettre leur ennemi à un combat singulier. Quelquefois aussi ils se contentent de lui déclarer leur inimitié par écrit, en l'avertissant de se tenir sur ses gardes, afin que s'il se trouve blessé ou tué à l'improviste, on ne puisse pas dire que c'est par trahison. Ceci est conforme à leurs idées sur l'honneur. Nous avons eu occasion de voir quelques-unes de ces lettres; elles sont écrites d'un style noble et ferme, sans aucune personnalité insultante, et ressemblent parfaitement aux cartels que les anciens chevaliers du moyen âge s'envoyoient par leurs hérauts d'armes.

Ils sont extrêmement sensibles à tout ce qui peut blesser leur réputation ; les peines infamantes et le supplice par la main du bourreau font sur eux une impression plus terrible que sur beaucoup d'autres nations plus civilisées.

Le général *Brady*, indigné des assassinats qui se commettoient presque chaque jour sous ses yeux, prit enfin le parti de faire pendre, en 1799,

un habitant grec de Cattaro, qui avoit assassiné son frère, sur un simple soupçon de jalousie, et cet exemple de sévérité mit un terme aux assassinats pendant plus de deux ans.

Il arrive quelquefois que des communautés entières se déclarent la guerre. Ce cas est cependant très-rare, et alors la déclaration se fait dans toutes les formes.

Un homme qui en a assassiné un autre, peut être certain qu'il sera tué tôt ou tard par la famille du mort, car il y a rarement pardon à espérer. La veuve du défunt conserve sa chemise ensanglantée, pour la montrer à ses enfans et pour les exciter à la vengeance quand ils seront en âge de manier les armes. On est toujours à la piste du meurtrier pour le rencontrer seul; quelquefois même un des parens cherche à se lier d'amitié avec lui pour le faire tomber dans le piége. Un pareil assassinat, bien loin d'être blâmé, s'appelle *prendre la vie pour la vie*, et on méprise même celui qui dédaigne de venger ses parens.

Les Vénitiens ont vainement tenté de mettre un frein à ces crimes; il n'y a que la sévérité et la certitude du supplice qui pourroient les arrêter; car les habitans ne croient pas commettre une injustice en se livrant à la vengeance, puisqu'il y a parmi eux un tribunal qui prononce sur ces sortes d'affaires, et les taxe selon les circonstances.

Un homme, par exemple, qui en a tué ou blessé un autre, et qui désire retourner dans ses foyers, sans s'exposer à la vengeance des parens, leur envoie des négociateurs et demande un *karvarina*, ou tribunal de sang. Alors un certain nombre des habitans du district s'assemblent pour le juger; et, parmi d'autres cérémonies pratiquées en pareil cas, le coupable est obligé de se traîner sur ses genoux tout autour de la chambre, pendant que ses ennemis, le sabre à la main, menacent de le frapper, après quoi il est condamné à payer une certaine somme équivalente à son délit.

Une blessure seule est estimée à 10 sequins; deux blessures, à 20 sequins; et un assassinat, à 120 sequins. Un homme qui tue sa femme, et celui qui se venge pour un assassinat commis sur un de ses parens, ne sont sujets à aucune peine ou amende. De pareils jugemens eurent encore lieu sous le gouvernement autrichien; on publia dans cette occasion plusieurs proclamations qui n'empêchèrent cependant pas le gouvernement du pays de punir ou d'acquitter les coupables selon ses anciennes lois.

L'épreuve par le feu, qui consiste dans l'attouchement d'un fer rouge, et celle de l'eau, qui consiste dans l'immersion des mains dans l'eau bouillante, étoient encore admises par ces mêmes tribunaux, dans les cas où l'accusé ne pouvoit

pas produire douze témoins, qui déposassent en sa faveur. Un pareil jugement étoit ordinairement suivi d'un repas aux frais des acquittés, et se terminoit souvent par un nouvel assassinat.

Une fille qui se laissoit séduire par son amant avant le mariage, étoit condamnée par la loi à être lapidée. On en a vu un exemple en 1802, à Risano, où le père même avoit déjà levé la première pierre, pour donner le signal aux autres de tuer sa fille, lorsque l'équipage d'une chaloupe canonnière autrichienne parvint à la sauver. Le gouvernement pardonna au père, en le condamnant cependant à payer une dot à sa fille, qui se maria ensuite à un sergent autrichien. Le père en mourut peu après de chagrin.

Les districts voisins de Montenegro, surtout ceux de Xuppa, Passori, Braichi, Maini et Pastrovich, sont presque toujours en guerre avec les Montenegrins. De temps en temps ces districts s'assemblent, et alors la guerre se fait régulièrement. Ils prennent le costume de guerre, qui est toujours blanc, se soumettent à l'ordre et à la discipline, et célèbrent dans leurs chants de guerre, *Jure Castriotich*, ou *George Castriotto* dit *Scanderbeg*, et d'autres héros de leur nation.

J'ai souvent été étonné de leur science militaire naturelle, de leur manière de prendre des positions et de faire des reconnoissances. En me

rendant un jour, avec une escorte de quarante hommes, sur le plateau des hauteurs de Braichi, pour jouir de la vue du lac de Scutari, je fus témoin oculaire de leurs dispositions. Pour ne pas être surpris par leurs ennemis, qu'ils voyoient de beaucoup plus loin que je ne pouvois les apercevoir, au moyen de mes télescopes, ils placèrent leurs postes avec autant d'intelligence que pourroit faire le général le plus expérimenté. J'eus alors la preuve qu'on en feroit d'excellens soldats; car ils sont fort agiles, propres à gravir les montagnes comme des chamois, et avec cela sobres, d'une santé inaltérable, aussi bons tirailleurs que les Tyroliens, et prompts à prendre avantage des moindres circonstances.

Les Montenegrins sont également bons tireurs, mais moins braves, incapables d'aucune discipline; et, pendant les guerres avec les habitans du Cattaro, ces derniers, quoique en moindre nombre, les ont toujours battus.

La manière de vivre des habitans du Cattaro est très-simple. Ils se nourrissent pour l'ordinaire d'oignons, de pommes de terre, de polenta et de kukuruz bouilli; rarement ils mangent de la viande salée, et la viande fraîche ne paroît sur leur table que les jours de fête. Ils couchent sur la terre, posant leur tête sur une pierre et se couvrant d'une peau ou d'une étoffe grossière.

Les hommes qui ne sont pas marins, passent leur vie dans l'oisiveté, et la nécessité seule peut les engager à travailler. Les femmes sont obligées de se charger de tous les travaux du ménage; aussi ont-elles peu d'enfans. Elles vont même à la guerre comme les femmes Dalmates, et on les emploie à porter les munitions et à faire le métier d'espions. En géneral elles sont traitées en esclaves, et on a vu plus haut qu'on pouvoit les tuer, sans être obligé de payer une amende.

Ces mœurs et ces usages ne règnent cependant que dans les parties les plus pauvres du pays; dans les communautés riches de Castelnovo, Perasto, Dobrota, Mula, Perzagno et Stolivo, les femmes jouissent d'une existence plus douce, quoique très-gênée, parce que la jalousie est un des principaux traits du caractère des habitans.

Les femmes des habitans aisés vivent renfermées dans leurs maisons, sans aucune communication au-dehors et sans voir d'autres femmes étrangères à la maison. Quand leurs maris font de longues absences, elles restent sous la surveillance d'une mère ou d'une parente; et comme les jeunes gens s'absentent également, les femmes sont à l'abri de toute séduction.

L'habitant du Cattaro est fort attaché à sa patrie et ne cherche qu'à s'enrichir par la navigation, pour retourner vivre tranquille dans son pays, s'y bâtir une maison, se marier et passer

ses jours au sein de sa famille. Ils ne connoissent aucun des divertissemens des grandes villes, comme spectacles, bals, etc. La promenade les attire rarement hors de leurs habitations; en revanche ils donnent de temps en temps des festins somptueux; mais, dans ce cas-là même, la maîtresse de la maison ne paroît jamais.

Leurs amusemens favoris sont la chasse et la pêche; et comme il y a très-peu de gibier, ils font la chasse aux oiseaux et deviennent par-là d'excellens tireurs. La pêche se fait avec la *fassina*, espèce de dard triangulaire attaché à un manche de bois, et avec lequel ils savent attraper et percer les plus petits poissons au fond de l'eau.

Les cérémonies du mariage diffèrent presque dans chaque district. Les veuves sont obligées de porter le deuil pendant deux ans; en quelques endroits même elles le portent le reste de leurs jours, et ne peuvent plus se remarier.

Quant à la manière de vivre, ce peuple est en général très-sobre: l'ivrognerie, le jeu, la débauche, leur sont à peu près inconnus. Ils sont d'un caractère sérieux et réfléchi, comme tous les peuples commerçans. On fait l'éloge de la bonne foi des habitans des communes catholiques; mais comme ils sont en général avides de gain et rusés, il faut se défier d'eux dès qu'il s'agit de spéculations commerciales.

On voit trois sortes de costumes dans ce pays, la première, l'habillement français; la seconde, celui des habitans du golfe, et la troisième, l'ancien costume d'Albanie. Toutes les familles d'origine italienne, les fonctionnaires publics et les habitans de la ville de Cattaro, portent le costume français.

Le vêtement des habitans du golfe consiste en une culotte très-large et très-plissée, comme celle des anciens Suisses ; en une ceinture et un bonnet noir ou bleu, de toile ou de soie; le bonnet est en général de couleur sombre, il n'y a que les jeunes gens non mariés qui le prennent quelquefois de couleur claire. Le gilet et la ceinture des riches sont souvent chargés de galons d'or ou de broderie. Ce costume est celui de tous les habitans du golfe, à commencer de Castelnovo jusqu'à Carroli.

L'ancien costume du pays consiste en une culotte longue et large, un gilet à manches ou sans manches, assez long et entouré d'une ceinture; un bonnet rouge et un chacot placé sur l'épaule comme chez les Turcs. Les jambes sont entourées d'une espèce de guêtres ouvertes et lacées pardevant, que les riches portent souvent, ainsi que le gilet, en velours rouge et orné de plaques de cuivre doré ou de vermeil.

Il seroit inutile de décrire les costumes particuliers de certains districts; la plupart des habitans

se servent de ce troisième costume; ce n'est que dans les villes de Perasto et de Parzagno qu'on a commencé à s'habiller à la française.

Les deux derniers costumes que nous venons de décrire sont accompagnés d'un long couteau turc ou cangiar, d'un poignard, de deux pistolets et d'un fusil. Souvent on y ajoute encore un sabre turc très-étroit, qu'on attache autour des reins avec des chaînes d'argent. Les fusils des habitans riches du golfe, quoique construits à l'ancienne manière, sont surchargés d'ornemens dans le goût oriental, et reviennent quelquefois fort cher. Les ouvriers du pays excellent dans ce genre de travail, dont on est obligé d'admirer le fini et la solidité, malgré les mauvais outils qu'ils y emploient. Toutes ces armes, à l'exception des canons de fusils, se fabriquent dans le pays, où elles sont fort recherchées; on en vend même aux Montenegrins et aux Turcs.

Le costume des femmes de la campagne est fort simple et peu agréable; toutes aiment cependant à porter des colliers ornés de médailles. Les femmes des habitans du golfe ont adopté la taille courte et l'habillement domestique des anciennes grecques. On ne connoît point les corsets à baleine, aussi voit-on rarement des individus contrefaits. Les femmes portent sur la tête une espèce de voile blanc, semblable au *tazzio*

des Vénitiennes ou au *messero* des Génoises; mais la plupart s'habillent en bleu, d'où il résulte une uniformité peu élégante.

Les habitans de la campagne jouissent d'une santé presque inaltérable, et ont rarement besoin de médecins, dont il n'y a qu'un très-petit nombre dans le pays. Une seule pharmacie, établie à Cattaro, suffit pour tout le pays, parce que plusieurs maladies répandues parmi les nations plus civilisées y sont à peu près inconnues. Celles qui y règnent de temps en temps et qui emportent le plus de monde, sont les épidémies et les fièvres.

## § VII. *Sciences, Arts et Langage du pays.*

A l'exception de quelques écoles primaires où les enfans apprennent à lire et à écrire, il n'y a dans tout le pays aucun établissement d'instruction; les sciences y sont donc à peu près inconnues, si l'on en excepte cependant la jurisprudence, ou, pour mieux dire, l'art d'embrouiller les procès et de les traîner en longueur, dans lequel se distinguent les avocats de la ville de Cattaro, quoique souvent ils ne sachent ni le latin, ni le droit.

Les habitans aisés, qui ne destinent pas leurs enfans à la navigation, les envoient faire leurs études en Italie; mais il y en a peu qui prennent ce parti, attendu que la plupart des places ad-

ministratives étoient autrefois occupées par des Vénitiens.

Le manque total d'établissemens d'instruction est d'autant plus à regretter, qu'on rencontre assez souvent dans ce pays des hommes dont les talens développés pourroient contribuer aux progrès des sciences, et qui, faute d'encouragement, sont obligés de suivre le torrent général qui entraîne toute la nation vers les spéculations mercantiles.

Parmi le très-petit nombre de personnes instruites de ce pays, nous aimons à nous rappeler le souvenir du comte *Triffon Smecchia*, savant estimable par l'aménité de son caractère, et qui, sans être riche, sans encouragement, a publié l'unique et la meilleure carte de l'Albanie ex-vénétienne. Cette carte, marquée seulement des lettres initiales C. T. S., est assez exacte et a servi de base à celle que nous joignons à ce mémoire, et dont plusieurs points ont été rectifiés ensuite sur les lieux mêmes.

La langue du pays de Cattaro est un très-bon dialecte de la langue illyrique, mais que très-peu d'habitans savent écrire correctement. Les habitans des villes et les marins en général savent tous l'italien, qu'ils prononcent selon le dialecte vénitien.

Les arts y sont encore dans l'enfance; et les métiers mêmes, à l'exception de celui des armu-

riers, sont exercés par des gens peu intelligens, qui n'ont pu trouver de quoi vivre en Italie. Les ateliers de teinture à Cattaro sont ce qu'il y a de meilleur dans le pays; encore ne sait-on teindre qu'en rouge et en bleu.

La danse et la musique ne sauroient faire de progrès chez un peuple aussi jaloux et qui tient ses femmes dans une sorte d'esclavage. Le principal instrument en usage dans le pays est la *gusla* de la Dalmatie, espèce de tuyau à une seule corde et qu'on joue au moyen d'un archet. Outre la gusla ils ont encore la cornemuse et une petite guitare à deux cordes. C'est là tout leur orchestre.

## § VIII. *Noblesse.*

La noblesse de ce pays prend généralement le titre de *conté* ou *comte*; et comme le nombre de ceux qui le portent est très-considérable, on a avancé que le gouvernement vénitien avoit accordé ce titre à tout Albanais qui en vouloit pour la somme de 25 ducats d'argent ( à peu près 80 fr. ).

Rien n'est cependant plus faux, et voici l'origine de ce titre. La communauté ou *contea* de *Xuppa*, est divisée en quatre autres comtés (contée ). Le gouverneur ou administrateur de chaque comté fut nommé par les habitans et confirmé par le gouvernement. Sa charge étoit à vie; il

jouissoit de certains appointemens et prit alors le titre de *conté;* qu'on a mal à propos traduit par celui de *comte;* car il n'étoit pas d'origine plus noble que les autres habitans qui l'avoient élu.

Par la suite les familles qui comptoient un pareil *conté* parmi leurs membres, s'arrogèrent ce titre, et obtinrent souvent, à force d'argent et d'intrigues, que le fils succéderoit dans cette charge au père. Voilà l'origine de ce grand nombre de contés en Albanie, qui ne se distinguent des autres habitans ou paysans, ni par leur costume, ni par leurs mœurs, ni par leurs richesses, et dont le titre héréditaire n'a jamais été avoué par le gouvernement.

Plusieurs membres de ces mêmes familles ayant acquis quelques biens par le commerce et la navigation, s'arrogèrent également ce titre, s'établirent dans la ville de Cattaro, entrèrent au sénat et se crurent alors suffisamment autorisés à le conserver. Quelques-uns l'obtinrent réellement du gouvernement de Venise; mais leur nombre n'est pas considérable.

Quoique ce titre de *conté* semble pouvoir se traduire naturellement par celui de *comte*, on se tromperoit pourtant d'une étrange manière, en assimilant ces comtes de l'Albanie et de la Dalmatie à ceux de l'Allemagne et des autres États de l'Europe; car les premiers n'étoient pas même

réputés nobles à Venise et dans le reste de l'Italie.

Quelques familles du pays cependant jouissent à juste titre des prérogatives de la noblesse, parce que leurs aïeux ont été anoblis anciennement par les empereurs d'Allemagne, en récompense de leurs services. On en trouve quelques-unes dans le district de Pastrovich, et entre autres la famille de *Médin*, dont le diplome date de quelques centaines d'années.

Les villes de Cattaro, Castelnovo et Budua avoient leur sénat (ou consiglio) particulier, et les familles admises dans ce conseil pouvoient seules prétendre aux emplois publics. En entrant en charge, les membres de ces familles prenoient le titre de *nobili* de *Cattaro*, de *Castelnovo* ou de *Budua*, et ce titre emportoit quelques prérogatives. C'étoit une bourgeoisie anoblie; d'ailleurs cette noblesse de ville n'est rien moins que riche, et vit pour l'ordinaire de quelque petite propriété, ou des charges qu'elle occupe, et principalement de l'état d'avocat.

### § IX. *Histoire du Pays, et des Villes et endroits qui le composent.*

L'ancienne histoire de ce pays ressemble à celle de tous les autres peuples; c'est un tissu de fables, de contes et de récits contradictoires, qu'il seroit aussi inutile qu'impossible d'éclaircir.

L'opinion la plus probable est que la reine *Teuta*, ayant été chassée de l'Illyrie, son royaume héréditaire, est venue se réfugier et s'établir avec toute sa suite à Risano ; mais que la population de cette ville s'étant accrue, et que, se voyant continuellement exposés aux incursions de voisins ennemis, les habitans prirent le parti de s'établir à l'endroit même où est situé Cattaro, qu'ils commencèrent d'abord par fortifier. On prétend encore que *Pline* parle de Cattaro comme d'une colonie romaine, sous le nom d'*Ascrivium*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitans de Risano, de Cattaro et de Dulcigno, ont fait long-temps le métier de pirates, favorisés par la situation des deux premières villes, au fond d'un golfe et difficile à attaquer du côté de la terre.

En 866, les villes de Cattaro, Risano, Budna et le Rose furent détruites de fond en comble par les Agares sortis de Carthage. Ils se réunirent ensuite avec les Bosniens chassés de leur pays par les Hongrois, rebâtirent la ville de Cattaro au même endroit, et se gouvernèrent en république indépendante.

Le roi de la Servie, *Georges*, leur céda, en 1115, le Scoglio di Prinlaqui ( aujourd'hui *Scoglio degli Stradiotti* ), avec les communes de Lustizza, Cartoli et la plaine de Zuppa ou Xuppa. Cette donation fut augmentée par la suite

de plusieurs autres territoires, et confirmée par le successeur du roi *Georges*.

Ce pays resta donc sous la protection de la Servie jusqu'en 1368, où ce dernier royaume fut démembré en quatre portions. Alors les habitans n'ayant plus rien à craindre de la foiblesse des rois Serviens, jugèrent convenable de se soustraire à leur autorité, et conclurent une alliance avec *Louis* Ier, roi de Hongrie. Mais Louis étant en guerre avec les Vénitiens, ces derniers vinrent la même année s'emparer du pays de Cattaro, qu'ils abandonnèrent après l'avoir dévasté.

Les habitans qui continuèrent de se gouverner en république, sous la protection de la Hongrie, passèrent en 1382 sous la domination du roi de Bosnie, et recouvrèrent peu à peu leur liberté. Enfin, en 1391, ils conclurent un traité d'alliance avec Raguse, Dulcigno et Antivari, renoncèrent à la protection des rois de Bosnie, et se reconstituèrent en république indépendante.

Au commencement du XVe siècle, les Turcs s'étant emparés des provinces voisines de Cattaro, les habitans effrayés se jetèrent entre les bras des Vénitiens, auxquels ils se soumirent, en 1410, aux conditions suivantes : 1° que la forme du gouvernement de la ville et l'organisation du pays seroient conservées; 2° que les édifices publics et les employés du Gouvernement seroient

entretenus et salariés des revenus de la ville; 3° que si la république de Venise se trouvoit par la suite hors d'état de protéger Cattaro, elle ne pourroit ni céder, ni vendre ce pays à aucune autre puissance, mais qu'il retourneroit à son ancienne indépendance.

Le gouvernement de Venise a toujours respecté ces conditions; il a même augmenté le territoire de Cattaro par la conquête de celui de Castelnovo et par la réunion des districts des *tre commune* et de *Pastrovich*, qui se soumirent volontairement aux Vénitiens, en conservant leurs priviléges. Les habitans mêmes étoient très-contens de ce gouvernement et se soumirent à regret à celui de l'Autriche en 1797. Cependant leur commerce et la navigation s'accrurent sous les Autrichiens, au point qu'au lieu de 264 vaisseaux qu'on y trouva lors de la prise de possession, on en comptoit plus de 400 à l'époque où ce pays fut cédé à la France par le traité de Presbourg, et finalement par celui de Tilsit.

## § X. *Division et Description du Pays.*

Sous le gouvernement vénitien, tout le pays étoit divisé en communautés, et ces communautés étoient réparties de la manière suivante entre les trois villes de *Cattaro*, de *Castelnovo* et de *Budua*.

Division de Cattaro. Les communautés de

*Dobrota*, *Perasto*, *Risano*, *Perzagno*, *Stolivo* et *Xuppa* ou les *quatre contés*, et les communes (1) de *Lustizza*, *Cartolé* et *Oraoovaz*.

Division de Castelnovo. La *contea di Toepla*. Ce district fut regardé comme province conquise; et, comme il jouissoit à ce titre de plusieurs priviléges qu'on ne vouloit pas accorder à d'autres, son territoire n'a pu être augmenté. En revanche il payoit chaque année 4500 florins de droits, pendant que les autres ne payoient rien.

Division de Budua. Le *tre commune*: *Pobori*, *Braichi* et *Maina*, avec la *contea* ou *district de Pastrovich*.

Tous ces districts, à l'exception de celui de *Castelnovo*, étoient dispensés de tous droits et redevances. Les revenus les plus considérables provenoient des patentes des vaisseaux, qu'il falloit renouveler tous les trois ans moyennant la somme de 150 florins (à peu près 312 francs).

## § XI. *Cattaro*.

Cette ville est située au fond du golfe de ce nom, dans un bassin formé par des rochers stériles, assez hauts et peu accessibles, à une demi-lieue des frontières de Montenegro. Deux des

(1) La différence entre les *communautés* et les *communes* consistoit en ce que les premières jouissoient de plusieurs priviléges qui n'étoient pas accordés aux autres.

roches qui l'entourent forment, en s'élevant l'une au-dessus de l'autre, une espèce de vallée dans laquelle est situé le village de *Spigliari;* sur le sommet du plus haut de ces rochers on a construit le château de San Giovanni, et la ville est placée entre le pied des rochers et la mer.

Il paroît qu'on a commencé par fortifier le château, dont la situation avantageuse et la petite rivière de *Fiumera*, qui sort du rocher, a peut-être engagé les premiers habitans à s'établir ici en fortifiant le sommet et en construisant la ville ou la forteresse au bas. La ville n'a été fortifiée, selon toutes les apparences, qu'à une époque où sa population étoit déjà considérable ; et alors on a réuni ses ouvrages le long du rocher avec les fortifications du château. Les ouvrages de la ville ont été réparés et augmentés sous la domination des Vénitiens, et surtout après le tremblement de terre de 1667. On peut dire que la nature bien plus que l'art a pris soin de la fortifier, parce que les deux côtés des montagnes et de la mer sont inaccessibles, et qu'on ne peut l'attaquer que du côté de Dobrota.

Le château ou castel San Giovanni forme un carré irrégulier, élevé de 400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le chemin qui y conduit de la ville est très-escarpé, tourné en zig-zag, et exige à peu près une heure et demie pour y monter. Ses ouvrages ne sont ni fort élevés ni

d'une grande épaisseur, mais bien conservés et assez défendus par leur situation naturelle. Un des plus grands inconvéniens de ce château est qu'il y manque de casemates et que les magasins à poudre mêmes ne sont pas à l'épreuve des bombes. Du reste, les citernes et les casernes sont en très-bon état; les dernières surtout furent réparées à neuf en 1804, et peuvent recevoir dix à douze compagnies.

Le port de Cattaro est sûr et commode; les Vénitiens y avoient placé depuis 1767 leur flotte de galères (armada sottile) au nombre d'à peu près trente vaisseaux, qui auparavant étoient stationnés à Lezina.

L'église cathédrale de Saint-Triffon est desservie par douze chanoines fort peu riches. Le jour de Saint-Triffon étoit autrefois célébré ici avec beaucoup de pompe. Le Gouvernement régaloit alors les citoyens en public; on dressoit des tables dans les rues; on remit aux chefs de la bourgeoisie les clefs de la ville, et on leur confia la garde des portes, en mémoire de la bravoure avec laquelle ils l'avoient défendue autrefois.

On compte en outre à Cattaro une église collégiale, trois couvens de femmes, un de franciscains et un hospice pour le clergé séculier. Le couvent de Saint-Dominique a été changé en caserne. Il y a actuellement en tout dix-sept

églises et chapelles, et une petite église grecque.

Les habitans de Cattaro, dont le nombre peut aller à 4000, sont pour la plupart d'origine italienne et professent la religion catholique. On retrouve parmi eux les mœurs vénitiennes, à l'exception du iisbéat; la noblesse est en général pauvre, mais polie et aussi hospitalière que ses facultés le lui permettent. Les hommes et les femmes s'habillent à la française; il y a quelques sociétés, un casino ou club, et même des bals; les mœurs des habitans de la ville diffèrent absolument de celles du reste du pays. Il n'y a point de spectacles, ni de promenades, excepté celle de Scagliari, qui est absolument sans ombre; on se promène sur l'eau à Dobrota, Mula et Perzagno. La chaleur y est excessive, et en hiver il pleut quelquefois pendant trois semaines sans interruption.

C'est ici le lieu de relever quelques erreurs échappées à *Busching* et aux autres géographes allemands qui l'ont copié. Il prétend, par exemple, 1° qu'en hiver on ne peut pas voir le soleil à Cattaro, à cause de la hauteur des montagnes; et 2° que le *Scoglio degli Stradiotti* est situé en face de la ville. La première de ces assertions est absolument fausse; et la seconde ne l'est guère moins, puisque le *Scoglio degli Stradiotti* est situé à 12 milles italiens de là, dans la baie de Teodo.

Du côté de Perzagno on trouve le village de *Scagliari*, situé dans une vallée charmante, et accompagné de plusieurs jolies maisons de campagne, parmi lesquelles on remarque celles du comte *Gregorina* et de l'avocat *Vollerio*, tous deux habitans de Cattaro.

On ne trouve aucun monument d'antiquité à Cattaro; et il paroît que ceux qui y ont existé autrefois, ont été détruits par les fréquens tremblemens de terre ou dans les guerres intestines.

Les vivres y sont ordinairement en abondance et à bon marché. Les Montenegrins apportent des veaux, des agneaux, beaucoup de gibier, de la volaille, des truites, des écrevisses; et les bords du golfe fournissent également des moutons, des cochons, de la volaille et d'excellens fruits; et le golfe même une quantité de poissons de toute espèce, surtout le *Paghero* ou *Pagello* (Sparus Erithrynus). En général on peut faire bonne chère à Cattaro et à peu de frais; car les légumes mêmes, quoique peu cultivés, ne sont pas fort chers.

Cette ville fut souvent assiégée, mais rarement prise, depuis qu'elle a été fortifiée à la moderne.

En 1378, l'amiral vénitien *Pisani* prit la ville et le château d'assaut: la première fut abandonnée au pillage; on s'empara même des reliques de la cathédrale de Saint-Triffon, que l'amiral fit transporter à Venise.

En 1420, la ville fut assiégée et prise par *Sigismond*, roi des Romains, secondé par les habitans de la campagne, et surtout par ceux du district de Pastrovich, dont plusieurs furent récompensés par des lettres de noblesse.

En 1539, le fameux *Ariadino Barbarossa* parut devant Cattaro, avec une flotte de 200 galères et 30,000 hommes de débarquement, au moment même où la flotte vénitienne venoit de retourner à Venise. Il attaqua la ville du côté de la mer et de la terre les 14 et 15 d'août, et, fut repoussé avec beaucoup de perte; et craignant à la fin qu'une flotte vénitienne vînt lui disputer la sortie du golfe, il se retira après avoir pris la ville de Castelnovo et brûlé ou saccagé tout ce qui se trouvoit sur les côtes. Sa flotte étoit alors postée près de Dobrota, derrière la pointe de S. Elia, et cet événement a été perpétué par une inscription placée sur la *Porta fiumera* de Cattaro.

En 1563, la majeure partie de la ville fut détruite par un tremblement de terre, qui fit périr les deux tiers des habitans, entre autres le gouverneur et la plupart des membres du gouvernement.

En 1571, les Turcs, après s'être emparés de Montenegro, assiégèrent Cattaro du côté de la terre, et construisirent à cet effet, près de Cattène, un fort en maçonnerie portant dix-huit

pièces de 24. L'amiral vénitien *Soranso* parut alors avec une petite flotte de 25 galères, débarqua à Cattène, s'empara du fort et le rasa; et, après avoir approvisionné Cattaro, il continua sa route pour Corfou, qui étoit le point de sa destination. La garnison se trouvant ravitaillée, se défendit si bien, que les Turcs furent obligés de lever le siége. Une autre tentative pareille qu'ils firent en 1657 ne réussit pas mieux.

En 1667, la ville fut en partie détruite par un tremblement de terre, qui engloutit la moitié des habitans. Depuis cette époque on en ressent de plus ou moins violens à peu près tous les deux ans, mais qui effraient peu les habitans. On en attribue la cause aux cavernes souterraines, dans lesquelles se rassemblent les eaux qui descendent des montagnes par une multitude de conduits invisibles. Les traces de ces tremblemens sont encore très-apparentes à l'ancien palais du gouvernement, qui n'est plus habitable et qu'on a été obligé d'étayer de tous côtés pour prévenir sa ruine totale. Les murs de la forteresse en offrent également des vestiges, par les grandes crevasses qu'on y remarque.

En 1760, le tonnerre tomba sur le magasin à poudre situé sur une éminence au-dessus de la ville; plusieurs maisons furent totalement renversées et quelques centaines de personnes écrasées.

La peste se fit également sentir à diverses reprises à Cattaro. Elle fut apportée la première fois par un vaisseau venant du Levant, et la seconde fois par un contrebandier de l'Albanie turque.

Les Montenegrins ayant peu de relations avec les Turcs, ne sont pas soupçonnés d'apporter la peste; malgré cela, ils ne peuvent entrer dans la ville de Cattaro sans une permission expresse du gouverneur. Les habitans des campagnes même sont obligés, en entrant, de déposer leurs armes à la porte, et il n'y a que l'habitant de la ville qui puisse entrer avec les siennes. Cette mesure de sûreté qui garantit la ville d'une surprise de la part des ennemis, sert encore au maintien de la tranquillité publique, en prévenant les rixes et les assassinats qui pourroient être provoqués par le vin.

Il y a un marché ou basar pour les Montenegrins hors la porte de Fiumera. Ce marché qui se tient le samedi et le dimanche, est très-fréquenté, et on est étonné d'y voir arriver des femmes chargées de poids énormes. Nous avons vu cinq de ces femmes apporter une corde de bois en grosses bûches.

Nous continuerons à décrire les endroits appartenant à la division de *Cattaro*; ceux de la division de *Budua* viendront ensuite, et nous terminerons par ceux de *Castelnovo*, dernière conquête des Vénitiens.

## § XII. *Fort Trinita.*

Ce fort est situé à une demi-lieue de Cattaro, au-dessus de la vallée de Scagliari, et fut construit pour s'opposer de ce côté aux incursions des Montenegrins, et pour intercepter le chemin qui conduit à Budua ; mais il ne remplit qu'une partie de sa destination, car il ne domine que le chemin de Stagnovich, et ce chemin même peut être tourné. Derrière ce fort, du côté de Budua, le chemin n'est praticable, pendant une demi-lieue, que pour les chevaux et les piétons. On l'appelle la *Scala Santa*, parce qu'à l'instar de la Scala Santa à Rome, il faut toujours monter et descendre pour franchir les grosses pierres qui l'embarrassent à chaque pas.

Ce fort, construit dans les temps modernes, consiste en trois étages garnis de meurtrières et de quatre canons de trois livres. Il y a une citerne au bas et un glacis en carré tout autour. Il ne résisteroit pas à l'artillerie, si on pouvoit l'y transporter ; mais il faudroit commençer par construire un chemin à cet effet. Ce fort est situé sur le territoire des Montenegrins qui ont fait des réclamations à ce sujet sans pouvoir se faire écouter.

## § XIII. *Risano.*

Communauté grecque située le long du golfe autour d'une espèce de baie. Cette ville a donné autrefois à tout le golfe le nom de *Sinus Ris-*

*zonicus.* On prétend que la reine *Teuta* de l'Illyrie s'est réfugiée ici, et qu'elle y a demeuré assez long-temps. Quoi qu'il en soit, les ruines d'un pont semblent indiquer que c'étoit autrefois une ville assez considérable; on n'y trouve pas d'autres ruines ni de monumens antiques.

Cette ville a sous sa dépendance les villages de *Crivoiszé*, *Ledenizzé*, *Ubli* et *Morigné*. Elle est construite sur la pente d'une montagne, qui, de même que la vallée au bas, est assez bien cultivée, et offre un coup d'œil très-pittoresque. Les habitans font avec les Turcs un commerce assez actif, consistant en moutons, fromage, cire et laine; et ce commerce deviendroit plus considérable, si le mauvais chemin n'y opposoit pas tant d'obstacles; cependant c'est par ce même chemin qu'arrivent tous les bœufs qu'on consomme dans le pays, ou qui y sont salés et fumés pour l'exportation.

Les habitans s'adonnent à la navigation et possèdent plusieurs gros vaisseaux. Ils faisoient autrefois le métier de pirates, et il a fallu toute la sévérité des lois vénitiennes pour leur faire abandonner ce genre d'industrie. C'est pour les contenir et réprimer leur caractère inquiet et audacieux, qu'on tenoit toujours une chaloupe canonnière armée à l'ancre devant Risano.

Ils prétendent avoir conservé parmi eux l'ancien sang romain dans toute sa pureté, et que

leur costume est encore le véritable costume militaire romain. A la vérité leur habillement ressemble beaucoup à celui qu'on voit aux anciennes statues et bas-reliefs. Leurs femmes ne s'habillent pas à la romaine; leur costume est à la fois riche et élégant, et la plupart de ces femmes sont très belles et bien faites, sans être trop grandes; en revanche, leurs maris sont jaloux à l'excès et les tiennent dans une espèce d'esclavage.

Les hommes sont d'une bravoure à toute épreuve, mais d'un caractere inquiet, perfide et cruel. De leurs propres forces, ils se sont soustraits à la domination turque, pour se soumettre volontairement à celle des Vénitiens.

La population de la ville, sans compter le territoire, peut aller à 1800 ames. Elle a donné à la Russie un amiral et les deux généraux *Ivellich*, dont l'un est actuellement lieutenant-général, et l'autre général-major. Un troisième frère est dans ce moment archiprêtre ou *protopapa* à Risano, et tous les trois sont fils d'un habitant assez obscur de cette ville.

Les habitans du village de *Crivoisze*, qui sont à peu près au nombre de 1000, parmi lesquels on en compte 280 capables de porter les armes, ont conquis sur les Turcs la plaine de *Versno*, sans autre, ressource que leur valeur, et uniquement par un motif de paresse et pour ne pas être obligés de cultiver leur propre terrain assez fertile et assez étendu pour les nourrir.

## § XIV. *Perasto.*

Le territoire de cette communauté catholique est assez borné et peu fertile ; la plupart de ses habitans s'occupent avec succès du commerce et de la navigation. Ils sont plus civilisés que beaucoup de leurs voisins, et plusieurs des riches s'habillent à la française.

La ville est située sur un terrain très-étroit le long du golfe ; bâtie en amphithéâtre, elle paroît de loin plus grande et plus belle qu'elle ne l'est réellement ; cependant elle a trois belles églises, et sa population est d'à peu près 1800 ames.

Vis-à-vis la ville, du côté de Risano, on voit les deux petites îles de la *Madonna d'Agosto* ou *del Scalpello*, et celle de *San Giorgio*. La première est très-fréquentée, à cause d'une image miraculeuse de la Vierge, qu'on visite en pélerinage le 15 août, jour de l'Assomption. La seconde, plus petite, n'a qu'une chapelle et sert de cimetière aux Pérastins.

En face de Perasto est le détroit de *Cattène*, ainsi nommé parce qu'on le fermoit ordinairement au moyen d'une chaîne. Ce détroit est si peu large, qu'on peut le défendre à coups de mousqueterie ; cependant on a construit sur les bords, du côté de Perzagno, une batterie de huit canons qui domine tout le détroit.

A 200 pieds d'élévation au-dessus de Perasto se trouve le fort, qui forme un carré oblong, entouré de murs très-solides et bien entretenus. Ce fort, qui a une citerne, peut être défendu par 100 hommes et 6 pièces de canon.

Les habitans de Perasto l'ont construit pour se garantir des incursions des Montenegrins et de celles des habitans de Risano, pour s'y réfugier avec leur biens et s'y défendre. Ce cas a eu effectivement lieu. Le fort, par sa situation, ne peut être pris de vive force ; malgré cela, il a été abandonné par les Vénitiens et par les Autrichiens, qui ne l'ont jamais regardé comme un point fort important. La raison en est peut-être, qu'il est trop éloigné du détroit de la *Cattène*, pour le défendre avec succès; aussi ce fort n'a jamais disputé le passage aux flottes turques.

## § XV. *Oracovaz*.

Petite communauté greeque, située entre Perasto et Dobrota, qui n'a ni agriculture, ni commerce, ni navigation, et dont les habitans s'unissent souvent avec les Montenegrins pour faire le métier de brigands.

## § XVI. *Dobrota*.

Cette grande communauté catholique occupe toute la partie du golfe, qui s'étend sur une

étendue de 6 à 7 milles italiens, de la rivière de Gluita jusqu'à Cattaro. Sa situation, au pied des montagnes de Montenegro, sur une lisière de côtes, dont la plus grande largeur est de 150 toises, la rend très-propre à la navigation, qui est son unique ressource, quoiqu'on n'ait pas négligé de cultiver la côte autant que possible.

L'industrie des habitans a porté cette communauté à un tel degré de prospérité, qu'on peut la compter au nombre des plus riches, tant en propriétés qu'en vaisseaux. Leurs maisons construites sur le golfe, et qui sont plus propres que magnifiques, offrent le plus beau coup d'œil, parce que leurs vaisseaux peuvent jeter l'ancre, pour ainsi dire, devant la porte. Avec une éducation fort négligée, ils ont beaucoup d'esprit et de pénétration, surtout en spéculations commerciales; ils sont du reste très-hospitaliers, mais jaloux au point de ne pas laisser voir leurs femmes aux étrangers, même à leurs meilleurs amis. Ils ne se marient pas hors de leur communauté, et cet usage bizarre les rend presque tous membres d'une même famille; ils ont souvent besoin des dispenses du pape pour leurs mariages. Cette consanguinité est peut-être la cause du petit nombre d'enfans qu'on remarque parmi eux, car pour l'ordinaire ils n'en ont que trois tout au plus.

Cette communauté mérite l'épithète de *très-*

*catholique* qu'on lui a donnée, à cause des deux lois suivantes qu'elle maintient avec beaucoup de rigueur : par la *première*, il est défendu à toute famille grecque de s'arrêter plus de vingt-quatre heures dans la ville; et par la *seconde*, aucun domestique grec ne peut rester plus de trois ans dans la même maison, quelques preuves de zèle et d'attachement qu'il ait pu donner.

Toutes les maisons de Dobrota ont des meurtrières pour se défendre contre les Montenegrins qui profitent souvent de l'absence des hommes pour faire leurs attaques; mais dans ces sortes d'occasions, les femmes tirent le coup de fusil aussi bien que les hommes; et si l'entreprise ne réussit pas, ils sont obligés de se retirer en grande diligence pour ne pas tomber entre les mains de ceux qui volent au secours.

Cette communauté de 1700 habitans a trois églises, dont la principale, celle de S. Eustachio, pourroit figurer comme cathédrale dans les plus belles villes de l'Europe.

## § XVII. *Perzagno.*

Communauté catholique située sur le golfe vis-à-vis de Dobrota, et dans laquelle se sont fixées depuis quelque temps dix à douze familles grecques. Les habitans rivalisent avec ceux de Dobrota en fait de richesses et d'industrie commerciale.

La côte est ici plus large, et le terrain plus susceptible de culture. La montagne derrière la ville a été défrichée jusqu'aux deux tiers de sa hauteur et plantée d'oliviers et d'autres arbres; peu à peu elle sera cultivée jusqu'au sommet, et fera un contraste assez agréable avec les montagnes de Montenegro situées vis-à-vis.

Les maisons de Perzagno sont les plus grandes et les plus belles de tout le golfe, d'une assez bonne architecture à l'extérieur, et meublées avec goût et élégance. Les habitans se distinguent par l'aménité de leurs mœurs; et leurs femmes, la plupart italiennes, paroissent dans la société.

Le commerce de Perzagno a été très-florissant sous le gouvernement autrichien, de même que celui de Dobrota et de Stolivo, et le nombre des maisons et des vaisseaux s'accroît chaque jour.

L'église est placée à mi-côte; une autre a été commencée d'après un plan si vaste et si magnifique, qu'elle ne sera pas terminée de sitôt. La population de cet endroit est de 1600 ames.

## § XVIII. *Stolivo.*

Petite communauté catholique tout près de Perzagno et qui en dépendoit autrefois. Aujourd'hui elle est indépendante. Les habitans s'appliquent avec beaucoup de soin à la culture de leurs terres, et la population qui est de 300 ames va toujours en augmentant.

## § XIX. *Teodò.*

District qui commence à l'endroit nommé *le Pettane*, non loin de *le Cattène*, et s'étend jusqu'à *le Saline*. Ce district est très-fertile, bien cultivé, et offre l'aspect le plus agréable par la quantité de jolies maisons de campagne des habitans de Perzagno et de Cattaro qu'il renferme.

Le comte *Nicolo Bisani*, homme très-spirituel, élevé en Italie, et qui possède des terres dans le Frioul, a fait ici plusieurs essais de culture, qui lui ont très-bien réussi.

On y cultive un vin de liqueur, qui peut aller de pair avec les meilleurs vins d'Espagne. Il y a des salines dans la vallée entre Teodò et Cartoli, qui ne sont d'aucun produit, puisque l'on fait venir tout le sel de Venise.

Dans la baie de Teodò on voit l'île nommée *Scoglio degli Stradiotti*, qui n'est couverte que de broussailles et sert de pâturage aux moutons, mais qui pourroit être cultivée avec avantage.

## § XX. *Cartoli et Lustizza.*

Deux communautés grecques assez peuplées, dont les habitans s'occupent uniquement d'agriculture. Elles consistent en plusieurs villages et s'étendent le long du golfe depuis Cattaro, *Teodò* jusqu'à Porto Traste. On fabrique des tuiles à Cartoli, et à Lustizza on brûle de la chaux qu'on transporte ensuite à Cattaro.

## § XXI. *Porto Rose.*

Ce port n'est proprement qu'une rade, où les vaisseaux qui partent pour l'Adriatique jettent l'ancre pour profiter ensuite du vent favorable. La rade est très-exposée aux vents, mais l'ancrage est excellent et sûr. Il y a toujours ici une ou deux chaloupes armées en station pour examiner les vaisseaux qui arrivent, et constater la santé de l'équipage. Le capitaine du port réside à Porto Rose qui ne consiste qu'en quelques maisons, avec une batterie en maçonnerie pour quatre canons. Ce port appartient à Lustizza.

## § XXII. *Porto Traste.*

Port considérable et très-commode situé sur le territoire de Lustizza, et qui pourroit devenir un point important, au cas qu'on voulût attaquer l'Albanie du côté de la mer; car alors on pourroit s'emparer facilement des hauteurs de Cartoli et de Lustizza, et se rendre maître de la vallée de Budua. Ce port et celui de Jasy sont les deux points les plus importans pour faire un débarquement en Albanie.

## § XXIII. *Zuppa (Xuppa) ou les Quattro Contée.*

Cette communauté très-considérable est renommée par ses fréquentes insurrections, et se

divise en quatre *contées* ou comtés, qui sont, *Lazzarovich*, *Boicovich*, *Clubanovich* et *Tuicovich*.

Chacun de ces comtés nomme un chef ou *conté*, dont la charge est à vie et qui jouit d'un certain traitement. C'est là l'origine de cette foule de comtes qu'on trouve en Albanie et dont la noblesse n'est fondée que sur la nomination des paysans leurs compatriotes; car les habitans de ces quatre comtés s'occupent exclusivement d'agriculture.

Ils se distinguent par leurs mœurs, leurs usages et leur costume de tous les autres habitans du golfe. Leurs mœurs sont sauvages; leur caractère inquiet et remuant leur fait détester toute industrie. Sans aucune éducation, ils sont capables de se porter aux plus grands excès, aussi ont-ils toujours été les instrumens des intrigues de l'évêque de Montenegro, qui n'avoit d'autres vues que de s'emparer de l'autorité en flattant les habitans d'une ombre de liberté qu'il leur promettoit.

Les comtes dont l'autorité ne s'accordoit pas avec cette liberté, employèrent des moyens assez sévères pour la réprimer; les habitans alors se révoltèrent, et on fut obligé d'y envoyer un détachement de 40 hommes pour soutenir l'autorité des comtes. Ce détachement s'étant laissé surprendre dans les maisons, fut dispersé, et les

comtes se réfugiérent à Cattaro. On arrêta plusieurs chefs des rebelles, on y envoya des commissaires civils, qui examinèrent l'affaire, et condamnèrent plusieurs au cachot, sans pouvoir réduire les rebelles.

Enfin, en 1804, on envoya contre eux six compagnies avec quelques pièces d'artillerie. Ce détachement prit la route de la Trinita et de la Scala Santa, et vint se camper près de Dub, au milieu des quatre comtés.

Le lieutenant *Jean Pakiovich*, commandant civil de Pastrovich, occupa avec 200 hommes le couvent grec de *Lastua*, situé dans le comté de Clubanovich, et l'artillerie arriva par la vallée des Salines. Tout le corps fut commandé par le colonel *Bianchi*.

En voyant tous ces préparatifs, les rebelles se rendirent et ne demandèrent que de pouvoir nommer d'autres comtes, ce qu'on leur accorda pour la forme ; car on savoit arranger les choses de manière que les anciens furent réélus. Le peuple alors prêta le serment de fidélité, et tout se termina par des banquets et des divertissemens, auxquels le peuple de la campagne vint prendre part.

C'est ainsi que cette révolte fut étouffée au bout de deux ans seulement, mais sans effusion de sang.

Ces quatre comtés peuvent mettre sur pied

1200 hommes capables de porter les armes, et qui portent un costume militaire particulier.

Le couvent grec de *Lastua*, dans le comté de Clubanovich, est susceptible d'être défendu, au moyen d'un rempart en maçonnerie, dont il est entouré, à la manière de tous les couvens grecs; mais il ne résisteroit pas à l'artillerie.

## § XXIV. *Budua.*

Cette prétendue ville qui ne compte que 300 habitans, est plus ancienne que Castelnovo, et fut autrefois, sinon plus grande, du moins plus peuplée. Elle est située dans une presqu'île, et entourée de vieilles murailles qui tombent en ruines; son château, situé au nord sur une hauteur qui domine la ville et le port, est également fortifié à l'ancienne manière et en partie ruiné; il est d'ailleurs tellement dominé par la montagne de S. Salvadore, que toute défense deviendroit impossible.

En avant de la ville on voit la petite île de *Scoglio di S. Nicolo*, qui peut servir à défendre la rade; mais on ne pourroit pas effectuer un débarquement avec quelque espoir de succès, sans s'emparer de la montagne de S. Salvadore, qu'on occuperoit facilement du côté de la ville.

Le port de Budua n'est proprement qu'une rade, et le territoire de cette ville ne consiste qu'en quelques petits villages.

Dans le quinzième siècle, cette ville se soumit volontairement aux Vénitiens en conservant ses priviléges; elle a son magistrat particulier dont les membres jouissent des prérogatives de la noblesse. Il y a dans cette ville une cathédrale catholique et une église grecque: mais à l'exception de dix ou douze familles catholiques, le reste des habitans professent la religion grecque. Un ancien couvent de dominicains et quelques maisons particulières servent de casernes.

La vallée de Budua, arrosée par quelques petites rivières, est très-fertile en grains et assez bien cultivée. Trois routes conduisent à travers cette vallée; l'une, de Budua à Cattaro; l'autre, de *Teodò* à *le Saline*; et la troisième, à Stagnovich. La première est très-praticable pour les chevaux; la troisième est la plus mauvaise. Une quatrième conduit le long de la mer jusqu'à Pastrovich. Aucune de ces quatre routes n'est praticable pour l'artillerie.

En 1687, Budua fut assiégé par *Soliman*, pacha de Scutari, avec un corps de 10,000 hommes; mais les habitans, secondés par les gens de la campagne, et conduits par leur gouverneur *Cornero*, se défendirent avec tant de vigueur, que le pacha fut obligé de se retirer. Dans des temps plus reculés, cette ville fut cependant souvent prise par les Grecs et les Turcs qui la pillèrent et la détruisirent totalement.

Nous avons vu plus haut qu'en 1797, l'évêque de Montenegro s'empara de cette ville, et qu'il l'évacua à l'arrivée des troupes autrichiennes.

§. XXV. *Le Tre Commune.*

Les trois communautés, désignées par cette dénomination, sont, 1° *Pobori*, 2° *Braichi*, et 3° *Maini*. Le nombre des hommes qu'elles peuvent mettre sur pied en temps de guerre est de 460; elles se sont souvent révoltées, et les deux premières étoient continuellement aux prises avec les Montenegrins.

Le couvent de *Stagnovich*, résidence de l'évêque de Montenegro, est situé dans la communauté de Pobori, sur le territoire de l'Albanie. Ce couvent, d'une construction fort solide, est entouré d'un parapet en maçonnerie, défendu par deux petites pièces de canon.

Pendant l'insurrection contre les Vénitiens en 1766, l'évêque prit le parti des sujets rebelles de la république. Les Vénitiens finirent par vouloir s'emparer du couvent de Stagnovich, qui servoit de refuge aux Montenegrins. L'évêque se soumit, et obtint sa grâce; mais les Vénitiens exigèrent qu'on leur livrât quelques sujets rebelles qui s'étoient réfugiés à Montenegro, dont deux furent punis du dernier supplice: un de ces derniers étoit un prêtre grec; ils furent tous les deux étranglés par ordre du sénateur *Zusco*, noble Vénitien,

et leurs corps exposés sur les remparts de Cattaro.

Le couvent grec de *S. Maria di Maini* est également fortifié, et situé sur la pente d'une montagne; malgré cela, il ne résisteroit pas long-temps à l'artillerie, et surtout aux bombes. Le supérieur de ce couvent est en même temps supérieur de tous les couvens grecs de l'Albanie. Le général autrichien *Ruskavina* ne fit aucune difficulté de céder ce couvent à l'évêque de Montenegro, parce qu'outre qu'il ne rapporte rien, il ne lui procuroit aucune espèce d'influence, et qu'au pis aller il étoit sûr de le reprendre, au moyen de deux chaloupes canonnières, sans aucune effusion de sang.

## § XXVI. *Pastrovich.*

Communauté située à l'extrémité de l'Albanie, et qui, par cette raison même, est presque continuellement en guerre avec les Montenegrins: ses habitans se sont toujours distingués par leur bravoure et leur attachement au souverain. Lorsque l'empereur *Sigismond* fit la guerre dans ce pays, ils le soutinrent avec tant de vigueur, qu'il crut devoir en récompenser plusieurs par des lettres de noblesse.

Quoique le nombre des combattans ne soit que de 600, ils sont toujours restés vainqueurs

des Montenegrins, et jouissent de la réputation méritée d'être les meilleurs soldats de l'Albanie.

Toute la population de cette communauté est d'à peu près 2400 ames; malgré cela, les habitans ont toujours repoussé les attaques fréquentes des Turcs et n'en ont jamais été subjugués; la plupart vivent des productions des terres qui sont assez bien cultivées le long des côtes. Quelques familles de *S. Steffano* font le commerce de viandes boucanées.

Cette communauté seroit encore plus florissante si elle n'avoit pas tant souffert par les incursions des Turcs. Les habitans sont zélés partisans de la religion grecque, fort attachés à leurs anciennes lois et coutumes, qu'ils ont conservées en se soumettant volontairement à la république de Venise.

On trouve cette communauté sur plusieurs cartes, sous le nom de *Pastrovichi;* ce qui est faux, son véritable nom étant *Pastrovich.* Quelques auteurs, toujours prêts à expliquer tout ce qu'ils ne savent pas, ont voulu dériver ce nom de *pastori vecchi* ( anciens pasteurs ), mais cette manie d'expliquer les choses par la ressemblance des noms est trop ridicule pour mériter d'être sérieusement réfutée.

## § XXVII. *San Steffano.*

Bourg autrefois fortifié du district de Pastro-

vich, dont les murs tombent aujourd'hui en ruines. Il est situé sur une presqu'île rocailleuse, qui ne tient au Continent que par un banc de sable très-étroit, qu'on pourroit aisément couper. En temps de guerre, cette presqu'île pourroit servir de refuge aux habitans de la contrée voisine et à défendre l'entrée du golfe du côté de la mer. Les habitans sont de la religion grecque, comme ceux de tout le district; et sur la hauteur, vis-à-vis de S. Steffano, on voit le couvent grec de *Prachvica*, où il y a un archimandrite: à l'exception d'un magasin à poudre, il n'y a aucun bâtiment militaire.

### § XXVIII. *Castel Lastua.*

Autre petit bourg qui tire son nom d'un château dont on ne voit plus que les ruines, et qui, en même temps que le bourg, a été entièrement détruit par les Turcs: ce dernier commence à se relever; mais une partie de ses terres sont situées sur territoire turc, et ce voisinage pourroit devenir dangereux à cause de la peste qui règne de temps à autre à Scutari et dans l'Albanie turque.

### § XXIX. *Torre Boscovich.*

C'est une tour ronde très-solidement construite par les Vénitiens, à l'extrémité de la frontière, sur le seul chemin praticable pour les

chevaux : elle est actuellement abandonnée et sans toit ; autrefois elle a souvent été attaquée inutilement.

## § XXX. *Castelnovo.*

Castelnovo est, après Cattaro, la ville la plus considérable et la plus forte du pays, quoique, d'après sa population qui n'est que de 400 habitans, et d'après le mauvais état de ses fortifications, elle ne mérite ni le nom de *ville*, ni celui de *forteresse*.

Cette forteresse est située sur une pente très-rapide de la côte, et forme un carré oblong, dont les côtés sont garnis de tours, de bastions, etc. Au-dessus de la forteresse on voit le *Castel di Terra*, dont les murs sont assis sur le roc, mais qui est tellement ruiné, qu'il seroit impossible de le défendre, malgré la hauteur de ses murailles extérieures qui sont encore debout ; l'abord est d'ailleurs extrêmement difficile, à cause de la roideur de la côte.

Plus bas et sur les bords de la mer est un autre fort appelé *Castel di Mare*, également séparé de la forteresse, et qui, malgré les tremblemens de terre et la négligence des Vénitiens, se trouve encore en assez bon état ; mais il est très-petit, et sa plus grande longueur est de trente toises. Il est de forme irrégulière ; on y trouve des casemates et des chemins souter-

rains ; du côté de la mer il y a un escalier avec une porte, pour recevoir des secours ou pour se sauver sur les vaisseaux, au cas que la défense devînt inutile.

En avant de ce fort il y en avoit un autre nommé *Catazza*, situé au milieu de la mer, et dont on voit encore les ruines. A côté de ce fort, et directement en face du *Castel di Mare*, il y a des écueils dans la mer, qui empêchent d'y jeter l'ancre. Entre ces deux forts, et du côté de Raguse, il y a un mur de communication et un seul bastion rond, qui ne domine pas même la porte. De l'autre côté, la première circonvallation entre les deux forts est garnie de douze bastions et de tours à moitié ruinés, et en avant de cette circonvallation il y a différens retranchemens en forme de triangle, et qu'on appelle le *Castel de S. Chiara*. Tous ces ouvrages sont en très-mauvais état, et les Turcs et les Vénitiens ont toujours attaqué ce côté-là, comme le plus foible. Vis-à-vis de ces derniers retranchemens est la chapelle Sainte-Anne, où l'on voit encore les tombeaux des chevaliers de Malte qui y ont été tués pendant le dernier siége, comme alliés des Vénitiens.

A une distance d'à peu près 230 toises du *Castel di Terra*, on voit la *Fortezza Spagnuola*, située sur une hauteur qui domine Castelnovo et tous les environs. Ce fort forme un petit

carré, dont un des côtés a à peu près 30 toises de longueur ; il est solidement construit en pierres, à l'ancienne manière, garni de courtines, de tours, etc., auxquelles on parvient par des escaliers très-étroits. Il y a une grande citerne bien entretenue. Du côté de Castelnovo il y a une mauvaise demi lune, entourée d'un fossé actuellement comblé. Dans l'intérieur on trouve un magasin à poudre et une chapelle ruinée.

La difficulté du terrain seul rendrait l'attaque de ce fort extrêmement pénible, quoiqu'on puisse y arriver du côté de Raguse, sans être aperçu. Il est d'ailleurs trop éloigné de Castelnovo pour contribuer efficacement à sa défense, quoique les Espagnols l'aient construit dans ce dessein en 1539, lorsque, réunis aux troupes de Venise et du pape, ils se rendirent maîtres de cette ville.

En 1807, on a construit un nouvel ouvrage entre le *Castel di Terra* et le *Fort-Espagnol*. Il est très-avantageusement situé, en ce que l'ennemi est obligé ou de le prendre, ou de diriger ses attaques du côté le plus fortifié de la ville.

Les habitans de la ville et des environs sont de la religion grecque, mais la cathédrale appartient aux catholiques. Il y a aussi une église grecque et un couvent de capucins.

Les habitans sont pour la plupart marins quelques-uns même sont assez riches et possèdent plusieurs vaisseaux. Ils sont en général braves et belliqueux ; leurs ancêtres se sont souvent distingués contre les Turcs : du reste, ils sont d'un caractère farouche, fiers et d'une jalousie outrée. Ils maltraitent leurs femmes, entre autres lorsqu'elles ne leur donnent que des filles au lieu de garçons.

Hors la ville on voit le couvent grec de *Sabina*, qui est assez riche.

La ville même n'est pas fort ancienne et ne fut construite qu'en 1373 par *Guarleo*, roi de Bosnie, d'où elle a tiré son nom de Castelnovo ou Château-Neuf. Elle est regardée avec tout son territoire comme pays conquis, parce que les Vénitiens même ont été obligés de la prendre par la force des armes. Elle est par conséquent sujette à de certaines impositions que les autres districts ne payent pas, et qui montent à peu près à 4000 flor.

Cette ville faisoit autrefois un commerce considérable avec les Turcs, et on avoit construit à cet effet une *bazzana* ou *halle* hors la porte de Raguse ; mais ce commerce étant presque tombé, on a converti cet édifice en caserne en 1804.

La forteresse de Castelnovo a beaucoup souffert de temps en temps et par la guerre et par les tremblemens de terre.

En 1538, elle fut assiégée du côté de S. Chiara,

et prise par les armées alliées des Vénitiens et des Espagnols. Ces derniers construisirent tout de suite la *Fortezza Spagnuola*, qui fut achevée l'année suivante en 1539; en même temps ils réparèrent la forteresse.

Ces réparations furent à peine achevées, que, dans la même année de 1539, le fameux amiral turc *Ariadino Barbarossa* parut avec 200 galères, plusieurs vaisseaux de guerre et 30,000 hommes de troupes de terre, qui arrivèrent en partie de l'Herzégovine. Il assiégea la forteresse par mer et par terre, en dirigeant son attaque principale contre le fort S. Chiara et le Castel di Terra. Après qu'il eut fait plusieurs brèches, la forteresse fut prise d'assaut, et les 4000 Espagnols qui y étoient, passés au fil de l'épée, de même que les habitans, dont il n'échappa qu'un très-petit nombre.

Depuis cette époque, ce pays est resté pendant quarante-six ans au pouvoir des Turcs, quoique les Vénitiens eussent fait plusieurs tentatives inutiles pour s'en emparer.

Enfin, en 1687, les Vénitiens réunis aux Maltais firent partir de Zara une flotte nombreuse commandée par le général *Cornero*, et commencèrent le siége de Castelnovo par mer et par terre, en dirigeant leurs attaques également vers S. Chiara. Les Vénitiens avoient déjà alors

deux galiotes à bombes, inventées deux ans auparavant par le chevalier *Renaud*.

Après un siége de vingt-huit jours, la garnison turque apprit que le pacha de Bosnie, qui vouloit lui amener un renfort de 6000 hommes, avoit été entièrement défait; aussitôt elle se rendit par capitulation et obtint la permission de se retirer.

On voit encore dans le défilé de Cameno, vers la Bosnie, plusieurs tombeaux de Turcs et de Chrétiens qui y ont été tués, et dont les uns sont surmontés d'un turban, les autres d'une croix, taillés dans le roc. C'est dans ce défilé que les habitans armés du pays attendirent les Turcs, dont très-peu parvinrent à échapper.

Les habitans de Castelnovo se glorifient de cette victoire de leurs ancêtres. Le sénat de Venise en a récompensé plusieurs par des distinctions honorables.

Depuis cette époque, ce pays est toujours resté sous la domination vénitienne jusqu'à ce qu'il passât avec l'Albanie, dans ces derniers temps sous celle des Autrichiens, ensuite sous celle des Russes, et finalement sous celle de la France.

La plaine de *Cuti*, non loin de Castelnovo, est très-bien cultivée, et pourroit l'être encore davantage, car elle est arrosée par une rivière propre aux moulins, et qui, faute d'être bien encaissée, cause souvent de grands ravages par ses inondations.

Le nouveau lazaret, ou édifice de quarantaine,

très-bien construit, n'est pas fort éloigné de Castelnovo ; il est aujourd'hui presque inutile, puisque le commerce avec les Turcs a à peu près cessé depuis plusieurs années. L'ancien lazaret, situé de l'autre côté, tombe en ruines ; les salines que l'on trouve au bas du lazaret, et qui en portent encore le nom, sont abandonnées depuis long-temps, quoiqu'elles puissent encore être productives.

---

### *Notice sur Montenegro* (1).

Le pays de Montenegro, dont l'étendue est d'à peu près 150 milles carrés d'Allemagne, étoit originairement une province turque dépendant du Pachalik de Scutari. D'après les manuscrits du chevalier *Bolizza*, qui y a demeuré près de trois ans, comme chargé d'affaires de la république de Venise, sa population est à peu près de quarante-cinq mille ames, y compris celles des *monti superiori* (2), qui font partie de cette province.

Ce pays est entouré d'une chaîne de hautes montagnes, qui, autrefois couvertes de forêts de sapins, de pins, de mélèze, paroissoient noires de

(1) On peut comparer cette nouvelle description du Montenegro avec celle de M. Ivellio, donnée dans les Annales, tome II, p. 387 et suiv. (*N. d. R.*)

(2) Ces *monti superiori* forment les sommets de la chaîne de montagnes qui s'étend le long de la rivière de *Schiniza* jusqu'à sa source.

loin, et donnèrent naissance au nom de *Czerna-Gora* (hauteurs noires), qu'on a traduit dans le dialecte vénitien par *Montenegro*, quoiqu'en bon italien on dût dire *Montenero*.

L'intérieur du pays même n'est composé que de montagnes plus ou moins hautes. Il est entouré de trois côtés par l'Albanie turque et l'Herzégovine et du quatrième par les Bouches du Cattaro. On le divise en trois districts ou *najah's* : savoir, *Lietsanska, Kattunzka et Czernska Najah* (1).

L'agriculture y est fort négligée, à l'exception des vallées de Cettigne et Negussi, qui sont assez bien cultivées en grains, pommes de terre et légumes ; cependant toute la récolte ne suffit que pour trois ou quatre mois de l'année : on n'y trouve ni vignes ni oliviers. La principale richesse consiste en moutons, dont on exporte annuellement à peu près 120,000 aux bouchers du Cattaro, où la viande est salée et exportée sous le nom de *Castradina*, ou consommée dans le pays même. On y prépare aussi beaucoup de fromage.

Les deux rivières de *Schiniza* et de *Rieca Czernovich*, qui se perdent toutes les deux dans le lac de Scutari, fournissent, avec quelques autres lacs du pays, une pêche très-abon-

(1) La notice de M. Ivellio nomme quatre districts, savoir : *Lesienska*, *Caténiska*, *Cernetza* et *Riecka*. (*N. d. R.*)

dante en *scoranzas*, petite espèce d'anchois qu'on peut également saler, mais qui sont d'un goût moins délicat que les anchois ordinaires.

La manière de pêcher le *scoranza* est trop singulière pour la passer sous silence, et nous la donnons telle qu'elle est décrite dans les manuscrits du chevalier *Bolizza*.

« Il arrive dans ce pays, à certaines époques, des essaims d'une espèce particulière de corneilles, que les Montenegrins et les Turcs ménagent au point de punir de mort celui qui oseroit en tuer quelques-unes. »

« Quand le temps de la pêche est venu, les habitans posent de grandes nasses dans les rivières et les lacs. Le prêtre arrive; les pêcheurs se mettent dans leurs canots; en même temps les corneilles paroissent en quantité innombrable, et restent tranquilles sur le bord de l'eau et sur les arbres. Quand tout est rassemblé, le prêtre donne sa bénédiction, après quoi les pêcheurs jettent un appât dans l'eau, qui consiste pour l'ordinaire en grains bénits. Aussitôt que les poissons voient ces grains nager dans l'eau, ils montent à la surface, et au moment même les corneilles s'élancent sur eux avec des cris perçans; ce qui effraie tellement les poissons, qu'ils se réfugient par milliers dans les nasses. On recommence la pêche, et les corneilles retournent sur les arbres; à la fin de chaque jour, on leur abandonne une

certaine quantité de poissons; et tant que dure la pêche, elles reviennent exactement. »

« La même cérémonie s'observe sur le lac de Scutari, à la différence près, que là, c'est un iman qui donne la bénédiction. Les Grecs observant des jeûnes fréquens et longs, une grande quantité de ces poissons est consommée dans le pays même. »

On trouve dans les ruisseaux de ce pays des truites d'une extrême grosseur, et j'en ai vu une sur la table du gouverneur, baron *de Rosetti*, qui pesoit 40 livres. Dans le lac de Scutari, on trouve des truites saumonées du poids de 50 livres. Le pays abonde en gibier et en volaille; cette dernière cependant est d'une mauvaise qualité et très-maigre. La chasse est un des principaux exercices des habitans, et tous sont pour l'ordinaire d'excellens tireurs.

La religion grecque est dominante dans le pays, et nous avons rapporté plus haut quelques traits de la vie de l'évêque actuel. Le titre d'évêque est rendu dans le langage du pays par celui de *Uladika*, que quelques journalistes mal instruits ont pris pour le nom de l'évêque, qui s'appelle *Pierre Petrovich.*

Le peuple est ignorant et plein de préjugés; son respect pour les prêtres passe toute croyance. Ces prêtres portent la barbe longue, et sont assez bien habillés; mais ils vont rarement voir

un malade, sans avoir été payés d'avance, ou sans avoir stipulé leurs conditions.

Depuis plus d'un siècle, les Montenegrins se sont soustraits à la domination des Turcs, et ont su conserver leur indépendance par la force des armes ; ils peuvent mettre sur pied dix à douze mille hommes. Ces troupes se sont toujours distinguées par leur bravoure, et jamais le pays n'a été conquis, ou même momentanément envahi, depuis qu'ils ne reconnoissent plus l'autorité de la Porte. Il faut cependant ajouter que ce seroit une conquête de peu d'importance, parce que le pays ne rapporte rien, et ne peut fournir qu'autant de troupes que la défense du territoire en exige. Les Russes seuls pourroient s'en servir dans leurs guerres contre les Turcs, pour faire des diversions.

Le costume des Montenegrins ressemble à celui des habitans de Xuppa et de Pastrovich, avec la différence qu'il est en général plus grossier. Ceux qui habitent les frontières de la Turquie portent le turban; ceux des *monti superiori* ne se servent point de chemises, qu'ils regardent comme inutiles et gênantes en ce qu'il faut les laver, car ils sont en général très-malpropres.

Ils ont le caractère cruel et farouche, et se font si peu de scrupule des assassinats, qu'ils sont étonnés quand leurs prêtres les exhortent à s'en

confesser. Un bouton doré sur l'habit suffit pour mettre un voyageur en danger de perdre la vie, aussi en voit-on peu qui soient curieux de parcourir ce pays de sauvages. Un Montenegrin, qui a assassiné quelqu'un un jour d'abstinence, ne songe pas à s'en repentir, mais il se laisseroit assommer plutôt que de manger de la viande. Ce sont là leurs principes religieux; ils sont d'ailleurs si superstitieux, que, lorsqu'en 1806 ils eurent pris quelques montres sur leurs prisonniers, ils les brisèrent à coups de pistolet, parce que le mouvement leur paroissoit l'effet de quelque esprit malfaisant.

Ils sont pour la plupart grands et bien faits; et plusieurs d'entre eux ont une certaine aisance dans leurs manières, qu'on n'attendroit pas de gens aussi peu civilisés. J'en ai vu plusieurs chez le *baron de Rozetti*; ils saluoient avec la main d'une manière agréable, et leur maintien étoit également éloigné d'une soumission servile, et de l'arrogance qui provient d'une mauvaise éducation. M. de *Rozetti*, qui connoît parfaitement leur langue, me dit que je perdois beaucoup à ne pas les entendre, parce qu'ils possèdent une éloquence mâle et naturelle, qui étonne et entraîne ceux qui les écoutent pour la première fois.

Un des traits les plus honorables de leur caractère est le respect qu'ils portent à la foi con-

jugale, et l'aversion qu'ils montrent pour l'adultère. Lorsque, alliés des Russes, ils saccagèrent et pillèrent, en 1806, l'ancienne *Raguse* et *Santa Croce*, les femmes, poursuivies par les Russes, implorèrent l'assistance des Montenegrins qui les protégèrent contre la brutalité du soldat moscovite.

Chaque village a son chef ou *capitano*; chaque najah ou district nomme deux *sardars*, et tous les *sardars* ensemble nomment le gouverneur. Depuis que l'évêque s'est arrogé le pouvoir temporel, ces derniers sont bien encore élus, mais ils ont perdu toute influence sur les délibérations du peuple.

La capitale du pays est *Cetigne*, et le couvent du même nom situé dans cet endroit servoit autrefois de résidence à l'évêque: ce couvent est de grandeur moyenne, et entouré comme tous les autres d'un mur garni de meurtrières; mais depuis que les Vénitiens ont permis à l'évêque de résider à Stagnovich, il ne vient plus à Cetigne que deux ou trois fois l'année.

Le Montenegro est peut-être le seul canton indépendant en Europe où il n'y ait point de ville proprement dite; il n'y a que des couvens et des villages; toute la population n'est composée que de prêtres et de paysans. On n'y trouve ni arts ni métiers; chacun fabrique lui-même ce qu'il lui faut, ou se rend à Cattaro pour l'acheter. Il n'y

a parmi eux ni médecins ni avocats; aussi se portent-ils bien, et vivent-ils en assez bonne intelligence entre eux, surtout depuis que l'évêque a pris des mesures sages pour empêcher le puissant de s'emparer par force de la propriété du foible. La justice se fait à la manière turque, et les arrêts sont exécutés sur-le-champ et en présence du juge.

---

# VOYAGE DANS L'APOUILLE,

*Par le Comte* FRÉDÉRIC DE STOLBERG; *traduit de l'Allemand par M.* DEPPING (1).

## ENTRÉE DE L'APOUILLE.

AVANT-HIER matin, le 2 mai, nous atteignîmes la sommité de la montagne. A mesure que nous approchions des plateaux nus de l'Apouille, les

(1) Cette relation n'est qu'une partie détachée du *Voyage en Allemagne, Suisse, Italie et Sicile*, par le comte de *Stolberg*, 4 vol. *in*-8°. Kœnigsberg et Leipsick, 1794. Le voyage a été fait dans les années 1791 — 1792. Aucun voyageur moderne n'a parlé avec autant de détails de l'*Apouille*, cette extrémité orientale de l'Italie, intéressante par tant de souvenirs historiques et par la nature particulière du sol et du climat. M. le comte de Stolberg est un homme sensible et équitable; ses observations tendent à faire disparoître les préjugés que les voyageurs protestans ont répandus contre le caractère des Italiens. D'ailleurs, cette relation contient des choses intéressantes pour la *géographie-physique*.

L'orthographe vulgaire veut qu'on écrive *la Pouille*; c'est l'ignorance et la négligence qui ont introduit et perpétué cette absurdité. Nous écrirons l'*Apouille*, attendu que le nom latin ancien est *Apulia*. (*N. d. R.*)

arbres ne se présentoient plus qu'en petit nombre, et le blé étoit clair-semé sur un sol pierreux; cependant, à l'entrée de cette province que les anciens nommoient *Apulia*, une forêt de chêne nous fournit un abri contre la chaleur croissante du soleil; la vue d'un beau champ de froment me rappela les anciens Apuliens si laborieux et dont les descendans semblent vouloir encore soutenir la gloire. A quelque distance de Bovino, nous ne vîmes plus d'arbres, et après midi nous traversâmes une grande plaine où il n'y avoit pas le moindre ombrage, mais qui offroit de riches pâturages. Les moutons de cette province se distinguent parmi ceux de l'Italie. Les jeunes bœufs, bien qu'ils n'aient pas la grandeur démesurée de ceux de la *terre de Lavori*, sont vigoureux et d'une chair ferme; ils ont les cornes hautes comme ceux des Etats de l'église; ils sont tous d'une couleur grise qui est généralement celle des bœufs de l'Italie moyenne et inférieure. Nous vîmes aussi un troupeau de buffles qui s'étoient assemblés autour d'une petite marre, au défaut d'un étang ou d'un marais, où ces animaux aiment à se retirer pendant les grandes chaleurs: souvent ils s'y enfoncent au point de ne laisser voir que leurs cornes; les buffles de ce pays sont d'un brun foncé, ils ont un poil rude et de petites cornes rondes et recourbées en arrière, qui blessent par la force des coups plutôt

que par leurs pointes; on parvient bien à dompter ces animaux, mais il n'est guère possible de les apprivoiser : attelé au joug, le buffle mâle n'avance qu'en lançant des regards farouches et en haletant à la manière des bêtes féroces; la femelle a un air méfiant toutes les fois qu'on se met à la traire. Lorsque les buffles vont paître dans la compagnie des jeunes bœufs, ils s'en éloignent et forment un troupeau à part; le lait en est plus clair que celui des vaches, du reste il est doux et très-sain; on en fait des mets délicieux. Les buffles ont été transportés d'Asie en Italie, il y a cinq ou six siècles, d'après la tradition générale; aujourd'hui on n'en trouve plus de sauvages. Nous laissâmes à gauche la ville de *Foggia*, anciennement *Luceria*, dont la fondation est attribuée à Diomède, et à droite la petite ville d'*Ascoli*, autrefois *Asculum*, aux environs de laquelle les Romains, sous le commandement de deux fameux généraux, Curius et Fabricius remportèrent la victoire sur Pyrrhus, jusqu'alors invincible, dans l'an de Rome 471, et avant la naissance de Jésus-Christ, 282.

Vers le sud-ouest s'élevoit la grande montagne de *Volto*, le *Vultur* des anciens qui a fourni à Horace le sujet d'une agréable fiction, dans la troisième ode du quatrième livre.

Du côté du nord-est nous vîmes la montagne de *Gargamus*, aujourd'hui appelée *Monte san*

*Angelo*, et située dans la province de Capitanata, au-delà du golfe de Manfredonia; on y trouve une chapelle fréquentée par les pélerins: dans la matinée nous avions rencontré plusieurs gens de campagne qui en revenoient portant des bâtons de pélerins entourés de branches de pin, chargés de leurs fruits, marque de l'heureuse fin de leur pélerinage.

Nous parvînmes encore, avant le coucher du soleil, à un endroit appelé *Ardona*, que les anciens connoissoient sous le nom d'*Ardoneæ*. Hier nous vîmes d'ici la mer Adriatique refléter dans le lointain les premiers rayons du soleil levant. Nous partîmes dans le dessein d'arriver le même jour encore à Barletta, pour faire de là une excursion sur le champ de bataille, trop fameux par la journée de Cannes; mais ayant appris à Cérignola qu'il ne falloit qu'une petite journée pour se rendre par Cannes à Barletta, nous résolumes d'attendre à cet effet au lendemain, et de passer la nuit à Cérignola, la chaleur étant très-grande, comme elle l'est en général dans toute l'Apouille. La plaine est sablonneuse et stérile, n'étant ombragée que de quelques poiriers sauvages; mais l'herbe y est très-aromatique et offre une excellente pâture pour les moutons. Le pain de ce pays mérite encore les mêmes éloges que lui donne Horace qui y passa dans le cours de ses voyages; l'eau y est toujours

rare, quoiqu'il y ait, à ce qu'on dit, des sources dans le voisinage.

Il vint beaucoup de monde dans l'auberge où nous étions; et, d'après une coutume assez singulière, plusieurs personnes entrèrent par curiosité dans notre chambre, nous regardèrent avec étonnement et s'informèrent de notre patrie, de notre voyage et de mille autres choses; elles nous parlèrent à leur tour de leur pays, des antiquités qui s'y trouvent, du champ de bataille de Cannes.... Notre hôte, par complaisance pour nous, fit venir un certain signore Giovanni Danielle, jeune homme très-versé dans la connoissance de l'histoire de sa patrie et des ouvrages des anciens : il nous parla avec enthousiasme de son compatriote Horace, dont le lieu de naissance, autrefois appelé *Venusium*, maintenant *Venosa*, n'est qu'à 18 milles de Cérignola; c'est de ce jeune homme que j'ai appris que le vent *Atabulus*, dont Horace dit qu'il dessèche les coteaux de l'Apouille, est un vent chaud venant d'orient, et appelé *Altino* par les gens du pays. Il nous montra du haut d'une colline le golfe de Manfredonia et le *Monte Angelo*; on prétend que, dans un temps serein, on découvre de là Manfredonia et les ruines de l'ancien Arpi fondé par Diomède : c'étoit dans les environs de Cérignola qu'étoit anciennement située la ville de *Salapia*, dont les ruines portent encore le

nom de *Salpe*. Don Giovanni nous mena ensuite au jardin d'un de ses amis qui a une maison de plaisance tout près de Salpe. Il y a quelques années que les ouvriers, en fouillant la terre, y trouvèrent un grand vase antique dont l'orifice étoit soigneusement bouché avec du plomb. Dans l'espoir d'y trouver de l'argent, ils l'ouvrirent; mais ils n'y virent qu'une eau claire et d'une odeur balsamique. Irrités de se voir trompés dans leur attente, ils renversèrent le vase et perdirent ainsi cette eau précieuse, dont le parfum se conserva dans le lieu pendant trois jours; c'étoit probablement de l'*eau de nard;* on sait quel prix les Orientaux, ainsi que les Grecs et les Romains, attachoient à cette essence.

Pendant notre promenade, le bruit de l'arrivée de plusieurs étrangers extraordinaires (car on nous regardoit comme tels) s'étoit répandu plus loin, et nous nous vîmes bientôt escortés par une suite nombreuse; il y en eut même plusieurs qui nous suivirent jusque dans la chambre. Comme les gens du pays voyagent rarement sans une escorte armée, et qu'ils se font une idée bizarre de nos contrées, un voyageur venant d'un pays bien éloigné leur semble une espèce de chevalier errant qui a exécuté tout au moins les douze travaux d'Hercule. L'impression que cet aspect fait sur eux est plus vif que profond; ils s'intéressent au voyageur, et le

prient de leur laisser son adresse pour s'informer du succès de son voyage et de son retour dans sa patrie.

*Cannes.*

Don Giovanni nous accompagna aujourd'hui à Canossa, et puis à Cannes, lieu si fatal aux Romains. Nous passâmes le torrent d'Ofanto, l'*Aufidus* des anciens; au printemps il décroit à vue d'œil, et dans l'été ce n'est qu'un ruisseau traversant un vaste lit de cailloux; mais dans l'automne et pendant l'hiver, c'est un torrent rapide, digne de l'épithète de *longè sonans* que lui donne Horace, et qui inonde souvent encore les champs d'alentour comme du temps de ce poète (1).

La ville actuelle de Canossa n'occupe qu'une partie de l'ancienne dont on voit encore quelques restes, entre autres des tombeaux, une porte et des pans de murs. Nous regrettâmes de ne plus trouver le tombeau de la bonne Busa, matrone riche, qui, après la bataille de Cannes, fournit généreusement de vivres, de vêtemens et d'argent, quatre mille fuyards romains que les citoyens de Canusium avoient reçus chez eux avec humanité; l'action de cette dame lui valut des honneurs publics de la part du sénat.

N'ayant point oublié l'avis d'Horace, nous nous

(1) Hor. Od. lib. IV, 9; et lib. IV, 14.

étions pourvus de pain à Cérignola, et nous nous en trouvâmes fort bien. Le pain à Canossa est encore aujourd'hui pierreux (*nam Canusi lapidosus*), et plus mauvais que partout ailleurs en Italie, où j'en ai pourtant trouvé de bien mauvais dans beaucoup d'endroits. On a raison d'en attribuer la cause aux pierres meulières qui sont extrêmement molles à Canossa; mais comment concevoir l'insouciance des habitans, qui, depuis plus de dix-huit siècles, n'ont pas encore songé à se procurer d'autres pierres pour cet usage?

On voit dans la cathédrale, édifice gothique d'un mauvais genre, six colonnes en vert-antique; c'est auprès de cette église que repose le chevalier Boëmond, fameux par la Jérusalem délivrée du Tasse.

Nous visitâmes le champ de bataille à Cannes, Tite-Live à la main. Combien l'aspect des pays donne une idée claire et précise des événemens de l'histoire, et anime les tableaux que les anciens en ont tracés! La description qu'a faite Tite-Live de cette bataille, est frappante; nous distinguâmes sans difficulté l'endroit du côté de l'*Aufidus*, où Annibal déploya l'aile gauche de son armée, et les dunes auxquelles il avoit appuyé son aile droite. Nous comprîmes comment les Romains étoient exposés au vent du sud-ouest, venant du mont *Vultur* (*ventum vulturnum*), ainsi qu'au soleil du midi.

La bataille se livra vers le temps de la moisson. Nous éprouvâmes aussi la chaleur du soleil du midi, quoique la saison ne fût pas encore si avancée, et le vent du sud-ouest vint également du mont de Volto frapper nos visages et nous envelopper dans des nuages de poussière. On n'a pu encore se figurer comment les Romains, à l'issue de la bataille, au lieu de traverser le fleuve, ont préféré de se réfugier à Canossa; il est vrai que l'Ofanto est en été assez petit pour qu'on puisse le passer à gué; et effectivement une partie de l'armée Romaine, campée au-delà, l'avoit traversé pour aller attaquer l'ennemi; mais on ne songe point que, dans la grande confusion où se trouvoit l'armée, les fuyards se jettèrent de tous les côtés, et qu'il n'y eut qu'un petit corps, coupé peut-être par l'excellente cavalerie des Carthaginois, qui se sauva à Canossa, en sorte qu'Annibal lui-même donna l'ordre de faire grâce aux vaincus.

Au-dessous d'une des dunes coule une source abondante et claire; la tradition veut que Paul Émile, en mourant de ses blessures, soit venu s'y rafraîchir pour la dernière fois.

Toute cette contrée est fort nue, mais auprès de Barletta il y a d'excellens champs de blé et des vignes dont on ne laisse pousser les ceps qu'à la hauteur de deux pieds; on prétend que ce procédé rend le vin meilleur, en ce que le

suc des grappes mûrit davantage par la chaleur que réfléchit cette terre rocailleuse. Il faut convenir que le vin de Barletta a beaucoup de force et de chaleur. Comme il se vend à très-bon marché, les Suisses qui étoient en garnison dans cette ville il y a quelques années, en burent tellement, que les suites en devinrent funestes à plusieurs d'entre eux.

Dans les champs semés de féves aux environs de Barletta, on trouve une plante qui pousse toujours, quelque effort qu'on fasse pour la détruire; elle porte une fleur blanche et pyramidale, et ses racines enveloppent celles des féves, les soulèvent et les font périr peu à peu. On nomme cette plante dans le pays, *sporchia* ou *succiamèle*, parce que les abeilles en aiment beaucoup le suc. Dans la Toscane, on la connoît sous les noms d'*orobanche* ou *fiamma*.

La ville de Barletta est assez grande et bien bâtie. Située sur la mer Adriatique, elle offre une vue d'autant plus belle, qu'on jouit en même temps de celle de la côte opposée du golfe de Manfredonia et de la grande montagne de *San Angelo*. On prétend que la population de la ville est de vingt-deux mille ames. Du côté de la mer, elle est garantie par une grande digue faite en pierres, et s'avançant jusqu'au milieu des eaux; malgré cela, les vaisseaux n'y sont pas toujours à l'abri du vent de *Greco-Levante*,

Les habitans font un commerce assez considérable ; l'exportation consiste principalement en blé, amandes et sel ; il y a de grandes salines devant la ville. Au milieu de la place publique, on remarque une statue colossale en bronze de l'empereur Héraclius ; elle a été trouvée dans la mer ; le peuple en a fait un saint.

*Bari.*

Le 5, nous quittâmes Barletta pour nous rendre à Bari. Cette contrée, que quelques-uns appellent aussi la province de *Trani*, portoit chez les anciens le nom de *Daunia Peucetia*, ou simplement *Peucetia*.

Dans notre route, nous traversâmes quatre villes, Trani, Biseglia, Molfetta et Giovenazzo, situées toutes les quatre sur la mer. Trani, autrefois *Turrenum*, est la résidence d'un archevêque. Il y a environ quinze mille habitans. Molfetta, ville assez bien bâtie, n'en contient guère que douze mille. Biseglia, l'ancien *Vigiliæ*, a une rue dans laquelle il y a des maisons vraiment superbes pour une aussi petite ville.

La ville de Giovenazzo offre un aspect assez singulier; elle est fermée de hautes murailles d'architecture rustique, derrière lesquelles s'élèvent dans un étroit espace les maisons et les tours plus hautes encore, bâties en pierres brillantes, et

ayant des toits plats. L'aspect de cette ville rappelle ces jeux de la nature que l'on remarque quelquefois sur les marbres, les agates et les cristaux, et dans lesquelles l'imagination croit voir des murs, des maisons et des tours.

Tout ce que la nature ou l'industrie produit sur cette côte est singulier, et différent de ce que j'ai vu ailleurs. Les champs sont cultivés avec soin, mais l'avoine et l'orge y viennent par bouquets (1), parce qu'au lieu d'en semer les grains comme chez nous, on les plante trois à trois, ou quatre à quatre, comme on fait dans nos potagers pour les pois. Quelqu'un m'a dit qu'on ne traitoit ainsi que les sortes de blé que l'on coupe pour le bétail avant que les épis en soient mûrs. C'est sans doute le seul moyen de tirer un bon parti de ce sol rocailleux, du moins dans les endroits où l'on ne peut pas se servir de la charrue. Les ceps de vignes ne sont pas plus élevés que chez nous le feuillage des pommes de terre; souvent on voit les épis se rejoindre, de manière à couvrir les ceps. Les champs sont plantés de figuiers, d'amandiers, de pêchers, d'abricotiers, d'oliviers et de grenadiers, dont la fleur d'un beau rouge commence à s'épanouir dans cette saison-ci. Une observation assez singulière, et que je dois à feu mon ami Schinz de Zurich,

(1) J'ai vu dans la suite en Sicile le froment cultivé d'une manière semblable.

auteur d'une description de la Suisse italienne, c'est que plusieurs champs de cette contrée ont la ressemblance la plus frappante avec ceux du pays des Philistins, que Samson fit ravager par des chacals, à la queue desquels il avoit attaché des tisons enflammés.

Entre Trani et Biséglia, il y a une vallée qu'il suffit de voir pour se persuader qu'elle a été anciennement le lit d'un fleuve qui se rendoit par là dans la mer.

Le simple pavot rouge, ou le coquelicot, se trouve fréquemment au milieu des blés, et le pavot jaune sur les rochers et sur les plages. Le *Cératonia* est aussi très-fréquent dans ce pays. Cet arbre, étendant au loin ses branches flexibles, les fait entrer dans la terre, où elles s'enracinent pour former de nouveaux rejetons qui se séparent ensuite de l'arbre principal. Partout on remarque de petites chaumières rondes construites en pierres, et n'ayant pour toute porte qu'une entrée très-basse et toujours ouverte. Elles servent de logement aux familles des gens de campagne durant les vendanges. Le vin de ce pays a beaucoup de feu; il est rouge comme la plupart des vins d'Italie; quant aux vins blancs, on prétend qu'ils ne sont pas sains pour les gens du nord.

Les nuances variées des arbres, des champs et des vignes produisent un ensemble agréable qui est

encore embelli par le bleu éclatant de la mer Adriatique; cependant j'avoue que cette contrée n'est point du nombre de celles qui ravissent l'ame du voyageur par cette harmonie invisible que la nature a mise dans quelques-unes de ses grandes scènes, et que j'ai eu l'occasion d'observer parmi les îles du golfe de Naples, auprès de Sorrento, de Cava et Vietri, ou entre Salerne et Avellino. Quelle que soit la variété des productions sur la route de Barletta à Bari, le voyageur n'y trouve point d'ombrage pour jouir des plaisirs de la promenade, point de grottes, de bois ni de sources pour se rafraîchir : tout le sol ne forme qu'un roc; mais il n'y a point de rochers dont la forme hardie et imposante puisse attirer et fixer les regards.

La ville de Bari, située dans une presqu'île, a été gratifiée par Horace de l'épithète de *Poissonneuse*. Aujourd'hui les poissons de cette contrée sont plus fameux par leur qualité que par leur quantité. Horace est aussi le premier qui fasse mention de cette ville; les habitans prétendent cependant qu'elle est plus ancienne que Rome même. Cette manie est assez commune dans les villes d'Italie. Bari est le siége d'un archevêque; on y compte environ 20,000 habitans. Le commerce de cette ville consiste principalement en huiles et en amandes; aussi vîmes-nous, en allant de Bari à Tarente, une quantité

prodigieuse d'amandiers, dont le vert frais étoit relevé par le vert pâle des oliviers. Nous passâmes l'après-dîner dans la petite ville de *Mondrone*; les habitans y étoient très-occupés à célébrer la fête de leur patron, saint Tryphon. Devant l'église il y avoit au moins 400 cents petites bouches à feu formées de canons de fusils que l'on fit partir, selon la coutume du pays, au moment où la procession passa et où l'on porta dans les rues l'image du saint suivi des prêtres, des musiciens.... Tout le monde nous prioit instamment de venir voir leur beau saint: c'étoit une petite figure en bois, représentant un guerrier armé de pied en cap. Peut-être la vénération qu'on lui porte a-t-elle remplacé celle que l'on avoit pour la mémoire de quelque héros; du reste ces fêtes sont toujours de véritables jouissances pour le peuple: la piété, au lieu de s'élever jusqu'à Dieu même, ne s'attache tout au plus qu'à l'image du saint.

Vers le soir, nous traversâmes une forêt, où les chênes étoient entremêlés de bois de liége; cette dernière espèce d'arbres semble être l'intermédiaire entre le chêne ordinaire et le chêne vert, dont le fruit, quoique parfaitement semblable au gland, est néanmoins beaucoup plus petit; mais celui du liége l'est encore davantage, et a une forme moins longue; il sert, comme les autres glands, de nourriture aux

porcs. On connoît l'usage que l'on fait de l'écorce de cet arbre; elle acquiert une épaisseur de trois à quatre doigts, et se renouvelle au bout de deux ans, sans que l'arbre souffre de ce qu'on la coupe.

Nous passâmes la nuit dans la petite ville de Gioja ; le lendemain, nous eûmes encore une grande forêt à traverser. Le sol continuoit d'être rocailleux, et ne formoit qu'une vaste plaine ; car les collines entre Gioja et Masafra ne sont que peu considérables. En nous arrêtant vers midi à Masafra, nous fûmes instamment priés par notre hôte affable de venir avec lui à l'église pour voir l'image de la *Vierge de l'échelle* (*Madona della scala*): il ne cessa de nous en parler avec une sorte d'enthousiasme; car en général le peuple italien est tout de feu pour l'image du saint de sa ville. Ce n'étoit pas la sainte vierge qui étoit l'objet de son culte, mais la *vierge de l'échelle*, dont il vénéroit l'image dans sa ville natale plus que dans une autre ville, et beaucoup plus encore dans sa paroisse que dans toutes les autres paroisses. Un peu de patriotisme et de vanité se mêle à cette dévotion; et souvent les fêtes publiques célébrées en l'honneur du saint, donnent lieu à des excès ridicules et même scandaleux.

Les plantes et les arbustes qui croissent sur le sol pierreux de cette contrée, ont tous un

parfum très-fort; le *cistus* surtout répand à l'entour une odeur aromatique très-agréable: cet arbuste, qu'on ne cultive chez nous que dans les serres chaudes, a des fleurs blanches, et quelquefois rouges, comme celles de la rose sauvage. Un autre arbuste y vient également dans les champs, c'est la *lupine sauvage (lupina selvaggia)*; le feuillage ressemble à celui du trèfle, et le fruit est renfermé dans de longues écosses, comme celles des féves.

## *Tarente.*

Les Grecs qui avoient appelé toute l'Apouille *Japigia* du nom de *Japyx*, qui passe chez les uns pour le fils de Dédale, et chez les autres pour le frère de Daunius et de Peucetius, enfans de Lycaon, donnèrent, d'après le nom de *Messapus* qui passa pour être fils de Neptune, le nom de *Messapia* à la presqu'île dans laquelle est située Tarente, et qui porte maintenant le nom de *terre d'Otrante* ou de *Lecce*, parce que la ville de Lecce en est la capitale. La partie orientale de cette presqu'île avoit reçu des anciens le nom de *Calabre*, et la partie occidentale celui de *pays des Salentins*; cependant on comprenoit celle-ci bien souvent sous la dénomination de l'autre partie. Les provinces de Calabre citérieure et de Calabre ultérieure étaient tout autrement nommées chez les anciens: d'abord

on désignoit toutes les deux par le nom de *Lucania;* et lorsqu'un nouvel état y fut fondé par les bergers vagabonds révoltés contre leurs maîtres, on donna à la province actuelle de Calabre ultérieure ou méridionale le nom de *Bruttium*, qu'il ne faut pas confondre avec Abbruzzo, nom moderne d'une partie de l'ancien Samnium; et la plus grande partie de la Calabre citérieure conserva son nom de *Lucania*.

Tarente étoit la ville principale non seulement de la Messapie, mais encore de toute l'Italie; on en attribuoit la fondation à Taras, héros très-ancien que l'on crut fils de Neptune, et d'après lequel la ville fut ainsi appelée. De Taras les Romains firent Tarentus ou Tarentum; le nom actuel est *Taranto*, dont la première syllabe est longue, ainsi que l'*o* initial dans le mot *Otranto*.

Tarente fut prise par les Grecs sept siècles avant Jésus-Christ, et par les Romains à la fin de la seconde guerre punique. L'école pythagoricienne fleurit pendant quelque temps dans cette ville; il en sortit plusieurs grands hommes, entre autres Architas, ami de Platon et l'un des plus grands hommes de l'antiquité; ainsi que Lysis, dont Epaminondas, l'orgueil de Thèbes et de la Grèce, étoit le disciple. Les Tarentins passoient pour très-habiles dans les exercices gymnastiques. Une contrée située sur le golfe de Tarente et

fameuse anciennement pour l'éducation des chevaux, en renferme encore aujourd'hui d'excellens.

La république de Tarente dans sa splendeur levoit une armée de 30,000 hommes d'infanterie, de 10,000 de cavalerie, et de 3,000 chevaliers ; elle avoit en outre une flotte plus grande que n'en possédoit aucune république de la Grèce ; mais abusant de la fertilité du terroir et de la douceur du climat, les Tarentins s'adonnèrent peu à peu à la mollesse et à l'oisiveté, et perdirent enfin leur liberté lorsqu'ils n'en furent plus dignes. Strabon dit que les citoyens de Tarente étoient tellement plongés dans la mollesse, qu'ils célébroient plus de fêtes qu'il n'y a de jours dans l'année, et que leur dépravation étoit telle, que de son temps ils se croyoient plus heureux sous la domination d'Auguste, que du temps de leur indépendance. Il est bien probable que, gouvernés par une main ferme et sage, ils étoient vraiment plus libres que dans l'état d'anarchie où les avoit plongés la corruption.

On compte présentement à Tarente environ 18,000 habitans. La ville occupe l'emplacement de la forteresse de l'ancienne Tarente, sur une île située entre le golfe et une baie appelée la *Petite-Mer* (*mare piccolo*), qui viennent se réunir tous les deux sous les arches des ponts qui sont des deux côtés de l'île. On prétend que c'est le seul endroit de la mer Méditerranée où

l'on aperçoive régulièrement le flux et le reflux (1).

La *Petite-Mer* est située à l'est et au nord de la ville; et le golfe de Tarente à l'ouest et au midi. L'ancienne ville s'étendoit beaucoup plus loin au sud; et toute la *Petite-Mer*, dont le circuit est de plus de quatre lieues, lui servoit de port. L'archevêque de Tarente, napolitain, de la famille noble des Capece-Latro, eut la bonté de nous conduire dans son palais le lendemain de notre arrivée; c'est un homme de beaucoup d'esprit et d'une affabilité extraordinaire; sa physionomie qui porte l'empreinte d'une ame noble et douce, a beaucoup de ressemblance avec celle d'Henri IV d'après les différens portraits que nous en avons. Il nous mena ensuite dans le jardin d'un couvent situé à une distance assez considérable de la ville actuelle, et où l'on voit les restes d'un amphithéâtre, preuve in-

(1) Tarente a été une presqu'île jusqu'au temps de Ferdinand I, roi d'Arragon, qui ordonna de la percer, ayant entendu que Mahomet II, après la prise d'Otrante, en 1480, se préparoit à investir Tarente avec sa flotte. Alphonse, fils de Ferdinand, acheva l'ouvrage ordonné par son père. Philippe II, fils de Charles-Quint, fit élargir ce canal pour le rendre navigable. Dans la suite des temps ce canal, couvert de limon, rendoit l'air malsain. Don Carlos, père du dernier roi d'Espagne, le fit rouvrir en 1755. Depuis cette époque, on respire à Tarente un air sain et même balsamique.

contestable de la grandeur de la ville ancienne. Il faut que cet amphithéâtre ait été bâti par les Romains, puisque les Grecs abhorroient les spectacles sanglans qu'on y donnoit; il faut aussi qu'il *ait* été construit sous les derniers empereurs du premier siècle, car Rome même n'eut point d'autres amphithéâtres que le cirque jusqu'au temps d'Auguste; dans la suite ces conquérans en construisirent aussi dans plusieurs villes grecques, au grand mécontentement des habitans.

De là l'archevêque nous mena à une maison de plaisance sur la Petite-Mer, où il a fait arranger, pour ses parties de plaisir, une espèce de port, rempli de bateaux: il appelle en plaisantant ce petit endroit son *Brest*. Nous entrâmes dans un de ces bateaux, et nous vîmes, non sans étonnement, le procédé qu'on emploie pour avoir de ces coquilles, appelées dans le pays *cozza peloza (mitylus esculentus)*: on les préfère pour le goût à toutes les autres espèces de coquillages; elles sont particulières à la Petite-Mer d'où on les envoie jusqu'à Naples. Voici la manière de les prendre: Dans le mois de décembre, on enfonce dans la mer des pieux de bois de sapin; les coquilles, encore petites, viennent s'y attacher en grand nombre. Au mois de mai suivant, chaque pieu en est presque entièrement couvert, les coquilles se tenant l'une à l'autre, comme les abeilles lorsque les jeunes essaims font

leur première sortie ; on les détache alors toutes sans autre façon, et on les jette pêle-mêle dans la mer, où elles achèvent de croître pour le palais délicat des *gastronomes* de Tarente. Si l'on ne détachoit ces coquilles des pieux, elles seroient du même volume qu'elles avoient dans l'hiver. Les habitans, par un ancien préjugé, croyoient qu'il ne falloit enfoncer ces pieux que tout près de la ville ; mais les essais de M. l'archevêque ont prouvé le contraire ; et cette branche si avantageuse pour les pêcheurs tarentins s'en est considérablement accrue.

Les huîtres de la *Petite-Mer* sont aussi d'une très-bonne qualité, on s'en procure autant qu'on en veut par le moyen de fourches à plusieurs dents courbées, et on les mange dans le bateau, comme on mange les fruits sous l'arbre même lorsqu'on veut les avoir bien frais. La Petite-Mer est en général plus abondante en poissons, surtout en huîtres et en coquillages, qu'aucune autre partie de la Méditerranée, d'ailleurs si poissonneuse. Horace fait dire à un savant en cuisine, nommé Catius :

*Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.*

Serm. II, *sat.* IV.

Il y a des lois qui déterminent pour chaque mois les espèces de poissons qu'il est per-

mis de pêcher ; ces lois datent peut-être du temps des Grecs : il n'y a que les Tarentins et les gens de la côte qui entrent dans la Petite-Mer, tandis que le golfe de Tarente est aussi fréquenté par les pêcheurs des contrées voisines, même par ceux de Bari. Les Tarentins se plaignent de ce que les étrangers nuisent à leur pêche, en se servant de filets à petites mailles, qui ne laissent point échapper les petits poissons et les prennent par millions, avant qu'ils soient parvenus à leur terme de croissance.

Il s'en faut beaucoup que l'eau de la *Petite-Mer* soit aussi salée que celle du golfe ou de la mer en général ; les sources vives qui sortent du fond en adoucissent le goût et se font remarquer à la surface, même pendant l'agitation des vagues, par de petites taches rondes, appelées par les Tarentins *occhi del mare* (yeux de la mer ); et c'est dans ces endroits, au milieu même de l'eau salée, qu'on va pour puiser de l'eau douce. Ces taches rondes, d'une couleur blanchâtre, environnées des vagues bleues de la mer agitée, offrent un aspect très-agréable, surtout au coucher du soleil, lorsqu'elles reflètent dans leurs miroirs le pourpre du ciel, et que les vagues semblent former autour d'elles autant d'écailles reflétant aussi, mais avec d'autres nuances, l'éclat brillant des cieux. Il n'y a jamais de tempêtes sur la Petite-Mer; ses rivages,

dont la verdure toujours fraîche contraste d'une manière pittoresque avec la couleur bleuâtre des eaux et le bleu vif d'un ciel presque toujours serein, s'élèvent en pente douce et sont plantés de figuiers et d'oliviers : ces deux espèces d'arbres y deviennent très-grands ; l'atmosphère, remplie d'une chaleur bienfaisante, y est toujours chargée de parfums ; enfin cette contrée offre un tableau délicieux.

En face de la ville se jette dans la Petite-Mer la rivière de Galèse, qu'une colonie de Spartiates appela Eurotas du nom du fameux fleuve de Laconie. Les bords de cette rivière étoient renommés autrefois pour la belle toison des moutons qui y paissoient. Aujourd'hui on ne fait pas grand cas de ces moutons ; ceux qui sont blancs meurent en mangeant d'une herbe nommée *fumolo*. Une chose bien singulière, et que plusieurs personnes m'ont toutes assurée unanimement, est que les moutons entièrement noirs et bruns, ainsi que ceux qui ont des taches noires à la tête, n'ont rien à craindre des effets de cette herbe ; je vis effectivement dans les troupeaux de ces lieux beaucoup de moutons tachetés de noir à la tête, mais pas un seul blanc.

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes avec l'archevêque à une langue de terre très-longue, mais étroite, qui s'avance dans la Petite-Mer, et est formée entièrement de coquillages de

diverses espèces et de coraux blancs. Pendant les excursions que nous fîmes ce jour-là sur la mer, le temps avait changé à plusieurs reprises, et tous les vents avoient soufflé alternativement sans cependant nous incommoder; tandis qu'ailleurs ces changemens subits n'arrivent point sans tempête. Ici, le vent du sud et même le fameux Sirocco, tant redouté dans le reste de l'Italie, n'est qu'un doux zéphir, et il n'y a que le vent du nord qui apporte une grande chaleur dans le pays.

Le grand golfe de Tarente n'a point l'air riant de la Petite-Mer; mais il a des beautés d'un rang supérieur. Dans les temps orageux, ses eaux s'élèvent en flots écumeux : les rivages ont peu d'élévation auprès de Tarente; mais on aperçoit à la droite les montagnes couvertes de neiges de la province de *Basilicate* ( partie de l'ancien Samnium ou pays de Samnites); à gauche se présentent les montagnes de la Calabre citérieure; au milieu du golfe, on remarque deux îles, dont la plus grande étoit cultivée, et portoit autrefois le nom d'*Electris*. Si je ne me trompe, les habitans de la côte l'appellent tout simplement l'*île* ou l'*île majeure*. On voit sur la côte de ce golfe de grandes pierres qui toutes sont remplies de coquillages; ce qu'il y a de plus curieux dans ce genre, c'est un rocher formant une grotte artistement garnie de coquilles. L'eau de mer, en se

retirant, dépose dans plusieurs de ces pierres un très-bon sel. Le fleuve de Tara, anciennement Taras, a son embouchure dans le grand golfe. Les mêmes sortes d'arbres qui croissent autour de la Petite-Mer se retrouvent aussi autour de ce golfe ; néanmoins il y en a qui viennent mieux le long de la Petite-Mer, parce que l'air y étant moins imprégné de parties salées, est plus favorable à leur accroissement ; de beaux jardins ornent les côtes de l'un et de l'autre golfe. Dans le jardin de l'abbé Tommaï sur le bord de la Petite-Mer, je vis des citroniers, des orangers, des figuiers, des grenadiers et des abricotiers d'une grandeur extraordinaire. La belle description que fait Virgile, dans le quatrième livre des Géorgiques, du jardin du bon cultivateur des bords du Galèze, peut s'appliquer encore aujourd'hui à beaucoup de jardins de ce pays ; mais j'observe que Virgile, en sa qualité de poète, a beaucoup exagéré les rigueurs de l'hiver, ou bien le climat de ces contrées fortunées s'est considérablement adouci. Je doute que la Cilicie orientale, située aux pieds du mont Taurus, jouisse d'une température aussi douce que la contrée occidentale de Tarente, quoique celle-ci soit située trois degrés plus au nord; et il résulte de plusieurs passages de l'Écriture-Sainte que, dans la Palestine méridionale, l'hiver est plus rigoureux que dans les royaumes de Sicile et de Naples.

Dans les environs de Tarente, on ne conn
point la gelée, et on n'y voit de neige que cel
qui, dans l'été, reste sur les montagnes de
province de *Basilicate* au-delà du golfe. O
s'en sert pour faire des boissons rafraîchissant
durant les grandes chaleurs. Horace vante ave
raison la tiédeur de l'hiver et la longueur d
printemps à Tarente. Par le passage mentionné
des Géorgiques, on voit que, du temps de Virgile, on savoit déja tirer bon parti du sol qui avoisine la Petite-Mer. Mais il paroît qu'on ne cultivoit pas toutes ces belles espèces d'arbres fruitiers, qui contribuent aujourd'hui à faire de ces contrées un jardin magnifique et d'une vaste étendue.

Outre de nombreux coquillages, on trouve encore sur les côtes de la Petite-Mer beaucoup de tessons provenant de vases grecs. On juge, par les débris d'anciens murs que l'on voit de l'autre côté, qu'il y avoit autrefois une fabrique ou un magasin de ces vases. La route qui longe la côte, porte, sans doute d'après une ancienne tradition, le nom des *orfèvres*. On trouve encore quelquefois un peu d'or entre les cailloux, les tessons et les coquillages. L'archevêque a connu un vieillard qui en ramassoit presque tous les jours et se faisoit de cette manière un revenu considérable.

*La fête de Saint Catalde à Tarente.*

Le 10 de ce mois, les Tarentins ont célébré la fête de leur patron, saint Catalde, Irlandais de naissance, et qui passa en Italie dans le deuxième siècle, suivant la légende. Les Tarentins chrétiens aiment leurs fêtes, comme leurs ancêtres payens aimoient les leurs. Ils font plusieurs lieues pour prendre part aux fêtes des autres villes ; aussi y avoit-il environ dix mille étrangers venus pour la fête qu'on alloit célébrer.

Messieurs les magistrats vouloient me déférer l'honneur de porter à la procession une étoile devant le saint; l'archevêque eut de la peine à les en dissuader. La veille de la fête, on avoit déja tiré la statue de la châsse où elle étoit renfermée pour la transporter dans le milieu de l'église. On ne peut se faire une idée du tumulte du peuple dans cette occasion ; des cris d'allégresse se firent entendre de toutes parts, et se mêlèrent aux expressions de la plus ardente dévotion. Il y avoit des femmes qui ne savoient exprimer la leur que par une espèce de hurlement. Chaque homme, chaque femme, vouloit toucher le saint, les uns avec les lèvres, les autres avec la main, et les plus humbles par le pan de l'habit. Une femme parvint à se frayer un passage au travers de la foule; elle s'arrêta de-

vant l'image, la fixa sans en détourner ses regards, et l'appela doucement par son nom, comme on fait lorsqu'on reclame l'attention de quelqu'un qui est distrait. Un marchand me parla avec un véritable enthousiasme de l'exposition de l'image, comme s'il eût parlé de l'apparition d'un saint; il n'ignoroit pas cependant qu'il s'adressoit à un homme d'une autre religion; car, en lui disant l'autre jour que je n'étois pas catholique, je lui avois fait par ce peu de mots une frayeur telle, qu'il ne savoit quelle contenance prendre, ni comment cacher son trouble.

L'office et la procession durèrent très-long-temps. On a encore la coutume à Tarente, ainsi qu'à Brindisi, de chanter les évangiles et les épîtres, d'abord en grec, et puis en latin.

D'après l'usage des anciens Grecs, la fête du patron de la ville (*poliuchos*), se célèbre aussi par des jeux populaires. On avoit placé, devant la porte de la ville, à l'honneur de saint Catalde, un mât de cocagne, au haut duquel étoit une roue chargée de poulets, de jambons, de bouteilles de liqueur, de saucisses et de fromages. Toutes les fois que quelqu'un réussit à grimper jusqu'à la roue et à s'emparer du butin, l'air retentit des bruyantes acclamations du peuple qui remplissoit non seulement la place, mais encore les murs et les tours de la ville. L'aspect de cette foule gaie et parée me rappela les

temps de l'antiquité, d'autant plus que, parmi les femmes, j'en remarquai plusieurs d'une beauté véritablement grecque ; selon moi, cette beauté ne consiste pas dans cette ligne droite qui joint dans une direction non interrompue le nez et le front (ligne qui, plus rare que belle, n'a sans doute existé que comme exception, et qui, introduite par des artistes d'un goût bizarre, a été adoptée ensuite comme l'idéal de la beauté par tous les imitateurs), mais elle consiste dans un doux passage d'un nez droit à un petit front. Beaucoup de femmes de Tarente ont les cheveux blonds et les yeux bleus. Elles portent les cheveux noués par-derrière en tresses, ainsi que nous le voyons dans les bustes des femmes grecques, surtout des Muses. Les femmes de qualité se soumettent à la mode du jour, et leur costume perd beaucoup, comparé à l'ancien. Les deux sexes sont, en général, d'une belle taille ; les femmes de Tarente ont le teint blanc, tandis que dans les autres contrées de l'Apouille elles sont brunes, comme l'avoit observé Horace dans l'endroit où il fait tracer par l'usurier Alphius le portrait de l'épouse qu'il désire.

*Sabina qualis, aut perusta solibus*
*Pernicis uxor Appuli.*

Hor. Epod. II.

Le vainqueur au mât de cocagne fit toutes

sortes de tours au haut de la roue, il vida une des bouteilles conquises à l'honneur du patron de la ville, et descendit par le moyen d'une corde qui alloit jusqu'au mur, se tenant tantôt par les mains, tantôt par les jambes. Après ce divertissement, on en commença un autre, consistant en une course d'ânes, dont plus d'un ressembloit au rossinante de Don-Quichotte qui *galopa*, dit l'histoire, *une fois dans sa vie*.

D'autres habitans firent des courses à pied, enveloppés à cet effet jusqu'à la tête dans des sacs, et excitant par leurs fréquentes chutes la risée générale. Le caractère du peuple est doux; il est vif comme tous les peuples du midi, et quelquefois emporté; mais cet emportement ne dégénère point en fureur. Malgré son zèle pour la religion, il est tolérant; ce qui me semble un beau trait dans son caractère, car la tolérance d'un homme pieux suppose un cœur noble; celle d'un indifférent ne lui coûte rien.

Le dialecte Tarentin renferme beaucoup de mots grecs, dont M. l'archevêque m'a fait donner une liste composée par l'abbé *Tomai* (1).

On fait ici des ouvrages dont les procédés se conservent de mère en fille, et qui remontent peut-être au temps des Grecs. C'est avec une matière que l'on tire d'un coquillage, connu sous le

(1) *Voyez* la note à la fin de ce voyage.

nom de *pinne-marine*, dont les plus petits ont quelques pouces, et les plus grands environ deux pieds de longueur (1). L'archevêque eut la complaisance de faire appeler quelques femmes pour qu'elles travaillassent sous nos yeux. Le procédé est très-simple : elles détachent des coquilles les bouquets de fil qui y sont attachés, les lavent trois fois dans de l'eau de savon, et puis dans de l'eau claire, les cardent et les filent sur un rouet. On en prend trois fils, on les unit et on en tricote des gants, des bas, et même des habits, qui ont le lustre des draps de vigogne, et sont très-doux et souples. On joint aussi à deux fils de pinne un fil de soie ; les ouvrages que l'on fait de ce mélange sont plus durables, mais moins beaux que les autres. Ces étoffes perdent leur lustre et leur couleur verdâtre, lorsqu'elles restent quelque temps auprès des étoffes de laine ; les odeurs leur sont encore plus nuisibles : pour les bien conserver, on les met parmi des toiles : lorsque le lustre se perd à la longue, on le rétablit en trempant l'étoffe dans de l'eau, mêlée avec du jus de citron.

Une femme qui nous montra un ouvrage de

(1) Nous avons donné, dans le *Journal de l'Empire*, une courte notice historique sur la *pinne-marine* et sur l'usage qu'on fait de ses poils. Lorsque nos recherches sur cette matière seront terminées, nous en donnerons un aperçu dans ces Annales. (*N. d. Réd.*)

ce genre, me fit cadeau de quelques échantillons de fils écrus, lavés, filés et tricotés. Je lui donnai une bagatelle ; elle rougit, et me pria, d'une manière simple et délicate, de lui permettre de m'apporter avant mon départ une paire de gants; et, le lendemain, elle vint trouver l'archevêque pour le prier de faire en sorte, par sa médiation, que j'acceptasse son présent qu'elle vint m'offrir le soir même. Une autre demande qui étoit en même temps assez singulière, me fut faite également par la médiation de l'archevêque. Un moine, député par les jeunes séminaristes, entra chez ce prélat au moment où j'y étois, et le *pria* à voix basse de me *prier* pour que je le *priasse* de leur permettre d'aller voir le soir l'illumination que la ville devoit faire à l'occasion de la fête du saint. L'archevêque m'adressa leur demande; je lui fis la mienne, et il leur accorda ce qu'ils désiroient.

Il y a à Tarente deux petits étangs formés par l'eau des pluies, et appelés *Salsines*. Nous allâmes les voir avec l'archevêque ; comme il n'avoit pas plu depuis long-temps, le plus petit étoit entièrement à sec, et le grand même ne contenoit que peu d'eau. Ce n'est que dans celui-ci que se forme le sel sans aucun apprêt. Lorsque l'eau amassée par la pluie commence à se retirer, elle laisse un dépôt de sel ; la terre même au fond de l'étang a un goût salé. On se plaint de ce que

le gouvernement a le dessein de faire dessécher ces étangs, et néanmoins on convient que leurs exhalaisons dans l'été sont malsaines pour les habitans de la côte.

Je n'ai pu me procurer de détails satisfaisans sur cette espèce d'araignées venimeuses, qui, d'après le nom de la ville, sont appelées *tarentules*; on prétend, comme chacun sait, que la morsure de cet animal cause une profonde mélancolie qui ne cesse souvent qu'à la mort, et ne peut être guérie que par une danse très-vive. Mais on ajoute que le malade ne commence à danser que lorsque le violon joue l'air, qui, seul, peut agir sur lui, et que le même air ne produit pas le même effet sur tous les malades. Les raisonnemens que l'on allègue contre cette opinion me paroissent, sinon convaincans, au moins assez plausibles. D'abord les anciens ne disent rien de cette danse; secondement, l'usage de ce remède se borne à l'Apouille, quoiqu'on trouve aussi des tarentules dans d'autres contrées de l'Italie, même auprès de Rome et de Tivoli. Si la chaleur excessive qui règne dans l'Apouille rend la morsure de la tarentule si funeste, pourquoi la chaleur, dans la Sicile méridionale, ne produit-elle pas le même effet? et pourquoi ce danger n'a-t-il lieu qu'à Tarente, où l'air est pourtant si doux? N'est-on pas fondé à attribuer ce danger, ainsi que le succès du remède, à l'imagination vive

des Tarentins, et surtout des femmes? Enfin, on prétend que cette morsure n'est dangereuse que dans les mois chauds. J'apprends néanmoins qu'il y a de ces personnes mordues qui dansent en public pour de l'argent au commencement du mois de mai. On répond à cela que ceux qui viennent d'être guéris par la danse retombent souvent, par un effet de la vivacité de leur imagination, dans leur ancien état, dès qu'ils entendent l'air qu'on leur a joué pendant leurs accès. N'est-il pas bien probable que le public est quelquefois dupe de gens qui contrefont les malades pour exciter la pitié?

Peut-être aussi l'imagination qui a tant d'influence sur la constitution des Italiens, fait-elle que ceux qui ont été réellement mordus par la tarentule, et qui ont toujours entendu parler des horribles effets de ces morsures, tombent dans une mélancolie profonde, et qu'un fort mouvement, comme celui d'une danse longue et rapide, produit sur eux un changement bien facile à concevoir. Une circonstance particulière qu'il ne faut pas oublier, c'est que les femmes sont plus sujettes à cette mélancolie que les hommes, et qu'elles dansent plus qu'eux pour s'en délivrer. J'ai vu une tarentule vivante; elle avoit le dos gris, le ventre blanc, avec des taches brunes; elle n'avoit pas encore atteint la grandeur ordinaire. On dit que, vers le milieu de l'été, elles

sont de la grosseur des plus fortes araignées; le dos devient alors noir, ainsi que les taches du ventre (1).

### *Manduria, Oria.*

Le 12, nous quittâmes Tarente pour nous rendre par Manduria à Oria. Le pays que nous eûmes à traverser est rocailleux; cependant le blé y vient bien, et les vignes, les figuiers et les oliviers mieux encore. C'est dans ces environs qu'étoit située *Rudiæ*, patrie du poète Ennius.

La ville de Manduria est ancienne; son origine est inconnue : c'étoit probablement une colonie d'Oria, fondée par les Crétois. Les vieux murs de cette ville méritent d'être vus. Ayant leurs fondemens sur le rocher même, et bâtis de pierres carrées, énormes, ils s'élèvent à une hauteur considérable, et occupent en largeur un espace de vingt-un *palmi*: ce sont peut être les plus larges dans toute l'Italie, après ceux de Pestum qui en ont vingt-six. Les pierres en sont remplies de coquillages pour la plupart pétrifiés.

Nous allâmes voir un puits dont Pline parle dans le IIe livre de son Histoire naturelle, et auquel il attribue la qualité extraordinaire de ne jamais s'épuiser ni s'accroître. De vieilles marches de pierres conduisent dans le rocher

(1) M. *Walckenaer* a fait insérer dans les *Archives Littéraires de l'Europe* une lettre intéressante sur la tarentule.
(*N. d. Réd.*)

d'où cette source pure jaillit ; l'eau en est fraîche et limpide. On trouve également dans ce rocher beaucoup de coquillages.

Un chanoine, M. *Camerario*, nous fit voir sa jolie collection de vases grecs : on en trouve souvent, ainsi que des gemmes, des camées et des médailles. Manduria a porté long-temps le nom de *Casal novo* : depuis peu, le gouvernement a autorisé la ville à reprendre son ancien nom. Entre Manduria et Oria, éloignées l'une de l'autre de deux lieues, on a creusé le rocher, et formé des canaux, dont l'un a trois milles de long. Il paroît que cet ouvrage fut fait dans des temps fort reculés, pour offrir une retraite aux familles quand les pirates envahissoient les côtes.

La ville d'Oria, anciennement *Orra*, appelée par Hérodote *Hyria*, et par d'autres *Uria* et *Ureton*, est une des plus anciennes colonies des Grecs : on en attribue la fondation aux Crétois (Hérodote, livre VII). Elle est située sur une montagne qui s'élève au milieu d'une chaîne de collines, s'étendant du sud au nord : du côté de l'orient, elle domine une vaste plaine. On juge bien que cette position devoit convenir à un peuple nouvellement établi, et contraint à être continuellement en garde contre ses voisins. Les environs sont plantés d'excellens arbres fruitiers, et des deux côtés des chemins il y a des aloès et des figuiers très-grands ; je n'en ai vu de

plus grands qu'auprès des murs de Manduria. Nous logeâmes chez l'évêque, qui possède une belle collection de vases grecs, et une plus grande encore d'anciennes médailles : il a entre autres six cents médailles différentes de Tarente.

### *Brindisi.*

Le 13, nous partîmes pour Brindisi, l'ancien *Brundúsium*. La fondation de cette ville, d'une haute antiquité, est attribuée par les uns aux Crétois, par les autres à Thésée, et par d'autres encore à Diomède, que tant de villes dans la Grande-Grèce regardèrent comme leur fondateur.

Par le concours d'une foule de circonstances, l'ancien Brindisi est bien déchu de sa grandeur, et n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville de 6000 habitans. Du temps des Romains, Brundusium étoit le lieu de passage pour aller d'Italie en Grèce. Maintenant il n'y a que de petits bâtimens qui en fréquentent le port. Auguste prolongea la voie appienne depuis Capoue jusqu'à cette ville ; mais on n'en retire plus aucun avantage : les chemins qui conduisent à Brindisi sont mauvais ; le commerce y est presque nul, et l'air malsain. César en ferma le port pendant la guerre civile avec une enceinte de digues et de vaisseaux joints ensemble. Le port extérieur, quoique assez grand, n'a pas la vaste

étendue de l'intérieur qui communique à l'autre par un passage autrefois très-étroit, mais élargi dans les temps modernes. Le premier a une forme irrégulière et deux entrées où les courans sont très-rapides : comme ils entraînent beaucoup de limon provenant des fleuves que la mer Adriatique reçoit dans son bassin peu vaste, il en résulte que l'entrée du port intérieur en est presque bouchée, et que l'eau arrêtée dans son écoulement se fraye un passage des deux côtés, et répand dans les campagnes des miasmes dont le danger augmente encore par une espèce d'herbe marine puante, et par les eaux d'une rivière qui, avant de se jeter dans le port intérieur, déborde souvent après les fortes pluies.

A l'entrée du port intérieur, il y avoit anciennement deux grandes colonnes corinthiennes de marbre blanc : l'une d'elles existe encore toute entière; on ne trouve plus de l'autre que la base. Elles servoient apparemment à orner cette entrée, et non, comme on le croit assez généralement, à porter, sur un architrave, un fanal qui n'auroit point été vu dans la mer. Don Carlo Pollio, habile ingénieur hydraulicien, est maintenant occupé à réparer ce port et à délivrer Brindisi des effets du mauvais air. On comble de terre les lieux marécageux pour en faire des jardins; on a élevé des digues de pierre pour empêcher l'herbe marine d'aller plus loin; et

s'il y en a encore qui entre avec les flots de la mer, on la porte au printemps dans des lieux élevés pour qu'elle sèche avant les grandes chaleurs. On garnit aussi tout le contour du port, d'un quai de pierres creuses auxquelles s'attache, comme dans plusieurs endroits de la Méditerranée, une mousse odoriférante qui, étant sèchée, conserve toujours sa bonne odeur et fournit des sièges doux et commodes. On a le projet de planter d'ormes les hauts rivages et de conduire la rivière par un canal souterrain au-dessous d'une colline dans la mer. M. Pollio nous expliqua toutes ces entreprises, en nous accompagnant partout, soit par terre, soit par mer.

En enlevant, il y a quelque temps, la terre d'un des rivages pour combler un marais, on a trouvé les fondemens d'une maison qui paroît avoir été habitée par un Romain. On y distingue la distribution des appartemens du rez-de-chaussée, le canal pour le bain et le parquet d'une chambre à coucher, incrusté de mosaïque : on y lit, entre autres, ces mots : *bene dormio*, je dors bien. On trouva aussi dans ces débris la statue d'une femme et deux têtes d'anciens philosophes.

On prétend que Brindisi, vers la fin du seizième siècle, contenoit encore 40,000 habitans. Pendant la longue guerre que les Vénitiens firent alors aux Turcs, une flotte de la république étoit

toujours en station dans le port de cette ville. Les Vénitiens trouvoient le vin du pays excellent, comme il l'est effectivement, et le payoient bien. Séduits par l'attrait du gain, les habitans de Brindisi arrachèrent partout leurs oliviers pour les remplacer par des vignes. Après le départ des Vénitiens, ils ne débitoient plus leurs vins et manquoient d'huile. Cette circonstance, jointe à l'influence du mauvais air, contribua beaucoup au dépérissement de cette ville. Les habitans ont des visages bouffis et un teint pâle.

Sur le chemin de Lecce, on trouve plus de plantations d'oliviers que de vignes et de *blé*. Mon cheval de Tarente se cabra et se renversa sur moi, sans me faire de mal. Cette chute le rendit plus docile par la suite.

### *Lecce.*

La ville de Lecce, capitale de toute la province, est grande; mais elle ne contient que dix-huit mille habitans. Les rues en sont pour la plupart droites; les édifices publics grands, mais bâtis dans un mauvais goût. Strabon appelle cette ville *Aletion*; mais comme on trouve dans cette presqu'île des médailles avec l'inscription, *Lykianôn*, on présume que Lecce a porté autrefois le nom de *Lycia*, vu que l'on ne connoît point d'autre ville de ce nom.

Ne trouvant point de place dans l'auberge,

nous nous rendîmes chez deux personnes à qui nous étions adressés. Elles nous conduisirent dans un grand et beau café où nous passâmes quelques heures au milieu d'une foule de curieux, jusqu'à ce qu'on nous menât dans un palais dont le propriétaire étoit absent, et où nous fûmes bien traités, quoique un peu tard. Il faut savoir gré aux Italiens de la manière hospitalière dont ils accueillent les voyageurs; sans quoi on auroit aussi de la peine à voyager dans ces contrées; car pour les auberges, on risque de n'en trouver que de fort mauvaises, ou de ne pas en trouver du tout. Mais cette hospitalité n'est pas sans désagrément: on a beau dire aux Italiens qu'on a besoin de repos plutôt que d'un repas, ils ne conçoivent pas cette nécessité d'être tranquille: pendant des heures entières il faut vous entretenir avec des gens curieux et bavards, jusqu'à ce que bien tard on vous conduise à une grande table.

Ils oublient que le voyageur doit se lever de bon matin, et qu'il est souvent privé du sommeil d'après dîner, dont ils se trouvent si bien eux-mêmes. Il faut être presque toute la journée en route, et malgré cela on ne fait que huit à dix lieues par jour, les chevaux ou les mulets étant ordinairement très-mauvais. Ce n'est pas que je voulusse faire de plus grandes journées; mais j'aimerois bien y employer moins de temps, afin

de pouvoir me reposer durant la plus grande chaleur du jour.

Les chemins auprès de Lecce sont affreux. Les roues, en passant sur ce sol mou, quoique rocailleux, y laissent de profondes traces; en sorte qu'ils finiront par être entièrement impraticables pour les voitures, à moins qu'on ne s'empresse d'y remédier. Ils ne sont pas moins pénibles pour les chevaux qui y laissent également de profondes empreintes, et rendent le sol extrêmement raboteux.

La qualité singulière du roc, qui est mou lorsqu'on le tire de la carrière, et qui se durcit à l'air, fait que les habitans construisent avec plus de facilité leurs églises et leurs maisons, qui seroient belles s'ils ne les surchargeoient pas d'ornemens d'un mauvais goût, dont l'invention ainsi que l'exécution prouvent une imagination égarée ou stérile.

Malgré la nature rocailleuse du sol, qui du reste est plat et uni, les oliviers, les figuiers et les vignes y sont superbes. On s'imagine bien qu'il doit y régner une grande chaleur en été; et comme il est néanmoins très-fertile, il faut que la terre y soit excellente; aussi les habitans la ménagent-ils autant qu'ils peuvent; je vis dans les champs de vastes places, où l'on avoit enlevé la terre du roc pour en couvrir d'autres endroits. Les blés me parurent aussi d'une très-bonne qualité.

*Otrante.*

A trois lieues d'Otrante nous aperçûmes la mer Adriatique du côté où elle baigne les rivages de la Grèce ; et, réjouis comme les dix mille de Xénophon, nous nous écriâmes à cet aspect, comme eux : *La mer ! la mer !* Bientôt nous vîmes les montagnes de l'Albanie, l'ancien Epire et les monts Acrocérauniens couverts d'une neige éternelle (*Infames scopulos Acroceraunia*, comme dit Horace), et les deux montagnes entre lesquelles est situé Dulcigno, cet ancien repaire de pirates intrépides.

Les oliviers, dans les environs d'Otrante, sont d'une hauteur extraordinaire. Cet arbre même sans être taillé, est d'une beauté particulière; néanmoins il a, à mon sentiment, quelque chose de mélancolique. Les figuiers d'Otrante ont également la réputation d'être d'une beauté et d'une hauteur supérieures.

Malgré la saison, nous y sentîmes un vent froid venant de la Grèce; mais quand nous approchâmes de la ville, ce même vent nous apporta les parfums des orangers qui fleurissent dans les jardins autour d'Otrante.

Je vis de loin la Grèce, et j'eus grande envie de faire une excursion à l'île de Corfou : il est facile d'y passer ; mais il n'en est pas de même du retour ; car on est contraint de faire la plus

stricte quarantaine, à cause de la peste qui vient de se manifester dans la Morée.

Otrante s'appeloit chez les Grecs *Hydrus* ( mot abrégé de *Hydroeis*, aquatique ), et chez les Romains *Hydruntum*, à cause de la rivière d'Hydrus, qui se jette dans la mer auprès de cette ville. Elle ne renferme que 3000 habitans ; elle est la résidence d'un archevêque ; elle a un château fort bâti pour la défendre des Turcs et des pirates : les premiers s'emparèrent de la ville en 1480, sous le règne de Mahomet II, et y exercèrent beaucoup de cruautés. La politique ottomane étoit apparemment de soumettre tout ce beau pays par la terreur.

De la côte de l'Albanie à celle de l'Italie, il n'y a qu'une distance de soixante milles ou de vingt lieues. Nous vîmes hier le soleil se lever au-dessus des montagnes Acrocérauniennes. Les anciens Grecs appeloient cette côte tout simplement *Epeiros* (le continent), dont les Romains ont fait *Epire*. Le roi Pyrrhus et le fameux Skanderbeg étoient de ce pays.

## *Gallipoli.*

Sur la route d'Otrante à Gallipoli, nous vîmes déja l'orge en gerbes, et même de l'avoine que l'on transportoit dans les granges. Dans toute cette contrée, le sol est également un roc recouvert d'une couche de terre très-mince,

Cependant, nous traversâmes plusieurs forêts de chênes, et nous vîmes des figuiers dont l'ombrage ne le cédoit pas à celui des grands marroniers. Il faut avoir vu les figuiers de cette presqu'île, et les vignes prodigieuses de la *Terre de labour*, ou des environs de Sorento, pour se faire idée de la félicité dont jouissoient les Israélites *sous leur vigne et leur figuier* (*Reg.* I liv. chap. IV, 25). Dans l'après-midi, nous vîmes le soleil darder ses rayons sur la Méditerranée, comme nous l'avions vu le matin sur l'Adriatique.

Gallipoli est situé dans une petite île rocailleuse, jointe au continent par un pont très-long, sur la côte méridionale du golfe de Tarente. Cette position est belle, et a mérité à la ville le nom de *Kallipolis* (belle ville) de la part des Grecs, dont elle tire son origine, quoique plusieurs auteurs, induits en erreur par le nom, l'aient crue fondée par les Gaulois. Les environs de la ville auroient encore plus de charmes, si l'on songeoit à s'y ménager plus d'ombrage. On y cultive beaucoup cette plante qui produit le *bombace*, espèce de coton qu'il ne faut pas confondre avec celui qu'on tire de l'Asie et de l'Amérique. Les femmes filent à la quenouille cette étoffe blanche comme la neige : c'est à Gallipoli qu'on le travaille le mieux ; on en fait de la mousseline que l'on envoie très-loin. Je regarde cette étoffe comme étant le *byssus* des anciens. Gallipoli fait aussi un grand

commerce d'huile. D'après le calcul de Philippe Briganti, habitant de cette ville, et auteur d'un ouvrage estimé, intitulé, *Esame economico del sistema civile*, l'exportation de l'huile rapporte tous les ans l'un portant l'autre 993,804 ducats napolitains (4 millions).

Ce n'est point à son port, car elle n'a qu'une rade dangereuse, mais aux magasins pratiqués dans le rocher, que la ville doit ce commerce d'huile si important. Dans ce rocher, chauffé par l'ardeur du soleil, l'huile s'épure promptement; voilà la raison pour laquelle on y transporte une quantité de tonneaux des autres provinces.

Ce commerce seroit encore plus important si l'on construisoit un port, comme le désirent les habitans. On a calculé que cette entreprise avantageuse ne coûteroit guère plus de 25 mille ducats, la nature y venant pour ainsi dire au-devant de l'art; et, malgré cela, on ne fait point encore les préparatifs nécessaires. Je présume fort, je l'avoue, que c'est la jalousie des autres villes qui en est la cause; car comment expliquer autrement un retard si désavantageux pour toute la contrée de Gallipoli?

Au rapport de M. Briganti dont je viens de parler, l'olivier est un arbre indigène et particulier au sol de cette contrée; et Giovanni Presta, autre savant de Gallipoli, qui a écrit un fort bon ouvrage sur les qualités des différentes huiles,

assure que les trois cinquièmes de ce pays sont plantés d'oliviers.

On trouve aussi dans cette province une gomme appelée *ragia* et très-estimée; elle a une odeur plus forte que l'encens, on prétend qu'elle attaque les poitrines foibles, et les médecins la proscrivent des appartemens des femmes en couches. Ce sont les oliviers de la terre de Bari et de la presqu'île, qui la produisent; elle s'attache à l'écorce en forme de larme, c'est ce qui fait croire qu'elle émane immédiatement de l'arbre. Les gens de campagne disent qu'il y a une espèce de papillon qui dépose dans l'écorce de l'olivier son œuf dont il sort une chenille qui perce souvent la branche jusqu'à la moelle, et en fait sortir ce suc ou cette gomme. On ne la trouve pas ailleurs, à ce qu'il paroît; et les anciens n'en parlent pas du tout, à moins, dit M. Presta, que ce ne soit sous le nom de *larme éthiopique*.

Le vin qui croît dans les environs de Gallipoli est excellent lorsqu'il a huit ou dix ans.

Avant de quitter cette province, je dois rendre justice au caractère du peuple qui l'habite; ce sont de bonnes gens qui exercent l'hospitalité loyalement et sans intérêt. Mais je dois aussi les avertir d'avoir plus d'égard à l'état du voyageur qui arrive chez eux, et de ne pas l'importuner par des visites indiscrètes, ou par un excès de complaisance, lorsqu'il a le plus grand

besoin de repos, et qu'il ne doit être nullement disposé à faire de longues courses pour voir des objets d'art bien inférieurs à tout ce qu'il vient d'admirer à Rome. Puissent-ils sentir enfin que leurs témoignages d'amitié auroient plus de prix s'ils s'abstenoient de vains complimens ! En effet, que doit penser un étranger qui vient pour la première fois dans cette contrée, lorsqu'on lui parle de son mérite, de ses vertus, et lorsqu'on s'abaisse devant lui au point de se comparer à un petit insecte? Rien n'est cependant plus commun dans la conversation de ces gens, que des expressions comme celles-ci: « Je ne suis qu'un petit » insecte dans le monde (1), veuillez compatir à » ma foiblesse ! nous n'avons rien qui soit digne » de vous et de votre mérite. » Lorsqu'on vient visiter une collection de vases, de médailles, ils disent : « Tout est à votre disposition. » Je fis un compliment à un gentilhomme sur la beauté de sa femme, et il me répondit, en présence d'un ecclésiastique de haut rang, *è tutta alla disposizione del signor conte !*

(1) *Sono un piccolo insetto nel mondo.*

## *Note de quelques mots du Dialecte de Tarente, qui sont dérivés du Grec.*

*Angelo di trappeto*, réservoir dans lequel s'écoule l'huile au moment où on l'exprime sous le pressoir. De *angos*, vase, réservoir pour les matières fluides.

*Anchiato* (ou *onchiato*), tuméfié, gonflé. De *ogkos* (prononcez *ongkos*), enflure, tumeur; *ogkôdes*, tuméfié.

*Alazza* ou *lazza*, haleine, respiration. De *aazein*, respirer chaudement.

*Ale!* cri usité dans les bals masqués. De *alalé*, cri de guerre des Grecs.

*Arialio*, métier de tisserand. Peut-être de *ergaleion*, instrument.

*Apulo*, œuf à la coque. De *apalos*, mou, tendre.

*Arrotare*, effrayer par le bruit. De *rhotos*, bruit.

*Accatusare*, plonger dans la mer. Peut-être du participe du verbe *kateimi*, je descends; *katiôn*, *katiusa*, *kation.*

*Cata*, *incata*, est souvent employé comme le *kata* des Grecs. Le peuple l'abrège et prononce *ca.*

*Camascia*, lassitude. De *kamatos.*

*Cona*, image. De *ikon.*

*Cosifago*, oiseau qui se nourrit de figues. De *sykophagos*, mangeur de figues; les deux premières syllabes sont transposées.

*Cilona*, tortue. De *cheloné.*

*Cardascia*, femme amoureuse. De *kardia*, cœur; ou de *kardiakos*, qui a mal au cœur.

*Camolare*, avoir peine. De *kamnein.*

*Geloso*, dans tous les dialectes italiens, signifie *jaloux*; mais les Tarentins donnent aussi à ce mot le sens de

*ridicule*. Ils disent par exemple, *sei giluso*, tu es absurde. De *geloios*, ridicule.

*Jetta*, tresse de cheveux. De *chaite*, chevelure.

*Melana*, le fiel noir du poisson *sepia*. De *melas*, *melaina*, *melan*, noir.

*Osimo*, odeur. De *osmê*.

*Ottato*, espèce de figues bonnes à sécher. De *optân*, rôtir, torréfier.

*Patimoso*, marécageux. *Patimisco*, ruisseau. De *potamos*, fleuve, rivière.

*Rummato*, balayer. De *rymma*.

*Sia!* disent les Tarentins aux bateliers pour que ceux-ci retiennent le bateau dans la même position, ce qu'ils font en remuant les rames d'une certaine manière. De *seiein* remuer.

*Scerso*, désert, inculte. De *chersos*.

*Tarasca*, ivresse, confusion. De *taraxis*, tumulte, confusion.

*Uz*, *uzza*, cochon. De *hys*.

*Zaffzico*, marjolaine. De *sampsuchon*.

La liste donnée par M. *Tommaï* est bien plus considérable ; mais nous n'avons voulu citer que les exemples les plus évidens.

---

# BULLETIN

## DES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## N° XI.

### *Nouveaux Voyages dans l'intérieur de l'île de Java.*

Deux voyageurs français nous ont fait connoître l'intention où ils sont de publier les observations qu'ils ont faites pendant un assez long séjour dans l'*île de Java*. L'un est M. *Deschamps*, D. M., qui a demeuré à Batavia, à Samarang et à la cour de l'empereur de Java; il a en tout passé dix ans dans cette île, principalement dans l'intérieur. M. Deschamps faisoit partie de l'expédition d'Entrecasteaux. L'autre voyageur est M. *Leschenault de la Tour*, un des naturalistes de l'expédition aux Terres Australes, commandée par le capitaine Baudin. Il est resté à Timor lors du retour de l'expédition en Europe; depuis cette époque, il a parcouru, outre l'île de Java, celles de Timor, de Bali, et quelques autres.

Les collections de M. Deschamps sont tombées entre les mains des Anglais; cependant, déposées à Londres, dans le Muséum, sous la surveillance de M. Joseph Banks, on

doit espérer qu'elles seront conservées à leur propriétaire et au monde savant.

M. Leschenault de la Tour a eu le bonheur d'amener sa riche et intéressante collection à Paris.

Les lecteurs des *Annales* ont vu avec intérêt deux morceaux extraits du journal de M. Deschamps. Nous avons l'espérance de pouvoir donner dans un cahier prochain quelques chapitres très-intéressans de celui de M. Leschenault.

Nous avons engagé et nous engageons encore ces deux voyageurs à faire eux-mêmes, dans les *Annales*, l'annonce détaillée de leurs *Voyages*.

---

## *Nouvelles remarques sur les Hommes qui mangent de la Terre.* Voyez *ces Annales*, tom. III, p. 248.

Le journal : le *Correspondant d'Allemagne*, qui paroît à Nuremberg, annonce que les mineurs, près de Kelbra, dans la Thuringue, mangent un minéral connu sous le nom de *moelle de roche ;* ils étendent cette substance molle sur du pain en guise de beurre.

La *moelle de roche*, en allemand, *steinmarck*, est une argile fine et que la plus petite quantité d'eau suffit pour rendre fluide ou du moins spongieuse. C'est l'*argile lithomarge* des minéralogues.

*Géorgi*, dans son excellente *Description de la Russie*, cite quelques exemples de cette singulière manière de se nourrir. Dans le Kamtchatka, près du fleuve Olutora, et en divers autres endroits, il se trouve une argile lithomarge que les Toungouses et les Russes eux-mêmes mangent soit seule, soit délayée dans de l'eau ou du lait. Elle ne leur

cause que des obstructions légères qui leur sont même salutaires dans le printemps, époque où, en mangeant trop de poissons, ils s'attirent des diarrhées. Cette argile, analysée par *Lowitz*, contient, sur 100 parties, 58 de terre ferrugineuse, 28 de terre alumineuse, 8 de fibres combustibles, 7 d'eau. *Géorgi*, V, 202. *Pallas*, Mémoires du Nord, 5e vol.

Dans toute la Sibérie, on trouve sur les schistes alumineux une efflorescence, appelée *beurre de rocher;* cette substance alumineuse est prise en quantité comme remède contre les diarrhées, les maladies vénériennes, etc. *Géorgi*, V, 297.

Dans les contrées sur le Wolga, le Kama et l'Ural, on trouve du gypse en poudre ; le peuple qui le nomme *farine de rocher* ou même *farine du ciel*, en mêle dans le pain, du moins dans les années de disette. Les suites en sont promptement funestes pour la santé. *Géorgi*, V, 126.

M. *Leschenault*, dans une lettre à M. de Humboldt, communique les détails suivans :

«La terre que mangent quelquefois les habitans de l'île de Java est une espèce d'argile rougeâtre, un peu ferrugineuse; on l'étend en lames minces, on la fait torréfier sur une plaque de tôle, après l'avoir roulée en petits cornets dans la forme à peu près de l'écorce de cannelle du commerce ; en cet état elle prend le nom d'*ampo*, et se vend dans les marchés publics.

» L'*ampo* a un goût de brûlé très-fade que lui a donné la torréfaction; il est très absorbant, happe à la langue et la dessèche ; il n'y a presque que les femmes qui mangent l'*ampo*, surtout dans le temps de leurs grossesses, ou lorsqu'elles sont atteintes du mal qu'on nomme en Europe *appétit déréglé*. Plusieurs mangent aussi l'*ampo* pour se faire maigrir, parce que le défaut d'embonpoint est une

sorte de beauté parmi les Javans. Le désir de rester plus long-temps belles leur ferme les yeux sur les suites pernicieuses de cet usage qui, par l'habitude, devient un besoin dont il leur est très-difficile de se sevrer. Elles perdent l'appétit et ne prennent plus qu'avec dégoût une très-petite quantité de nourriture. Je pense que l'*ampo* n'agit que comme absorbant, en s'emparant du suc gastrique; il dissimule les besoins de l'estomac, sans les satisfaire. Bien loin de nourrir le corps, il le prive de l'appétit, cet avertissement utile que la nature lui a donné pour pourvoir à sa conservation; aussi l'usage habituel de l'*ampo* fait-il dépérir et conduit-il insensiblement à l'étésie et à une mort prématurée. Il seroit très-utile pour appaiser momentanément la faim dans une circonstance où l'on seroit privé de nourriture, ou bien si l'on n'avoit pour la satisfaire que des substances malsaines ou nuisibles. »

---

## *Voyage de Découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, pendant les années* 1800-1804; *rédigé par M.* PÉRON, etc., (1).

(II^e Article. *Voyez* les *Annales*, tome III, p. 120).

Nous allons nous occuper spécialement des observations que nos voyageurs ont faites sur le caractère physique et moral des peuples sauvages qu'ils ont visités. Reprenons de plus haut cette intéressante question.

(1) Deux vol. *in*-4°, et atlas Prix : 72 f., et 80 f. par la poste. Il ne paroît encore que le premier volume.

Il se vend à Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille; et chez *Buisson*, rue Gilles-Cœur, n° 10, Editeur de ces Annales.

Les philosophes de la Grèce n'ont jamais vu dans la vie sauvage qu'une dégradation de l'espèce humaine. Soumettre au joug bienfaisant de la civilisation les hordes qui erroient dans les forêts, mangeant des glands et buvant de l'eau; leur enseigner la culture du blé, de la vigne et de l'olivier, tels furent les exploits que la tradition attribuoit aux dieux mêmes. La reconnoissance des nations éleva des autels aux inventeurs des premiers arts de la vie sociale, et aux législateurs qui, par leurs sages institutions, enchaînèrent la férocité naturelle de l'homme. Il est encore debout ce temple que les Athéniens dédièrent aux mânes de Thésée, de ce héros dont le bras victorieux avoit écrasé sur leurs rochers et dans leurs cavernes, les restes d'une race incorrigible, qui, au sein de la civilisation naissante, vouloit continuer à jouir des avantages injustes que l'état sauvage assure à la force et à la violence.

Jamais les historiens anciens n'ont trahi la vérité au point de peindre la vie sauvage comme digne d'envie. Quand ils nous représentoient les Celtes immolant tout étranger qui tomboit dans leurs mains, les Gelons s'habillant avec la peau de leurs ennemis tués, les Tibaréniens précipitant les vieillards du haut d'un rocher pour ne plus être obligés de les nourrir, les Hyrcaniens jetant aux vautours les cadavres de leurs pères, sans doute ils ne croyoient pas faire l'éloge de la douceur et de l'humanité de ces hordes. Quand ces historiens nous décrivoient l'antre ensanglanté du Cyclope, la cabane enfumée de l'Ichtyophage ou le chariot qui servoit d'asile au Scythe vagabond, ils ne vouloient sans doute point engager les Grecs à renverser leurs temples, abandonner leurs villes et retourner dans les forêts de Dodone.

Mais si l'état sauvage, proprement dit, ne présente qu'un tableau dégoûtant, il n'en est pas de même de cet

état mitoyen entre la barbarie et la civilisation, qu'on pourroit appeler le printemps de la vie sociale. Ces efforts héroïques d'une nation naissante qui combat pour ses autels et ses foyers; cette douce familiarité qui réunit dans le même temple, au même banquet, le prince et les citoyens, la pauvreté fière et la richesse modeste; ce patriotisme franc et simple qui anime tous les cœurs, arme tous les bras, dirige toutes les actions; cette aimable naïveté qui règne également dans les mœurs et les manières de toutes les classes, depuis la princesse jusqu'à la bergère; ce caractère intéressant, merveilleux même, que prennent les moindres entreprises, les plus petites guerres, les voyages les plus courts; enfin, tout ce qui caractérise la civilisation naissante, offre une certaine teinte de jeunesse, de fraîcheur et de grâce qui manque nécessairement à la civilisation achevée, aux siècles du luxe et de la mollesse, mais surtout à la triste vieillesse des nations et des empires. Alors quelques esprits ardens et sombres, un Tacite, un Rousseau, indignés de la corruption au milieu de laquelle ils vivent, révoltés du spectacle de tous les vices, peut-être aussi secrètement ennuyés de la monotonie d'une société anciennement civilisée, jettent autour d'eux un regard inquiet, et cherchent partout, dans le temps et dans l'espace, l'image réelle de cette idée d'un meilleur monde qu'ils portent au fond de leur cœur. C'est dans des siècles reculés, c'est dans des contrées éloignées qu'ils croient trouver l'objet de leurs recherches; car les distances embellissent tout, et le clair-obscur de l'antiquité ne laisse apercevoir que la beauté des masses, en dérobant ce que les détails peuvent avoir de moins agréable.

Pourtant les philosophes qui, avec beaucoup d'imagination et de sensibilité, réunissent un certain degré de fermeté et de justesse de pensées, ne cherchent point leur monde idéal au-delà des beautés de la civilisation; ils ne remontent pas à la misérable enfance du genre humain, ni aux fables du siècle d'or : ils s'arrêtent aux siècles d'Homère ou de Pindare, d'Achille ou de Léonidas, à la brillante jeunesse de quelques nations privilégiées du ciel. Au contraire, les sophistes orgueilleux, les ignares faiseurs de phrases, les rêveurs politiques, enfin tous ceux qui trop souvent ont usurpé le titre de *philosophe*, ne se contentent point des beaux, mais simples tableaux que leur offre cette heureuse époque de la civilisation naissante : non, c'est dans l'antre du Cyclope, c'est dans la forêt ensanglantée des Druïdes,

c'est au milieu des anthropophages de l'Amérique ou de l'Afrique que le sophiste cherche le modèle imaginaire de ces peintures, par lesquelles il voudroit nous persuader que la vie sauvage est l'état le plus naturel, le plus heureux et le plus noble auquel l'homme puisse aspirer.

Puis viennent les voyageurs, pleins d'une vanité puérile, ayant avant tout des prétentions à ce que les sots appellent de l'*esprit*, ou faisant rédiger leurs pompeuses relations par de soi-disant *gens de lettres* qui savent leur langue, et ne savent que cela. Ces petits rhéteurs nous répètent de sang-froid, et comme autant de faits, toutes les fictions des philosophes et tous les mensonges des sophistes en faveur des sauvages. Sur leur parole, de bénévoles lecteurs regardent tout cela comme des vérités désormais incontestables. . . . . .

M. Péron et ses compagnons, MM. Leschenault, Freycinet, Lesueur et autres, ont eu l'avantage de vivre au milieu de ces enfans de la nature, tant admirés par nos académiciens et nos romanciers. Hélas ! ces voyageurs ne se louent guère de l'accueil que leur ont fait les enfans de la nature ! Aux bienfaits qu'on leur offroit, ils répondoient par des traits de la plus noire perfidie et d'une férocité sans bornes. Voici comme M. Péron nous dépeint une des tribus les moins intraitables, celle qui habite l'île *Maria* :

« La physionomie, dans ces hommes sauvages, est très-expressive; les passions s'y peignent avec force, s'y succèdent avec rapidité : mobiles comme leurs affections, tous les traits de leur figure se changent et se modifient suivant elles; effrayante et farouche dans la menace, elle est, dans le soupçon, inquiète et perfide; dans le rire, elle est d'une gaieté folle et presque convulsive; dans les plus âgés, elle est triste, dure et sombre; mais en général, dans tous les individus, et dans quelque moment qu'on les observe, leur regard conserve toujours quelque chose de sinistre et de féroce, qui ne sauroit échapper à l'observateur attentif, et qui ne correspond que trop au fond de leur caractère. »

Ni les présens qu'on leur fit, ni les scènes amusantes dont on les fit jouir, ne parurent exciter en eux le moindre sentiment de bienveillance. Ils n'y virent qu'un tribut offert par la foiblesse, et essayèrent de dépouiller nos voyageurs, par la force, de tout ce qu'ils portoient avec eux. Plus d'une fois ils menacèrent de percer de leurs *sagaies* l'auteur dont nous suivons la relation.

« A peine, dit-il, je venois d'échapper à ce danger, que je me trouvai compromis d'une manière, sinon aussi périlleuse, du moins très-désagréable. Un des anneaux d'or que je portois à mes oreilles excita les désirs d'un autre sauvage qui, sans rien dire, se glissa derrière moi, passa subtilement son doigt dans l'anneau, et le tira avec tant de force, qu'il m'eût infailliblement déchiré l'oreille, si la boucle ne se fût ouverte.

» Qu'on se souvienne maintenant que tous ces hommes avoient été comblés de présens par nous; que nous les avions, pour ainsi dire, chargés de miroirs, de couteaux, de rassades de perles, de mouchoirs, de tabatières, etc.; que je m'étois dépouillé pour eux de presque tous les boutons de mon habit qui, se trouvant de cuivre doré, leur avoient surtout paru précieux à cause de leur éclat; qu'on se rappelle que nous nous étions prêtés à tous leurs désirs, à tous leurs caprices, sans exiger rien au retour de tous nos présens, et qu'on juge ensuite combien tous leurs procédés envers nous étoient injustes et perfides. Je pourrois même assurer très-positivement que, sans M. Rouget et son épouvantail, nous fussions devenus, M. Petit et moi, la victime de ces hommes farouches. Je dois le déclarer franchement, toutes leurs actions portoient un caractère de perfidie et de férocité qui me révolta, de même que mes camarades; et rapprochant tout ce que nous voyions de ce qui précédemment étoit arrivé dans le canal à plusieurs de nos compagnons, nous en tirions la conséquence, qu'il ne faut se présenter devant ces peuples qu'avec des moyens suffisans pour contenir leur mauvaise volonté ou repousser leurs attaques. »

Ce jugement de M. Péron est malheureusement applicable à toutes les nations sauvages, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en parcourant les relations des voyageurs. Dans les lieux même dont les habitans sont les plus vantés pour la douceur de leur caractère, les Européens, isolés ou trop foibles, ont eu de grands dangers à courir, et très-souvent ont été les victimes de leur confiance et de leur générosité.

Ce qui caractérise partout l'état sauvage, c'est l'esclavage des femmes: comme à l'autre extrémité de la chaîne, la trop grande influence du beau sexe annonce la corruption de l'état civilisé. Les femmes, dans les Terres Australes, ne sont considérées que comme des bêtes de somme, destinées aux travaux les plus rudes et les plus abjects.

D'après cela on sera peu surpris d'apprendre que ces peuples ne paroissent avoir aucun mot correspondant à *embrasser* ou *caresser*. « En vain, dit M. Péron, je m'adressai successivement à plusieurs d'entre eux pour leur faire concevoir ce que je désirois connoître ; leur intelligence se trouvoit en défaut : quand, pour ne laisser aucun doute sur l'objet de ma demande, je voulois approcher ma figure de la leur pour les embrasser, ils avoient tous cet air de surprise qu'une action inconnue excite en nous, et que j'avois observé déjà parmi les naturels du canal d'Entrecasteaux ; et quand, en les embrassant effectivement, je leur disois : *gananarana* (comment cela s'appelle-t-il) ? *Nidegô* (je ne sais pas, je ne comprends pas) étoit leur réponse unanime. L'idée de caresse paroît leur être étrangère : en vain je faisois tous les gestes propres à caractériser cette action ; leur surprise annonçoit leur ignorance, et leur *nidegô* servoit encore à me confirmer qu'ils ne la concevoient pas. Ainsi donc ces deux actions si pleines de charmes, et qui nous paroissent si naturelles, les baisers et les caresses affectueuses, sembleroient être inconnues à ces peuplades féroces et grossières. Je me garderai cependant bien d'établir comme un fait positif le soupçon que j'énonce ici ; mais je dois ajouter encore à cette occasion que je n'ai jamais vu, soit à la terre de Diémen ; soit à la Nouvelle-Hollande, aucun sauvage en embrasser un autre de son sexe, ou même d'un sexe différent. »

Les détails que donne M. Péron sur le physique des sauvages ne sont pas moins propres à rectifier les préjugés vulgaires sur ces peuplades abruties. La *force corporelle* qu'on leur attribuoit et qu'on regardoit comme une suite nécessaire de leur manière de vivre, n'a nullement été constatée par les expériences que nos voyageurs ont faites au moyen d'un instrument ingénieux, inventé par M. Regnier, et nommé *dynamomètre*. Il paroît au contraire prouvé que les sauvages ont en général moins de force que les Européens civilisés. Le tableau suivant donne le résultat des expériences décrites plus au long dans la relation de M. Péron.

| PEUPLES. | FORCES. | |
|---|---|---|
| | DES MAINS. | DES REINS. |
| | kilogrammes. | myriagrammes. |
| 1. Habitans de la terre Van Diémen....... | 50......... 6 | 00 0 |
| 2. Habitans de la Nouvelle-Hollande..... | 51......... 8 | 14 8 |
| 3. Insulaires de Timor.. | 58......... 7 | 16 2 |
| 4. Français............ | 69......... 2 | 22 1 |
| 5. Anglais............. | 71......... 4 | 23 8 |

Il est bon d'observer que les Anglais sur lesquels on fit l'expérience étoient, chez eux, frais et bien portans, tandis que les Français venoient d'éprouver les fatigues d'un voyage long et désastreux.

Nous reviendrons encore sur l'analyse de cet ouvrage.

# SUITE DES REMARQUES SUR L'ÉTAT ACTUEL DU PÉROU.

*Extraites du Recueil périodique le* Mercurio Peruano. (*Voyez* tome III, Cah. I, p. 3).

*N. B.* Quoique nous ayons appris qu'on se propose de traduire l'extrait anglais du *Mercure Péruvien* intitulé *l'Etat présent du Pérou*, par *Skinner*, et qu'on grave même toutes les figures imaginaires dont cette compilation est chargée, nous n'en continuerons pas moins à donner dans les *Annales* le résumé substantiel et raisonné de *tout* le Mercure Péruvien dont *Skinner* n'a connu qu'une partie. Nous donnerons aussi, d'après l'*original Péruvien*, la seule carte vraiment intéressante qui s'y trouve et qui manque dans l'extrait anglais.

## IV. MÉMOIRE SUR L'ÉTAT ACTUEL DU COMMERCE DU PÉROU.

### § I. *Nature et quantité des Marchandises d'exportation et d'importation.*

La grande Cordillière qui traverse l'Amérique méridionale dans toute sa longueur, forme dans le Pérou une autre chaîne de montagnes plus petites, qui porte le nom de *Cordillière littorale*, et qui est éloignée de la première de 15 à 20 milles d'Allemagne. Les torrens qui en descendent, arrosent le territoire connu sous le nom de *Valles* et y répandent la fertilité aussi loin qu'il a été possible d'y conduire des canaux artificiels.

Les différentes vallées depuis le port d'Atacama jusqu'à Guayaquil sont séparées l'une de l'autre par des déserts sablonneux d'une étendue de 20 à 30 milles, et même au-delà. Les rivières sont trop éloignées pour que leurs eaux puissent fertiliser ces sables arides; d'un autre côté, les montagnes couvertes de neige, sous le ciel brûlant de la zone torride, empêchent les vapeurs de se former en nuages ; la température de l'air, toujours égale, refuse au pays les bienfaits de la pluie; on n'y connoît point les orages, et les habitans couchent sous une légère toiture de paille ou de chaume pour se garantir de la rosée et de l'humidité de la nuit.

Sur le revers de la Cordillière littorale, et dans l'intervalle qui la sépare de l'autre chaîne de montagnes plus élevée, connue sous le nom de *Cordilliera* royale ou des Andes, sont situées les contrées désignées sous le nom de la *Sierra;* elles s'étendent depuis la province Chachapoyas jusqu'au grand pays minéral du Potosi. Les ondes qui, depuis des siècles, se précipitent en torrens du haut des Andes, ont formé les profondes concavités de la terre qui portent le nom des *québradas*, et qui, seules, produisent les végétaux nécessaires à la subsistance de l'homme. Les pentes des montagnes servent de pâturage aux moutons, et la partie supérieure est composée de rochers nus ou couverts d'une chétive mousse.

Les montagnes arides du Pérou sont toutes plus ou moins un inépuisable laboratoire d'or et d'argent. A l'exception de la seule mine de Huantajaya, située à la proximité du port d'Équique, et à un mille et demi environ de la mer, les mines les plus riches se trouvent dans les parties les plus rudes et les plus malsaines de la Sierra. Le défaut absolu de toute espèce de végétation, annonce d'une manière positive et certaine la présence des métaux nobles.

Les naturels du pays qui ne connoissoient ni les effets prodigieux de l'hydraulique dans son application à la mécanique, ni les secrets de la minéralogie, relativement à la chimie et à la géométrie souterraines, n'avoient su dérober que péniblement quelques métaux au sein de la terre. Suivant le témoignage de Zarate, dans son Histoire de la conquête du Pérou, le dernier empereur péruvien ne put pas même réunir pour sa rançon la valeur d'un million et demi de piastres en or et en argent; et, d'après tous les calculs, le butin fait à Cusco ne s'éleva pas au-delà de dix millions de piastres.

Suivant les calculs les plus modérés des auteurs espagnols, parmi lesquels il suffit de nommer ici Moncada, Navarette et Ustariz, la somme que l'Espagne a tirée de ce pays durant l'espace de 248 ans, c'est-à-dire depuis la première conquête jusqu'en 1740, se monte à neuf millions de piastres.

Les seules mines du Potosi fournirent, dans les premiers quatre-vingt-dix ans de leur exploitation, 395,619,000 piastres. Mais ce pays, si riche en métaux, n'est pas peuplé en raison de son étendue. D'après ses limites actuelles, la vice-royauté du Pérou commence au nord à Tumbes, et au sud à Vilcanota qui est la pointe la plus méridionale de la province Tinta; une lisière se prolonge même sur les bords de la mer jusqu'au désert d'Atacama. La surface peut s'estimer à 40,000 lieues carrées de 25 au degré. Ce vaste territoire dans lequel on ne comprend pas les contrées des Indiens libres à l'est des Andes, jusqu'au désert d'Atacama, est divisé en sept intendances, comprenant 1360 villes et 49 départemens. Cependant, d'après les calculs les plus forcés, le nombre des habitans ne s'élève pas au-delà d'un million, y compris 400,000 Indiens; le reste se compose en partie de blancs ou d'individus des autres castes.

En associant cette donnée aux assertions des détracteurs de la nation espagnole, qui essaient de flétrir ses lauriers par le surnom odieux d'*exterminateurs des Américains*, on pourroit se former l'idée d'une prodigieuse dépopulation; néanmoins ce nombre d'habitans répond parfaitement au degré d'industrie et à la masse des vivres que possédèrent les nations qui occupoient anciennement ces pays.

Il est également certain qu'à l'exception de Cusco, il ne se trouvoit, sous le règne des Incas, pas un seul endroit au Pérou, qui méritât d'être appelé *une ville*.

Tous les arithméticiens politiques qui ont pesé les faits avec impartialité, n'admettent que 40 millions d'hommes pour la population totale du Nouveau-Monde lors de sa découverte.

Les naturels du pays vivoient surtout de la chasse et de la pêche; ils se trouvoient ainsi habituellement dans un exercice violent; ils auroient donc eu besoin d'alimens plus propices à la propagation de l'espèce humaine. Les guerres presque non interrompues entre les différentes nations, les sacrifices d'hommes, usités parmi plusieurs de ces peuples, et l'insalubrité du climat; toutes ces raisons réunies contribuèrent à empêcher que l'espèce humaine ne se multipliât. L'ignorance des arts utiles, (1) de ceux du moins

(1) Les fameuses ruines du fort Cusco nous fournissent toutefois une preuve jusqu'où l'homme entièrement étranger à la connoissance des lois de l'équilibre et de la mécanique, peut aller par le seul emploi de ses forces physiques. Ces ruines attestent que, du temps des Incas, les Péruviens ont établi des édifices assez solides et magnifiques. Cependant, avec un travail prodigieux et à force de bras, ils ne parvenoient qu'à poser des pierres immenses les unes sur les autres; c'étoit là le chef-d'œuvre de leur architecture, étonnante sans doute de la part d'une nation privée absolument de toute connoissance en mathématiques. On a calculé qu'un des rochers qui entra dans la construction de ce monument pesoit entre 12 et 15 *tonnes* ou 24 à 30,000 liv. Une autre pierre qui se trouve à côté par terre et qui vrai-

que réclame essentiellement la manière de vivre des Américains, n'y eut pas moins d'influence.

Le célèbre Linné a fait la remarque que, dans tous les pays incultes et sauvages, les rivières sont beaucoup plus larges et plus nombreuses que dans les régions, habitées par des nations civilisées. Le Pérou en fournit la preuve, car presque à chaque pas on y rencontre des rivières et des torrens qui ne laissent pas d'opposer au transport des marchandises, des difficultés extraordinaires, dans un pays où les ports sont très-rares.

Ces différentes causes réunies à la mauvaise qualité du sol ont empêché totalement les progrès de l'agriculture au Pérou, et c'est une ancienne observation que ce pays si riche en métaux a été condamné à une stérilité effrayante pour tous les autres dons de la nature. Déjà, dans l'Histoire des Incas, on trouve ce passage très-remarquable: « Il n'y a au Pérou que peu de bons ter-
» rains; dans le territoire de Callao, d'un circuit
» d'au moins 100 lieues de France, le maïs ne
» sauroit croître à cause du froid. Dans les vallées,
» le défaut d'eau oppose un obstacle invincible à
» la végétation; et le long d'une côte de près de
» 400 lieues de France, l'œil n'aperçoit qu'un

semblablement ne fut pas jugée propre à l'usage auquel on l'avoit destinée, est d'une grosseur si prodigieuse que l'on a de la peine à concevoir comment, avec des moyens aussi simples, elle a pu être transportée hors de la carrière.

» pays aride et brûlé, qui jamais n'est arrosé par
» la pluie, ni traversé par aucune rivière. »

La justesse de cette observation a été confirmée par le temps, suprême arbitre de toutes les spéculations et de toutes les possibilités ; car, pendant le long espace de 300 ans, le Pérou n'a été absolument susceptible d'aucune augmentation dans la masse de ses productions. Toutefois ces productions sont parfaitement suffisantes pour le nombre de ses habitans, qui en sont les seuls consommateurs; aussi s'est-il établi entre eux un commerce continuel, et les provinces se fournissent réciproquement les articles dont les unes abondent et qui manquent aux autres.

A la fin de l'année 1789, le bilan de ce commerce intérieur, qui se fait tant par terre que par mer, s'est trouvé de 725,192 à l'avantage de la vice-royauté de Lima; calcul qui, à quelques variations près, peut être adopté également pour les autres années.

Le profit que cette vice-royauté tira de l'introduction de ses produits dans les provinces de Buenos-Ayres, l'année précitée, s'éleva au-dessus de 100,000 de piastres. L'on ne sauroit véritablement dire qu'il fait un commerce maritime avec ces provinces, quoiqu'à l'époque de la guerre de 1779, deux ou trois navires aient été expédiés de Callao à Monte-Video. La barque qui transporte de temps en temps le vif-argent

de Monte-Video à Arica, y transporte ordinairement aussi du suif et du thé de Paraguay ; mais l'objet n'est pas assez considérable pour rien changer dans le calcul précédent.

Le commerce intérieur, au contraire, par le moyen duquel les produits des provinces d'Arequipa et de Cusco sont transportés en Buenos-Ayres, s'élève à la somme de 2,034,980 piastres. De cette somme 1,300,475 piastres tournent au profit de la province d'Arequipa qui donne en échange de l'eau-de-vie, du vin, du maïs, de la farine de froment, du coton, de l'huile, du piment, du sucre et d'autres productions moins importantes. Le surplus de la somme, qui se monte encore à 735,505 piastres, revient à l'intendance de Cusco pour des molletons et autres lainages, du sucre, du blé, etc. Réciproquement la province d'Arequipa reçoit de Buenos-Ayres le montant de 389,260 piastres en bétail, viande sèche, suif, noix de cocos, cuivre, étaim, etc. La province de Cusco reçoit la valeur de 475,530 piastres en mulets, moutons (1), bétail, cuirs, cire, savon, suif, molletons, etc. Le bénéfice de ce travail s'élève, pour la province d'Arequipa, à 911,215 piastres, et pour la province de Cusco à 258,975 piastres. Par ce moyen, plus d'un 100,000

(1) En 1789, plus de 120,000 moutons furent transportés de Buenos-Ayres, à travers Cusco, dans la province de Lima, où l'on introduit également tous les ans plus de 20,000 mulets des provinces de la Sierra.

de piastres, frappés à la monnaie de Potosi, sont mis tous les ans en circulation dans la vice-royauté de Lima.

Les provinces de la Sierra qui contiennent les mines les plus riches, et qui pour cette raison sont les plus peuplées, quoique les plus stériles, ayant été réunies à l'intendance de Buenos-Ayres, les consommateurs ne peuvent tirer les produits de la terre que des pays attenant à la côte, puisque c'est, au Pérou, le seul district où le terrain puisse être cultivé avec succès. Arequipa leur en fournit le plus, à cause de sa proximité. Cusco subvient aux besoins de ses habitans par ses manufactures de frises et d'autres étoffes servant à l'habillement. Cependant, par l'importation augmentée des marchandises européennes sur la rivière la Plata, cette branche de commerce est sensiblement déchue, attendu que les camelottes, les cotonnades et les vieux habits introduits par ce canal et vendus à bas prix, ont presque entierement ruiné les manufuctures de l'intérieur.

Le commerce avec les autres provinces se fait par mer avec des bâtimens de différentes grandeurs qui appartiennent principalement aux habitans de Lima. Ces bâtimens ont le port de Callao pour lieu de rendez-vous; leur charge réunie est de 16 à 17,000 tonnes. De cette quantité, cinq mille tonnes sont occupées exclusivement du

commerce de la mer du sud. Le bilan en est toujours plus ou moins au désavantage du royaume de Lima, une grande partie du numéraire en circulation étant absorbée par ce commerce qui se fait principalement avec le Chili.

Les marchandises exportées de Lima consistent notamment en étoffes, tant des manufactures de l'intérieur que de celles de Quito, en sucre, sel et riz. La vice-royauté reçoit en échange une grande quantité de blé, puis du suif, du cuivre, des cuirs, des cordages, etc.

En 1789, l'exportation s'éleva à 458,317 piastres, et l'importation à 629,800 piastres; ainsi, le bilan fut de 171,483 piastres en faveur du Chili.

L'avantage que Chili tire de ce commerce, provient surtout de la stérilité des vallons autour de Lima, occasionnée par le terrible tremblement de terre, arrivé vers la fin du dix-septième siècle.

Ordinairement les moissons manquent totalement pendant plusieurs années de suite, et le froment ne réussit plus dans les plaines. Cet affreux malheur du pays fit naître et accrut tellement le commerce des blés qu'aujourd'hui la consommation de la capitale du Pérou enlève à elle seule presque la moitié du montant de l'importation. En 1789, 218,000 boisseaux de froment, dont la valeur s'éleva à 275,000 piastres, furent introduits de Chili. Sans cela, la nature des autres productions de ce pays, qui se trouvent en petite quantité, et qui ne sont pas de première nécessité, auroit tenu

continuellement ce dernier royaume dans la dépendance du Pérou. Les productions de Chili expédiées aux ports d'Iquique, d'Arica, d'Ilo et d'Aranta, appelés *ports intermédiaires* pour fournir aux provinces d'Arequipa et aux autres provinces limitrophes, ne s'élèvent pas au-delà de 46,675 piastres dont il faut encore défalquer la valeur du thé de Paraguay, puisque ce n'est pas une production de Chili, et qu'il y est rapporté par deux bâtimens qui partent annuellement du port de Pacasmayo, chargés surtout de tabac pour le compte de sa majesté catholique.

L'île de Chiloé appartient en effet à la vice-royauté de Lima ; mais à cause de la proximité du royaume de Chili, on l'a prise, par erreur, pour une partie du dernier. Le montant de son commerce ne sauroit être précisé, ses productions étant confondues avec d'autres qui ne proviennent pas de son sol. L'exportation de cette île s'éleva, en 1789, à 90,000 piastres, et l'importation à 57,000 piastres. Le bilan fut donc de 21,200 piastres au désavantage de Lima.

Les relations avec Baldivia, ville qui n'a aucun article d'exportation, s'entretiennent uniquement par deux navires qui s'y rendent tous les ans ; l'un du port Valparayso avec des vivres, et l'autre de Lima avec la solde des troupes qui y sont en garnison. Ce manque absolu d'objets de commerce ne sauroit cependant être attribué à la

stérilité du sol. A une petite distance de la ville, vers les Cordillières, il y a des vallons riches en blés et en productions de toute espèce. Les montagnes sont couvertes de chênes et d'autres arbres qui fournissent un excellent bois de construction ; et les mines d'or de ce district *ont été* célèbres par la grande finesse du minérai qui n'a jamais été au-dessous de 23 karats.

La raison en est bien plutôt dans le manque d'habitans, qui, vers la fin du XVII[e] siècle, ont été presque entièrement détruits par les Indiens du voisinage, et la population de la ville ne va pas au-dessus de 2000 ames. Toutefois, pour en relever tant soit peu le commerce, on l'a dernièrement déclaré port libre et incorporé à la présidence de Chili.

Les ports de Realexo et de Sonsonate sont les seuls fréquentés par les bâtimens qui font l'exportation de Callao au royaume de Guatimala. Mais le montant de ce trafic qui consiste en cuirs, vins, eau-de-vie, huile, etc., est si foible, qu'en 1789, il ne s'éleva pas au-delà de 28,350 piastres. L'importation, au contraire, des susdits ports, qui consiste en indigo, piment, pois, planches, bois de cèdre et de brésil, donna la somme de 124,500, et laissa par conséquent un bilan de 96,150 piastres au désavantage de la vice-royauté de Lima.

Le commerce entre la vice-royauté de Lima

et celle de Santa-Fé de Bogota, se fait en partie par terre à travers la province de Quito, en partie par mer par les ports de Guayaquil et de Panama. L'exportation de Callao vers le port de Puna et le fleuve Guayaquil consiste en vins de Coquimbo, Rasca, Pisco et Conception, en eau-de-vie, sucre, farine, cuivre, etc. L'exportation qui, des mêmes ports, se fait dans celui de Panama, consiste principalement en étoffes provenant des manufactures du pays, en laine et farine. Les articles principaux qui se transportent par terre vers les ports intermédiaires de Paita, Pacasmayo, Traxillo, etc., pour être expédiés ensuite pour Guayaquil et Panama, sont du coton, des cuirs, souliers, chapeaux, molletons et du sucre. En 1789, le montant de l'exportation s'éleva à 128,295 piastres.

L'importation de la vice-royauté de Santa-Fé dans celle de Lima consiste en cacao, café, cire, etc., et s'éleva, dans l'année précitée, à la valeur de 284,460 piastres; il y avoit donc un bilan de 156,164 piastres au désavantage de Lima.

Cet aperçu fait voir combien le commerce du Pérou est déchu, attendu qu'à l'exception du profit qui lui revient de quelques provinces de Buenos-Ayres, il ne peut pas même compenser, par ses propres productions, celles qu'il tire pour son usage des autres provinces de l'Amérique. La table suivante en rendra l'aperçu plus clair.

tons à tout cela l'octroi de 3 piastres et 3 réaux qu'il y faut payer, et l'on concevra facilement qu'abstraction faite des frais de commission, des risques et des intérêts, cette production ne sauroit concourir avec la laine de Ségovie et de Castille, qui revient à meilleur marché et qui l'emporte en qualité.

En définitif, il résulte que les provinces du Pérou doivent chercher leur véritable richesse au sein de la terre, et non à sa surface. Tout ce que le règne minéral produit, s'y trouve dans la plus grande abondance, tels que l'alun, le vitriol, l'ocre, le cristal, les basaltes, le soufre, le *kopé*, espèce de naphte noire, dure comme l'asphalte, et remplaçant la poix dans la construction navale; ensuite le cuivre, le plomb, le fer, et surtout l'or et l'argent, ces grands signes représentatifs de toute espèce de commerce.

Clanozapata rapporte, dans la préface de ses notices sur l'Amérique méridionale, qu'au commencement du XVII[e] siècle, dix-huit mille contrées riches en minéraux avoient été consignées dans les registres publics du Pérou; 120,000 mines se trouvoient en exploitation. Malgré la décadence où cette branche d'industrie est tombée, les mines n'en fournissent pas moins encore un produit annuel de 4,000,000 et demi de piastres en or et argent, non compris la partie de ces métaux employés à des articles de luxe.

## § II. *Sur le Commerce extérieur du Pérou* (*).

Le bilan du commerce varie suivant l'abondance ou la rareté des marchandises ; il est même impossible de calculer avec certitude l'importation annuelle, la consommation et la valeur des marchandises. Les registres des douanes ont le défaut de ne point présenter les prix des marchandises : c'est le secret du négociant sur lequel il fonde son bénéfice, secret que le pouvoir ne sauroit lui arracher sans exercer une inquisition odieuse et même nuisible en ce qu'elle détruiroit toute liberté du commerce.

Un calcul établi sur le nombre des consommateurs promettroit des résultats plus certains, si les différentes classes des habitans du Pérou ne présentoient pas une différence totale dans les articles qui servent à leur habillement. Le vêtement, par exemple, des cultivateurs, dans les plaines, et de ceux en général qui font les travaux utiles et durs, est composé entièrement d'étoffes fabriquées dans le pays.

La meilleure manière pour parvenir à un résultat satisfaisant, et pour établir un bilan exact entre l'importation et l'exportation, est de rechercher le rapport entre l'importation et la valeur réelle des produits du pays. Lorsque

(*) Ce paragraphe est un peu obscur dans l'original.

les articles d'importation existent en une quantité inférieure aux besoins du pays, les habitans éprouvent toutes les suites désavantageuses de la rareté; si, au contraire, ils excèdent la quantité nécessaire à la consommation, ceux qui en font l'importation, supportent les pertes inséparables d'une surabondance qui fait baisser le prix de tous les articles de commerce.

Cet axiome, démontré en théorie et confirmé par la pratique, s'est vérifié d'une manière incontestable par l'état actuel du commerce au royaume du Pérou. Son produit annuel en or, argent et autres objets, s'élève, comme nous avons vu, à un peu plus de 5,000,000 de piastres. Néanmoins, en 1785, seize navires dont la cargaison étoit d'une valeur de 24,000,000, sont entrés au port de Callao; cette importation prodigieuse, jointe à celle presque aussi forte de l'année précédente, et à la facilité de fournir des marchandises aux provinces de l'intérieur par le fleuve de la Plata, a occasionné un cri universel sur l'anéantissement du commerce et sur le défaut d'argent pour lui rendre la vie et une nouvelle activité. On n'y voyoit plus qu'un résultat pernicieux de la liberté du commerce. Mais toutes ces plaintes n'ont leur source que dans l'intérêt particulier des négocians, et il est facile de démontrer que le commerce libre est avantageux au public en général.

4

Dans le premier vertige de bonheur et dans le dessein chimérique de s'attribuer à elle seule les richesses et les productions du Nouveau-Monde, l'Espagne avoit non seulement défendu toute espèce de relation avec l'étranger, elle avoit encore mis des obstacles au trafic que les naturels pourroient faire entre eux-mêmes. Quoique, par un édit de Charles I, publié en 1529, le commerce avec les Indes dût être partagé entre les différens ports de l'Océan et de la Méditerranée, afin que toutes les provinces soumises à la couronne de Castille pussent participer à ses avantages, les navires revenant des Indes furent obligés, sous les peines les plus sévères, d'entrer directement à Séville, disposition qui détruisoit l'effet de la permission accordée.

A la suite s'introduisit le système des gallions comme le moyen le plus sûr de soutenir les provinces castillanes; le prix des productions et des marchandises fut fixé par un tarif dressé par les députés du commerce d'Espagne et du Pérou réunis. Après la perte de la Jamaïque au milieu du XVII^e siècle, la contrebande fit des progrès excessifs. Le pillage de Panama, en 1670, par le flibustier John Morgan, qui obligea cette ville de retarder les envois des fonds jusqu'à ce que la nouvelle de l'arrivée des vaisseaux à Carthagène y fût parvenue; ensuite le privilége ex-

clusif accordé, en 1713, par un article préliminaire de la paix d'Utrecht, à une société de négocians anglais, de fournir exclusivement le Pérou de nègres pendant l'espace de trente ans; ces deux événemens, dis-je, détruisirent, par la concurrence extraordinaire qui en fut la suite, les foires autrefois si fameuses de Panama à un point qu'après celle de 1737, on jugea absolument impossible de conserver plus long-temps le systême des gallions.

Le commerce avec le Pérou se fit alors autour du cap Horn, par des navires isolés. sans règle fixe pour le nombre de ces bâtimens, ni pour le temps de leur départ.

La permission de s'en servir étoit une faveur particulière; mais sans compter un droit de tonnage excessif, elle fut sujette encore à tant de retards et de formalités onéreuses, que toute entreprise se trouva paralysée et le succès rendu plus difficile que jamais.

Enfin, une nouvelle disposition rendit le commerce entièrement libre. Elle fut publiée au mois d'octobre 1778, mais elle ne put avoir tout son effet qu'à la paix de 1783. La nouveauté de la chose ayant fait augmenter les spéculations outre mesure, quantité de négocians, par l'impossibilité de la vente et de la rentrée de leurs fonds, se trouvèrent forcés de suspendre leurs paiemens. Ces accidens n'étoient

cependant pas une suite nécessaire de la liberté du commerce ; ils provenoient, pour la plupart, du défaut de combinaison dans les entreprises. Certes, si, dans les années de 1785 et 1786, le véritable esprit du commerce eût régné au Pérou, le nombre des négocians spéculant sur l'importation, ne se seroit point accru avec un tel excès, qu'un royaume d'une consommation d'environ 4,000,000 de piastres, se trouva subitement inondé d'une masse de marchandises dont la valeur s'élevoit à 24,000,000 de piastres.

Toutefois cet écart ne fut que momentané. En établissant une comparaison exacte entre l'état du commerce avant la permission accordée généralement, et entre l'état actuel, on s'apercevra sans peine que le Pérou a conservé à peu près le même rapport entre l'exportation et l'importation, et que par l'augmention de ces deux objets, suite naturelle de la liberté du commerce, les avantages qui auparavant étoient accaparés par un petit nombre de spéculateurs avides, se trouvent maintenant répartis entre plusieurs commerçans, ce qui tourne au profit de la nation en général, et ne laisse pas que d'accroître considérablement les revenus publics.

Il seroit fort inutile de vouloir comparer le système de commerce actuel avec l'époque des *armadas* ou gallions; ses avantages sont trop

clairs pour avoir besoin de la moindre preuve.

Au XVII^e siècle, toute l'importation pour le Pérou et la Terre-Ferme à effectuer par les gallions et le convoi, étoit fixée à 15,000 tonnes. En 1740, elle fut diminuée à 2000, car la contrebande avoit pris 13,000 tonnes. Tout riche négociant pouvoit facilement s'approprier une branche de commerce quelconque; dès-lors la fixation du prix lui restoit également abandonnée, et il le haussoit d'une manière si énorme, que le dernier besoin seul pouvoit encore lui procurer des acheteurs. Pour un quintal de fer, par exemple, on demandoit cent piastres, cent cinquante pour un quintal d'acier, et ces prix excessifs avoient lieu proportionnellement pour toutes les autres productions et marchandises. Les envois dans la mère-patrie étoient conformes au peu d'influence et d'intérêt qu'elle avoit à ce commerce; depuis 1714 jusqu'en 1739, dans un espace de vingt-six ans, il n'y fut pas envoyé plus de 34,000,000 de piastres. Aussi, pendant tout ce temps seulement, quatre Armadas étoient sorties, quoique dans la règle elles dussent être expédiées tous les ans, ou du moins tous les dix-huit mois. Ce retard offroit un nouvel attrait à la contrebande; et le quarante-troisième article du fameux traité d'Assiento, en vertu duquel il fut accordé aux Anglais la faculté d'expédier tous les ans un vaisseau de 500 tonnes

pour commercer avec les colonies espagnoles, se trouva tellement funeste au Pérou, qu'à peine resta-t-il quelques moyens de remédier au mal.

Enfin, on y trouva un remède, c'étoit la permission accordée en 1748, de faire ce commerce autour du cap Horn, avec des bâtimens désignés sous le nom de *vaisseaux de registres*. Par ce moyen, les relations avec la mère-patrie devinrent non seulement plus rapprochées et plus fréquentes; mais les spéculations pernicieuses des étrangers, fondées principalement sur le départ lent et méthodique des gallions, furent toutes anéanties par le nombre indéterminé des vaisseaux de registre, et par l'incertitude qui régnoit sur l'époque de leur départ. Depuis ce temps, tous les objets de luxe et d'utilité que produit l'Europe ont été transportés abondamment au Pérou; et les prix de ces marchandises sont tellement tombés, que, pour la même somme qui auparavant n'eût pas suffi à l'achat des étoffes les plus grossières du pays, l'on peut se vêtir actuellement des draps les plus fins de l'Europe. La capitale qui, en 1749, ne comptoit pas même 45,000 habitans, s'est élevée jusqu'à 52,000 ames. Par la diminution des intérêts que les mineurs ont à payer, et par le nombre augmenté de ceux qui peuvent avancer des fonds, l'exploitation des mines a reçu un encouragement considérable. La monnaie royale de Lima emploie actuellement plus de 400,000

marcs d'argent par an, tandis que l'un portant l'autre on n'y frappoit autrefois que 230,000 marcs. Enfin, les envois dans la mère-patrie se sont quadruplés en proportion des productions du royaume, et se sont montés au moins à quatre millions et demi en argent, et à environ un million en marchandises, sans compter les envois de Buenos-Ayres et de Carthagena qui ne peuvent plus être compris sous l'exportation du Pérou.

Ce changement en bien s'est opéré petit à petit. Lorsque les premiers vaisseaux de registre arrivèrent au port de Callao, l'assurance pour Cadix étoit de 20 pour 100. L'année suivante, elle tomba à 15, et diminua ainsi successivement, jusqu'à ce qu'enfin, en 1790, elle ne fut plus que de 2 pour cent. Cette diminution est une preuve incontestable de la bonté du systême actuel. Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, et pour connoître positivement le degré de secours et de protection dont y jouit le commerce, on n'a qu'à faire la question : A quel intérêt y trouve-t-on du numéraire ?

En 1500, l'Espagne paya un intérêt de 10 pour 100 de tous les emprunts qu'elle avoit faits; cinquante ans plus tard, après avoir vu ses trésors s'augmenter aussi prodigieusement par la découverte de l'Amérique, elle ne paya plus que 4 pour 100 d'intérêt.

## § III. *Quelle est la Cause de la Décadence du Commerce? Et par quels moyens pourroit-on le relever?*

A différentes reprises, l'on a proposé l'encouragement de l'agriculture et l'augmentation des productions de la terre, comme un moyen de remettre le Pérou dans un état florissant; mais cette idée proposée par l'inexpérience, et adoptée sans examen, s'évanouit comme un songe à la vue des difficultés insurmontables qui s'opposent aux progrès de la culture.

Par la nature du sol, du climat et de l'exposition, la plus grande partie des terres du Pérou ne sauroit être cultivée avec quelque avantage. Tantôt ce sont des déserts immenses et brûlés, sans la moindre trace d'irrigation ou de quelque autre humidité, hors la petite portion de rosée qui leur vient du ciel, tantôt ce sont des montagnes froides où l'air est trop rude pour que la terre fût susceptible d'un degré de culture dont on pourroit espérer une moisson suffisante.

L'on ne sauroit disconvenir à la vérité que, par l'amélioration successive des terres et par leur culture soutenue, le produit s'augmenteroit petit à petit; à plus forte raison, des bras de fleuves et les restes des eaux pluviales pourroient être conduits dans plusieurs de ces plaines, et les défauts du sol pourroient être

corrigés par des moyens artificiels. Mais il est facile à prévoir que ces entreprises, toujours fort dispendieuses, ne rendroient pas au Pérou les intérêts des fonds nécessaires, et n'élèveroient point ce pays à un degré supérieur de bien-être.

Ce bien-être repose sur l'augmentation des habitans. Les terres ne sont exploitées que par des hommes ; c'est par eux et pour eux que se font la vente des productions et le commerce. Il est donc clair qu'un état dépeuplé ne sauroit faire de progrès essentiels dans ces branches de l'industrie. Lorsqu'il y manque des mains pour l'agriculture, et des bouches pour la consommation, il n'y a aucun encouragement au travail ; l'abondance même n'est point richesse, elle devient bien plutôt une source de pauvreté.

En examinant le Pérou suivant ces principes, il faut convenir que de grands obstacles s'opposent au projet idéal d'une félicité fondée sur l'augmentation de ses productions naturelles et sur une meilleure culture de ses plaines. Comparée avec l'étendue immense, la population du pays est si foible, qu'on pourroit presque le nommer un désert : un million, ou, suivant la plus forte estimation, 1,400,000 habitans sont une chétive population pour une surface de quarante mille lieues carrées. Lors du recensement des Indiens, fait en 1551 par ordre du roi, il s'en trouva encore 8,255,000 ames de tout âge et de

tout sexe : cependant la population des provinces, qui actuellement composent les royaumes de Santa-Fé et de Buenos-Ayres, ayant été comprise dans ce nombre, il en résulte une preuve manifeste du principe établi précédemment, que de tout temps l'Amérique fut un pays mal peuplé (*).

Par une suite de circonstances qui concoururent à la destruction des Indiens, cette malheureuse dépopulation a été fortement augmentée dans les derniers deux siècles et demi. La petite vérole surtout, qui, jusqu'en 1588, étoit restée inconnue au Pérou, a été pour cette nation un véritable ange exterminateur, comme elle le fut de tout temps pour tous les peuples non civilisés. Ajoutons-y l'usage excessif des liqueurs spiritueuses, les travaux durs des mines, le service écrasant des *Métas*, institution par qui l'Indien est arraché à sa petite propriété, séparé de sa famille, et souvent exilé à une distance de deux cents lieues pour se livrer à un travail forcé dans le sein de la terre rempli de vapeurs pestilentielles; toutes ces causes réunies ont coopéré si puissamment à la destruction de ce peuple, que le nombre total des Indiens dans tout le Pérou ne va plus au-delà de 700,000 ames.

Pour remédier à ce manque d'hommes en Amé-

(1) L'auteur voudroit encore dissimuler la dépopulation causée par les Espagnols; mais la vérité lui échappe. (*N. d. T.*)

rique, presque aussitôt après la découverte, on eut recours à l'introduction de nègres.

En 1510, Ferdinand le catholique envoya pour son compte un nombre de nègres en Amérique; mais le privilége exclusif ne fut donné qu'en 1516 a un certain *Chevris*. Celui-ci recéda ses droits pour la somme de 25,000 ducats à une compagnie de négocians génois, par qui le premier transport d'Africains, consistant en 500 hommes et autant de femmes, fut envoyé en 1517 à l'île Saint-Domingue. On compte que 500 au moins de ces malheureux sont transportés tous les ans au Pérou, nombre qui s'accorde avec le calcul établi dans le neuvième article du traité d'Assiento.

Mais les Africains, ainsi introduits, sont presque autant d'individus perdus pour l'accroissement de la population. Le vice du climat qui, suivant l'avis de plusieurs naturalistes célèbres, est essentiellement nuisible à la multiplication de l'espèce humaine en Amérique, se manifeste surtout dans ses effets sur les nègres. Il y a long-temps qu'ils auroient tous disparu dans l'Amérique, si leur mortalité presque incroyable n'étoit pas continuellement balancée par de nouvelles recrues importées de l'Afrique.

Le chagrin qui les consume, en se voyant condamnés à un si dur esclavage sous un ciel étranger; les cruelles punitions qu'on leur fait subir pour le plus petit délit; la quantité insuffisante

et la mauvaise qualité des alimens; les rudes travaux, dont même les femmes près du terme de l'enfantement, et immédiatement après leurs couches, ne sont pas dispensées; voilà les causes qui s'opposent à leur propagation.

Les Européens, transportés en Amérique sur la flotte des gallions, sont enterrés presque tous au cimetière espagnol; c'est le nom qu'on donne à Porto-Bello, à cause des qualités délétères de l'air qu'on y respire. Dans le court espace d'une semaine, on y a vu périr 600 de ces nouveaux débarqués; et la mortalité y étoit en général si grande, qu'à la fin il fut défendu aux Européens d'y aller. Ceux qui, dans les derniers temps, se sont rendus au Pérou en cinglant autour du cap Horn, étoient ou des gens qui cherchoient à acquérir du bien par l'exercice de leurs talens, avec l'intention de retourner ensuite dans leur patrie, ou des aventuriers célibataires et libertins, entraînés par le vain espoir d'amasser sans peine des richesses.

Si donc le manque de bras et le défaut de consommation opposent des obstacles aux progrès de l'agriculture, le commerce extérieur ne rencontre pas de moindres difficultés dans le grand éloignement du pays, dans sa position locale et dans le défaut de canaux, de ponts et de grandes routes. Sans la facilité d'exporter les marchandises superflues, il ne sauroit

y avoir ni agriculture, ni communications intérieures, ni commerce extérieur.

Si les routes, ponts et canaux manquent, toutes les distances sont encore agrandies : une montagne, une rivière, mille autres obstacles obligent le voyageur à faire de grands détours; souvent il rencontre des marais qu'il est impossible de traverser dans plusieurs saisons, et où quelquefois les guides mêmes se fourvoient. Les champs cultivés en souffrent eux-mêmes; car, pour éviter les marais, le voyageur passe avec ses bêtes de somme à travers les blés, et y fraye un nombre de chemins que bientôt les troupeaux et les bêtes sauvages suivent à leur tour, et bientôt l'espérance de l'agriculteur est détruite.

Voilà les véritables raisons pourquoi l'espèce particulière de commerce qui consiste dans l'achat des productions d'une province, et dans la vente à une autre, est presque inconnue au Pérou. Ces obstacles sont encore la raison pourquoi les marchandises ne se transportent point par voitures, ce qui diminueroit les frais au moins de moitié : car si deux chevaux portent cinq quintaux sur leur dos, ils traînent, attelés devant une voiture, la charge de dix quintaux et davantage, avec moins d'effort et bien plus de vitesse.

D'ailleurs, c'est toujours du grand éloignement que proviennent les inconvéniens les plus con-

sidérables. Toutes les productions étant renchéries par le long transport, la concurrence des produits indigènes avec celles de l'étranger cesse. Au Pérou, les productions doivent être transportées péniblement d'une distance de 60 à 80 lieues. Comme en outre il ne sauroit être question d'une consommation dans le pays, les marchandises ont ensuite encore à courir les risques d'un long trajet maritime, qui, joints à la difficulté de trouver des navires, haussent si considérablement les frais, qu'à la vente des marchandises, on finit nécessairement par éprouver des pertes.

Supposons un moment qu'il s'agisse de faire un trafic modéré avec du sucre et du coton, tel qu'on en fait déjà avec la laine. La consommation du premier article en Espagne se monte à plus de 120,000 quintaux, dont Madrid paye treize à quatorze mille avec du chocolat, des confitures et du syrop. Cette production pourroit facilement être augmentée au Pérou, et le débit seroit certain dans la mère-patrie qui se trouve dans le cas forcé d'en faire de grands achats à l'étranger; mais il faut comparer les faits.

Dans un espace de cinq ans, à dater de 1748, 170,800 quintaux de sucre ont été exportés de la Havannah. Le prix d'achat dans cette île étoit de 5 piastres 6 réaux par quintal, et les frais de transport, y compris les octrois, s'élevoient à trois

piastres. Dans la mère-patrie, ce sucre fut vendu 9 piastres 2 réaux, et les trafiquans firent donc un profit net de 4 réaux par quintal, ce qui donna pour la quantité entière une somme de 85,400 piastres.

Le sucre blanc de Martinique qui passe pour être le meilleur que les colonies étrangères produisent, coûte en France 42 liv. ou 94 réaux par quintal ; et il donne ainsi un profit net de 5 réaux.

Dans le Pérou, au contraire, le quintal de sucre coûte 100 réaux de premier achat, en y additionnant 32 réaux pour frais de transport ; car, vu la plus grande distance, il est impossible de les supposer moindres. Comparativement avec la Havannah, où l'on paye 23 réaux, les dépenses se monteroient si haut, qu'il s'y trouveroit enfin un déficit de 40 pour cent.

Au commerce du coton, on éprouveroit une semblable perte. Le prix ordinaire de l'arrobe ou de 25 livres de coton de Surinam, est l'un portant l'autre, en Hollande, de 49 réaux. Le premier achat du coton dans la vice-royauté de Lima, revient à 5 piastres; en y additionnant 3 piastres de transport, les frais se trouveront si élevés, que toute concurrence avec les marchés étrangers devra paroître impossible.

De tout cela, il résulte que le manque de consommateurs, la position locale et plusieurs

autres difficultés insurmontables empêcheroit le Pérou de prétendre à un commerce important de productions végétales. Il doit donc se borner uniquement à augmenter au possible le produit de ses mines, et à faire en sorte que les marchandises importées de la mère-patrie n'excèdent pas le produit annuel des mines d'or et d'argent.

La richesse des trésors métalliques de toute espèce, que les mines du Pérou renferment, est généralement connue; les habitans n'ont qu'à vouloir se mettre en possession de ces dons de la nature. Bien au contraire, plusieurs mines très-productives ont été abandonnées sans nécessité, et ce décroissement d'industrie se manifeste encore clairement par la grande diminution que la consommation du vif-argent a éprouvée.

L'on ne sauroit disconvenir à la vérité que la position particulière du pays, qui descend successivement depuis les cimes des Cordillères jusqu'aux bords de la mer, a pu occasionner l'inondation de quelques contrées de mines; qu'en outre, plusieurs propriétaires de mines se sont vus forcés d'en cesser l'exploitation, à cause du peu de produit qui ne compensoit plus les frais, et qu'enfin le défaut de bras, qui a été également sensible dans toutes les provinces, a dû nécessairement ralentir le zèle des entrepreneurs.

Cependant l'inondation de plusieurs mines

où il a fallu percer fort en avant pour suivre les filons, doit être attribuée bien plus au défaut d'encouragement et de connoissances en métallurgie, qu'à un vice inhérent au sol. Il y auroit sans doute moyen de remédier au mal avec plus d'intelligence et d'application. En attendant, on pourroit trouver parmi le nombre immense de mines, qui, dans la plupart des montagnes, n'ont pas même encore été entamées, un ample dédommagement de celles qui ont été épuisées.

Mais les cas où la qualité des minérais ne sembloit point compenser les frais de la secrétion et de fusion, ne doivent certainement être attribués qu'à l'ancienne méthode d'opérations, où le dégât excédoit les richesses conservées.

Il y a plus d'un siècle et demi que déjà un auteur du pays s'est plaint le premier de cette perte prodigieuse. Don Alonzo Barba, recteur de S. Bernardo à Potosi, dans son traité sur l'art d'épurer les métaux, fait l'observation suivante: « On peut admettre sans exagération que plusieurs milliers de piastres ont déjà été perdus, tant lors de l'extraction des substances métalliques d'un minérai dont on ne connoissoit pas assez les qualités et les différences, que par l'emploi exorbitant du vif-argent, dont seulement à Potosi plus de 234,700 quintaux ont été usés dans l'espace de 63 années. Les hommes employés à ce travail, y ont procédé arbitrairement et sans

principe, ne sachant même pas combien les minérais contenoient d'argent, et combien il falloit en retirer. »

Malgré les suites défavorables que le manque de connoissances solides en métallurgie entraîna, il est à peine croyable que les choses en soient venues à un état aussi désastreux, que Don Francisco Texada, intendant des mines de Guadalcanal, nous l'assure dans un vieux document authentique qui existe encore de l'an 1607. Après y avoir parlé de la richesse des différens minérais qu'on tire des mines d'argent de l'Europe, et dont le quintal contient de 15 à 30, et même jusqu'à 60 marcs du métal le plus pur, il ajoute : « Dans les fameuses mines de Potosi, actuellement en exploitation, le quintal de minérai ne contient pas plus d'une once et demie d'argent pur, ou, en d'autres termes, 1600 onces de minérai ne donnent pas plus d'une once et demie d'argent. » Ce petit produit ne s'accorde cependant guère avec la somme de 4,250,048 piastres, que, d'après l'estimation générale, les mines de Potosi ont fournie durant les premières quatre-vingt-treizième années de leur exploitation. Ce n'étoit même que l'estimation minéralogique ; l'argent retiré se monta beaucoup plus haut, savoir : à 5,000 quintaux par an.

Une richesse aussi extraordinaire devoit nécessairement concentrer l'attention du public à

cette seule contrée métallique, et discréditer les autres mines du Pérou, qui, toutes réunies, ne donnoient pas au-delà de 1000 quintaux d'argent. Du produit de ces dernières mines, Oruco fournissoit 700 quintaux, Castro Virreyna 200, et les autres ensemble le restant. A Potosi, toutefois, l'activité de l'exploitation étoit en rapport avec la quantité des richesses qu'on retiroit. Treize mille Indiens y étoient domiciliés, et continuellement occupés des travaux répartis entre eux. Cinq mille quintaux de vif-argent y furent employés par an, pour opérer la secrétion des métaux du minérai. Cette consommation extraordinaire du vif-argent provenoit de l'ignorance de la méthode d'amalgamer un quintal de minérai avec la qualité requise du vif-argent.

L'époque approche où les nuages, qui, jusqu'à présent, ont enveloppé l'horizon péruvien, vont se dissiper. Les grands événemens dont nous sommes témoins, doivent finir par étendre leur influence, d'une manière ou d'autre, sur les vastes colonies qui jusqu'ici languissoient sous le joug d'un gouvernement sans lumières et sans énergie.

(*La Suite à un Cahier prochain.*)

# MÉMOIRE

## POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES DRUSES, PEUPLE DU LIBAN,

*Par feu M. VENTURE, Secrétaire-Interprète du Roi. Tiré de la Bibliothèque Impériale, et communiqué par M. LANGLÈS, de l'Institut national*, etc.

Il est sur la côte de la Syrie une nation dont on ne connoît que le nom, ce qui doit y fixer davantage les regards d'un observateur. Ses lois, ses mœurs, sa religion qui n'appartiennent qu'à elle seule, en font un peuple différent de tous les autres. Quelque obscur que soit ce peuple, il jouit cependant du précieux avantage de la liberté qu'il a su conserver dans le centre même de la tyrannie, et cette espèce de gloire doit le rendre un objet intéressant aux yeux du philosophe.

Je ne prétends pas à l'honneur d'écrire ses fastes. L'histoire d'un peuple ignoré, dont l'ambition se borne à vivre tranquille au milieu de ses montagnes qui font toute sa force, ne peut offrir des faits assez frappans pour satisfaire la

curiosité. D'ailleurs, où découvrir son origine? où chercher l'époque de son établissement et de son agrandissement? comment suivre ses progrès, et parvenir à la connoissance des guerres qu'il aura eues à soutenir, et des différentes révolutions qu'il aura essuyées? Il est probable que, dans ces recherches, où il y auroit plus de prétentions au nom d'auteur que d'utilité pour le public, je ne serai pas plus heureux que M. Puges de Saint-Pierre, qui, égaré par des mémoires infidèles, a fait imprimer, en 1763, un roman, sous le titre de « *Histoire des Druses*, peuple du Mont-» Liban, formé par une colonie de Français avec » des notes historiques et politiques. »

En effet, le peuple druse a, dans cette prétendue histoire, un air d'importance auquel il a si peu droit de prétendre; il y est peint avec des traits si peu conformes à son génie et à ses constitutions, qu'à peine peut-on se reconnoître aux noms de *Liban*, de *Facardin* et de *Melhem*, qui sont les seules choses qu'il puisse revendiquer.

La partie de ce livre qui traite de leur état actuel, de l'étendue de leurs possessions, de leurs forces et de leur commerce, n'est guère moins inexacte, et il me paroît que c'est le point sur lequel il est le plus essentiel de détromper le public. Je m'y attacherai principalement, et je donnerai une légère esquisse du gouvernement,

des usages et de la religion de ce peuple, qu'un séjour de quatre années m'a mis à portée de connoître.

Les Druses occupent les montagnes connues sous le nom de *Liban* et d'*Anti-Liban*, séparés l'un de l'autre par une plaine fertile de 12 à 13 lieues de long, sur environ 4 à 5 de large, traversée dans toute sa longueur par la rivière de la Kasmié qui prend sa source du côté de Balbek, et dont l'embouchure est à 3 milles au nord de Sour. Leur côte maritime peut avoir quinze lieues de long, et s'étend depuis la rivière de Seyde jusqu'à Gébail inclusivement, où commence le pachalik de Tripoli. Les pays qu'ils possèdent relèvent en partie du gouvernement de Seyde, et en partie de celui de Damas, ce qui les rend tributaires de ces deux pachaliks.

Leurs plus belles possessions, et ce qui forme les principales forces de leur État, se trouvent renfermées dans le Liban et le Kesroan qui sont du district de Seyde. C'est là proprement la principauté du grand émir, et Dair-Camar en est la capitale. Le tribut annuel qu'il paye au pacha de Seyde, est de 350 bourses (1).

L'Anti-Liban, dont dépend la plaine du Békaa, est de la dépendance de Damas, et forme une

(1) La bourse est de 500 piastres, et la piastre est évaluée à 2 livres 10 sous tournois.

autre principauté possédée par une famille druse, alliée du grand émir. Casbéia en est le chef-lieu ; le même sang, les mêmes intérêts, la même envie de secouer le joug de la Porte, qu'ils supportent impatiemment, les réunissent dans toutes les occasions.

Les Druses ont pour voisins et pour ennemis, des peuples qui ont également en horreur la religion et l'empire des Ottomans, et qui visent à la même indépendance. Du côté du midi, sont les Mutualis; du côté du nord, sont les Nassairis; et à l'orient, les Arabes. Nous aurons occasion, dans le cours de ce Mémoire, de parler de ces deux premières nations qui sont moins connues que la dernière.

Le gouvernement des Druses est féodal; un prince, auquel on donne le nom d'*émir*, est à la tête de ce gouvernement en qualité de seigneur suzerain, auquel il est dû foi et hommage; mais son pouvoir restreint dans des bornes fort étroites, ne peut s'étendre jusqu'à faire de nouvelles lois, et à imposer le peuple. Ses finances consistent uniquement dans le revenu des terres qu'il possède, et dans le produit des douanes et des fermes du pays qu'il fait régir à son profit particulier. Ses richesses lui suffisent cependant pour avoir un train et une représentation assez imposante aux yeux d'une nation simple qui ne connoît point le faste. Responsable vis-à-vis de la Porte du *miri* (im-

pôt) de la montagne, il est chargé d'en faire l'exaction. Ce tribut est réparti avec équité et d'une manière invariable sur tous les possesseurs des biens.

Après l'émir, viennent les grands vassaux; ils sont au nombre de sept, parmi lesquels on distingue trois familles principales, dont les forces et les richesses peuvent le disputer à l'émir régnant. C'est la famille du Chek-Ali-Gabilar; celle de Keleib-Abour-Neked, et celle d'Abd-Selamé et Jesbeki.

Ces grands vassaux qu'on nomme, en arabe, *el Sebaa-T'avaif*, jouissent d'un beau privilége qui n'a jamais été enfreint dans aucun cas, pas même dans le cas de rebellion. L'émir ne peut condamner aucun d'eux à mort. La seule manière dont il peut les punir, est d'envoyer ses troupes brûler la maison du coupable, dévaster ses terres, couper ses mûriers; mais les constitutions du gouvernement ne lui permettent pas même d'attenter à sa liberté.

Ils sont tenus à un simple service féodal envers le prince, et à venir se ranger sous ses drapeaux pour la défense commune, et jamais pour ses querelles particulières; sous eux sont les petits cheks ou les rentiers des divers villages qui composent leurs fiefs héréditaires, et c'est ce qui forme la noblesse du second rang.

La dernière classe est celle des cultivateurs, elle n'est pas moins respectable. Comme les chefs

de la nation, dans ce pays pauvre et borné, n'ont pas le moyen d'avoir des troupes à leur *solde*, ils recherchent l'estime et la bienveillance des paysans; aussi, lorsqu'il s'en présente un devant un chek ou un émir, celui-ci se lève pour lui faire honneur, et il le fait asseoir à ses côtés. Les taxes auxquelles il est assujetti, et les devoirs qu'il a à remplir, sont réglés par la loi, et sa propriété est aussi assurée que sa liberté.

Lorsque l'harmonie et la concorde règnent dans ces montagnes, les Druses sont en état de se faire respecter : on les a vu souvent résister avec vigueur aux forces réunies des pachas de Damas, de Tripoli, et de Seyde, ligués contre eux par ordre de la Porte. Ils ont même eu, il y a environ cent cinquante ans, un émir nommé *Fakreddin*, qui s'est rendu célèbre par les guerres qu'il a osé soutenir contre l'empire ottoman. Les possessions des Druses, sous son règne, étoient beaucoup plus vastes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Cet émir eut l'adresse d'obtenir de la Porte le gouvernement de toute la côte maritime qui s'étend depuis Lattaquie jusqu'à Jaffe. Et peut-être seroit-il venu à bout de secouer le joug, et de se rendre indépendant, si, comptant moins sur les Curdes et les Segmens, troupes étrangères qu'il avoit prises à sa solde, il eût su développer l'esprit guerrier de son peuple. La désertion et la trahison lui firent perdre peu à peu tout le plat-pays, et

réduisirent son Etat à ce qu'il est aujourd'hui. Le peuple druse, asservi par ces troupes étrangères, sans énergie et sans vigueur, étoit tombé dans l'avilissement, et Fakreddin ne trouva chez lui aucune ressource pour réparer sa mauvaise fortune. Poursuivi par ses ennemis victorieux, et obligé de se cacher dans une caverne, il fut enfin trahi et livré aux Turcs qui lui tranchèrent la tête à Constantinople, sous le règne d'Amurat IV. C'est cet émir qui, pendant ses longues querelles avec la Porte, a détruit tous les ports de la Syrie, afin d'empêcher les galères du grand seigneur d'y aborder.

Il étoit de la maison de *Maan*, qui, depuis un temps immémorial, jouissoit du pouvoir souverain. Après sa mort, le dernier rejeton de cette famille fut poignardé par l'émir Melhem, prince druse, issu du pays d'Hauran (1), pays fertile en blé, où l'on voit encore aujourd'hui quelques villages druses.

Ce sont les descendans de Melhem qui règnent aujourd'hui dans les montagnes du Liban. Les Druses ont le plus grand respect pour eux, et c'est dans cette maison, et en suivant ordinairement l'ordre de la succession en ligne collatérale, qu'ils choisissent l'émir qui est à la tête du gouvernement, et auquel ils obéissent.

(1) Ce pays étoit anciennement connu sous le nom de l'*Auritanie*.

Cette famille est connue sous le nom de *Beie-Chaab*. Les émirs qui la composent, ont le plus grand soin de ne pas se mésallier. Ils ne contractent des mariages qu'avec les filles de différentes branches de leur maison. Ce seroit une tache pour eux que de prendre pour femme la fille même du plus grand cheik de leurs montagnes.

Cependant, outre la maison régnante, il y a parmi les Druses une famille distinguée qui prend le titre d'*émir*, sans avoir droit à l'autorité suprême; c'est celle qu'on nomme *Beis abou Lehem*. C'étoit anciennement de simples cheiks, qui, au retour d'une expédition contre les Mutualis, dans laquelle ils se distinguèrent, furent salués du nom d'*émir* par le prince régnant : ce titre leur est resté sans leur avoir jamais été contesté, et il leur donne le privilége de s'allier par des mariages à la maison régnante.

*Mutualis* est le nom qu'on donne à une nation répandue dans le pays montueux et fertile qui s'étend depuis la rivière de Seyde jusqu'au territoire d'Acre. Ils achètent annuellement du pacha de Seyde, par un tribut réglé, d'environ 200 bourses, la possession seigneuriale de leurs terres, et le droit de vivre paisiblement selon leurs lois et constitutions particulières. Quelques châteaux des anciens Croisés, situés dans des positions

avantageuses, les mettent à l'abri de toute insulte.

C'est un peuple fanatique, seetateur, ou plutôt adorateur d'Ali, ainsi que des onze Imans de sa race qui lui succédèrent dans le kalifat. Il abhorre tous ceux qui n'ont pas les mêmes opinions que lui, mais surtout les Musulmans Sunnites ou orthodoxes qu'il massacre impitoyablement, lorsqu'il peut le faire sans danger. Il se fait un scrupule de manger des mêts apprêtés par des Turcs et des Chrétiens, et même de boire dans les vases dont ils se sont servis. Rigoureux observateurs de leurs lois, les Mutualis ne rompent le jeûne du ramazan qu'au lever des étoiles (1).

Plusieurs chefs auxquels on donne le nom de *Cheik*, commandent à cette nation; l'intérêt de la religion est presque le seul lien de leur union politique. Chacun d'eux a une troupe de cavaliers entretenus plus où moins nombreuse selon ses facultés, et le paysan vit dans la servitude. Le *Cheik-Nassif* est le plus respecté et le plus puissant parmi ces cheiks, il fait sa résidence dans un château connu sous le nom de *Tibnin*, la place la plus forte de cette contrée. Le *Cheik Abbas-Ali* paroît tenir le second rang. Il est en

(1) Les Turcs, durant leur carême, commencent à manger aussitôt que le soleil se couche.

possession de Sour, qui est le port le plus sûr et le plus vaste de toute la côte (1).

Les Mutualis sont beaucoup moins nombreux que les Druses, mais la cavalerie à la solde des cheiks est beaucoup plus aguerrie. Dans les dernières révolutions de la Syrie, auxquelles ont donné lieu la guerre des Russes et l'ambition du fameux Ali-Bey, commandant d'Égypte, on l'a vu combattre avec un ordre et une discipline qui ont constamment triomphé des forces supérieures de ses ennemis. La première bataille qu'elle livra, et qui fit sa réputation, eut lieu en 1771 auprès du lac Haouti (2) contre Osman, pacha, gouverneur de Damas, dont l'armée étoit composée de 15,000 cavaliers et d'une nombreuse infanterie. Cette armée fut dissipée en un instant, et le général ottoman lui-même eut bien de la peine à échapper au carnage; mais l'expédition qui mit ensuite le comble à la gloire des Mutualis, fut lorsque 40,000 Druses, armés pour les intérêts de la Porte, et animés par l'espoir du butin, sortirent de leurs montagnes pour se répandre dans leur pays. Le Cheik-Nassif, à la tête de 3000 cavaliers, soutenus par quelques

(1) Sour est une petite ville murée, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Tyr.

(2) C'est le lac Semechon, formé par les eaux du Jourdain, qui prennent leur source du côté de Banias, ville connue autrefois sous le nom de *Césarée de Philippe*.

troupes auxiliaires du Cheik-Daher, gouverneur d'Acre, vint à leur rencontre sous les murs de Seyde; il les attaqua en bon ordre, et il les mit en déroute au premier choc. Cette victoire célèbre, en rendant le nom des *Mutualis* redoutable, a fait perdre aux Druses la supériorité qu'ils avoient toujours eue dans la Syrie.

Il est ridicule d'attribuer l'origine des Druses aux premiers Français que Godefroi de Bouillon mena avec lui à la conquête de la Terre sainte, et de vouloir faire descendre leurs émirs du comte de Dreux. Leurs montagnes enclavées dans un des plus beaux pays de la terre, doivent avoir été peuplées bien avant que les Français les connussent, et ce nom de *Druses* qu'ils portent n'est autre chose qu'un nom de secte, comme on en verra l'explication dans le catéchisme qu'on se propose de joindre à ce mémoire.

Depuis environ dix ans, l'émir Jussef est le commandant de la Montagne. C'est un prince âgé de 40 ans, qui avoit donné les plus belles espérances avant que la mort de son oncle Mausour, qui n'a laissé que deux enfans imbécilles et incapables de régner, eût mis entre ses mains le pouvoir souverain. Mais il n'a pas répondu à l'idée que l'on avoit conçue de son courage et de ses talens. Depuis son règne, les Druses ont beaucoup perdu de la considération dont ils jouissoient dans la Syrie. L'émir Youssef

s'est couvert de honte, en se laissant enlever par le pacha de Seyde le gouvernement de Baruth qui étoit devenu l'apanage particulier des princes régnans.

C'est à six lieues de Seyde, en tirant vers le nord, qu'on rencontre cette ville. Une situation agréable sur le bord de la mer, l'air pur qu'on y respire, les jardins qui l'environnent, une forêt de pins plantés au cordeau, à un quart de lieue loin de ses portes, en font un séjour délicieux ; elle a une darse très-sûre pour recevoir les bateaux, et une rade spacieuse où les bâtimens sont à l'abri dans toutes les saisons. Aussi, lorsque Baruth est entre les mains des Druses, c'est la ville la plus riche et la plus peuplée de toute la côte. La liberté et la tranquillité dont on y jouit, y attirent en foule les chrétiens de la Syrie, qui en font l'entrepôt d'un commerce très-florissant. L'esprit de tolérance dont les Druses font profession, y établit une parfaite égalité entre la religion mahométane et le christianisme.

Depuis quarante ans environ, l'émir qui est à la tête de la nation, afferme du pacha de Seyde, pour 150 bourses par an, les douanes et le commandement de Baruth, qui est le seul port du Liban. C'est une affaire qui lui est propre, et qui n'est point comprise dans le bail général de la montagne. La foiblesse de l'émir Youssef le prive depuis trois ans de ce beau gouvernement. (Ceci est écrit il y a vingt ans).

Le pacha s'en est emparé, et y a établi un gouverneur particulier avec le titre de Mussekem. La crainte de ses tyrannies a obligé tous les riches marchands qui l'habitoient à se retirer dans les montagnes du Kesroan et du Liban, où ils vivent à l'abri de ses vexations, en attendant qu'une révolution favorable leur permette de revenir habiter leurs maisons abandonnées, et de redonner à leur commerce sa première activité.

Ce pacha est le fameux Ahmed Gezzor, dont la fortune est singulière. Né dans l'Esclavonie, et transporté au Caire dans sa jeunesse, il en fut chassé après être parvenu à la dignité de bey. Les troubles de la Syrie, durant la dernière guerre des Turcs, lui fournirent l'occasion de s'emparer par ses intrigues de la ville de Baruth, où il soutint un siége de six mois contre les forces réunies des Russes et des Druses ligués ensemble pour l'en chasser. L'inexpérience et la foiblesse de ses ennemis firent sa gloire; et la Porte, pour récompenser le zèle qu'il montra pour ses intérêts, lui a donné les trois queues et le gouvernement de Seyde ; mais probablement elle ne tardera pas à s'en repentir. Gezzor pacha (1), jaloux de conserver le titre de *boucher*, que ses cruautés lui ont fait donner, se plaît à fomenter des troubles dans cette partie de la Syrie, et à faire aux Druses

(1) Gezzor est un sobriquet qui signifie *boucher*.

une guerre injuste et infructueuse, dont les dépenses exorbitantes l'empêchent de satisfaire aux droits du grand seigneur, auquel il doit déjà les arrérages de deux ou trois années de miry. Cette inconduite doit attirer tôt ou tard sur sa tête le courroux de la Porte, qui ne connoît d'autre crime que la lésion de ses intérêts; et les vassaux puissans qui l'entourent, n'attendent que l'occasion favorable de pouvoir assouvir leur vengeance.

Les émirs druses font ordinairement leur résidence à Daïr-Kamar (1), bourg situé dans l'intérieur des montagnes, à huit ou dix lieues de Baruth. C'est là où se tiennent les États, et où se décident les grandes affaires de la nation.

Les Druses n'ont aucune forteresse dans leur pays; mais leurs montagnes inaccessibles et impénétrables aux ennemis du dehors suffisent à leur sûreté. Une des plus célèbres de cette contrée est celle du Kesroan. On appelle ainsi la partie du Liban qui s'étend depuis Gébaik jusqu'au fleuve du Chien, dont l'embouchure est à quatre lieues de Baruth.

Quoique de la dépendance des Druses, le Kesroan n'est habité que par des Chrétiens Maronites qui ont leurs cheiks particuliers. Ils forment un gouvernement séparé sous la protection de

(1) En arabe, l'habitation de la lune.

l'émir, dont ils sont les tributaires et les vassaux. Dans l'occasion, ils peuvent mettre sur pied 12,000 hommes pour la défense de la patrie. La famille de Milan et celle de Syrie tiennent le premier rang parmi ces cheiks chrétiens; leur village le plus considérable est Souk, situé sur une des rives du fleuve du Chien. Le Kesroan est renommé par la culture de la vigne, et surtout par un vin précieux connu sous le nom de *vin d'or.*

Les montagnes du Liban sont partout entrecoupées de vallons, dont le travail et l'industrie ont fait des jardins charmans. Les melons d'eau, les concombres, les mélongènes, les bamias et toutes les herbes potagères y croissent à l'ombre des arbres fruitiers de toute espèce, qui récompensent avec prodigalité les soins du cultivateur.

Le Druse laborieux sait tirer parti du sol le plus ingrat. Il ne possède pas un pouce de terre propre à être défrichée, où il n'essaie de faire venir un arbre, ou quelqu'autre plante plus utile. Les terrains pierreux sont destinés à l'orge et au tabac, et il sème dans les plaines le blé nécessaire à la nourriture des habitans. Quoique le canton de Békaa en fournisse des récoltes abondantes, on a cependant besoin d'en faire venir quelques chargemens du dehors pour suffire à la consommation.

Mais la principale richesse de ces montagnes est le mûrier que l'on cultive partout avec le

plus grand succès. A la fin de l'automne, on le dépouille de toutes ses branches, que le printemps fait ensuite repousser, chargées avec profusion de feuilles tendres et succulentes, dont le ver à soie se nourrit avidement. Dans l'intérieur des montagnes, on élève ce précieux insecte dans les maisons; dans le territoire de Baruth, il vit en plein air, sous de simples cabanes de broussailles, où l'on a soin d'entretenir la propreté; c'est l'occupation des femmes. Comme il éclôt dans le temps où les pluies ont déjà cessé en Syrie, et où l'on n'entend plus gronder le tonnerre, il donne ordinairement une récolte très-abondante. Le ver à soie élevé dans l'intérieur des maisons donne la soie jaune, et celui qui est nourri dans les cabanes produit la soie blanche. Cette récolte est finie dans le mois d'août, et c'est dans un divan présidé par l'émir, que l'on établit le prix de la soie, relativement à l'abondance ou à la disette de la récolte générale, ainsi qu'aux demandes plus ou moins fortes du commerce étranger. Le prix courant sert de règle pour l'acquittement des droits que les cultivateurs doivent à l'émir ou à leurs cheiks, et qu'ils payent à leur gré, ou en nature, ou en argent.

Le marché public s'ouvre ensuite à Baruth; les négocians français établis à Seyde s'y transportent ou envoient des facteurs pour y faire leurs emplettes. Ils achètent annuellement cent

ballots de soie blanche du poids de 150 liv. qu'ils envoient en France. L'Egypte en retire près de 2000 ballots; et le reste qui peut être évalué à 1200 ballots, est enlevé pour alimenter les manufactures de Damas et d'Alep. Chaque ballot, l'un dans l'autre, vaut au moins 1500 liv.

Le produit des soies suffit amplement pour payer le miry du grand seigneur, acheter le riz et les toileries d'Égypte, dont ils ne peuvent se passer, et procurer aux heureux habitans de ces montagnes les articles d'agrément et de commodité que les Français leur fournissent.

Après la récolte des soies, les femmes s'occupent à la filature du coton et de la filoselle; celle-ci passe en Egypte, et les filés servent à faire des toiles grossières et des demitys pour l'usage du pays. C'est encore une branche d'industrie qui contribue au bien-être des habitans de ces montagnes.

Les Européens n'ont jamais eu d'etablissement dans le pays des Druses, où, à l'exception des soies, dont le prix est toujours porté fort haut par la concurrence de Damas et de l'Égypte, on ne trouve presque aucun autre article de convenance. Les Danois avoient essayé, à l'époque de leurs traités avec la Porte, de former à Baruth un comptoir qu'ils ont été obligés d'abandonner. Après eux, un négociant Livournois a aussi tenté d'y ouvrir une maison de commerce; mais

les mauvaises affaires qu'il y a faites dégoûteront probablement pour toujours d'un pareil projet.

Le pays des Druses est fort peuplé. La tranquillité dont on y jouit, jointe à la beauté du climat, y attire en foule les chrétiens de la Syrie, qui fuient la tyrannie des pachas. Cette nation peut aisément mettre sur pied 50,000 hommes de troupes assez bonnes pour la défense de ses montagnes et de ses défilés. Mais cette milice, ramassée à la hâte et sans aucune espèce de discipline, n'a jamais rien fait de glorieux, lorsqu'elle s'est avisée de quitter la montagne pour entrer dans la plaine, où le peu d'ordre qu'elle observe lui donne trop de désavantage contre la cavalerie qu'elle a à combattre.

Ces armées ne coûtent jamais rien à l'émir, soit dans les expéditions où l'espoir du pillage les engage à le suivre, soit dans les circonstances critiques où l'état est en danger et où il s'agit de défendre la patrie. On fait alors convoquer le ban et l'arrière-ban; et tous les cheiks, druses et chrétiens, sont obligés de venir au rendez-vous à la tête de la jeunesse de leurs villages; il n'y a que les chefs qui soient à cheval. Chacun s'y rend armé de son fusil, d'une hache d'armes, d'un sabre et d'une paire de pistolets, et il est tenu de se fournir de la poudre, des balles, et de ce qui est nécessaire à sa nourriture. Ils se

campent dans les gorges par où l'ennemi peut pénétrer, et ils y ont un grand avantage par leur agilité à gravir les montagnes, et par la connoissance des défilés et des sentiers. Les provisions de bouche de cette milice ne sont point embarrassantes; elles consistent en pain, en fromage, que chaque soldat porte dans un sac de peau suspendu à ses côtés. Ces nombreuses armées ne restent sur pied que peu de jours, car on ne les appelle qu'à l'approche de l'ennemi.

La façon de les rassembler est assez singulière pour mériter d'être rapportée. L'émir envoie des émissaires dans tous les villages, et ils crient (1) : « L'honneur vous appelle; celui qui ne se rendra point à sa voix, sera un homme sans honneur ». A ce cri, toutes les femmes du village se rassemblent dans la place publique; et, pour mieux encourager la jeunesse à voler à la défense de la patrie, elles demandent des armes pour aller elles-mêmes la défendre.

Les Druses ont du courage et de l'ambition. Ils supportent impatiemment le tribut qu'ils payent à la Porte; et, avant de le leur arracher, le pacha de Seyde est dans le cas d'essuyer mille difficultés. L'émir et les cheiks ne traitent jamais que de loin leurs affaires avec ce gouverneur ottoman; et à cet effet, ils ont coutume d'entretenir

(1) Le texte arabe dit : We hazi sam Murewe. Elli ma Igi hit sam je koun arsa bela murewé.

auprès de lui une personne neutre chargée de lui présenter leurs mémoires, et de discuter leurs intérêts.

Dans la dernière guerre, les Russes ont été reçus chez eux à bras ouverts. L'espérance dont les Druses se bercent, qu'après la dissolution de l'empire turc, ils sont destinés à jouer un grand rôle dans ce monde, les fera toujours donner tête baissée dans tous les projets de rebellion que les ennemis du grand seigneur voudront leur suggérer.

C'est de l'Égypte que doit paroître le libérateur que les prophètes leur annoncent. Ils avoient fixé leurs regards sur Mehemet Bey Abou Deheb, lorsqu'en 1773 il étoit entré en Syrie dans le dessein de reculer les limites de ses vastes États, et de détruire le vieux cheik Daher qui régnoit à Acre. Les succès brillans et rapides qui suivirent son expédition, avoient déjà répandu l'espoir et l'allégresse dans tous les cœurs; et l'on remarqua que le deuil et la consternation furent généraux, lorsqu'une mort prématurée vint arrêter ce général égyptien au milieu de ses conquêtes.

Qu'il me soit permis de hasarder ici mes conjectures sur ce personnage redoutable, qui faisoit autrefois trembler, jusque sur leur trône, les rois les plus puissans. Il me semble que le Vieux de la Montagne ne peut être que le commandant

de la nation druse ; et voici les raisons sur lesquelles je fonde mon opinion :

Premièrement, *Vieux* n'est que la traduction littérale de cheik. Secondement, les Croisés qui nous ont parlé de lui, fixent sa résidence dans les montagnes de la Syrie, où les Druses se sont répandus. Et en troisième lieu, l'idée de la transmigration des ames que cette secte a adoptée, jointe au systême d'une soumission aveugle aux ordres du ciel ou de celui qui parle en son nom, étoit bien capable d'inspirer aux Druses le courage des sacrifices étonnans dont l'histoire conserve le souvenir, surtout dans les principes d'une religion nouvellement établie, où le fanatisme exalte si fort les esprits.

Ajoutons encore, pour dernière preuve, que l'émir des Druses a toujours eu à son service une troupe choisie, qu'on appelle les *fédaviés*, c'est-à-dire gens disposés à se sacrifier pour lui. Ils étoient autrefois tous Druses de religion, ils sont maintenant presque tous Chrétiens. Il n'y a point de danger et de péril auxquels cette troupe ne s'expose, lorsqu'il est question d'exécuter les ordres du prince ; et l'on peut citer un exemple récent de cet aveugle dévouement dont ils font profession.

Il y a environ dix-sept à dix-huit ans que l'émir Melhem, père de l'émir Youssef qui règne aujourd'hui, eut un vif démêlé avec le douanier

de Seyde, envoyé auprès de lui par le pacha de la province, pour accélérer le paiement du tribut. L'émir Melhem lui jura dans sa colère qu'il le feroit périr lorsqu'il pourroit le faire sans violer le droit des gens et l'hospitalité. Un jour que ce douanier étoit assis dans un kiosk découvert, qui sert d'entrepôt à la douane de Seyde, un de ces fédaviés se présente armé de son fusil et d'une paire de pistolets. Il examine tout de sang froid, distingue le douanier au milieu de ses gens, le couche en joue et le tue. Lorsqu'il se fut bien assuré qu'il n'avoit pas manqué son coup, il voulut regagner la porte de la ville, où il y avoit un cheval qui l'attendoit. Mais avant de pouvoir y arriver, il fut assommé par la populace.

Cet événement fournit aux Français établis à Seyde l'occasion de rendre à la nation druse un service signalé dont elle conserve précieusement le souvenir. Le peuple émeuté, après avoir massacré l'assassin du douanier, couroit sur les Druses répandus dans la ville, et il n'échappa à ses fureurs que ceux qui eurent le bonheur de se réfugier dans le kân des Français (1).

Le droit d'asile est sacré chez les Druses. Lorsqu'un homme, poursuivi par le gouverne-

(1) C'est une espèce de caravan-sérail où la nation française est réunie.

ment turc, peut gagner leurs montagnes, il est sûr de sa vie. Il n'y a ni promesse ni menace qui puissent arracher un coupable des mains d'un émir et d'un cheik qui lui aura promis sa protection.

L'hospitalité est aussi en honneur chez ce peuple; mais il traite ses hôtes avec beaucoup de parcimonie, car la sobriété est une de ses vertus. Chaque famille a coutume de faire les provisions qui lui sont au juste nécessaires pour passer l'année; et lorsqu'un hôte inattendu vient les partager, elle a soin de diminuer, après son départ, la portion journalière du ménage, jusqu'à ce que, par cette économie, elle se soit remise sur son courant.

Ces provisions consistent ordinairement en bourgout ou blé bouilli et ensuite séché au soleil, dont on fait de la soupe, et en du mouton bien gras, qui se coupe en très-petits morceaux, et qu'ils conservent dans du beurre après les avoir fait rissoler. Ils en mettent sur leur pilau et dans leur mets favori qui consiste en œufs au miroir qu'ils appellent *Makla-baid*. L'ustensile dont ils se servent pour frire les œufs est singulier, c'est un plat fait avec de la bouse de vache pétrie avec de la terre; plus il a servi, plus il est estimé. Parmi les meubles que les filles apportent en dot à leurs maris, il ne manque jamais d'y avoir un de ces plats.

A ces provisions essentielles, ils ajoutent du riz, des légumes, du miel et des fruits secs. Ils ne mangent de la viande fraîche que très-rarement, car leur pays manque de pâturages pour nourrir leurs troupeaux.

Dans les villages où le bois à brûler est rare, ils ont coutume d'y suppléer par la fiente des animaux domestiques et par les crottes de chèvres qu'ils pétrissent avec de la paille.

Chacun fait son pain dans sa maison; le four est un grand vase de terre, dans lequel on allume le feu. Lorsqu'il est chaud, on applique sur ses bords, en-dedans, avec un coussinet de cuir, une feuille de pâte très-mince, qui se cuit dans un instant; mais ce pain n'est bon que lorsqu'il est frais.

Leurs villages sont toujours situés dans une position agréable, et auprès d'une source d'eau. Les émirs et les cheiks ont des maisons fort commodes, et à plusieurs étages. Celles du peuple ne sont composées que d'un vaste appartement à rez-de-chaussée, dont la couverture est soutenue par des colonnes de bois. A côté est une écurie pour renfermer les bestiaux et pour y nourrir les vers à soie dans la saison.

Les Druses sont fort propres dans leur ménage, quoique leurs meubles ne consistent qu'en une natte, quelques matelas et quelques coussins. Dans les encoignures de leurs appartemens, ils

ont de grands vases de terre, où ils conservent leurs provisions.

On trouve dans ces montagnes des sangliers, des lièvres, et une très-grande quantité de perdrix de la plus grosse espèce, et d'un goût très-délicat.

Il y a chez les Druses un point d'honneur barbare, qui perpétue parmi eux les assassinats, et que l'autorité des émirs n'a jamais pu abolir. Il a son principe dans l'anarchie des lois féodales, et il a été commun à toutes ces nations simples et grossières, chez lesquelles la constitution politique entretient et fortifie de semblables sentimens. Chacun croit avoir le droit de se faire justice à lui-même; et le sang ne peut être vengé que par l'effusion du sang, même du sang innocent.

Lorsque, dans une querelle particulière, un Druse vient à être tué, c'est au fils, au neveu ou au plus proche parent du mort, à se charger du soin de sa vengeance, et à faire périr l'assassin ou quelqu'un de sa famille. De là vient que dans ces montagnes on voit plus d'un village, où, depuis un temps immémorial, aucun homme n'est mort de maladie, mais tous par le fer ou par le feu.

Ces meurtres sont cependant poursuivis par le gouvernement; on fait brûler la maison de l'assassin, et on ruine ses plantations. Il seroit même mis à mort, si on pouvoit le saisir; mais

comme il lui est aisé de trouver un asile inviolable chez un cheik ou un émir voisin, il y attend sa grâce avec sécurité, et elle ne tarde pas à lui être accordée à la sollicitation de son protecteur.

A la vue de ces actes de barbarie, qui pouvoit s'attendre à la loi la plus douce que la galanterie ait jamais pu dicter? Lorsque deux familles ennemies viennent à se rencontrer et à en venir aux mains, une femme n'a qu'à se présenter sur le champ de bataille; dans l'instant le combat cesse, et la vengeance est renvoyée à une autre rencontre. Il n'y a pas d'exemple que l'acharnement de deux combattans n'ait cédé au respect qu'une femme inspire.

Le danger imminent d'être attaqué et l'obligation de venger les injures reçues mettent les familles dans la nécessité de se réunir pour se faire respecter; la plus nombreuse devient la plus redoutable: on ne marie les filles qu'avec leurs parens ou leurs alliés. Une riche héritière sera plutôt accordée à un pauvre cultivateur de sa famille qu'à un riche étranger. Le père n'a pas le droit de disposer de sa fille sans le consentement de toute la parenté. Celui qui a la réputation d'être le plus brave, est ordinairement le préféré; il réunit tous les suffrages.

Le mariage des Druses est, comme celui des Turcs, purement civil; il se contracte dans les

mêmes formes, et avec les mêmes conditions. Le cadi, ou le juge du lieu, passe un acte où il spécifie la première dot que le mari donne à sa femme, et une seconde dot qui lui est payée en cas de veuvage ou de répudiation.

Le nouveau marié, accompagné de ses parens et de ses amis, va chercher la fiancée pour la conduire à son domicile futur. Elle y est accompagnée avec des salves de mousqueterie, des cris de joie et des vers chantés à la louange des nouveaux époux ; la fête finit par un grand repas. Le drap du lit nuptial, exposé le lendemain aux yeux des plus proches parens, doit rendre un témoignage authentique à la vertu de la nouvelle mariée, ou servir de titre à une répudiation ignominieuse.

La forme de répudiation chez les Turcs, consiste à dire avec serment : *Par Dieu, je te répudie.* Les Druses, auxquels les sermens sont défendus par la religion, ont adopté une forme encore plus simple. Un mari n'a qu'à dire à sa femme : *va chez les tiens,* sans ajouter *et reviens,* aussitôt la femme se rend à la maison paternelle, où, après avoir passé les trois mois ordonnés par la loi pour pouvoir juger de son état, elle est libre de chercher un autre époux.

Les Druses portent les précautions de la jalousie plus loin que les autres peuples de l'Orient. Leurs femmes vivent fort retirées, et les plus

proches parens sont exclus de leur société. Elles ne peuvent se laisser voir légitimement que par leur père, leurs frères, et leurs propres enfans; il n'est pas même permis à un frère de fréquenter la femme de son frère; et s'il étoit prouvé qu'une fille eût manqué à son devoir, il n'y auroit point de grâce pour elle, et elle seroit sacrifiée à l'honneur de la famille.

La galanterie n'est cependant point inconnue dans ces montagnes; mais elle n'arrive à ses fins qu'avec beaucoup de discrétion, de ménagement et d'adresse; le sang y est fort beau. Les femmes sont généralement grandes, bien faites et fécondes, et les hommes forts et vigoureux.

Il est vrai que le libertinage règne, sans aucune retenue, dans certains villages druses, indépendans de l'émir, et entre autres dans Keftin et Mortavan, situés à dix ou douze lieues d'Alep, où les maris portent même l'indécence jusqu'à venir proposer leurs femmes aux voyageurs; ce qui a fait croire que la religion de ce peuple favorisoit la licence des mœurs. Mais on peut assurer que ses préceptes (1) sont formellement contraires à ce désordre, qui, là comme ailleurs, prend ordinairement sa source dans le besoin ou l'intérêt.

(1) *Voyez* la fin de l'épître intitulée : *La Voie droite*, page 64.

L'habillement des femmes n'est point différent de celui qu'elles portent en Turquie, mais leur coiffure est plus singulière. Par-dessus la calotte de laine rouge ou blanche, dont elles se couvrent la tête, elles ont coutume de placer une espèce de casque de cuivre, d'argent ou d'or, selon leur faculté, et elles l'assujettissent par un ruban qui vient s'attacher sous leur menton. Ce casque a le plus souvent la forme d'un entonnoir, et elles y jettent par-dessus, un grand voile qui leur descend jusqu'à la ceinture; c'est un ornement qu'elles ne quittent jamais, pas même lorsque la maladie les oblige de garder le lit.

Les hommes portent les habits un peu moins longs que ceux de Turquie, un turban vert ou de diverses couleurs, un casaquin qui descend jusqu'aux genoux, fait d'une étoffe grossière de laine à rubans, un poignard un peu recourbé, une poire à poudre suspendue à leur côté; ils ne marchent jamais que le fusil sur l'épaule, et ils se servent avec adresse de cette arme. Leur chaussure de maroquin jaune ou rouge, est surmontée d'un brodequin qui leur garantit la jambe.

Il faut prendre garde de confondre les Druses avec les peuples qui habitent les montagnes qui s'étendent depuis Lattaquie jusqu'aux environs d'Alep; c'est une nation très-différente, qui a une autre forme de gouvernement et une autre

religion : on les appelle *Nasairis*. Ils sont dépendans du pachalik de Tripoli, et leur village le plus considérable est Behlousié, qui est à trois lieues de Lattaquie. Ils sont fort tolérans et vivent sans scrupule avec les Chrétiens, les Juifs et les Turcs. Ils croient à la métempsycose; et, selon eux, l'ame du juste qui a passé dans ce monde par toutes les épreuves, va à la fin se rejoindre, en mourant, aux étoiles du firmament d'où il est émané. Mais les ames des êtres coupables passent dans les corps des animaux, et le bon ou le mauvais usage qu'elles font de leurs facultés intellectuelles avance ou recule l'époque de leur pardon.

Les Nasairis ont deux fêtes solennelles dans l'année, où ils se rassemblent sur les montagnes les plus élevées de leur dépendance pour y rendre hommage au soleil, ou plutôt à la divinité, qui, selon eux, y a fixé sa demeure. Les hommes et les femmes portent en tout temps des habits et des coiffures blanches; et s'il m'étoit permis de hasarder une conjecture, je dirois que cet usage a été adopté chez eux dans les commencemens mêmes de leur secte, par aversion pour la couleur noire qui étoit affectée aux Kalifes Abbassides, ennemis des Alides, dont les Nasairis sont les sectateurs (1).

Les Druses font en apparence profession du

(1) Ici l'auteur renvoie à ce qui est dit au sujet des Nasairis dans le catéchisme druse, page 81.

mahométisme, mais ils en sont les ennemis secrets. L'intérêt qu'ils ont de ménager le gouvernement turc et la religion dominante, les met dans le cas d'avoir recours à cette dissimulation qui peut tourner à leur avantage, et qui n'a rien d'illégal selon leurs principes. C'est dans les mêmes vues politiques qu'ils font, selon l'usage musulman, des prières pour les morts, quoique illicite selon leur loi qui établit la métempsycose; et lorsqu'ils sont obligés d'assurer en public quelque chose avec serment, ils se servent de la même formule qui est en usage chez les Turcs : *J'en jure, par le prophète* (1). Ceux-ci entendent Mahomet et les Druses par une restriction mentale, prennent à témoin de la vérité leur législateur qui doit venir à la fin du monde leur donner l'empire de l'univers.

A en juger par leur conduite à l'égard des Chrétiens, on les croiroit peu éloignés du christianisme, dont ils abhorrent cependant intérieurement les dogmes et la doctrine. Les égards apparens qu'ils ont pour eux, ne proviennent que de leur indifférence pour toutes les religions qu'ils réprouvent également, sans chercher à devancer l'instant fixé par le destin pour leur entière destruction.

Les Chrétiens jouissent parmi eux de la plus parfaite tranquillité, et il y a maintenant dans leur

(1) « Voé el nebi el Kerim. »

principauté plus de Chrétiens que de Druses. Les uns et les autres vivent sous les mêmes lois, et jouissent des mêmes priviléges.

Les émirs ont plus de confiance aux Chrétiens qu'aux Druses même. C'est parmi eux qu'ils choisissent leurs gens d'affaires, leurs gardes et les domestiques de leurs maisons ; l'éducation des enfans leur est confiée : de là vient que la plupart des émirs professent en secret le christianisme. L'émir Youssef, qui règne aujourd'hui, passe pour chrétien. Les Druses ont plus d'une fois témoigné leur mécontentement de l'ascendant que les Chrétiens ont pris dans leurs montagnes ; mais ils sont obligés de dévorer leur ressentiment, car ils ont cessé d'être les plus forts.

Ces chrétiens sont tous grecs catholiques ou maronites, soumis au Saint-Siége, qui approuve les patriarches dont ils font choix, et qui, par ses délégués, juge en dernier ressort de tous les différends qui peuvent survenir entre eux sur tous les points de dogmes et de discipline ecclésiastique. On rencontre de tout côté dans ces montagnes des couvens de religieux et de religieuses de différens ordres, dans lesquels ils vivent aussi paisiblement que dans les pays catholiques. Les capucins et les pères de la Terre Sainte y ont des hospices dans plusieurs endroits.

La religion des Druses est une énigme qui n'est point aisée a expliquer : ils gardent un secret invio-

lable sur leur doctrine. Leurs livres sacrés sont conservés avec le soin le plus scrupuleux, et même enfouis sous terre, et l'explication de leurs mystères n'est eonnue parmi eux que d'un petit nombre de sages.

Sur le fait de la religion, ce peuple se divise en trois classes; les mondains ou les ignorans, les aspirans à la spiritualité, et les sages (1).

La première classe est la plus nombreuse; elle est composée de tous ceux qui, sans inquiétude sur l'avenir et sans autre règle de conduite que l'impulsion des désirs et des passions, affectent la plus grande indifférence pour la doctrine et la morale de la religion dans laquelle ils sont nés. Lorsque le feu de la jeunesse commence à s'éteindre, et que la raison, excitée par l'exemple et les exhortations des sages, leur fait faire un retour sur eux-mêmes, ils commencent alors à devenir aspirans.

Cette réforme s'annonce par un changement de coiffure et d'habits qui doivent être modestes. Ils quittent le turban de couleur qu'ils portoient auparavant pour prendre un turban de mousseline blanche et sans ornement. Ils quittent en même temps le port des armes dont ils ne doivent plus se servir que pour défendre leurs frères, et jamais pour des agressions. Ils doivent renoncer

(1) Ils appellent les ignorans *giuhela;* les aspirans, *navi;* et les spirituels, *ukela.*

au vin, à la viande de porc, et tenir une conduite régulière ; après que leur persévérance a été constatée par les épreuves de plusieurs années, ils sont admis dans la classe des *ukela* ou des spirituels, et le mystère de la sagesse leur est dévoilé.

Les spirituels ont des chefs dépositaires des livres sacrés, chez lesquels on se rassemble à l'entrée de la nuit du vendredi. Les femmes que cette religion admet aux mêmes priviléges de béatitude que les hommes, sont reçues dans ces assemblées ; mais elles sont à part. Tout ce qui est aspirant n'assiste que jusqu'à la conclusion de certaines cérémonies sans conséquence, qui finissent par une légère collation servie en fruits secs. Lorsque cette troupe à demi-profane s'est retirée, les spirituels restent à huis clos.

On n'a que des notions vagues et imparfaites de ce qui se passe dans cette mystérieuse assemblée. Il a été seulement découvert qu'il y est question de l'exposition d'un veau d'or, de la lecture des livres sacrés et de l'explication cabalistique de ces livres, qui se transmet par la tradition. L'opinion commune veut que ce veau d'or soit exposé à l'adoration des spirituels. Mais je crois pouvoir assurer que, bien loin d'être l'objet de leur culte, il n'est offert à leurs yeux que comme l'emblème des religions dominantes, à la veille d'être immolée par leur législateur ; et

je fonde mon sentiment à cet égard sur leurs livres sacrés, qui ne cessent de déclamer contre l'idolâtrie, et qui se plaisent à comparer à un veau et à un buffle le judaïsme, le christianisme et la loi musulmane.

Il doit paroître surprenant que les Chrétiens qui vivent avec intimité parmi ce peuple, n'aient pas réussi à pénétrer plus avant dans la connoissance de ces mystères. Mais tous les efforts qu'ils pourroient faire seroient vains, et ne les exposeroient qu'à une mort certaine, s'ils tentoient de s'introduire clandestinement dans leurs assemblées. Ce seroit le seul moyen de satisfaire leur curiosité, car la plupart des Druses ne sont pas instruits. Parmi les sages, il n'y a jamais d'apostat et ils ne font point de prosélytes par principe de religion. Selon leur croyance, un chrétien ou un musulman qui seroit pénétré de la vérité de leur foi, n'en seroit pas moins réprouvé.

La découverte de quelques-uns de leurs livres que le hasard ou la violence du gouvernement turc a procurée, laisse moins de doute sur leurs dogmes, qu'il n'en reste sur les pratiques mystérieuses de leur culte. On a trouvé, il y a quelques années, dans le saccagement d'un village druse, près d'Alep, un catéchisme dans lequel sont développés les points fondamentaux de leur doctrine, et un exemplaire d'un livre canonique écrit par un des apôtres de leur dieu.

C'est avec le secours de ces deux manuscrits que je vais essayer de donner un précis historique de leur religion, et je renverrai à la traduction littérale du catéchisme ceux qui seroient curieux de connoître plus à fond les opinions de cette secte, dont personne n'a pu s'occuper jusqu'à présent d'une manière satisfaisante. On peut assurer que ce cathéchisme a été traduit avec exactitude, et qu'il est parfaitement d'accord avec le livre cité ci-dessus, que j'ai consulté scrupuleusement sur tous les points principaux.

L'an de l'hégire 386, et de Jésus-Christ 996, régnoit en Egypte Hakem Bamrilla, troisième kalife de la race des Fathemites. Il étoit fils d'Aziz, fils de Moez, qui furent les deux premiers kalifes de cette dynastie.

Ce kalife eut la folie de vouloir passer pour un dieu; et deux imposteurs, nommés Dazhar et Hamzah, favorisèrent si heureusement son extravagance, qu'il y eut de son vivant un catalogue de 16,000 personnes qui le reconnurent pour tel. Après sa mort, Hamzah qui continua de jouer le rôle d'apôtre, augmenta considérablement le nombre de ses imbécilles adorateurs.

Hakem, qui avoit fait excommunier et maudire les kalifes qui avoient précédé Ali, comme des usurpateurs, et qui avoit supprimé, par des édits, la plupart des préceptes de l'alcoran, avoit dessein d'abolir entièrement le mahométisme.

Mais, l'an 411 de l'hégire, sa sœur et le chef de ses troupes le firent assassiner, lorsqu'il étoit presque seul sur le mont Mocattam (1), où il avoit coutume de se rendre tous les matins avant le jour. Hamzah ne manqua pas d'annoncer à ses sectateurs, que Hakem avoit quitté la terre pour aller se revêtir dans le ciel de tous les attributs de la divinité.

Voilà le dieu et le législateur des Druses. Leur religion consiste plus dans la foi que dans la pratique des œuvres de piété. Pour mériter les faveurs célestes, il suffit d'être né Druse, de croire à Hakem et à Hamzah son prophète. C'est là l'essentiel; mais un vrai sage doit y ajouter l'observance de sept préceptes : le premier est d'adorer Hakem et d'être entièrement résigné à sa volonté; le second, de protéger et de défendre ses frères; le troisième, de dire la vérité; le quatrième, de s'abstenir du vin et de la chair de porc; le cinquième, de ne se nourrir que du produit d'un revenu légitimement acquis; le sixième, d'être modeste dans ses vêtemens; et le septième, d'employer quelques jours de l'année à la méditation de la sagesse.

J'ai été dans le cas de connoître le cheik Ali

(1) C'est le nom de la montagne qui domine la ville du Caire.

Gembilat, que l'on peut regarder comme le premier des spirituels de la loi druse. Il ne manque jamais de faire, tous les ans, au moins huit jours de retraite, et il choisit ordinairement pour cet objet un des couvens des religieux chrétiens, qui sont répandus dans la montagne. Il est de l'attention la plus rigide sur sa nourriture; et lorsque ses affaires l'obligent à faire quelque voyage, il pousse le scrupule jusqu'au point de ne pas faire cuire ses mets avec du bois acheté de l'argent d'un prêtre où d'un homme en place, parce qu'il le regarde comme un argent mal acquis.

Mais revenons à leurs principes. Hakem, selon eux, est le créateur du ciel et de la terre. Depuis l'instant qu'il a jugé à propos de peupler ce monde d'êtres raisonnables, ce dieu s'est incarné plusieurs fois pour instruire lui-même les hommes; pour la dernière fois, il a pris la forme et la figure du kalife Hakem, et il ne doit plus reparoître qu'à la fin des siècles, pour récompenser la foi de ses fidèles adorateurs, en leur donnant l'empire de l'univers. Au lieu de le nommer *Hakem Bamrilla*, qui signifie en arabe *commandant par l'ordre de Dieu*, ils l'appellent *Hakem Banrihi*, c'est-à-dire, *commandant de sa propre autorité*.

Ce dieu, devenu homme, a lui-même fait la loi,

et il a élu dans tous les temps Hamzah pour l'expliquer et la publier. Ce prophète, le premier être créé, a paru très-souvent sur la terre sous diverses formes et différens noms, pour prêcher la vérité aux hommes, les préserver de l'erreur, et les confirmer dans la vraie foi, qui est le culte de Hakem.

Ennemi de la religion musulmane qu'ils vouloient entièrement détruire, Hakem et Hamzah n'ont conservé de l'alcoran que ce qui a rapport à la jurisprudence, le précepte de la circoncision, la défense des liqueurs enivrantes et des animaux immondes, et ils ont aboli le pélerinage de la Mekke, le jeûne du ramadan, la solennité du vendredi et des fêtes du Bairam, les cinq prières journalières, et toute aumône sous la dénomination de *dîme* ou de *cinquième* en faveur de l'iman et de la mosquée. Un Druse est donc dispensé de toutes ces pratiques religieuses auxquelles sa loi ne substitue que l'obligation des sept préceptes.

La doctrine de Hakem et de Hamzah établit la métempsycose, détruit l'idée de l'enfer et du paradis, et met à leur place les peines et les biens de ce monde. Mais, dans leur systême, la transmigration des ames, pour les êtres raisonnables, n'a aucun rapport avec celle des animaux, dont le sort est absolument séparé. L'ame d'un Druse, qui meurt dans l'ignorance et le

libertinage, passe dans le corps d'un homme de sa religion, destiné à vivre dans l'indigence et l'humiliation; et l'ame d'un spirituel persévérant passe dans le corps d'un émir, d'un cheik, d'un cultivateur riche, en attendant que la prochaine et dernière apparition du dieu et du prophète le récompense d'une manière plus glorieuse.

En conséquence, les Druses ne connoissent d'autres anges et d'autres démons que les hommes amis ou ennemis du culte de Hakem. Satan n'est autre chose que l'ame d'un apostat, qui, dans différens temps, a pris la forme et le nom d'*Adam*, d'*Abraham*, de *Moïse*, du *Messie* et de *Mahomet*, pour établir les fausses religions que les hommes professent; tandis que, dans le même instant, Hamzah paroissoit sur la terre pour leur ouvrir les yeux sur le mensonge, et les diriger dans la voie du salut.

Les Druses ont deux espèces de livres sacrés; ceux de Hakem et ceux de Hamzah.

La loi est renfermée dans les divers édits que Hakem rendit lorsqu'il régnoit en Egypte. Ils avoient pour but, comme on l'a déjà dit, l'abrogation de l'islamisme et l'établissement d'un culte pur et simple en l'honneur de la divinité. Hamzah en a fait un recueil, dont il est parlé dans le catéchisme druse, sous le titre de *diplome suspendu*; et s'il n'avoit point ajouté au com-

mentaire qu'il en a fait, les rêveries d'une théologie ridicule et extravagante, peut-être que la loi des Druses ne seroit que la religion des philosophes qui n'admettent pas la révélation. On sera mieux en état d'en juger par l'examen réfléchi de quelques-uns de ces édits que je trouve cités dans une épître de Hamzah, intitulée *l'abrogation de la loi*. Le détail m'en a paru d'autant plus intéressant, qu'il sert à donner une idée du génie singulier du législateur. Le premier édit abolit toute prière publique et particulière, toute fête et tout sacrifice en l'honneur de la divinité. La méditation de la sagesse est le seul hommage qu'elle exige.

Le second proscrit les dîmes, les cinquièmes et toute espèce d'aumône religieuse; et il substitue la charité envers les fidèles, et l'ordre de voler à leur défense. La théocratie n'a jamais donné un pareil exemple de désintéressement.

Le troisième abolit le pélerinage de la Mekke et tout autre pélerinage. Hakem commença par dépouiller le Kiabé (kaba) des ornemens et des tapis que l'Egypte est obligée de lui fournir, et il fit fermer la mosquée de Giami et Ezhar, qui est la plus grande mosquée du Caire, et la première qui ait été construite. Dieu, selon lui, a l'univers pour temple; et le seul encens qui lui plaît, est celui d'un cœur pur et vertueux.

La quatrième détruit toute hiérarchie spiri-

tuelle. Aucun mortel ne peut être le dépositaire de la toute-puissance divine ; et l'imamat, ou le pontificat, commence et finit à Hamzah son prophète. Les *ukelas* druses sont tous frères ; et le seul titre pour être admis dans leur assemblée, est de renoncer au vice, de pratiquer la vertu, et de faire des efforts pour arriver à la connoissance de la vérité.

Le cinquième édit proscrit les croisades contre les infidèles, dont Mahomet a fait un précepte. Les hommes ne sont point chargés de venger la divinité, et la seule guerre qu'elle leur prescrit est de s'armer contre leurs passions.

Voilà les principes de la loi que Hakem osa publier durant son kalifat. Par une conséquence de ces édits, Hamzah abolit parmi ses sectateurs le jeûne du ramadan, et la profession de foi du mahométisme : *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète;* profession de foi, dit-il, qui n'a servi qu'à verser le sang humain et à remplir la terre de crimes. Le seul jeûne qu'il recommande est de garder un secret inviolable envers tous les infidèles; et l'on se doute bien que la profession de foi orthodoxe est de croire à Hakem, le créateur du ciel et de la terre ; et à son esclave Hamzah, fils d'Ali, fils d'Ahmed, qu'il a élu dans tous les temps pour publier sa loi.

Les livres que Hamzah a composés pour en

expliquer et en développer la doctrine, sont divisés en épîtres ; et le manuscrit qui m'a servi à dissiper la plupart des nuages qui couvroient la religion des spirituels, n'est que la première partie de ses ouvrages. Ce manuscrit a été trouvé, il y a près de vingt ans, dans un village druse, qu'un pacha d'Alep fit mettre à feu et à sang ; et il a été arraché aux flammes qui en ont malheureusement dévoré le commencement et la fin. Voici l'état dans lequel il m'est parvenu :

Il commence par un édit de Hakem, qui confirme la défense de l'alcoran au sujet des liqueurs enivrantes. Vient ensuite un dialogue entre Hakem et les pontifes de la religion juive et chrétienne ; ce dialogue est suivi de la formule du pacte de la loi. Ces deux pièces m'ont paru assez curieuses pour mériter d'être traduites. Après viennent huit épîtres que Hamzah adresse à ses sectateurs, dont voici les titres :

La première est intitulée, *l'abrogation de la loi ;*

La seconde, *la profession de l'unité ;*

La troisième, *le but et le conseil ;*

La quatrième, *les vérités théologiques ;*

La cinquième, *la voie droite ;*

La sixième, *l'explication de la vérité ;*

La septième, *la cause des causes ;*

Et la huitième, *l'histoire des juifs et des chrétiens.*

Je ne m'arrêterai pas ici à donner un précis de la théologie qu'elles renferment. Les dogmes en sont clairement développés dans le catéchisme druse; et Hamzah lui-même en a donné, en peu de mots, une idée assez juste lorsqu'il dit qu'un Druse doit se faire gloire de rejeter tout ce que le monde croit, et de croire tout ce qu'il nie.

Ces épîtres sont écrites d'un style lâche, diffus, décousu et souvent si obscur, qu'on a de la peine à en deviner le sens. Les difficultés augmentent sans cesse par les citations multipliées de l'alcoran qui viennent couper la phrase. Les sentences de ce livre ne sont, selon Hamzah, que des allégories, des symboles et des prophéties relatives au culte et à l'adoration de Hakem; et lorsqu'il est embarrassé dans ses explications, il a recours à des argumens cabalistiques tirés de la valeur numéraire des lettres qui composent un ou plusieurs mots. Cette façon absurde de raisonner rend la plupart de ces épîtres si embrouillées, qu'il seroit impossible d'en faire une traduction exacte et littérale.

Cependant, pour satisfaire la curiosité des lecteurs, j'ai essayé de traduire la troisième et la cinquième, en retranchant la plupart des citations de l'alcoran, et les répétitions qui ne serviroient qu'à en rendre la lecture ennuyeuse et fatigante. Elles m'ont paru plus intéressantes que les autres, en ce qu'elles contiennent des

traits qui servent à faire connoître le rôle singulier que Hakem et Hamzah ont joué en Egypte.

L'apôtre des Druses, pour n'avoir rien de commun avec les autres religions de la terre, qui, selon lui, ne prêchent que l'idolâtrie et l'impiété, a aussi établi parmi ses disciples une ère particulière qui commence à l'an 408 de l'hégire musulmane, époque de sa dernière mission.

Je vais terminer ce Mémoire par le *pacte*, ou la profession de foi, qu'un Druse doit faire dans l'assemblée des sages, lorsqu'il a mérité d'être admis à la spiritualité.

« Plein de confiance en Hakem, notre souve-
» rain seigneur, dieu éternel, unique, qui n'a
» point été engendré et qui n'engendre point;
» moi, *un tel fils d'un tel*, jouissant d'une parfaite
» santé, libre d'esprit et de corps, de mon pur
» mouvement et sans aucune espèce de con-
» trainte, j'atteste et je certifie que j'ai renoncé
» et renonce pour toujours à toutes les fausses
» religions, sectes, croyances, opinions que les
» hommes professent, et que je ne connois autre
» chose que la soumission aux ordres de notre
» souverain seigneur Hakem, à qui toute gloire
» et tout hommage sont dus; et j'entends par
» *soumission* le culte pur que je dois lui rendre.
» J'atteste encore que, dans mon adoration, je
» ne l'associe à aucun être passé, présent et à

» venir ; que je remets entre ses mains, avec la » plus aveugle confiance, mon ame, mon esprit, » mon corps, mes biens, mes enfans, et tout ce » que je possède ; que je me soumets en toute » chose à sa volonté sainte, me résignant de » plein gré à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner » à mon égard, soit en bien, soit en mal. Si » j'ai le malheur de renoncer aux engagemens » sacrés que je prends, et d'abandonner le » culte de Hakem, notre souverain seigneur, je » consens à être privé à jamais des grâces et » des bienfaits qu'il a promis à ses fidèles ser- » viteurs, et à encourir les peines et les sup- » plices qu'il réserve aux profânes. Car celui-là » seul peut prétendre à la félicité des vrais ado- » rateurs, qui croit fermement que Hakem, » notre souverain seigneur, est le seul dieu dans » les cieux et le seul pontife sur la terre qui » soit digne de nos hommages.

» Fait et signé dans le mois de . . . . . . . . » l'an . . . . de la mission de Hamzah, fils » d'Ali, fils d'Ahmed, l'esclave de notre souve- » rain seigneur, le directeur des fidèles, l'ex- » terminateur des incrédules et des apostats, » armé du glaive de la toute-puissance de Ha- » kem, dont le nom soit à jamais béni. »

## *Note sur l'Origine des Druses; par le* RÉDACTEUR.

Des raisons, sinon péremptoires, du moins très-plausibles, ont engagé quelques savans à ne voir dans les Druses qu'une *tribu indigène* des montagnes de la Syrie. Voici comment on peut défendre cette hypothèse.

Pline et Strabon connoissoient un peuple qui occupoit les hautes vallées du Liban et que ces auteurs nomment *Ituræi* (1). Vibius Sequester ajoute qu'ils sont Syriens d'origine et excellens archers (2). Virgile fait allusion à cette dernière circonstance.

*Ituræos taxi torquentur in arcus* (3).

Cicéron accuse Antoine d'avoir à sa solde les plus barbares des peuples, les Ituréens (4). Leur renommée est encore constatée par d'autres écrivains (5).

Les auteurs hébreux parlent quelquefois de ce peuple qu'ils nomment *Itur* (6). Ils le font descendre d'*Itur*, fils d'Ismaël; par conséquent des Arabes. Le roi Aristobulus vainquit les *Iturs*; il réunit une grande partie de l'*Iturée* à la Judée, et força le peuple à adopter la circoncision et quelques autres rites judaïques (7).

De même que les autres peuplades du Liban, les Ituréens profitèrent de la foiblesse du gouvernement Syro-Macédonien pour se rendre indépendans. Pompée-le-Grand et d'autres généraux romains, en les obligeant à quitter le métier de brigands, leur conservèrent leur liberté (8). Divisés en dix sept petites principautés, ils occupoient tout le Liban avec plusieurs châteaux forts, et même les villes et ports de mer *Byblos*, *Botrys* et *Berytos*. Leurs possessions s'accrurent pendant les guerres civiles de Rome (9).

(1) *Plin*. V. 23, *Strab*. XVI, p. 1093-1096, Almel.
(2) *Vib. Sequ*. de Gentibus in voce *Ithurei*.
(3) *Virg*. Georg. II, 438.
(4) *Cic*. Philipp. II, 8-44.
(5) *Lucan*. Phars. VII, 230-514.
(6) *Paralip*. I, i, v. 31 et 5, v. 19.
(7) *Joseph*. antiq. jud. XIII, 19.
(8) *Dio. Cass*. XXXVII, t. XXXIX, 5[illegible]-59.
(9) *Appian*. civ. V, 10.

Si cette nation n'est plus nommée dans les temps qui précédèrent la décadence de l'empire romain, que faut-il en conclure? — Qu'elle a disparu? — Mais, indépendante et belliqueuse, elle n'auroit pu disparoître que par un de ces événemens qui sont remarqués et consignés dans l'histoire. Elle a donc continué à vivre sous ses princes au sein de ses montagnes.

Maintenant, les Européens qui, à l'époque des Croisades, se rendirent en Syrie, y trouvèrent précisément dans les anciens cantons des Ituréens une nation qui elle-même s'appelle, non pas *Druses*, mais *Dursi* ou *Tursi* (1). N'est-il pas naturel de croire que ce sont les descendans des anciens *Itur* dont les Grecs et les Romains prononcèrent le nom *Itur-Æi* en y ajoutant une terminaison étrangère?

Dans cette hypothèse on expliqueroit facilement comment la religion des Druses a pu devenir un mélange si bizarre de dogmes juifs, chrétiens et mahométans.

Les principaux articles et mémoires à consulter sur les Druses se trouvent dans le *Muséum Cuficum Borgianum*, par *Adler*, Rome, 1702, et dans deux précieux recueils allemands, savoir dans le *Répertoire de Littérature Biblique et Orientale*, tome XII, art. 4, une dissertation par le traducteur *Eichhorn;* tome XIV, art. 1, un extrait de Bar-Ebræus, par *Bruns;* tome XV, art. 8, un mémoire par *Adler;* tome XVII, art. 2, une dissertation par *Bruns;* et dans les *Memorabilia*, rédigés par *Paulus*, tome I, art. 8 et 9, une dissertation par le rédacteur. Peut-être existe-t-il encore d'autres mémoires importans qui auront d'autant plus facilement pu nous échapper que notre ignorance des langues arabe et syriaque ne nous a jamais permis de nous occuper de cette matière.

On nous assure que M. *Silvestre de Sacy* a entrepris un grand travail sur l'histoire et la religion des Druses. Le monde savant doit tout attendre des recherches d'un orientaliste aussi profond.

(1) *Niebuhr*, Voyage, II, p. 436, en all.

# *CARTE*

de la

# KHARISMIE,

*Tirée du nouvel Atlas de Russie,*
*Dressé au Dépôt de la Guerre*
à Pétersbourg.



# NOUVELLE DESCRIPTION

## E LA KHARIZMIE *ou* KHOWAREZMIE,

### *Partie de la Tatarie Indépendante*;

PAR LE RÉDACTEUR.

Les contrées qui s'étendent à l'est de la mer Caspienne, ont été le théâtre de la valeur de Cyrus et d'Alexandre-le-Grand; elles ont vu naître Tamerlan et son vaste empire; elles ont probablement été depuis un temps immémorial la demeure des peuples que nous nommons *Tatars*, compris chez les anciens sous le nom des *Scythes d'Asie*, et c'est à elles que la géographie moderne scientifique doit borner le nom de *Tatarie*. Long-temps aussi le commerce entre l'Inde et l'Europe s'est fait à travers ces régions; et encore aujourd'hui la Russie reçoit par ce canal une partie des productions qui enrichissent les bords lointains du Gange et de l'Indus: peut-être les militaires reconnoîtront-ils un jour que c'est par ici qu'on doit tracer la route d'une armée destinée à porter les vengeances de l'Europe au sein des Indes Britanniques.

D'autres pays, plus inconnus encore, séparent la Sibérie de l'Indostan et s'étendent sur ce fameux plateau de l'Asie centrale, berceau de tant de nations et où le sauvage Mongol conserve encore le souvenir de Gengiskan.

Nous nous proposons de recueillir dans les Annales plusieurs renseignemens nouveaux sur ces terres si mal connues, renseignemens tirés des ouvrages allemands et russes, qui n'ont pas encore été traduits en français. Nous espérons donner une nouvelle carte générale de la *Tatarie*, proprement dite, tracée en partie d'après le grand atlas russe qui vient d'être terminé. En attendant, nous offrons à la curiosité de nos lecteurs une petite carte particulière de la *Kharizmie*, pays situé au sud du lac Aral, sur les embouchures du fameux Oxus, aujourd'hui Gihon ou Amou-Daria, carte tirée de l'atlas que nous venons de nommer; nous y joignons une notice qui, bien qu'incomplète, peut servir à remplir provisoirement une lacune dans les livres des géographes français.

---

Hérodote connoissoit déjà les *Chorasmii* comme une nation soumise à l'empire Persan, voisine des Hyrcaniens, des Parthes, des Sogdiens, des Saces, et dont le pays étoit arrosé par des canaux artificiels (1). La plupart des an-

(1) *Hérod.* lib. III et VII.

ciens les citent sous la même dénomination (1). Arrien les appelle *Chorasmeni*, et Strabon (2) *Chorasmusini* (3). Conservé à travers toutes les révolutions politiques du moyen âge, le nom de *Chorasmie* se trouve écrit dans les meilleures traductions des géographes orientaux, tantôt *Khowarezm*, tantôt *Kharizm*, *K[illegible]resm* ou *Kharasm*.

Les frontières de cette contrée sont aussi peu certaines et constantes que celles de toute autre région de la Tatarie. Cependant on peut dire que la Kharizmie a le Turkestan au nord-est, la grande Bukarie au sud-est, la Perse, et particulièrement le Khorasan, au sud-ouest (4). Les déserts des nomades turcomans la bordent à l'ouest, et elle s'étend au nord jusqu'aux rivages du lac Aral.

La carte ci-jointe donne les longitudes et les latitudes de ce pays d'une manière sensiblement différente des cartes antérieures; les Russes ont-ils été à même de pouvoir fonder leur travail sur des observations astronomiques? C'est ce que nous ignorons.

Les géographes orientaux parlent de la Kharizmie comme d'un pays froid, en comparaison

(1) *Plin.* VI, 16; *Curt.* VII, 4, VIII, 1; *Dionis. Perieg.* v. 746.

(2) *Arrian.* IV, 15.

(3) *Strab.* XI.

(4) Histoire généal. des Tartares, p. 3.

de la Perse. Le fleuve Gihon se gèle tous les ans (1). D'après les relations russes, l'air de ce pays est tempéré; les gelées ne durent que peu de jours; la neige, peu fréquente, se fond promptement; on n'éprouve point de chaleurs étouffantes en été, mais l'automne est pluvieux (2).

Les monts *Waï[illegible]ka* occupent une partie de la Kharizmie orientale. Ils renferment des mines d'or et d'argent, jadis exploitées, mais dont il est aujourd'hui défendu de chercher les traces. On y trouve aussi, dit-on, des émeraudes, des sardoines et d'autres pierres fines; la plus grande partie du pays est en plaine; le sol, généralement composé d'une argile rougeâtre, se prête à toutes sortes de cultures; mais les déserts de sable mouvant qui ceignent la frontière, en envahissent quelquefois des portions de terrain considérables.

Les montagnes qu'on voit à l'occident de la Kharizmie, sur notre carte, sont des branches avancées d'une chaîne qui prend naissance au nord du lac Aral, sépare le bassin de ce lac de la mer Caspienne, et joint, à ce qu'on assure, les montagnes de la Perse, près d'Astrabad (3),

(1) *Ibn Haukal*, ap. *Abulfeda*, Descr. Chorasm., p. 23, Geogr. græci minores, tome III.

(2) *Ephémérides géographiques*, vol. XXV, p. 108. C'est un extrait de la *Bibliothèque des Voyages* par *Sprengel* et *Ehrmann*, que nous n'avons pas été à même de consulter.

(3) *Géorgi*, Descr. de la Russie, I, 172.

Elles sont nues, escarpées, de nature calcaire, avec des indices d'anciens volcans. Les Russes les appellent *monts de Mangislak;* les habitans sont des Turcomans qui vivent de leurs troupeaux composés surtout de moutons à grande queue.

Le fleuve *Gihon*, qui traverse toute cette contrée, s'appelle aussi *Amou-Daria ;* c'est l'*Oxus* des anciens et un des plus grands fleuves de l'Asie: nourri des neiges du Caucase indien, il a, selon les historiens d'Alexandre, six à sept stades de large, même dans la partie supérieure de son cours; il est trop profond pour qu'on puisse le passer à gué (1). Les géographes arabes en font une peinture semblable; ils parlent des inondations qu'il cause, et, à l'instar des anciens, ils le placent au même rang que l'Indus, le Gange et l'Euphrate.

Arrivé au pied des monts Waisluka dans la Kharizmie, le Gihon se partage en deux branches; la plus grande se dirige au nord-est, et se décharge dans le lac Aral; l'autre court au nord, et se jette dans le petit lac *Malmych* qui communique avec l'Aral. Il n'y a que le petit bras du Gihon qui ait toujours de l'eau; l'autre, dans ses crues, se répand sur une plaine marécageuse qui le borde; et, comme tous les fleuves mal encaissés, il reste quelquefois à sec en plusieurs endroits de son cours.

(1) *Arrian.* III, 29; *Strab.*, XI, 509-518, ed. Alm.

La carte ci-jointe indique un *lit de fleuve desséché*, qui, du petit Gihon se rend vers l'endroit où sont les ruines de la Vieille-Urghenz : rien ne prouve que le Gihon ait réellement coulé *par* ce lit vers l'ouest ; le désert qui commence derrière Urghenz, est évidemment un plateau élevé : ainsi les eaux qui ont coulé dans le canal qui passe par la Vieille-Urghenz, ont dû avoir leur pente vers *l'est*, et former une rivière affluente de l'Oxus, et non pas dérivée de lui. Si la pente étoit dans l'autre sens, pourquoi le petit Gihon ne s'y déchargeroit-il pas encore ?

Un seul parmi les anciens, le géographe Mela, décrit le cours de l'Oxus d'une manière conforme à l'état actuel des choses. « Ce fleuve, » dit-il, après avoir coulé long-temps vers l'ouest, » se tourne tout-à-coup vers le nord (1) ». Mela croyoit que l'Oxus s'écouloit dans l'*Océan scythique* dont il regardoit sans doute le lac Aral comme un golfe.

D'autres anciens, entraînés par leurs *systêmes*, ont dirigé le cours de l'Oxus droit à l'ouest (direction qu'il n'a pas du tout depuis les environs de Balk), et cette première erreur en a fait naître une seconde, en faisant supposer que ce fleuve se déchargeât dans la mer Caspienne, et en faisant prendre l'embouchure du *Tedjen*, l'*Ochus* des anciens pour la sienne.

(1) *Pomp. Mela*, III, 5.

Des témoins qui se contredisent eux-mêmes, méritent-ils qu'on discute leurs assertions ?

Le *lac Aral* n'a donc aucune communication prouvée et démontrée avec la mer Caspienne. Il est pourtant vrai qu'il ressemble à cette mer; il a les eaux saumâtres, et les rivages couverts de joncs; il est peuplé de chiens-marins, d'esturgeons et d'autres poissons semblables à ceux de la mer Caspienne (1). Il a 300 werstes de long sur 200 de large. Les îles dont il est rempli sont très-plates. Les Tatares l'appellent aussi *Alat Dengis*, c'est-à-dire mer des îles.

Parmi les productions on distingue le froment, l'orge, l'*holcus sorghum*, ou *millet de Bucharie*, le *tchegura*, espèce de riz, les pois, les fèves, les lentilles, le chanvre, le tabac, le coton, le *kuschut* de Perse, plante qui donne de l'huile, toutes sortes de fruits du goût le plus exquis, des mûriers et des vignes en abondance. Le raisin y mûrit parfaitement; mais la religion mahométane empêche qu'on n'en fasse du vin. Dans de magnifiques prairies, on voit errer nombre de bœufs; mais les chevaux y trouvent peu de pâturages qui leur conviennent (2). La volaille domestique y est assez commune, et les

(1) *Géorgi*, Descrip. de la Russie, I, 255.

(2) *Rytschof*, Topographie d'Orenbourg, dans le *Mag. Hist. et Géog.* de *Busching*, V, 470.

espèces variées du gibier ailé fournissent une proie abondante aux chasseurs.

Les habitans du pays sont, les uns Tartares ou *Tatars* de diverses tribus, principalement des Uzbecks et des Turcomans; les autres, *Bucha-riens*, divisés comme dans la Bucharie, en *Sarti* ou marchands, et *Tatchick* ou gens du peuple. Les Buchariens sont les vrais indigènes du pays (1).

Les peuples Tartares donnent aux habitans Buchariens de l'état de Chiwa le nom de *Urge-netch* (2), d'après celui de leur ancienne capitale.

La Kharizmie est divisée en deux États aujourd'hui indépendans, celui de *Chiwa* ou plutôt *Khiwa*, et celui de *Konrat* ou des *Araliens*.

L'État de Khiwa compte sur environ 600 lieues carrées, une population de 200 à 250,000 ames. A la tête du gouvernement, se trouve un *khan*, qui tient une cour assez brillante pour un prince tartare, mais qui ne possède plus qu'une ombre d'autorité, et dont les fonctions se bornent à apposer le sceau de l'État à tous les actes publics qui lui sont présentés. Le véritable pouvoir appartient à l'*inak*; c'est le président du Diwan, ou du Conseil d'État. Les grands officiers de l'État forment ce conseil; mais ils n'obtiennent leurs

(1) *Histoire générale des Tartares*, p. 515.

(2) *Rytschof*, l. C, 468.

places que par les suffrages du peuple (1). Le *moulha-bashi*, ou chef des docteurs de la loi mahométane, exerce aussi une grande autorité. Il n'est pas extrêmement rare de voir le khan assassiné ou empoisonné (2). Depuis un demi-siècle, la dynastie indigène étant venue à s'éteindre, les habitans de Chiwa ont choisi leurs khans parmi les princes Kirguis, leurs voisins. La force armée de Khiwa peut être portée, dit-on, à 20,000 hommes, y compris les Turcomans et les Uzbeks que le khan prend à sa solde. Cette armée se compose principalement de cavalerie; un arc, une lance, un sabre, voilà toutes leurs armes; rarement on leur voit des mousquets, et ceux qu'ils ont, se tirent au moyen d'une mèche (3).

Les habitans de Khiwa, ou, comme les Russes les nomment, les *Khiwintzes*, vivent dans un état assez civilisé. Selon Al-Bergendi, ils montrent plus d'esprit naturel que les autres peuples de la Tatarie ; ils s'adonnent beaucoup à la poésie, et naissent avec de grandes dispositions pour la musique; les enfans semblent pleurer et crier en cadence (4). Ils cultivent avec soin leurs terres, et les arrosent au moyen d'innombrables canaux, tirés du Gihon ; ils élèvent des vers à soie, et fabriquent des étoffes de

(1) *Ephémérid. géogr.* XXV, 109.
(2) *Rytschof*, l. c, 469.
(3) *Ephémérid. géogr.*, p. 110.
(4) *D'Herbelot*, Biblioth. Orientale.

soie, de coton, et de soie et coton mêlés ensemble. Ce sont les femmes qui travaillent ces étoffes dans leurs maisons; il n'y a point de fabriques à la manière européenne. Les caravanes de Khiwa apportent à Orenbourg du blé, du coton écru, des étoffes de soie et de coton, des robes de chambre brodées en fil d'or, toutes faites, et appelées *chalati*, des peaux d'agneaux, et quelquefois des monnoies persannes et indiennes (1). Ils achètent en Russie des produits des fabriques européennes, et chez les Turcomans, des chevaux, des bœufs et des moutons. Khiwa est encore un grand marché d'*esclaves*. Le commerce extérieur de cet État est évalué à 300,000 roubles, ou environ 1,206,000 francs.

Ce commerce est probablement d'une haute antiquité. Il a dû exister dans les neuvième et dixième siècles, à l'époque où le *royaume des Bulgares* florissoit sur les bords de la Kama et du Wolga. Car les Khiwintzes donnent encore au cuir de Russie le nom de *cuir Bulgare* (2).

Une géographie commerciale du quatorzième siècle nous apprend de la manière la plus positive que l'État de Khiwa, et nommément la ville d'*Urghens*, étoit le centre d'un commerce considérable entre l'Europe et l'Asie.

(1) *Géorgi*, Descrip. de la Russie, III, 517.

(2) *Rytschof*, dans le *Mag.* de *Busching*, V, p. 491.

« De *Tana* (c'est-à-dire Azof) on se rend à » *Gintarchan* (Gitrachan, Citracan, Adgi-Tar» chan, c'est-à-dire *Astracan*), ensuite par un » voyage d'un jour, sur la rivière, à *Sara* (*Saray* » sur le bras oriental du Wolga). Mais de Sara » à *Saracanco* (*Saratchik* sur le Jaïk), on met » huit jours par eau. De Saracanco à *Organci* » (Urghenz), on met vingt jours avec des cha» meaux. Quiconque voyage avec des marchan» dises fera bien d'aller à Organci; c'est un » pays où il se fait d'excellentes affaires (1) ».

Il est même assez vraisemblable que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les peuples du Caucase aient reçu, par la route de Khiwa et du fleuve Oxus, les marchandises de l'Inde qu'ils conduisoient ensuite aux ports de la mer Noire, où les Grecs et les Romains venoient les chercher; mais les savantes discussions d'un *Heeren* et d'un *Mannert* sur ces matières nous feroient trop perdre de vue l'objet de cette notice.

La ville de *Khiwa* est située sur un canal tiré du Gihon, entouré d'un fossé, d'un mur en argile et d'un rempart; elle a trois portes, un château, trente mosquées, une école supérieure (*medress*) et 3000 maisons bâties en argile à la manière du pays; on y compte 10,000 habitans. Les environs sont remplis de vergers, de vignobles, de champs

(1) *Balducci Pegoletti* cité par *Forster*, Voyages faits dans le Nord, I, 242, trad. franç.

de blé et de villages populeux. Tout le canton de Khiwa renferme une population de 60,000 ames (1).

*Urghenz*, la Nouvelle, à 11 lieues au nord de Khiwa sur le même canal, renferme 20 mosquées, 1500 maisons, 5000 habitans; il y en a 55,000 dans tout le canton.

*Schabat* et *Ket* sont deux petites villes; l'une a 2,000 habitans, l'autre 1500. *Anbari* n'en compte que 1000, mais son canton en renferme 41,000. Le canton de *Chanka* compte 27,000 ames, dont 2000 dans la ville. *Azaris*, probablement le *Hasarasp* d'Ibn Haukal, a 1500 habitans, et avec le canton 11,500. *Hurliau*, très-petit endroit, passe pour une forteresse; son canton, extrêmement peuplé, renferme 16,000 habitans. Cette population, concentrée dans un espace de 20 à 30 lieues de long et de large, offriroit les élémens d'un État puissant, si une colonie européenne pouvoit parvenir à s'établir au milieu de peuples aussi fortement attachés au mahométisme.

Les *Uzbeks-Araliens*, qui occupent les plaines voisines du lac Aral, prennent aussi le nom des *Konrates*, d'après leur principale ville qui n'est, à proprement parler, que leur camp d'hiver: ce camp a 5 lieues de circonférence; il est défendu par un rempart en terre, haut de 12 aunes de Russie; les portes sont fermées en cas de besoin

(1) *Ephém. Géogr.* XXV, 110.

par des chevaux de frise. Ce que Konrat est en grand, *Manhuf* et *Kisilkoscha* le sont sur une moindre échelle. *Koptchak* est une espèce de forteresse, où l'on entretient toujours une garnison de 1500 hommes. Les Araliens, gouvernés par deux *beks* électifs, doivent à l'État de Khiwa un tribut annuel de 2000 ducats; mais ils ne le payent que lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec les Khivintzes, ce qui arrive presque tous les ans. Avec les *Karakalpaks* et des *Turcomans* qui vivent parmi eux, ils peuvent former une masse de 100,000 ames. Ces peuples, demi-nomades, suppléent par la pêche et la chasse aux produits considérables de leurs troupeaux. Au sein de leur sauvage bonheur, ils ne pensent guère à nous autres Européens, ni à toutes les entreprises commerciales, politiques et militaires dont notre ambition pourra un jour étonner les rivages de l'Oxus.

---

# BULLETIN

## DES ANNALES DES VOYAGES,

## DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

## N° XII.

### *Voyage du Major* Pike *aux Sources du Missisipi, dans l'ouest de la Louisiane et dans le Nouveau-Mexique.*

Chargé d'une mission du gouvernement des États-Unis, et accompagné d'un détachement de troupes, le major *Z. M. Pike* a parcouru, en 1805-1807, le nord et l'ouest de la Louisiane; arrêté par les Espagnols sur les frontières du Nouveau-Mexique, il a été conduit prisonnier à travers les provinces intérieures de la Nouvelle-Espagne. De retour aux Etats-Unis, il annonce la publication du récit de ses intéressantes et importantes expéditions.

« Cette relation sera divisée en trois parties comprises
» dans un volume *in*-8°. La *première* section contiendra le
» journal du Voyage fait aux sources du Missisipi, avec
» un mémoire sur le commerce, les vues et les intérêts de
» la compagnie du Nord-Ouest, en-dedans des limites des

» États-Unis ; des remarques sur la ligne des limites du » Nord-Ouest entre les territoires des États-Unis et de » l'Angleterre ; une peinture des indigènes des contrées » par lesquelles l'expédition passa ; des tableaux statis- » tiques de leur population et force ; des observations sur » le sol, les rivières, les productions animales et végé- » tales ; enfin, des tables météorologiques. Dans la *deuxième* » *partie* on trouvera le journal de l'expédition faite de- » puis la porte de Saint-Louis en Louisiane aux sources » de la rivière des Osages et aux villages de la peuplade » de ce nom, de là à la rivière de *Kans* (Kanzes) et à la » nation des *Pawnee* (Panis), ensuite le long de cette » dernière rivière, jusqu'à son embouchure dans le Missis- » sipi (par un détachement sous les ordres du lieutenant » *Wilkinson*) ; enfin vers les sources de l'Arkanzas, de » la Plate, de *Peire-Jaun* (Pierre-Jaune) et du Rio-del- » Norte, avec des remarques sur tous les objets intéres- » sans, principalement sur le nombre et l'état actuel des » habitans. La *troisième partie* sera formée du journal de » la route du major Pike à travers les provinces inté- » rieures de la Nouvelle-Espagne, telles que le Nouveau- » Mexique avec sa capitale Santa-Fé, et la Nouvelle- » Biscaye, *Cogquilla* (c'est-à-dire *Cuvilla*), Sonora et » Texas, avec une esquisse géographique, topographique » et politique de ces provinces et quelques remarques sur » les mœurs et coutumes des habitans.

» L'ouvrage sera accompagné des *cartes géographiques* » représentant en détail le cours du Mississipi jusqu'à sa » source, l'intérieur de la Louisiane depuis ce fleuve à » l'est jusqu'à la chaîne des Cordillières ou Montagnes » pierreuses, et à l'ouest de la rivière Plate au nord à la » rivière Rouge au sud, ainsi que des provinces inté- » rieures de la Nouvelle-Espagne jusqu'au golfe de

» Californie et une esquisse de toute la vice-royauté de » la Nouvelle-Espagne. »

Il seroit superflu d'insister sur l'importance de cet ouvrage ; elle frappera tous les lecteurs instruits qui voudront se donner la peine de suivre les courses du major Pike sur la carte.

On pense que cet ouvrage sortira des presses de Philadelphie avant la fin de l'année courante.

---

## *Nouvelles de M.* MICHAUX *et de son nouveau Voyage à l'ouest des Monts Alleghany.*

On vient de recevoir, à Paris, des nouvelles de M. Michaux, naturaliste, avantageusement connu par son Voyage à l'ouest des monts Alleghany. Il se trouvoit le 14 juillet à Philadelphie, en bonne santé et attendant le moment favorable pour repasser l'Atlantique en toute sûreté avec ses collections. Il arrivoit d'une dernière course à l'ouest des monts Alleghany, course qui avoit été pénible et par la nature du terrain qu'il avoit parcouru et par l'excessive chaleur qu'il avoit éprouvée. Il a traversé, en allant et revenant, plus de 60 lieues de montagnes. Il a complété ses recherches sur l'emploi des différens bois de l'Amérique septentrionale dans les arts. En parcourant les forêts primitives qui couvrent les chaînes des monts Alleghany, il a eu soin de distinguer et de noter les diverses espèces qui croissent sur les sommités de ces montagnes, sur les penchans et dans les vallons intermédiaires, ainsi que dans les bas-fonds le long des rivières de Monongahela, d'Alleghany et d'Ohio.

Parmi d'autres espèces nouvelles, ce savant voyageur annonce avoir trouvé dans les forêts de l'Alleghany un

marronier à fleurs blanches et très-nombreuses, qui diffère absolument du *pavia lutea*, et qui s'élève à 25 pieds sur 10 pouces de diamètre, en conservant toujours une très-belle forme. Il y a trouvé aussi le *tilia argentea* à feuilles épaisses d'un vert foncé en-dessus et blanches en-dessous; cet arbre est totalement différent du *tilia canadensis* et du *tilia americana*. M. Michaux a vu, sur les bords de l'Ohio, des forêts entières de l'espèce nouvelle d'érable non décrite, et dont quelques graines envoyées à Paris ont donné plusieurs individus.

Ce voyage a encore confirmé M. Michaux dans l'exacte connoissance qu'il a acquise des nombreuses espèces de *pins* de l'Amérique septentrionale, et il annonce que l'ouvrage que sir Lambert a publié à Londres, sur ces arbres, est inexact et incomplet à l'égard des espèces américaines. Il a aussi trouvé une nouvelle espèce de *juglans squamosa*.

---

## *Sur les Canaux de Navigation dans les Etats-Unis* (1).

On vient d'imprimer à Washington le rapport fait au sénat par M. Gallatin, secrétaire d'Etat, sur les canaux de navigation et les grands chemins qu'il seroit convenable d'ouvrir sur le territoire des États-Unis, et à l'établissement desquels le gouvernement fédéral doit concourir, soit en fournissant des fonds, soit en prenant des actions dans les compagnies qui s'en chargeroient. Dans la première partie, M. Gallatin démontre qu'au moyen de quatre canaux, qui n'auroient ensemble que 100 milles (25 lieues) de longueur, les Américains peuvent se procurer la faci-

(1) Extrait du *Report of the secretary of the treasury on the subject of public roads ands canals. April, 12. 1808. Washington.*

lité de naviguer depuis Boston jusqu'à Charles-Town, en-dedans des bancs et des flots dont la côte occidentale de leur territoire est garnie, et parmi lesquels ils n'auront à redouter ni l'ennemi ni la tempête.

Le *premier* de ces canaux, celui de *Massachusetts*, doit ouvrir une communication entre Boston et Rhode-Island, de sorte qu'on évitera de faire le tour du cap Codd.

On avoit d'abord pensé pouvoir creuser ce canal à travers l'*isthme de Sandwich*; mais on a observé que la marée étoit plus élevée de *dix-huit* pieds dans la baie de Barnstable que dans la baie de Buzzard, et on a pensé que cette cause physique qui semble avoir produit l'isthme, tendroit probablement aussi à combler le canal qu'on pourroit y ouvrir. On a donc préféré de placer ce canal plus en avant dans les terres entre l'anse de Weymouth dans le hâvre de Boston et la rivière de Taunton qui se jette dans la baie de Rhode-Island.

Le *deuxième* est le canal du *Nouveau-Jersey*, destiné à unir les rivières de Raritan et de Delaware, ce qui permettra de se rendre de New-Yorck à Philadelphie par une navigation trois fois plus courte que celle qui a lieu actuellement. Une compagnie a déjà été formée pour l'exécution de ce canal; mais dans le premier projet on avoit trop compté sur plusieurs petites rivières qu'on prétendoit rendre navigables, ce qui est presque toujours plus difficile et plus dispendieux que de tracer des canaux artificiels.

Un *troisième* canal, qui est celui *de Delaware et Chesapeak*, unira les deux baies de ces noms, au moyen de la *creek* ou petite rivière stagnante de Christiana qui s'unit au Delaware, et de la rivière d'Elk qui s'écoule dans le Chesapeak. Le transit annuel pour l'isthme entre les deux baies est estimée à 40,000 tonneaux; le transit par le canal seroit probablement bien plus considérable. Les charbons de

terre que Philadelphie tire des environs de Richmond et des sources du Potowmak et de Susquehannah, formeroient seuls un objet de 100,000 tonneaux. Cependant la compagnie qui s'étoit chargée des travaux, les a suspendus faute de fonds.

Le *quatrième* canal porte le nom d'*Albemarle*, et ouvrira une navigation intérieure entre la Virginie et la Caroline du Nord. Il unira le *Deep-Creek*, branche du bras méridional de la rivière Elisabeth avec *Joyces-Creek*, branche de la rivière Pasquotank qui est un bras de la baie d'Albemarle. Le canal passera le long du bord oriental du fameux marais nommé *Dismal Swamp*, et l'on tirera les eaux nécessaires du *lac Drummond*, réservoir central de ce marais.

La seconde classe des canaux qu'on réclame seroit destinée à faire communiquer les rivières qui s'écoulent dans l'Océan atlantique avec celles qui se jettent dans l'Ohio ou le Missisipi, afin de vivifier le commerce des places maritimes avec les provinces intérieures de l'Ouest, ainsi qu'avec la Louisiane. Mais comme la largeur et l'élévation des monts Apalaches et autres qui forment le partage des eaux, rendent l'établissement des canaux presque impossible, il est décidé qu'on ouvrira quatre grands chemins entre les quatre principales rivières du côté de l'Atlantique; savoir: le Susquehannah, le Potomac, le James et le Santee ou la Savannah, et les quatre principales rivières correspondantes de l'autre côté; savoir : l'Alleghany, le Monongahela, le Kanhawa et le Tennesee. En même temps la navigation de ces fleuves sera perfectionnée, et un canal sera conduit autour des cataractes de l'Ohio.

Le troisième genre de communicationsdoit s'établir entre le fleuve de Saint-Laurent et les grands lacs de l'Ouest d'un côté, et les rivières tributaires de l'Atlantique. Il y aura deux

grands canaux, l'un entre le lac Champlain et le fleuve Hudson, l'autre entre le lac Ontario et la rivière Mohawk: ce dernier est déjà considérablement avancé; il portera le nom de *Western-Navigation*; l'autre sera appelé *Northern-Navigation*; et son exécution seroit encore plus profitable pour les Etats-Unis, attendu qu'elle attireroit au port de New-Yorck le commerce qu'une partie de l'Etat de ce nom et celui de Vermont font avec le Canada.

On projette aussi un canal qui tournera la fameuse cataracte du Niagara, et l'on espère dans la suite ouvrir plusieurs canaux navigables entre le lac Michigan et les rivières affluentes du Mississipi.

La quatrième classe comprend *les canaux de rivière en rivière*, destinés à faciliter les communications intérieures des cantons et des provinces. Il y en a sept dont les projets sont arrêtés, mais nous ne parlerons point de ces entreprises d'un intérêt purement local.

On doit encore faire une grande route pavée depuis l'Etat de Mayne jusqu'à la Géorgie.

Les dépenses qu'exigera l'exécution de tous ces projets, formeront un total de 20,000,000 de *dollars*. Déjà des compagnies se sont réunies pour se charger de l'entreprise de la plupart des canaux dont nous venons de parler; les travaux sont commencés en quelques endroits; des secours peu considérables de la part du gouvernement fédéral en assureroient la prompte exécution.

Ce plan important sera discuté dans la session prochaine du congrès.

Le rapport de M. Gallatin est suivi des questions qu'il avoit fait circuler dans les Etats-Unis pour obtenir des renseignemens sur les matières en question. Deux réponses ont été jugées dignes de l'impression; l'une de M. *Latrobe*,

ingénieur en chef du canal de Chesapeak, l'autre de M. Fulton, connu par diverses inventions.

Dans la réponse de M. Latrobe nous avons distingué plusieurs remarques intéressantes sur divers points de géographie physique; nous les donnerons dans un bulletin suivant.

---

## *Nouvelle Carte générale de l'Europe; par M. Hérisson, ingénieur-géographe, gravée au burin par M. Glot* (1).

Nous recommandons cette carte à tous ceux qui, sans être géographes, veulent se procurer une idée suffisante de la géographie de l'Europe, pour suivre la marche des armées, pour comprendre les événemens du jour, saisir les nouvelles divisions établies par la paix de Tilsit, la confédération rhénane, les derniers décrets impériaux, etc., etc., projeter la route d'un voyage d'agrément et d'utilité, choisir les points pour une correspondance commerciale; enfin, nous devons dire qu'étant dessinée avec beaucoup de clarté et gravée d'une manière large et vigoureuse, elle plaira beaucoup à cette nombreuse classe du public qui, soit en qualité de myopes, soit à cause de leur peu d'habi-

(1) Quatre grandes feuilles sur papier colombier, superfin, devant être assemblées pour n'en former qu'une seule, coloriées. Prix, 12 fr., port franc par la poste, 13 fr.; montée sur toile, gorge et rouleau, 24 fr.; montée sur toile pliée, avec étui, 21 fr.

*Nota.* L'emballage pour envoyer par les diligences coûtera en sus 1 fr. pour les exemplaires montés sur gorge, etc., et 60 c. pour les exemplaires en feuilles et pour ceux collés sur toile, renfermés dans un étui.

A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n° 4, et chez F. Buisson, rue Gilles-Cœur, n° 10.

tude à étudier la géographie, préfèrent les cartes chargées de détails à celles où une main savante accumule les plus petits traits de la figure d'un pays.

En souhaitant à l'auteur et à l'éditeur de cette carte le grand débit que mérite une carte parfaitement bien conçue pour le but qu'on s'y est proposé, nous les engageons cependant à ne pas croire qu'ils ont produit un chef-d'œuvre, comme ils semblent le dire dans leur barbare *Prospectus*. Ils assurent « avoir conservé aux contours des côtes l'*esprit* » *de leur forme.* » Cependant, les îles d'Elbe et de Malte n'offrent sur cette carte que des contours grossiers, où l'on ne reconnoît aucune des nombreuses échancrures de ces îles. Que M. Hérisson prenne pour modèle la manière de M. Lapie, d'après laquelle les plus petits détails des grandes cartes sont fidèlement rendus dans la réduction ! — Les montagnes de cette carte n'ont ni d'assez justes proportions ni des contours assez doux; il y en a d'oubliées, comme le *Harz* en Westphalie. — Pourquoi l'auteur donne-t-il les bancs et ressifs de la mer du Nord et non pas ceux de la Méditerranée, de la Baltique, etc., et pourquoi appelle-t-il ces bancs l'*intérieur de la mer du Nord?* — Il a fait cadeau du duché de Saxe-Lauenbourg au Danemarck, et de ceux de Saxe-Gotha et Saxe-Weymar au roi de Saxe.

Ces observations, au surplus, ne doivent point nuire au succès que mérite cette carte, considérée comme *carte manuelle*, suffisante pour la plus grande partie du public.

---

## *Nouveaux Ouvrages Anglais.*

Un jeune seigneur irlandais, de la famille Wellesley, connu sous le nom de *lord Valentia*, a parcouru les Indes-Orientales pendant trois ou quatre ans, accompagné des

dessinateurs qui ont retracé les sites, les costumes, les plantes, les animaux sur les lieux mêmes, tandis que le voyageur, instruit en botanique à l'école de sir Joseph Banks, s'occupoit à observer et à décrire les nouvelles espèces végétales qu'il découvroit. Ce voyage a dû s'étendre aux côtes de l'Arabie et de Madagascar, ainsi qu'à celles d'Abex. Le lord Valentia s'est arrêté long-temps dans le port de Massouah, d'où il avoit envoyé son secrétaire comme une espèce d'ambassadeur auprès du *Negus* ou souverain de l'Abyssinie pour demander la permission de visiter ce pays, qui lui fut refusée.

Nous apprenons que la relation de ce voyage a paru à Londres, et qu'on en attend bientôt des exemplaires à Paris.

M. Galignani, libraire, vient de publier la traduction de l'ouvrage important, dont voici le titre :

*Histoire de l'Irlande depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'acte d'Union à la Grande-Bretagne, en* 1801 ; *traduite de l'anglais de M. J. Gordon, auteur de l'Histoire de la Rebellion d'Irlande, par Pierre Lamontagne* (1).

Une Histoire complète d'Irlande, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à son union à la Grande-Bretagne, manquoit réellement aux amateurs des études historiques; c'étoit en quelque sorte une lacune parmi les histoires particulières des différens peuples de l'Europe.

Après avoir donné de justes éloges à l'Histoire de la rebellion d'Irlande, par M. Gordon, un écrivain anglais,

(1) Trois volumes in-8° de plus de 500 pages : prix, 18 fr. et 23 f. franc de port. — A la librairie française et étrangère de Parsons, Galignani et compagnie, rue Vivienne, n° 17.

en parlant de l'histoire générale du même pays, s'exprime ainsi :

« Une Histoire d'Irlande, sortie de la plume de M. Gordon, est un véritable présent ; l'auteur a bien soutenu la haute réputation que lui a méritée son premier ouvrage. Chaque page de l'*Histoire d'Irlande* offre même discernement, même profondeur, même impartialité, toujours le même amour du vrai. »

Le *Montly Repertory*, journal anglais, publié à Paris par le même M. Galignani, donne, dans son dernier N°, l'extrait de deux ouvrages anglais intéressans pour les géographes ; savoir, la *Topographie de la Troade* par *Gell*, et le *Voyage en Irlande* par *Carr*, intitulé *The Stranger in Ireland*.

---

## *Voyage à l'Ile de la Trinidad, fait en l'an* 1803, *par le Capitaine* MAC-CULLUM. *Liverpool*, 1805.

Quoique d'une date un peu ancienne, ce voyage n'a pas encore été traduit ni analysé dans aucun journal français. Il contient cependant les seuls renseignemens modernes sur l'état de cette colonie depuis qu'elle est devenue une possession anglaise.

Cet écrit est dirigé en grande partie contre le général Picton, et très-qualifié à justifier le reproche d'un despotisme révoltant dans son administration et d'atrocité dans l'exercice de la justice que le bruit public et ensuite les tribunaux ont faite à ce gouverneur de la Trinité. L'auteur lui-même en a éprouvé les effets par un emprisonnement arbitraire et par de mauvais traitemens ; et sans cette circonstance, le récit de son voyage n'auroit peut-être jamais vu le jour.

Les eaux de l'*Orinoco*, dit M. Mac-Cullum, qui se répandent par les quatre *Bocas del Drago* (embouchures du Dragon), rendent la mer entre Tabago et Trinidad continuellement trouble, et produit un courant si violent dans les passages qui séparent *Trinidad* de la *Punta Salina* dans la province de Cumana, que les navires ne peuvent y entrer qu'avec un vent frais en poupe.

Le port *Chaguaran* ou *Chaguaramus* est spacieux, sûr, et offre un fort bon mouillage. Les Anglais y ont maintenant établi des chantiers de construction navale.

*Puerta de Espanna*, l'endroit principal de l'île sur la côte nord-est du golfe de Paria, a une jetée en maçonnerie avec une batterie en barbette, pour la protection du côté occidental de la ville qui est régulière, mais établie à un endroit malsain, dans une espèce d'enfoncement ayant à l'est et au nord-est des montagnes, et au nord-ouest une grande savanne marécageuse. On y trouve des habitans de presque toutes les nations européennes, notamment beaucoup de Français. Au-dessus du port est situé l'inutile fort d'*Abercrombie-Tower*.

La hauteur qu'il occupe est un volcan éteint dont le cratère est encore visible. En 1803, deux régimens de nègres enrôlés dans les colonies françaises, et commandés par des officiers français, y étoient en garnison. L'auteur qui avoit eu occasion de connoître leur caractère et leurs institutions à Saint-Domingue, se défie de leur fidélité, et propose de distribuer dans les colonies britanniques qu'on voudroit assurer à la mère-patrie, des Ecossais montagnards qui se soutiennent dans presque tous les climats et qui déjà ont un fort penchant pour l'émigration.

Il y a encore huit villages, *Arima*, *Cocal*, *Gayaco*, *Comana*, *Montferat*, *Savana-Grande*, *Savaneta* et *Siparia*, habités par des naturels du pays. Lors du dénom-

brement fait l'an 1797, on en compta 1082, dont 305 hommes, 401 femmes, 190 garçons et 186 filles. A la tête de chaque village se trouve un missionnaire catholique qui exerce un grand pouvoir sur ces Indiens sobres, pacifiques et laborieux.

La population de Trinidad se monta, lors de la conquête par les Anglais, en 1797, à 16,555 têtes; savoir, 2081 blancs, 4466 gens de couleur, 10,009 esclaves. Elle s'est considérablement augmentée depuis ce temps. En février 1803, on y compta 2261 blancs; savoir, 663 anglais, 505 espagnols, 1093 français, 5275 gens de couleur; savoir, 599 anglais, 1751 espagnols, 2925 français et 20,464 nègres. Somme totale, 28,000 individus.

Trinidad est très-fertile. Des oranges délicieuses, des citrons, des raisins, quoique peu cultivés, et des tamarindes, sont les fruits qui réussissent le mieux. Autrefois on y cultivoit le blé de Turquie en quantité suffisante pour pouvoir en fournir aux îles voisines; il y avoit également des plantations considérables de cacao; mais depuis 1727 elles ont été presque entièrement abandonnées.

Le coton est peu cultivé, quoiqu'il y vienne d'une qualité supérieure; le sucre l'est davantage. 128,000 acres de pays ont été loués à des particuliers par le gouvernement espagnol. L'auteur évalue le total du terrain cultivable à 870,400 acres. Les exportations de Trinidad, pour la Grande-Bretagne, depuis 1799 jusqu'en 1801, étoient ainsi qu'il suit :

| ANNÉES. | MARCHANDISES. | |
|---|---|---|
| 1799 | 26,728 | quintaux de sucre. |
| 1800 | 54,515 | 67 |
| 1801 | 69,551 | 20 . |

| ANNÉES. | MARCHANDISES. |
| --- | --- |
| 1799 | 104 gallons de rhum. |
| 1800 | 3018 |
| 1801 | 19,537 |

| | | |
| --- | --- | --- |
| 1799 | 1898 quint. | 43 livres de café. |
| 1800 | 4357 | 88 |
| 1801 | 3327 | 74 |

| | |
| --- | --- |
| 1799 | 1,403,290 livres de coton. |
| 1800 | 863,987 |
| 1801 | 1,239,573 |

Comme la plupart des colons de Trinidad sont les débiteurs des Anglais, la moindre partie de leurs productions passe directement en Angleterre ; les Etats-Unis de l'Amérique en reçoivent la plus grande partie ; et sous ce rapport Trinidad est une aussi grande charge pour la mère-patrie que le Canada, la nouvelle Écosse, etc. ( le Canada coûte à l'Angleterre 700,000 liv. sterl. de dépense nette ).

Selon l'idée de l'auteur, la grande mortalité des Européens, en arrivant ici, provient moins du climat que de leurs excès avec les femmes et dans la boisson. Les nègres meurent fréquemment de la *cachexia africana*, maladie peu traitée dans les livres de médecine; elle commence par une profonde mélancolie et un engourdissement des esprits vitaux, suite des regrets que les nègres éprouvent d'être loin de leur pays, et des traitemens barbares qu'on

leur fait subir ; les symptômes ultérieurs sont des appétits contre nature, un goût déréglé pour du bois, de la chaux, du limon, etc. ; un marasme complet termine la maladie en abrégeant les jours de ces infortunés.

En comparant l'état des *scallags* ou serfs, dans la haute Ecosse et dans les îles adjacentes avec celui des esclaves nègres dans cette île, l'auteur trouve la position de ces derniers bien plus supportable. Si le tableau qu'il trace de la servitude des *scallags* est vraie, son assertion peut être juste.

Trinidad abonde en moyens de subsistance tirés des règnes animal et végétal ; elle participe en même temps de la plupart des autres productions des deux règnes que fournit la *Terra firma*, à laquelle elle se trouve en face. Parmi les sources de richesses, il faut ranger le *lac d'Asphalte* situé au *Cap la Bréa* ; c'est un bassin élevé d'une cinquantaine de pieds au-dessus de la mer, et ayant environ 3 milles anglais de circuit ; il est situé dans une contrée formée par des cendres et scories volcaniques, et rempli d'asphalte à une profondeur plus ou moins considérable. On trouve encore çà et là sur Trinidad cet asphalte dans l'état liquide ; il y a plusieurs sources chaudes aux environs du lac. L'asphalte est fréquemment mêlé d'un peu de soufre, et sert fort bien au radoub des navires, moyennant un amalgame convenable. Au reste, les montagnes de l'île qui vont en trois lignes parallèles de l'ouest à l'est, se composent de schistes argileux et marneux ; elles sont couvertes de forêts épaisses qui fournissent du bois très-propre à la construction navale. Il y a dans l'île huit rivières navigables, dont le *Caroni*, le *Guaracara*, le *Loura* et le *Siparia* se jettent dans le golfe ; et le *Guataro* ou *Ottoire*, le *Neg*, le *Lebranche* et l'*Oropuche* dans l'océan atlantique. Le Caroni, ainsi que le Guataro, sont navigables près de 20 milles anglais ; seulement l'embou-

phure du dernier dans la baie de *Mayaro*, qui, d'ailleurs, a un bon mouillage, est barrée par un bas-fond. On avoit, du temps de l'auteur, le projet de réunir le Caroni au Guataro par un canal, et d'ouvrir vers le Caroni des fossés de communication entre la grande Savanne, afin de dessécher les marais de la Savanne et de donner plus de salubrité à la capitale. Pour faire de nouveaux établissemens, notre auteur recommande la vallée *Rio-Grande* et l'endroit *Ballandro* qui en est à la distance de 6 milles anglais.

Le tribunal supérieur est le *Cabildo*. Il est composé de treize membres qui s'assemblent les lundi, et parmi lesquels on choisit par an deux juges, indépendans l'un de l'autre. Il s'y trouve conséquemment une quantité d'avocats (*escrivanos*, scribes), desquels l'auteur ne fait pas l'éloge.

Beaucoup de nègres étoient alors en prison comme accusés de *sorcellerie*; on les traitoit avec beaucoup de cruauté. Cette croyance à la sorcellerie se rencontre dans la plupart des colonies espagnoles de l'Amérique, et même à Cayenne, si l'on peut ajouter foi à M. *Pitou*. Elle semble fondée sur l'habitude qu'ont les nègres de porter sur eux des colifichets insignifians, des chiffons, des petits morceaux de bois, des racines, etc., dont ils font leur *fétiche* ou objet d'adoration.

---

*Collection abrégée des Voyages anciens et modernes autour du monde, avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens*, etc.; *rédigée par F. B******L. Tomes I et II. A Paris, de l'Imprimerie de* DUFART *père.* — 1808.

Crévier entra jadis dans une grande colère contre Voltaire, parce que Voltaire avoit traité de *compilation* l'His-

toire ancienne de Rollin, tout en faisant son éloge. À peu près dans le même temps, Voltaire se moqua de l'archidiacre de Saint-Malo, qui *compiloit, compiloit, compiloit*...... Le métier de compilateur n'est pourtant pas aussi aisé qu'on pourroit bien le croire. M. F. B*****l en fournit la preuve dans l'ouvrage que nous annonçons. Une collection de *Voyages autour du monde* pourroit être livrée à un prote, s'il ne s'agissoit que d'imprimer *in extenso* à la suite les uns des autres tous ceux qui ont déjà été publiés. Mais une collection abrégée et raisonnée de ces voyages demanderoit tous les soins d'un homme qui fût tout-à-la-fois bon géographe et habile marin. Un pareil éditeur suivroit pas à pas chaque navigateur dans ses découvertes; feroit remarquer ses talens et ses fautes; confronteroit les récits de ceux qui ont rencontré les mêmes terres nouvelles et leur ont donné des noms différens; chercheroit quelles sont, parmi ces terres, celles qui ont été retrouvées par les navigateurs du dernier siècle et de celui-ci; vérifieroit leurs noms et leurs positions, et feroit ainsi un ouvrage utile. S'il vouloit y mêler de l'agrément, il confronteroit également les relations des voyageurs sur les productions des pays qu'ils visitent, sur les mœurs et les usages de leurs habitans; il formeroit ainsi un tableau de chacun de ces pays qui auroit toute la fidélité désirable, et nous le présenteroit dans son état actuel. De toutes les aventures qui sont arrivées aux voyageurs, notre éditeur ne conserveroit que celles qui sont vraiment intéressantes. Il parleroit le plus souvent en son nom, dans ses extraits, ou lorsqu'il laisseroit parler les écrivains originaux, il auroit grand soin d'en avertir; mais surtout il se garderoit de faire répéter par l'un ce qu'a déjà dit un autre, et lorsque leurs récits se trouveroient en contradiction, il les discuteroit et s'efforceroit de les concilier.

M. B******l a eu des idées un peu différentes; il n'a pas voulu se borner au métier de prote, en copiant l'abbé Prévost; mais il s'est encore moins soucié de s'assujettir au travail dont nous avons tracé l'esquisse. Il a abrégé tant bien que mal à sa manière chaque relation prise à part, et sans la rapprocher des autres; il n'a rien éclairci de ce qui étoit obscur, rien discuté de ce qui étoit contradictoire; il ne nous fait grâce, dans aucun voyage, de la moindre circonstance qui a l'air d'un événement, et nous donne l'extrait du voyage le plus insignifiant, pourvu que le vaisseau ou le capitaine qui le commandoit ait achevé

le tour du monde. Il en résulte que le voyage de Magellan qui découvrit le détroit de son nom, et celui de Lemaire qui doubla le premier le cap Horn, tiennent moins d'espace dans sa collection que ceux de Drake ou d'Olivier de Nort, qui n'entrèrent dans la mer du Sud que pour faire le métier de pirates ; il s'ensuit encore qu'il a grossi le même volume des voyages de Cavendish, de Spilberg, de Jacques l'Hermite, de Clipperton, aventuriers que leurs expéditions rapprochent beaucoup plus des anciens flibustiers de Saint-Domingue que des Cook, des Laperouse, des d'Entrecasteaux. On peut juger de l'instruction que l'on peut obtenir de pareilles gens sur des contrées qui ont été visitées depuis par des voyageurs aussi humains qu'éclairés. Il est bon sans doute que leurs relations soient conservées en entier dans les grandes bibliothèques, comme monumens historiques, comme pouvant être consultées par les savans qui voudront écrire l'histoire de la navigation chez les modernes ; mais on voit aussi que rien n'étoit plus inutile que de les abréger.

Au reste, qu'on ne nous questionne point sur les connoissances géographiques de M. B******l, car il n'a point jugé à propos de les déployer ; sur ses lumières en fait de marine, car il nous parle gravement (tome II, page 439) d'une tempête qui obligea deux vaisseaux à ne garder que leurs voiles de *perroquet ;* sur son style, car il s'est contenté de copier des traductions fort mal écrites de relations qui l'étoient également ; et quand M. B******l se sert de sa propre plume, voici comment il s'y prend : « En lisant, dit-il, les écrits de Cook ou d'un autre navigateur célèbre, l'homme sensible apprend à chérir ses semblables et devient citoyen du monde entier ». Il nous semble que les hommes avec qui l'on fait connoissance en lisant les ouvrages de Cook, sont des sauvages, et qu'il ne nous donne pas de grandes raisons de les chérir. Il nous semble aussi que les navigateurs célèbres dont nous parlions il n'y a qu'un instant, et qui faisoient pendre leurs prisonniers, n'étoient pas des gens trop sensibles ; et nous ne devinons pas comment le récit de leurs pirateries nous rendra citoyens du monde entier.

La phrase que nous venons de citer est prise dans l'avant-propos ; mais d'ailleurs tous les voyages dont nous avons fait mention sont compris dans le second volume. Le premier est composé différemment. Quoique Vasco de Gama et Christophe Colomb n'aient pas fait le tour du monde,

M. B******l a bien voulu nous donner des extraits de leurs voyages, et nous ne saurions l'en blâmer; nous aurions seulement désiré qu'en racontant de nouveau ces expéditions si connues, l'éditeur eût bien voulu nous en apprendre autre chose que ce qui se trouve partout. C'est bien peu que 58 pages pour Colomb et 37 pour Vasco de Gama, dans un volume où l'on nous en donne près de 400 tant sur le Canada que sur les États-Unis de l'Amérique. La description de cette nouvelle république sort d'ailleurs tout-à-fait du plan que l'éditeur semble s'être tracé. Ce n'est rien moins qu'un voyage, mais une géographie détaillée, tirée des ouvrages de Morse et de M. Pictet, méthodiquement divisée par états et par comtés, et enrichie de belles tables de statistique. Ce travail peut être fort bien fait et fort utile; mais nous ne croyons pas que ce soit là ce qu'attendent les lecteurs d'une *Collection de Voyages autour du monde;* car, quoique le titre nous promette aussi des détails sur les mœurs, les usages et les *productions les plus remarquables* des différens peuples de la terre, on peut croire qu'il auroit mieux valu les présenter sous une autre forme et ne s'attacher qu'aux peuples qui ont été visités par les circumnavigateurs; autrement il n'y a pas de raison pour que M. B******l ne nous donne des extraits de tous les géographes possibles, depuis Ptolomée jusqu'à MM. Edme Mentelle et Malte-Brun.

(*Extrait du Publiciste du* 18 *Sept.* 1808.)

# TABLE
## DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Quatrième Volume.

**BULLETIN des Cahiers X, XI, XII.**

**Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers X, XI, XII, qui forment le Quatrième Volume des Annales.**

Paris, le 6 Septembre 1808.

Le XII^e et dernier Cahier de la Première Année de ces *Annales* sera publié le 25 Septembre présent mois. En conséquence, MM. les Souscripteurs qui ne voudront point éprouver de retard dans la réception du Premier Cahier et des suivans de la Seconde Année, sont invités à en faire parvenir le montant, sans délai. L'Argent et la Lettre d'avis doivent être *affranchis* et adressés à *F. Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

On sait que le Prix des *Annales, pour Paris*, est de 24 francs pour 12 Cahiers, et de 14 francs pour 6, *rendus francs de port.*

*Pour les Départemens*, elles coûtent 30 francs pour 12 Cahiers et 17 francs pour 6, aussi *francs de port* par la Poste. Pour les Pays hors de France, où l'on paye *double port*, on ajoute aux prix ci-dessus 6 francs pour 12 Cahiers et 3 francs pour 6.

Les Personnes qui voudront économiser les frais qu'il en coûte pour *affranchir* l'Argent par la Poste, peuvent envoyer le Prix de leur Abonnement par un Mandat ou Lettre de Change, sur une Maison de Commerce ou de Banque de Paris, ou par un Mandat sur *la Caisse de Service des Receveurs Généraux de Départemens*, établie *à Paris*, au Trésor public.

A commencer par la Seconde Année de ces *Annales*, les Personnes qui ne souscriront pas pour cet Ouvrage et qui ne voudront l'acquérir qu'*après l'Année*

*révolue*, payeront chaque Année complette, 3 *francs de plus que les Souscripteurs.*

Le succès de cet Ouvrage a passé les espérances du Rédacteur et de l'Éditeur : dans l'espace de *douze mois* il s'est trouvé au niveau des Recueils Périodiques les plus répandus. Ce succès nous impose le devoir d'en rendre nos *Annales* de plus en plus dignes. Voici les mesures que nous allons prendre pour remplir ce but :

1° Les Cahiers ont, jusqu'à présent, paru à des époques irrégulières : nous voulions que les *Annales* ne fussent point confondues avec la foule des Journaux et des Recueils Périodiques. A présent qu'elles sont suffisamment connues, nous céderons aux vœux de la plupart de MM. les Abonnés, et nous ferons paroître très-régulièrement un Cahier de *vingt* en *vingt* jours, de sorte qu'il y aura *un Volume* d'achevé tous les deux Mois, à dater du 20 Octobre.

2° Le *Bulletin*, un peu agrandi, donnera très-promptement et très-régulièrement l'annonce de tous les Voyages et Ouvrages Géographiques qui paroissent, ainsi que des Ouvrages Historiques les plus importans, avec une Analyse ou un Jugement. (On annoncera le prix et l'adresse des Ouvrages dont les Éditeurs auront envoyé *un Exemplaire* au Bureau des Annales).

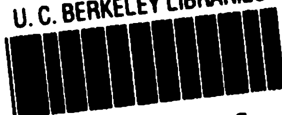
3° Nous continuerons (malgré la modicité du Prix de la Souscription de ces Annales) à donner de bonnes Cartes géographiques, des Plans, des Vues et des Portraits, gravés avec soin ; de sorte que MM. les Abonnés se trouveront, en peu d'années, en posses-

sion d'une *Collection de Cartes et Plans*, bien supérieure à la plupart des Atlas, et qui embrassera successivement *toutes les Parties du Monde.*

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici à MM. les Souscripteurs, qu'outre les sacrifices exigés pour la Gravure de *Plans* et *Cartes*, nous avons souvent dépassé le nombre de Feuilles promises pour le Texte.

4° Le *trente-sixième Cahier* renfermera une *Table générale alphabétique des Matières* contenues dans les douze Premiers Volumes des Annales; Table méthodique, complète et destinée à faciliter les recherches qu'on voudra faire dans cet Ouvrage qui, *en France*, *est le seul dépôt actuellement existant des Découvertes et des Observations nouvelles des Voyageurs et des Géographes.*

Désormais les Adresses des Souscripteurs seront imprimées; cela évitera des erreurs dans le Service, quoique nous puissions dire que, malgré le grand nombre d'Abonnés, l'on s'est rarement plaint de la Poste. Aussi, on recommande à MM. les Souscripteurs d'envoyer leurs *Nom* et *Adresse* écrits d'une manière sûre et lisible.


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C041221748

